

126.C.6. College of Fort William
126.C.6
R E C H E R C H E S

S U R

L'ORIGINE, L'ESPRIT ET LES PROGRÈS
DES ARTS DE LA GRÈCE;

SUR LEUR CONNEXION AVEC LES ARTS ET LA
RELIGION DES PLUS ANCIENS PEUPLES CONNUS;

SUR LES MONUMENS ANTIQUES DE L'INDE, DE LA PERSE, DU
RESTE DE L'ASIE, DE L'EUROPE ET DE L'ÉGYPTE.

TOME SECOND.



A L O N D R E S,

**B. APPLEYARD, LIBRAIRE, Queen Ann Street West
& Wimpole Street, CAVENDISH SQUARE.**

M.DCC.LXXXV.

126.C.6. College of Fort William
126.C.6
R E C H E R C H E S

S U R

L'ORIGINE, L'ESPRIT ET LES PROGRÈS
DES ARTS DE LA GRÈCE;

SUR LEUR CONNEXION AVEC LES ARTS ET LA
RELIGION DES PLUS ANCIENS PEUPLES CONNUS;

SUR LES MONUMENS ANTIQUES DE L'INDE, DE LA PERSE, DU
RESTE DE L'ASIE, DE L'EUROPE ET DE L'ÉGYPTÉ.

TOME SECOND.



A L O N D R E S,

B. APPLEYARD, LIBRAIRE, *Queen Ann Street West*
& *Wimpole Street, CAVENDISH SQUARE.*

M.DCC.LXXXV.



126 C 6





R E C H E R C H E S
SUR L'ORIGINE, L'ESPRIT & LES PROGRÈS
DES ARTS DE LA GRÈCE.

L I V R E II.

C H A P I T R E I.

*Manieres dont les anciennes Médailles se sont conservées jus-
qu'à nous, &c. &c.*

I. **L**ES Romains, à l'exemple des Grecs, formerent des collections de Peinture & de Sculpture, comme celles que nous formons encore à présent. On trouvoit à Samos, dans le temple de Junon, une de ces collections d'anciennes Peintures, que Strabon appelle *Pinacotheca*, ou trésor.

TOM. II.

A

for

2 *Recherches sur l'Origine & les Progrès*

for de Tableaux : (1) on conserveroit, dans le même endroit, des statues très-précieuses par leur antiquité ; le Triumvir Antoine en ayant enlevé quelques unes, Auguste parvenu à l'Empire, les fit rendre aux Samiens. (2) Vespasien fit placer dans le temple de la Paix, une partie des Tableaux & des Statues, que Néron avoit otés à la Grèce : (3) ces monumens choisis dans ce qu'il y avoit de plus beau parmi les ouvrages de l'Art, (4) périrent avec la Bibliotheque rassemblée dans le même édifice, (5) par l'incendie qui le confuma, dans l'an 191 de notre Ere, vers la fin du regne de Commode. (6) Cette perte fut sans doute, l'une des plus grandes que les arts & les lettres ayent effuyée.

II. Les anciens recueillirent aussi des trépieds, des pateres, des vases de toute espece, (7) & des petites statues de

(1) Strab. Geog. lib. xiv. p. 637. Καὶ τὸ Ἡραῖον, ἀρχαῖον ἱερόν, καὶ νεώτερον μέγαλον, ὃς νῦν πινυκοθήκη ἐστὶ χωρὶς δὲ τοῦ πλήθους τῶν ἐνταῦθα κειμένων πινάκων, ἄλλαι πινυκοθήκαι, καὶ ναῖοι πινυκοῦντες εἰσι, πλήρεις τῶν ἀρχαίων τεχνῶν. Atque Junonis antiquum fanum, ac magnum templum, quod nunc reponendis tabulis usurpatur. Extra multitudinem tabularum ibi positarum, alia sunt etiam tabularum repositoria, et sacella, quaedam plena antiquorum artificiorum. Τὸ τε ὑπαῖθρον, ὁμοίως μέσον ἐστὶ τῶν ἀρίστων αὐδριάντων. Similiter locus sub dio patens, plenus est optimarum statuarum.

(2) Strab. in eod. loc.

(3) Plin. lib. xxxiv. p. 199. Atque ex omnibus, quæ retuli, clarissima quæque jam sunt dicata Vespasiano principe in templo Pacis, aliis, quæ ejus operibus, violentia Neronis in urbem convecta, et in sellariis domus aureæ disposita.

(4) Plin. ub. supr.

(5) Gal. de lib. i. T. IV. p. 363. A.

(6) Diod. lib. lxxii. p. 829. & Gal. ub. supr.

(7) Vid. Horat. Odar. lib. iv.

bronze ;

bronze; telle étoit celle d'Auguste encore enfant, sur la base de laquelle on lisoit en lettres de fer, le nom de *Thurinus*, que ce prince porta d'abord. (8) Quelques antiquaires ont pensé que cette figure étoit gravée sur une médaille, mais Suétone qui l'avoit possédée, lui donnant le nom d'*Imaguncula*, nous montre qu'elle étoit du genre de ces petits bronzes dont nous avons encore une assez grande quantité. Cet auteur en ayant fait présent à l'Empereur Nerva, il la fit placer parmi celles qu'il réveroit dans son appartement, & auxquelles on donnoit par cette raison le nom de *cubiculares*, (9) ou statues à tenir dans des chambres : ces petites figures se déposoient ordinairement dans les *Laraires* ou chappelles domestiques, comme étoit celle où Alexandre Sévère, avoit rassemblé les portraits des Princes, & ceux des hommes les plus recommandables par leurs vertus : on trouvoit parmi ceux-ci la statue d'Apollonius de Thyane, & suivant un auteur copié par Lampride, les images de Jésus Christ, d'Abraham & d'Orphée, que ce prince révéroit avec celles de ses ancêtres, (10) & auxquels ils faisoit des

(8) Sueton. in August. cap. 7. *Tburinum cognominatum satis certa probatione tradiderim, nactus puerilem imagunculam ejus æream veterem, ferreis ac pene jam exolecentibus literis hoc nomine inscriptam, quæ dono a me principi data inter cubiculares colitur.*

(9) Vid. note supr.

(10) Ael. Lamprid. *Alex. Sev. p. 989. Matutinis horis in Larario suo (in quo & divos principes, sed optimos electos et animas sanctiores, in quibus et Apollonium, et quantum scriptor suorum temporum dicit, Christum Abraham et Orpheum, et hujusce modi Deos habebat, ac majorum effigies) rem divinam faciebat.*

sacrifices journaliers. Ainsi, ces Laraires étant des collections de statues des Dieux, & des Ancêtres de ceux qui les possédoient, il devoit s'en trouver dans toutes les maisons des particuliers.

III. Curieux de toutes les productions des Arts, les anciens recueillirent avec soin, des pierres gravées de toute espèce : Pompée consacra dans le Capitole la collection de Pierres, qui avoit appartenu à Mithridate Roi du Pont. (11) Jules César plaça de même six tablettes de Pierres gravées, dans le temple de Vénus dont il se disoit descendu ; & Marcellus, son neveu, en consacra une dans la chapelle d'Apollon construite sur le mont Palatin. (12) Ces sortes de collections portoient chez les anciens le nom de *Daçtyliothecæ*, ou trésor de bagues ; on voit par une loi du *Digeste*, que l'usage de les ramasser & de les regarder comme des effets précieux, subsistoit encore sous le regne de Justinien ; c'est à dire au commencement du sixieme siècle de notre Ere, où le code fut compilé : (13) quoiqu'alors les arts fussent totalement anéantis, quoique la gravure des pierres, & des

(11) Plin. lib. xxxvii. cap. v. p. 266. *Gemmas plures, quod peregrino appellant nomine Daçtyliothecam, primus omnium habuit Romæ privignus syllæ scaurus. Diuque nulla alia fuit, donec Pompeius Magnus eam, quæ Mithridatis regis fuerat, inter dona in Capitolio dicaret.*

(12) Plin. ub. supr. *Hoc exemplo Cæsar dictator sex Daçtyliothecas in Æde Veneris Genitricis consecravit : Marcellus Octavia genitus in Palatina Apollinis cella unam.*

(13) Digest. de Legat. 3. 52. sect. viii.

médailles de ces tems là fut également barbare, on ne laissoit pas de faire encore un très-grand cas des pierres antiques, bien que l'on négligeât entièrement les Peintures, & les ouvrages de la Sculpture des tems les plus florissans.

IV. Alexandre le grand, parvenu au plus haut point de sa fortune, prit un soin particulier des monumens destinés à le représenter ; il défendit par un édit public à tout artiste de faire ses portraits, & ne permit qu'au seul Apelle de le peindre, au seul Lyssippe de sculpter ses statues, & au seul Pyrgotele de graver ses images. (14). Cependant, on ne voit pas qu'il ait employé les mêmes précautions à l'égard de ses monnoies, dont néanmoins la gravure, comme celles des médailles de Lyfimachus & des autres successeurs de ce prince, est au moins aussi parfaite que tout ce qui nous reste de la gravure en pierre. Les auteurs du même siècle qui nous parlent des collections de peintures, de statues, de pierres gravées & d'autres monumens antiques, ne nous disent rien qui puisse nous faire soupçonner, que de leur tems on ait eu connoissance de quelque collection de médailles : en nous conservant les noms, & quelquefois les descriptions des ouvrages des Peintres, des Sculpteurs, des Ciseleurs, & même des Graveurs en pierre les plus célèbres, aucun ancien écrivain n'a parlé des artistes distingués dans la gravure des monnoies. Il n'existe aucun témoignage

(14) Plin. lib. xxxvii. cap. 2. *Item hic imperator edixit ne quis ipsum aliis quam Apelles pingeret, quam Pyrgoteles sculperet quam Lyfippus ex ære duceret.*

capable de nous affurer que les anciens aient faits de leurs médailles, le cas que nous en faisons aujourd'hui, & qu'à tous égards elles méritent, autant que tous les autres monumens de l'antiquité. Frappé de cette singularité, un savant a cru pouvoir avancer de nos jours, que “ les médailles Grecques ne furent pas destinées à représenter le souvenir des faits. (15) Envain, dit il, on m'objecteroit la beauté & l'élégance des médailles anciennes ; l'art de graver s'est perfectionné, parce que les autres arts dont il dépend se sont aussi perfectionnés, il a suivi naturellement le sort de la peinture & de la sculpture, & quand il a produit des chefs d'œuvres, c'est qu'il en avoit en tout genre sous les yeux qu'il ne pouvoit se dispenser d'imiter ; mais les anciens ne lui ont jamais accordé les distinctions, dont ils honoroient les arts qui devoient faire passer leur gloire à la postérité ; & l'histoire qui nous a conservé les noms de tant de peintres de Sculpteurs, d'Architectes & même de graveurs en pierres n'a célébré aucun graveur en médailles, à moins cependant qu'on ne dise que ces deux dernières professions n'étoient pas distinguées autrefois, & qu'elles étoient exercées par les mêmes ouvriers ;” nous verrons dans la suite ce que l'on doit croire de cette dernière opinion : mais il nous semble que celle qui prétend que jamais les médailles des anciens ne furent destinées à con-

(15) Mémoires de l'Académie, des Inscript. T. XXIV. p. 30.

server la mémoire des événemens, demande quelque modification : car outre que nous montrerons des médailles Grecques indubitablement destinées à cet usage, c'est qu'en-core nous apprenons de Plutarque, qu'Alexandre se rioit de l'attention de Philippe son pere, à faire représenter sur ses monnoies, les victoires qu'il avoit remportées dans les Jeux publics de la Grèce. (16) Cet exemple suffiroit seul à nous montrer, que les monnoies des Grecs furent au moins quelquefois destinées à faire passer leur gloire à la posterité ; & si l'on n'accorda pas aux Graveurs qui les exécuterent, les mêmes distinctions qu'aux autres artistes, à qui ils n'étoient pas inférieurs dans leur genre, si enfin on ne fit pas de collections de leurs ouvrages, comme on en fit de ceux de tous les autres arts, c'est que vraisemblablement, en voulant faire ces collections, on trouva des difficultés dont la nature se développera dans la suite de ces recherches.

V. Toute conjecture sur les antiquités doit être fondée sur l'autorité des auteurs anciens, ou sur celle des formes des monumens antiques. L'union & l'accord des témoignages des uns & des autres, donnent aux faits qui s'en déduisent la certitude des faits historiques ; le silence des auteurs, & sur tout de Julius Pollux qui ayant écrit expresse-

(16) Plutarch. in *Alexand.* p. 666. Οὐδὲ γὰρ ἀπὸ παντὸς οὐδὲ πᾶσαν ἡγάπα δοῦναι, ὡς Φίλιππος, λόγου τε δεινότητι σοφιστικῶς καλλῶ πιζόμενος, καὶ τοὺς ἐν Ὀλυμπίᾳ νίκας τῶν ἀρμάτων ἐγχαράττων τοῖς νομίσμασιν. Neque enim undiqueque, neque gloriam aucupabatur omnem, ut Philippus qui sophistarum more facundiam suam ostentabat, et victoriis curruum Olympiacis suis nummos signabat.

ment des anciennes monnoies, (17) n'a parlé d'aucune collection qu'on en ait faite, nous fait conjecturer que jamais les anciens n'en recueillirent : & jusqu'à présent aucune découverte ne peut nous faire soupçonner, que l'on en ait ramassée. Cicéron, (18) Atticus & Varron recherchèrent avec un soin extrême les portraits des hommes célèbres : ce dernier en publia jusqu'à sept cens ; (19) mais ils étoient tous pris des statues, ou des bustes des pierres gravées, qui existoient, sans que l'on sache si les médailles furent employées à cet objet. Si dans aucun tems l'on put avoir espérance d'en recouvrer quelque collection, ce fut quand on découvrit les villes d'Herculanum, de Pompeia & de Stabbia, ensevelies sous les laves, les cendres & les pierres poncees rejetées par le Vésuve, dans la première année du regne de l'Empereur Titus, qui tombe à la 79^e de notre Ere. (20)

Herculanum recouverte d'un terrain qui s'élève en quelques endroits jusqu'à 70 & 80 palmes au dessus de son ancien plan, a conservé la plupart des monumens qu'elle contenoit quand elle fut détruite : mais par un espece de paradoxe historique, l'on y a trouvé des médailles, assurément frappées dans des tems postérieurs à son attérissement ;

(17) Jul. Pollux. *Onomast. lib. ix. cap. vi*

(18) Plin. *lib. xxxv.*

(19) Idem. *ub. supr.*

(20) Diod. Cass. *lib. lxvi. p. 755.*

& quand on ne fauroit pas, au moyen des traces laissées par les fouilles qu'on y fit anciennement, & par une inscription, où il est parlé des statues qu'on enleva de cette ville, (21) dans le siècle qui suivit sa destruction, qu'autrefois on fit des recherches dans le terrain qu'elle occupoit, ces médailles, assurément perdues par ceux qui travaillèrent à ces fouilles, eussent suffi à nous apprendre qu'elles furent faites. L'inscription érigée à leur occasion, ne disant pas qu'on y ait trouvé autres choses que des statues, nous laisse dans l'incertitude si l'on en tira quelque *collection* de médailles : d'ailleurs, les meubles de bronze qui se sont trouvés répandus dans les rues d'Herculanum & de Pompeia, joint au très-petit nombre de squelettes qu'on y a découvert, montrent assez que les malheureux habitans de ces villes eurent le tems de se sauver, & d'emporter avec eux quelques-uns de leurs effets les plus précieux ou les plus aisés à enlever.

On a retrouvé dans une chambre découverte à Herculanum, un coffre de fer vuide, mais renversé sur le pavé : ce coffre paroissant avoir été destiné à contenir de l'argent, donna lieu de croire qu'on avoit enlevé à la hâte les effets qu'il contenoit. Les travailleurs employés dans les ruines de *Stabia*, aujourd'hui *Gragnano*, en déterrèrent trois corps ; l'un, qui étoit celui d'un enfant portoît une *bulle d'or* au col ;

(21) Lettre sur la découverte d'Hercul. par Mr. l'Abbé Winckelmann.

l'autre étoit celui d'une femme, qui conduisoit cet enfant par la main ; elle portoit des bracelets d'or d'une valeur assez considérable, & des pendans d'oreille de même métal, ce qui la fit regarder comme une personne d'un rang distingué : la troisieme parut être un esclave ; il y avoit près d'elle une cassette de bois, que le contact de l'air réduisit bientôt en poussiere ; cette cassette contenoit des vases ou tasses en argent, avec leurs foucoupes d'une forme très-élégante, & d'un très-beau travail. Ces femmes, surprises dans leur fuite par les cendres qui les arrêterent, emportoient sans doute les meubles que l'on a découverts avec elles. Il en fut de même d'un homme, dont le squelette, couché sur les degrés d'un escalier qu'il descendoit pour s'enfuir, s'est trouvé à Herculanium : il tenoit en main une bourse de cuir, facile à reconnoître par l'empreinte qui en étoit restée dans l'espece de ciment, formé par l'eau & les cendres dont elle étoit entourée, & qui conservoit les médailles dont elle étoit remplie. (22)

L'un des plus précieux monumens en ce genre, fut découvert en 1739, à Herculanium : c'est un médaillon de Néron en argent du poids d'une once : (23) cependant, il le cede en mérite comme en valeur, à un autre médaillon en or, du poids d'une once un quart, frappé en Sicile, avec la tête d'Auguste, & une Diane au revers. Ce prince y porte le titre

(22) Voyage d'un Franc. en Ital. en 1765 & 1766.

(23) Lettr. sur l'Hercul. p. 60.

d'Empereur pour la XV^e. fois, (24) on la retrouvé ce moment en 1759, dans une chambre d'une maison de Pompeia, avec douze autres médailles en or. Au reste quoique le nombre de celles-ci & de celles d'argent soit peu considérable, on ne laisse pas d'avoir déterré dans ces excavations, un très-grand nombre de médailles en bronze. Je les ai examinées avec soin, mais je n'y ai pu trouver une seule médaille Grecque; quoiqu'Herculanum en ait assurément frappée dès les tems les plus anciens, puisqu'il en existe une en bronze avec la forme des plus anciennes lettres *Grecques*, ou *Pélasgiques*: (25) une chose très-remarquable, c'est qu'à la face de cette médaille ~~on voit une tête d'Hercule~~, & au revers un cavalier très-ressemblant à celui qui s'observe sur les médailles Rhuniqûes, dont on retrouve encore les caractères dans cette médaille d'Herculanum. Il y en a d'autres avec la légende HPAKAEION: (26) celles-ci sont d'un tems bien plus moderne. Mais rien n'est plus singulier, que de voir qu'il ne s'en soit conservée aucune dans les ruines de cette ville, où pourtant elles ont été faites: cela semble prouver, qu'au tems de sa destruction, elles y étoient très-rares, peut-être même qu'il n'y en existoit plus. Il en est de même des *vases peints*, qui se déterrent si fréquemment dans les tombeaux de la Campanie, & dont cependant il ne s'est trouvé

(24) *Musæ. Hercul. T. II. Vid. Præf.*

(25) *Venuti Della Fond. d'Hercol. p.^a 18.*

(26) *Orig. Italic. di M. Guarnacei. T. II. T. X. N^o 4 & 5.*

aucun fragment, ni à Herculaneum ni à Pompeia, ni à Stabia, comme me l'a plusieurs fois assuré Camillo Paderni, & ceux qui assistoient autrefois à toutes les fouilles faites dans ces villes.

VI. Ceci nous montre, qu'à l'époque où le Vésuve désola la Campanie, ce n'étoit pas dans les villes de cette province, que l'on trouvoit des vases en terre avec des peintures qui n'y étoient plus en usage, non plus que des monnoies Grecques, qui n'ayant plus de cours, y étoient devenues très-rares, mais dans les tombeaux, où plus anciennement on avoit renfermé des vases & des médailles de cet espece, qui s'y retrouvent encore chaque jour. Il se pourroit bien que la difficulté de faire des collections de médailles Grecques, ait été bien plus grande pour les anciens, qu'elle ne l'est aujourd'hui pour les modernes : nous donnerons bientôt les raisons de cette singularité : en attendant, il est assuré que les médailles consulaires sont les plus anciennes de toutes celles qu'on a découvertes dans les trois villes retrouvées de nos jours ; vingt cinq de ces médailles en argent furent déterrées en 1739 ; toutes les autres sont des tems des Empereurs, & les plus abondantes sont celles de Néron & de Vespasien.

VII. Mr. l'Abbé Winckelmann assure qu'on n'a trouvé aucun squelette, ni dans les ruines d'Herculaneum, ni dans celles de Pompeia : (27) cela lui fait conjecturer que tous

(27) Lettre sur la déc. d'Hercul.

les habitans de ces villes eurent le tems de prendre la fuite : cependant, il est certain que vers l'an 1756, indépendamment du squelette dont il a été parlé ci-dessus, l'on en avoit déjà découvert dans Herculanium, jusqu'à douze autres, qui bientôt se réduisirent en poussière. (28) J'ai vu moi-même, à Pompeia, dans une chambre située près d'un petit bain de forme ronde, le squelette d'une femme qui n'avoit pu sortir de l'endroit où on la trouva : l'un de ses coudes s'appuyoit sur le rebord d'un très-grand vase, à côté duquel elle étoit assise ; son attitude marquoit le plus profond abattement : tous les os de ce squelette restés à leur place, étoient de la plus parfaite blancheur, comme de la plus parfaite conservation. On a aussi trouvé dans les prisons de Pompeia, les squelettes des prisonniers qu'elles renfermoient ; on n'eut vraisemblablement pas le tems de leur ouvrir les portes, & sans doute qu'ils n'eurent pas celui de les forcer : toutes ces circonstances me font penser, que les sables, les cendres & les pierres ponceuses qui se jetterent d'abord sur Herculanium & Pompeia, s'y accumulèrent en assez peu de tems, pour ôter à quelques-uns de leurs habitans le tems de se mettre à couvert : ceux qui ne tarderent pas un moment à fuir, purent seuls échapper ; les meubles abandonnés dans les rues, montrent qu'ils n'emportèrent que très-peu de choses avec eux, & ces effets qu'ils sauverent devoient être de la nature de ceux dont

(28) Lettre sur Hercul. T. I. p. 68.

il étoit le plus aisé de se charger : ainsi, tout nous porte à croire que ces villes sont restées enterrées, avec presque tout ce qu'elles ont contenu, au moment de leur attérissement.

VIII. Herculenum & Pompeia avoient été presque détruites (29) par un tremblement de terre, qui précéda de 16 années seulement, celle où elles disparurent pour toujours : ainsi, les maisons, & pour le moins la plupart des peintures qu'on y a trouvées, ont été faites dans cet espace de tems où Pétrone, & Pline qui périt près de Stabia, dans le tems même de l'éruption qui les ensevelit, nous assurent qu'il n'existoit plus de Peinture, & que cet art étoit totalement déchu de ce qu'il avoit été autrefois : (30) il n'en étoit pas ainsi de la Sculpture, puisque la tête de *Séneque* en bronze, les statues de *Néron*, de *Vespasien*, de *Titus*, & celle du fils de *Cornelius Balbus*, assurément faites vers cette même époque, montrent qu'alors même la sculpture l'emportoit de beaucoup sur la peinture. Près du marché public d'Herculenum, il y avoit une maison très-vaste, accompagnée d'un jardin & d'une grande piece

(29). Cet événement arriva sous le regne de Néron, le 5 Février de l'An 63 de notre Ere, il en est parlé dans le quinzieme livre des annales de Tacite, (cap. xxii. p. ccxlvii. note 26.) & dans Séneque. (*Nat. Quæst. lib. vi. cap. i. p. 454 & 455.*)

(30) T. Petron. arb. *Satyr. p. 320. Cur pulcherrimæ artes periissent, inter quas Pictura ne nimium quidem sui vestigium reliquisset. Et Plin. Hist. Nat. lib. xxxv. cap. i. Primumque dicemus, quæ restant de Pictura, arte quondam nobili. — Nunc vero in totum marmoribus pulsa, &c. &c.*

d'eau :

d'eau : il s'est trouvé dans cette maison une Bibliothèque entiere, composée de près de deux milles volumes, dont plus de mille ont été placés dans le *Musæum* de Portici : les autres, d'abord négligés, parce qu'on les prit pour des charbons, ont été détruits ou mis ailleurs. En considérant la difficulté de se procurer des livres, avant la découverte de l'imprimerie, cette Bibliothèque doit être regardée comme très-considérable pour le tems où on la fit. Des cabinets de verdure, soutenus par des colones pratiquées dans les jardins de cette maison, étoient ornés de statues en bronze d'un style fort ancien, ce sont elles qui se voyent sur les degrés qui conduisent au *Musæum* : des bustes en marbre, maintenant conservés dans les antichambres du palais de Portici, accompagnoient ces statues ; ces bustes, très-précieux, pour les sujets qu'ils représentent, sont pour la plupart exécutés d'une excellente maniere. L'un d'eux nous a conservé la tête d'Archimede, dont le nom étoit écrit avec un pinceau. Un très-beau pavé de marbre d'Afrique & de jaune antique, employé aujourd'hui dans la seconde chambre du *Musæum*, à été tiré de l'un des deux pavillons qui décorent cette maison, située sur la mer, & enterrée de 102 palmes mesure de Naplès, sous les laves & les cendres du Vésuve.

IX. Parmi les statues en marbre tirées d'Herculanum, on remarque une petite figure de Diane, dont les cheveux, étoient dorés, & la tunique bordée d'une bande peinte en

en pourpre & relevée d'une broderie. Quoique d'un très-ancien style Grec, qui fait regarder comme *Etrusque* l'ouvrage de cette statue, elle est néanmoins d'un tems postérieur à celui où l'on fit une Minerve plus grande que nature, trouvée dans les mêmes fouilles, & dont l'attitude montre qu'elle étoit dans l'action de combattre : cette Déesse tient son *égide*, qu'elle fixe avec la main, & qui s'étend sur son bras en forme de bouclier. Ces deux morceaux de Sculpture, quoiqu'indubitablement traités dans un style, de beaucoup antérieur à celui des tems de Phidias & de Polyclète, ne peuvent cependant se comparer pour l'ancienneté, à une tête de bronze également trouvée à Herculanium : les cheveux de celle-ci sont annelés, & formés de fils de bronze repliés sur eux mêmes pour former des boucles : on y reconnoit la maniere employée dans les anciennes Proserpines, dont les têtes sont si souvent répétées sur les médailles de Syracuse, desquelles on parlera ci-après. Ces figures étoient déjà des antiquités d'un tems reculé, dans celui où Syracuse fut fondée, vers les premières Olympiades. De tous les grands ouvrages de sculpture en bronze, parvenus jusqu'à nous, cette tête est sans contredit la plus ancienne ; c'étoit un monument d'une très-haute antiquité pour le siècle où le Vésuve fit la première éruption, dont il soit parlé dans l'histoire : le choix de ce morceau, comme celui de la Minerve dont on vient de faire mention, montre dans celui qui le fit, & qui ne put considérer ces figures par leur beauté,

mais

mais seulement par leur singularité, relative au tems où elles avoient été faites, qu'il y eut alors dans les villes dont on les a déterrés des amateurs intelligens & curieux, qui cherchoient à ramasser les monumens précieux, soit par rapport à leur antiquité, soit par rapport à l'art ; on a trouvé avec ces monumens des têtes de bronze de la plus grande beauté ; telles sont entr'autres celle d'un jeune Hercule, mais surtout celle d'un Bacchus barbu, à qui l'on a donné le nom de Platon, & qui surpasse infiniment tout ce qui est connu en bronze : l'examen de cette tête absolument idéale, dont nous avons eu occasion de parler ailleurs, (31) ne nous permet pas de douter qu'elle ne soit d'un des plus grands maîtres, qui vécut dans les plus beaux siècles des arts de la Grèce. Plus la curiosité pour les arts & les antiquités se montre, dans les monumens de tous les genres découverts à Herculanium, plus il est étonnant de n'y entrevoir aucune trace de cette même curiosité, à l'égard des anciennes médailles, qui devoient être également recommandables, soit qu'on les regardât comme des morceaux antiques, comme des ouvrages des arts, ou enfin, comme des monumens également intéressans à l'histoire, à la Géographie, & même à la religion des peuples.

X. Avec un très-grand nombre de figures en bronze, presque toutes plus grandes que nature, l'on en a découvert

(31) Voyez la *note* 199, du premier vol. de cet ouvrage, p. 342.

à Herculanium deux plus petites, qui représentent des Athlètes ; il y en a une d'un Faune, agité des fumées du vin & se soutenant avec peine ; on y voit encore celle d'un Mercure assis : toutes ces statues sont d'un très-beau style, comme la plupart de celles d'un petit volume, qui ont été trouvées dans différentes maisons. Les tables de marbre, les pavés en mosaïque, une incroyable quantité de vases des plus belles formes, & de la plus parfaite exécution, quelquefois ornés de bas-reliefs relevés en argent, ont été déterrés des même ruines : tous ces morceaux, de la plus grande élégance & du plus beaux choix, n'en montrent cependant pas davantage que les instrumens les plus usuels. Des candélabres de toutes sortes, des vases de cuisine de toute espèce, ciselés ou relevés par des filets d'argent, doublés même de ce métal, sont travaillés avec le plus grand soin. La même recherche se retrouve dans les balances, dans les mesures des liqueurs, dans les lampes, & même dans des poids de marbre noir ou de bronze, dont les chiffres sont en argent : tout, dans ces découvertes, montre que la ville où on les a faites devoit être très-opulente ; car il n'y a que les richesses qui puissent procurer des meubles de cette valeur, presque également répandus jusques dans les moindres habitations. C'est par eux, bien plus que par la beauté des maisons, qu'à peine on avoit eu le tems de rétablir, qu'il faut juger de l'aisance de cette ancienne ville, au tems où elle fut renversée.

XI. Les effets de toute espece découverts à Stabia & à Pompeia, égalent en général pour l'élégance & la recherche, ceux que l'on a trouvés à Herculànum: c'est même de Stabia que l'on a tiré les plus belles peintures. Quatre petits tableaux peints sur mur y furent surement apportés d'ailleurs, dans la maison où ils se sont conservés; & de ce qu'on les trouva appuyés les uns sur les autres, l'on jugea qu'on étoit au moment de les placer dans l'appartement auquel ils étoient destinés: le travail de ces peintures est recherché, le coloris agréable & le dessin assez correct. Si l'on a déterré dans les ruines d'Herculànum, le beau trépied soutenu par trois jeunes *Faunes*, dont l'extrémité inférieure se termine en jambe de bouc, & dont l'ouvrage ne peut être mieux entendu & mieux exécuté, l'on a aussi déterré à Pompeia le beau trépied placé vis-à-vis du premier, dans la première chambre du cabinet de Portici. La composition de ce morceau ne peut être plus heureuse: trois Sphinx, à tête de femme avec des yeux d'argent, y sont travaillés d'un extrême délicatesse, & des têtes de Bacchus *barbu*, représentées sur les pieds de ce meuble, indiquent le Dieu auquel on l'avoit consacré. Il n'existe aucun morceau d'orfèvrerie supérieur à ce trépied; qui, avec les armures magnifiques & tant d'autres effets précieux retrouvés à Pompeia, montre que cette ville, comme celle de Stabia, n'étoit pas moins opulente qu'Herculànum, qu'on croit cependant avoir été la principale des trois villes, détruites en même tems, par l'éruption du Volcan.

XII. Ces villes étoient assez peuplées, si l'on en juge par les édifices construits pour contenir la plus grande partie de leurs habitans : le théâtre, qui subsiste encore à Herculanium, & sur lequel s'élevent dix huit rangs de sièges, pouvoit contenir trente mille spectateurs, sans compter ceux du parterre : le pavé en étoit de marbre, ainsi que celui des portiques pratiqués au dessus des sièges : les focles de ces portiques, leur entablement, & la baze d'un char à quatre chevaux de bronze doré qui les couronnoit, étoient des marbres les plus rares. Comme il est à supposer, qu'en aucun tems tous les habitans de la ville ne se trouvoient réunis dans ce théâtre, & qu'il est même difficile de croire que jamais il y en assistât plus de la moitié, sa construction paroît indiquer, qu'Herculanium, quoiqu'appelée dans les auteurs (32) une *petite ville*, étoit néanmoins peuplée d'au moins soixante mille personnes. Tacite parlant de Pompeia, comme d'une ville célèbre de la Campanie, (33) semble la mettre au dessus d'Herculanium, la circonférence intérieure, de son amphithéâtre est de trois mille palmes mesure de Naples, (34) il a quatrevingt quatre rangs de sièges : étant sans comparaison plus vaste que le théâtre d'Herculanium, Pompeia paroît avoir été la plus peuplée de ces deux villes. Le théâtre de cette dernière n'étoit guère plus grand que celui de Stabia, assurément construit

(32) Senec. *Quæst. Nat. lib. vi. c. i.* *Herculanensis Oppidi pars ruit.*

(33) Cornel. Tacit. *Ann. lib. xv.*

(34) Lettres sur Herculan. p. 36.



avant que Sylla ne la détruisit : Stabia paroît donc avoir été rebâtie après l'époque de la guerre des Marfes ; Rome alors même n'avoit pas de théâtre en pierre, puisque celui de Pompée fut le premier qu'on y construisit. D'après ces édifices, conservés dans leur plus grande partie à Herculanium, à Pompeia & à Stabia, il semble que leur population vers le tems où elles furent renversées, devoit monter tout au moins à 180 mille habitans. Les révolutions qu'elles essuyèrent, les guerres dans lesquelles elles furent enveloppées, les circonstances qui obligent souvent les particuliers à cacher leur argent, oublié ensuite par la mort où l'éloignement de ceux qui entérinent ces sortes de dépôts, eussent fait espérer d'en retrouver quelques-uns dans trois villes aussi peuplées, & aussi riches que l'étoient celles de la Campanie, qui furent englouties presque en un moment ; cependant il ne s'en est rencontré aucun : ces dépôts étant regardés comme l'une des sources, au moyen desquelles un très-grand nombre de médailles antiques se sont conservées jusqu'à nous, il convient d'examiner ici ce que l'on en a tiré, & de donner une idée de ce que l'on peut encore en attendre.

XIII. Dès les siècles les plus reculés, la superstition des Grecs accumula des richesses dans les temples : celui de Delphes, dépouillé de ses trésors par Phlégias d'Orchomene, en acquit bientôt de nouveaux : (35) au tems de la guerre

(35) Pausan. *lib. ix. cap. xxxvi. & lib. x. cap. vii.*

de Troye, il en possédoit de si considérables, qu'Achille les compare en quelque façon à toutes les richesses de cette ville, (36) l'une des plus florissantes de l'Asie avant l'arrivée des Grecs qui la détruisirent. Il paroît par le discours d'Homere, que les trésors de Delphes étoient renfermées dans un caveau pratiqué sous le seuil de la porte du temple. Pirrus, fils d'Achille, étant venu pour s'en emparer, fut tué par les prêtres; mais son dessein (37) fut dans la suite accompli par les Phocéens; ce qui devint l'occasion de la guerre sacrée célèbre dans l'histoire de la Grèce. (38) Après le trésor de Delphes le plus fameux de tous ceux qui furent trouvés en Grèce, est celui que découvrit Atticus, pere du consul Hérode Atticus, dont l'ayeul accusé de péculat avoit l'aissé sa famille dans une fortune très-médiocre: le hazard fit découvrir à son fils, dans une maison qu'il possédoit près du théâtre d'Athenes, un dépôt d'argent si considérable, que dans une lettre qu'il écrivit à l'Empereur Nerva à ce sujet, il avouoit que ses richesses passaient de beaucoup la condition d'un homme privé: (39) cependant ce prince bienfaisant,

(36) Homer. *Iliad. lib. ix. v. 404, &c.*

Οὐδ' ὅσα λαΐνος οὐδὸς ἀφήτορ ἐντὸς ἔργει
Φοίβου Ἀπόλλωνος, Πυθοῖ ἐνι πύρρῃσσι.

*Nec quantas lapideum limen jaculatoris intus continet
Phæbi Apollinis, Pytho in Saxosa.*

(37) Pausan. *lib. x. cap. vii.*

(38) Diod. Sicul. *Biblioth. lib. iv. p. 411.*

(39) Philostr. *Soph. c. xvii. p. 346. C. & D.*

l'obligea de les garder, en lui permettant des user ou d'en abuser à son gré. L'emploi de ces richesses par Hérode Atticus, prouve en effet leur l'immensité : car il construisit des aqueducs avec une dépense, à laquelle les revenus d'Hadrrien même ne pouvoient suffire : il revêtit de marbre les Stades de Delphes & d'Athenes : Pausanias assure qu'il épuisa dans ce dernier, toute une carrière de marbre du mont Penthélique. On trouvoit dans toute la Grèce des marques de sa magnificence ; il éleva des temples, où il plaça des statues de marbre, d'or & d'ivoire : toutes les villes se ressentirent de ses bienfaits, il construisit l'*Odeum* d'Athenes ; enfin après la mort de Régilla sa femme, il fit revêtir sa maison en marbre noir, tiré de l'Isle de Lesbos, & lui consacra un temple près de Rome. Quoique répandant l'argent de toute part, il voulut entreprendre de percer l'Isthme de Corinthe, ce que Néron tout prodigue qu'il étoit n'avoit pu exécuter. Enfin, à sa mort il laissa à chaque citoyen d'Athenes une somme équivalente à la valeur de dix écus de notre monnaie.

Les sommes immenses que supposent les entreprises d'Hérode Atticus, étant fort au dessus de celles que pouvoit jamais amasser aucun particulier, rendent curieux de connaître la source d'où pouvoit provenir le dépôt où on les trouva. Quand l'Armée de Xerxes arriva dans la Grèce, & s'empara d'Athenes qu'elle brûla, tous les habitans de cette ville, par le conseil de Thémistocle, se retirèrent à Egine, à
Salamine

Salamine & ailleurs : on eut alors le tems d'emporter les effets appartenans au public & aux particuliers. Ce fut cependant dans cette seule occasion, que l'on eut pu faire un dépôt de la considération de celui, qui dans la fuite tomba dans la possession d'Atticus. Mais comme il est assuré par l'histoire que ce dépôt ne put pas être fait dans cette circonstance, il faut qu'il ait été ramassé secrètement par quelques-uns de ceux qui s'emparèrent du gouvernement d'Athenes. Cylon fut le premier, qui tenta une telle entreprise, à laquelle il ne put réussir. (40) Bientôt après, Pisistrate l'ayant exécutée laissa le gouvernement à ses fils, qui malgré leur modération en furent bientôt dépossédés. Leur administration quoique très-douce, fut de peu de durée, ils n'eurent pas le tems d'acquérir beaucoup de richesses ; (41) & quand le pouvoir fut partagé entre les trente Tyrans, aucun d'eux ne l'emportant sur les autres, ne paroît avoir

(40) Ce fut sous l'Archontat de Mégacles, dans la 45^e Olympiade, que Cylon, voulut se rendre maître d'Athenes : il fut tué dans le temple de Minerve par les magistrats ; (Pausan. lib. viii. cap. xxv.) & n'eut pas le tems d'amasser les richesses, dont Atticus fut dans la suite en possession.

(41) Pisistrate, suivant le marbre d'Arondel, se fit Tyran d'Athenes sous l'Archontat d'Hégésistrate, 297 années avant celle où l'on grava l'inscription de Paros. Ce qui répond à la quatrième année de la 54^e Olympiade. Les fils de Pisistrate furent chassés dans la seconde année de 67^e Olympiade ; ainsi la puissance de cette famille ne subsista que pendant 50 ans ; & comme son gouvernement fut très-modéré, ce ne peut-être de leur tems, que l'on accumula le dépôt retrouvé dans la suite par l'ayeul d'Hérode Atticus.

été

été capable de faire un tel dépôt : (42) mais dans le tems des guerres de Mithridate avec les Romains, le sophiste Athénion, par le moyen de ce prince, s'étant emparé de la suprême autorité dans Athènes, en fit périr les principaux habitans ; il s'empara de leurs biens, & pilla jusqu'aux trésors sacrés de Délos : (43) Athené, en rapportant ces faits, ajoute que ce Tyran ramassa tant d'argent, qu'il en remplit plusieurs puits. (44) Il périt quand Sylla s'empara de la ville, (45) & comme il n'est pas dit dans l'histoire de ce dernier qu'il en emporta de grandes richesses, ni qu'il retrouva les immenses trésors d'Athénion, (46) tandis qu'il est souvent parlé de ceux qu'il acquit par le pillage des temples, dont il enleva les principaux ornemens, (47) il paroît que dans le massacre horrible qu'il fit des Athéniens, (48) ceux qui pouvoi-

ent

(42) Le gouvernement des trente Tyrans ne dura pas tout à fait quatre ans car il commença vers l'an 404 avant notre Ere, & finit dans l'an 401 avant cette époque.

(43) Athen. *Deipnos.* lib. vi. p. 214. Καὶ οὐ μόνον τὰ τῶν πολιτῶν διάρπαιζεν, ἀλλ' ἤδη καὶ τὰ τῶν ξένων, ἐκτείνων τὰς χεῖρας καὶ ἐπὶ τὰ εἰς Δῆλον τοῦ Θεοῦ χρήματα. *Nec civium tantum fortunas diripuit, sed etiam peregrinorum, manibus quoque provincis in Thesauros & opes Delii Apollinis.*

(44) Idem. Ἀνελάμβανε δὲ καὶ τὰς οὐσίας πολλῶν, καὶ το σάυ τὰ χρήματα συγγροῖσεν, ὥς καὶ φέρεται πληρῶσαι πλείονα. *Multis facultates eripuit, indeque tantum congeffit pecunie, ut complures ea puteos impleveret.*

(45) Plutarque (*in Sylla*) donne le nom d'Aristion à ce Tyran.

(46) Plutarch. *in Sylla.* p. 460.

(47) Pausan. *lib. i. cap. xx. & lib. ix. cap. xxxiii.*

(48) Plutarque (*in Sylla*) dit qu'on ne put compter le nombre des Athéniens

ent avoir connoissance des dépôts faits ~~par~~ Athénien ayant été tués, ces dépôts restèrent ignorés ; leur découverte enrichit vraisemblablement Atticus, au point de mettre son fils en état d'exécuter les grandes choses qu'il fit ensuite. La plus grande partie de ces trésors étant en argent monnoyé, fut détruite comme toutes les monnoies qui se retrouvoient anciennement, & dont il semble qu'on n'ait jamais fait de collections.

Flaminius Vacca rapporte qu'en 1593 on trouva près de l'église de St. Sabas, au pied du mont Aventin, plusieurs antiquités ; entr'autres une urne remplie de médailles de bronze, avec tous les instrumens propres à montrer qu'autrefois il y eut dans cet endroit une fonderie, dans laquelle on étoit au moment de fondre ces médailles. (49) C'est, comme on voit, le cas de ces anciennes monnoies quadrilatères dont nous avons parlé précédemment : dans tous les tems on a fondu les anciennes monnoies, presque à mesure qu'elles ont été déterrées. On découvrit il y a peu d'années en Sicile, une très-grande quantité de médailles d'argent frappées dans Syracuse ; elles étoient toutes avec l'empreinte de la tête des anciennes statues de Proserpine révérees dans cette ville, & portoient à leurs

qui périrent en cette occasion ; mais on montrait jusqu'à quel point le sang répandu s'étoit élevé dans les rues d'Athènes ; & sans compter ceux qui avoient été tués en différens endroits, le sang versé dans la place publique, inondoit tout le Céramique jusqu'à la porte Dipyle.

(49) Voyage de Montfaucon *en Ital.* cap. xii. p. 191.

revers ~~un char~~ à deux chevaux précédé d'une victoire. On m'affure qu'il y en avoit près de six cens livres pesant : Mr. le Prince de Torremauzza, à qui une partie de ce dépôt appartenoit, le fit fondre pour en faire des chandeliers, sur lesquels on a placé quelques-unes de ces médailles. Il faut attribuer à cette découverte, la quantité de cette même espece de médailles, qui circulent à présent ; car elles étoient auparavant si rares, qu'on ne les trouvoit gueres que dans la collection du Roi de Naples, autrefois rassemblée par les Farnésés.

XIV. Le plus grand de tous les dépôts anciens qu'aient retrouvé les modernes, c'est celui qui dans le XV^e. siecle fut découvert dans le duché de Modene : on le fait montrer jusqu'à soixante milles médailles ; le plus grand nombre en étant des tems voisins d'Othon & de Vitellius, cela fit penser que ce pouvoit être une cassette militaire, enfouie après la bataille de Bédriac, où l'armée d'Othon fut défaite. vers la même époque, un ouvrier travaillant à la terre, dans une vallée située entre le mont Quirinal & le Viminal, trouva près de l'Eglise de St. Vital, un très-grand nombre de médailles d'or & d'argent qu'il transporta à Venise, & qu'il céda à la Republique dont il reçut une pension. C'est cette découverte qui fit arrêter Michel Ange, par une équivoque fondée sur son nom ; car c'étoit aussi celui de l'homme qui recontra ce dépôt, uniquement composé de médailles impériales.

On découvrit, dans le voisinage de Brest, vers l'an 1760, des vases de terre remplis de médailles des Empereurs Romains, le nombre en étoit de vingt à trente mille. Peu après cette époque, on trouva dans le territoire de Brindes un autre dépôt, qu'on m'affura être de près de soixante milles médailles impériales en argent : la plupart étoit des tems peu antérieurs aux Gordiens. Il y avoit un très-grand nombre de monnoies de ces princes, ce qui les a rendues bien plus communes, qu'elles ne l'étoient avant cette découverte : mais le plus grand nombre de ces monnoies fut détruit ou dissipé. En 1759, un Payfan découvrit une urne enterrée assez profondément, à demie journée à l'Est de Latikée, ou de l'ancienne Laodicée, située sur le bord de la mer de Syrie ; cette urne contenoit plus de cent médaillons d'argent, dont la plus grande partie entra dans la magnifique collection de Mr. Pellerin : presque tous sont d'Alexandre le grand. Ce dépôt ne contenoit pas de médailles au dessous du tems d'Anthiocus IV. Roi de Syrie, dont la mort est de l'an 146 après Alexandre : d'où l'on juge qu'il fut fait au plutard vers cette époque, & dans un tems où toutes les monnoies qu'il contenoit avoient cours ; comme cela est arrivé à tous les dépôts retrouvés jusqu'à présent, car ils ne renferment jamais que des monnoies des tems très-voisins de ceux où ils ont été enterrés : il y a près de quatre ans, qu'on découvrit près de Londres cinq à six milles médailles, d'un argent très-bas ; elles étoient toutes du commencement du bas Empire :

on les ~~porta~~ chez un orfèvre qui les fondit : elles eurent le sort de toutes celles qui ont été trouvées dans des dépôts pareils, jusqu'à la fin du XIV^e. siècle, où l'on commença à faire des collections : celles-ci n'ont guères empêché la destruction des médailles, car les payfans qui les trouvent ont coutume de les ~~porter~~ chez les orfèvres, & ces derniers, sur-tout dans les petites villes où il se trouve peu de curieux, ne manquent pas de les détruire.

Quelque grand que soit le nombre des dépôts découverts jusqu'à présent, ils ont été bien plus considérables pour la *quantité*, que pour la *variété* des médailles qu'ils nous ont conservées ; & comme c'est là la valeur de leur métal, bien plus que la curiosité qui les fit enterrer, l'intérêt, bien plus que la curiosité dût être satisfait en les découvrant. Sous le pontificat de Pie IV, on trouva dans l'enceinte de Rome des vases de plomb remplis de médailles d'or ; il y en avoit près 800 de la valeur de douze jusqu'à vingt Pils monnaie Romaine : toutes ces médailles portoient l'empreinte de la tête d'Helene, mere de Constantin, avec une croix à leurs revers : & se rendussoient à deux especes différentes. Comme ce n'est pas la quantité, mais la qualité des médailles qui les fait rechercher, il seroit plus important pour les curieux, d'en découvrir une que l'on n'a pas, que mille de celles qui sont connues. Cependant la nature des dépôts retrouvés jusqu'à présent, nous montre assez que ce n'est pas à eux que nous devons cette prodigieuse variété de coins différents,

ens, que les curieux ont rassemblés, & ~~j~~ crois important de rechercher ici la source où ils ont été puisés.

On a découvert des médailles attachées à des morceaux de bronze & même de fer à demi fondus, elles ont effuyé les effets d'une incendie, ainsi que les métaux dont elles étoient près quand le feu les réduisit en cet état. J'en ai vu, qui se sont trouvées dans l'épaisseur de murs dont la maçonnerie étoit moderne; le hazard les ayant fait rencontrer dans la *Pozzolane*, dont on fait le mortier dans quelque partie de l'Italie, elles ont été employées avec lui; car les anciens n'eurent pas la coutume de placer des médailles dans les fondations de leurs édifices, comme cela se pratique aujourd'hui; & Dion Cassius, en nous apprenant que Vespasien porta lui même les terres tirées des fondemens du temple de Jupiter Capitolin, qu'il fit rebâtir, (50) ne dit pas que ce prince y fit jetter des monnoies. Il est parlé dans les mémoires de l'Académie des inscriptions, d'une médaille de Probus, de la plus parfaite conservation, trouvée dans l'épaisseur d'une pierre de taille, arrachée d'une carrière près de Sens; on l'aperçut en travaillant cette pierre, dans laquelle elle avoit laissé l'empreinte du type qu'elle portoit: (51) un accident, pareil à celui qui fit rencontrer une médaille dans la maçonnerie d'un mur, fit sans doute trouver celle de Probus dans cette pierre, dont la

(50) *Xiphilin. in Vesp. p. 195. B.*

(51) *Mem. de l'Acad. des Inscript. T. XXVII. p. 174.*

matière s'étoit ferrée autour d'elle, & l'avoit enfermée, comme elle eut pu l'être dans un moule fait à dessein.

Au tems de Flaminus Vacca, on trouva quelques médailles dans le Tibre. (52) On y en découvre encore de nos jours, mais cela n'est pas particulier à ce fleuve ; puisque souvent il s'en rencontre dans les lits des torrents de l'Italie de la Sicile & de la Grèce : j'en ai vu que l'on avoit tirées des marais Pontins, (53) & plusieurs fois j'en ai moi même rencontré sur les sables des bords de la mer, près de Pouzzol & de Baia, où l'on trouve très-fréquemment des *pâtes* moulées, & même quelquefois des pierres antiques, gravées en creux ou en relief.

Ces pâtes, de même que des pierres de toute espèce, & des médailles de tous métaux, de toute grandeur & de presque tous les tems, se découvrent dans les terrains de tous les pays habités par les Grecs & les Romains : quoiqu'on en ramasse chaque jour, la source jusqu'à présent en paroît inépuisable : leur extrême abondance a fait croire à quelques-uns, qu'on les avoit semées dans les terres : d'autres ont écrit que ces médailles ayant certainement été les monnoyes des anciens, s'étoient perdues par l'inadvertance de ceux qui les possédoient ; mais leur nombre est trop grand,

(52) Montfauc. *Voyage en Ital.* p. 193.

(53) Ces sortes de médailles sont ordinairement sans aucune *patine* ; leur métal conserve sa couleur, & quelquefois elles sont tellement conservées, qu'elles semblent sortir de dessous le coin.

elles se trouvent réparties en trop d'endroits, éloignés des habitations, pour qu'on puisse les attribuer à de telles causes ; & de ce qu'on en trouve, dans les mêmes circonstances, & de la même manière qu'on découvre aussi des *Pâtes* & des *Pierres gravées*, il faut que des motifs semblables les aient fait déposer dans le voisinage des lieux où elles se rencontrent à présent : comme il n'est pas probable que jamais on ait jetté à plaisir dans des rivières, dans des marais ou dans la mer, des monnoies, qui souvent ont de la valeur par leur poids ainsi que par leur métal, & sur-tout des pâtes & des pierres antiques, il ne faut pas douter que celles qui s'y trouvent, n'y aient été entraînées des endroits où elles étoient déposées, par le courant des eaux, qui emportent les terres de la plaine & des montagnes, dans les lieux les plus bas où elles suivent leur pente naturelle.

Quand les eaux découvrent des dépôts, on trouve de grands amas des médailles réunies en semble ; mais celles qu'on découvre communément ne se rencontrent presque jamais que seules & seules. C'est en travaillant les terres, en les remuant avec le soc de la charrue, que les paysans les apperçoivent & les ramassent : très-rarement ils en trouvent plusieurs à-la-fois ; mais dans quelque provinces elles sont si abondantes, qu'en peu de tems ils peuvent en recueillir une quantité très-considérable. Etant à Rome, je chargeai un domestique qui me servoit, & qui alloit à Arpinum où il étoit né de m'acheter toutes les médailles & les

les pierres qu'il pourroit trouver ; dans l'espace de quinze jours, il me rapporta un sac rempli de très-mauvaises médailles, avec plus de cent pierres gravées, toutes également mauvaises, en m'assurant qu'une bonne partie des unes & des autres avoit été ramassée, dans le tems même de son voyage.

Les anciens avoient contume d'inhumer leurs morts avec les bagues qu'ils avoient portées, ou bien avec celles qu'on faisoit exprès à cette occasion : on employoit ordinairement à cet effet des pierres de moindre valeur. Cet usage dont nous ferons voir ailleurs les raisons, paroît n'avoir pas été moins général que celui d'enterrer avec les morts des monnoies, regardées comme nécessaires à leur faire passer la barque des enfers ; & par celà même indispensables pour assurer le repos des mânes. Personne n'étoit exempt de ce tribut, appelé *Danacé* par le poète Callimaque. (54) Suivant Strabon, les seuls habitans d'Hermionée, se regardant comme plus voisins des enfers que tous les autres hommes, se croyoient dispensés de payer le *Danacé*. (55) Ce paiement paroît avoir été différent en différents tems ; dans celui où vécut Aristophanes, les Athéniens le faisoient monter à deux oboles : (56)

le

(54) Callimach. *Hymn. vid. Hesych. et Etymolog.*

(55) Strab. *Geogr. lib. viii. p. 373.* Παρά Ἑρμιονέῃσι δὲ τεθρύλληται, τὴν εἰς ᾧδου καταβάσιν σύντομον εἶναι, διόπερ οὐκ ἐντιθέασιν ἐνταῦθα τοῖς νεκροῖς ναῦλον. *Apud Hermionenenses dicitur brevis descensus ad inferos esse : quare ibi mortuis naulos non imponunt.*

(56) Aristoph. *in Ran. Act I. Scene III.*

le récit des auteurs, à cet égard, est confirmé par un monument, qu'il me semble à propos d'expliquer ici. C'est une urne sépulcrale de marbre, trouvée près de Rome sur la voye *Asinara*, à deux milles de la porte de St. Jean de Latran. Cette urne ornée de bas-reliefs, gravés ici, (57) fut tirée d'un tombeau très-magnifique, & transportée dans le palais Barberini : (58) à l'un de ses côtés on voit un jeune homme dont un des compagnons tient le bouclier ; il porte un javelot & prend congé de sa femme. Celle-ci plongée dans la douleur, paroît appréhender les suites de cette séparation : son habillement est celui des nouvelles mariées ; tel est celui de l'épouse de la *noce Aldobrandine* : cet habillement différoit par sa couleur blanche, de ceux qu'on portoit dans les tems de deuil & qui étoient noirs.

On a représenté sur la face de cet urne une barque avec deux guerriers qui s'entretiennent ; (59) ils semblent venir de déposer le corps d'un jeune homme, en partie placé sur le terrain en partie sur l'eau, pour montrer qu'il a péri, soit dans l'expédition d'où on l'a rapporté dans cette barque, & peut-être au siège d'une ville dont, pour cette raison, la

Ἡρ'. Ἐν πλοιαρίῳ τυγνουτῶι σ' ἀνὴρ γέρων
 Ναύτης διαίξει, δὺ ὀβολῶ μιᾶθ' ἄν λαβῶν.

Herc. *Portitor quidam senex te in navicula tantilla*
Trajiciet, acceptis a te, nauli vice, duobus tantum obolis.

(57) Voyez ici la *Planche I.*

(58) Sepol. *Antic.* di Pietr. Santi Bartoli. *Tavol.* LVI.

(59) Voyez ici la *Planche II.*

porte se voit ici, soit dans le cours de sa navigation en retournant de ce siège. Le bouclier de ce jeune homme est près de lui, pour indiquer qu'il mourut en brave, car on regardoit comme déshonorant d'abandonner son bouclier. Dans Homere, les compagnons de ceux qui avoient péri s'empressoient à empêcher que son corps, ou ses armes ne fussent enlevés par l'ennemi, & se faisoient un point d'honneur de les conserver. Tout à côté du guerrier mort vous voyez sa femme, avec les mêmes habits dans lesquels elle a été représentée en le quittant. Mercure, conducteur des *mânes*, vient de recevoir d'elle la *Diobole* dont parle Aristophanes : cette monnaie prend ici la forme obélisque qu'on lui voit (60) sur les médailles de Catane & de Sybaris, dont on a parlé ci-dessus. L'action de ces deux figures montre que la femme, représentée par l'une d'elle, mourut du regret de la perte de son mari, qu'elle accompagna dans le tombeau. Ce fait est exprimé dans le milieu du bas-relief, où les deux époux semblent se rejoindre, car ils se donnent la main. Dans l'attitude éplorée de l'épouse, on remarque la cause qui l'a fait mourir ; & pour montrer que désormais ils sont réunis pour ne plus se laisser, on voit près d'eux les figures des *Dioscures*, dont l'union étoit inséparable. L'existence *active* de celui qui succédoit à l'autre, est marquée par le Serpent qu'il tient en main, & que l'on fait avoir été le Symbole de la *vie*. Le tombeau prend ici la forme d'une maison,

(60) Voyez le chapitre I. du I^{er}. livre de cet ouvrage, p. 14. N^o 11.

parce que les anciens régardoient ces sortes de monumens, comme une demeure qui ne devoit pas avoir de fin, & leur donnoit le nom de maisons éternelles. Cette idée semble rendue par le disque placé dans le tympan du fronton de ce tombeau. Car ce disque sans rayons est le symbole du Soleil nocturne ou de Bacchus, qui présidoit à la mort, & à-la-fois celui de l'Eternité, ainsi qu'on l'a dit ailleurs.

Une jeune femme est couchée sur un lit près des deux époux ; ses cheveux sont épars, une figure de jeune homme assise près d'elle y est dans une action qui exprime sa douleur & ses regrets. Encore aujourd'hui dans plusieurs pays, les femmes sont dans l'usage de recevoir couchées sur un lit, les complimens que les amis viennent leur faire sur la mort des leurs proches. Derrière celle qui est ici représentée, on voit une *Larve* ou *masque*, dans une chapelle : ces masques consacrés à Bacchus qui présidoit à la vie & à la mort, représentoient les *mânes*, dont suivant Homère les formes seules existoient, quoique privées de sentiment : on ne pouvoit le leur rendre, qu'en leur laissant toucher le sang des animaux sacrifiées aux divinités infernales. La jeune femme montre le sujet de ses plaintes, par sa main qui s'étend vers l'*ombre* de sa parente, & qui indique que c'est à elle qu'elle étoit attachée par les liens du sang. Cette *ombre*, mise à quelque distance de celle de son époux, paroît la suivre, pour montrer qu'il y eut quelque intervalle entre la mort de l'un & de l'autre : ce dernier, conduit par Mercure,

Mercure, est présenté à Charon pour passer dans sa barque ; Charon avance la main pour recevoir le *Nolis*, que le jeune homme paroît tenir dans la fiemme ; la roue placée près de lui, peut indiquer ici le cours de la vie, qui marche & tire à chaque moment vers sa fin, comme la roue d'un char qui approche toujours du terme où on le conduit : enfin la porte mise derrière le nocher des ondes du Stix, est celle des lieux infernaux, dont l'entrée ouverte à tous, se renferme à jamais pour ceux qui une fois en ont passé le seuil.

Le bas-relief du troisième côté de cette urne, (61) représente Ixion placé sur la roue, dont le mouvement le tourmente sans relâche. A côté de lui on voit un vieillard arrangeant de la filasse ; c'est cet Ocnus, en qui la fable blamoit l'indulgence qu'il avoit eu, de laisser dissiper par une femme prodigue, les biens qu'il amassoit avec beaucoup de peines par un travail assidu. Polygnote, dans un fameux tableau qu'on voyoit à Delphes, & dont le sujet étoit la représentation des enfers, y plaça Ocnus dans l'action de travailler à la fabrication d'une corde qu'une ânesse mangeoit à mesure qu'il la faisoit. (62) Par la disposition de ce bas-relief, on a prétendu représenter, le séjour des peines de l'autre monde, dans lequel on passoit, suivant Virgile, avant d'arriver à l'Elisée, où devoient être conduits les deux époux, dont les cendres étoient réunies

(61) Voyez ici la *Planche III.*

(62) Pausanias. *lib. x.*

dans cet urne, à la face de laquelle ils sont représentés : on a montré que l'Elisée étoit la demeure des Héros, en plaçant ici les *Dioscures* : l'un d'eux, par son geste d'admiration, semble faire l'éloge de la fidélité conjugale, qui fit réunir en si peu de tems ces époux infortunés, dont l'un paroît avoir abandonné la vie pour l'autre ; c'est exactement ce que la mythologie rapportoit de Pollux, qui consentit à partager sa vie avec Castor son frère. (63)

L'explication de cette intéressante composition, en nous confirmant ce que disent les auteurs anciens de l'*Argent* déposé dans les tombeaux des morts, pour leur ouvrir le séjour du repos, nous apprend ce que ces auteurs ont négligé de nous dire ; c'est que non seulement, on enfermoit dans les sépultures la monnoie destinée à Charon, mais encore qu'on y en dépoisoit pour donner aux autres Dieux infernaux : c'est vraisemblablement la raison pour laquelle on trouve quelquefois un assez grand nombre de médailles dans les urnes sépulcrales. Il existe dans la collection de Mr. Charles Townley, un petit vase de marbre blanc, d'une forme très-simple, mais très-élégante & de la plus parfaite conservation. L'inscription de ce vase nous montre qu'il contenoit les cendres de *Flavia Valentina* ; il les renferme encore, & l'on y trouve avec elles des os calcinés. Ce monument est tel qu'il a été déterré en présence du propriétaire ;

(63) Virgil. Georg.

Sic fratrem Pollux alterna morte redemit.

à l'ex-

à l'exception du poli qu'on lui a fait rendre, il est conservé dans l'état dans lequel il fut découvert, avec sept médailles de bronze qu'on y avoit déposées : elles sont des regnes d'Antonin Pie & d'Eliogabale.

L'usage de déposer des monnoies, en plus ou moins grand nombre dans les tombeaux, fondé sur la fable des enfers, subsistoit en Grèce aussi anciennement que cette fable même : celle-ci y étoit reçue, au moins dès le tems de l'ancien Orphée, (64) plus de quatre siècles avant celui où Phidon d'Argos frappa les premières monnoies en or & en argent, de l'espece de celles, que maintenant nous appelons des médailles : ainsi, dès les tems où l'on commença d'en fabriquer, on commença aussi à les placer dans les sépultures : & comme on ne cessa d'y en déposer chaque jour, & dans tous les siècles où cet usage subsista, il est évident qu'il a dû s'y en trouver de tous les âges, & de tous les tems où les Grecs frapperent des monnoies.

Cet usage dont, les seuls habitans d'Hermionée se dispensoient, étoit si universel, que Lucien fait dire à Charon dans un de ses dialogues, qu'il “ n'est aucune “ personne si pauvre qu'elle nait au moins un obole à “ lui donner,” (65) d'où l'on voit que l'on enterra des

(64) Diod. Sicul. lib. ii. p. 130. Cet auteur assure qu'Orphée apporta d'Egypte en Grèce la doctrine des enfers ; mais elle paroît y avoir subsisté antérieurement à cette époque, ainsi qu'on le verra dans la suite.

(65) Lucian. Dialog. Mort. Char. & Menip. “Εἰς δὲ τις ὀβολὸν μὴ ἔχων. *An est quispiam qui ne obolum quidem habeat.*

monnoies avec les morts de tous les états, & de toutes les conditions : sans cela leurs mânes errantes, comme celles de ceux qui eussent été privés des honneurs de la sépulture, n'eussent jamais pu jouir du repos qui les attendoit : elles eussent persécuté les vivans, & ceux-ci eussent regardé comme un sacrilège de ne pas leur rendre ces honneurs, & de négliger d'affurer leur repos : (66) c'étoit un devoir indispensable dont jamais on ne s'affranchit. On doit donc attribuer à la négligence de ceux qui ont découvert des tombeaux, la perte des médailles qu'ils n'y ont pas trouvées ; car il est très-certain qu'ils en contenoient ; quelquefois cependant, ces monnoies mises avec les cadavres qu'on brûloit, ont été détruites par le feu ; mais dans ce cas même, il paroît que souvent on en remettoit de nouvelles dans les urnes où l'on renfermoit les cendres, comme cela est évident par celle qui appartient à Mr. Charles Townley ; car il est assuré que les médailles que contient cette urne, n'ont pas été touchées du feu, quoiqu'il soit certain que les restes de la personne à qui elle fut destinée ont été consumés par l'ustion. J'ai vu plusieurs médailles altérées par le feu, comme plusieurs pierres gravées qui avoient souffertes par la même cause, & je ne puis douter que la plupart de ces monumens ne soient de ceux qui accompagnerent leurs anciens possesseurs, quand on leur rendit les honneurs funebres ; ce qui n'empêche pas que quelques médailles n'aient effuyé

(66) Hom. *Odyss.* A. v. 66, 72.

l'altération, dont elles portent les marques dans quelque incendie particulière, où elles peuvent s'être trouvées.

L'expérience acquise sur un nombre immense de tombeaux, journellement découverts en Italie & en Grèce, nous apprend que loin de se dispenser de mettre dans ces tombeaux, les monnoies que la religion exigeoit qu'on y déposât, les anciens ne se contenterent pas d'y placer des oboles ou des monnoies communes, mais que très-fréquemment ils y mirent des pièces d'or & d'argent d'une beaucoup plus grande valeur. Mr. Henry Swinburne, à qui le public doit les voyages d'Espagne & des deux Siciles, faits avec le plus grand soin, comme ils sont écrits avec la plus grande vérité, vit à Syracuse l'endroit où l'on découvrit il y a peu d'années une très-belle médaille Sicilienne en or, très-bien conservée; elle étoit dans la bouche d'un cadavre, inhumé dans les *catacombes*, près du lieu où fut autrefois l'ancienne Eglise métropolitaine de cette ville.

La parfaite conservation de tant des médailles en or & en argent, nous montre que la plupart de celles qui nous restent, ne fut guère employée dans la circulation: le frottement eut nécessairement altéré leur empreinte, toujours bien plus relevée que celle de nos monnoies; dont le relief, malgré son peu de hauteur, est cependant si promptement effacé: que si celui des médailles antiques se trouve ordinairement si bien conservé, c'est qu'en les déposant dans les tombeaux, on avoit coutume de choisir les plus neuves

& les moins gâtées par le frais. Ce choix étoit d'autant plus aisé à faire, que chaque jour on étoit dans le cas d'employer des monnoies à cet usage. Aussi en recontre-t-on assez souvent, qui paroissent n'avoir jamais été employées, & semblent sortir de dessous le coin, où elles reçurent leur empreinte. Quelques-unes de ces monnoies moins conservées que les autres, ont plus souffert depuis qu'elles ont été déterrées, qu'elles ne l'avoient fait avant d'être placées dans les endroits où on les a découvertes ; ce qui vient du peu de soin qu'en ont eu ceux qui les ont retrouvées, & souvent des coups qu'elles ont reçus dans la terre, soit par les instrumens du labourage, soit pour avoir été long-tems chariées par les eaux, qui les ont entraînées des lieux où elles ont pénétré, soit enfin par beaucoup d'accidens, aisés à imaginer & trop longs à décrire.

On frappoit des médailles Grecques dans la plupart des villes de la Grèce propre, dans l'Epire, dans la Macédoine & la Thrace ; on en fabriqua dans la grande Grèce qui fait une partie très-considérable de l'Italie ; dans la Sicile, dans la Cyrenaique en Afrique, dans l'Egypte, dans toute l'Asie Mineure, & jusques dans la Colchide qui est à l'extrémité du Pont Euxin. Tous ces pays étoient peuplés de villes très-florissantes, très-nombreuses & très-voisines les unes des autres ; la religion, les mœurs, les loix & les coutumes de la Grèce, y dominoient, & suivant les calculs les plus modérés, le nombre des habitans de ces contrées

trées montoit tout au moins à trente millions. Les anciens estimoient que les générations se renouvelloient chez eux trois fois en un siècle ; c'est-à-dire que dans cet espace de tems, il mouroit chez eux environ 90 millions d'hommes, auxquels on donnoit la sépulture : on enterroit avec chacun de ces morts un plus ou moins grand nombre de monnoies, de valeur plus ou moins considérable, suivant l'état des personnes. Depuis le tems de Phidon d'Argos, jusqu'à celui de Constantin, où les prêtres de la nouvelle religion prirent pour eux l'argent, que dans l'ancienne on destinoit aux Dieux infernaux, il s'écoula 36 générations : la Grèce, dans cet espace de tems, y compris ses colonies répandues dans les pays dont il a été parlé, dut enterrer environ 10 milliards & 80 millions d'hommes ; avec tout au moins autant de monnoies de tout métal & de toute espece. Ces sommes immenses, jointes aux prodigieuses dépenses & à la consommation de l'or & de l'argent employés dans les statues des dieux, (67) & dans les instrumens

(67) La Statue de Jupiter Olympien faite par Phidias, avoit suivant Hygin, (*Fab. ccxxiii.*) soixante pieds de hauteur. Cette statue d'or & d'yvoire, étoit assise sur un trône de même matiere. (Pausan. *lib. i. ἐν ἑρῶναι χρυσοῦ πεποιημένῳ καὶ ἐλέφαντι.*) La base en étoit ornée d'or, de pierres précieuses, d'ébène & d'yvoire. Le Dieu tenoit d'une main un sceptre également riche, & de l'autre une statue de la victoire, d'à peu près neuf pieds d'élévation ; cette figure étoit encore d'or & d'yvoire. La magnificence de tous les accompagnemens de cet immense colosse, n'étoit pas moins grande, mais l'art qu'on y avoit employé surpassoit de beaucoup le prix de la matiere. La Junon d'Argos, exécutée par Polyclète, étoit aussi d'or & d'yvoire : Lucien nous apprend que le trône sur lequel elle étoit assise étoit d'or.

instrumens de sacrifice consacrés dans les temples, appauvrirent la Grèce, dont elles générèrent le commerce; d'où il arriva que souvent

d'or. (*Luc. in Somn. ἰδρυμένην ἐπὶ χρυσοῦ θρόνον.*) La grandeur de cette statue étoit très-considérable. (Pausan. lib. ii. p. 148. *Μεγέθει μέγα.*) Quoiqu'un peu inférieure à celle du Jupiter Olympien elle ne lui cédoit pas par la beauté du travail, (Strab. lib. viii. p. 373. *Τῇ μὲν τέχνῃ κάλλισται τῶν πάντων.*) Strabon paroît même lui donner la préférence, bien dit-il que sa grandeur & sa richesse n'égalassent pas celles des ouvrages de Phidias. Ce dernier fit encore pour le Parthénon d'Athènes, une statue de Minerve en or & en ivoire de de ving sept coudées, ou trente neuf pieds de hauteur. (Plin. lib. xx. cap. v. *cum sit ea cubitorum xxvii. ebore & auro constat.* Elle tenoit en main un victoire haute de presque quatre coudées, ou six pieds. (Pausan. lib. i. p. 58.) On voyoit à Epidaure, à Elée & dans beaucoup d'autres endroits de la Grèce, des statues de la même grandeur, & de la même richesse. Il y en avoit une de Minerve, à Platée en Béotie, elle étoit aussi de la main de Phidias; les pieds, les mains & la tête étoient en marbre du mont Pentelique, mais le corps de cette figure presque aussi grand que celui de la Minerve de bronze du Parthénon d'Athènes étoit en bois doré. (Pausan. lib. ix. cap. iv. p. 7, 18. *Τὸ μὲν δὲ ἀγάλμα ἑοικένον ἐστὶν ἐπιχρυσόν — μέγετος μὲν οὐ πολὺ δὲ τι ἀποδίδει τῆς ἐν ἀκροπόλει χαλκῆς.*) La statue à laquelle on la compare étoit si grande, qu'on voyoit du promontoire de Sunium, le panache de son casque & le fer de la lance qu'elle portoit. (Pausan. lib. i. p. 67. *Ταύτης τῆς Ἀθηναῖς ἢ τοῦ δόρατος αἵχμη ἢ ὁ λοφὸς τοῦ κράνους, ἀπὸ Σουνίου προσπλέουσιν ἐστὶν ἢ δὲ σύνοπτα.*) De sorte qu'elle devoit surpasser la hauteur des murs, & des temples de la citadelle d'Athènes où elle étoit placée. Cette assurément cette statue qui est représentée sur une médaille du cabinet de Mr. Pellerin, (*Recueil de Med. des Peuples & villes. T. I. Planche XXII. N° 4.*) où elle paroît plus élevée de presque un tiers, que le temple de Minerve, qui existe encore à présent. On peut juger qu'elle dut être la dépense de l'or employé à dorer une statue d'une grandeur à peu près pareille. Cette dorure n'étoit pas de feuilles battues, comme celles dont nous nous servons, mais de lames d'or, semblables à celles dont on enveloppoit les monnoies qu'on appelle *fourées*, & qui sont assez épaisses pour en imposer, & faire prendre ces monnoies fausses pour des monnoies vraies. Les lames dont

souvent les métaux les plus précieux y furent d'une extrême rareté, comme on peut le voir parce que dit Athenée à ce sujet, (68) dont ces recherches montrent les causes véritables. Quelque grands qu'aient pu être les dépôts d'argent, quelque considérable que leur nombre ait jamais été, il est impossible que jamais il ait égalé la quantité incroyable des monnoies enfouies dans les tombeaux : il paroît donc évident, que c'est bien plus par leur moyen, que par celui des dépôts

dont étoit couvertes des statues d'une grandeur pareille à celle de Platée, devoient être encore plus épaisses, que celles dont on recouvroit la fausse monnoie ; on peut imaginer delà qu'elle devoit être l'épaisseur du métal employé dans les figures d'or qu'on voyoit à Delphes, à Olympie & ailleurs ; & quelles immenses richesses en or & en argent étoient employées dans les temples. Les candélabres, les trépieds, les lampes, les tables d'or & d'argent, enfin les vœux de toute espèce, consacrés aux Dieux n'emportoient pas moins d'or que les statues mêmes ; & si du tems de Philippe, pere d'Alexandre, l'or commença à devenir plus commun en Grèce, c'est principalement parce qu'alors même, les Phocéens avoient enlevé une partie des trésors de Delphes, ce qui suffit à en répandre une prodigieuse quantité ; & cela même fait connoître combien ce temple seul en avoit enlevé à la circulation, (Athen. Deipnos. lib. vi. p. 231. Συληθέντος γοῦν τοῦ Πυθικοῦ ἱεροῦ ὑπὸ τῶν Φωκικῶν τυράννων, ἐπέλαμψε παρὰ τοῖς Ἕλλησι ὁ χρυσὸς, εἰσεκώμασε δὲ καὶ ὁ ἀργυρὸς.

(68) Athenée, dans le passage cité ci-dessus, rapporte que Philippe de Macédoine, pere d'Alexandre, ne possédoit qu'un petit vase d'or, regardé comme si précieux, qu'en se couchant il le faisoit placer sous le chevet de son lit. Cela doit s'entendre du commencement de ce Prince, qui à la fin devint très-riche. Car il fit frapper beaucoup de monnoies en or, dont il existe encore une très-grande quantité. Après la bataille de Chéronée, il fit exécuter en or & en yvoire par Léocharès, des magnifiques statues, qui représentoient Amyntas son pere, Alexandre son fils, lui même & Olympia sa femme avec Eurydice sa sœur ; ces statues se voyoient encore au tems de Pausanias. (*Vide Paus. lib. v. cap. xx.*

particuliers,

particuliers, que se sont conservées les médailles parvenues jusqu'à nous, & nous sommes obligés de reconnoître, qu'ils en sont encore la principale source.

Rien n'étoit plus sacré, chez les anciens, que le respect ordonné pour les tombeaux ; la religion leur faisoit regarder comme sacrileges ceux qui osoient y toucher, (69) & les loix les condamnoient à la mort ; (70) il étoit défendu d'en rien emporter, le moindre manque à cet égard étoit suivi de l'exécration publique. Il arriva de là que les monnoies qu'on y enterroit furent, autant qu'il étoit possible, mises à l'abri de la cupidité. Comme elles y furent placées successivement, presque tout ce qui s'en fabriqua doit y avoir été enseveli, sans pouvoir en sortir, cela dut rendre les anciennes monnoies excessivement rares ; mais comme le respect & les loix qui empêchoient de les trouver, là où l'on étoit sûr qu'elles étoient, ne sont plus des obstacles pour nous, il nous est sans doute plus facile de nous en procurer, qu'il ne le fut aux anciens mêmes : c'est ce qui m'a fait penser & dire, que les médailles Grecques sont plus communes à présent qu'elles ne l'étoient de leur tems. C'est peut-être aussi la véritable raison, qui les empêchant d'en faire des collections, comme nous en avons maintenant, fit oublier jusqu'aux noms des artistes qui firent ces beaux ouvrages, & qui malgré leur grande habileté, n'ont jamais

(69) Plutarch. in *Solone*.

(70) Plutarch. *ub. supr.*

été contés par les auteurs anciens, comme le furent les Peintres les Sculpteurs les Ciseleurs & les Graveurs. Les productions de ces derniers, qu'ils avoient sous les yeux, les intéressoient à ceux qui les avoient faites.

Quoique les anciens aient très-souvent brûlé les corps des morts, avant d'en inhumer les cendres, il est cependant assuré qu'encore plus souvent ils les enterrèrent. Le nombre des urnes, remplies des cendres des gens du bas ordre & de Soldats, est immense : la dépense qu'exigeoit la cérémonie de l'ustion, les bois qu'elle consumoit, ne purent jamais permettre qu'elle devint générale : mais soit qu'on inhumat, soit qu'on brûlat les corps, on les dépofoit ensuite dans des sépultures, très-rarement placées dans les temples, (71) quelquefois dans leur voisinage, mais presque toujours répandues dans les campagnes : de grandes pierres, des amas de pierres plus petites, ou des colones posées sur ces sépultures avertissoient de ne pas y toucher : l'inscription Grecque, gravée sur une des colonnes employées à la décoration du tombeau élevé vers le troisieme mille de la voye Appienne, à la mémoire de Regilla, femme d'Herode Atticus, (72)

(71) Quelques-uns ont dit que les Grecs n'ensevelirent jamais aucun mort dans leurs temples & dans leurs villes, mais cet une erreur. On voyoit en Laconie, dans le temple d'Amyclée, le tombeau d'Hyacinthe fils d'Amyclas sous une statue d'Apollon, (Pausan. lib. iii. cap. i.) cet exemple étoit fréquemment répété, comme on peut le voir par les livres de Pausanias & des anciens auteurs.

(72) Ces colones, ont été transportées du Palais Farnese à Rome, dans la cour du Musæum de Portici, où elles sont à présent.

avertit, “ qu’il n’est permis à personne de rien déranger de ce
 “ tombeau ; elle ajoute que celui qui en ôtera quelque chose
 “ souhaitera de ne l’avoir pas fait & en appelle à témoin la
 “ Déesse Enodia ;” qui présidoit aux chemins. On regardoit
 les sépultures comme des endroits consacrés aux Dieux ; ce
 qui fit donner la forme d’autels, & même de temples, non
 seulement aux pierres sépulcrales, mais encore aux édifices
 dans lesquelles on les renfermoit souvent. En 1669 on trouva
 dans la ville Corfini, près de Rome, le tombeau d’un prêtre de
 Mitras, avec une inscription Grecque qui condamnoit à payer
 cinq mille deniers au peuple Romain, ceux qui remueroient
 de sa place l’inscription, ou aucune autre chose appartenante
 à ce tombeau : (73) il y avoit à Florence une ancienne in-
 scription sépulcrale, qui attribuoit au fisc la somme de deux
 mille cinq cens deniers, à payer parquiconque tenteroit de
 remuer de sa place le corps de Myrtala : cette inscription se
 voit sur le tombeau où elle étoit ensevelie. (74) Ces loix,
 on empêchant les anciens de labourer, dans les endroits
 où il y avoit des marques faites pour indiquer des tom-
 beaux, conservoient les effets qu’ils contenoient ; & si
 l’on trouve aujourd’hui une si grande quantité de mé-
 dailles répandues & comme semées dans les champs, où
 passoient autrefois des chemins privés & de traverse, à présent
 devenus des champs, c’est qu’il y eut autrefois des sépultures

(73) Monum. Antiq. T. I. p. 27.

(74) Raccolt. d’inscrit. Antiq. Ritr. in Etrur. p. 230.

répandues près de ces mêmes chemins, où les laboureurs découvrent aujourd'hui ce qu'elles ont recelé pendant tant de siècles.

Le cours des eaux, qui dans la suite des tems prennent des directions différentes, la chute des torrens qui descendent des montagnes, & se répandent à travers les terres, ayant quelquefois pénétré dans celles qui renfermoient des tombeaux, en ont entraîné les médailles, les pierres gravées & les autres effets qui s'y sont trouvés; de là vient qu'on en rencontre quelquefois dans les rivières où se déchargent ces eaux: c'est ainsi que dans un torrent, près d'Agrigente en Sicile, on trouva il y a douze à treize ans, un très-beau vase en terre, qui se voit à présent dans le *Musæum Britannique*, & sur lequel est peinte l'Apothéose d'Homère. J'ai possédé moi-même une petite statue de Jupiter en bronze, qui avoit été trouvée dans l'Anio ou le Téveron, avec quelques médailles de Néron, dont le Vernis tout pareil à celui de ce bronze, & très-différent de celui que donnent les eaux, montrait qu'elles avoient été long-tems renfermées dans le même terrain, d'où elles avoient été entraînées dans cette rivière.

Bacchus, dont les attributs se trouvent si fréquemment sur presque tous les tombeaux des anciens, parce qu'il étoit regardé comme le Dieu de la vie & de la mort, fut aussi considéré, ainsi qu'on l'a fait voir, comme le Dieu qui présidoit aux eaux courantes & à la mer: il

est représenté dans cette dernière qualité, sur le bas-relief tiré du même monument, où s'est trouvée le sarcophage dont on a donné ci-dessus l'explication. (75) Le Dieu paroît, se reposer sur une urne d'où sortent les rivières, il tient un gouvernail de navire, il s'appuye sur l'hydre, symbole des eaux qui se répandent de son corps, enfin on voit une tête de mort sur l'autre dans lequel il est assis. C'est, à ce qu'il me semble, parce qu'il étoit le Dieu des eaux, que les anciens affecterent de construire si souvent leurs tombeaux sur les rivages de la mer ; comme ceux qui se rencontrent si fréquemment dans le voisinage de Misène, dans les environs de Baia, de Pouzzole & de Naples ; de même que sur les bords du Tibre & de quantité d'autres rivières. Si dans le Golphe de Baia, comme dans le Tibre, on trouve si souvent des pâtes, des pierres gravées & des médailles, c'est qu'elles y ont été apportées des tombeaux voisins, par les eaux qui se répandent dans cette baie ou dans ce fleuve. Il en est de même des Marais Pontins ; en les parcourant en bateau, dans une barque très-légère faite à cet usage, j'y ai trouvé un très-grand nombre de tombeaux, aujourd'hui renfermés dans les roseaux aquatiques qu'on est obligé de traverser ; on en voit encore quelques-uns à l'occident de Terracine, dans les terrains défrichés depuis vingt ans par le prince Gabrieli. Ces monumens construits par les Romains, dans les tems où ils desséchèrent ces marais, ac-

(75) Voyez le *Tom I.* de cet ouvrage. *Planche XXV.*

compagnoient

compagnoient la voye Appienne qui les traverse ; les médailles contenues dans ces tombeaux, en ont été tirées & chariées par les eaux, dans lesquelles elles ont perdu le vernis qu'elles avoient acquis anciennement, & qu'on n'y trouve plus aujourd'hui.

Mercure étant le Dieu qui présidoit aux grands chemins, & à-la-fois le conducteur des *mânes*, c'est je pense la raison pour laquelle les anciens placèrent si fréquemment les tombeaux sur le grands chemins, & celle pour laquelle on a trouvé un si grand nombre de médailles anciennes, dans le voisinage des routes publiques.

Après avoir expliqué comment les médailles antiques sont parvenues jusqu'à nous, il convient d'examiner ici l'origine des usages qui les ont fait déposer dans les tombeaux, & de montrer les précautions que l'on a prises pour empêcher qu'on ne les fouillât : ces précautions nous montreront ce que nous pouvons espérer de retrouver encore à l'égard des médailles qui nous manquent, & les raisons pour lesquelles il en paroît si souvent de nouvelles ; comme celles pourquoi des médailles autrefois très-rares & quelquefois uniques, sont devenues en peu de tems très-communes.

L'idée d'une vie, qui doit succéder à la mort physique, engagea à pourvoir au repos des morts, & fit placer dans leurs tombeaux les monnoies nécessaires à fléchir les Dieux infernaux, & à procurer aux *mânes* l'entrée de la demeure qui leur étoit destinée. Les besoins, à satisfaire dans

une vie nouvelle, firent quelquefois déposer dans ces mêmes tombeaux des sommes assez considérables : telle étoit celle qu'on trouva en 1741, dans un tombeau près de Cherbourg en Normandie : car indépendamment de 200 médailles des Empereurs Antonin, Marc Aurele, Commode, & des Impératrices Faustine & Lucille, qu'on en tira d'abord, on y en découvrit ensuite beaucoup d'autres éparfes çà & là, mais toutes étoient des mêmes tems. (76) La même idée des besoins que les morts pouvoient avoir des choses utiles en ce monde, fit mettre dans leurs sépultures, des armes à leur usage, des armilles ou bracelets, des colliers, des bijoux de même nature, & quelquefois des couronnes d'un or très-léger, pareilles à celle qu'on a découverte dans un tombeau près de Volterre, & qui se voit dans la galerie de Florence. souvent on mit à côté des morts les instrumens de leur profession ; Enée, dans le poëme de Virgile, fit placer les armes, la trompette & la rame, dont s'étoit servi *Misenus* sur le tombeau de ce Héros. (77) Nous avons encore un grand nombre de pierres sépulcrales, sur lesquelles sont sculptés les outils des métiers exercés par ceux pourqui furent érigés ces monumens. Si tant de vases usuels, de toute espece, se

(76) Mem. de l'Acad. des Inscript. T. XVI. p. 131.

(77) Virgil. *Æneid.* lib. vi.

*At pius Æneas ingenti mole sepulcrum
Imponit, suaque arma viro, remumque, tubamque,
Monte sub ærio : qui nunc Misenus ab illo
Dicitur.*

font

font trouvés dans les tombeaux des anciens, si l'on y a découvert jusqu'à des rapes, des passoirs pour épurer le vin, & même des œufs; c'est que ceux qui les y placèrent, les crurent de quelque usage à ceux qu'ils y renfermoient. Quant aux pierres gravées, & aux petites statues de toutes matieres, renfermées dans les sépultures, il est assuré que les unes & les autres représentant les Dieux, regardés comme les protecteurs des hommes, on les enterra près de ceux qui les avoient adorés & même portés, afin d'écarter les mauvais Génies, capables de troubler le repos des mânes, ou l'effet des enchantemens capables de les évoquer. (78) Voilà pourquoi on trouve aussi quelques médailles antiques avec une *bélière* qui servoit à les rattacher, (79) comme les médailles de dévotion qu'encore en Italie en Espagne, & ailleurs, on porte sur soi & que souvent on renferme dans les cercueils. C'est aussi la raison pour laquelle on trouve quelques médailles à travers lesquelles on a percé un trou, pour y passer un cordon & les suspendre au col; j'en ai sous les yeux une de cette espece au moment que j'écris ce-ci, c'est une médaille Athénienne, avec la tête de Minerve & son symbole au revers, elle fut autrefois portée par quelque dévot à cette déesse, & vraisemblablement enterrée avec lui. (80)

Pour

(78) Apul. *Metamorph. lib. ii.*

(79) On peut voir quelques-unes de ces médailles dans le recueil de celles des peuples & villes. T. I.

(80) Les femmes dans l'Asie Mineure, la Grèce & ses Isles, portent souvent des

Pour trouver l'origine de ces usages, & reconnoître les peuples qui commencèrent à les employer, il faut remonter à la source des idées qui y donnerent lieu, & voir comment se formerent l'opinion de la vie future, celle des enfers, & des Dieux qu'on crût y présider.

Homere représente l'apparition de l'Ame de Patrocle : elle lui ressembloit, dit-il, pour la grandeur, la beauté des yeux, comme par la voix, & portoit des habillemens semblables à ceux dont il avoit coutume de se servir : (81) elle se plaint à Achille, de ce qu'il ne lui a pas encore rendu les honneurs funebres, celui-ci tend envain les bras, pour embrasser son ami, il ne peut y atteindre ; son ame rentre sous la terre comme une fumée légère ; (82) Achille se reveille, frappe des mains & s'écrie tristement ; *helas, il y a donc assurément dans la demeure des mânes, l'AME & la RESSEMBLANCE de Patrocle,*

des pieces de monnoies modernes d'or & d'argent dont elles prétendent orner leurs habillemens ; & quand elles trouvent des monnoies antiques nouvellement découvertes, elles les emploient au même usage : cet usage pourrait bien être une continuation de celui qui existoit autrefois dans tous ces pays.

(81) Homer. Iliad. libr. Ψ. v. 65.

Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Πάτροκλῆος δειλοῖο,
Πάντ' αὐτῷ, μεγέθος τε καὶ ὄμματα καλὰ εἰκυῖα,
Καὶ φωνήν ; καὶ τοῖα περὶ χροῖ εἴματα ἔσο.

*Supervenit vero anima Patroclis miseri,
Omnia ipsi magnitudineque et oculis pulcris similis,
Et voce ; et tales corporis vestes induta erat.*

(82) Homer. Iliad. libr. Ψ. v. 99 & 102.

dont les restes font encore sur la terre! (83) Par cette *Apparition*, née de l'erreur d'un songe, dans lequel Achille fortement affecté de la perte de son ami croit le revoir, Homere nous rappelle la preuve la plus forte, que l'on eut de son tems de l'existence de l'*Ame* & de la *vie future*. Ces dogmes, impossibles à démontrer par la raison, ne peuvent être assurés que par la révélation : car Dieu seul peut savoir ce que deviennent les êtres créés par lui, après le terme assigné par lui seul à leur vie présente. Les hommes, en voyant toute la nature se changer autour d'eux, tous les êtres parvenir à leur fin, toutes les plantes, tous les animaux disparoître de la terre, se décomposer & perdre la figure qu'ils avoient pendant la durée de leur existence, s'apperçurent aisément qu'après eux il ne restoit rien du corps dans lequel ils avoient vécu. L'attachement aux personnes avec lesquelles on avoit été le plus liés, la vue des objets qui leur avoient appartenus, des lieux qu'elles avoient habités, les rappelant souvent à la mémoire des vivans, & les songes les leur représentant quelquefois sous la figure même, sous laquelle ils les avoient connues, l'imagination leur faisant tenir des discours, propres à exprimer les sentimens qu'elle même leur pré-

(83) Homeri in eod. libr. v. 103.

ὦ πόποι, ἥ ῥα τίς ἐστὶ καὶ εἰν αἰῶναι δόμοισι
Ψυχὴ καὶ εἶδωλον, αἰτάρ φρένες οὐκ ἐνὶ παμπαν.

Papæ ! certe igitur aliqua est et in orci ædibus
Anima et simulacrum, sed præcordia non insunt omnino.

toit,

toit, fit aisément croire qu'elles existoient encore, non sous la forme matérielle qu'on leur avoit connue, mais sous une forme absolument ressemblante, qu'Homere, comme on a pu s'en appercevoir, appelle une *Idole*, une *Image* perceptible à l'œil, mais imperceptible au tact. Cette image étant incapable de sentiment & de pensée, & les ombres montrant cependant en avoir, on distingua dans elles, ou plutôt d'elles mêmes, cet être capable d'affection & de pensée, il fut appelé *Psyché* ou *l'Ame*. Et les besoins auxquels les affections de l'Ame la firent supposer assujettie, sont ceux qu'on prétendit satisfaire, par les effets de toute nature que la piété fit déposer dans les tombeaux.

Seuls de tous les peuples, dont les monumens existent encore, les Grecs osèrent entreprendre de représenter *l'Ame* par des symboles. C'est-à-dire par cette maniere d'exprimer les idées, dont nous avons fait voir qu'ils tirèrent les principes des anciens habitans de la Scythie. La nature de ces symboles employés dans la Grèce, & leur liaison avec le nom qu'ils donnerent à *l'Ame*, peuvent nous montrer, la marche de leurs idées, sur cet important sujet. Le *Papillon* devint chez eux le symbole de *l'Ame*. Ce fut dans l'opinion qu'elle existoit encore, même après la mort, qu'ils représenterent si fréquemment cet emblème sur les urnes sépulcrales, où ils renfermerent les cendres & les restes des défunts. Le Papillon employé dans cet emblème, est celui, qu'ils appeloient *Psyché*, d'un mot dont il se servirent pour exprimer

primer l'Ame. Les racines de ce mot sont étrangères à leur langue, dans laquelle ils les chercherent envain, (84) comme on peut le voir par ce qu'en dit Plutarque. Ce même auteur nous apprend que le Papillon nommé *Psyché* venoit de l'espece de Chenille qu'on appeloit *Eruca* : ce fut d'elle dont on se servit pour expliquer la génération des choses. (85)

L'*Eruca* renfermée dans sa Chrysalide, en sort sous la forme du Papillon, qui bientôt après donne la vie à un être de forme différente ; cette apparente métamorphose, paroissant une succession de vie qui se renouvelloit sans fin, fit regarder la *Psyché*, ou l'Ame comme immortelle ; & la régénération de la Chenille sous une forme différente de celle qu'elle eut d'abord, fit imaginer que l'Ame humaine passoit successivement en différens animaux, pour animer leurs corps, de-là vint l'origine de la *Métempsychose* ; enfin quelques-uns ne voyant qu'un changement d'état, dans ces reproductions, mais y trouvant toujours le même principe de vie, crurent que les Ames des hommes existoient encore après la mort, mais seulement sous les formes apparentes, ou

(84) Plutarch. de Stoic. Repugnant. p. 1052. F.

(85) Plutarch. Symposiac. lib. ii. p. 636. Ὡς δὲ κάμπη γίνεται τὸ πρῶτον, εἴτα ἐκπαύεισα διὰ ξηρότητα καὶ περιρραγεῖσα, ἕτερον πλερωθὲν δι' αὐτῆς τὴν καλουμένην ψυχὴν μεθίησι, τὸν αὐτὸν τρόπον ἐν ταῦθα προϋφίσταται τὸ ὦον, οἷον ὅλη τῆς γενέσεως. Ut vero primum nascitur eruca, deinde siccitate concrefcens, tandem rumpitur atque a se aliud animal exhibet, quod Psyche dicitur, Papilionis genus quoddam : ita hic ovum prius existit, tanquam materia ortus.

images de celles que les corps avoient eu pendant leur vie. De ces différentes opinions, dont la source est commune, se formerent les différens systêmes de Métaphysique des Indiens, des Egyptiens & des Grecs : on trouve ces mêmes systêmes chez les Scythes & les peuples descendus d'eux ; (86) Thalès paroît avoir reçu de Zamolxis la doctrine de l'immortalité de l'Ame, comme Pythagore semble l'avoir prise d'Abaris dont il fut disciple.

La fable de *Cupidon* & de *Psyché*, conservée dans Apulée, (87) est bien plus ancienne que l'auteur dont il la tirée ; car on la voit représentée, sur une cornaline, (88) gravée par Pamphile, disciple de Praxitele (89) & contemporain

(86) Comparez à ce sujet ce que dit Hérodote, (*Lib. iv. cap. xciv.*) des Gètes, qui étoient un peuple Scythe, avec ce qui se trouve dans Pomponius Mela, (*Lib. ii. cap. ii. p. 43.*) & avec l'opinion des Celtes rapportée dans les commentaires de César, (*Lib. iv.*) ainsi qu'à ce que dit l'Empereur Julien. (*Cæsar in Trajan.*)

(87) Luc. Apul. *Metamorph. lib. iv.*

(88) Cette pierre du plus excellent travail, se trouve dans la collection de Mr. C. Townley. Elle est du petit nombre de celles qui donnent un époque à l'histoire de la Gravure ; les figures en sont dessinées, comme des statues, dont elles ont presque le relief. C'est, je crois, le plus ancien monument, où l'on voye représentée la fable de Cupidon & de Psyché ; il peut servir à nous apprendre que cette fable étoit connue vers la fin du cinquième siècle avant notre Ere ; & comme elle tient beaucoup de la manière employée par Platon pour représenter ses idées Philosophiques, & couvrir ce que souvent il prenoit dans la théologie des mystères, comme le remarque Clément d'Alexandrie, il se pourroit que cette fable eut été faite sur le modèle des fables, & vers son tems.

(89) Ce Pamphile, comme on le fera voit ailleurs est celui dont parle Pline. *lib. xx. cap. iv.*

de Platon. Les livres de ce Philosophe présentent souvent des allégories sur l'Amour, composées sur des idées semblables à celles de la fable de *Cupidon* & de *Psyché*. Celle-ci, ne se trouvant ni dans les poètes, n'y dans les mythologues, doit avoir été regardée comme étrangère à la religion des Grecs : elle leur servit à représenter l'effet des passions & le trouble qu'elles occasionnent à l'Ame : Apulée l'emploie en ce sens.

Quoiqu'étrangère à la mythologie, cette fable tenoit cependant à de très-anciens emblèmes, & aux idées de la théologie secrète révélée dans les mystères : le silence religieux qu'ils exigeoient, semble avoir donné lieu aux interprétations, qui produisirent cette fable ingénieuse, & les ailes de *Papillon* données à *Psyché*, constatent qu'elle tire son origine du sens caché sous les formes de *l'emblème* employé à représenter l'Ame.

La théologie des mystères reconnoissoit un Dieu *principe de tout* ; le *Feu* ou la *Pomme de Pin* étoient, comme nous l'avons dit, les emblèmes de ce Dieu : (90) de lui sortit *un fils*, regardé comme *sa Force suprême*, comme *l'Etre Générateur*, dont l'action tira le monde matériel des ténèbres du Cahos : au moyen de l'Amour il donna la vie à toutes les créatures, capables de *sentiment* & d'*intelligence*. Le *flambeau*, ou le *thyrsé* employé à sa place, donnés pour scep-

(90) Voyez sur ces différences sujets, T. I. de cet ouvrage. p. 258. N° 118, &c.

tre à l'Etre *Générateur*, & même à l'*Amour*, marquoient à-la-fois leur origine & celle de leur puissance. L'un étoit le *moyen*, l'autre étoit l'*agent* de l'Etre Créateur ; & quand on voit, dans tant de monument antiques, l'Amour approchant un flambeau du *Papillon*, ce n'est pas, comme on le croit, pour détruire cet emblème de l'Ame, car l'Ame étoit supposée indestructible, mais au contraire pour montrer le principe qui la Créa. La Flamme de ce flambeau représente la *Puissance Créatrice* ; l'Amour, en étant le *dépôt* & l'*agent*, représente l'acte par lequel elle anime la matière & donne la vie, exprimée par le symbole du *Papillon*, que cet acte tire de l'état d'inertie qui précède l'existence des êtres sensibles, & ressemble à celui de la mort : les anciens ont très-bien sçu caractériser cet état, par la foiblesse donnée à la plupart des figures employées dans les emblèmes de l'Ame.

L'Etre *Générateur*, auquel on donnoit tous les sexes, représenté sous celui de la femme, dans un camée très-singulier de la collection de Mr. C. Townley, y est dans l'action de tenir un *Priape* suspendu sur le feu d'un autel. Nous avons fait voir ailleurs que ce *Priape*, révééré chez les Indiens sous le nom de *Lingham*, le fut chez les Egyptiens sous celui de *Phallus*, & sous les différentes formes que lui donnerent ces peuples. C'étoit le symbole de l'*Esprit*, du *Mihir* ou de l'*Amour*. *Agent manifeste* de la Génération, il représenta l'être à qui l'on donnoit ce titre ; & si dans
la

la pierre dont nous parlons ici, il est représenté sur le feu d'un autel, par une figure destinée à exprimer l'Etre *Générateur*, c'est pour montrer que cet *Agent*, par le moyen de l'Etre *Générateur*, reçut du Dieu dont le *Feu* étoit le symbole, la puissance qu'on lui supposoit : l'Amour en tenant le *Feu* sous le *Papillon*, montre par-là n'être par l'auteur de la vie, mais le dispensateur de la puissance dont la source est en Dieu, duquel il tire toute sa force.

Ces idées, très-sublimes, tiennent à une Théologie dont l'objet fut de représenter les actes de la puissance *Créatrice*. Les emblèmes employés à les exprimer, n'étant connus que d'un petit nombre de gens choisis, devinrent pour le peuple l'origine de plusieurs fables. *Psyché* rendue par une figure humaine dans ces fables, & dans les représentations qu'on en fit, prit la place de l'ancien emblème par lequel on représentoit l'Ame, ou la partie de l'homme qui survit au corps, auquel elle étoit unie avant la mort. Ce fut la raison pour laquelle on employa si fréquemment cette figure sur bas-reliefs des tombeaux, de même que sur les pierres gravées qu'on y déposa, & l'origine d'un très-grand nombre de monumens de ces deux especes qui existent encore.

La coutume de déposer dans la terre les dépouilles des morts, dont on croyoit les *ames* toujours subsistantes, fit donner le nom de lieux inférieurs ou *d'enfer* au séjour souterrain qu'elles habitoient. Ce séjour n'étoit ni dans l'Italie, ni dans la Grèce, ni dans l'Egypte ; puisque dans l'Odyssée d'Homere,

d'Homere, Protée qui vivoit dans l'Egypte même, & par conséquent dans un pays peu distant de la Grèce, & de l'Italie, dit à Ménélas, que les Dieux l'enverront dans les champs Elifés, aux extrémités de la terre, là où est le sage Radamanthe, & où les hommes jouissent d'une manière de vivre très-agréable. (91) Circé met les enfers dans l'Océan, qu'il faut traverser pour y parvenir ; (92) en effet, Ulysse trouve ces enfers dans le pays des Cimmériens, que le soleil n'éclaire dans aucun tems : (93) c'est donc au Nord de la Scythie, où nous avons vu qu'existoit la doctrine de l'Ame & du séjour des morts, qu'Homere & les Grecs de son tems plaçoient les enfers & le séjour de Radamanthe.

(91) Homer. Odyss. lib. iv. v. 565.

Ἀλλὰ σ' ἐς Ἥλυσιον πεδῖον ἧ πείραται γαίης
Ἀθάνατοι πέμπουσιν, ὅθι ξανθὸς Ραδάμανθους
Τῇ περ ρήϊσιν βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν.

*Sed te in Elisium campum et fines Terræ
Immortales mittent ubi flavus Radamanthus est
Ubi utique facillima vivendi-ratio est hominibus.*

(92) Homer. Odyss. lib. x. v. 508.

(93) Homer. Odyss. lib. xi. v. 13, &c.

Ἡ δ' ἐς πείραθ' ἔϊκανε βαθυρροῦ Ὀκεανοῖο.
Ἐνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμος τε, πόλις τε,
Ἡ ἐρι ἧ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι. Οὐδὲ ποτ' αὐτοῦς
Ἡέλιος φαέθων ἐπιδέσκειται ἀκτίνεσσιν.

*Illa, (Navis) ad fines pervenit Oceani :
Ibi autem Cimmeriorum erat populus que civitasque,
Caligine & nebula tecti : neque unquam eos
Sol lucidus aspicit radiis.*

Des Hyperboréens avoient déposé à Délos des tables d'airain, dans laquelle l'ayeul de Platon qui en étoit gouverneur, lut la description des *enfers*, la doctrine de l'*Ame immortelle*, & la description de la demeure des morts dans l'Empire de Pluton. (94) Les Hyperboréens dont parle Platon, ne peuvent se confondre avec ceux qui habiterent en différens tems, diverses parties de l'Europe, car ils étoient les mêmes, qui envoyoit chaque année des présens à Délos. Ces offrandes y étoient transportées de Prasie, où on les apportoit de Sinope, ville située dans la Paphlagonie vers les bords de l'Euxin : les Scythes, habitans de la rive septentrionale de cette mer, transmettoient à Sinope ces mêmes offrandes qu'ils recevoient des Issédons ; ceux-ci les tenoient des Arimaspes, au-dessus desquels habitoient les Hyperboréens, (95) dans un pays situé aux *extrémités de la terre*, où Homere place le séjour des morts. Il existoit donc en Grèce, un monument très-authentique, qui nous fait voir d'où elle tira la doctrine des Enfers, & qui confirme la précieuse tradition, conservée dans les vers du plus grand, & du plus savant poète qu'elle eut jamais.

Je ne rapporterai pas ici les ingénieuses remarques de Mr. Bailly, sur l'origine de tous les noms donnés par les Grecs aux fleuves & aux juges des enfers, ainsi qu'à Pluton : tous ces noms, reconnus comme également étrangers aux langues

(94) Plat. *in Axioç.*

(95) Pausan. *lib. i.*

des Grecs & des Egyptiens, ont leur racines & signifient dans les langues du Nord, exactement ce qu'elles doivent exprimer dans les idées des peuples qui les adoptèrent : rien ne prouve mieux qu'elles viennent des nations auxquelles appartiennent les mots qui expriment ces idées. Mais comme ces preuves, quoique très-bonnes, pourroient paroître à quelques-uns trop recherchées, je me contenterai de les appuyer ici par des faits, & par des monumens, capables d'en faire sentir la solidité.

Diodore de Sicile nous a conservé le nom que donnoient les Egyptiens à la barque de Charon : ils l'appeloient *Barin*, (96) ce mot qui ne signifie rien dans la langue dans laquelle il fut reçu, signifie dans le Nord *la bierre*, le *cercueil*, (97) où l'on ensevelit les morts. Snorr, dans sa chronique de Norvege, (98) rapporte que le Roi Hacquin, fit prendre & tirer sur le rivage, les barques des fils d'Eric. “ Il fit mettre
 “ sur l'une d'elles, avec les corps d'Egelle & d'Ullferkus,
 “ ceux de tous les guerriers morts dans son armée. Quelques-
 “ uns de ces derniers furent apportés par des barques, sur les-
 “ quels on éleva des tombeaux formés de pierres & de terres,
 “ qui se voyoient encore, au tems de l'auteur qui rapporte
 “ ce fait, à l'Ouest de la Roche appelée Frædarberg.”

(96) Diod. Sicul. lib. i. sect. ii. p. 74.

(97) Olaus. Rudbeck, T. I. p. 560.

(98) Snorron. Chronic. Norverg. cit. apud Barthol. Antiq. Danic. lib. ii. cap. iii. p. 289.

Arngrime Jonas, dont nous avons un essai sur l'Islande, rapporte qu'Amundus étant mort à Ofel, “ fut enterré dans un “ terrain qui lui appartenoit, à l'endroit même où son corps “ avoit été brûlé : on mit sur son tombeau une *petite* “ *barque, en forme de sarcophage,*” (99) comme on a vu qu'Enée mit sur le tombeau de *Misène* la *Rame* dont ce Héros s'étoit servie. Les *Sagues* de Laxdéla (100) & de Watzdela, (101) rapportent que les peuples du Nord avoient coutume d'enterrer ainsi dans des barques, les femmes & les hommes d'un rang distingué. On voit dans ces usages l'origine de l'idée de la barque des enfers ; tandis que dans les mêmes pays où étoient pratiquées ces coutumes, on trouve dans le nom de cette même barque, celui qu'employoient les Grecs & les Egyptiens. Le nom de Caron, qui chez ces derniers signifioit un *Pilote*, comme le dit *Diodore*, (102) fut peut-être tout ce que les Grecs en emprunterent, relativement à la doctrine des enfers : ils reconnoissoient qu'elle étoit connue dans le Nord, & conservoient les dénominations, qu'on y employoit pour en faire la description. Le terme *mânes* continue à signifier

(99) Specim. *Island.* Arngr. Jonæ. p. 35.

(100) Barthol. *Antiq. Danic. lib. ii. p. 290.*

(101) Watzdela *Sag. cit. ub. supr.* Ingemundus in Scapham quæ navem Higardam sequi solebat, deportatur, cum decenti ornatu sicut tunc honoratos viros sepeliri mos erat.

(102) Diod. Sicul. *Biblioth. lib. i. sect. ii. p. 151.*

chez les Lapons d'aujourd'hui les restes de l'homme : (103) & l'on trouve vers le 63° ou 64° degré de latitude septentrionale de Lac d'*Auern* ; (104) dont le nom paroît avoir été transporté en Italie par une horde de ces Pélasgues, appelés *Cimmériens*, puisque leur nom étoit celui des anciens habitans du voisinage du Lac d'*Averne*.

Les *Hyperboréens* sont ces mêmes peuples qu'Homère appelle *Cimmériens*, & chez lesquels il met les enfers : car Pline en parlant des premiers dit, que “ les *Hyperboréens* “ sement le matin, moissonnent à midi, recueillent les fruits “ le soir, & les renferment la nuit dans leurs cavernes ; ” (105) par où il indique le climat sous lequel les jours & les nuits se suivent sans interruption, celui où il n'y a qu'un jour & une nuit. Suivant Plutarque, les *Cimmériens* du Tanais n'étoient qu'une foible partie d'une plus grande nation, chassée par les Scythes. Arrêtée près du *palus Mæotides*, cette multitude guerrière habitoit auparavant les rives de l'*Océan*, dans d'épaisses forêts & sous un ciel ténébreux : “ c'est là que le pôle est presque à plomb sur la tête : (106) de “ longues

(103) Regnard. *Voyage en Laponie*. T. I. p. 184.

(104) Rudbeck. *de Atlantic*. T. II. p. 463.

(105) Plin. *Hist. Nat.* lib. iv. p. 144. *Pone eos montes, utraque aquilonem, gens felix (si credimus) quos Hyperboreos appellavere annoſo degit ævo, fabuloſis celebrata miraculis. Ibi creduntur eſſe cardines mundi, extremique fiderum ambitus, ſeſttri luce et una die ſolis averſi — — ſerere matutinis, ſole fœtus arborum decerpere, noctibus in ſpecus condi tradiderunt. — — Nec libet dubitare de gente ea, quum tot auctores prodant, frugum primitias ſolitos Delon mittere Apollini, quem præcipue colunt.*

(106) Plutarch. in *C. Mar.* p. 411. Οὐρανὸν δὲ εἰληχέναι, καθ' ὃ δοκεῖ μεταλαμβάνων

“ longues nuits & de longs jours se partagent l’année.” La comparaison de ces deux descriptions de Pline & de Plutarque, ne permet pas de douter que les Cimmériens n’aient habité le pays des Hyperboréens, qui donnerent aux Grecs la doctrine des Enfers, écrite à Délos sur des tables de bronze dans les caractères de cette nation : ces caractères n’étoient pas si étrangers aux Grecs, qu’ils ne pussent les lire, puisqu’effectivement ils furent lus par l’aïeul de Platon.

Suivant une très-ancienne opinion, rapportée par Plutarque, (107) les *Cimmériens* étoient les mêmes peuples, qui transportés dans le pays qu’on appelle à présent le Jutland porterent le nom de *Cimbres*. Ce pays n’est séparé du Dannemarc que par un détroit de deux lieues, & les Cimbres en occupèrent les Isles. On retrouve par-tout où ils se transporterent la doctrine des Enfers, telle qu’ils la tenoient des Hyperboréens leurs ancêtres, & telle que les Grecs la prirent chez ces derniers. Nous avons déjà vu la barque employée pour les sépultures des morts en Islande ; Eu-

λαμβάνων ὁ πόλος ἕξαρμα, διὰ τὴν ἑγκλισιν τῶν παραλλήλων, ὀλίγον ἀπολείπειν τοῦ κατὰ κορυφὴν ἰσαμενοῦ σημείου πρὸς τὴν οἴκησιν. Αἱ τε ἡμέραι βραχύτητι καὶ μήκει πρὸς τὰς νύκτας ἴσαι κατανέμεσθαι τὸν χρόνον, δι’ ὃ καὶ τὴν εὐπορίαν τοῦ μυθεύματος Ὀμήρῳ γενέσθαι πρὸς τὴν νεκυίαν. Cælum fortitos, qua Polus septentrionalis, ex parallelorum inclinatione sublimis, parum distare videtur ab imminente incolarum vertici puncto, ubi dies brevitatem et prolixitatem pares noctibus in partes duas secant anni tempus. Unde argumentum suppeditasse Homero fabulæ de inferis scribenti.

(107) Plutarch. *ub. supr.* p. 411. D.

sebe, (108) Démétrius, cité par Plutarque (109) & Procope, confirment les inductions déduites de ce fait ; (110) & Tzetzes (111) “ dit qu’Hésiode, Homère, Euripide, Plutarque, Dion, Procope, Philostrate & plusieurs autres, concourent à placer le séjour de mânes dans les Isles de la mer Océane : c’est là effectivement, ajoute cet auteur, que se trouve l’Isle de la Grande Bretagne, à l’orient de la Bretagne & à l’occident de l’Isle de Thulé, qui comme on fait est l’Islande.” Quelques-uns des écrivains cités dans ce passage, spécifient ces Isles dans le plus grand détail ; & nous apprennent que ce sont les *Orcades*, dans le nom desquelles on semble reconnoître celui d’*Orcos*, que les Grecs & les Latins donnerent aux *enfers*. Les idées qu’ils en eurent furent apportées dans ces Isles par les descendans des mêmes peuples qui les avoient consignées à Délos ; on voit par ce-ci, d’où vient qu’on trouve tant de différences entre les auteurs anciens, dont les uns placent les Isles des morts dans le pays des Hyperboréens, les autres dans les Isles Orcades : car il paroît que du premier de ces pays, qui est en Asie, ce nom fut

(108) Euseb. *Præparat. Evangelic. lib. v. cap. xvii. p. 207.*

(109) Plutarch. *de Oracul. defeât. T. II. p. 419.*

(110) Procop. *de R. Goth. lib. iv. cap. xx. p. 624.*

(111) Tzetztz. *ad Lycophr. p. 123, 124. Beatorum Insulæ ad Oceanum profundos vertices habentem, secundum Hesiodum, Homerum, Euripidem, Plutarchum, Dionem, Procopium, Philostratum et alios ; ad Oceanum enim est insula Britannia inter Britanniam in occidente sitam, et Thulen quæ ad Orientem.*

transporté dans le Nord de l'Europe, comme il le fut en Egypte, en Grèce, dans l'Isle de Leucé située dans la mer noire, & enfin en Italie.

On trouve dans ces isles *Orcades*, maintenant appelées *Orkney*, la fable des *Parques*, inconnue à la mythologie Egyptienne, mais reçue dans celle des Grecs. Elles filoient les destinées & les jours des hommes. La Grèce adoucit les traits originaux sous lesquels les peuples dont elle reçut ces idées représentoient ces déesses, mais on reconnoit dans un ancien antique conservé jusqu'à présent, la simplicité primitive & les mœurs des peuples qui imaginèrent les Parques. Ce sont elles mêmes qui chantent en travaillant à la toile dont le tissu représente la vie des hommes; ce ne sont pas des fuseaux mais des têtes humaines, qui fervent au fil qu'elles employent; ces fils mêmes sont des boyaux humains, & l'une d'elles au lieu du ciseau que lui donnoient les Grecs, employe une épée pour trancher le cours de la vie. (112) Cette épée étoit l'un des symboles sous lesquels le Dieu Mars fut adoré chez les Scythes; on a prouvé que ce Dieu, étoit le même que Bacchus: les Arabes qui lui donnoient les noms *d'Urotal* & de *Dufar*, l'adoroient sous la forme d'un *bœuf*, par lequel ils juroient: (113) les Cimbres juroient aussi par le même

(112) Vid. Barthol. *de Caus. contemn. mort. ap. Dan.*

(113) Vid. Herod. *supr. cit.*

bœuf, (114) ainsi que les Grecs par le Soleil, comme on peut le voir par le second des marbres d'Arondel, (115) & enfin les Scythes juroient par leur épée, ce que pratiquoient aussi les peuples du Nord. En prenant à témoin des sermens qu'ils faisoient le Dieu de la Vie & de la Mort, ils en affuroient la vérité sur leur vie, dont il étoit l'arbitre, & comme il portoit le nom de *Dusar*, les Parques des Scythes comme tous les Génies qui présidoient à la vie, portèrent chez eux le nom de *Dyses* : à Pouzzol, tout près du Lac d'Averne, on voit encore des autels anciennement consacrés à ce *Dusar*, dont les ministres principaux se retrouvent dans les isles Orcades.

Comme il y avoit dans l'Isle de Délos des tables, ou étoit écrite toute la doctrine des Enfers : il existe encore maintenant dans l'Isle de Paros, un monument de cette doctrine ce monument n'est jamais sorti de l'endroit où il est, puisqu'il est sculpté sur le rocher même : j'en ai vu le dessein fidèlement copié par Mr. Stewart. La sculpture en est assurément de la plus haute antiquité, celle-ci est aisée à reconnoître par la maniere dont la Mythologie y est traitée, car elle est celle des tems les plus reculés de la Grèce : cependant ce bas-relief paroît avoir été retouché par un sculpteur de la ville d'Odryse, qui y mit son nom : il s'appeloit Adamas, & son pere portoit le nom de Nymphias.

(114) Plutarch. *in Mar. supr. cit.*

(115) Marm. Arund. *Smyrn. et Magnet. fœd.*

Ce monument, que l'on dit être de trois pieds de hauteur, est dans une caverne, pareille à celle où l'on a vu, dans une des planches de cet ouvrage, le Bacchus désigné comme le Dieu des eaux & de la mort : on y a représenté la figure de *Pan*, ou du Dieu *principe de tout* ; (116) on voit près de lui le Bacchus *Hébon* ou le *Dufar* avec la tête humaine sur un corps de Bœuf. L'Etre *Générateur* dont cette figure est le symbole est représenté à côté de Pan, comme préfidant au monde : trois figures de femmes, dont l'une tient les cornes du *Dufar*, sont près les unes des autres, ce sont les *Dyses* ou les *Parques* : l'une montre par son action qu'elle tire sa puissance du Dieu dont elle touche les cornes, qui étoient les symboles du pouvoir. Une Déesse est représentée sous ces figures ; cette dernière a sur elle un Lion : c'est l'emblème de *Cibele* ou de *la terre*. Entre les personages qui l'accompagnent, on voit un *bœuf*, c'est celui qui par son souffle tira *la terre* du sein du *Chaos* : trois femmes placées vers sa gauche représentent les heures ou les *saisons* ; & parmi les figures mises à sa droite, on distingue celle de Mars avec un casque sur la tête. Ce casque est entouré de rayons, ou ce qui est la même chose d'une couronne radiale, il marque le *Soleil Diurne* : ce Dieu est le même que le Mars des Scythes, comme le dit Macrobe. (117) Les autres figures de ce bas-relief représentent d'autres

(116) Voyez ce qui a été dit à ce sujet. T. I.

(117) Macrobian. *Saturnal. lib. i. p. 142.*

Dieux ou plutôt d'autres qualités du *Dusar*, ce Dieu auquel se réduisoient tous ceux des Mythologies des plus anciens peuples de l'Orient, & ce monument, assurément Grec, nous fait voir une analogie surprenante d'idées transportées d'une même source, ~~c'est-à-dire~~ du Nord de l'Asie dans celui de l'Europe, & dans les Isles comme dans toutes les provinces de la Grèce.

Quand les Cimbres vinrent en Italie, ils étoient accompagnés des Teutons qu'ils appeloient leurs *freres*. (118) Ces peuples, ayant une même origine se donnoient pour cette raison le nom de freres. Ils étoient de ces Cimmériens, ou Agathyrses, qui après avoir traversé l'Asie, & avoir laissé le pays des Hyperboréens, vinrent s'établir sur les bord de l'Océan septentrional. Les uns occupèrent la Suede, les autres les rives de la mer Baltique, qui en font voisines. Mais les Teutons prirent leur nom du Dieu *Teut* ou *Theuta*, que César confond avec le Mercure des Grecs : (119) parce qu'il étoit l'un des Dieux qui présidoient à la mort & aux enfers, dont la doctrine se retrouve encore dans celle de ces peuples, & dans les climats habités par les Hyperboréens.

L'expédition des Cimbres & des Teutons en Italie étant des tems de Marius, précéda de plusieurs années la guerre de Mithridate : les Ases qui habitoient les Palus Mæotides,

(118) Plutarch. in *Mario*.

(119) Cæsar. *Comment.* VI. 17.

vers les mêmes endroits qu'avoient autrefois occupé les Cimbres, quitterent alors ce pays, & suivant les traces de leurs prédecesseurs vinrent, sous la conduite d'Odin, s'établir dans les mêmes lieux que les Teutons & les Cimbres avoient abandonnés. Ils y trouverent établie la religion que ces peuples y avoient professée ; ainsi la doctrine des Enfers existoit dans le Nord de l'Europe, bien avant l'arrivée des Ases conduits par Odin, & cette doctrine fut assurément celle qui y domina de son tems : c'est la plus ancienne de toutes celles que l'on fait avoir été dans cette partie du monde.

Odin conquit la Suede, la Norvege, le Dannemarc, quelque partie de l'Allemagne (120) avec quelques-unes des autres possessions des Cimbres : les actions & les loix de ce conquérant, éblouissant les peuples qu'il gouverna, le firent après sa mort révéler comme un Dieu, ainsi que quelques-uns de ses capitaines. Il arriva pour-lors, dans la Mythologie des peuples du Nord, la même révolution qui dans des circonstances pareilles arriva dans celle des peuples de la Grèce ; & de même que les Pélasgues substituerent au culte primitif, celui des princes Titans qui les avoient gouvernés, ainsi les Ases, qui prirent le nom de Goths, substituerent au culte primitif des pays où ils s'établirent, celui de leur prince & de leurs principaux chefs : durant sa

(120) *Torfæi. ser. Dynast. et Reg. lib. i.*

vie il s'appella *Woden* ; (121) mais après son apothéose on lui donna le nom d'*Odin*, du mot *Auda* ou *Odin*, qui dit-on signifie le *Dieu de la mort* : (122) C'est le même que l'*Adès* ou le *Pluton* des Grecs. Il fut regardé comme le Dieu de la nature universelle, & particulièrement comme celui qui présidoit au séjour des morts : on voit dans la chronique de Snorr qu'au moment de mourir “ Odin dit “ qu'il alloit se transporter à *Gudheim*, où il embrasseroit “ ses amis. Ces mots firent croire à ses sujets qu'il alloit “ dans l'ancienne Asgarde où il étoit né, & qu'il y jouiroit “ d'une vie immortelle : ce fut alors, ajoute l'historien, que “ commença la vénération & le culte d'Odin.”

Il paroît cependant que ce culte ne fut pas aisément, admis : il mettoit à Goudheim ou Asgarde, vers les Palus Mæotides, le séjour des Héros qu'on étoit accoutumé à chercher dans les isles Orcades. Cette ville d'Asgarde, étoit vers les mêmes lieux ou les Grecs plaçoient l'Isle de Leucé, dans laquelle un Crotoniate, dont il est parlé dans Pausanias, (123) avoit vu l'ombre d'Achille, & celles de plusieurs Héros Grecs ; c'est là que dans la suite on plaça le *Valhalla*, ou la salle

(121) Wormius, (*Monum. Danic. lib. i. p. 12.*) fait voir qu'il y eut plusieurs *Odins*, ou du moins qu'il en existoit un avant le Conquérant de ce nom. Le premier ne sortit pas de l'Asie, ainsi c'est de-là que vint ce nom de *Woden*, qui exprimoit celui de Dieu même ; les Poètes s'attachèrent à confondre ce Dieu avec *Odin* l'Asiatique, comme l'a très-bien observé Mr. Mallet.

(122) Pausan. *lib. vii. cap. xx.*

(123) Saxo Grammatic. *lib. vi.*

d'Odin, dans laquelle se rassembloient les ames des Guerriers. Pour confirmer cette religion nouvelle, peu d'années après la mort d'Odin " Sveigdere fit le vœu d'aller à Goudheim & d'y chercher par-tout Odin : il partit, accompagné de dix personnes, vint dans la Tyrkandie, & parcourut la Scythie. De retour au bout de cinq ans," il confirma ce qu'avoit dit le nouveau Dieu ; mais il paroît de ce discours, que n'ayant pas trouvé le *Valhalla* à *Goudheim*, il alla le chercher en Scythie, & vers les mêmes endroits d'où les idées & la doctrine des enfers, étoient autrefois venues dans le Nord de l'Europe & dans la Grèce.

Ainsi que la Mythologie des Grecs, malgré les fables dont elle fut chargée, conserva toujours les principes de la Religion qui l'avoit précédée, de même la Mythologie des peuples du Nord, chargée des fables qu'y introduisit le culte d'Odin, ne laissa pas de conserver les principes de la Religion sur laquelle ce culte s'étoit établi : cette Mythologie conservée par les Islandois, est ce qu'on appelle l'Edda : si l'on en supprime ce qui regarde Odin, & les Dieux de son culte, comme si l'on supprime de la Mythologie Grecque ce qui regarde les Dieux de la famille des Titans, on retrouve que les principes des anciennes Religions de la Grèce, & du Nord sont les mêmes ; elles conserverent les noms & les idées que l'une & l'autre puiserent dans une origine, que les monumens, comme les témoignages des auteurs rapprochés, montrent avoir été commune.

L'Edda & les anciens hymnes du Nord parlent souvent de l'*Hela*, la Déesse de la mort, des enfers, & des *neuf* mondes, (124) renfermés dans ces espaces, que suivant les Grecs le Stix enveloppoit *neuf* fois. (125) Comme *Hécate*, *Héla* tenoit la clef de ces mondes, & comme Mercure elle introduisoit les morts dans les enfers : c'étoit une des divinités *Mæragetes* ou *conduétrices des Mânes*, & des *Parques* ; il existe dans la collection de Mr. C. Townley, un bas-relief en marbre d'un style Romain ; ce bas-relief représente un char mortuaire attelé de deux chevaux, la caisse forme un tombeau sur le devant duquel on voit la figure de *Mercure*, & sur son sommet le buste d'*Hécate*. Ces deux divinités ont dans ce monument les mêmes fonctions que leur donnoient les peuples du Nord, car elles conduisent le mort auquel ce char étoit destiné. Mercure représenté avec des talonnières, étoit difficile à suivre ; les Héros du Nord, qui mettoient leur gloire à mépriser la mort, (126) & se montroient toujours prêts à suivre le Dieu qui devoit les conduire au dernier séjour, se vantoient souvent dans leurs chansons qu'on nous a conservées, d'être habiles à marcher *sur des socles* de bois : (127) c'étoit la chaussure la plus propre à courir dans les neiges qui couvroient leurs

(124) Edda. *Fab.* XVI.

(125) Virgil. *Æneid.* lib. vi.

(126) Vid. Barthol. *de Caus. Contemn. Mort.* ap. Danos.

(127) Voyez dans la *Knytlinga Saga*, loix de Harald le vaillant.

pays : on la mettoit aux morts, (128) pour montrer qu'ils n'avoient pas apprehendé d'accompagner le conducteur des mânes, à qui l'on donnoient la même chauffure.

Sur le côté du Char, au devant duquel on voit les Dieux *Mæragetes*, on a représenté les Dioscures avec leurs chevaux ; ils se trouvent très fréquemment sur les tombeaux des anciens, comme sur les vases peints qu'on y renfermoit : la raison en est, qu'ils étoient aussi comptés parmi les Divinités conductrices des mânes ; c'étoient primitivement, comme on la vu, (129) les deux Soleils, dont le cours alternatif mesuroit la durée des êtres. Ils présidoient à la vie & à la mort, qui en sont les deux termes : il nous reste des anciennes médailles avec des inscriptions en lettres regardées par les uns comme *Celtibériennes*, & par les autres comme *Runiques* : (130) on voit à leur revers, un cavalier
pareil

(128) Saxo Grammatic. *lib. vi. p. 84.*

(129) Voyez le T. I. de cet ouvrage.

(130) Les médailles d'Emporium en Espagne, portent quelquefois des légendes en caractères Latins ; quelquefois elles sont en caractères Grecs mêlés avec des lettres barbares. Quelques-uns croient reconnoître dans ces dernières les lettres dont je parle ici. Mais pour les expliquer on est obligé de recourir encore aux caractères Orientaux. Cependant il est manifeste que tous les éléments de la légende, où se trouve le mot *Helman*, appartiennent à l'Alphabet Scandinavien, & que la première des lettres de ce mot, n'appartiennent qu'à ce seul Alphabet, dont elle fait le septième caractère ; on l'appelle *Hagl*, d'un mot qui signifie *Grando* en Latin. (*Ola. Verel. Runograph. Scandic. p. 28.*) Autrefois on donnoit à ces médailles le nom de *Runiques*, à cause de leurs lettres ; mais à présent, quelques antiquaires les regardent comme Espagnoles. On dit en avoir trouvé dans le voisinage d'*Empurias*, quoiqu'il n'en soit rapporté aucune de cette
espece

pareil à celui qui se trouve sur les médailles d'Hiéron I^{er} Roi de Syracuse; & l'on y lit très distinctement le mot *Helman*, composé de celui d'*Héla*, qui est le nom de la Déesse de la mort & des enfers; ils prirent d'elle le nom de *Hell*,

espece dans le livre du Pere Flores. On découvre un très-grand nombre de médailles Romaines dans l'Inde & en Angleterre, cela ne prouve pas qu'elles y aient été frappées; mais de ce que les Romains eurent commerce avec l'Inde, de ce qu'ils occuperent autrefois une partie de l'Angleterre, on juge que leurs monnoies ont été apportées dans ces deux pays. Nous savons que les Cimbres occuperent de même une partie de la Lusitanie, ou du Portugal: (*Diod. Sicul. lib. v. cap. xxiii.*) pour y arriver il leur fallut traverser toute l'Espagne. Les Vandales venus d'un pays encore plus Septentrional que celui des Cimbres, demeurèrent long-tems dans l'Ibérie, & donnerent leur nom à l'une de ses provinces: les premiers de ces peuples, ne pourroient ils pas y avoir apporté les caracteres qu'on trouve sur les monnoies regardées comme Espagnoles? Ne peuvent ils pas avoir apporté avec eux la forme de ces monnoies, ou ces monnoies mêmes? Le même cavalier représenté sur ces médailles, l'est aussi sur celles des anciens Bretons: quelques barbares que soient leur empreinte, on ne laisse pas d'y reconnoître la même intention, la même figure, le même Dieu: ce Dieu qui se trouve sur des monnoies Bretonnes, Grecques & Espagnoles, porte sur celles-ci un nom qui appartient aux langues du Nord, & qui est écrit dans le caractère propre aux peuples qui l'habitoient. Tacite nous dit que ce Dieu, dont le caractère exprimé par sa figure, l'est encore par son nom, fut révééré par les Naharvales de la Germanie, (*Tacit. de Morib. German. xliii.*) & Timée, cité par Diodore, dit que les Dioscures étoient adorés par les Celtes du Nord, vers les bords de l'Océan Septentrional; (*Diod. Bibli. lib. iv. cap. lviii.*) ce qui donna lieu aux Grecs de dire que les Argonautes avoient pénétré jusques-là. On trouve dans le mot *Helman* l'Origine de cette fable ridicule; & ce qui fit croire que les Dioscures étoient connus des Celtes, par l'analogie des idées de la fable Grecque, avec celles de la Doctrine de ces peuples sur les Enfers. Cette analogie prend sa source dans ce que cette Doctrine, commune aux Grecs & aux Celtes, leur venoit d'un peuple qui la donna aux uns comme aux autres.

chez

chez les Celtes, & celui de *Man*, signifia d'abord l'homme, & ensuite les mânes ; l'*Helman* est donc le ministre de la mort, ou le conducteur des mânes : & par le même motif pour lequel les peuples du Nord mettoient des *Socles* aux pieds de leurs morts, afin qu'ils fussent plus en état d'accompagner le Dieu *Theut*, qui les conduisoit à pied aux enfers, ils mirent aussi des chevaux à côté de leurs morts, afin qu'ils fussent plus à portée d'accompagner l'*Helman*, qui devoit les conduire à cheval dans les mêmes lieux. Le Roi Frotho ordonna que tous les peres de famille tués à la guerre seroient enterrés avec leurs chevaux, & leurs armes. En 1653 on trouva (131) près

(131) En donnant ici la description des effets découverts dans le tombeau de Childeric, telle qu'on la trouve dans les relations historiques de Patin, (*Relat. I. p. 9.*) je vais rapporter aussi celle qui a été publiée dans *l'Essai Historique sur la Bibliothèque du Roi. p. 283.* Le tombeau de Childeric, pere de Clovis, fut découvert “ en 1653, à Tournay, par des ouvriers qui travailloient à la “ réparation de l'Eglise de St. Brice, au-delà de l'Escaut. Cet endroit, lors “ de la mort de ce Roi, c'est-à-dire, l'an 481, n'étoit pas encore renfermé “ dans l'enceinte de cette Ville : il fut inhumé près d'un grand chemin, “ selon la coutume des Romains, qui étoit aussi celle des Barbares.

“ A peine avoit-on creusé sept pieds en terre, que l'on trouva première- “ ment une boucle, ensuite on découvrit une cache dans laquelle étoient en- “ viron cent médailles d'or. L'ouvrier qui fit cette découverte, quoique sourd “ & muet de naissance, fit de si grands cris, que plusieurs Particuliers accou- “ rurent aussi-tôt, pour savoir ce qui avoit donné occasion à ce Maçon de “ crier de la sorte : outre ces cent médailles d'or, qui étoient des premiers “ Empereurs Romains, on trouva au milieu environ 200 médailles d'argent, “ aussi des premiers Empereurs, dont quatre étoient percées, mais toutes “ tellement

près de Tournai, dans le tombeau du Roi Childeric, l'Epée,
le

“ tellement rouillées, qu'à peine pouvoit-on en déchiffrer les caractères. On
 “ découvrit ensuite un squelette d'une grande personne, & tout au près un
 “ crâne qui paroissoit être d'un jeune homme ; enfin, après avoir fouillé on
 “ trouva une épée, dont l'acier se réduisit en poudre aussi-tôt qu'il prit l'air.
 “ Le pommeau avec la garniture du fourreau qui étoit d'or, n'avoit point été
 “ endommagé : on y trouva aussi une hache ou francisque, un javelot, un
 “ *Graphium* avec son stilet, & des tablettes, le tout garni d'or ; des agraffes
 “ & des attaches pareillement d'or ; de filamens aussi d'or, qui étoient des
 “ restes d'habits ; une figure en or d'une tête de bœuf, avec quantité d'abeilles
 “ ou mouches aussi toutes d'or & émaillées, au nombre de plus de 300, &
 “ un globe de crîstal.

“ Tout le monde fut convaincu que ce tombeau étoit de quelque personne
 “ très-considérable, mais jusques-là on ne voyoit encore aucun indice de qui
 “ il pouvoit être : enfin, on trouva un anneau de fin or, qui leva toute diffi-
 “ culté, son l'Inscription prouvant qu'il étoit du *Roi Childeric*. Cet anneau
 “ représente un Prince assez jeune sans barbe, avec des cheveux flottans sur
 “ les épaules, & un javelot en main, marque de la Puissance Royale, avec
 “ cette Inscription autour de l'anneau, *Childerici Regis*.

“ Comme l'on trouva aussi au même endroit un fer à cheval avec des
 “ restes de housse, des boucles & des attaches d'or, on ne douta pas que le
 “ crâne qui étoit auprès du squelette du Roi, ne fût de celui qui avoit soin
 “ de son cheval. La figure en or de la tête de bœuf étoit vraisemblablement
 “ celle d'Apis adoré par les Egyptiens, & que ce Prince, qui étoit Idolâtre,
 “ adoroit aussi. Les abeilles d'or étoient sans doute son symbole, &c.

“ Cette riche dépouille fut donnée à l'Archiduc Léopold-Guillaume d'Aut-
 “ triche, qui étoit alors Gouverneur des Pays-Bas ; & après sa mort, Jean-Phi-
 “ lippe de *Schonborn*, Electeur de Mayence, l'obtint de l'Empereur par le
 “ moyen de son Confesseur : comme cet Electeur avoit de très-grandes obli-
 “ gations au Roi, il crut qu'il ne pouvoit mieux témoigner sa reconnois-
 “ sance à Sa Majesté, qu'en lui faisant présent de ces précieux restes du
 “ tombeau d'un de ses Prédécesseurs. Il les fit présenter à Louis XIV par le
 “ sieur Dufresne, qu'il envoya exprès l'an 1665. On les mit d'abord dans

le poignard la masse d'arme de ce prince, un style fait pour écrire

“ le cabinet des médailles, qui étoit encore au Louvre, & on les en retira
 “ pour les placer à la Bibliothèque du Roi ; mais, le Cabinet des Médailles
 “ ayant été ensuite placé à côté de la Bibliothèque, on remit ces précieux
 “ restes dans le dépôt d'où on les avoit tirés.” *Voy. Mém. de l'Acad. des*
Inscriptions, T. II. p. 637.

Ce tombeau renfermoit toutes les choses, que déposoient dans les leurs, les peuples qui supposoient une vie & des besoins après la mort. On y trouvoit des monnoies en grand nombre, dont quelques-unes étoient percées ; celles-ci avoient servi d'Amulettes. Suivant Patin, au tems duquel on fit cette découverte, il y avoit des médailles des Empereurs Léon & Zénon, qui furent contemporains de Childeric. C'est ainsi qu'on trouve souvent, dans les urnes sépulcrales des anciens, quelques médailles des tems où l'on y renferma les cendres qu'elles contiennent : Mr. l'Abbé de Capmartin de Chaupy m'assure avoir vu découvrir une de ces urnes, dans laquelle il y avoit des monnoies, dont les unes avoient été frappées au tems où elles y furent déposées, les autres remontoient à celui de la naissance de la personne dont cette urne contenoit les restes ; de sorte qu'elles indiquoient un espace de tems correspondant à celui de la vie de cette personne, dont la durée étoit marquée dans l'inscription gravée sur son tombeau.

La tête de bœuf en or, trouvée dans le tombeau du Roi Childeric, est assurément l'emblème du Dieu qu'il adoroit : mais ce n'est pas l'*Apis* des Egyptiens, qui du tems du ce Prince n'étoit plus adoré même en Egypte ; & qui jamais ne fut connu ni des Francs ni des Germains, comme l'a très bien observé le savant Mr. Pelloutier, dans son *histoire des Celtes*. Cet emblème est celui du *Theut*, dont les Germains se vantoient d'être descendus ; du *Theutat* des Gaulois, du *Teutaith* des anciens Bretons, & du *Tbor* des Scandinaves ; les Cimbres portoient par-tout avec eux cet emblème : les *Asés* & les *Vendes* l'adoroient dans le même pays que les Cimbres avoient habité avant eux. Les Francs demeurèrent en divers tems, en différentes parties de l'Allemagne, (*Hier. V. Hil. p. 246. Eumen. Paneg. ix. p. 193.*) ils y occuperent la Westphalie, le pays de Hesse, la Frise & les territoires voisins de ceux, dont les Cimbres avoient anciennement été en possession ; les Agathyrses, bien avant eux, avoi-

le poignard la masse d'arme de ce prince, un style fait pour écrire

“ le cabinet des médailles, qui étoit encore au Louvre, & on les en retira
 “ pour les placer à la Bibliothèque du Roi ; mais, le Cabinet des Médailles
 “ ayant été ensuite placé à côté de la Bibliothèque, on remit ces précieux
 “ restes dans le dépôt d'où on les avoit tirés.” *Voy. Mém. de l'Acad. des Inscriptions, T. II. p. 637.*

Ce tombeau renfermoit toutes les choses, que déposoient dans les leurs, les peuples qui supposoient une vie & des besoins après la mort. On y trouvoit des monnoies en grand nombre, dont quelques-unes étoient percées ; celles-ci avoient servi d'Amulettes. Suivant Patin, au tems duquel on fit cette découverte, il y avoit des médailles des Empereurs Léon & Zénon, qui furent contemporains de Childeric. C'est ainsi qu'on trouve souvent, dans les urnes sépulcrales des anciens, quelques médailles des tems où l'on y renferma les cendres qu'elles contiennent : Mr. l'Abbé de Capmartin de Chaupy m'assure avoir vu découvrir une de ces urnes, dans laquelle il y avoit des monnoies, dont les unes avoient été frappées au tems où elles y furent déposées, les autres remontoient à celui de la naissance de la personne dont cette urne contenoit les restes ; de sorte qu'elles indiquoient un espace de tems correspondant à celui de la vie de cette personne, dont la durée étoit marquée dans l'inscription gravée sur son tombeau.

La tête de bœuf en or, trouvée dans le tombeau du Roi Childeric, est assurément l'emblème du Dieu qu'il adoroit : mais ce n'est pas l'*Apis* des Egyptiens, qui du tems du ce Prince n'étoit plus adoré même en Egypte ; & qui jamais ne fut connu ni des Francs ni des Germains, comme l'a très bien observé le savant Mr. Pelloutier, dans son *histoire des Celtes*. Cet emblème est celui du *Theut*, dont les Germains se vantoient d'être descendus ; du *Theutat* des Gaulois, du *Teutaitb* des anciens Bretons, & du *Thor* des Scandinaves ; les Cimbres portoient par-tout avec eux cet emblème : les *Ases* & les *Vendes* l'adoroient dans le même pays que les Cimbres avoient habité avant eux. Les Francs demeurèrent en divers tems, en différentes parties de l'Allemagne, (*Hier. V. Hil. p. 246. Eumen. Paneg. ix. p. 193.*) ils y occuperent la Westphalie, le pays de Hesse, la Frise & les territoires voisins de ceux, dont les Cimbres avoient anciennement été en possession ; les Agathyrses, bien avant eux, avoi-

écrire sur la cire, l'anneau qui lui servoit de cachet, une assez grande

ent porté dans ces pays le culte de l'Etre *Générateur*, avec l'emblème du *bœuf* qui le représentoit. Conservé chez les Tartares, dans le pays d'où sortirent les Agathyrses, ce même emblème existe encore dans l'Inde, la Chine & le Japon. Il représente à Méaco l'Etre qui produisit le monde, & c'est peut-être la raison pour laquelle on mit avec la *tête de bœuf*, le globe de Cristal, qui s'est retrouvé dans le tombeau du Roi Childeric. Ce globe, devenu le symbole du monde ; fut adopté par les princes Orientaux, comme la marque de leur domination sur la terre ; mais on ne voit pas que les Barbares aient fait usage de cette marque de la puissance, & que les Princes Francs s'en soient servi au tems dont nous parlons : car même après cet époque, loin de prendre les ornemens impériaux, ils se contentoient du titre de *Patrice* que leur conféroient les Empereurs.

L'Etre Générateur, révééré par les Grecs sous le nom de Bacchus, représenté par eux sous l'emblème du Bœuf, regardé comme le Dieu qui présidoit à la *vie* & à la *mort*, présidoit aussi à leurs tombeaux. C'est la raison pour laquelle les attributs de ce Dieu sont si fréquemment répétés sur les urnes sépulcrales des Grecs & des Romains ; & la tête de Bœuf, déposée dans le tombeau d'un Roi des Francs, s'y trouvoit pour la même raison, sans que pour cela ils prétendissent révéérer le Bacchus des Grecs, mais par ce qu'ils révéroient en effet l'être, auquel la Mythologie de ces peuples donna le nom de Bacchus, & dont elle défigura l'idée primitive, au point qu'elle fut ensuite très-difficile à reconnoître. Pour marquer la bienfaisance de Bacchus cette mythologie lui donnoit le titre de *Mélichius*, pris d'un terme propre à exprimer la douceur du *Miel*, que produisent les Abeilles ; cet utile insecte devint l'emblème de la Diane d'Ephese, sur les figures de laquelle on le voit fréquemment représenté ; ainsi que sur les médailles de la ville de ce nom, dont on attribuoit la fondation aux Amazones forties de la Scythie. Nous avons fait voir ailleurs, que le Culte de la Diane Ephesienne, apporté en Ionie par ces mêmes femmes, étoit le même que celui de Bacchus, ou de l'Etre *Générateur* des Scythes, représenté sous la forme du sexe. L'Abeille qui étoit l'un de ses attributs, exprimoit une des qualités que lui donnoient ces peuples. Il marquoit le titre de *bon*, exprimé par celui de *God* ou de *Wod* ; d'où vint celui

grande quantité d'abeilles d'or, d'un pouce de grandeur,
beaucoup

celui de *Woden* & d'*Odin*. Hengist & Horfa, ces conquérans Saxons, qui vers l'an 450. C'est-à-dire dans le tems de Meroué, pere de Childeric, s'emparement de l'Angleterre, se prétendoient descendus d'*Odin*. C'étoit la coutume des peuples issus des Scythes, qui tous se disoient fils de leur Dieu ; nous avons vu Agathyrse, frere de Scythès, dont les Scythes prirent le nom, porter les attributs de ce Dieu, qu'ils régardoient comme l'auteur de leur race ; nous avons vu les Goths & les Teutons, porter de même le nom de leur Dieu, & suivre une coutume qui s'est conservée chez les Chinois & les Tartares : si l'on a trouvé un si grand nombre d'Abeilles d'Or, dans le tombeau du Roi Childeric, c'est peut-être parce que ce prince, suivant l'usage de son tems & de sa nation, prétendoit montrer par ces attributs du Dieu qu'il adoroit, celui dont il se prétendoit descendu. Ce fut je crois pour cela, que ses vêtements comme ceux de la Diane d'Ephese, furent semés de figures d'Abeilles ; c'est ainsi que le manteau des Rois ses successeurs est aujourd'hui semé de Fleurs-de-Lys ; & vû le peu de ressemblance qu'ont ces figures avec le Lys qu'on dit qu'elles représentent, quelques-uns ont cru, qu'elles pouvoient tirer leur origine des Abeilles que portoient les premiers Rois des Francs : nous avons des emblèmes au moins aussi différens des choses qu'ils représentoient originairement, car la Croix de Malthe est à peu près aussi éloignée de la figure originaire d'une Croix, que la Fleur-de-Lys, l'est de celle de cette plante, ou de celle d'une Abeille.

Mr. le Nain de Tillemont observe qu'on " trouve dans la Chronique
" d'Eusebe, selon le Grec de Scaliger, & dans celle d'Alexandrie, que
" l'Empereur Dece fut tué en allant faire la guerre aux François ; tous les
" autres auteurs nous apprennent qu'il fut tué vers la Thrace en combattant
" contre les Goths & les autres peuples de ces quartiers là." Il n'y a pas d'apparence, ajoute cet auteur, " qu'il y eut alors des François vers la Thrace,
" puisque nous apprenons de leurs courses dans les Gaules, & de leur défaite
" par Aurelien qu'ils étoient le long du Rhin vers Mayence." (*Hist. des Emper. T. III. Velerien. p. 715.*) Constantin, cité dans le même livre, (*Or. Conf. r. xxiv. p. 600. C.*) dit que l'Empereur Dece périt dans les campagnes de Scythie. Cet événement arriva l'an 251 de notre Ere. Eusebe rapporte avoir

beaucoup de médailles en or des Empereurs Léon & Zénon, & près de lui les os, avec les harnois de son cheval.

Modgud, qui gardoit le pont du fleuve *Gialla* dont étoient entourés les enfers, est représentée dans l'Edda, disant à Hermodus, “ qu'elle a vu passer à cheval cinq “ troupes de morts, qui ont traversé le pont.” (132). Un

vu Constantin avec Diocletien, à leur passage dans la Palestine l'an 296, c'est-à-dire quarante cinq ans après la mort de Dece. Beaucoup de gens, qui avoient pu assister à la bataille où périt ce Prince, vivoient encore au tems où Eusebe écrivoit, & comme il semble impossible qu'il n'ait pas été informé de l'endroit où cette bataille se donna, il paroît n'avoir pu se tromper sur un point si considérable de l'histoire de son tems. Si donc il dit que Dece, tué dans la Thrace, alloit faire la guerre au François, c'est qu'il suppose qu'il y avoit une colonie de ces peuples au-delà de la Thrace, & de ces campagnes de la Scythie dont parle Constantin. Il se peut en effet qu'il y ait eu des hordes de Francs vers le Rhin & à-la-fois vers la Scythie. Cette dispersion même, montrant un peuple errant comme l'étoient les Scythes, peut nous indiquer que ces Francs tiroient leur origine de la Scythie. L'emblème du Bœuf trouvé dans le tombeau de l'un de leur Rois, les Abeilles qui décorent ses vêtements, les motifs qui peuvent les avoir fait employer, les offemens de l'écuyer, les choses enfin qui se sont trouvées dans ce tombeau, rappelant la religion, les mœurs & les barbares coutumes des Scythes, semblent concourir à nous montrer l'Origine inconnue des Francs, & celles de quelques usages qui existent encore chez leurs descendants. On n'ensevelit plus leurs Rois avec des Abeilles d'or, mais avec le manteau Royal qui est semé de Lys d'or & avec tout l'appareil de la Royauté. On n'enterre plus avec eux quelques-uns de ceux qui les ont servis, comme Hérodote nous apprend que le faisoient les Scythes, & comme le pratiquoient les Francs au tems de Childeric, mais on sert la table de ces Rois pendant quelques semaines après leur mort, & leurs officiers leur rendent des services, comme s'il vivoient encore, &c. &c.

(132) Vid. Barthol. *de Caus. Contemn. Mort. ap. Danos.*

bas-relief très-ancien, de la collection de Mr. C. Townley, représente un des Dioscures tenant son cheval accompagné d'un Chien ; & c'est, je crois, parce que l'*Helman* des peuples du Nord étoit accompagné de ce chien, qu'ils en enterrent dans les tombeaux. Saxon rapporte qu'Avitus fut enseveli avec son chien & son cheval. (133) Ces coutumes attribuées aux Scythes par Hérodote, (134) ne furent pas étrangères aux Grecs, puisque dans l'Iliade on voit Achille, (135) mettre neuf Chiens sur le bucher de Patrocle, sur lequel il avoit déjà jetté quatre chevaux, & où il égorga douze Troyens. Tous ces usages barbares existèrent de la même façon dans le Nord : on y jeta le cheval de Balderus tout enharnaché, sur le bucher qui devoit consumer son corps. Enfin l'historien Sturlæson dit, qu'Herlogus ayant employé trois ans à élever le tombeau du Roi Haralde, s'y renferma pour toujours avec douze autres hommes qui y périrent avec lui.

Mon objet étant de rechercher ici l'origine de la doctrine des Enfers, & de montrer sa conformité dans la Mythologie des Grecs, avec celle des peuples qui puisèrent la leur dans les mêmes sources, je ne dois pas m'étendre sur toutes les particularités qui rapprochent les Dieux de la Grèce, & ceux du Nord. Mais je ne puis m'empêcher d'observer que dans la Finlande, on adoroit autrefois “ le plus ancien des

(133) *De Caus. Contemn. Mort. ap. Danos.*

(134) *Herod. lib. iv. sect. lxxii.*

(135) *Homer. Iliad. lib. xxiii. v. 171, 172, 174, &c.*

“ Dieux, le pere du ciel, dont l'existence est manifeste &
 “ claire,” sous le nom de *Phanès*. (136) Les Grecs donnoient ce même nom aux deux Soleils, l'un d'eux étoit après le pere inconnu *le plus ancien des Dieux, & le premier né, de toute la nature*. (137) On célébroit en Finlande sous le nom de *Joulu*, la même fête, dans le même mois, & pour les mêmes motifs qu'on célébroit en Grèce celle d'*Jolas*: (138) Mr. Nils Idman, auteur des savantes observations sur les coutumes & la langue des anciens habitans de la Finlande, montre “ qu'ils eurent des Dieux & des fêtes appelées
 “ comme chez les Grecs, des noms propres qu'on peut dire
 “ être les mêmes: qu'une grande quantité de mots nécessaires
 “ pour désigner les qualités humaines & les événemens de la
 “ vie, les institutions, les professions de la société, & diverses
 “ choses tenant à la nature, se sont trouvées les mêmes dans
 “ les deux langues; il est donc très-probable, que dans les
 “ anciens tems, où les deux peuples habitoient les mêmes
 “ lieux, ou des lieux très-voisins, les langues se mêlèrent
 “ ainsi que les usages civils & religieux sur beaucoup de
 “ points. (139)

Suivant une tradition, rapportée dans Plutarque, (140)
 sur

(136) Recherches sur l'ancien peuple Finois. p. 66.

(137) Voyez sur ce que ce qui a été dit ci-dessus sur l'Hymne d'Onomacrite attribué à Orphée, ΦΑΝΗΣ, & l'Hymne de *Mart. Capella*.

(138) Recherches sur l'ancien peuple Finois. p. 69.

(139) Idem. p. 143 & 144.

(140) Plutarch. *de fac. in Orb. Lun.* p. 941. Τῆς δὲ ἡπείρου τὰ πρὸς τῇ θαλάττῃ

sur les bords de la mer Saturnienne, maintenant appelée la mer Glaciale, il y avoit une Plage aussi grande que le Palus Mæotis, située à l'opposite de la mer Caspienne ; elle étoit habitée par des Grecs, ou du moins par des peuples qui parloient la langue Grecque. Les fleuves qui se rendoient dans cet espece de Golfe, entraînant beaucoup de terres, rendoient la mer très-fangeuse, d'où l'on disoit qu'elle étoit folide. (141) Cette description, dont l'exactitude est étonnante, soit par rapport à la nature des choses, soit par rapport à la situation des lieux, ne permet pas de méconnoître le Golfe d'Obiskala Guba dans lequel se déchargent l'Obi, le Par, le Taz, le Gyby & d'autres rivières qui entraînent les Terres dont parlent les anciens Géographes. Ce pays faisoit assurément partie de celui des Hyperboréens, & si les tables qu'ils portèrent à Délos étoient entendues par les Grecs, c'est qu'effectivement la langue dans laquelle elles étoient écrites avoit une telle analogie avec la leur, qu'ils regarderent comme des Grecs les habitans de cette contrée. Elle fut encore

θαλάτῃ κατοικεῖν Ἕλληνας περὶ κόλπον ἐκ ἐλάττονα τῆς Μαϊώτιδος, οὗ τὸ σῶμα τῷ σῶματι τοῦ Κασπίου πελάγοις μάλιστα κατ' εὐθείαν κείσθαι. *Continētis porro partes ad mare habitari a Græcis circa sinum Mæotico baud minorem, cujus fauces ori Caspii maris e regione maxime jaceant ad Rectum Lineam.*

(141) Idem. Pri. Βραδύπορον γὰρ εἶναι καὶ πυλῶδες ὑπὸ πλήθοις ῥευμάτων τὸ πέλαγος. Ταῦ δὲ ρεύματα τὴν μεγάλην ἐξίεναι γῆν, καὶ γίνεσθαι προχωσεις ἀπ' αὐτῶν, καὶ βαρεῖαν εἶναι καὶ γεῶδη τὴν θαλάτταν ἢ καὶ πεπηγέσθαι δόξαν ἔσχε. *Esse enim lentum trajetum maris et cænosum ob fluviorum multitudinem, quæ per magnam terram effluant, terram que aggerent, ac mare crassum et terrenum efficiant : unde etiam opinio insinua-*
verit esse ipsum concretum.

celle qu'habiterent originairement les Cimmériens, & les Cimbres qui ne faisoient qu'un même peuple avec eux : ceux-ci vinrent s'établir vers le Palus Mæotis, comme les ancêtres des Grecs étoient venus s'établir vers le mont Caucase. Les débris de la langue qui donna naissance à celle des Grecs, encore subsistans dans la Finlande, en confirmant ce que disoient les anciens de l'existence d'une telle langue sur les bords de l'Océan Septentrional, nous font voir d'où vinrent les premiers habitans de la Finlande, & en même tems d'où fortit cette doctrine religieuse, qui fut commune aux premiers Grecs & aux habitans de la Scandinavie, avant l'arrivée des Ases & dans les tems antérieurs à Odin.

On remonte par ces traditions jusqu'aux tems où la Branche des Scythes Agathyrses, s'étendit au-delà de la mer Caspienne ; ce sont presque les tems les plus anciens dont il reste quelques traces. Ces peuples semblent avoir parlé la même langue dont les vestiges existent encore chez les Finnois. Que si l'on trouve dans le Nord de l'Asie, & depuis la Finlande jusqu'aux confins de la Chine, (142) des marques reconnues de peuples alliés les uns aux autres, c'est qu'ils tiennent tous à une même origine, (143) c'est que tous ils descendent

(142) *Anales de Russie* par Schlozer. p. 101. *Geograph. de Büsching*. P. I. p. 821 & 857. cités par Nils Idman. p. 3.

(143) Nils Idman. p. 3. “ Malgré les étonnantes révolutions, que les anciens tems ont vu subir aux parties orientales de l'Europe & de l'Asie, par lesquelles des nations entières ont été anéanties, transplantées ou confondues

scendent des Agathyrses dont les Tschoudes & les Hyperboréens faisoient partie : les peuples qui de proche en proche s'étendent depuis l'Oby & l'Irtysch jusqu'à la Finlande, ne sont pas comme le croit Mr. Nils Idman des branches de la souche Finoise, mais plutôt de celle des Tschoudes Agathyrses qui s'étendit depuis le Jénisca, en partant vers l'Ouest, jusques dans la Finlande & *par de là* ; ainsi les Finois sont eux mêmes une des branches de cette souche antique.

De la doctrine d'une autre vie, des besoins qu'elle en traine avec elle, de la nécessité d'affurer le repos des mânes, vint l'idée des Enfers, elle fut apportée dans la Grèce & le Nord de l'Europe par les Scythes Agathyrses, dont les Hyperboréens, les Tschoudes & les Pélasgues faisoient partie. Les cérémonies funebres, les formes des sépultures, enfin le respect qu'on eut pour elles, devinrent des conséquences de ces idées qu'on s'étoit formées sur l'état des morts dans la vie future. Quelquefois

“ avec d'autres, il se trouve encore divers peuples, dont quelques-uns très-
“ nombreux, qui tirent leur origine de la souche Finoise. Ce sont les Wotes,
“ les Czerémiffes, les Czouwafchiens dans le district de Casan ; les Mordowins
“ dans le district d'Orenbourg ; les Permiens & les Syraniens sur les rivières
“ Pyzegda & Vym, & les Woguliens répandus dans les montagnes de Jugri
“ en Sibérie, appelés Ugriczi dans les annales des Russes, & à qui on suppose
“ une origine commune avec celle des Hongrois, qui, chassés par les
“ Peczenegriens, sont venus de Turfan près des confins de la Chine. Enfin
“ ce sont les Ostacéens de Kondi, qui habitent près du Bas-Irtysch & du Bas-
“ Ob. Peut-être seroit-il aisé de faire voir la même affinité entre le peuple
“ de Finlande & les Hongrois & même les Suisses, parmi lesquels on trouve-
“ roit un assez grand nombre de Finois.”

on consuma leurs corps par le feu, plus souvent on les inhuma dans la terre : le premier de ces usages fut commun aux peuples du Nord, de même qu'aux Grecs. On a fait voir qu'ils y employèrent les mêmes cérémonies, & qu'ils brûloient quelquefois des chevaux, des chiens & mêmes des hommes & des femmes avec les restes de leurs morts. (144) Les uns & les autres, après avoir recueilli les cendres des cadavres, les renfermerent soigneusement dans des vases de différentes matières. Toutes ces coutumes Scythiques passèrent dans l'Inde, où elles subsistent encore en grande partie ; mais *l'Ustion* supposant des pays abondans en bois, qui manque totalement à l'Egypte, elle n'y put jamais être pratiquée. Les Egyptiens paroissent y avoir suppléé par la forme *Pyramidale* donnée à leur tombeaux : cette forme est assurément le symbole du feu, auquel on rendoit les corps qu'on supposoit avoir été créés par l'un des deux soleils, que l'on a vu être le Dieu

(144) Introct. à l'histoire de Dannemarc. T. I. p. 213. “ C'étoit sur-tout
 “ lorsqu'un Héros ou un Prince avoient péri glorieusement dans quelque
 “ combat, qu'on déployoit toute la magnificence possible pour lui rendre les
 “ derniers devoirs d'une manière digne de lui. On accumuloit sur le bucher
 “ tout ce qu'il avoit le plus chéri pendant sa vie ; ses armes, son or, son argent
 “ son cheval & ses domestiques. Ses cliens & ses amis se faisoient aussi
 “ souvent un devoir & un honneur de mourir avec lui pour l'accompagner
 “ dans la salle d'Odin. Enfin sa femme étoit ordinairement brûlée sur le
 “ même bucher, & si le défunt en avoit plusieurs, ce qui arrivoit souvent,
 “ c'étoit celle qu'il avoit le plus aimée pendant sa vie, qui avoit le droit de
 “ suivre son époux à la mort. Nanna mourut ainsi, consumée par les flammes
 “ du bucher où l'on avoit placé le corps son mari Balder, un de ces Asiatiques
 “ qui vinrent dans le Nord à la suite d'Odin.”

de la vie & de la mort, dont les Pyramides étoient encore les emblème. Bientôt on montrera comment ces idées subsistent encore dans les pays dont elles tirèrent leur origine. Les Egyptiens, après avoir embaumé les morts, les renfermerent dans des Cryptes au Caveaux pour les conserver : la même chose se pratiqua chez tous les peuples anciens ; ils creuserent tous des fosses dans la terre, comme font les Catacombes de l'Italie & de la Sicile, ou formerent des Caveaux de maçonnerie, & ensuite des édifices pour y déposer les restes des vivans.

Le Tombeau de Tityus est le plus ancien de tous ceux dont il est parlé dans l'histoire Grecque. Ce Tityus étoit un des Pélasgues du parti contraire aux Princes Titans, que l'on Déifia depuis. Etant mort dans la guerre qu'il fit aux Dieux, on éleva sur l'endroit où il fut inhumé un monticule de terre indiqué par Homere. (145) Ce monument se voyoit encore près de Panopée en Phocide, au tems de Pausanias. (146) C'étoit une éminence, sans doute très-élevée, au

(145) Homer. Odyss. lib. xi. v. 576.

(146) Pausan. lib. x. p. 806. Ἐνταῦθα ἐπὶ τῇ χαράδρῃ Τιτυοῦ μνῆμα ἔστι, περίοδος μὲν τοῦ χώματός τριτόν μάλιστα τοῦ σταδίου. Τὸ δὲ ἔπος ἐστὶν ἐν Ὀδυσσεϊᾳ.

Κείμενον ἐν δαιπέδῳ, ὃ δ' ἐπ' ἐνέῃ καί το πέλεθρα.

Οὐκ ἐπὶ μεγέθει πεποιῆσθαι τοῦ Τιτυοῦ φασιν, ἀλλ' ἔνθα ὁ Τιτύος ἐτέθη, πλέθρα ἐνέῃ εἶναι τῷ χώρῳ. *Ad eundem torrentis alveum est Tityii sepulcrum : aggeris ambitus nihilo major unius Stadii triente : de Tityo versus in Odyssæa est.*

Porrectumque novem Tityus per jugera Terræ.

Hunc versum non ad Tityii magnitudinem, sed ad illum in qua situs est aream pertinere aiunt, quod novem ea jugerum sit.

milieu d'un champ de neuf arpens qui lui apparténoient, & auquel la religion défendoit de toucher. Ce grand espace de terre consacré à la sépulture d'un homme, le fit dans la suite regarder comme un Géant ; & les autres chefs de l'armée opposée aux Princes Titans, ayant été traités de même, on regarda cette armée comme étant composée d'hommes dont la grandeur augmentoit la gloire des Dieux qui les avoient vaincus. Les Grecs employoient les mots *Sorros*, *Gelophos*, *Lophos* pour exprimer ces tombeaux en forme de *Collines*, formées de pierres & de terres amoncelées sous la figure d'un *Cône* ; les Latins leur donnoient le nom de *Tumulus*. Ces mêmes mots, employés pour exprimer exactement les mêmes choses, se trouvent dans la langue Finoise ; (147) les Tschoudes Agathyrses, qui habiterent la Finlande, tenoient ces mots des Hyperboréens dont ils étoient descendus, & les uns & les autres eurent des tombeaux de la forme de ceux de la Grèce ; on voit par celui de Tityus que les Pélasgues y avoient apporté cette forme, comme les Tschoudes l'apportèrent dans le Nord.

Les tombeaux des Tschoudes découverts dans les plaines & dans les montagnes près de l'Irtysch, renferment des pointes de fleches, des poignards, des couteaux, (148) comme ceux des Grecs & des peuples du Nord. Mais d'autres sépultures, près de Krasnojark & du Jénisca, contiennent ordi-

(147) Recherches sur l'ancien peuple Finois. p. 128. 135. 139, &c.

(148) Voyage de Mr. Pallas. T. II. p. 399, &c.

nairement des ornemens en *cuiure* & en *Or* : ils y furent sans doute déposés pour l'usage des morts enterrés dans ces mêmes lieux. Les mêmes motifs firent mettre de pareils ornemens dans les tombeaux des Grecs & de Romains, où l'on en découvre encore, & firent aussi placer dans ceux de ces anciens Tschoudes, des marteaux de guerre, comme ceux dont se servoient les Amazones, des armes, de différentes sortes, des bouts de lances. (149) Ces Armes prouvent que ce peuple fut autrefois guerrier ; il combattit contre les Arimaspes : la fable qui nous a conservé la mémoire de cette guerre, est la plus ancienne de toutes celles des Grecs. On peut juger au style de sa composition qu'elle est antérieure à la guerre des Titans : car dans celle-ci, des êtres de même nature combattirent les uns contre les autres, ils étoient parents ; mais dans l'autre, ce sont des êtres de nature différente, des Gryphons qui font la guerre à des hommes. La seule composition de cette fable suffiroit à montrer la grande antiquité des événemens dont elle nous a conservé la mémoire, & celles des peuples qui y prirent part : si donc leur histoire est entièrement perdue, c'est que par son extrême ancienneté, elle est pour ainsi dire à la tête de toutes les histoires : ses commencemens sont couverts des mêmes ténèbres, qui enveloppent le nom du peuple auquel elle remonte, & dont le souvenir ne peut se rappeler que par

(149) Voyage de Mr. Pallas. *ub. supr.*

la marche de ses idées, & par les monumens ensevelis avec lui dans la nuit des tombeaux. C'est encore là que l'on a trouvé, *toutes sortes de figures d'Animaux fondues, de bas-relief en cuivre; c'étoient des Elans, des Rhennes, des Cerfs, d'autres figures entièrement inconnues à Mr. Pallas.* Ce savant naturaliste connoit trop bien les animaux, pour que leur genre lui eussent échappé, si ceux qu'il a vu des anciens Tschoudes en avoient un. Mais ce sont des animaux symboliques, qui n'appartiennent pas à la nature, & que par conséquent il n'a pu faire entrer dans aucune des classes connues. Ce sont les symboles des Dieux de ce peuple. En confirmant que c'est de lui que les Grecs emprunterent l'usage de ces figures symboliques; leurs monumens nous assurent que c'est encore de la même source que vint l'usage d'enterrer des figures des Dieux dans les sépultures. Cette coutume passée chez les Chinois, subsista dans leur pays jusqu'au tems de Confucius, qui la fit supprimer: (150) mais on continua toujours d'y mettre des perles dans la bouche des morts, comme Lucien nous assure que les Grecs y mettoient des monnoies: (151) ce qui est effectivement confirmé par la médaille d'or, trouvée dans la bouche d'un squelette déterré des Catacombes Syracuse.

Scheffer rapporte qu'on a aussi découvert en Suede une

(150) Rech. Philos. sur les Egypt. & les Chin. T. II. p. 213.

(151) Lucian. de Lucr. p. 430. Πρῶτα μὲν φέροντες ὀβολὸν, εἰς τὸ εἶναι κατέθηκαν αὐτῷ, μισθὸν τὸ πορθηεῖ τῆς ναυσιλίας γνησόμενον. *Primum obolum illi in os indant, ut sit portitori trajectionis merces, &c.*

médaille dans le crane d'un cadavre des anciens peuples de ce pays. (152) On rencontre souvent sous la langue des *Momies* (153) de ces feuilles d'or que Mr. l'Abbé Bartélemy soupçonne, (154) avoir autrefois servi de monnoies aux Egyptiens; Lucien, en nous développant le motif de cette coutume singulière, (155) qui cependant se retrouve partout, nous montre en même tems qu'elle dut son origine à ces peuples, de qui vint la doctrine des Enfers. Elle aide à nous faire connoître leurs colonies, & nous guide dans la recherche du pays d'où elles partirent.

Selon Mr. Pallas, on trouve dans les sépultures des *Tschoudes* des tretaux sur lesquels les morts étoient posés; ces tretaux sont couverts de figures de ces animaux, dont nous avons fait mention, (156) & qui sont de ronde bosse: c'est ainsi que sur quantité d'Urnes sépulcrales des Grecs des Romains, nous voyons des *Gryphons* & d'autres animaux symboliques, leur emploi, dans cette occasion, n'est évidemment que la continuation de l'usage apporté du pays des Hyperboréens,

(152) Wormius. Musæ. lib. iv. cap. vi. et Scheff. in Laponic.

(153) Dissertat. sur les Urnes des Egyptiens, par Mr. Baudelot, cité par Mr. le Comte de Caylus. T. II. p. 21.

(154) Recueil. d'Antiquités, Etrusq. Grecq. & Romaines. Pl. IV. N° 2. p. 19.

(155) Lucian. de Lucr. T. II. p. 430. D. Οὐ πρότερον ἐξετάσαντες ὅποιον τὸ νόμισμα νομίζεται, καὶ εἰ διαχωρεῖ παρὰ τοῖς κατω, καὶ εἰ δύναται παρ' ἐκείνοις, &c. Nec illud prius expendant, cujus modi numisma legitimū sit, ambuletque apud inferos et apud illos valeat.

(156) Voyage de Mr. Pallas. T. II. p. 339. et suiv.

dans ceux où l'on voit que leur doctrine s'est perpétuée si longtems. Le serpent, symbole du Dieu qui donna *la vie*, se voit encore sur plusieurs urnes sépulcrales des Grecs, & les Tartares de la Sybérie, qui habitent aujourd'hui le pays des anciens Hyperboréens & des Tschoudes, élèvent sur leurs tombeaux, des étendarts taillés en forme de serpent. (157) ce reptile est encore le Symbole du même Dieu au Japon & à la Chine, comme il le fut chez les Phéniciens les Egyptiens, & les Grecs : (158) Bartolinus rapporte des médailles, en or deterrés des tombeaux des anciens *Scandinaves*, (159) sur l'une d'elles on voit représentée la tête de quelque Prince, ayant sous elle ce même Serpent : & sur toutes les autres il y a un taureau placé de même sous l'effigie du Prince : cette circonstance fit croire à Scheffer que ces médailles étoient des Amulettes, & le Taureau lui a paru représenter un des signes du Zodiaque : mais ainsi que le Serpent, il est évidemment le symbole du Bacchus, du Soleil nocturne, ou plutôt du Dieu qui présidoit à la vie comme à la mort. Les motifs qui l'ont fait employer ainsi, chez ces peuples originairement descendus des Ases, des Cimmériens & des Tschoudes Hyperboréens, confirment à-la-fois ce que nous avons dit de l'Origine de ces symboles, & des lieux dont ils passerent ensuite chez presque toutes les nations de notre ancien continent.

(157) Recueil de Voyages au Nord. T. VIII. p. 130.

(158) Voyez ce qui en a été dit dans le premier volume de cet ouvrage.

(159) De Caus. Contemn. mort. ap. Dan.

Les Tatars Voguliens, reconnus pour être une branche de la race des Finois & des Tschoudes, (160) “ enterrent
“ encore aujourd’hui leurs morts, avec leurs plus précieux
“ ornemens, soit hommes soit femmes :” & l’Ambassadeur
Isbrants Ides, en rapportant ce fait dont il fut témoin,
ajoute “ qu’ils mettent de l’argent à côté de ces morts,
“ en proportion des moyens qu’ils ont eu pendant leur
“ vie, afin qu’ils n’en soient pas dépourvus dans l’autre :”
(161) on voit ici qu’à cet égard, la doctrine des Enfers s’est
conservée chez ces peuples, telle qu’elle y fut dès les tems
les plus reculés ; & telle que l’eurent les Grecs, car ils dépo-
serent dans leurs sépultures des sommes en raison de leurs
moyens, puisque quelquefois, au lieu de l’Obole simple, on
y trouve des monnoies d’or, & même des dépôts plus ou
moins considérables, comme on en a pu juger par celui du
tombeau découvert à Cherbourg, dont il a été parlé ci-
dessus. (162).

Je ne doute pas que quelques-uns des grands dépôts de
médailles anciennes, retrouvés dans la terre, ne doivent
leur origine aux mêmes motifs que Pomponius Méla
attribue aux Gaulois ; (163) c’étoient ceux de tous les

(160) Voyez ci dessus la note 143.

(161) Voyage de Corn. Brun. p. 103.

(162) Memoire de l’Academ. des Inscript. T. XVI. p. 131.

(163) Pomp. Mel. lib. iii. cap. ii. *Unum ex iis quæ præcipiunt in vulgus effluit, videlicet ut forent ad bella meliores, æternas esse animas, vitam que alteram apud manes. Itaque eum mortuos cremant ac defodiunt, apta viventibus olim negotiorum ratio, etiam et exactio credite deferebatur ad inferos.*

Celtes ; (164) & c'est aussi delà que nous viennent leurs médailles. Les historiens du Nord rapportent, “ qu'Hordus
 “ trouva dans le tombeau de Sotus une caisse pleine d'Ar-
 “ gent.” (165) Nous voyons encore par la Chronique de
Snor, qu'Odin ordonna de jeter sur le bucher des morts,
 toutes les richesses qu'ils avoient possédées de leur vivant.
 Enfin Arngrim Jonas nous apprend, que les loix ordonnoient
 d'enterrer avec les guerriers, tous les biens en or & en ar-
 gent qu'ils avoient acquis par les armes.

En suivant les traces des colonies des Tschoudes & des
 Piètes Agathyrfes, qui du Jénisca s'avancèrent jusqu'en Fin-
 lande, & dans l'ancienne Bretagne, on trouve près d'une
riviere dans le district de Casan, où l'on a remarqué des restes
 de la langue Finoise, une haute montagne appelée *Sariol*
Kiergan ; c'est le tombeau d'un Prince Tartare, qui re-
 monta le Wolga pour s'emparer de la Russie. *Ses soldats,*
après sa mort, remplirent leurs casques & leur boucliers de terre
pour lui dresser le tombeau, dont Corneille le Brun assure que

(164) L'usage des richesses dans une autre vie, paroissoit si naturel aux
 Gaulois, qu'ils prêtoient de l'argent en ce monde pour le recevoir dans l'autre.
 (*Val. Maxim. lib. ii. cap. vi. N° 10. Vetus ille mos Gallorum occurit, quos memo-
 riæ proditum est, pecunias mutuatās, quæ his apud inferos redderentur, dare solitas quod
 persuasum habuerint animas hominum immortales esse.*) On voit ici clairement les
 motifs, qui faisoient quelquefois déposer des sommes très-considérables dans
 les tombeaux. Car quelques-uns aimoient mieux conserver leur argent avec
 eux, que de le prêter sur promesse de le recevoir en l'autre monde, au risque
 de le perdre.

(165) Barthol. de Caus. Contemn. Mort. ap. Danos.

cette

cette montagne est formée. (166) Hérodote, en parlant des sépultures des Rois Scythes, dit que les Geres, après les honneurs qu'ils leur rendoient, apportoit à l'envie les uns de autres avec beaucoup d'ardeur la terre pour l'accumuler sur leurs tombeaux, & tâchoient de les élever le plus haut qu'ils pouvoient. (167) Comme les Tartares n'ont plus coutume d'élever ces grands monumens, la structure du Sariol Kiergan, paroît appartenir à un tems bien antérieur à celui où l'on croit dans le pays qu'il fut fait ; il ressemble en tout au tombeau de Tityus, si long-tems conservé dans la Grèce, où il fut élevé dès le tems de ses premiers habitans. J'en ai vu un tout pareil en Angleterre, sur les bords d'une petite riviere, à une poste de distance de Bury St. Edmund. (168)

Comme

(166) Voyages de Corn. le Brun. T. I. p. 85.

(167) Herodot. lib. iv. sect. lviii.

(168) Suivant l'usage, & pour les raisons que nous avons alléguées ailleurs, ce tombeau, comme celui de Casan, étoit placé près d'un chemin public, & dans le voisinage d'une petite riviere. Cet usage des Scythes peut s'observer dans un monument du même genre, découvert en 1438 par Joseph Barbaro, Ambassadeur de la République de Venise en Perse. Ce tombeau étoit situé près du Tanaïs, (*Prope Tanaim*) qui se rend dans le Palus Mæotis. Suivant Hérodote, ce fleuve séparoit les Sarmates des Scythes Royaux : les Ases partirent de son voisinage, pour aller s'établir dans la Scandinavie, où l'on trouve une telle quantité de tombeaux semblables, qu'Olaus Rudbeck dit en avoir compté 12370, aux environs de l'ancienne Upsal. (*Rudb. T. I. cap. vi. sect. xi. p. 143.*) “ Celui que décrit Joseph Barbaro, “ étoit un Monticule élevé de cinquante pas, dont la sommité formoit une “ surface plane : un autre monticule de la figure d'un bonnet rond, s'éle- “ voit de cette surface : (*Hic alter monticulus duodecim passus in altitudinem ten-* debat.)

Comme celui de Tityus, ce tombeau forme une éminence très-

debat.) “ la forme en étoit circulaire, & son diametre de quatre-vingts pas.” (*Forma autem illius circularis tanquam si circino dimmensa fuisset, octoginta diametro suo passus includebat.*) “ On l’avoit environné de pierres si grandes & si larges que deux hommes pouvoient y marcher à côté l’un de l’autre. (*Lapide circum circa munitus erat, tam lato et spaciofo, ut duo in margine ejusdem homines, alter alterius lateri tuto incedere possent.*)” Des tombeaux pareils se trouvent très fréquemment en Angleterre : élevés en forme de bonnets, leur pied est environné de pierres qui semblent en être les fondemens. Cette maniere de tracer les tombeaux, employée par les anciens Bretons & par les Scythes, est exactement décrite en deux vers d’Homere : *Iliad. lib. xxiii. v. 255.*

Τορνώσαντο δὲ σῆμα θεμελίω τε προβάλλοντο
Ἀμφὶ πυρῆν. Εἶθαρ δὲ χυτὴν ἐπὶ γαίαν ἔχεναν.
Χεύαντες δὲ τὸ σῆμα πάλιν κίον.

*Circulo autem designarunt Tumulum, fundamenta que jecerunt
Circa Pyram : et statim fusilem terram aggrefferunt :
Aggesto vero Tumulo, redierunt.*

C’est ce tombeau de Patrocle & d’Achille, qu’Alexandre visita ; après y avoir célébré des courses avec ses amis, il repandit de l’huile sur le Cippe mis à son sommet, où il plaça une couronne, regardant ces héros comme heureux, d’avoir trouvé un fidele Ami, & un poète comme Homere pour célébrer leurs exploits, (*Plutarch. in Alexandr. p. 672.*) & le monument dont on vient de voir la description dans ce poète même. On a pu observer, que le tombeau d’Achille & de Patrocle étoit placé sur l’aire même, où le bucher de ce dernier avoit été élevé. Il en étoit de même du tombeau, dont parle Joseph Barbaro ; voilà pourquoi, sous la terre qui le couvroit, il trouva des charbons & des cendres. (*Admiracione dignum est quod solum nigrum erat propter herbas, inde infra ubique carbones erant — — inde cineres reperti ad palmi profunditatem.*) Cet auteur n’a pas connu la raison de ces choses, mais il observe, qu’au dessous de ces charbons & de ces cendres, “ il découvrit une assez grande épaisseur de gouffes de millet, sous lesquelles étoient placées des “ écailles de poisson de l’épaisseur d’une palme.” (*Deinde conjectæ ibi fuere milii corticulæ, itidem unius crassitiem spithami exequantes — sub his posita erant squammæ piscium,*

très-élevée. Il a autour de lui un terrain d'au moins un arpent,

piscium, sive Rajarum, et id genus aliarum, palmi unius instar Crassæ.) Le Dieu de la vie & de la mort, auquel les Scythes & d'après eux tous les autres peuples, consacrerent leurs tombeaux, étoit à-la-fois celui qui présidoit à la végétation des Plantes, & aux Eaux; c'est pourquoi on trouvoit entassés dans leurs sépultures, cette grande quantité de gouffes de millet, & ces débris de poissons, mais particulièrement des Ossemens de *Rayes*, poisson très souvent représenté sur les plats d'Argile, qu'on découvre dans les tombeaux des Grecs, des Romains & des Etrusques. Il représente sur leurs vases, l'usage qu'avoient les Scythes de déposer des poissons dans leurs sépultures, & montre que jusques dans les moindres détails, ces peuples suivirent fidèlement les institutions qu'ils tenoient de leurs ancêtres, & des pays d'où ils tirèrent les rites funebres & la doctrine des *Enfers*. Il existe de ces sortes de vases dans la collection de Mr. C. Townley, & dans celle du Musæum Britannique. Les grains & les écailles de poissons étoient placés, dans les Tombeaux des Scythes, au dessous du plan sur lequel avoit été élevé le bucher. C'étoit encore au dessous qu'on avoit enterré les *Olles* qui contenoient les cendres des morts avec d'autres vases de pierre, dont quelques-uns étoient vuides, d'autres étoient encore remplis d'arrêtes de poissons. (*Et hoc molientes reperimus terram albam et duram, inferius autem circa passus fere quinque descendimus, reperimus, in loco illo vasa aliquot lapidea, eorum quædam cinerem continebant, quædam carbones, quædam erant vacua, quædam vero tergoribus ossium piseinorum plena.*) "On trouva, dans le même endroit, la moitié d'une petite lame d'argent, sur laquelle étoit imprimée la tête d'une sorte de Serpent," (*Ibidem etiam invenimus dimidium Raminis parvi argentei, cui supra impressum fuit veluti serpentis caput quoddam.*) dont le reste du corps étoit sans doute sur la partie de cette lame qu'on ne trouva pas. Cette tête du Serpent en argent, comme celle du Bœuf en or trouvée dans le tombeau du Roi Childeric, étoit ainsi qu'elle, un des deux principaux attributs du *Tho*, ou du Dieu qu'adorerent ceux, pour qui ces tombeaux furent élevés. Nous avons tant parlé de ces emblèmes, répandus par toute la terre, qu'il seroit inutile de faire ici des remarques sur cet objet. Mais il est bon d'observer, qu'ils subsiste toujours chez les descendans de ces mêmes Scythes, des tombeaux desquels on en déterre encore quelques-uns. La vénération

arpent, marqué par un fossé tracé en quarré, dont on a
rejeté

nération qu'ils eurent pour ces monumens s'est conservée; car on croit encore que des Génies veillent à leur conservation. C'est sur cette idée, que Joseph Barbaro, rapporte, qu'ayant employé jusqu'à 120 hommes pour creuser le tombeau, dont il s'agit ici, ils en furent éloignés par des tempêtes, qui enlevoient les pierres, arrachoient les instrumens de fer des mains des travailleurs, les réjettoient contr'eux, & en blessèrent plusieurs; ce qui ne l'empêcha pas d'y retourner avec 150 hommes, au moyen desquels il vint à bout de son dessein.

“ Avec ce tombeau, il y en avoit une immense quantité d'autres, également
“ en forme de collines : on ne peut douter qu'ils n'aient été faits de main
“ d'homme, & destinés à des sépultures.” (*In ea monticuli inveniuntur manu facti, qui ostendunt, monumenta et sepulchra olim fuisse — et ejusmodi ibi innumerabiles sunt*) le Tanaïs, près duquel sont situés ces tombeaux, parcourt la contrée que Darius Roi de Perse vint pour attaquer, dans la 68^e Olympiade, 508 ans avant notre Ere; Indathyrus, qui regnoit alors sur les Scythes Royaux, répondit à ses menaces, que résolu de lui abandonner un pays où il n'existoit pas de villes; où les terres n'étant pas cultivées, les Scythes n'avoient à y défendre que les tombeaux de leurs Peres; & comme Darius avoit violé celui de Nitocris à Babylone, pour en enlever les trésors que l'inscription disoit y être, (*Herodot. lib. i. cap. clxxxvii. & clxxxviii.*) dans la crainte que des motifs semblables ne lui fissent violer ceux de son pays, Indathyrus le défie d'oser tenter quelque chose de semblable : “ c'est alors, lui dit-il, que vous com-
“ mencerés à vous appercevoir si nous combattons, ou ne combattons pas
“ pour des tombeaux.” (*Herod. lib. iv. cap. cxxvii. Καὶ γνώσεσθε τότε εἴτε ὑμῶν μαχησόμεθα περὶ τῶν τάφων, εἴτε ἢ οὐ μαχησόμεθα.*) Ces tombeaux sont les mêmes dont parle Joseph Barbaro; on y trouve encore les trésors qui pouvoient occasionner dans le Roi de Perse, le désir de les ouvrir, & dans le Roi des Scythes, celui de les défendre : la réputation d'un de ces dépôts s'est conservée dans le pays. (*In modo dictorum monticulorum uno ingentem absconditum esse thesaurum accepimus.*) On voit par ces faits, combien les Scythes révéroient les tombeaux, c'est la seule chose qu'ils étoient prêts à défendre : ils porteroient par tout cette vénération ainsi que l'usage d'y renfermer des richesses : celles qu'ils

rejetta la terre dans l'intérieur de son enceinte. C'est ainsi

qu'ils contenoient, étoient regardées par les Scandinaves comme étant sous la garde immédiate d'Odin. (*Mallet. Introd. à l'histoire de Dannemarc. p. 215.*) Souvent ces tombeaux portèrent le nom de *Teutates* chez les Celtes : il y en avoit un de ce nom & de cet espece près de Carthagene en Espagne. (*Tit. Liv. lib. xxvi. cap. xlv. Quod ibi egressus Scipio in Tumulum quam Mercurium Teutatem vocant, &c. &c.*) Le Serpent trouvé dans celui des Scythes, est un des emblèmes du Dieu *Teutates* : c'est celui de la vie qui le fit appeler le *Pere Teut*. Joseph Barbaro observe que sur quelques-uns des tombeaux situés près du Tanaïs, " on voit une grande pierre avec un trou, dans lequel on " prétend qu'étoit placée une Croix. (*Habent autem in summitate aliqui eorum " grande Saxum cum foramine certo in loco factum, in quod conjiciunt Crucem ex " integro alio lapide factum.*") Ce pays ne fût jamais habité par des Chrétiens, & cette forme de tombeaux, spécialement consacrée au *Tho*, ou *Théo* ou *Teut*, dont quelquefois ils portoient le nom, fut pour cette raison abolie par le Christianisme : elle se soutint également par-tout jusqu'à cette époque, parce que toutes les religions qui l'employèrent remontoient à celle qui leur avoit fait donner cette forme. Si donc on trouve sur ces tombeaux des Croix, ce n'est pas une preuve qu'ils aient contenu les cendres des Chrétiens. Ces croix sont un des emblèmes du Dieu qui présidoit aux tombeaux. On en a trouvé dans le Thibet, on les voit dans les mains d'un grand nombre de Divinités Indiennes, sur des anciennes médailles Perses, sur celles de *Sidon*, où elles sont portées par des figures de Minerve; elles se trouvent encore sur les tombeaux de *Nakschi-Rustan*. On est assuré quelles représentent le *Mikir*, le moyen des Générations & le Dieu la vie. Il étoit figuré par le *Stele*, ou Colonne posée sur les monumens : telle étoit celle qui se voyoit sur le tombeau d'Achille, dont il est parlé dans Plutarque; Homere fait mention de *Steles* semblables; les Indiens les employent encore pour symbolé du *Lingam*, qu'on peut voir représenté de la même façon, par des especes de Colonnes avec des inscriptions Etrusques rapportées par Gori; (*Musæum Etrusc. Gori.*) les Croix ou les *Steles* tenoient encore lieu du Serpent, qu'on a découvert dans quelques-uns des anciens monumens des Scythes.

Suivant Plutarque, la statue de Jupiter Sérapis fut apportée de Sinope, en Egypte,

ainsi qu'étoient entourés les neuf arpents du tombeau
de

Egypte, sous le Regne de Ptolémée Soter : (*Plutarch. in Gryll. & Macrob. Saturn. lib. i.*) le temple qu'on lui construisit alors dans Alexandrie, ayant été démoli vers la fin du quatrième Siècle de notre Ère ; on trouva des Croix gravées sous quantité de pierres dans l'intérieur de ses murs. (*Sozom. lib. vii. c. xv. p. 725. B.*) Les Chrétiens & les Payens voulurent également se prévaloir, de cette découverte. Mais des gens qui se disoient instruits des hiéroglyphes, & qui avoient embrassé la religion Chrétienne, assurerent que suivant les regles des Egyptiens la Croix signifioit la *Vie future*. (*Socrat. lib. v. cap. xvii. p. 26. A. & B.*) Sérapis étoit le même qu'Osiris, regardé par les Egyptiens comme le plus grand des Dieux : on le représentoit souvent avec un Serpent autour du corps ; & comme on le voit ici, la Croix étoit un des Symboles secrets de ce Dieu : c'étoit le Bacchus des Grecs, (*Plutarch. in Isid. & Osirid. Diod. Sicul. lib. i.*) l'Être Générateur des êtres animés ; en cette qualité le Serpent étoit son emblème, il leur avoit donné la vie, par le moyen de l'Amour, & dans cette qualité la Croix étoit l'un de ses attributs, parce qu'elle étoit aussi celui de l'Amour même. La Mythologie représenta l'Amour comme attaché à *Psyché* ou à l'Ame, à laquelle il procura l'immortalité ; cette fable étant fondée sur l'idée de la vie avenir, la Croix qui étoit le Symbole de l'Amour, devint, comme le disoit le Chrétien d'Alexandrie, le signe de la *vie future* : voilà pourquoi, bien avant le Christianisme, on la plaça sur les tombeaux, ou elle marquoit la vie dont étoient supposés jouir ceux qu'il renfermoient ; & comme on voyoit des Croix élevées sur les sépultures des Scythes voisins du Tanaïs, comme on y trouvoit l'emblème du Serpent, ainsi on voit encore la Croix & en même tems le Serpent représentés sur les pierres sépulcrales des peuples du Nord : Vérélius, dans son commentaire sur l'Hervarar Saga, en rapporte une trouvée en Uplande ; on peut la voir ici *Planche IV. N° 1.* voici la traduction de son inscription. IUBERKVS VKVI MEMORIAE IBERNI PATRIS SVI LAPIDEM INSCRIPTIT, DEDICAVIT QVE RVNAS EMORTVALES ODINO DEO. (*Verel. Runograph. Scandie. p. 20.*) “ Il est manifeste, dit cet “ auteur, que cette pierre consacrée à Odin a été posée au tems du Paganisme : & comme elle est marquée d'une Croix, cela nous prouve, que “ toutes les pierres ainsi marquées, n'ont pas été élevées par des Chrétiens :

“ ce

de Tityus, dont fait mention Pausanias. Cet usage paroît

“ ce que je pourrois montrer par un grand nombre de monumens découverts
 “ dans la Vestrogothie & ailleurs, où l’on voit des formules qui expriment des
 “ vœux payens.” (*Herv. Saga. cap. vii. p. 100.*) Dans la pierre sépulcrale
 d’Uplande, outre la Croix tracée par deux traits dans la partie supérieure, on en
 voit encore une autre formée par quatre Steles, dont la sommité se termine
 en Cône ; les Indiens donnent encore cette figure au *Lingam* ; elle est souvent
 affectée aux côtés des Croix représentées sur les monumens Runiques, & quel-
 quefois, ainsi que le *Lingam*, ces Steles semblent aboutir à un trou qui en fait
 le milieu, & pour ainsi dire le centre où ils tendent. (*Vid. Henric. Curio.
 Monum. Lapid aliquot. Runic. Tab. XXV. & XXVI.*)

J’ai fait graver, *Planche IV. N° 2.* une autre pierre sépulcrale, dont voici
 la traduction. VIGMUNTUR SIBI HVNC LAPIDEM FIERI CVRAVIT HOMINI PRU-
 DENTISSIMO. DEVS SOLVS (*Mono-Gud*) ANIMAM IUVET VIGMVNDI. LITERAS IN-
 CIDIT HAMVNDVS, ET PICTVRAM ADDIDIT EFIRID SIBI VIVO. On peut observer
 les restes d’une Croix au sommet de cette pierre, où il est parlé d’un *Dieu Seul*,
Mono-Gud, auquel Vigmundus recommande son ame. Tout cela feroit croire
 que ce monument fut érigé par un Chrétien : mais ce Dieu unique, révélé
 dans les mystères des Grecs, étoit adoré chez les Celtes sous le nom de *Wod*
 ou *God*, dont on fit celui d’*Odin*. Harald aux *Beaux cheveux*, Roi de Nor-
 vege, l’invoquoit dans un tems où le Christianisme n’avoit pas encore pénétré
 dans son pays : Arngrim Jonas fait parler ainsi ce Prince, dans un assemblée
 du peuple ; *je jure & je proteste que je n’offrirai jamais aucun sacrifice, à aucun des
 Dieux que le peuple adore, mais à celui Seul qui a construit ce monde, & tout ce qu’on
 y observe.* (*Introd. à l’Hist. de Dannemarc. p. 98.*) Ce Dieu *Principe de tout* est
 celui auquel pour cette raison les Grecs donnerent le nom de *Pan*. L’Etre
Générateur, & l’Etre *Moyen de la vie*, procédoient de lui, ou plutôt ils n’étoient
 que les *Actes de sa puissance* ; voilà pourquoi la Croix, emblème de l’Etre qui
 donne la Vie, lui étoit attribuée. Etant le *Principe de toute vie*, on lui re-
 commandoit l’Ame, qu’on reconnoissoit avoir recue de lui. Les Gètes, peu-
 ples de même origine que les Goths, sont appelés dans Hérodote *Athanatizontas*,
 (*Herod. lib. iv. cap. xciii. Ἀθανατίζουσι δὲ τὸνδὲ τὸν τρόπον οὔτε ἀποθνήσκουσιν ἐαυτοὺς νομίζουσι.*) *Immortalizantes*, parce qu’ils se regardoient comme immortels. La

roit avoir été commun aux peuples du Nord, car suivant
l'historien

mort n'étoit pour eux que la destruction des formes du corps, elle ne touchoit en rien à la substance de l'Ame ; c'est pourquoi ils recommandoient celle-ci au *Mono-Gud*. Elle alloit rejoindre Zamolxis le Génie des morts, chez lesquels elle étoit retenue & jugée. L'impossibilité du retour à la vie de ce monde, étoit exprimée dans les monumens *Runiques* par un Chien, dont les trois têtes marquoient la force suprême ; elles indiquoient qu'il étoit *trois-fois* fort. C'est ce Chien dont les Grecs firent le Cerbere. On le voit représenté sur une Croix placée à la tête d'un tombeau, (*Planche IV. N° 3.*) au pied duquel il y a un autre Croix, avec le nom de *Mini*, c'est celui du Minos de la Grèce. Le Lézard placé sous ce nom est, comme nous l'avons montré, l'un des Symboles du Dieu Générateur, qui présidoit à la vie comme à la mort, & dont les emblèmes se trouvent si fréquemment sur les tombeaux des anciens Grecs : leur langue qui se retrouve encore dans la moitié du nom de *Mono-Gud*, donné au Dieu auquel les peuples du Nord recommandoient les ames, montre assez que les uns & les autres tirèrent la doctrine qui les regardoit, d'une source commune, dont Platon nous fait voir l'origine.

Le Serpent trouvé dans les sépultures en forme de collines, élevées par les Scythes au bord du Tanaïs, est ordinairement représenté sur les pierres sépulcrales des peuples du Nord : il y affecte souvent la forme *Ovalaire*, (*Planche V. N° 1.*) c'est celle de ces collines mêmes. Quelquefois aussi ce Serpent est renfermé dans une figure *Pyramidale*, (*Planche V. N° 2.*) pareille à celle que les Egyptiens donnerent à leurs tombeaux ; & comme nous croyons qu'elle indiquoit chez eux l'emblème du feu, sous lequel on représentoit l'Etre principe de tout, auquel on rendoit les corps qu'il avoit créés, nous pensons aussi que la forme donnée aux tombeaux en forme de collines, étant celle de la section d'un Œuf, coupé par sa moitié dans son petit diamètre, représente l'Œuf du Cahos, duquel le Dieu Principe de tout tira tous les êtres. Comme ils semblent lui être rendus par la mort, qui les fait rentrer, pour ainsi dire, dans le Cahos dont ils ont été tirés, on donna à leurs tombeaux cette forme emblématique. Elle s'observe sur les médailles de Coos où l'Œuf, aussi partagé par sa moitié, est entouré du Serpent qui le féconde.

On voit, *Planche V. N° 3.* deux Serpens sur lesquels les Runes sont écrites ;

ils

l'historien Saxon, on voyoit près de Jutie, un endroit fameux
par

ils ont au-dessus d'eux l'Oye, que nous avons montré avoir été l'un des Symboles de l'Etre Générateur: on remarque aussi dans ce monument, une fleur ressemblante au *Lis* aquatique ou *Tamara*, qui comme le Serpent même est un autre de ses emblèmes: mais ce qui est le plus à considérer, c'est cette même figure à cheval qu'on trouve sur les médailles, dont les Légendes sont écrites dans les mêmes lettres employées dans ces monumens: il y est appelé *Helmán* l'homme de la Mort ou des Enfers. A ce titre, on le trouve fréquemment sur les monnoies des anciens Bretons, où malgré la manière barbare dont il y est dessiné on ne laisse pas de le reconnoître. (*Voyez ici la Planche V. N° 4 & 5.*) Reputé l'un des Dieux infernaux, on le représentoit sur les pierres sépulcrales des peuples du Nord, comme on représentoit les Dioscures sur celles des Grecs & des Romains. Ils étoient les emblèmes du Soleil sous ses deux aspects pendant le jour & pendant la nuit. On les voit sur une médaille d'or de Syracuse, non avec les étoiles qui marquent la constellation des Gémeaux, mais avec les astériskes qui marquent le Soleil. Cet Astre fut le symbole de l'Etre Générateur, du premier né du pere inconnu: le premier il sortit de l'Œuf du Cahos, (*Recognit. Clement. sup. cit.*) c'est pourquoi on donna aux Dioscures le bonnet qui représente l'Œuf; cette forme devint l'origine de la fable de la naissance de ces dieux, & de l'Œuf dont ils sortirent. Quand on personnifia le Feu symbole du Pere inconnu, de l'Etre Primitif, du Mono-Gud des peuples du Nord, du Pan des Grecs, on lui donna le même bonnet, en forme d'Œuf, parce que le Feu avoit été le symbole de l'Etre, qui par son moyen délivra le monde de la confusion du Cahos. Ce même bonnet, de forme Ovale, est tellement remarquable dans la figure des tombeaux des Scythes, que Joseph Barbaro se sert de cette forme, pour en donner une idée plus précise. (*Monticulum Biretto rotundo similem.*)

Le nom du tombeau élevé en forme de colline près de Carthagene, (*Liv. sup. cit.*) & qui ressembloit en tout à ceux des Scythes & des peuples du Nord; nous apprend qu'il étoit consacré à *Teutates*: le nom de *Mercur*, ajouté à celui de ce Dieu, indique une de ses qualités, par laquelle il étoit censé présider aux enfers. C'est lui dont les Grecs firent leur *Mercur*: ils le représentoient par des monceaux de Pierres, qui s'élevoient sur les tombeaux en-

par la sépulture d'*Hamelet* dont tout un champ portoit le nom :

forme de collines. Les peuples du Nord lui donnerent le *Caducée* sous la forme où il est représenté, *Planche VI. N° 1*, & si l'on voit les Runes sépulcrales inscrites sur le corps de Serpens, qui se replie & s'entortille à peu près comme ceux du *Caducée*, c'est qu'ils marquent dans le Dieu, dont ces Serpens sont les emblèmes, celui qui présidoit au séjour des morts, & auquel pour cette raison on consacroit les Runes mortuaires. Voilà aussi, pourquoi la barque dans laquelle on ensevelissoit les morts, & qu'on appeloit *Barin*, d'un nom semblable à celui que lui donnoient les Egyptiens, étoit représentée chez les peuples du Nord avec le même Serpent, (*Planche VI. N° 2.*) qu'on a découvert dans les tombeaux des Scythes ; qu'on voit dans le *Caducée* ; & sur lequel sont écrites les Runes sépulcrales des anciens habitans de la Suede.

Les Lapons, regardés comme une branche de la tige Finoise, (*Rech. sur l'Anc. pag. Finois. p. 3.*) qui vient de celle des Tschoudes Agathyries, dont les Hyperboréens faisoient partie, habitent l'extrémité septentrionale de la Norvege, de la Suede & de la Russie. Ces peuples, encore aujourd'hui, enterrent tout l'argent qu'ils peuvent avant leur mort, & renferment dans leurs tombeaux des haches, des pierres à fusil & des fleches qu'ils croient pouvoir leur être utiles dans l'autre vie. (*Scheff. in Laponic. c. xxvii. p. 315, 319.*) On voit sur quelques unes de leurs sépultures, une figure de femme avec un grand nombre de mamelles, entre trois bois de Cerfs disposés en Triangle. (*Vid. Tab. VI. N° 3.*) Telle fut indubitablement la figure de la Diane, que les Amazones, venues de Scythie, consacrerent à Ephese dans le tronc d'un Ormeau. (*Dionys. Perieges. v. 828 & 829.*) Endœus, disciple de Dédale, fit prendre à cette figure la forme générale que l'on voit à toutes celles qui nous restent. Cette forme s'est manifestement conservée dans la Laponie ; les bois de Cerf y représentent encore les animaux de cette espece mis à côté de Diane : la disposition de ces mêmes bois sur un plan Triangulaire, exprime le titre de *Triple* donné à la Diane appelée *Hécate*, qui présidoit spécialement aux lieux infernaux : c'est la raison pour laquelle cette figure étoit posée sur les tombeaux. Hécate avoit un temple dans une petite isle, si voisine de Délos, que Nicias en fit le trajet sur un pont. (*Plutarch. in Nic. & Suid. Εκάτης νῆσος πρὸ τῆς Δήλου καίται τι νησίδιον.*) Ce temple étoit une suite des honneurs rendus à Diane,

nom : & dans la Saga d'Egillus, il est fait mention d'une
pleine

à Diane, comme l'une des principales Déeses des Enfers, dont la Doctrine apportée à Délos par les Hyperboréens, à laissé des traces si marquées dans les monumens & les coutumes des peuples du Nord, qui descendent d'eux, & qui habitent dans le voisinage de leur pays. Ces tables enseignoient qu'après la séparation de l'Ame & du Corps, l'Ame passoit dans un lieu souterrain & invifible. (*Plat. in Axioch. T. III. p. 371.*) *quum videlicet animi et corporis facta esset solutio, animum ad inconspicabilem quemdam locum proficisci, subterraneum quidem illum.*) C'est la raison pour laquelle on enterroit avec les morts, les choses dont ils pouvoient faire usage dans ces lieux souterrains : “ Les Dieux “ les plus grands habitoient le Ciel, les moindres habitoient les Enfers ; les uns “ étoient les fils des autres, mais les premiers étoient freres.” Ces fils étoient ceux du *Pere inconnu*, du *Dieu Unique*, du *Mono-Gud*, auquel on recommandoit les ames ; & dans une inscription sépulcrale en lettres Runiques, dressée par les deux femmes d'*Ingefaste*, elles invoquent pour l'ame de leur mari, ce Dieu, & avec lui ses Parens, qui sont les dieux infernaux, l'*Helman*, l'*Hécate*, &c. *Monum. Lapid. aliq. Runic. 26.* FASTBIVRN ET THVRVDR INSCRIBI FECERVNT LAPIDEM MARITO SVO INGFASTO. DEVS ANIMAM EIVS IUVET ET COGNATI DEI. On trouvoit dans les tables de Délos, le jugement des morts, la récompense pour les bons, le chatiment pour les mauvais, & les noms des deux juges, (*Plat. ub. sup.*) dont l'un se voit sur un des tombeaux cités ci-dessus.

Les monumens encore existans dans le Nord, les coutumes des Scythes, à l'égard des sépultures, confirment le discours de Platon : & quand les Egyptiens affuroient avoir donné la doctrine des Enfers à Orphée, qui l'apporta dans la Grèce. (*Diod. lib. ii. cap. v. & vi.*) Il est évident qu'ils avançoient un fait, dont la fausseté étoit démontrée par les monumens qui existoient à Délos ; cette doctrine exista dans la Grèce avant le tems d'Orphée, qui lui même étant né dans la Thrace, étant d'origine Scythique, la tenoit de ses ancêtres : sans doute il la rendit à sa premiere pureté, en la faisant admettre dans les mysteres, avec la Théologie primitive : mais bien avant lui, les tables dans lesquelles cette doctrine étoit écrite avoient été déposées à Délos. Platon assure qu'elles y furent apportées par *Opis* & *Hécaergée*. (*Plat. in Axioch. T. III. p. 371.* *Ibi ex æneis quibusdam Tabulis quas ex Hyperboreis montibus Opis et He-*
caergus

pleine entière consacrée à la sépulture de Grimus, neveu de

caergus detulissent, hæc se intellexisse commemorabat.) Cette Hécæergée est la même qu'Hérodote appelle *Argis*; car elle vint à Délos avec *Opis*, & toutes d'eux y arriverent avec le culte même des dieux qu'on y révéroit. (*Herodot. lib. iv. cap. xxxv.*) Ἀργιν τε καὶ τὴν Ὀπιν ἅμω ἀντοῖσι τοῖσι θεοῖσι ἀπικέσθαι λέγουσι.) Ce culte précéda le tems où Eryficius, fils de Cécrops fondateur d'Athènes construisit le temple de Délos. (*Euseb. Chronic. lib. post. p. 78.*) Ainsi, la doctrine des Enfers exista chez les Grecs plus de 1600 ans avant notre Ere; plus de trois siècles avant Orphée; & l'on y connut ces inscriptions gravées sur des tables de cuivre, avant l'arrivée de Cadmus en Béotie. En effet, ces inscriptions y parvinrent assurément avant le tems d'Amphyction, sous le Règne duquel le temple de Délos fut fondé, peu avant l'époque où le marbre d'Arondel met l'arrivée de Cadmus en Béotie. (*Marm. Oxon. Epoch. VII.*)

Ainsi qu'on trouvoit en Grèce des inscriptions en caractères Hyperboréens, on trouvoit aussi des inscriptions en caractères Grecs, dans le pays des Hyperboréens. (*Diod. Sicul. lib. ii. p. 158. Καὶ ἀναθήματα πολυτέλῃ καταλιπεῖν, γραμμασιν Ἑλληνικοῖς ἐπιγεγραμμένα. Dona semptuosa in templo, Hyperboreorum Græci, apposuisse, Græcis literis inscripta.*) Diodore rapporte qu'il y avoit une langue commune entre ces peuples: (Ἐχὼν δὲ τοὺς Ὑπερβορέους ἴδιον τιναὶ διάλεκτον, καὶ πρὸς τοὺς Ἕλληνας οἰκειότατα διακεῖσθαι. *Habent Hyperborei propriam linguam Græcis.*) ce que disoit cet auteur il y a 1800 ans, est confirmé par l'analogie trouvée de nos jours, entre l'ancienne langue Finoise & celle des Grecs: il falloit bien qu'on entendit cette langue des Hyperboréens en Grèce, puisqu'on expliquoit les inscriptions, dans lesquelles elle étoit employée; il falloit bien que les caractères de ces inscriptions fussent analogues à ceux des Grecs, puisque les Grecs pouvoient les lire; & si quelque chose peut confirmer ce qu'en dit Platon, c'est encore l'a grande analogie que l'on peut observer entre les anciens caractères Runiques, & ceux des anciennes inscriptions trouvées à Amycle en Laconie, & rapportées dans les mémoires de l'Académie des inscriptions. (*T. XVII.*) J'aurai dans la suite occasion de parler de ces précieuses inscriptions; mais si la forme de leurs lettres est si ressemblante à la forme des lettres employées autrefois dans le Nord, quelques-uns des monumens des peuples qui l'habiterent ne sont pas moins ressemblans par l'identité de leurs formes, avec celles qu'employoient les Grecs.

de ce prince & que pour cela l'on appeloit le champ de Grimus.

Les

Tous ceux qui ont examiné les médailles Grecques, connoissent la figure de la *Triquetra*, si souvent répétée sur celles de la Sicile ou de la grande Grèce, & sur celles de Selgé ou d'Aspende en Pamphylic. Ces deux villes étoient des colonies de Sparte & d'Argos, dont les peuples, comme le dit Hérodote, étoient d'Origine Pélasgüe, (*Herodot. lib. i. cap. lvi.*) & par conséquent descendus de ces mêmes Scythes Agathyrses dont les branches s'étendirent au Nord de l'Asie & de l'Europe : on a trouvé, dans la partie la plus Septentrionale de cette dernière, c'est-à-dire chez les Lapons, (*Ol. Rudb. de fast. Runic. T. II. p. 613.*) cette même figure de la *Triquetra*. (*Voyez ici la Planche VI. N° 4.*) Elle est formée de trois cuisses & de trois jambes de femmes, repliées les unes sur les autres & réunies en un centre, de sorte qu'en tous sens elles forment une figure triangulaire ; le nombre *trois* est exprimé par les *trois* lignes dont sont formées les dessous des cuisses : cette figure singulière est évidemment composée comme celle de la statue *Tricéphale*, par laquelle les Indiens expriment les *trois actes de la puissance Divine*, au moyen de la réunion de trois têtes sur un même corps. Ces têtes représentent *l'Etre Principe de tout, l'Etre Générateur, & l'Etre moyen des Générations*, de l'ancienne Théologie des Scythes. Ces deux derniers marquoient les actes de la volonté de *l'Etre Principe de toutes choses* ; & comme la volonté est supposée procéder de l'entendement, on en représenta les actes & le principe par des têtes réunies : la notion de ces trois actes divins, fit regarder comme sacré le nombre trois par lequel on les déterminoit, & le nombre neuf qui en étoit le produit, quand on le multiplioit par lui même.

Si l'Ordre des Actes qui procèdent de la Volonté, fut marqué par des têtes réunies sur un corps, l'action qui en résulte fut marquée par la multiplication des bras de la même figure. Quelquefois on en supprima le corps, & trois têtes suffirent à cet emblème des actes de la Puissance ; quelquefois aussi en supprimant le corps on le suppléa par trois bras réunis en Triangle, qui marquerent l'action de cette même puissance : cet emblème se voit encore sur les médailles Celtiques. La *Marche* & le *Cours* des choses qui se suivent ou se succèdent, fut marquée par des jambes qui se réunissent dans une même action, & sem-
blent

Les Finois descendus des Tschoudes, élevoient des Monceaux de Pierres sur les sépultures, & leur donnoient le nom de

blent retourner sur le centre dont elles partent : la Sicile dont la forme est triangulaire, dont les côtes se suivent en se repliant à chacune des pointes ou promontoires situés à ses trois extrémités, fut exprimée par les trois jambes de la *Triquetra*, à laquelle on donna le nom de *Trinacrie*, de celui de la Sicile même : cette même figure, chez les peuples du Nord auxquels elle servit de *Calendrier*, exprima les trois Saisons, dans lesquelles ils divisoient l'année, & qui se succèdent dans un cours continu. On faisoit alors chez eux trois sacrifices, dont l'un tomboit dans l'Automne, l'autre au milieu de l'Hyver & le troisième dans le courant de l'Eté. (*Verel. Hist. S. Ola. cap. cxvii.*) Les Grecs divisoient de même l'Année en trois Saisons, qu'ils appeloient *Heures*, & auxquelles ils donnoient des noms de femme ; c'étoient la *Loi*, la *Justice* & la *Paix* ; (*Hesiod. Théog. Εὐνομίην τε, Δίκην τε, καὶ Εἰρήνην τε θαλυσίαν.*) & c'est sans doute parce que ces saisons portoient des noms féminins, qu'on donnoit à la figure qui les représentoit des cuisses & des jambes de femme.

Les habitans de l'Argolide & de la Laconie, Doriens & par conséquent Pélasgues d'Origine, descendoient, comme nous l'avons vu, de ces mêmes Scythes Agathyrses, qui peuplerent le Nord de l'Asie & de l'Europe, où ils prirent les noms de Tschoudes, d'Hyperboréens, de Finois, &c. Ces mêmes peuples sortis d'Argos & de Lacédémone, fonderent dans l'Asie Mineure, les villes de Selgé d'Aspende, auxquelles on attribue des médailles où se voit la *Triquetra*, dont la forme fut employée chez les descendans des Tschoudes Finois, pour marquer la divisions des saisons de l'année. Ces médailles de la Selgé & d'Aspende, représentent constamment des jeux. Sur l'une d'elles (*Recueil. de méd. des Peupl. & Vill. T. III. Pl. LXX. N° 5 & 6.*) on voit des *Luteurs*, & à leur revers une figure en habit Scythique, qui paroît exécuter quelque tour de force, au moyen de deux cordes. Une figure nue, mais armée d'un casque, d'une épée & d'un bouclier Argien, est représentée sur une autre médaille de la même ville. (*Id. N° 7 & 8.*) On voit ici trois exercices différens : ils expriment assurément ceux qu'on pratiquoit dans les jeux sacrés ; car c'est la seule raison pour laquelle ils peuvent avoir été représentés sur les monnoies publiques, où ces jeux sont, ordinairement exprimés par des vases dans lesquels

de *Comase*; ce mot en Grec signifie *acervus Lapidum*. Tel étoit le tombeau dont il est parlé dans la *Finboga Ramma Saga* :

lesquels on voit la figure des Palmes qu'on y distribuoit, & quelquefois les noms des fêtes mêmes. Les Athlètes, dans toutes ces monnoies de Selgé ou d'Aspende, ont près d'eux la *Triquetra*; ou du moins elle est représentée à leurs révers : elle paroît y indiquer les Saisons de l'année, pendant lesquelles on renouvelloit les fêtes dans lesquelles on célébroit des jeux. Ces fêtes semblent avoir été au nombre de trois, comme celles où se faisoient les sacrifices des peuples du Nord, dont les jours fériaux étoient marqués sur cette figure de la *Triquetra* : la forme en est trop particulière, pour n'avoir pas eu un sens emblématique, de même qu'une origine commune, relativement à ceux qui l'employèrent.

Les Peuples appelés *Cadusiens* par les Grecs, se donnoient à eux mêmes le nom de *Gélons* ou *Géléens*. (*Plin. Hist. Nat. lib. vi. p. 181. Gelæ, quos Græci Cadusios appellavere*) Ils habitoient les montagnes voisines des *Amardes*. (*Strab. Geogr. lib. xi. p. 523. Καδοισίων κατοικία τῶν ὀρεινῶν, ἧς Ἀμαρδῶν.*) Ainsi qu'eux, comme nous l'avons fait voir, ils descendoient de ce *Gélon*, frère de *Scythès*, dont les descendans s'étendirent dans l'Inde & dans la Chine : la postérité d'*Agathyrse*, frère de *Gélon* & de *Scythès*, connue sous son nom & sous ceux de *Tschoudes*, d'*Hyperboréens*, de *Finois*, &c. peupla le Nord de l'Asie & de l'Europe. Un fleuve & une ville de la Sicile furent appelés *Géla* ; cette ville, dans laquelle naquit *Gélon* qui la gouverna, lui donna son nom, & ses peuples portèrent celui de *Géléens* : Agrigente fut une de leur colonie ; à l'exemple de sa Métropole, elle porta sur ses médailles l'emblème du *Bœuf à tête humaine*. Ce même emblème est empreint, de la même façon, sur les médailles des *Mardes*, dont les *Amardes* étoient une Tribu ; (*Voyez la Planche XV. du I^{er} Vol. N^o 2 & 3.*) ceux-ci demeuroient au voisinage des *Géléens*. On trouve ce même *Bœuf à tête humaine*, sur les monnoies d'un peuples voisin des *Mardes* & des *Amardes* ; (*Idem. N^o 4.*) il porte le *Modius* comme le *Sérapis* des Egyptiens, & paroît ailé. C'est probablement aux *Géléens* de l'Asie, qu'il faut attribuer ces médailles, dont les caractères ressemblans à ceux des Perses nous sont inconnus. Sur d'autre médailles du même pays, on voit le *Lion avec des ailes*,

Saga : par des vers conservés dans l'Edda, & attribués par quelques-uns à Odin même, on voit qu'ainfi que les Grecs plaçoient

il est le fymbole du Soleil *Diurne*, comme le *Bœuf* est celui du Soleil *Nocturne* ; tous deux ensemble expriment la révolution de l'Astre, qui dans son cours de vingt-quatre heures forme le jour naturel. Le revers de ces deux fymboles du Soleil, présente un *disque*, autour duquel font disposées trois figures, dont la forme est celle d'un *croissant*, évidemment prise de celle des cornes du *Bœuf*, ainfi qu'il est aisé de s'en convaincre, par l'inspection des cornes du double *Bœuf*, représenté dans la médaille du N° 6. *Planche XV*, avec un emblème semblable, sur lui & à son revers. Ces trois *Croissans* sur les médailles de Délos, (*Voyez la Planche XIX. N° 4. du premier Vol.*) y font les fymboles des Dieux qu'on y adoroit. Arrangés au tour du *Disque* qui représente le *Monde* sur les médailles des Mardes des Amardes & des Géléens, ils marquent la *Courfe annuelle* du Soleil ; & les trois *Saisons* dans lesquelles il divise l'année, font représentées par leur disposition *triangulaire*. Cette figure est une *Triquetra*, elle marque, comme celle des peuples du Nord, & celle des habitans de Selgé & d'Aspende, les divisions de l'Anée formées par l'Astre, dont les fymboles se trouvent à la face de ces médailles. Des jambes de femme caractérisant encore mieux que des *Croissans* la marche des *Saisons*, on les mit à la place de ces mêmes *croissans*, dans lesquels on reconnoit l'ébauche & pour ainfi dire la première idée de cette figure symbolique de la *Triquetra*.

Camarina, ville de Sicile, dont les champs tenoient à ceux des Géléens, *Virgil Æneid. lib. iii. v. 701.*

*Apparet Camarina procul, campique Geloi,
Immanis que Gela fluminis cognomine dicta.*

Camarina dis-je, nous a laissé des médailles, dont les types ressembloient si fort à ceux des Mardes de l'Asie, que les plus habiles antiquaires les ont confondus les uns avec les autres. Cette ressemblance frappante peut-elle être l'effet du hasard ? Le hasard peut-il avoir donné à deux peuples de la Sicile voisins l'un de l'autre, des emblèmes dont il n'y a pas de modèle dans la nature, & qui malgré cela sont les mêmes qu'emploierent deux peuples de l'Asie dont les territoires se touchoient ? Le hasard enfin peut il avoir donné à des peuples

Siciliens

plaçoient sur les grands chemins, des monceaux de pierres consacrés à Mercure, les peuples du Nord les mettoient de même

Siciliens & à des particuliers, les même noms qui furent ceux des Scythes Géléens & de leur fondateur ? ne seroit il pas à croire que les Scythes Géléens, qui s'étendirent dans l'Asie, s'établirent vers l'isle de Crete ou de Rhodes, dont sortit la famille de Gélon, & dont on prétend que Géla fut une colonie ? (*Herodot. lib. vii. & Thucydid. lib. vi.*) Enfin, n'étoit il pas aussi facile aux Géléens de l'Asie, de venir dans les isles de Crete & de Rhodes, qu'il le fut aux habitans de ces isles d'aller s'établir sous le nom de Géléens sur le rivage de la Sicile ? Ces noms, ces emblèmes multipliés, ne nous apprennent ils pas ce que les auteurs n'ont pas sçu nous dire, ou ce qui nous manque des auteurs dont le tems nous a privé ?

Gélon premier, reconnu pour le *Bienfaiteur* & pour le *Sauveur* de la Sicile, en fut déclaré *Roi* ; (*Diod. lib. xi. p. 425. Μία φωνή πάντας ἀποκαλεῖν εὐεργέτην, ἢ σοτῆρα, ἢ βασιλέα*) depuis la victoire d'Hymere, il fut toujours aimé par les Siciliens & jouit d'une grande autorité parmi eux. (*Diod. in eod. lib. xi. p. 423. Διὰ τὸ μέγεθος τῆς εὐημερίας ἀποδοχῆς ἐτύγγχανεν, οὐ μόνον παρὰ τοῖς πολίταις, ἀλλοὶ ἢ καὶ ὅλην τὴν Σικελίαν.*) Le Prince, qui parvint le premier à ces titres & à cette autorité, est aussi le premier sur les médailles duquel on voit le Symbole de la *Triquetra*. (*Vid. Parut. Gélon. medag. d'Orv. I.*) Elle y paroît avec un *Disque* dans son milieu, exactement comme celui de la *Triquetra* des Géléens de l'Asie ; & il semble que, vers son tems, ce symbole commença à devenir celui de la Sicile. Dans un voyage que je fis dans cette isle, j'achetai à Messine un pied de *Candélabre* qu'on a restitué depuis ; il est à présent dans le *Musæum Britannique*. Ce pied est formé d'une *Triquetra*, ou de trois jambes de femme, dont les pieds sont ceux du cheval : cet animal fut spécialement consacré au Soleil ; on l'ateloit à son char, & la révolution de ce char formoit celle de l'année, de laquelle les *Saisons* étoient les parties ; les pieds de cheval, mis à la place de ceux des trois jambes de femme destinées à représenter les *Saisons*, expriment leur cours, formé par la marche des chevaux du Soleil, & le retour circulaire de ces mêmes jambes sur elles mêmes, marque la succession de ces mêmes saisons, & le cercle continuel qu'elles semblent décrire dans la durée des tems. Le Candélabre auquel ce Symbole ser-

même sur les routes publiques; les parens des morts apportent ordinairement ces pierres. Ils les accumuloient les
unes

vit de pieds, porte le caractère propre à le faire reconnoître comme ayant anciennement été consacré au Soleil par les peuples, chez lesquels on a trouvé ce monument. On voit par cette figure, que la *Triquetra* exprima chez les Siciliens les *Saisons*, comme elle les exprima chez les peuples du Nord, & chez les Géléens de l'Asie. Ces derniers voisins des Mardes & des Amardes l'étoient aussi de la Bactriane & du pays des Sacques, dont ils étoient originaires. Ce pays est maintenant habité par les Tartares, sur les monnoies desquels nous avons montré qu'existe encore le *Triangle*, aussi marqué par trois *Globules* sur les monnoies d'argent du Thibet. Ce *Triangle* étant le fondement de la *Triquetra*, s'est donc conservé dans les pays mêmes d'où nous voyons sortir l'emblème du *Bœuf*, qui en fut transporté dans les contrées du Nord, dans l'Asie & dans la Sicile, avec celui de la *Triquetra*. Quelque sens particulier qu'aient pu dans la suite lui donner les Siciliens, en l'appliquant à la figure propre à leur pays, de ce que les anciens Grecs, comme les anciens peuples du Nord, divisoient l'année de la même façon, il semble que cette figure fut dans des tems très-reculés employée chez les premiers à représenter les années, comme elle les représenta chez les autres. Quand des formes *Symboliques*, comme l'est celle de la *Triquetra*, furent employées par différens peuples, il en faut chercher l'interprétation, chez ceux qui conserverent plus long-tems le sens *primitif* ou l'*intention* de ces formes *arbitraires*; tels paroissent avoir été, par préférence aux Siciliens, les Géléens de l'Asie, les habitans de Selgé & d'Aspende en Pamphylie, & particulièrement les peuples du Nord, chez lesquels l'usage même de la *Triquetra*, montre la raison qui la fit inventer, & rend compte de la bizânerie de cette figure singulière.

La fable du Phénix, rapportée dans Hérodote, (*Lib. ii. c. lxxiii.*) de même que celle de l'Oiseau de l'Edda qui vivoit 300 jours, & celle de la Frégga des Scandinaves, sont reconnues aujourd'hui pour être des emblèmes de l'année & de la marche du Soleil: ces emblèmes ne purent être inventés que par les nations Septentrionales, parce qu'ils ne conviennent qu'à leur climat (*Hist. de l'Astron. Anc. p. 99.*) & au parallèle de 71°, sous lequel vivoient les peuples chez lesquels la forme de la *Triquetra* fut employée à représenter l'année

& ses

unes sur les autres en forme de collines.. Depuis que Freyus se fut fait enterrer sur une éminence près d'*Upsal*, Snorr rapporte

& ses divisions. Ces peuples habitoient le voisinage, ou le pays même des anciens Hyperboréens. On trouve chez ceux-ci une fable toute semblable, c'est celle du Soleil, qui visitoit leur pays chaque dix-neuvième année : (*Diod. lib. ii. p. 159. Λέγεται δὲ ὅτι τὸν θεὸν δι' ἐτῶν ἑνεακαίδεκα καταντῶν εἰς τὴν νῆσον.*) alors, ajoute Diodore “ les Astres retournoient au point dont ils “ étoient partis, c'est pourquoi cette révolution de xix ans fut appelée “ la Grande Année par les Grecs.” (*Καὶ διὰ τοῦτο τὸν ἑνεακαίδεκατῆ χρόνον ὑπὸ τῶν Ἑλλήνων μέγαν ἐνιαυτὸν ὀνομάζουσθαι.*) Les Grecs reconnoissoient donc avoir reçu cette grande année des Hyperboréens, dont suivant Platon ils tenoient la doctrine des Enfers : pourquoi n'en auroient ils pas reçu dans des tems plus anciens encore, la division de l'année en trois saisons, avec la forme de la *Triquetra* qui l'exprimoit, & que l'on trouve d'une part conservée chez les descendans de ces peuples, & de l'autre représentée sur les médailles Grecques, où elle doit indiquer des fêtes annuelles, avec les jeux qui leurs étoient propres ?

La Période de xix années, qui concilie les mouvemens du Soleil & de la Lune, & marque à deux heures près le moment où ces deux Astres se retrouvent au même point du Ciel, est ce que d'après les Grecs nous appelons le Nombre d'or ; elle leur fut communiquée par Méton, pendant les Jeux Olympiques célébrés l'an 432 avant notre Ere, dans la 77^e Olympiade. M. Bailly ne peut croire que ce Cycle ait été inventé par Méton. (*Hist. de l'Astron. Anci. p. 226 & 251.*) Sa conjecture est non seulement démontrée vraie, par le passage de Diodore cité ci-dessus, mais encore par quelques manuscrits de ce même auteur, où le nom de Méton mis à la place du mot *Μέγαν*, avant *ἐνιαυτὸν*, marque au lieu de la Grande année, l'année de Méton ; les Grecs l'avoient prise de la Période Hyperboréenne, ou du moins la fondoient sur les motifs dont se servoient les Hyperboréens pour célébrer leurs fêtes, à l'occasion du retour de la Période de xix ans. Le manuscrit, d'après lequel Poggio fit sa traduction, publiée en 1531, lui a fait rendre ce passage, *ob eam rem hujus modi annorum tempus a Græcis Metonus annus nominatur.*

porte que les personnes les plus distinguées y firent élever non seulement des tombeaux en forme de collines, mais encore des

La Chine, que nous avons vu avoir été peuplée par les Scythes ; l'Inde, que nous avons vu avoir été civilisée par ces mêmes peuples ; la Chaldée, qu'ils parcoururent, & qu'ils gouvernèrent avec toute l'Asie, connurent très-anciennement la Période de xix ans, que l'on trouve chez les Hyperboréens. Cela ne prouve-t-il pas un centre commun d'où partirent les Chinois, les Indiens & les Hyperboréens, que tant de faits nous montrent être descendus de cette même famille, dont la Branche aînée s'étendit vers la Chine, dont celle de Gélon occupa l'Asie Orientale, & dont celle d'Agathyrse se transporta dans le Nord de cette même Asie ? La découverte d'un Cycle " le plus exact, le plus court & le plus commode de tous ceux qu'on pouvoit " imaginer pour concilier les mouvemens du Soleil & de la Lune." Suppose une suite d'observations, qui doit avoir duré pendant un grand nombre d'années ; il a fallu répéter ces observations pendant plusieurs Cycles de xix ans ; ces opérations supposent l'invention des Arts, celle des Lettres & de l'Ecriture, sans laquelle on n'eut pu ni les faire, ni les transmettre à la postérité ; tout cela ne nous montre-t-il pas combien les caractères Hyperboréens, employés à écrire les tables qui se voyoient à Délos, devoient être antérieurs au tems de l'arrivée de Cadmus en Grèce ? Stralemberg assure qu'on voit encore sur les rochers des deserts de la Tartarie, des inscriptions en lettres Runiques ; elles ont une telle analogie avec celles des anciens Grecs, qu'il est aisé de concevoir comment on put les lire en Grèce au tems de l'expédition de Xerxès, si c'étoit dans ces lettres que furent écrites les tables de Délos, & quand on considère les traditions des Grecs mêmes, quand on voit chez eux tant de formes employées par les habitans du Nord, tant de coutumes qui sont exactement les mêmes, tant de superstitions qui se ressembtent, tant d'idées qui tiennent les unes aux autres, chez des peuples séparés par des distances que le commerce n'a pu rapprocher, & qui ne l'ont pu être que par une religion commune, dont nous voyons clairement les traces, dans leurs monumens & dans leurs histoires comparées, ne doit on pas conclure que ces peuples sortirent d'une même famille, dont le berceau ne doit se chercher ni dans la Grèce, ni dans le Nord de l'Europe, mais chez les nations qui portèrent leurs institutions aux extrémités de l'Asie, & à toute la terre connue des anciens ?

tombeaux

tombeaux formés par des pierres sépulcrales; ces usages furent exactement ceux de la Grèce.

Par la préface, mise par Mr. Gerard Schöning à la tête du second volume de l'histoire des Rois de Norvege de Snorr, on voit qu'en 1776, on trouva dans de très-anciens tombeaux ouverts près de *Jagerspris*, par ordre du Prince Frédéric de Dannemarc, des épées, des haches & des marteaux d'une pierre très-dure, taillées avec leurs manches, pareils à ceux qu'on a trouvés dans les mines des Tschoudes au voisinage du *Schlängenberg* : on ne découvrit avec ces derniers que des instrumens d'airain, sans aucune trace de fer : cela fit penser, (169) que ces tombeaux précéderent le tems où l'on connut l'usage de ce métal. Durant mon séjour à Naples, on découvrit dans la partie de la Lucanie, autrefois habitée par les Pélasgues Oenotriens, (170) des tombeaux, dans lesquels étoient des pointes de fleches, avec une épée faites de pierres. Ces morceaux conservés aujourd'hui dans la collection des antiques achetées par le Musæum Britannique, sont des monumens des arts du peuple ancien, de qui nous avons vu que les Grecs & les habitans du Nord reçurent les leurs : ils prirent de lui la forme de leurs sépultures, avec l'usage d'y enfermer les choses dont ils se servoient en cette vie, dans l'espérance de s'en servir encore dans l'autre : & comme la nature des armes retrouvées dans

(169) Voyage de Mr. Pallas. T. II. p. 399. *et suiv.*

(170) Dionys. Halic. Hist. Rom. lib. i.

les plus anciens tombeaux des Pélasgues Oenotriens, montre des tems antérieurs aux Dactyles Idéens, qui suivant le marbre d'Arondel, donnerent le fer aux Grecs : (171) ainsi les mêmes instrumens trouvés dans les mines & les tombeaux des anciens peuples du Nord de l'Asie & de l'Europe, nous montrent que les colonies, envoyées par les derniers chez les autres, remontent à des tems très-éloignés de tous ceux dont l'histoire s'est conservée jusqu'à nous.

Des armes & d'autres instrumens en pierres, de la nature du Silex, ont été trouvés dans la province de Cornwal, vers la pointe la plus occidentale de l'Angleterre : (172) on a d'ailleurs découvert des monumens du même genre dans presque toutes les provinces de cette isle : il s'y trouve aussi des tombeaux, élevés sous des formes absolument pareilles à celles qu'employèrent toutes les colonies des Agathyrses, en quelques contrées qu'elles se soient portées : cela joint à la Doctrine des Enfers qui paroît être venue par ces peuples dans les Isles Orcades, au nom donné à ces Isles, ainsi qu'à celui des plus anciens habitans de la Bretagne, semble nous assurer que l'usage des tombeaux, soit en collines, soit en pierres amoncelées les unes sur les autres, y précéda de beaucoup l'arrivée des Danois, qui l'envahirent dans le douzième siècle. Les médailles tirées des tombeaux Romains qui ont ces mêmes formes de collines, prouvent

(171) Marm. Oxon. Epoch. XI.

(172) Borlase. *Antiq. of Cornwall.*

indubitablement ce fait ; car en faisant ces sortes de sépultures, les Romains se conformerent aux formes des choses en usage, dans le pays où ils se trouvoient, & qui l'avoient anciennement été dans l'Italie, comme bientôt on le verra. Quant aux Danois, ils ne renouvelèrent pas cet usage en arrivant en Angletèrre, mais ils suivirent celui qui exista chez eux dès leur origine : il leur fut apporté par les peuples venus du pays des Hyperboréens, soit que ces peuples fussent les mêmes que les Finois ou les Tschoudes, soit que ce fussent des Cimmériens ou des Cimbres, puisque ceux-ci ne diffèrent des premiers que par les noms & les tems de leurs émigrations, car tous sortirent des mêmes contrées, & furent dans leur principe les mêmes nations. Il est assuré que dès l'an 1016 de notre Ere, Canut Roi de Dannemarc ayant abordé dans la province d'Essex, y combattit & défit *Edmund surnommé côte de fer*. Après cette victoire, on éleva dans le champ de bataille plusieurs tombeaux en forme de collines, sous lesquelles on enterra les morts ; ces tombeaux portent encore le nom de *Bartlow-Hills* : on a trouvé dans l'une d'elles, une urne de pierres, avec deux corps placés à l'opposite l'un de l'autre. Deux pierres semblables contenoient aussi des ossemens, avec des chaines de fer pareilles à celles dont on sert pour des mors de cheval : ces sortes de sépultures étant peu communes en France & en Italie où on les a détruites, j'ai fait représenter ici, à la *Planche VII.* celles de *Bartlow-Hills*, afin que chacun puisse s'en former

une idée précise, & les comparer à celles des Grecs dont-il convient à présent de parler.

Suivant Athenée, on rencontroit fréquemment dans la Laconie, des monticules élevés pour servir de tombeaux aux compagnons de Pélops. (173) Ce prince qui donna son nom au Péloponèse, (174) y vint de Phrygie, où certainement ces tombeaux étoient en usage: (175) car la Phrygie fut long-tems habitée par des Pélasgues, dont on a vu l'origine remonter aux Agathyrses, dans les pays desquels cette forme de tombeaux, se retrouve encore à présent. (176) Dans le Septieme livre de l'Iliade, les Grecs par le conseil de Nestor, après avoir brûlé tous les corps de ceux qui venoient de périr devant Troye, éleverent autour du bucher, un *mon-*

(173) Anthen. *Deipnos. lib. xiv. p. 625.* "Ἰδοὺς δ' ἂν καὶ τῆς Πελοποννήσου πανταχοῦ μάλιστ' ἐν Λακεδαιμονίᾳ χώματα μεγάλα αἰ καλοῦσι τάφοις τῶν μετὰ Πέλοπος Φρυγῶν. *Visuntur in Peloponeso ubique, potissimum Lacedemone, ingentes tumuli, quos Phrigum Pelopis sociorum dicunt esse sepulcra.*

(174) Strab. *Geograph. lib. vii. p. 321.*

(175) Homer. *Iliad. lib. xi. v. 371.* Le Tombeau d'Ilus troisieme Roi de Troye, dont Homere parle ici, est caractérisé comme celui de Patrocle dont il est parlé dans la note suivante, & qui étoit élevé en colline: tous deux sont appelés du même nom, mais celui d'Ilus, construit par les Troyens bien avant la guerre que leur firent les Grecs, avoit à sa sommité une *Stele*, ou *colonne*, comme celles dont on a parlé ci-dessus.

Στήλη κεκλιμένη, ἀνδροκμήτω ἐπὶ τύμβῳ,
Ιλου Δαρδανίδαο, παλαιῶν δημογέροντι.

*- Columnam prætentam habens, viri defuncti ad sepulcrum,
Ili Dardanidae, prisce senis honorati.*

(176) Voyez la note 172.

ticule,

ticule, sous lequel ils ensevelirent leurs cendres en commun ;
(177) Homere rapporte ailleurs plus particulièrement la maniere dont on élevoit ces sépultures : Achille, pour rendre les honeurs funebres à Patrocle son ami, & lui ériger un tombeau qu'il destinoit dans la suite à devenir le

(177) Homer. *Iliad. lib. vii. v. 335.*

Τῦμβον δ' ἀμφὶ πυρὴν ἓνα χεύομεν ἐξαγαγόντες,
Ἀκρίτον ἐν πεδίῳ.

*Tumulum autem circa Pyram unum aggesta-terra faciamus egressi,
Omnibus communem in Campo.*

Ce tombeau étoit dans le Camp même des Grecs, où Nestor leur parle & où il leur dit qu'il faut apporter les corps de ceux qui ont été tués ; αὐτοὶ δ' αἰργόμενοι κυκλήσομεν ἘΝΘΑΔΕ νεκρούς. *Nos vero congregati curribus-advēhemus Huc cadavera.* Ce même endroit fut entouré de tours, de murs qui les unissoient, & d'un fossé : c'est pourtant ce qu'Homere appelle Πεδίῳ, d'un nom qui de son tems signifioit également un *Champ* & un *Camp*, comme il signifie encore la même chose chez les Italiens. Cela m'a fait traduire ailleurs, le mot *Pedion*, que Strabon dit avoir la même signification que celui d'*Argos* dans les langues Macédoniennes & Thébaliennes, par le mot *Camp*. Une ville ressemble en effet bien plus à un *Camp* qu'à un *Champ* : les anciens Grecs étant descendus des Scythes, vivant comme eux sous des tentes, leurs *Camps* donnerent lieu à la naissance des premières villes de la Grèce. C'est je crois de l'usage d'enterrer les corps des guerriers dans les *Camps*, que vint ensuite chez les Grecs, celui de les enterrer dans les villes ; ce qui ne fut pas dans les premiers tems de Rome. Mais il est naturel de croire, que les *Camps* des premiers Grecs s'étant convertis en villes, on suivit dans celles-ci les coutumes suivies dans les autres. Celle d'y placer des tombeaux fut de ce nombre. Ils s'y trouverent nécessairement quand on commença à bâtir des cabanes & ensuite des maisons solides, en place des tentes dont on s'étoit servi précédemment.

lien, (178) fait apporter une immense quantité de bois, (179) dans l'endroit marqué à cet effet, & qu'il a choisi au bord de la mer. (180) On a déjà vu les raisons pour lesquelles les anciens placèrent leurs tombeaux sur les grands chemins, & dans le voisinage de la mer, des fleuves, des rivières & des eaux en général. (181)

Les compagnons d'Achille viennent avec leurs armes accompagner le corps de Patrocle, & le portent au milieu d'eux. (182) Il est *desarmé*, parce qu'Hector la dépouillé de l'armure qu'il portoit en combattant contre lui: *ses compagnons coupent leurs cheveux, les jettent sur son corps & l'en re-*

(178) Homer. *Iliad.* lib. xxiii. v. 125.

Εἰθ' ὅρ' Ἀχιλλεύς
Φρασσάτο Πατρόκλῳ μέγα ἥριον, ὅδ' οἱ αὐτῶ.

Ubi Achilles

Designaverat Patroclo magnum sepulcrum, atque sibi ipsi.

(179) Homer. in eod. lib. v. v. 127.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πάντῃ παρακαίβαλον ἄσπετον ὕλην.

At postquam undique apposuerant immensam materiem.

(180) Homer. in eod. lib. v. v. 125.

Καὶ δ' ὅρ' ἐπ' αἰῆς βάλλον ἐπισχέρω. —

Atque in Littus dejecerent ordine.

(181) Voyez à ce sujet, ce qui a été dit dans le premier volume de cet ouvrage.

(182) Homer. *Iliad.* lib. xxiii. v. 134.

Εν δὲ μέσοισι φέρον Πατρόκλον ἑταῖρο.

In mediis autem ferebant Patroclum socii.

couverent

couverent tout entier. (183) Cette marque de dévouement, est imitée par Achille même; il remet ses cheveux qu'il a coupés dans les mains de Patrocle. Une telle cérémonie tenoit lieu du dévouement des Scythes (184) & des anciens habitants du Nord, qui se faisoient ensevelir avec leurs chefs, & quelquefois avec leurs amis.

Les Princes de l'armée des Grecs restent autour du corps, mais les troupes se retirent dans leurs quartiers. (185) On commence alors par élever le bucher: douze Troyens immolés aux mânes du défunt, y sont placés confusément avec les chevaux & les chiens égorgés en son honneur: (186) on dépose le corps de Patrocle, dans le milieu & sur la partie la plus haute (187) de ce bucher; sa forme étoit celle d'une *Pyramide*, dont le sommet seroit tronqué, comme l'est celui des *Pyramides* d'Egypte. (188) Leur nom vint de celui de *Pyra*, donné à ces sortes de buchers funebres. Nous

(183) Homer. in eod. lib. v. 135.

Θριξὶ δὲ παντα νέκυν κατὰκύνουν, αἶς ἐπέβαλλον
Κεϊρόμενοι.

Capillis vero totum mortuum tegebant, quos injiciebant
Tondentes.

(184) Herod. lib. iv. cap. lxxi.

(185) Homer. Iliad. lib. xxiii. v. 158, et seq.

(186) Homer. ub. supr. v. 175.

(187) Homer. in eod. loc. v. 165.

Ἐν δὲ πυρῇ ὑπὸ αἵτῃ νεκρὸν θέσαν, αἰχνίμενος κῆρ.

Et in Pyra summa cadaver posuerunt dolentes corde.

(188) Homer. Iliad. lib. xxiii. v. 217.

trouvons
trouvons

trouvons dans Snorr la raison pour laquelle on les élevoit très-haut & l'on y employoit tant de bois ; car en parlant de la mort d'Odin, il dit *qu'on brûla son corps d'une manière honorable, au milieu des flammes qui s'élevoient très-haut : on croyoit alors, ajoute cet auteur, que plus le feu s'élevoit, plus celui dont le corps étoit brûlé recevoit d'honneur dans le Ciel.* Ce-ci nous donne la raison de la prodigieuse grandeur des Pyramides, construites par les Egyptiens à la mémoire des morts ; car nous avons montré que dans leur pays, totalement privé de bois, elles tenoient lieu du bucher, dont elles conserverent toutes les formes : elles sont en effet construites par assises, qui vont toujours en diminuant, comme les buchers représentés sur les médailles impériales, & leur sommet s'applatit, pour marquer l'endroit où l'on plaçoit les morts dans le tems de l'ustion.

La cérémonie de l'ustion se faisoit pendant la nuit : (189) durant tout le tems de sa durée, Achille tenant une coupe d'or, tiroit d'un vase de *forme ronde, le vin dont il répandoit des libations sur la terre.* (190) Les feuilles de Vigne & de Lierre,

(189) Homer. *Iliad.* lib. xxiii. v. 218.

Ὅ δὲ πῶννυχ' ὤκν' Ἀχιλλεύς
Χρυσέου ἐκ κρητῆρος, ἔχων δέπας ἀμφικύπελλον,
Οἶνον αἰφυσσόμενος χαίμαδι χέει δέῃ δὲ γαῖαν
Ψυχὴν κυκλήσκων Πάτροκλ' ὀδυρομένοιο.

*Tota nocte autem velox Achilles.
Aureo ex cratere, tenens poculum rotundum
Vinum hauriens, in humum.*

(190) Homer. *Iliad.* lib. xxiii. v. 243 & 253.

comme

comme les Raifins souvent sculptés de relief sur les urnes fépulcrales, ainfi que les Pateres & autres Vases, rappellent ces *libations* de Vin faites en l'honneur du Dieu des Mânes, du Soleil nocturne, ou ce qui est la même chose de l'Etre Générateur, que ces *anciennes* cérémonies nous montrent encore avoir été le Dieu qui présidoit à *la mort* de même qu'à la *vie*. De tous les peuples de la terre, les Tartares descendants des Scythes, font aujourd'hui les seuls qui font des libations à l'honneur des morts ; ils les répandent du côté du Nord, parce que c'est de là que vinrent à leurs ancêtres la doctrine des Enfers, que nous avons vue sortir du pays des Hyperboréens, d'où elle se répandit chez tous les *anciens* peuples.

Après l'extinction du bucher de Patrocle, on ramasse les restes de ses ossemens, on les renferme dans un vase d'or, pour y joindre dans la suite les cendres d'Achille, (191) celui-ci fait *d'abord élever un tombeau d'une grandeur médiocre, pour être augmenté dans sa hauteur & dans sa largeur,*

(191) Homer. in eod. libr. v. 245.

Τύμβον δ' οὐ μάλα πολλὸν ἐγὼ πονέεσθαι ἄνωγα,
Ἄλλ' ἐπιεικέα τοῖον, ἔπειτα δὲ καὶ τὸν Ἀχαιοῖ
Εὐρύν θ' ὕψηλόν τε τιθήμεναι οἳ κεν ἐμείο
Δεύτεροι ἐν νήεσσι πολὺλήϊσι λήψῃσθε.

“ Tumulum autem non admodum magnum ego fieri volo
“ Sed mediocrem quemdam : postmodum vero et hunc Achivi
“ Latumque altumque facite, qui quidem me
“ Posteriores in navibus, multa-transita-habentibus relinquentur.”

quand

quand à l'avenir on l'y aura enterré lui même. (192) On voit que l'usage d'aggrandir ces tombeaux, suivant la qualité des personnes auxquelles ils étoient destinés, existoit chez les Grecs, au tems de la guerre de Troye, comme il exista chez les Danois & les Bretons, ainsi qu'on peut le remarquer par les différentes grandeurs de ces tombeaux, encore existans en différens endroits, & dans ceux de *Bartlow's-Hills*, dont on trouve ici la représentation. (193)

Quand les Grecs eurent éteint avec du vin, (194) l'incendie du bucher de Patrocle, ils éleverent, sur l'endroit même où il avoit été, le tombeau qu'ils lui destinoient, en amoncelant des terres qu'Homere appelle *Fusiles*, (195) parce que toujours portées dans le point le plus élevé, elles en descendoient pour remplir le cercle qu'on avoit tracé autour de l'espace occupé par le bucher. Ce cercle, comme on la déjà dit, marquait les fondemens du tombeau : (196) j'en ai fait graver ici un de cette espece trouvé dans le Lancashire ; sa forme me semble très-propre à développer, ce passage d'Homere, & à faire voir en même tems l'exacte confor-

(192) *Planche VII.*

(193) *Homer. Iliad. lib. xxiii. v. 250.*

Πρῶτον μὲν κατὰ πυρκαϊὴν σβέσαν αἰδομένη οἶνω.

Primum quidem Pyram extinxerunt nigro Vino.

(194) *Homer. in eod. lib. v. 256.*

(195) *Ver. 255.*

(196) Voyez ici la *Planche VI.*

mité des coutumes funéraires employées dans les pays autrefois habités par les Celtes, avec celles des Grecs.

La figure A représente l'élévation de ce tombeau, dont le plan se trouve à la figure B, *Planche VIII.* le cercle dont il est environné, fut tracé autour du bucher où l'on avoit brûlé le corps. Car on en a trouvé les cendres & les ossemens renfermés dans un vase d'argille, recouvert de deux pierres buttées l'une contre l'autre, pour empêcher qu'il ne fut endommagé. (*Voyez la fig. B.*) Les pierres dont est formé le contour de ce cercle, sont appelées par Homère les *fondemens* du tombeau ; elles servent en effet à soutenir celles qui s'élèvent à sa surface, où sont accumulées les terres destinées à remplir leur place dans les monumens semblables. On appeloit ces pierres les *Monceaux de Mercure* : (197) ils tenoient lieu des figures mêmes de ce Dieu ; un de ces *Monceaux* se voit placé sur un autel, au revers d'une médaille frappée sous le règne de Commode, dans la ville d'Apamée. (198) Deux caisses formées par des pierres assises les unes à côté des autres partagent le plan de ce tombeau. Elles contenoient deux squelettes : la lame d'une épée fut trouvée à côté de l'un, avec un javelot près de lui l'autre étoit inhumé aux pieds du premier. Cette situation marquant chez les morts, comme chez les vivans, un état inférieur, & ce squelette

(197) Et *Phurn. in Merc.*

(198) Voyez la *Planche VII. Fig. D.* Cette médaille est rapportée parmi celles des peuples & villes dans le recueil de Mr. Pellrin. *Mél. Vol. L. Pl. I. N° 2.*

n'ayant d'ailleurs aucune arme avec lui, cela semble indiquer sa condition moins distinguée. Il paroît être celui d'un esclave, *peut-être* dévoué à la mort, suivant la coutume des Celtes & des anciens Grecs. La personne la plus distinguée de ce tombeau est assurément celle, dont les restes y furent renfermés dans le vase d'argille, après avoir effuyé le feu : car cette sorte de sépulture étoit la plus honorable de toutes celles qu'on put donner. Les pierres accumulées sur ce tombeau y prennent la forme *Conique* ou *Ovale*, pour les raisons que nous avons dites. Homere rapporte que les Troyens ayant brulé le corps d'Hector, *en renfermerent les ossemens dans une cassette, (199) qu'ils recouvrirent de voiles teints en couleur de pourpre* : cet usage donna lieu à la forme de quantité d'urnes sépulcrales en marbre, qui ont la forme de *cassettes* : celle d'Hector fut posée dans une fosse profonde, sur laquelle on entassa un monceau de grandes pierres, qu'ensuite on recouvrit de terre : (200) il existe encore en Angleterre & dans tous les pays habités par les Celtes, des tombeaux

(199) Voyez les cinq premiers vers de la note suivante.

(200) Homer. *Iliad.* lib. xxiv. v. 793.

Ὅσ' ἔα λευκαὶ λεγοῖσθαι κασιγνήτοισι, ἑταίροισι τε,
 Μυρόμενοι, θαλερόν δ' ἐκατεῖβετο δάκρυ παρειαῖον.
 Καὶ τὰ γε χρυσεῖην ἐς λαίρνακα θῆκαν ἑλόντες,
 Πορφύρεοις πέπλοισι καλύψαντες μαλακοῖσιν.
 Αἶψα δ' ἄρ' ἐς κοίλην κόπτετον θάσαν· αὐτὰρ ὑπερθε
 Πυκνοῖσιν λαῖεσσιν κατεσόρεσαν μεγάλοισι.
 Ῥίμφαι δ' ἐσθῆμ' ἔχον.

tombeaux de cette espece, formés à-la-fois de pierres sur lesquelles on a rapporté des terres, qui s'exauissent en forme de collines *ovalaires* souvent très-élevées: tels sont ceux que l'on voit à peu de distance du Rhin, entre Andernach & Cologne. Les anciens habitans de l'Italie eurent des monumens semblables, ainsi qu'on le voit par la description faite par Virgile du tombeau du Roi Dercennus. (201)

IF

*Ossa alba legerunt fratres, sodalesque,
Lugentes, uberesque defundebantur lacrymae per genas.
Et hæc aureum in loculum posuerunt suscepta,
Purpureis peplis oblecta mollibus:
Mox autem in cavam fossam posuerunt; et superne
Densis lapidibus straverunt magnis.
Cito vero tumulum aggrefferunt.*

(201) Virgil. *Aneid.*

— — Fuit ingens monte sub alto
Regis, Dercenni terreno & aggere Bustum.

La forme de *Collines*, donnée dès les plus anciens tems aux Tombeaux de l'Italie, à ceux de la Grèce, à ceux de la Phrygie, à ceux des anciens habitans de l'Angleterre, de l'Ibérie; de la Scandinavie, & en général de tous les Celtes, se trouve chez les Scythes, dans un pays qui tient le milieu entre les extrémités de l'Europe & celles de l'Asie, où cette même forme continue à subsister chez les Chinois. Ils conservent encore ainsi, que les Tartares, une partie des rites funébres des Scythes leurs ancêtres. Navarette rapporte qu'un Viceroy de Canton, fut enterré avec celle de ses femmes qu'il avoit le plus aimée & qui se pendit pour suivre son mari. Cette usage, commun parmi les Tartares, fut autrefois suivi par les Chinois; mais les exemples en sont devenus plus rares, parce qu'ils ne sont pas approuvés par Confucius, (*Hist Général. des Voyages. T. VI. p. 151.*) à ces pratiques Scythiques, qui engageoient les vivans à se dévouer dans les tombeaux, on a substitué des représentations qui en rap-

Il en existe encore un du même genre tout près de Rome : on lui donne le nom de *Monte del Grano*. Il est assez

peulent l'usage. Les Romains, substituerent trente statues de jonc de figure humaine, aux trente hommes qu'anciennement on hoyoit dans le Tibre, pour appaiser la colere de Saturne : (*Dionys. Halicarn. lib. i. cap. xxx.*) ainsi, à la place des hommes & des animaux que les Scythes, les Grecs & les Celtes égorgoient sur les buchers de leurs morts, ou renfermoient dans les tombeaux, les Chinois brûlent aujourd'hui dans leurs funérailles " des figures d'hommes, " de femmes, de chevaux, de selles & d'autres substances, avec quantité de monnoies qu'ils croient être changés dans l'autre vie à l'usage du mort." C'est exactement ce que firent autrefois les Gaulois, comme le rapportent Mela, (*Lib. iii. cap. ii.*) Diodore de Sicile, (*Lib. v.*) & Valere Maxime. (*Lib. ii. cap. vi.*) " Les Chinois mettent aussi dans la bouche des morts, une piece de " monnoie d'or ou d'argent, du ris, du froment & quelques autres bagatelles ; les " personnes riches y mettent quelques perles." (*Hist. Génér. des Voyages. T. VI. p. 150.*) ces cérémonies, suivant Navarette, sont prescrites dans le livre nommé *Ray-ju*, écrit par Confucius. Après ce qui a été dit, il n'est pas nécessaire de rappeler ici leur analogie singulière, avec celles des Grecs & des peuples du Nord.

" Les Tombeaux des Chinois sont hors des villes ; la plupart sur quelque éminence. Ils y plantent ordinairement des pins ou des cyprès qui les environnent de leur ombre." Cette coutume étoit encore celle des Grecs & des Romains, ils y employoient les mêmes especes d'Arbres. Les cercueils des Chinois sont très-riches, quelquefois dorés & avec des ornemens de Sculpture : (*Hist. des Voy. p. 151.*) Ils mettent les noms de chaque famille sur la principale pierre de leurs tombeaux, qu'ils bâtissent avec soin. " Les Pauvres se contentent " de couvrir leur cercueil de terre, de six ou sept pieds de hauteur en forme " de Pyramide. Mais les tombeaux des Mandarins & des autres Grands " sont ordinairement magnifiques : on bâtit une voute, sous laquelle on " place le cercueil, on élève au-dessus un amas de terre de la forme d'un " Bonnet, haut d'environ douze pieds, sur huit ou dix de diamètre, & qu'on " entoure d'arbres de plusieurs especes. On élève auprès une longue table " de marbre blanc, où l'on place, une cassiole, deux vases & deux chandeliers,

assez grand pour qu'on y ait construit une maison, autour de laquelle on planta des cyprès, avant de se douter que ce fut un tombeau. (202) Ce monticule recouvre des voutes, dans l'une desquelles étoit le grand sarcophage de marbre qui se voit maintenant au Capitole. On prétend qu'il fut destiné pour Alexandre Sévere, qu'on dit être représenté sur son couvercle avec *Julia Mamaea* sa mere. (203) Quoiqu'il en

“ liers, qui sont aussi de marbre ; des deux côtés on range sur plusieurs
“ lignes, quantité de figures d'officiers, d'eunuques, de soldats, de lions, de
“ chevaux de selle, de chameaux, de tortues & d'autres animaux, &c.” Il
seroit superflu d'ajouter beaucoup d'autres circonstances. Ce qu'on vient de
lire suffit à prouver la conformité des rites funèbres des Chinois, avec celle
de tous les autres peuples anciens ; & l'identité des formes de leurs tombeaux
avec celles qui se trouvent par-tout où furent réverés les emblèmes du Bœuf
& du Serpent, qui existent encore à la Chine. Ces emblèmes, comme les
formes dont on se sert dans les sépultures & les rites funèbres, y tiennent à une
religion, presque détruite à la Chine, depuis que la réformation de Confu-
cius & la doctrine de Fo y ont été adoptées.

(202) Voyez la *Planche VIII.* elle représente la section de ce tombeau, dans l'état où il étoit au tems de Pietro Santi Bartoli, d'après lequel il est gravé. On peut voir dans une des chambres supérieures la position du sarcophage dont nous allons parler. Toutes les autres chambres étoient vuides & ne contenoient rien, le canal d'en bas en formoit l'entrée, celui qui traverse obliquement la voute fut creusé au hasard pour entrer dans ce tombeau.

(203) La forme de ce tombeau, ressemblante à celle d'un tas de bled, lui fit donner par les habitans de la campagne de Rome, où il se trouve, le nom de *Monte del Grano*. Cette dénomination contribua, sans doute, à faire oublier celle qu'il tiroit du nom de ceux pour qui on l'éleva. Flaminius Vacca ayant, comme il le dit lui-même, recueilli dès sa jeunesse les observations faites par lui ou par d'autres, sur les découvertes qu'on fit à Rome pendant un espace de cinquante six ans, les adressa par une lettre, écrite en 1594 à

Simonetta

en soit, il y a près de *Jægersperg* en Dannemarc, un tombeau également placé sous une colline artificielle & vouté comme celui

Simonetta Anastasius. Cette lettre est rapportée dans le voyage d'Italie du Pere Montfaucon, (*Chap. viii. p. 112.*) avec quelques fragmens du curieux manuscrit qu'elle annonce. Flaminus Vacca y dit " qu'il se souvient, qu'à un mille depuis la porte S^t Jean de Latran près des aqueducs, dans l'endroit appelé *Monte del Grano*, il y avoit un grand monceau de pierres brutes, & de pierres à fusil, qu'un ouvrier entreprit résolument de pénétrer; & qu'étant parvenu vers son milieu, il y trouva une grande urne de marbre, dont le bas-relief représentoit l'enlèvement des Sabines: il y avoit sur son couvercle deux figures couchées, dont l'une représente *Alexandre Severe*, & l'autre *Julia Mamaea*, mère de ce Prince." (*Montfaucon. ch. ix. p. 155. d'après la Traduction Anglaise.*) On peut voir la représentation de ce sarcophage dans le livre intitulé *Gli Sepolcri Antichi di Pietro-Santi Bartoli. Tav. LXXXI.*

Avant l'époque de cette fouille on ignoroit que ce monticule couvrit un tombeau, car on le prenoit pour un monceau de pierres: Flaminus Vacca parlant de sa découverte, comme d'un événement dont il se souvenoit, & d'un fait éloigné du tems où il écrivoit, il faut donc qu'elle ait été faite dans sa jeunesse, vers le milieu du 16^e siècle, il y a plus de deux cens ans. Aucune inscription ne put donner des lumières sur les personnes ensevelies dans ce monument: mais on jugea qu'il étoit celui de *Julia Mamaea*, à ce que la figure de femme placée sur le sarcophage qu'on y trouva, ressemble manifestement à celle de cette Princesse. Elle a effectivement les traits, l'âge, & même la coëffure, qu'on lui voit sur ses médailles. La ressemblance de la figure mise à côté d'elle, avec celles des médailles d'*Alexandre Severe*, fit aussi croire quelle le représentoit: mais on ne fit pas attention, que si ses traits ressembloient beaucoup à ceux de cet Empereur, d'un autre côté elle ne peut lui ressembler par l'âge, car il mourut, non à 29 ans 3 mois & 9 jours, comme le dit Lampride, mais à l'âge de 26 ans 5 mois & 19 jours. (*Hist. des Emper. par Tillemont. T. VII. p. 370.*) Or cette figure paroissant plus âgée que celle de *Mamaea* même, & marquant un homme d'au moins 55 ans, elle ne peut être celle de son fils, qui ne parvint pas à sa 27^e année. Pourquoi lui eut on donné dans une statue un âge plus avancé que celui qu'on lui donnoit sur les médailles?

Et

celui de Rome; il s'en trouve un autre de la même espèce près de Dublin; & de même que la forme *Pyramidale* des *buchers* fit donner

Et si c'étoit un Empereur, dont ce tombeau contenoit les cendres, comment n'y auroit-on pas mis une inscription, comme cela se pratiquoit pour tous les autres Princes, ainsi qu'on le voit par l'urne d'Agrippine, conservée au capitole, & par celles de la famille d'Auguste, qu'on déterra il y a peu d'années?

Les deux figures de ce sarcophage, y sont placées comme on avoit coutume de mettre celles des deux époux, dont une même urne contenoit les restes. *Julia Mamae* mariée deux fois, eut de son premier époux *Alexis*, aussi nommé *Bassien*, (Dio. lib. xxxix. p. 914.) & qui depuis fut appelé *Alexandre Severe*. Cet époux étoit un *Consulaire*, que *Dion* son contemporain nommé *Genesius Marcianus*. (Dio. lib. lxxviii. p. 817.) *Mamae* qu'il laissa veuve, l'étoit déjà de son second mari dans l'année 117 de notre Ère où *Caracalla* fut tué. (Hérodian. lib. v. p. 562. C. D.) Il paroît donc que *Julia Mamae* étoit beaucoup plus jeune que le père d'*Alexandre Severe*; elle est représentée comme telle, relativement à la personne dont la figure est à côté de la sienne dans l'urne trouvée à *Monte del Grano*: & si celle-ci ressemble si fort à *Alexandre Severe*, c'est vraisemblablement parce que ce Prince avoit une grande ressemblance avec son père, dont l'état me semble indiqué par la manière dont il est placé près de la femme, & par son âge qui montre en lui plutôt l'Époux que le fils de *Julia Mamae*.

En 1765, on découvrit près d'une voye antique, à deux milles de *Velletri*, un couvercle de sarcophage, maintenant conservé dans le palais public de cette ville. Une inscription Latine, gravée sur ce couvercle à côté de sa traduction Grecque est de la teneur suivante.

SEX. VARIO MARCELLO PROC. AQVAR. C. PROCUR. PROV.

BRIT. CC. PROCVR. RATIONIS PRIVAT. CCC. VICE PRAEF. PR. ET VRB.

FVNCTO. C. V. PRAEF. AERARI. MILITARIS LEG. LEG III. AVG. PRAESIDI

PROV. NVMIDIAE. IVLIA SOAEMIAS BASSIANA. C. F. CVM FILIS

MARITO ET PATRI AMANTISSIMO.

Cette pierre funéraire fut érigée par *IULIA SOAEMIAS BASSIANA* à son MARI TRÈS CHERI. Et par ses ENFANS A LEVR PERE très-AMABLE, ou très-doux ΓΑΥΚΥΤΑΤΩ ΠΑΤΡΙ, comme le dit le texte Grec. Il s'appeloit *SEXTVS VARIVS*

donner aux tombeaux des Egyptiens celle de Pyramides, ainsi la forme circulaire donnée à la base des sépultures dont

VARIUS MARCELLUS. Au tems de sa mort il étoit *Provéditeur des Eaux, Provéditeur de la province d'Angleterre; Provéditeur des comptes particuliers, vice Préfet du Prétoire et de la ville de Rome*: il est qualifié d'homme très-illustre, *ΑΑΜΗΡΟΤΑΤΩ ΑΝΔΡΙ*; il avoit encore les charges de *Préfet du trésor militaire; de député de la III^e légion Augustale*; enfin, il présidoit à la province de Numidie.

Fille de Julia Mæsa, Julia Soæmias, qui éleva ce monument pour son époux *Sextus Varius Marcellus*, étoit sœur de Julia Mamaea qui éleva le tombeau sur lequel on la voit avec son mari *Genesius Marcianus*: l'une fut mère de l'Empereur *Héliogabale*, l'autre le fut d'*Alexandre Severe* son successeur. Caracalla, dont elles étoient cousines, car il eut pour mère, *Julia Aquilia Severa* leur tante, mourut l'an 217 de notre Ere: (*Spart. p. 87.*) à cette époque *Julia Mamaea*, étoit déjà veuve de son second mari. On croit que le premier mourut vers l'an 211. (*Tillemont. Heliog. p. 266.*) Cette princesse fut tuée avec Alexandre son fils près de Mayence dans un endroit appelé *Sicilla*, (*Euseb. Chron.*) qu'on croit être le bourg de *Sicilingen*. Cet événement est de l'an 235; ainsi *Julia Mamaea*, survequit de 24 ans *Genesius Marcianus*; c'est pour cela qu'elle paroît beaucoup plus jeune que lui sur le sarcophage où ils sont tous deux représentés: que si l'on y trouve pas d'inscription, comme on en a trouvé une sur le tombeau du mari de *Julia Soæmias* sa sœur, c'est que celle-ci ne devoit pas être inhumée avec *Sextus Varius Marcellus* son mari, au lieu qu'il semble que *Mamaea*, devant être inhumée avec le sien, on paroît avoir différé de mettre une inscription sur son tombeau, jusqu'au tems où elle y feroit renfermée avec lui; mais étant morte dans les Gaules, & ses cendres n'ayant pas été rapportées à Rome, ou du moins aucun auteur ne disant qu'elles y fussent transportées, il arriva que l'inscription différée d'abord, ne fut pas exécutée dans la suite, & ce tombeau ne fut jamais fini. Nous voyons en effet qu'au tems de *Flaminius Vacca*, " ce n'étoit " qu'un tas de pierres brutes, & de pierres à fusil, qui recouvroient la chambre sépulcrale." Il étoit alors sans cette terre, sur laquelle on a depuis planté des arbres, après l'y avoir rapportée. Comme c'étoit sans doute l'intention de le faire, en le finissant après y avoir placé les corps ou les cendres de tous ceux qu'il devoit contenir.

dont on vient de parler, fit dans la suite donner celle de tours
à beau-

Lampride dit qu'on éleva dans la Gaule un *Cénotaphe*, c'est-à-dire un tombeau vuide, pour *Alexandre Severe*, mais qu'on lui en érigea un très-vaste à Rome, (p. 1008. *Cenotaphium in Gallia; Romæ sepulcrum amplissimum meruit.*) comme il n'est fait dans ce passage aucune mention de *Mamaea*, le tombeau dont il y est parlé ne paroît pas lui avoir été commun avec son fils : ainsi les modernes on dit sans aucune autorité, qu'ils furent enterrés ensemble. Quoiqu'assez grand, le tombeau de *Genesius Marcianus*, ne l'est pas autant que celui de *Metella*, dont les restes se voient encore sur la voye Appienne ; on ne peut le comparer ni à celui d'Auguste, dont les vastes ruines existent près du Tibre ; ni à celui d'Hadrien, situé sur la rive opposée de ce fleuve ; ainsi le titre de très-vaste, *amplissimum*, donné au tombeau d'*Alexandre Severe*, ne convenant pas à *Monte del Grano*, relativement à tous les autres monumens de cet espece qui subsistent encore, on ne peut croire qu'il ait servi pour ce Prince, & d'un autre côté, tout fait connoître que ce tombeau fut celui de son pere.

La Sculpture des figures & des bas-reliefs du sarcophage trouvé à *Monte del Grano*, est étonnante pour le tems où elle fut faite : car elle est infiniment supérieure à celles de l'Arc de triomphe de Septime Severe, & à celle de l'Arc construit par les Argentiers : cependant elle ne surpasse pas celle des bustes de ce Prince, & de Caracalla son fils. Le bas-relief sculpté sur la partie postérieure de cette urne représente Achille, dont Priam implore la clémence : le char dans lequel il est venu se voit derrière lui, & les présens destinés à racheter le corps d'Hector sont portés par un autre char. (*Ved. Gli. Sepolcri Antich. de Pietr. Santi Bartoli. T. LXXXII.*) Les deux côtés de cette même urne présentent également des sujets tirés d'Homere. La querelle d'Achille & d'Agamemnon à l'occasion de Briseis, se voit à sa partie antérieure. (*Santi. Bartoli. Tab. LXXXI.*) Cette explication très-simple eut sans doute été reçue, lorsqu'on découvrit le monument auquel elle s'applique ; mais comme on supposa qu'il étoit celui d'un Empereur Romain, on voulut y trouver un fait de l'histoire Romaine, & l'on y vit l'*Enlèvement des Sabines*. Cet opinion établie dès le tems de Flaminius Vacca, s'est conservée jusqu'à celui où Mr. l'Abbé Winckelmann rétablit le véritable sens de la composition

à beaucoup de tombeaux, dont un grand nombre subsiste encore

tion de ces bas-reliefs : (*Monumenti inediti. cap. vi. p. 166.*) ceux d'un très-beau vase trouvé dans le même sarcophage, furent encore plus absurdement interprétés ; leur sujet tenant à celui dont nous nous sommes occupés dans ce chapitre, il nous paroît important de le développer ici, en comparant ce que l'on en a dit, avec ce qu'on en pouvoit dire.

On peut voir, Planches IX. & X. de ce volume, la forme de ce beau vase, & le dessin des figures représentées sur son contour. Sa matière n'est pas de pierre dure comme on l'a cru pendant long-temps ; ce n'est pas aussi celle dont on faisoit les vases *Murrhins*. Celle-ci venoit de l'Orient & particulièrement de la *Carmanie*, ou du *Kerman*. (*Plin. lib. xxxvii. p. 267. Oriens Murrhina mittit ; inveniuntur ibi in plurimis locis nec insignibus, maxime Partici regni : præcipue tamen in Carmania humorem putant sub terra calore densari.*) La même terre produisoit le crystal & la matière des vases *Murrhins*, (*Murrhina et crystallina ex eadem terra effodimus.*) celle du vase dont il s'agit ici, moins dure que ne l'étoit la *Murrha*, n'est pas comme elle une production de la nature, mais un ouvrage de l'art. C'est une pâte de verre d'un bleu très-foncé ; l'accord de cette couleur qui en fait le fond, avec les figures blanches placées sur elle, ne peut être plus harmonieux. Ces figures, rendues avec toute la science employée dans les plus beaux bas-reliefs en marbre, & toute la finesse qu'on observe dans les plus beaux camées antiques, sont comme eux travaillées au touret. Rien de plus élégant que leur dessin, leur proportions sont du plus beau choix, & leur attitudes de la plus noble simplicité. Les yeux les moins intelligens y reconnoissent le travail du meilleur temps des Arts de la Grèce : & comme on a cru que ce temps exista sous le règne d'Alexandre, on a pensé devoir lui attribuer cet ouvrage. Lysippe fut assurément le plus grand sculpteur de cet âge ; mais loin d'égaliser ses ouvrages à ceux de Phidias, Pline assure que le Jupiter Olympien de ce dernier, n'eut rien qu'on put lui comparer. (*Plin. lib. xxxiv. cap. viii. Phidias præter Jovem Olympium quem nemo æmulatur, &c.*) Polyclète, contemporain de Phidias, fit un groupe regardé par beaucoup de gens comme le chef-d'œuvre de la Sculpture. (*Plin. in eod. loc. Quo opere nihil absolutius plerique judicant.*) Et Pline nous dit encore que cet artiste porta

encore aujourd'hui. Ces tours sont formées par des assises de

la Science de la Sculpture à son plus haut point. (*Hic consumasse hanc scientiam judicatur.*) Le siècle où vécut Phidias avec Polydore, antérieur à celui d'Alexandre, fut donc celui dans lequel les arts atteignirent à leur plus grande perfection. Le manque de connoissance de ces faits, ayant fait attribuer au siècle d'Alexandre le travail du vase dont nous parlons, l'intérêt qu'on avoit à le faire valoir soutint cette opinion dans l'esprit de ceux, dont l'estime pour les antiques se règle encore plus sur le prix qu'elles peuvent rapporter, que sur leur mérite effectif. Cet intérêt, tout étranger qu'il paroît d'abord à l'explication du monument, sur la beauté duquel il se fonde, devint cependant le principe de son explication.

Pour prouver que ce vase fut exécuté dans le tems d'Alexandre, on voulut y trouver l'histoire d'Alexandre même. Parmi les présages de la grandeur de ce prince, on contoit que Philippe de Macédoine son pere, ayant reçu l'ordre de l'Oracle de Delphes d'adorer très-spécialement *Jupiter Ammon*, « perdit l'œil gauche, pour l'avoir approché d'une fente de la porte, par laquelle il vit ce Dieu, sous la forme d'un Serpent, dans l'action de jouir d'Olympias sa femme. » (*Plutarch. in Alex. p. 665. Χρησμόν κομισθῆναι λέγουσιν παρὰ τοῦ Θεοῦ, κελεύοντος Ἀμμωνι θύειν, καὶ σέβειν καὶ μάλιστα τοῦτον τὸν Θεόν· ἀποβαλεῖν δὲ τῶν ὀφθαλμῶν αὐτὸν τὴν ἑτέραν, ἣν τῷ τῆς θύρας ἄρμῳ προβαλῶν, κατωπίευσεν ἐν μορφῇ δράκοντος συνευνοῶμενον τῇ γυναικὶ τὸν Θεόν.*) D'après cette étrange vision de Philippe, & l'intérêt qu'on mettoit à trouver sur ce vase la naissance ou l'origine d'Alexandre, Voyez ici la Planche X. comme on y vit un Serpent à côté d'une femme, dont ce Serpent ne jouit pas, on décida que c'étoit *Jupiter Ammon* même qui jouit d'Olympias ; & cette femme, qui n'a aucun attribut de Reine, devint la Reine de Macédoine. Bien qu'il ne soit pas vraisemblable, que dans l'occupation où l'on supposoit cette Reine avec un Dieu, elle se fut retournée vers un beau jeune homme, on supposa cependant que le beau jeune homme vers lequel elle se retourne, qui ne regarde pas par la fente d'une porte, qui a justement l'œil gauche que perdit Philippe, pour avoir vu l'honneur qu'on faisoit à sa femme, étoit ce même Philippe qui se présente tout nud, & que cette femme voudroit retenir, tandis qu'il semble

vouloir

de pierres mises les unes sur les autres, au dessus de ce qu'Homere

vouloit l'attirer à lui. Suivant le conte rapporté dans Plutarque, Philippe étoit dans une chambre, tandis qu'Olympias avec le Dieu se trouvoit dans une autre; malgré cette autorité, il a paru plus simple de les placer ici tous trois dans le même endroit, comme il a semblé tout naturel de reconnoître pour une chambre où l'on étoit à deux, un endroit planté d'arbres, dans lequel il y a des rochers, & plusieurs personnes. On a reconnu pour l'une d'elles celle d'un Dieu, mais quoiqu'*Ammon* n'ait paru que sous la forme du Serpent chez Olympias, quoique la figure dont il s'agit ici soit très-distinguée de ce Serpent, quoiqu'elle n'ait pas les Cornes que les artistes donnerent toujours à *Jupiter Ammon*, & qu'en cet occasion il auroit du porter, quand ce n'eut été que pour se faire reconnoître, on n'a pas laissé de décider que c'étoit lui.

Toutes ces visions, plus étranges encore que celle du Roi Philippe, ont produit une explication, dans laquelle on a eu l'habileté de n'admettre pas une seule des circonstances de l'histoire, qu'on prétend représentée par ce bas-relief. Juvenal eut dit qu'une telle explication n'eut été reçue que par des enfans d'un âge trop tendre, pour être admis au Bain. *Nec pueri credunt nisi qui mundum ære lavantur.*

Cependant il s'est trouvé des gens capables de digérer ces extravagances, & de les prendre pour des raisons, comme Saturne digéroit les pierres qu'on lui faisoit prendre pour ses enfans. J'aimerois autant dire de ce vase, qu'ayant servi à des morts, son bas-relief représente la mere du genre humain, dont le péché introduisit la mort dans le monde. Elle a près d'elle le Serpent qui la séduisit; elle entraîne dans sa chute le premier homme qu'elle tire par le bras: Dieu, dans sa colere, juge & punit leur désobeissance. On le voit au pied du figuier dont la feuille servit à couvrir la nudité des premiers pécheurs. Les arbres sont ici ceux du jardin d'Eden, dont la porte, qui sûrement étoit d'ordre Dorique puisque c'est le plus ancien de tous les ordres, se voit à l'entrée du paradis terrestre. Enfin l'Ange préposé à sa garde, plane dans les airs; on y reconnoit celui que dépeint Milton, mais il porte un flambeau au lieu de l'épée flamboyante que ce poëte lui met à la main. Ainsi ce vase fut fait vers le tems d'Adam ou d'Olivier Cromwel.

Les autres personages représentés ici, ne peuvent à la vérité pas se prêter à cette

mere appellé les fondemens des tombeaux, & portées jusqu'à la hauteur donnée aux collines de terre qu'elles remplacèrent.

Du

à cette *illustration*, mais c'est leur faute, il faut s'en prendre à eux; du reste ils n'entrent pas non plus dans l'autre interprétation, qui est encore plus bizarre que celle-ci. Mais on a pensé qu'il étoit indécent de rendre tant de gens témoins des bonnes fortunes de *Jupiter Ammon*, & que pour le mérite du vase & la gloire d'Alexandre, c'étoit bien assez que son pere eut vu par le trou de la serrure le beau mystere, qui s'accomplissoit dans la chambre de la Reine sa femme. On a conclu de tant de bonnes raisons, que ce vase doit avoir été fait au tems d'Alexandre, puisqu'il représente manifestement l'aventure qui donna lieu à sa naissance; mais cela même sembleroit devoir faire conclure tout le contraire.

Dans l'ivresse de la fortune à laquelle parvint Alexandre, ce prince prit le titre de fils de *Jupiter Ammon*: ses flatteurs applaudirent en public à sa vanité, mais ils en rirent en secret. En réponse à la lettre dans laquelle il prenoit ce titre, Olympias lui répondit par un autre, qui s'est conservée dans Aulugelle. (*Noët. Attic. lib. xiii. cap. iv.*) "Je vous prie mon fils, lui disoit-elle, d'être plus discret: ne m'accusez pas, ne me rendez pas criminelle envers Junon: elle pourroit me punir, & me causer quelque grand malheur, si vous confessez que j'aie été la concubine de Jupiter." Le reproche qu'elle fait à son fils, montre bien qu'elle ne prétendit jamais qu'il fut celui de ce Dieu; & s'il fut représenté avec les cornes de *Bélier* sur ses médailles, ce n'étoit pas comme fils de *Jupiter Ammon*, mais comme maître d'un pays où les Cornes étoient le symbole de l'autorité & de la puissance. Lyfimaque & Démetrius ses successeurs, furent représentés de même avec des Cornes, sans pourtant avoir jamais prétendu être fils d'Ammon.

Le regne d'Alexandre fut très-court, à peine il dura pendant douze ans. A sa mort, tous les Macédoniens au dessus de cet âge, avoient pu voir Philippe son pere: personne n'ignoroit comment il avoit perdu l'œil gauche; on savoit où cet accident lui étoit arrivé, on connoissoit le nom même & la patrie de celui qui l'en avoit privé; il s'appelloit *Astere*, il étoit d'*Olynthe*, & la flèche dont il le blessa fut tirée au passage du fleuve

Sandane.

Du mot Celtique *Mourn*, qui signifie pleurer, s'affliger & dont le substantif exprime le deuil & le chagrin, vint aux collines

Sandane. (Plutarch. *Paralell.* Καὶ βιαζόμενος ἐπὶ τῷ Σανδανῷ ποταμῷ διαβηναὶ πέραν, ὑπὸ τινος τῶν Ὀλυμπίων Ἀσέρος ὀνόματι, ἐτοξευθῆ τὸν οφθαλμον, &c.) On n'eut pu faire passer alors la perte de l'œil de ce prince, pour une punition de sa curiosité. Une telle fable ne dut être inventée que long-tems après Alexandre; car elle eut été démentie par tous ceux qui vécurent sous son regne. Quoiqu'Appelles l'eût représenté sous la forme de Jupiter, dans un tableau qui se voyoit à Ephese, cependant jamais les Grecs ne lui rendirent les honneurs divins: ce fut au tems où les Gaulois vinrent ravager la Macédoine, que les Macédoniens mécontents de la conduite de Ptolomée leur Roi, commencerent à invoquer les noms de Philippe & d'Alexandre, comme ceux des Dieux; (*Justin. lib. xxiv. cap. v.*) alors seulement on leur éleva des temples & des autels. Dans toutes les Religions, le plus difficile est de faire admettre un homme comme Dieu; quand une fois il est admis, bientôt pour rendre son culte plus profitable, ses prêtres lui feront faire des miracles, & conteront des merveilles de sa naissance; les événemens même les plus vrais, serviront ensuite de preuve à l'imposture. C'est ce qui arriva par rapport à la naissance d'Alexandre, on employa la blessure de Philippe, pour prouver le commerce de sa femme avec *Jupiter Ammon*, & pour relever la naissance de son fils. Mais cette fable n'ayant été inventée qu'après lui, un monument qui la représenteroit, ne pourroit être de son tems, & le jugement porté sur celui où fut fait le vase qu'on prétend représenter cette fable, est aussi absurde qu'elle même, & que l'explication qu'on en a donnée.

Ce monument resté pendant plus d'un siècle dans la maison Barberini, est très connu sous le nom de Vase de Barberin. Acheté par Mr. Bayers, il est passé de ses mains dans celles de Mr. le Chevalier Hamilton. Au tems où on le découvrit il contenoit des Cendres, qui n'y sont plus aujourd'hui; par le mot de cendres on n'entendoit pas seulement celles qu'on recueilloit après avoir brûlé les corps des morts, mais encore les restes des os échappés à la flamme: c'est eux qu'on ramassoit principalement pour les déposer dans les vases cinéraires. Et comme on n'eut pu les faire entrer par le

collines funéraires dont il s'agit ici le nom de *Mornes*. Ce mot conservé

est trop étroit de celui dont on parle ici, il faut qu'on les y ait introduits par le fond. En nous faisant voir la raison pour laquelle ce vase est de deux pièces, recollées l'une avec l'autre, cela nous assure qu'on le fit pour l'usage auquel il étoit employé, & qu'il fut toujours destiné à contenir des *Cendres*. Il seroit donc raisonnable de croire que les sujets dont il est orné peuvent avoir quelques rapport à sa destination.

Les figures représentées sur le corps de ce Vase *Cinéraire*, (*Voyez la Planche IX & X.*) étant incomparablement moins grandes que ne l'est celle du fond, (*Voyez la Planche XI.*) le relief de celle-ci sembleroit devoir être plus élevé en raison de sa grandeur, cependant il l'est beaucoup moins; & comme il paroît *applati*, il est par là même moins agréable, & semble moins savant ou moins habilement traité. Cette sorte de relief *applati* s'observe dans les figures de la frise du Parthénon d'Athènes, construit au tems de Périclès par l'Architecte Ictinus, sous la direction de Phidias. Il en existe des morceaux en Angleterre, où je les ai vus chez Mr. le Chevalier Banks. La statue de *Némésis*, qu'on admiroit à Ramnus dans l'Attique, passoit pour un des plus beaux ouvrages de Phidias; il la fit du marbre même que les Perses avoient apporté de Paros à Marathon, pour en ériger les trophées de la victoire qu'ils comptoient y remporter, mais qu'ils perdirent. (*Pausan. lib. i. p. 81.*) Des dépouilles, gagnées sur les Perses dans la même occasion, Phidias exécuta la statue colossale de Minerve dont *Mys*, graveur très-célebre, fit le bouclier. (*Pausan. lib. i. p. 67.*) Ces deux grands artistes travaillèrent donc ensemble peu après la bataille de Marathon, dans la 72^e Olympiade, 490 ans avant notre Ere; Gélon regnoit alors à Syracuse: les médailles en or de ce prince, & celles en bronze d'Hieron son frere & son successeur, sont du plus beau relief possible, c'est exactement celui des figures représentées sur le corps du vase dont on parle ici: & l'on voit que du tems de Phidias, on connut la plus belle forme dont le bas-relief des figures étoit susceptible. Si donc, dans un ouvrage aussi important que l'étoient les frises du principal temple d'Athènes, exécutées sous la direction de Phidias même, on employa la sorte de bas-relief *applati*, qu'on voit sur le fond de ce vase, au lieu du bas-relief plus relevé qui se voit dans ses autres figures,

conservé chez les François, tient à la même racine que le terme

Moirā,

figures, c'est que des raisons d'utilité engagerent à négliger cette espèce d'agrément qui se tire de la beauté du relief : si l'on eut donné beaucoup de saillie au relief des *Frises* du Parthénon, étant fort élevées, les parties les plus voisines de l'œil lui en eussent caché les parties les plus éloignées ; en voulant mieux faire on n'eût pas fait si bien ; en voulant faire une chose plus agréable, on eut fait une chose sans effet ; on jugea qu'en cette occasion la moitié valoit mieux que le tout, suivant la maxime d'Hésiode, & l'on sacrifia quelque beauté de détail, pour maintenir la beauté de l'ensemble, comme on abandonne le détail & la justesse des proportions mêmes, pour conserver l'effet, & rendre les proportions plus justes, aux objets destinés à être vus dans une très-grande élévation. Car dans la perspective comme dans le moral, l'élévation anoblit des objets, qui paroïtroient ridicules si on les voyoit de plus près.

Des raisons semblables à celles dont on vient de parler, dirigèrent l'économie du relief des figures mises sur ce vase : on put le rendre aussi agréable qu'on le voulut dans la partie qui n'avoit rien à soutenir, & qui devoit être exposée à la vue ; mais le fond qui devoit le supporter étant *plane*, si l'on eut rendu saillant le relief de la figure qu'on y représentoit, dès-lors même le vase n'eut pu se soutenir sur son pieds ; il eut vacillé, faute d'un appui solide, & pour donner de l'agrément à une figure accessoire, qui ne devoit pas être vue, on eut risqué de voir détruire un vase si fragile, & avec lui tant d'autres figures qui faisoient l'objet principal de l'artiste. C'est la raison pour laquelle, il fut contraint à tenir ce relief *très-applati*, & ce qui paroît d'abord, moins artistement fait, est un effet de la prudence même de l'art, & prouve le discernement de celui qui l'employa. Par une suite nécessaire de l'opération précédente, le bas-relief sur lequel elle influa doit paroître moins fini que tous les autres ; c'étoit assez la coutume des anciens, de négliger les parties accessoires, pour faire valoir les parties principales de leurs ouvrages. Agésander, Polydore, & Athénodore de Rhodes, qui travaillèrent ensemble le groupe du Laocoon, regardé comme l'ouvrage le plus parfait de l'art, (*Plin. lib. xxxvi. p. 243.*) connoissoient parfaitement bien les proportions convenables à chaque objet en particulier, & celles qui sont *relatives* aux objets qui doivent

Moira, par lequel les Grecs exprimoient la *Parque*, la *Mort*
& le

doivent être réunis. Les Proportions des figures de Laocoon & de ses enfans, ne peuvent être plus belles ; cependant la statue du premier est gigantesque, en comparaison de celle des autres ; & si elle étoit droite, celles de ses fils, en raison de leur âge, paroistroient de beaucoup trop petites à côté d'elle. Une telle disproportion est trop visible, pour avoir pu échapper à la vue de trois Artistes, dont l'intelligence se combinait pour faire de ce groupe, l'un des plus beaux ouvrages d'un art, dans lequel ils excelloient. Si donc ils ont laissé subsister ce défaut, si facile à reconnoître & à corriger dans leur modèle, c'est que le Génie, d'après les productions duquel les règles ont été faites, est souvent en droit de franchir les bornes des loix qu'elles enseignent ; ce n'est pas les passer que d'aller au delà, quand c'est pour faire encore mieux que ce qu'elles permettent de faire. Dans le dessein d'exprimer la figure d'un Héros par celle de Laocoon, il fut nécessaire de lui donner une grandeur supérieure à celle de la nature ordinaire, à laquelle le Héros n'appartient que par la forme : élevé au-dessus de cette nature par la grandeur de ses sentimens, par elle il se rapproche de celle des Dieux ; être moyen entr'eux & les autres hommes, sans égaler les premiers, il doit surpasser les seconds. On vouloit faire sentir dans Laocoon, toute l'affliction dont l'ame est capable, toute l'agitation dont l'esprit est susceptible, toute la douleur que le corps peut supporter. Ses enfans ne sont là que pour augmenter ses peines, pour accroître ses tourmens ; il souffre du mal qu'il leur voit souffrir ; le poison circulant dans ses veines déchire moins son cœur, que le sentiment de l'impossibilité où il est de défendre ses enfans ; il lute contre la destinée qui les opprime ; c'est pour voler à leur secours que ses mains s'empressent à développer les replis des serpens, qui rendent ses efforts inutiles. L'épuisement du plus jeune de ses fils qui lui tend les bras, le vain travail de celui qui plus âgé cherche encore à s'arracher à son malheur, montrent la Cause principale des affreux sentimens qu'il éprouve : cependant, ces enfans ne sont que des accessoires ; ils sont ici pour augmenter l'intérêt de l'action, mais cet intérêt ne doit pas se partager ; il doit se réunir, se concentrer tout entier dans la figure principale ; elle seule doit attirer les yeux, fixer l'attention, afin de faire partager au spectateur le trouble des passions, qui de l'ame de l'artiste est passé dans le marbre qui les ressent. Il lui a fallu pour

& le *Destin* : le mot de *Morne* marquoit la maison du *deuil*;

le.

cela ne pas arrêter le cours de la pitié, ne pas la diviser, en intéressant trop pour les enfans, & la conserver toute entière pour leur déplorable pitié. Pour arriver à ce but, il étoit nécessaire de déranger l'ordre des proportions, de donner moins de passions aux accessoires, enfin de faire en sorte qu'on ne regardât que la figure de Laocoon : l'art y a tellement réussi, qu'en effet je n'eusse peut-être jamais senti de moi-même la disproportion des figures de ce groupe, si on ne me l'eût fait observer : tant l'artiste s'étoit rendu maître de mon imagination ! tant il a su dominer sur mes sentimens ! tant l'illusion qu'il fait produire est au-dessus des loix, au-dessus de l'ordre, au-dessus de la vérité même ! Ceux qui ne voyent que par les regles, ne peuvent avoir qu'une foible idée du pouvoir des arts, c'est par les yeux du sentiment qu'il faut voir les ouvrages que le sentiment a produit. Le désordre dont il est la cause, est l'effet le plus enchanteur des arts. Ils peuvent, ils doivent même négliger les objets qui ne contribuent pas à l'intérêt, & ne les toucher qu'autant qu'ils servent à le préparer, à l'augmenter, à le porter au plus haut degré.

Cette maxime semble avoir été pratiquée dans la figure représentée sur le fond du vase dont nous parlons : en comparaison des autres, elle paroît n'être qu'une ébauche ; mais on reconnoît dans cet ébauche les idées d'un grand artiste. Cette figure ne peut-être mieux disposée, plus simplement dessinée, plus gracieuse, & plus propre à s'expliquer d'elle-même. La manière différente dont elle est traitée, a fait soupçonner qu'elle pouvoit être d'une autre main ; si cela est, on ne pouvoit en choisir une plus propre à répondre à l'objet de ce Vase, & à se lier à la composition des sujets représentés avec elle ; car soit qu'elle appartienne au même ouvrage, comme je le pense, soit que le fond s'étant rompu, comme on le conjecture, on y ait suppléé par un morceau étranger, il est certain que ce morceau peut servir à faire entendre la composition des sujets représentés ici, de même que les compositions de deux bas-reliefs différens, peuvent réciproquement servir à leur explication.

Cette figure (Pl. XI.) porte le vêtement, commun aux Scythes, aux Phrygiens, aux Thraces & à d'autres peuples : on voit souvent le même habillement aux figures de Priam, de Paris, d'Attis & d'Orphée. Né dans la Thrace, ce dernier institua chez les Lacédémoniens les Mystères de *Cères Chthonia* ou *Souterraine*.

(Pausan.)

le séjour de la mort, enfin ce que les anciens appeloient la
maison

(Pausan. lib. ii. p. 241. Διμήτρα δὲ Χθονίαν Λακεδαιμόνισι μὲν σὶ βαῖν φασι, παραδόντος
αὐτῇ Ὀρφέου.) Cette Déesse est la même qu'Hécate, dont Orphée introduisit
aussi les Mystères dans l'Isle d'Egine. (Pausan. lib. ii. cap. xxx. p. 180.) Har-
pocrate, le Dieu du Silence & du Mystère, étoit représenté dans l'action de porter
son doigt sur ses lèvres, (Ovid. Metam. lib. ix. Quique premit vocem digitoque
silentia fudet.) & comme le Silence étoit recommandé dans les Mystères, le geste
qui l'exprime fait ici reconnoître Orphée leur instituteur; ce geste ne convient
qu'à lui seul, il marque le Silence attaché au secret de Cères Cthonia, ou d'Hé-
cate, qui présidoit au séjour des morts.

Onomacrite, l'un de ceux qui invita Xerxès à porter la guerre en Grèce,
(Herodot. lib. vii. c. viii.) dans les Argonautiques qu'il publia sous le nom
d'Orphée, donne l'énumération des ouvrages qu'on lui attribuoit : il lui
fait dire à lui même, qu'il a écrit sur la manière d'obtenir la Paix des Dieux,
& sur les Dons précieux qu'on faisoit aux Morts. (Orph. Argonautic. v. 39.
Ἰλασμούς τε θεῶν, φθιμένων τ' ἐπιμήχεται δῶρα.) Il recommanda aux Grecs de
déposer des choses précieuses dans les tombeaux ; le vase sur lequel on le voit
ici représenté, étoit une des choses les plus précieuses qu'on y put mettre :
ayant institué les rites consacrés au service des Dieux Infernaux, & ceux des
sépultures, on voit pourquoi on l'a représenté sur ce Vase Cinéraire.

Quoique la doctrine des Enfers fut écrite sur les Tables consignées à Délos
par les Hypérboréens, long-tems avant le tems d'Orphée, (Voyez la note 168 de
ce chapitre. p. 110.) il ne laissa pas d'écrire encore sur la même matière,
Argon. v. 40.

Ἄλλαι δὲ σοὶ κατέλεξ', ὥπερ εἶκιδον ἢ δ' ἐνόησα,

Ταῖναρον ἢ τὴν ἔβην σκοτίην ὅδ' αἰδοῦς εἶπω,

Ἡμετέρη κλισίῃς καὶ δαίρη, δι' ἔρωτ' εὐλόχοιο.

Alia quæ tibi enarravi, quæ visu et cogitatione percepi,

Tanari quum tenebricosam viam ingressus sum,

Intro ad inferos, nostra fretus cithara, per amorem conjugis.

On voit que comme Swedenborg, qui de nos jours a écrit des merveilles du
Ciel & de l'Enfer sur le témoignage de ses yeux & de ses oreilles, Orphée pré-
tendit anciennement avoir vu & entendu, ce qui se passoit dans les enfers :

*maison éternelle : de là vint l'idée de donner la forme de
maisons*

c'est l'origine de la fable d'Eurydice. Piquée de la morsure d'un *Serpent*, sur lequel elle marcha près des bords de l'Hebre, elle en mourut. Orphée descendit chez les morts, il obtint de Proserpine le retour de son épouse, mais sous la condition de ne la pas regarder, jusqu'à ce qu'elle eut franchi les portes de Pluton : (*Virgil. Georgic. lib. iv. Alta ostia Ditis.*) il y touchoit, il avoit évité tous les obstacles, il étoit près d'arriver avec elle à la lumière, (*Virgil. in eod. loc. Jam que pedem referens, casus evaserat omnes, — — reddita que Eurydice superas veniebat ad auras.*) quand oubliant la loi qui lui étoit imposée, il s'arrêta pour regarder sa chère Eurydice : en ce moment le fruit de toutes ses peines est perdu, son pacte avec l'implacable tyran des mânes est rompu : (*Virgil. respexit — — ibi omnis effusus labor, atque immitis rupta tyranni — — fœdera.*) son épouse ne peut plus le suivre, les cruels destins la rappellent à la mort. (*En iterum crudelia retro — — fata vocant, conditque natantia lumina somnus.*) Eurydice implore en vain son secours, vainement elle lui tend les bras, (*Invalidas que tibi tendens, heu non tua palmas.*) il ne peut plus la revoir, elle lui est enlevée pour jamais. De toutes les fables des anciens sur les enfers, celle-ci étoit la plus poétique & la plus connue, rien n'est plus touchant que le morceau dans lequel Virgile l'a décrite.

Dans le tableau des Enfers peint à Delphes par Polygnote de Thaze vers le tems d'Onomacrite & de Phidias, comme on le prouvera dans la suite, Orphée étoit représenté, tenant d'une main sa lyre & de l'autre des branches de Saule. (*Pausan. lib. x. p. 873.*) Ces branches exprimoient, suivant Pausanias, le bois de Proserpine, dont il est parlé dans Homere, & qui étoit de Saules & de Peupliers noirs. Orphée, dans ce tableau paroissoit habillé à la Grecque ; il n'avoit ni le vêtement ni la coëfure des Thraces, (*Ἑλληνικὸν δὲ τὰ σχῆμα ἔστιν τῷ Ὀρφεῖ, καὶ οὔτε ἡ ἐσθὴς, οὔτε ἐπιθήμα ἔστιν ἐπὶ τῇ κεφαλῇ Θράκιον.*) qu'on lui donnoit ordinairement & qu'on lui voit ici, où il est représenté sans lyre : mais comme il étoit appuyé contre un arbre, dans la peinture de Polygnote, (*Προσανακέκλιται δὲ τῷ Δένδρῳ.*) il est ici contre un figuier, qu'Homere met dans les Enfers avec l'Olivier, *Homer. Odysf. lib. xi. v. 589.*

Συκαῖ τε γλυκεραί, καὶ ἐλαῖαι τηλεθώσαι.

Ficus que dulces, et Oleæ virentes.

maisons aux tombeaux, & dans quelques endroits de la Grèce

Ces deux arbres sont d'autant plus remarquables, qu'on les voit tous deux sur le bas-relief gravé sur le corps de ce vase cinéraire, *Planche X.* ils y paroissent chétifs & sans fruit, pour marquer la stérilité des Enfers, appelés par Virgile. *Aeneid. lib. vi.*

Domos ditis vacuas, et inania regna.

Sous un *Figuier* qui porte à peine quelques feuilles, vous voyez une figure, dont les membres par la force qu'ils indiquent, & les muscles par leur grandeur, marquent un être bien plus puissant que ne le paroissent ceux qui sont représentés par toutes les autres figures de ce bas-relief : une des jambes de cette figure est enfoncée dans la terre ; à cela seul on reconnoîtroit Pluton. On élevoit les autels de ce Dieu, & on lui offroit des sacrifices dans des fosses, creusées exprès. *Ulysse*, dans l'*Odyssée*, commence à creuser cette fosse, avant d'offrir des sacrifices aux Dieux *Infernaux*. *Odyss. xi. v. 24.*

Ἐγὼ δ' ἄορ ὄξυ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ,
βόθρον ὀρυζα, ὅσων τε πυγαίστιον, ἔνθα ἔνθα.
Ἀμφ' αὐτῷ δὲ χοῆς χέομεν πᾶσιν Νεκύεσσιν.

*Ego vero gladio acuto extracto femore,
Fossam fodi, magnitudine cubitalem quaqua versus ;
Circa eam autem libamina fundebamus omnibus manibus, &c.*

On descendoit par plusieurs degrés dans les temples de ces Dieux ; il en existe encore un, dont les ruines se voyent parmi celles de *Pæstum*. Ce temple étoit consacré à *Hécate*, c'est pourquoi on y observe quelques attributs de *Diane*. Si l'un des pieds du Dieu représenté ici s'enfonce dans le terrain, si sa jambe paroît être trop courte, cette apparente incorrection, loin d'être comme on le croiroit une faute dans le dessin, est au contraire une marque de l'habileté de l'Artiste ; Il a su caractériser par là le Dieu des mânes, comme le possesseur du terrain sur lequel il l'a placé. On le reconnoît encore à ses cheveux qui couvrent son front, sur lequel ils s'avancent ; ils sont toujours ainsi disposés dans les figures de *Sérapis*, qui est le même que *Pluton*. Il existe une très-belle tête de ce Dieu, dans la collection de *Mr. C. Townley*, son visage qui par une singularité remarquable est coloré de rouge, paroît enfoncé sous ses

Grèce de placer les sépultures dans les maisons mêmes,
comme

ses cheveux, ce qui lui donne un maintien obscur & sombre, tandis que par un effet contraire, la chevelure relevée sur le front de Jupiter, qui domine sur les cieux, lui donne cet air de douceur & de majesté, si magnifiquement caractérisé dans Homère par le mouvement de ses cheveux, qui fait trembler le vaste Olympe.

Ἀμβροσίαι δ' αἶραι χαῖται ἐπερρώσαντο ὀνόμαϊας
Κρατὸς ἀπ' αἰθαιότοιο· μέγαν δ' ἐλέχισεν Ὀλυμπόν.

Ambrosiæ vero comæ concussæ sunt regis

A capite immortalis : ac magnum tremefecit Olympum.

Tous les sculpteurs s'étudierent à rendre cette sublime image : l'élévation seule des cheveux de Jupiter, suffiroit à en faire reconnoître les têtes, comme le rabaissement de ceux de Pluton suffit à faire reconnoître les têtes de ce Dieu, ou les cornes de bélier celles de Jupiter Ammon. Ce dernier étoit de tous les Dieux celui dont la physionomie annonçoit la plus grande douceur ; cela venoit de ce qu'avec les cornes, on lui donnoit encore le caractère de celui de tous les animaux, qu'on regarde comme le plus doux : cette singularité est très-marquée dans une belle tête en marbre trouvée dans les ruines d'Herculanum, & conservée dans la galerie du Palais du Roi de Naples à Portici. Le Caractère de Jupiter Ammon est exactement le contraire de celui qu'on voit ici à Pluton : l'un des bras de celui-ci est passé derrière son dos, comme s'il venoit d'infliger quelque peine ; l'autre bras s'appuie sur son genou élevé ; son menton se repose sur sa main, comme s'il jugeoit ou attendoit la suite de quelque événement ; sa physionomie est austère & menaçante, elle exprime clairement le Dieu que Virgile dépeint comme le Roi terrible, dont le cœur ne peut être apaisé par les prières des hommes. Georgic. lib. iv.

Manesque adiit, Regem que tremendum,

Nescia que humanis precibus mansuescere corda.

On reconnoit vis-à-vis lui l'une des portes de la maison de Pluton, car Homère en compte plusieurs ; (Odyss. lib. viii. v. 370. Κατὰ εὐρυπύλῃς Ἄϊδος δῶ.) c'est ce que Virgile appelle, *alta ostia ditis*. On y voit ces degrés si faciles à descendre, mais si difficiles à remonter dont il est parlé dans l'Enéide ; (lib. vi.) cela même

les

comme nous l'apprenons de Platon : (204) il y avoit à ce
sujet,

(204) Plat. Min.

les caractérise encore pour l'entrée de la noire demeure de Pluton. Déjà le Héros qu'on voit près de ces marches fatales, y étoit parvenu, sa robe en touche encore les pierres, sur lesquels elle s'étend ; il étoit prêt à les franchir, l'un de ses pieds en est voisin, l'autre qui s'avance montre qu'il vient de se retourner ; c'est Orphée, il a revu Eurydice contre l'ordre de Proserpine : elle est contrainte à tourner le dos à l'époux qu'elle voudroit suivre, elle lui tend un bras qui n'est plus à lui, il cherche envain à la retenir, le serpent, dont elle a reçu la blessure mortelle, est à côté d'elle ; à la sorte de crête qu'il porte sur la tête, on le reconnoit pour le serpent aquatique, pour l'Hydre spécifiée dans les poètes comme le Serpent qui fit mourir Eurydice. *Geogr. lib. iv.*

Immanem ante pedes Hydrum moritura puella, &c.

Il semble se relever encore pour la rappeler à une seconde mort ;

En iterum crudelia retro fata vocant.

arrêtée sur la terre, elle ne peut s'en arracher ; cette expression se trouvoit dans le poète Panyasis, cité par Pausanias. Il représentoit Thésée & Pirithous arrêtés dans les enfers, non par des chaînes, mais parce que leur corps même adhéroit au rocher sur lequel ils étoient assis & comme fixés. (*Pausan. lib. x. p. 871. Οὐ κατὰ δεσμώτας, προσφύες δὲ ἀπὸ τοῦ χρωτὸς ἀντὶ δεσμῶν σφισιν ἔφη τὴν πέτρην.*) Le Dieu dont la volonté s'oppose au retour d'Eurydice, la regarde ici fièrement, & semble jouir des plaintes d'Orphée. L'Amour qui accompagna son voyage, qui le conduisoit encore à son retour, vient de l'abandonner ; il change sa route, se retourne, & paroît éclairer de son flambeau le triste bois, dans lequel la noire terreur répand des ténèbres éternelles.

Et Caligantem nigra formidine lucum.

Ce bois s'étendant également des deux côtés du vase, ne permet pas de douter qu'on n'aye voulu représenter les *Enfers* dans toutes ses parties. Homère parle du bois de Proserpine en terme pluriel, pour en exprimer les *divisions*. (*Homer. Odyss. lib. x. v. 509. Καὶ ἄλσος Περσεφονείης.*) L'une de ces *divisions* est ici marquée par un *Pilastre* quarré. Ces sortes de *Pilastres* quarrés ou cylindriques, se voyent souvent sur les vases peints avec les figures des *Dioscures* ;

sujet, une loi qui défendoit aux Thébains d'élever aucune maison,

Dioscures; il y en a un au revers d'une médaille de *Dioscurias*, ville de la Colchide, qui portoit leur nom, & dans laquelle ils étoient particulièrement révéres. (*Rec. de Méd. des Peup. & Villes. T. II. Planche III. N° 2.*) Cette colonne y paroît ornée de bandelettes qui se croisent. Les mêmes bandelettes attachées de même à une colonne sur les vases peints, y sont de couleur blanche & noire, pour marquer la vie *Alternative* de ces Dieux: " la Terre, dit Homere, les
" renferme tous deux, mais ils reçoivent, même sous terre, les honneurs que
" Jupiter leur accorde. Cependant ils *VIVENT alternativement d'un jour à l'au-*
" *tre, & MEURENT de rechef, car les Dieux les honorent également.*" (*Homer. Odyss. lib. xi. v. 300.*)

Τοὺς ἄμφω ζῶντας κατέχει φυσίζουσα αἶσα,
Οἳ καὶ νέρθων γῆς τιμὴν πρὸς Ζηνὸς ἔχοντες,
Ἄλλοτε μὲν ζῶντας ἑτερήμεροι, ἄλλοτε δ' αὖτε
Τεθναίνοντες τιμὴν δὲ λελόγχασ' ἴσα θεοῖσι.

Quos ambos vivos detinet alma-terra.

Qui etiam infra terram, honorem a Jove habentes

Interdum quidem Vivunt alternis-diebus, interdum autem rursus

Mortui sunt; honorem vero sortiti sunt equaliter a Diis.

En composant les figures de ce vase, l'Artiste semble avoir eu dessein de profiter du *Pilastre*, qui lui servoit à marquer la division des Enfers en différentes parties, & qui étoit connu pour un des-symboles des *Dioscures*, pour placer à côté de ce *Pilastre*, celui des *Dioscures* qui jouissoit de la vie tandis que l'autre étoit mort. En supprimant ici la figure de l'un, il a su faire reconnoître celle de l'autre; en montrant ce dernier dans l'âge qu'on leur donnoit à tous deux, avec le caractère qui leur étoit propre, il l'a représenté assis dans une attitude *majestueuse*, propre à répondre au titre d'*Anacles* ou de *Rois* sous lequel ils étoient révéres à Lacédémone. (*Plutarch. de Amor. fratern. p. 478.*) Cette même attitude, qui dans les figures de Jupiter indiquoit le Roi des Dieux: fait reconnoître Pollux son fils dans le *Dioscure* représenté ici. Castor, né de Leda en même tems que lui, n'étoit pas le fils de Jupiter, mais celui de Tyndare: en cette qualité il n'étoit pas *immortel*; l'amitié de Pollux pour son frere, lui fit demander de partager avec lui l'*immortalité*,

maison, sans y construire en même tems un tombeau pour

mortalité, qu'il tenoit de son pere. Cette composition le représente dans le jour où il doit vivre chez les morts ; Castor est supposé dans le jour où il est parmi les vivans ; & contre l'ordinaire, ils ne sont pas représentés ensemble. Pollux doit s'intéresser dans les enfers aux personnes qu'il a connues sur la terre : il est effectivement ici avec Orphée, qui fut un de ses compagnons dans l'expédition des Argonautes : (*Orph. Argonaut. v. 125.*) de tous les événemens arrivés de leurs tems, la descente d'Orphée aux enfers pour en tirer Eurydice, fut un des plus remarquables ; elle fait le sujet d'un des bas-reliefs de ce vase.

Un autre événement non moins célèbre dans le même tems, fait le sujet de l'autre partie de ce même bas-relief. C'est la magnanimité d'*Alceste* fille de *Pélias*. Cette princesse prit la généreuse résolution d'abandonner sa vie pour conserver celle d'*Admete* son mari. Ainsi qu'Orphée, elle descendit chez les morts par un effet de l'amour conjugal ; ainsi que Pollux elle céda la moitié de sa vie par un effet de l'amitié qu'elle eut pour son époux. Cette ressemblance de caractères, cette analogie de sentimens, ingénieusement exprimées par l'Artiste, lui a fait représenter Pollux dans l'action de se retourner vers *Alceste* : il l'avoit connue dans les jeux funebres célébrés à la mort de son *Pere*, car elle y assista avec ses deux sœurs. On les voyoit toutes trois sur un des bas-reliefs du fameux coffre de Cypselus consacré dans le temple de Junon à Olympie ; l'inscription ne nommoit qu'*Alceste*, parce qu'elle étoit la plus illustre des filles de *Pélias*, (*Pausan. lib. v. p. 421.* Καὶ θυγατέρες εἰσὶν αἱ Πελίου, τὸ δὲ ὄνομα ἐπὶ τῇ Ἀλκῆσιδι γέγραπται μόνῃ) on y voyoit aussi *Eupheme*, *Pollux* & *Admete* (*Idem. p. 421.*) tous ces Héros étoient encore du nombre des Argonautes. (*Conf. Paus. ub. supr. et Apoll. Rhod. Argon. lib. i. v. 49.*) Lié avec *Admete* sur la terre, *Pollux* semble admirer *Alceste* son épouse dans les Enfers. Les Dieux touchés de son dévouement pour son mari lui rendirent la vie ; Proserpine la lui accorda de nouveau, (*Apollod. Ὡς δὲ ἦλθεν ἡ τοῦ θνήσκειν ἡμέρα, μήτε τοῦ πατρός, μήτε τῆς μητρὸς, (τοῦ Ἀδμέτου.) ὑπὲρ αὐτοῦ θνήσκειν θελόντων Ἀλκῆσις ὑπὲρ αὐτοῦ ἀπένθανε, καὶ αὐτὴν πάλιν ἀνέπεμψεν ἡ Κόρη.*) comme elle l'avoit accordée à Eurydice : *Hercule* descendit aux enfers pour la chercher : cette action fait le sujet d'une tragédie d'Euripides que nous avons encore sous le nom d'*Alceste*.

pour les morts de la famille qui devoit l'habiter. L'esprit
de

Cette Princesse, dans le bas-relief du vase de Barberin dont nous parlons ici, paroît étendue sur un rocher, dans une situation à peu près semblable à celle où l'on représentoit les figures des morts, sur les sarcophages destinés pour eux. L'Olivier des enfers placé derrière elle, se voit fréquemment sur le *Modius* qui couvre la tête de Sérapis ou de Pluton, & sur les urnes antiques. Elle tient un flambeau renversé ; la lumière de ce flambeau élevé étoit le symbole de la vie, son renversement étoit celui de la mort : il indique celle d'*Alceste* ; mais quoique morte, puisqu'elle est dans les Enfers, la flamme du flambeau qu'elle tient en main commence à se rallumer ; c'est l'emblème de la vie qui lui est rendue. Etant la seule femme à qui cela arriva, elle seule peut être représentée ici. On voit près d'elle une pierre quarrée avec une ouverture dans son milieu : cette sorte de pierre couvroit ordinairement les vases cinéraires, on y faisoit entrer des libations par l'ouverture pratiquée dans celle-ci. Le dérangement de cette pierre montre qu'*Alceste*, dont elle recouvroit les cendres, doit quitter les enfers. Un des bras de cette princesse est posé sur sa tête ; cette attitude étant celle des Dieux *Philétiens*, marque dans tous les monumens antiques l'amour ou l'amitié, elle est employée pour marquer ici l'attachement singulier d'*Alceste* pour son époux. L'attitude du *Dioscure* qui se retourne vers elle, est l'indice de la connoissance qu'ils avoient eu ensemble sur la terre. C'est ainsi que Polygnote représenta Jasius renouvelant dans les Enfers, la connoissance qu'il eut autrefois avec Phocus, au moyen d'une bague qu'il lui avoit donnée. (*Pausan. lib. x. p. 872.*) Et comme dans ce tableau, dans lequel Polygnote avoit représenté le séjour des morts, beaucoup de figures paroïssent assises sur des rochers, ainsi presque toutes celles de ce bas-reliefs, sont assises de même sur des pierres, propres à caractériser encore l'endroit où elles se trouvent, & le lieu de la scène dont elles font partie.

On voit Tyro près d'*Alceste*, sa figure est la première de toutes celles de ce vase : c'est aussi, après Anticlée mère d'Ulysse, la première dont parle ce Héros dans la description des Enfers. (*Homer. Odyss. lib. xi. v. 234.*)

Ἐνθ' ἦτοί πρώτῃν Τυρὼ ἴδον εὐπαιτερέϊον.

Hic sane primam Tyro vidi nobili-patre-natam.

Tyro

de cette loi étoit d'empêcher de couvrir les campagnes
nécessaires

Tyro l'une des Princesses les plus illustres de la Grèce, étoit fille de Salmonee, & femme de Créteus fils d'Eole ; le poëte l'appelle la *Reine des femmes*. Βασίλεια γυναικων ; c'est pourquoi, dans le bas-relief de ce vase, elle porte un *Sceptre*. Elle eut de Neptune *Nélée & Pélée* ; je crois voir ici la raison pour laquelle Tyro tourne la tête vers *Alceste* sa petite fille, car l'attitude dans laquelle on l'a représentée, montre qu'elle la précéda dans l'ordre du tems, c'est pourquoi elle est représentée comme si elle regardoit quelqu'un venir après elle.

La composition de ce bas-relief est conduite avec tant d'intelligence, qu'il n'est pas une *forme* dans ses figures, pas une *attitude*, pas un *caractère* qui ne serve à développer l'intention de l'Artiste. Il n'y existe pas un seul *accessoire* qui ne contribue à développer le sujet, & qui ne rappelle un témoignage des anciens poëtes, sur lequel on peut se fonder pour l'expliquer, comme le fait Pausanias en expliquant les tableaux de Delphes. Par le rapport des idées employées dans sa composition & dans les poëmes de Virgile, on reconnoit les sources communes dans lesquelles l'Artiste & le Poëte ont puisé ces idées. Cela nous montre, combien le dernier connoit les anciens auteurs Grecs dont le tems nous a privés. Tous les sujets sont ici liés les uns aux autres avec une intelligence singulière ; & comme ils contribuent également à l'action, ils contribuent aussi à nous donner l'intelligence de cette savante composition. Il m'en a coûté deux fois plus de peine pour détruire les explications puériles qu'a occasionnées ce monument, que pour faire celle-ci : cependant je n'ai pas dit à beaucoup près tout ce que je vois, tout ce que m'inspire ce beau morceau. Les têtes de Satyres placées sous ses anses, ont été expliquées ailleurs ; & l'on a montré pourquoi ces figures, ordinairement employées dans les *Orgies* de Bacchus, le sont aussi fréquemment sur les urnes & les vases cinéraires des anciens.

Toutes les figures de ce vase, dont le dessin qu'on voit ici ne donne qu'une très-foible idée, sont d'une étonnante beauté. La simplicité de leur contours, le peu de mouvement donné aux lignes dont leurs joues sont formées, la hauteur du relief, sont les mêmes qui s'observent sur les médailles de Gélon & d'Hiéron 1^{er} Rois de Syracuse ; enfin les cheveux en sont touchés de la même façon. Gélon fut invité par les Grecs à leur fournir des secours contre

nécessaires à l'agriculture, de ces tombeaux, dont l'espace
quelquefois

les Perses ; (*Herod. lib. vii. cap. cliii.*) Phidias, de leurs dépouilles, fit pour les Athéniens plusieurs ouvrages remarquables : Polyclète, qui rebâtit le temple de la Junon d'Argos dont il fit la statue, (*Pausan. lib. ii.*) comparable suivant Strabon aux ouvrages de Phidias même, (*Strab. Geogr. lib. viii. p. 372.*) entreprit l'un & l'autre, peu après la troisième année de la 82^e Olympiade, dans laquelle le temple d'Argos fut brûlé par la prêtresse Chrysis. (*Euseb. Chronic. lib. ii.*) Phidias n'exécuta qu'après cette époque & suivant Eusebe dans la 85^e Olympiade, la Minerve du Parthénon : ces deux grands Artistes, alors fort âgés, parvenus au plus haut point de leur Art, l'avoient porté à sa perfection. Phidias ajouta ou donna une nouvelle forme à la Toreutique, que Polyclète rendit encore plus savante. (*Plin. lib. xxxiv. p. 196. Hic. Polycletus, consumasse hanc scientiam judicatur, et TOREUTICEN sic erudisse, ut Phidias aperuisse*) la Toreutique, étoit l'art de travailler sur le tour, sans lequel on ne peut exécuter un vase pareil à celui dont nous parlons ici. C'est à mon gré une chose remarquable, que dans le tems où les médailles nous prouvent qu'on dessinoit dans le même goût que sont dessinées les figures de ce vase, qu'on touchoit les cheveux comme ceux de ces figures sont touchés, qu'on leur donnoit le relief qu'elles ont, l'instrument sans lequel on ne pouvoit les entreprendre, fut porté au point nécessaire pour les rendre, par les découvertes des deux hommes les plus habiles de tous ceux qui vécurent dans ce même tems.

Simonides composa l'inscription d'un des tableaux que Polygnote fit à Delphes : (*Pausan. lib. x. cap. xxvii.*) suivant le marbre d'Arondel ce poète fleurit à une époque correspondante à l'an 489 avant notre Ere. (*Merm. Oxon. Epoc. XLVIII.*) C'est à dire dans la 72^e Olympiade, dans laquelle se donna la bataille de Marathon. Ainsi, Polygnote & ce Poète furent les contemporains de Phidias & de Polyclète. On fit de leur tems à Delphes le fameux tableau des Enfers : ce sujet est le même que celui de la composition représentée sur ce vase, dont les figures sont encore traitées dans le goût qui regnoit alors en Grèce. Toutes ces considérations réunies me portent à croire, qu'il peut avoir été exécuté vers l'époque où vécurent tant d'hommes célèbres, & dans laquelle les arts furent les plus florissans. Les
tems

quelquefois très-vaste, non-seulement par les terrains qu'ils occupoient

tems suivans leur firent perdre de leur élévation; en les rendant plus recherchés, on leur donna plus d'agrément, mais on ne put conserver la majestueuse simplicité qu'ils avoient acquise, & qu'il me semble voir dans cet ouvrage.

Destiné à contenir les Cendres de quelque mort, ce vase incontestablement fait en Grèce, y fut sans doute renfermé dans un tombeau. On l'en tira, dans la suite, & on le transporta en Italie où il a été trouvé. On ne voit dans toute l'histoire de la Grèce, que trois occasions dans lesquelles on y viola les tombeaux. La première est celle, où pour construire les longues murailles, qui unissoient Athenes au Pirée, Thémistocles fut obligé d'employer les pierres mêmes des sépultures; cependant alors on n'enleva pas les choses précieuses qu'ila contenoient: c'eut été les profaner sans nécessité, & les Athéniens ne l'eussent pas souffert. Le vase dont nous parlons ne paroît avoir été fait que peu après le tems où Thémistocles construisit les grandes murailles, ainsi il ne put avoir été trouvé dans les tombeaux dont alors on n'enleva que les pierres.

La seconde occasion dans laquelle les sépultures des Grecs furent violées, tombe au tems où Philippe fils de Démetrius fit la guerre aux Athéniens, vers l'an 200 avant notre Ere. Ce Prince détruisit le Cynosarges & le Lycée, il incendia tous les lieux sacrés ou agréables du voisinage d'Athenes; il abâtit les maisons & les Tombeaux mêmes, violant, dit Tite live, dans son impuissante colere, toutes les loix du droit Divin & Humain. (*Liv. lib. xxxi. p. 734. Sed et Cynosarges et Lyceum, et quicquid sancti amœniæ circa urbem erat incensum est, diruitque non tecta solum, sed etiam sepulcra: non Divini Humanive juris quicquam præ impotenti ira servatum.*) Philippe, dans une seconde excursion, “ ayant précédemment dévasté les Tombeaux, pour ne rien laisser qui ne portât des “ marques de sa violence, ordonna de ruiner & de mettre le feu aux tem- “ ples des bourgs de l'Attique: ce pays, très-orné par l'abondance des “ marbres qui s'y trouvent, & par le grand nombre des artistes qu'il produisit, “ devint l'objet de sa fureur. Ce ne fut pas assez pour lui de détruire les “ temples, d'abattre les statues, il ordonna encore d'en rompre les pierres, “ afin de ne rien laisser d'entier. Les Etoliens & les Achéens, vers la même “ époque

occupoient, mais encore par les bois qu'on plantoit autour d'eux,

“ époque avoient exercé les mêmes ravages en différentes parties de la Grèce,” (*Polyb. lib. iv. p. 331. lib. ix. p. 567. Exurpt. lib. xi. p. 46. & lib. xvi. p. 67.*) néanmoins ils ne fouillèrent pas les tombeaux ; alors on ruinoit, on démolissoit, on brisoit tout, & si un vase de la nature de celui dont nous parlons s’y fut trouvé, rien n’eût pu le sauver de la dévastation générale ; il eut péri par une effet du peu de soin que prenoient les troupes de Philippe en ouvrant les tombeaux, ou par un effet de la rage qui ordonnoit de ne rien épargner, de tout rompre, de ne rien laisser d’entier. Avant la prise de Persée fils de ce Roi Philippe, les Romains ne transporterent chez eux aucun monument de la Grèce. Paul Emile dans son triomphe, qui est de l’an 166 avant J. C. fit voir à Rome les premières statues enlevées aux Grecs.. Il les tira de Pella capitale de la Macédoine, dont il avoit fait la conquête : (*Plutarch. in Paul. Emil. Vid. et Plin. lib. xxxv. in Zeuxid.*) avant ce tems, les Romains recherchoient peu les monumens des beaux arts, mais ils en étoient devenus très-avides, dans le tems où Jules César envoya la colonie qui repeupla Corinthe, détruite 102 ans avant lui. C’est alors que les nouveaux colons ouvrirent & fouillèrent généralement tous les tombeaux de cette ville, (*Strab. lib. viii. p. 381. Οὐδενὰ τάφον ἀσχευώρητον εἶασαν. &c.*) non pour y laisser ce qu’ils renfermoient, comme au tems de Thémistocles, ou pour détruire tout, comme au tems de Philippe, mais au contraire, pour en tirer, les effets qu’ils contenoient, & les vendre ensuite. Cela même les obligeoit à mettre beaucoup de soin dans leur recherches, & à prendre toutes les précautions nécessaires pour conserver les choses qu’ils en tiroient. Ils y trouverent des vases d’Argille, qu’on leur payoit à Rome aussi chèrement que les vases d’airain de Corinthe, dont la valeur étoit très-grande. On appeloit ces vases *Necro-Corinthes*, ou les Vases mortuaires de Corinthe. Bien plus précieux qu’aucun vase d’Argille, celui dont il s’agit ici, me paroît avoir été du nombre de ces *Necro-Corinthes*, desquels parle Strabon. Il feroit honneur par sa beauté au goût de cette ville fameuse, où les beaux arts ne furent pas moins florissans qu’ils l’avoient été dans Argos, où naquit Polyclete, qu’à Sycione & dans Athenes même où vécurent tant de grands artistes en tous genres. Suivant m’a conjecture ce vase paroît avoir été transporté à Rome vers le tems d’Auguste. Après y avoir été conservé pendant plus

d'eux, devenoit dès-lors même sacré, & ne pouvoit plus
être

plus de deux siècles, on le rendit à sa première destination, en l'enfermant dans le tombeau d'une personne très-importante. Tel étoit *Genesius Marcianus*, puisqu'il parvint au consulat ; puisqu'il épousa *Julia Mamaea*, niece de l'Impératrice *Julia Aquilia Severa*, & qu'il fut allié aux Empereurs *Septime Severe*, *Septime Géta*, *Antonin Caracalla*, *Héliogabale*, & qu'enfin il fut le Père d'*Alexandre Severe*, l'un des meilleurs princes, qui ayent gouverné l'Empire Romain.

Il existe encore quelques fragmens antiques de matiere semblable à celle du vase de Barberin : j'en ai vu plusieurs d'une très-belle exécution, parmi les pâtes du recueil de Mr. C. Townley. Mais rien n'égale le travail & la conservation des figures de ce vase, c'est un monument unique en son genre. Comme rien n'y est restauré, au moins dans son bas-relief principal ; comme ses figures n'ont souffert aucune altération, on peut y étudier, mieux que dans toute autre composition qui ne réuniroit pas les mêmes qualités, l'intention de l'Art, & la maniere dont les artistes anciens s'y prenoient pour en rendre les idées. Cet ouvrage ayant pour objet de rechercher ce que furent, & ce que firent les Arts de la Grèce, j'aurois bien voulu pouvoir développer leur intention & leur idée dans la composition de ces bas-reliefs : j'aurois désiré faire sentir l'usage qu'ils firent des formes, car je suis persuadé qu'elles étoient pour eux une sorte d'écriture ou de langage, dont le sens étoit bien mieux entendu de leur tems qu'il ne l'est du nôtre. On a pu voir ici comment ils distinguèrent les figures des Dieux de celles des Héros. Par les formes des uns, ils voulurent marquer la puissance qu'ils leur attribuoient ; par le caractère qu'ils leur donnerent, ils prétendirent distinguer le rang qu'ils occupoient dans leur mythologie, ainsi que les qualités & les emplois qu'elle leur donnoit. L'Art distingua les Héros des hommes ordinaires, par la *beauté* & par cette sorte de *force* que donne l'habitude des exercices & des facultés du corps. La *beauté* particulière aux Dieux, empruntoit du caractère de *puissance* attaché à leurs figures, un caractère de majesté propre à marquer leur *élévation* ; mais la *beauté* des Héros marquoit en eux leur *grandeur* & leur *supériorité* sur les autres hommes.

Dans les Compositions des anciens, les *actions* des figures étant tirées du caractère qu'ils leur supposoient, & qu'ils marquoient par les formes spéciales attribuées à leur état, les *attitudes* destinées à représenter ces actions, étoient
toujours

être employé à aucun usage utile aux vivans. Cette raison très-importante dans un pays fort peuplé comme l'étoit l'Attique, où l'industrie n'eut jamais pu suppléer au travail de la terre & à ses productions, fit porter à Solon cette loi qui défendoit de mettre des *Hermes* sur les tombeaux. (205) Le savant Potter a cru que par cette expression on devoit entendre des statues de Mercure, mais c'est évidemment de ces *tas de pierres* qu'on appeloit des *Hermes*, parce qu'ils étoient consacrés à Mercure, dont la loi vouloit parler, & qu'elle proscrivit, à cause du trop grand espace qu'ils occupoient. Quelquefois ce terrain n'étoit pas recouvert de

toujours dépendantes de ces formes : ainsi l'on ne peut se flatter d'avoir entendu ou expliqué un monument antique, quand on n'est pas arrivé à rendre compte des *caractères* & des *attitudes* des figures de leur composition. Il en est de même des *accessoirs*, aucun ne fut employé au hasard, il n'en est aucun qui ne doive servir à concourir à faire entendre le sujet, parce qu'il n'en est aucun d'étranger à lui, & qui ne soit fondé sur des raisons. Celui qui explique un monument antique, doit rendre ces raisons, comme a dû les concevoir celui qui l'a composé : quand l'explicateur a exposé les *raisons* de tous les *caractères* des figures représentées dans un monument, les *raisons* de toutes les formes qui s'y voyent, les *raisons* de toutes les attitudes & de tous les accessoirs qu'il comprend, il a résolu le problème ; il a fait disparaître les inconnues, en leur substituant des qualités connues. Mais on ne peut regarder un monument comme expliqué, quand l'explication ne comprend pas toutes ces conditions, quand elle n'est pas fondée sur ces principes, quand enfin il reste quelque chose à faire entendre. Car alors elle n'embrasse pas toutes les données du problème à résoudre. C'est ce que j'aurois voulu faire comprendre dans l'explication qu'on vient de lire : si elle n'est pas un modèle, elle peut du moins servir à montrer ce qu'il me semble qu'on devroit tenter dans ces sortes d'explications.

pierres mais en étoit simplement entouré, pour embrasser l'aire où l'on avoit brûlé les morts ; on élevoit dans son milieu autant d'obélisques que le défunt avoit tué d'ennemis à la guerre. Ce fait, rapporté dans Aristote, nous apprend l'intention de ces cercles de pierres si fréquemment construits par les Celtes ; on en voit encore quelques-uns avec des pierres élevées dans leur enceinte, elles marquent nombre des victoires remportées par ceux pour qui ces monumens furent érigés. Il s'en trouve plusieurs de cette espèce en Angleterre, dans la province de Cornwall, où ils subsistent encore dans leur entier. (206)

Ces cercles rentrent quelquefois les uns dans les autres ; ils marquent alors des sépultures voisines, dont une partie du terrain étoit commune. Ils tiennent lieu de ces urnes, qui chez les Grecs & les Romains renfermoient les cendres de plusieurs personnes, comme on le voit par leurs inscriptions. Tout nous montre dans les sépultures des Celtes & Grecs, qu'ils les construisirent sur des principes semblables, & que ces principes eurent comme eux-mêmes une origine commune, dont nous avons fait voir la source inconnue jusqu'à présent.

Vers la 46^e Olympiade, dans laquelle Solon donna ses Loix à Athenes, le luxe des tombeaux & des funérailles y étoit porté à un si haut degré, qu'il crut nécessaire de l'arrêter. Il

(206) Voyez Borlaze, *Antiq. of Cornwall*.

restreignit à trois habits ceux qu'on pouvoit enterrer avec les morts : (207) cette restriction fait voir, qu'avant ce tems les Grecs comme les peuples du Nord, avoient coutume d'enterrer avec eux la plupart des effets, que de leur vivant ils avoient possédés. Avant les loix de Solon on faisoit de grandes dépenses pour les tombeaux ; c'étoient des especes de maisons, qu'il défendit expressément, en statuant qu'on n'y construïroit plus de voutes, (208) & qu'on n'y employeroit que le travail dont dix hommes étoient capables en trois jours. Dès-lors les Sculptures des pierres sépulcrales, auxquelles un seul homme pouvoit travailler pendant trois jours seulement, ne purent être que des ouvrages faits à la hâte par des artistes très-communs. Par les vœux en marbre qui nous restent, & qui sont à peu près du même travail que la plupart de ces tombeaux, on juge qu'ils furent exécutés par des artistes du même genre. (209) Ce-ci nous donne la raison pour

(207) Isæus de Hered. Pyrrh. in *Archæolog. cit.* v. 1. p. 174.

(208) Cic. de Legib. lib. ii.

(209) Il existe encore à Athenes une colonne très grossièrement faite, sur laquelle est écrit le nom de Miltiades en caractères très-anciens. Cette colonne fut autrefois placée sur le tombeau de ce grand homme, regardé comme le libérateur de la Grece. Il nous reste un vœu du même temps, car il porte le nom de Xantippe contemporain de Miltiades. Ce vœu sculpté sur un marbre apporté d'Athenes par M. Askew, se voit à présent dans la collection de Mr. C. Townley. Xantippe y est représenté assis, tenant en main un pied votif qu'il semble offrir aux Dieux : les Grecs durent à ce grand homme le succès de la bataille de Mycale. Il a près de lui une jeune fille & un jeune garçon, qu'on croit être Péricles son fils. Ce monument de la piété de Xantippe

pour laquelle les ouvrages des uns & des autres, semblent montrer infiniment moins de connoissance & de pratique de l'art, que ne le font les bas-reliefs qui se voyent dans les frises & le fronton des temples du Parthénon & de Thésée, faits à Athenes à peu près vers la même époque. Cette observation très-importante à l'histoire de l'art, détruit ce que des auteurs modernes ont avancé sur l'état de la Sculpture des tems où furent faits ces tombeaux & ces vœux : ils ont jugé de l'art de Phidias & de Polyclète sur des morceaux exécutés par des artistes très-communs : ces derniers, même avec beaucoup plus de savoir qu'ils n'en avoient, n'eussent jamais rien pu faire de bon, dans le court espace de tems où la loi les contraignoit à terminer leurs ouvrages.

Par une suite des troubles dont Athenes fut agitée, après la malheureuse guerre du Péloponèse, & du changement qui

Xantippe paroît avoir été consacré à Esculape, à raison de la guérison d'une blessure au pied. On voyoit dans la citadelle d'Athenes une statue de ce grand Capitaine : elle étoit des plus beaux tems de l'Art, & sûrement la sculpture, en étoit bien meilleure que ne l'est celle du bas-relief qui le représente, car on y observe plutôt la main d'un artiste ordinaire, que celle d'un maître. Si des monumens semblables furent érigés pour des hommes de l'importance dont étoient Miltiades & Xantippe, on peut bien juger que ceux des gens d'un état inférieur ne pouvoient être meilleurs ; mais on n'eut pas du conclure de là, comme on l'a fait, que la sculpture des tems de Phidias & de Polyclète étoit très-inférieure à ce que nous en ont dit les auteurs : comme on ne devoit pas conclure des *ex-voto* faits par des peintres très-communs, de l'état de la peinture au tems de Michel-Ange & de Raphaël ; car leurs ouvrages ne ressembloient en rien à ceux des peintres occupés à faire cette sorte de tableaux, dont quelques églises d'Italie sont défigurées.

arriva dans son gouvernement sous les trente Tyrans, les Loix de Solon perdirent beaucoup de leur vigueur. Bientôt après la vanité fit élever des tombeaux très-magnifiques. Harpalus, l'un des gens d'affaire d'Alexandre le Grand, en fit construire un près d'Athenes, pour la courtisane Pythionice, (210) auquel il dépensa deux cents talens, c'est-à-dire presqu'un million de livres de France. La magnificence la plus recherchée fut employée dans les plus petites villes de la Grèce, à la décoration des tombeaux : nous apprenons de Pausanias, que près de Sicyone il y en avoit un, dont l'intérieur étoit orné de peintures aussi belles, qu'aucunes de celles qu'il eut vues ailleurs. (211) Près de Tritia, petit endroit de l'Achaïe, il y avoit au tems du même auteur, un tombeau digne d'être examiné pour la beauté de ses marbres, mais plus encore pour les peintures dont il étoit décoré, (212) & qu'avoit

(210) Athen. Deipnos. lib. xiii. p. 594. Ταυτὰ δὲ παιδοὶ τίς αὖ ἐπὶ τὴν Ἀθηναίων πόλιν ἀφορώμενον νεῶς καὶ τὸ πόλισμα ὄψεται παρὰ τὴν ὁδὸν αὐτὴν ὠκοδομημένον μνημαῖ οἷον οὐχ ἕτερον οὐδὲ συνεγγίς οὐδὲν ἔστι τῷ μεγέθει, ἔσθ. Hoc, inquit, illis accidet, qui Athenas petunt, via qua Eleusinem itur, et quam sacram vocant, templa cernere et castellum possunt, juxta viam extructum monumentum videbunt, cum quod nullum aliud, nec ex iis quidem quæ vicina sunt, æquiparare magnitudine queat. Εἰ δὲ μὴ δεδογμένον κατασπενάσασθαι πάλιν δὲ ὅταν ἐξεπάσῃ Πυθιονίκης τῆς εταίρας. Cum autem cujus sit quæsierit, et didicerit esse de Phythiniciis scorti, ἔσθ. ἔσθ.

(211) Pausan. lib. ii.

(212) Pausan. lib. vii. p. 580. Πρὶν δὲ ἢ εἰς τὴν πόλιν εἰσελθεῖν, μνημαῖ ἐστὶ λευκοῦ λιθοῦ θέας καὶ ἐς τὰ ἄλλα ἄξιον καὶ οὐχ ἥκιστα ἐπὶ ταῖς γραφαῖς αἱ εἰσὶ τοῦ τάφου τέχνη Νικίου. In suburbano agro sepulchrum videtur candido lapide extructum,

qu'avoit faites Nicias contemporain de Praxiteles, l'un des plus grands peintres de l'Ecole d'Athenes. Il falloit bien qu'on ouvrit ces tombeaux aux voyageurs, puisqu'ils les visitoient, comme aujourd'hui nous visitons les églises, & les édifices dans lesquels sont renfermés des monumens des arts. Ces faits nous montrent où les Romains prirent le goût de décoration & de magnificence qui se remarque encore dans les ruines de leurs sépultures. On y retrouve souvent des peintures, des stucs & des ornemens exactement distribués comme ceux des Grecs: mais ils ne purent jamais y employer, au moins pour la peinture, des artistes bien excellens, parce que les beaux tems des arts étoient passés, quand ceux de la Grèce s'introduisirent chez eux.

En nous montrant l'identité des formes employées dans les sépultures des Grecs & des Romains, cette observation peut nous faire reconnoître par celles-ci, qui existent encore, ce que furent celles de la Grèce, qui n'existent plus; & comme Cicéron nous dit que tout le chemin de Rome à Albe étoit couvert de tombeaux très-splendides, qui formoient une voie d'environ quinze miles, ainsi tout l'espace qui alloit d'Athenes au Pirée, dans une distance de plus de six miles, étoit de part & d'autre couvert de tombeaux. Les

extructum, insigne illud quidem, tum reliquo opere, tum maxime quòd in eo Niciae relucet picturæ. On peut voir dans Pausanias la description de ces peintures: cet auteur conjecture que le tombeau, qui les renfermoit, étoit celui d'un mari, & d'une femme, dont il ignoroit le nom.

besoins de l'état, plus puissans que les loix mêmes, firent, au tems de Thémistocles, employer les pierres de ces tombeaux à construire les *grandes murailles*, qui joignoient la ville à ce port.

On a découvert sur le *Janicule*, près d'une maison de campagne appartenante à la famille Corfini, une suite de bâtimens divisés par des rues qui les séparoit, & dont le dessin se peut voir ici. (213) Ces bâtimens, destinés à des tombeaux, étoient partagés en différentes chambres ornées de stucs & de peintures. Des niches placées dans l'intérieur des murs, contenoient des vases, faits pour renfermer les cendres des morts. Ces édifices d'une très-bonne architecture, comme on peut s'en former une idée, par leur élévation représentée à la *Planche XIII.* étoient totalement ensevelis sous une montagne, dont les terres furent rapportées pour les mettre à l'abri de toute insulte. Cette précaution, souvent prise pour dérober la connoissance des tombeaux, se remarque encore dans celui qui se voit ici *Planche XIV.* Ce dernier étoit élevé dans l'intérieur d'une caverne pratiquée dans la montagne même, pour le garantir de l'humidité : c'est pourquoi sa chambre sépulchrale étoit entourée d'un corridor. Il s'est trouvé dans cette chambre, de même que dans son corridor, des coffres de pierre avec les noms de la

(213) Voyez la *Planche XII.* Elle est tirée du livre des *Sépulchres antiques* de Pietro Santi Bartoli.

famille Furia, (214) qui fut très-illustre chez les Romains : elle se partageoit en deux branches, dont l'une fut adoptée parmi les familles patriciennes & l'autre resta toujours dans le rang des plébéiennes. On trouve ordinairement dans ces sortes de tombeaux les médailles que l'on appelle de famille ; celui-ci étoit précédé d'une cour pavée en marbre comme celle du précédent. On l'avoit encore recouvert de terre, quand on cessa d'en faire usage, & qu'on le trouva assez rempli. •

Les Planches XV. & XVI. présentent le plan avec l'élévation d'un tombeau du genre des deux précédens, mais bien plus magnifique & plus spacieux qu'ils ne l'étoient. Le corridor pratiqué dans son pour-tour, pour en écarter l'humidité du terrain, étoit creusé dans le *tuf* de la montagne même. On y découvrit des cavités dans lesquelles on renfermoit les morts ; (215) ce qui peut donner aux lecteurs, qui n'ont pas vu des *Catacombes*, une idée de la manière dont les sépultures particulières y étoient distribuées : ces *Catacombes* sont des tranchées souterraines, quelquefois étendues sur plusieurs miles de longueur, & divisées en plusieurs routes, distribuées comme les rues d'une ville. Elles servoient

(214) Ce tombeau copié du livre cité dans la note précédente, *Tav.* XXV. fut découvert en 1665 près de Fiescati, sur le terrain de l'ancienne Tusculum, dans celui qui appartient à présent aux Camaldules.

(215) Ce tombeau représenté *Planche* XVII, est copié d'après ceux de Pietro Santi Bartoli : il fut trouvé dans la vigne Cavalieri, entre l'Eglise de S. Sabba & les murs de Rome.

à des sépultures communes, comme le sont celle de nos cimetières : mais elles étoient plus assurées, à cause de leur éloignement de la vue & de la portée de ceux qui eussent voulu y pénétrer. Quant au tombeau représenté ici, le pavé en étoit de marbre noir & blanc. Ses portes, dont les panneaux portoient des mufles de lion, étoient toute entières de marbre blanc. Cette singularité n'est pas tout-à-fait sans exemple dans les bâtimens antiques, puisqu'on a trouvé des battans de portes semblables, dans une des maisons découvertes parmi les ruines d'Herculanum.

Les tombeaux dont on vient de parler tenoient un milieu, entre ceux qui étoient élevés sur terre, & par là même plus exposés à être fouillés, & ceux qui étoient vraiment creusés dans le terrain même : on donnoit à ces derniers le nom d'*Υπογῆς* qui signifie *Souterrain*. Cette forme de sépulture étoit la plus commune chez les Grecs ; parce que d'une part, elle étoit la moins dispendieuse, & que de l'autre elle remplissoit mieux l'objet d'affurer le repos des morts, & les effets déposés avec eux. De tels tombeaux plus ou moins grands, arrangés avec plus ou moins de précautions, rendus plus ou moins solides, distribués dans les campagnes, au voisinage des sentiers & des grands chemins, n'empêchoient pas la culture des terres. Ils devoient être oubliés bientôt après avoir été recouverts. De sorte qu'il n'y avoit qu'un pur hasard, qui jamais put les faire découvrir. L'expérience nous montre en effet, qu'on en retrouve
encore

encore un très-grand nombre, qui jamais ne furent ouverts. En voici un *Planche XVIII.* qui fut déterré en 1757 près de Capoue, dans un terrain où presque chaque jour on en pourroit rencontrer d'à peu près semblables. M. le Chevalier Hamilton, instruit par un payfan de la découverte de ce tombeau, s'y transporta, & le fit ouvrir en sa présence. Le sommet de sa toiture étoit formé de six pierres butées les unes contre les autres, & recouvertes d'environ trois pieds de terre : trois de ces pierres étoient taillées de façon qu'elles engrainoient sur les trois autres ; un bourlet pratiqué à leur extrémité supérieure, empêchoit l'eau de pénétrer dans l'intérieur de la chambre, dont elles faisoient le plafond. Trois autres rangs de pierres très-épaisses, formoient les murs de cette chambre, & quelques dalles lui servoient de plancher.

Après avoir enlevé avec beaucoup de peine l'une des pierres du plafond, on descendit dans un espace de huit pieds de long sur six de hauteur, & environ cinq de largeur : le milieu en étoit occupé par un squelette étendu sur le pavé ; ses ossemens furent bientôt réduits en poudre par le contact de l'air extérieur. Des rayons formés par des barres de fer très-bien conservées, formoient autour de la tête de ce squelette un espece d'auréole, pareil à celui dont on entoure la tête des figures de Saints. A l'un de ses côtés il y avoit deux épées de fer & deux petits chandeliers du même métal, près d'un vase de bronze, de très-belle conservation. Il y avoit aussi une *passoire* également de bronze, & à quelque distance

une *patere* ou coupe, dans laquelle étoit un de ces instrumens destinés aux sacrifices, & connus sous le nom de *Sim-pulum*. Il s'y trouva encore une *rape* de cuivre & deux *œufs*, dont les *coques* parfaitement bien conservées se réduisirent cependant bientôt en poussière : mais les vases d'argile placés aux pieds du mort, & plusieurs autres de même matière, suspendus à des cloux le long du mur, étoient de la plus parfaite conservation. Ces vases, avec tout ce qui fut trouvé avec eux, si l'on en excepte ce qui étoit en fer, sont à présent dans le *Musæum Britannique*.

Si les ossemens d'un cadavre, si des œufs mêmes, s'étoient maintenus pendant si long-tems dans ce tombeau, si des vases, d'une terre très-fragile, n'y avoient rien perdu de ce qu'ils étoient, quand on les y déposa, il est aisé de juger si des pierres gravées, si des figures en bronze ou des médailles y eussent souffert la moindre altération. On voit par cet exemple comment des petites statues de métal, des agathes, des ornemens en or & en argent, des peintures sur des vases d'argile, & des effets de toute espèce, souvent d'une antiquité très-reculée, ont pu se conserver jusqu'à nous.

Nous voyons dans Suétone, que dès le tems de Capys fondateur de Capoue, on mettoit déjà des inscriptions dans les tombeaux situés près de cette ville. (216) Nous sommes
assurés

(216) Suet. in Jul. Cæs. p. 548. *Paucos ante menses, quum in colonia Capua deducti lege Julia coloni ad extruendas villas sepulchra vetustissima disjicerent, idque*

assurés d'un autre côté, par une Loi de Lycurgue, dont Plutarque

eo studiosius facerent quod aliquantum vasculorum operis antiqui scrutantes reperiabant, tabula ænea in monumento in quo dicebatur Capys conditor Capuæ sepultus, inventa est, conscripta literis verbisque Grecis. Carthage & Corinthe, détruites 211 ans avant notre Ere, furent rétablies dans le même tems que Capoue, ruinée, ainsi que ces deux villes par les Romains, 65 ans avant elles. On trouva dans les tombeaux des anciens habitans de Corinthe, des vases de la même espece de ceux qu'on recherchoit avec tant d'attention, dans les tombeaux des anciens habitans de Capoue ; le passage de Strabon à ce sujet mérite d'être rapporté ici. Πολὺν δὲ χρόνον ἐρήμη μένασα ἡ Κόρινθος, ἀνελήφθη πάλιν ὑπὸ Καίσαρος τῷ θεοῦ διὰ τὴν εὐφυΐαν, ἐποίκοις πέμψαντος τοῦ ἀπελευθερικοῦ γένους πλείστοις· οἱ τὰ ἐρείπια κινοῦντες, καὶ τοῖς τάφοις, συνανασκάπτοντες, εὗρισκον ὀσσεῖων τορευμάτων πλήτη, πολλὰ δὲ καὶ χαλκῶματα· ταυμάζοντες δὲ τὴν κατασκευὴν οὐδὲνα τάφον ἀσκευώρητον εἶσσαν, ὥστε εὐπορήσαντες τῶν τοιούτων· καὶ διατίθμενοι πολλοῦ, Νεκροκορινθίων ἐπλήρωσαν τὴν Ρώμην· οὗτοι γὰρ ἐκάλουν τὰ ἐκ τῶν τάφων ληφτέντα, καὶ μάλιστα τὰ ὀσσεῖνα. Καταρχαὶ, μὴν οὖν ἐτιμήθη σφόδρα ὁμοίως τοῖς χαλκῶμασι τοῖς Κορινθιουργέσιν, εἴτ' ἐπαύσαντο τῆς σπουδῆς, ἐκ λιπόντων τῶν ὀσσεῖων, καὶ οὐδὲ κατορθουμένων τῶν πλείστων. *Sed Corinthus cum diu deserta jacuisset, instaurata est à divo Cæsare propter loci opportunitatem, missis eò in coloniam libertinis plurimis. Hi cum rudera cæpissent moliri, simulque sepulchra effodissent, testacea opera plurima, atque etiam ærea multa invenerunt : quorum admirati artificium, nullum sepulchrum non effoderunt, magnaue id genus rerum copia potiti, iisque magno divenditis, Romam impleverunt Necrocorinthis : sic enim appellabant quæ è sepulchris erant ablata opera, maxime testacea : quæ cum initio in magno pretio, neque æreis Corinthiis operibus haberentur viliora, tandem studium iis impendi defitum est, cum deficerent testæ, & pleraque figlina non probarentur.* On voit par cet auteur, qu'on distinguoit dans ces vases d'argile, ceux qui pour la plupart ne plaissent pas, de ceux dont l'espece moins abondante commença bientôt à manquer. Ces derniers étoient des vases peints, sans comparaison plus rares dans tous les temps, que ne le furent les vases sur lesquels on ne trouve pas de peinture. Nous retrouvons journellement des uns & des autres dans les tombeaux. Dans celui que M. le Chevalier Hamilton fit ouvrir près de Capoue, il n'y avoit qu'un seul vase peint, mais il en contenoit onze qui ne l'étoient pas. Les choses se retrouvent donc encore aujourd'hui, dans

tarque fait mention, (217) qu'avant ce Législateur l'usage des inscriptions dans les tombeaux étoit commun chez les Grecs. Le monument dont on vient de parler, tant par sa forme, que par les choses qu'il contenoit, & par l'endroit où il fut découvert, sembleroit devoir s'annoncer par quelque endroit ; cependant, on n'y a trouvé ni inscription, ni médailles, quoique la contume de placer les premières dans les sépultures, fut assurément antérieure au tems où Phidon d'Argos frappa les premières monnoies : (218) mais comme il est certain que ce monument ne fut jamais ouvert, il paroît donc être d'un tems antérieur à Lycurgue & à Phi-

l'ordre où Strabon nous les représente au temps de Jules César, ou peu après sa mort, environ 44 ans avant notre Ere ; l'extrême rareté de ces vases à cette époque, se montre par la grandeur des prix qu'on y mettoit ; il faut donc qu'alors on n'en fit plus, sans quoi ils n'eussent pu être, ni si rares, ni si précieux qu'ils le devinrent : & l'art de les peindre est un de ceux qui s'étoient perdus, long-tems avant le commencement de l'Empire : la religion empêchant de les tirer des tombeaux, dans lesquels ils étoient déposés, ce n'étoit que par quelque événement singulier, comme celui de la restauration de Corinthe & de Capoue qu'on pouvoit s'en procurer. Il s'en trouve peut-être à présent un plus grand nombre, dans les collections du *Vatican* & du *Muséum Britannique*, qu'il ne s'en trouvoit à Rome même, où ils étoient si fort recherchés, au tems dont écrivent Strabon & Suétone. J'aurai occasion de parler ailleurs de ce sujet intéressant pour l'histoire de la peinture.

(217) Plutarch. in *Lycurg.*

(218) Lycurgue & Phidon d'Argos étoient de cette même famille des Héraclides, avec laquelle les Doriens s'établirent dans le Péloponèse. Le marbre d'Arondel met le tems de Lycurgue à l'année 643 avant la date de celle où il fut fait, & Phidon à l'an 633 de cette même date. *Epoch.* XXVIII. & XXIX.

don d'Argos, qui furent contemporains l'un de l'autre ; on peut bien croire que si l'on y eut déposé des médailles, elles s'y feroient retrouvées tout au moins aussi bien conservées, que les vases en terre bien plus fragiles qu'elles. L'antiquité de ce tombeau, antérieure, même à l'époque où l'on put y déposer des médailles, & la parfaite conservation des effets qu'il renfermoit, nous montrent la possibilité de retrouver encore des monumens du même genre, aussi anciens que le siècle dans lequel les Grecs commencèrent à frapper des monnoies. Et celles qu'ils pourroient contenir, y feroient conservées dans l'état où elles y auroient été placées, sur-tout si elles étoient d'or ou d'argent ; car ces métaux ne souffrent aucune altération ni du tems, ni des terres dans lesquelles ils sont renfermés.

On trouve d'anciennes monnoies d'or & d'argent dont la conservation est si grande, qu'elles paroissent sortir de dessous le coin. J'ai maintenant que j'écris ce-ci, sept médailles Grecques devant moi : rien n'est à desirer dans le relief de leur empreinte, le poliment que la percussion a donné au champ de ces médailles, est aussi brillant que s'il sortoit des mains de l'ouvrier. Il faut donc qu'elles aient été enterrées dans le tems même où elles furent frappées, & que jamais elles n'aient circulé ; sans quoi le frottement leur eut nécessairement fait effuyer quelque altération. Tous les pays dans lesquels on frappa des monnoies, ayant d'ordinaire été très-peuplés, durent enterrer presque chaque jour des morts & des

& des monnoies avec eux. Ainsi nous voyons comment quelques-unes ces monnoies toutes neuves, ont pu passer des mains des artistes qui les firent, dans les tombeaux où on les enfouit, & où l'on vient de montrer quelles ont du se conserver comme elles le font. Ce-ci rend raison de la merveilleuse conservation de quelques anciennes médailles : il paroît même qu'on en réservoir tout exprès pour les déposer dans les tombeaux, ou du moins qu'on choisissoit les moins endommagées pour cet effet. C'est sans doute une des raisons pour lesquelles il nous en reste une si grande quantité d'absolument parfaites. (219)

Dans l'immense quantité de tombeaux répandus partout, & garantis par la terre qui les recouvre, de toutes recherches, le hasard en fait quelquefois trouver des tems, dont les médailles se sont épuisées, par les découvertes faites dans ceux où l'on ne les recueilloit pas, ou même des siècles dont on n'est pas encore parvenu à déterrer les tombeaux. Il arrive de-là, que de tems à autre on rencontre des médailles qui n'ont jamais été vues. (220) Il s'en trouve aussi dont
les

(219) Si toutes les médailles ne sont pas à peu près également conservées, c'est que quelques-unes d'entr'elles, quelquefois roulées pendant long-tems dans les terres, & emportées loin des tombeaux où d'abord on les avoit mises, n'ont été retrouvées que quand on a retourné ces terres avec des instrumens de fer, qui souvent ont touché les médailles, même en aidant à les découvrir. C'est ordinairement le peu de soin qu'en ont les paysans, dans les mains de qui le hasard les fait tomber, qui occasionne l'altération qu'on y observe.

(220) La plus ou moins grande quantité de certaines espèces de médailles, dépend

les auteurs ont parlé, & qui se sont perdues, d'où quelques-uns ont jugé qu'elles n'ont jamais existé. Quelques-unes de celles dont parle Goltzius sont dans ce cas. On l'a soupçonné d'avoir gravé des médailles inconnues aux plus grandes collections, mais la terre ou les tombeaux ont restitué depuis beaucoup de ces médailles, & justifié cet auteur.

En considérant l'étonnante quantité de villes florissantes dont la Grèce, toutes ses îles, l'Asie mineure, la Thrace, la Sicile & la grande Grèce étoient couvertes, on ne pourra douter que leur population ne montât au moins à vingt millions d'habitans; car quelques-unes de ces villes entretenrent seules des armées très-considérables, & soutinrent pendant long-tems des guerres très-importantes. Chacun de ces hommes, dont le nombre se renouvelloit à peu près trois fois dans un siècle, ayant été enterré avec un plus ou moins grand nombre de monnoies, suivant un usage religieux, scrupuleusement observé durant une longue suite de siècles, la masse de ces monnoies enfouies sans retour, dans les sépul-

dépend de la quantité des tombeaux construits dans les temps où elles furent frappées, & qui se découvrent quelquefois. Il n'y a pas 25 ans, que les anciennes Proserpines de Syracuse ne se voyoient guere que dans la collection des Farneses, & dans celle du Baron Stoch: elles sont maintenant devenues très-communes, au moyen d'un dépôt trouvé en Sicile, dans un tombeau où il y en avoit plus de six cents, sans compter celles qui ont été découvertes depuis dans les endroits voisins. Les hasards qui les ont rendues, comme toutes les autres, nous apprennent que nous ne devons pas désespérer de retrouver avec le tems, la plus grande partie de celles qui n'existent pas encore pour nous, car elles peuvent être renfermées dans les tombeaux qui n'ont pas encore été reconnus.

tures de ceux qui les avoient possédées, dut être prodigieuse. On trouve dans cet usage destructif la raison pour laquelle les métaux précieux furent souvent en Grèce d'une extrême rareté ; & celle pour laquelle on frappa dans quelques villes une immense quantité de coins différens : car lorsque les monnoies qu'on avoit frappées dans ces coins, étoient absorbées dans les tombeaux, il falloit bien suppléer à leur défaut en en fabriquant de nouvelles.

Toutes les anciennes monnoies enterrées journellement & peu à peu, ne retournant jamais dans la circulation, il devint impossible d'en faire des collections. (221) Il est peut-être plus aisé d'en ramasser à présent un très-grand nombre, qu'il ne le fut en aucun tems des anciens, à prendre depuis Phidon d'Argos, qui frappa les premières monnoies 895 ans avant notre Ere, jusqu'à Constantin, qui mourut dans l'an 337, ce qui embrasse la durée de 1202 années.

(221) Auguste, dans ses amusemens, distribua quelquefois à ses amis des pieces de différens coins, & même des monnoies anciennes des Rois ou des pays étrangers. Suétone en rapportant ce fait, nous montre assez qu'Auguste donnoit ces pieces, plutôt comme des choses singulieres & inutiles, que comme des choses précieuses ou recherchées. Cela ne montre pas qu'on en fit des collections, & si jamais il s'en étoit trouvé quelques-unes, elles ne prouveroient pas que les anciens eussent fait de ces sortes de recueils, mais seulement qu'on en auroit recouvert quelqu'un fait dans les tems modernes, caché, & dans la suite oublié par des circonstances inconnues, & retrouvé par un effet du hasard, qui a souvent fait découvrir des dépôts de toute espee.



C H A P I T R E II.

De l'usage qu'on doit faire de la forme des lettres, pour connoître l'antiquité des monumens : erreurs qui peuvent résulter de cet usage, &c.

PAR une suite de cet esprit des arts des anciens, que nous avons montré avoir fait conserver les formes des monnoies primitives, dans celles des tems postérieurs, ceux qui présidoient au monoyage y firent souvent employer des caractères, dont l'usage avoit cessé quelquefois plusieurs siècles avant eux. Nous avons des preuves assurées de ce fait,

TOM. II.

Z

dans

dans une médaille d'Alexandre le Grand, dont la légende est avec des caractères pareils à ceux qu'employoient les Etrusques, (1) quoiqu'assurément ces caractères ne fussent pas ceux des Grecs au tems de ce Prince, & quoiqu'il soit encore plus certain que la médaille où ils sont empreints ne puisse avoir été frappée en Etrurie. C'est ainsi que la coutume d'écrire de la droite à la gauche, avoit certainement cessé plusieurs siècles avant les Empereurs Romains, dans les médailles desquels on ne laisse pas cependant d'observer l'emploi de cet ancien usage: (2) il y en a même

(1) Voyez les Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions, T. XXVII. p. 597. Cette médaille, unique jusqu'à présent, étoit en Italie où je l'ai vue en 1756 : elle y a été achetée par Mr. l'Abbé Barthélemi pour le Cabinet du Roi, dans lequel elle est maintenant.

(2) Voyez entr'autres la médaille Grecque de *Domitia* avec la tête de *Domitien* au revers. *Mélang. de diverses médaill. &c. du Cabinet de Mr. Pellerin, T. II. Planche XXVI. N° 11.* On croit que cette médaille a été frappée en Thessalie : cette belle province fut d'abord possédée par les Pélasgues, c'est-à-dire par les plus anciens habitans de la Grece. Ils y fonderent la ville d'*Argos* près du fleuve Pénée. (Strab. lib. ix.) C'est elle à qui Homere donne le nom de *Pélasgique*. *Iliad. lib. ii. v. 681.*

Νῦν δ' αὐτοὺς ὅσοι τὸ Πελασγικὸν Ἄργος ἔναιον

Nunc vero ipsos quicumque Pelasgicum Argos habitant.

Ses peuples semblent avoir toujours conservé, ou du moins avoir renouvelé, au tems de Domitien, la maniere d'écrire des plus anciens tems de l'écriture Grecque. Cette maniere me paroît venir des Pélasgues, comme j'aurai occasion de le montrer dans la suite : c'étoit aussi celle des Egyptiens au tems d'Hérodote, où certainement elle n'étoit plus en usage. Ἕλληνες μὲν, ἀπὸ τῶν ἀριστέρων ἐπὶ τὰ δεξιὰ φέροντες τὴν χεῖρα, Αἰγύπτιοι δὲ, ἀπὸ τῶν δεξιῶν ἐπὶ τὰ ἀριστερά. *Graci*

même quelques-unes dont les lettres vont de gauche à droite, & ensuite de droite à gauche, (3) c'est ce qu'on appeloit écrire en *Boustrophedon*; cette maniere d'écrire étoit tellement antérieure à la 83^e Olympiade, vers laquelle Hérodoté publia son histoire, qu'il se crut obligé d'en expliquer la forme aux Grecs mêmes pour lesquels il écrivoit. (4) Les fameuses colonnes d'Hérode Atticus, maintenant conservées dans le *Musæum de Portici*, sont encore une preuve du goût qu'eurent les anciens de rappeler les usages des tems qui les avoient précédés; car quoique faites vers le milieu du second siècle de notre Ere, on y reconnoît les caractères employés dans l'Attique, plus de 700 ans avant cette époque.

Ces exemples en nous montrant que les formes des lettres employées dans les médailles & les pierres de toute espece, peuvent nous tromper sur les tems où elles furent gravées, nous assurent que l'autorité qu'on tireroit de ces formes, ne peut déterminer avec certitude le tems où les monumens ont été faits. Cependant, la nature de ces monumens, leur objet, mais surtout la maniere dont ils sont travaillés, peuvent

Græci litteras scribunt et calculis computant, a sinistro in dextrum manum ferentes; Ægyptii a dextro in sinistrum. Ce sont les lettres qu'Hérodoté appelle populaires, δημοτικά, que les Egyptiens écrivoient ainsi, & ils disoient que les Grecs faisoient à droite ce qu'ils faisoient à gauche. On verra dans la suite les raisons de ces différentes pratiques.

(3) Popul. & Reg. Num. vet. Franc. Neuman. p. 222.

(4) Herodot. lib. ii. cap. xxxvi. p. 103. Voyez la fin de la note 1.

donner aux lettres qui les accompagnent une autorité, d'autant plus assurée, que le concours de tant de circonstances ne peut être un effet du hasard ou du caprice. Il n'y a que les cas où ces monumens auroient été restitués, qui pourroit avoir reproduit ce concours de circonstances ; alors même celles qui se tirent de l'art se trouveroient difficilement dans des copies ; mais si elles s'y rencontroient, l'exactitude qu'elles supposent, rendant ces copies équivalentes aux originaux qu'elles auroient eu pour modeles, on pourroit juger par ces copies mêmes des tems où furent faits ces originaux, comme s'ils existoient encore. Nous jugeons ainsi de la forme des anciennes lettres Attiques, par celle des lettres gravées sur les colonnes d'Hérode Atticus, comme nous pourrions le faire, si les modeles qu'elles imitent s'étoient conservés.

L'embarras occasionné par l'emploi des caractères, dans des tems où ils n'étoient plus en usage, n'a jusqu'à présent causé que des méprises, ou faciles à corriger, ou de trop peu d'importance pour mériter de l'être. Il n'en est pas ainsi du jugement hasardé sur le tems auquel on doit attribuer les formes de quelques caractères de l'écriture ; car le commencement de ce tems une fois fixé, tous les monumens où ces formes se trouvent, ne peuvent lui être antérieur. Mais si la date en est fautive, il en doit résulter des erreurs d'autant plus importantes, que c'est malheureusement aux époques de l'histoire des Arts, qu'on a d'ordinaire employé cette méthode de
juger

juger des tems où les monumens ont été faits. Elle a jeté une telle confusion dans cette histoire, qu'il est presque impossible d'en suivre le cours, & par conséquent de mesurer les progrès des Arts. On arrêteroît les inconféquences qui résultent de cette manière de juger, on en préviendroit de nouvelles, s'il étoit possible d'avoir une suite de monumens capables de nous montrer la marche de l'ancienne écriture ; car dès-lors, au lieu d'être obligé, comme on l'a été jusqu'ici, de s'en rapporter à la décision de quelques Savans, chacun pourroit se décider par lui-même, & sans doute que l'autorité de ces monumens authentiques seroit préférée à celle d'un petit nombre de gens, parmi lesquels il seroit difficile d'en trouver deux du même sentiment. C'est pour arriver si je puis à cet objet, que j'ai fait les recherches dont je donne ici le résultat. En le soumettant au jugement de ceux qui connoissent les tentatives inutiles faites sur cette importante matière, les difficultés qu'elle porte avec elle, & la nécessité qu'il y auroit de les éclaircir, je ne me propose que de les mettre à portée de juger par leurs yeux, & de cesser de voir par ceux des autres.

Au lieu d'employer ici la méthode des antiquaires, qui d'ordinaire remontent aux tems les plus anciens, pour descendre ensuite aux tems les plus modernes, je me servirai de la méthode des Géometres : par les choses connues ils vont à la connoissance de celles qui ne le sont pas, & comme eux, pour parvenir à connoître les tems les plus éloignés, je commencerai

menceraï par les tems les plus voisins de nous, & par conséquent les plus faciles à connoître.

Depuis le regne de Philippe pere d'Alexandre le Grand, jusqu'au regne des premiers Empereurs Romains, l'écriture Grecque n'essuya aucune variation importante. Si quelquefois elle ne rejeta pas les formes de quelques lettres très-anciennes, au moins elle n'en admit pas de nouvelles. La comparaison des médailles de ce Prince & de ses successeurs, avec celles de Gélon, qui régna dans Syracuse vers la 72^e. Olympiade, nous montre qu'à cette époque, l'écriture étoit fixée, & toutes les lettres Ioniques admises presque partout, quoiqu'elles ne le fussent pas encore dans Athenes : elles y furent reçues dans la 94^e. Olympiade, sous l'Archontat d'Euclides, (5) 403 ans avant notre Ere.

De toutes les Inscriptions Grecques parvenues jusqu'à nous depuis la 70^e Olympiade, la plus importante est celle qui est connue sous le nom de *Marbre d'Arondel*. Dans son état présent, elle contient une suite d'époques depuis Cécrops, premier Roi d'Athenes, jusqu'au tems où Callistrate fut Archonte de cette ville célèbre. C'est l'année même de la naissance d'Alexandre le Grand, la seconde de la 106^e Olympiade, & la 355^e. avant notre Ere. Les deux lignes qui suivent cette date, sont tellement altérées par le tems,

(5) Suidas in *fam.* Τους δ' Ἀθηναίους ἐπεισε χρῆσθαι τῶν ἰώνων γράμμασιν Ἀρχίνους Ἀρχίνου ὁ Ἀθηναίου, ἐπὶ Ἀρχοντῷ Εὐκλείδου. *Atheniensibus vero sub Archonte Euclide, autor fuit Archinous Archinói filius Atheniensis, ut Ionum literis uterentur.*

qu'elles ne peuvent être restituées avec certitude ; nous sommes néanmoins certains qu'il y manque un espace de 90 années : ce manquement ne vient pas du marbre, comme j'ai cru avoir lieu de le remarquer, mais de ce que les lettres en sont entièrement effacées. Ce précieux monument est de l'an 265 avant la naissance de J. C. On ne peut affurer où il a été trouvé, mais on a raison de croire qu'il vient de l'isle de Paros, d'où il fut apporté à Smyrne avec d'autres marbres antiques, rassemblés par ordre de M. de Peiresc, l'un des hommes de son tems les plus capables d'en connoître le mérite. On dit qu'il avoit laissé plus de cent manuscrits : moins curieux que lui, ses héritiers brûlerent tous ses papiers, & s'en chauffèrent à ce qu'on assuroit pendant un hyver entier. (6) De tels gens, après la mort de leur parent, n'eurent garde de retirer les marbres qu'il avoit fait recueillir dans le Levant ; ils furent vendus aux agens du fameux Comte Thomas Aronde, portés à Londres en 1626, & déposés dans ses jardins situés au bord de la Tamise. Selden, en les publiant, leur donna le nom de leur possesseur, qu'à présent ils partagent avec l'Académie d'Oxford, à laquelle ils appartiennent. C'est par une espece de miracle qu'ils se sont conservés, car on m'a assuré que durant les guerres civiles, qui dans le dernier siecle agiterent l'Angleterre, ces marbres furent dissipés ;

(6) *Voyage au Levant*, par Mr. de Tournefort. T. I. p. 2.

quelques-uns furent même employés dans les murs d'une brasserie d'où on les a retirés.

Lydiat & Prideaux, après Selden, ont écrit de savans commentaires sur la Chronique du marbre d'Aronde; mais il a toujours manqué à leurs explications la forme du monument qui en faisoit l'objet, & celle des caractères dans lesquels il est écrit, avec les détails des traces des lettres effacées, dont quelques parties existent encore. Une telle manière de présenter cette inscription, eut mis toutes les Nations en état de juger des corrections qu'on y a faites, & de celles qu'on y pourroit ajouter. J'ai vu ce monument, sans avoir eu le tems de le copier; j'y remarquai seulement que les dates en sont marquées par les lettres initiales du nom que les Grecs donnoient aux nombres qu'elles exprimoient. Cependant, au tems où l'on grava cette inscription, on employoit des lettres numérales, auxquelles on avoit donné depuis long-tems la valeur des nombres. Cette manière étant plus nouvelle que celle dont on s'est servi dans le marbre d'Aronde, fait reconnoître dans l'emploi de celle-ci l'attachement des Athéniens à leurs anciens usages. Cette circonstance jointe à ce que la Chronologie de ce monument est réglée par celle d'Athènes, me persuade qu'elle fut écrite par un Athénien, comme le nom du Magistrat de Paros qu'on y observe prouve, ainsi que l'ont dit ses savans commentateurs, qu'elle fut faite dans l'île de ce nom, ce qui lui a fait donner par quelques-uns celui de *Marbre* ou de *Chronique de Paros*.

M. Freret,

M. Freret, dont les mémoires font tant d'honneur à ceux de l'Académie des Inscriptions, & qui, connoissoit si bien tous les défauts de nos chronologies, pensoit que l'autorité du marbre d'Arondel, au moins égale à toutes autres, (7) leur étoit même supérieure, en ce qui regarde les tems qui précéderent la guerre de Troye. Appuyé de l'autorité d'un écrivain si profond, j'emploierai ici par préférence les dates de cette chronologie, sur-tout quand elle n'a souffert d'autre restitution, que celle où les traces des anciennes lettres ont conduit les savans qui les ont interprétées.

Dans un voyage fait en 1729 & 1730, M. l'Abbé Fourmont découvrit en Laconie un grand nombre d'inscriptions antiques; il en a donné quelques-unes dans les Mémoires de l'Académie (8) dont il étoit membre. Dans le dessein où
je

(7) Mémoires de l'Académ. des Inscript. T. XXVI. p. 166.

(8) Mémoires de l'Acad. des Inscript. T. XV. XVI. & XXXIII. M. l'Abbé Fourmont n'ayant pas eu le loisir d'écrire ce qu'il pensoit, sur le grand nombre d'inscriptions qu'il avoit recueillies en Grèce, ne put les publier comme il s'étoit proposé de le faire. Après sa mort, elles furent remises dans la Bibliothèque du Roi. Personne n'ayant entrepris de les mettre en ordre, ou voulu prendre la peine de les traduire, & de faire les dissertations dont elles devroient être accompagnées pour être rendues publiques, on a jugé qu'il seroit inutile de les faire imprimer dans l'état où elles sont. Plusieurs volumes d'inscriptions écrites dans une langue entendue de peu de monde, & souvent dans des caractères peu familiers à la plupart des Savans mêmes, eussent trouvé peu d'acheteurs, & peut-être peu de lecteurs: la dépense à faire pour donner une édition de ces monumens, semble avoir encore contribué à la retarder. Cette raison apportée par Mr. le Comte de Caylus, (Recueil. d'Antiq. T. I.)

je suis d'employer plusieurs de ces inscriptions, il est néces-

ayant semblé peu naturelle à quelques personnes très-éclairées, elles en ont conclu que l'on avoit en France des soupçons, sur l'authenticité de ces monumens : mais si cela étoit, M. de Caylus même ne s'en fût pas servi ; les savans auteurs de la *Paléographie* ne les eussent pas employés, & Mr. l'Abbé Barthélemy n'eût jamais écrit l'excellente dissertation qu'il a donnée dans les *Mémoires de l'Académie*, sur le Catalogue des *Prêtresses d'Amycle* : l'Académie n'eût pas reçu cette dissertation, elle n'eût pas publié celles de M. l'Abbé Fourmont, si elle eût eu des soupçons sur les inscriptions qu'il rapporte ; elle ne les eût pas adoptées & autorisées, dans un tems où elle réunissoit tant de véritables Savans. Tels furent entr'autres Mr. Freret, M. Burette, Mr. Sevin & Mr. Fourmont l'aîné, dont l'érudition étoit aussi étendue qu'elle peut l'être. Les écrits de Mr. Freret sur la Chronologie, ceux de M. Burette sur la Musique des anciens, ceux de M. Sevin sur différens sujets, enfin ceux de Mr. Fourmont, montrent combien ils étoient profondément versés dans la connoissance de la langue Grecque, & dans tout ce qui peut y avoir rapport. Est-il croyable que de tels hommes eussent donné leur approbation à des inscriptions supposées, & que M. l'Abbé Barthélemy, qui en a tant vues par lui-même en Italie & ailleurs, qui les a examinées avec tant de soin, qui a d'ailleurs & de si grandes connoissances, & une si grande pratique des médailles, eût pu être trompé sur un sujet de cette nature ? On dit, pour appuyer les soupçons qu'on a de la fidélité de Mr. l'Abbé Fourmont, qu'on ne montre pas ses manuscrits à la Bibliothèque du Roi ; mais c'est une erreur : on les a communiquées aux Bénédictins qui ont composé la nouvelle *Paléographie* ; à Mr. l'Abbé Barthélemy ; à Mr. le Comte de Caylus ; & s'il n'est pas aussi facile de les voir, qu'il l'est de voir les autres livres de la Bibliothèque du Roi, c'est qu'étant conservées parmi les manuscrits, on ne peut les communiquer qu'avec les précautions qu'exige la garde de ces précieux dépôts. Les objections que nous venons de rapporter, nous paroissent étrangères aux monumens dont nous parlons, car la maniere dont on les voit, & les raisons qui peuvent en avoir retardé la publication, pourroient être mauvaises, sans que pour cela les monumens cessassent d'être antiques : ainsi l'on n'en peut rien conclure contre leur authenticité. Il en est d'autres, qu'on tire des monumens mêmes, & auxquelles nous répondrons dans la suite de ces notes.

faire pour leur intelligence de faire connoître ici la ville & le pays d'où elles ont été tirées, & où elles sont encore.

La Laconie est cette partie de la Grèce qu'habiterent autrefois les Lacédémoniens. Elle est située dans le Péloponèse; Sparte en étoit la capitale. A vingt stades de cette ville, suivant Polybe, (9) en tirant au midi, on trouvoit celle d'Amycle autrefois très-florissante, mais qui détruite par les Doriens, n'étoit plus qu'une espece de bourg au tems de Pausanias. (10) Cependant elle avoit encore alors un temple fameux consacré à Apollon. On y voyoit la statue de ce Dieu haute de trente coudées, ou quarante-cinq pieds. Cette statue " étoit d'un goût très-ancien, car à la réserve du visage " des mains & des pieds, elle ressembloit à une colonne " d'airain. Elle avoit un casque sur la tête; d'une main " elle tenoit une lance, de l'autre elle portoit un arc." Sa base élevée en forme d'autel, servoit de tombeau au jeune Hyacinthe, fils d'Amyclas fondateur & Roi d'Amycle. Le temple le plus renommé de cette ville portant le nom d'*Amycleum*, que lui donnent Strabon (11) & Pausanias, (12) & le

(9) Polyb. lib. v. p. 367.

(10) Pausan. lib. iii. p. 258.

(11) Strab. lib. vi. p. 278. Συνέκειτο μὲν δὴ τοῖς Ὑακινθίνοις ἐν τῷ ΑΜΥΚΑΙΩ συντελούμενου τοῦ ἀγῶνος. *Compositum fuit ludis Hyacinthiis in AMYCLEO commissis.*

(12) Pausan. lib. iii. p. 255. Cet auteur rapporte que Polyclète fit une statue de Vénus, qu'on appeloit *ad Amyclæum* παρὰ Ἀμυκλαίῳ, parce qu'elle étoit placée dans l'*Amyclée* ou dans le temple d'Apollon. Cet édifice portoit le nom de son fondateur, comme l'*Académie* d'Athènes portoit le nom d'*Académus*, à qui son terrain avoit appartenu. Pausan. lib. i. p. 71.

Dieu qu'on y révéroit ayant pris de lui la dénomination d'*Amycléen*, le fils du fondateur même d'Amyclé y étant enterré, on peut être assuré qu'Amyclas même fonda cet édifice auquel il donna son nom : ainsi, sa fondation ne paroît pas remonter jusqu'au tems de Lacédémon pere d'Amyclas : ce fait étoit très-important à déterminer, relativement à ce que nous dirons dans la suite.

Le temple d'Amycle, étoit devenu très-célèbre quand Hercule arriva dans le Péloponèse ; car ce Héros vint y offrir un sacrifice. (13) Sa célébrité continua dans les tems suivans : avant la 59^e. Olympiade, dans laquelle finit la puissance de Crésus Roi de Lydie, les Lacédémoniens acheterent de lui l'or nécessaire à dorer le visage de la statue d'Apollon Amycléen : (14) ce fut alors que Batyclès de Magnésie, avec d'autres artistes du même pays, firent le magnifique trône de marbre, devant lequel étoit cette statue. (15)

Cet

(13) Eutat. Iliad. B. p. 293. Edit. Rom.

(14) Athen. Deipnos. lib. vi. p. 232. Λακεδαιμόνιοι χρυσῶσαι βουλόμενοι τὸ πρόσωπον τοῦ ἐν Ἀμύκλαις Ἀπόλλωνος, καὶ οὐχ εὐρίσκοντες ἐν τῇ Ἑλλάδι χρυσίον, πέμψαντες εἰς Θεῶν, ἐπηρώτων τὸν Θεὸν παρ' οὗ χρυσίον πρίαινον. ὁ δὲ αὐτοῖς ἀνείλε παρὰ Κροίσου τοῦ Λυδοῦ, πορεύθεντας ὠνεῖσθαι παρ' ἐκείνου καὶ οἱ πορευθέντες παρὰ Χροίσου ὠνήσαντο. *Lacedæmonii, cum Apollinis Amyclæi faciem inaurare decrevissent, nec aurum in Græcia reperiretur, ad oraculum legatos miserunt, Deum interrogaturos a quo aurum emerent : cum autem respondisset, ut a Cræso Lydio peterent, eo profectos ac mercatos fuisset.*

(15) Pausanias. lib. iii. p. 155, 156 & 157. Le monument dont parle Pausanias, fut un des plus grands & des plus beaux ouvrages de la sculpture des Grecs. Par l'époque que j'en donne ici, on voit qu'il fut exécuté dans

Cet ouvrage, dont Pausanias nous a laissé l'intéressante description, étoit un chef-d'œuvre de l'art. Sa grandeur, proportionnée

dans le tems du regne de Crésus, dont la durée fut de 15 ans, & finit dans la 58^e Olympiade : ainsi, cet ouvrage peut avoir été fait vers la 55^e Olympiade, dans un tems où tous ceux qui ont écrit sur l'Art des anciens prétendent qu'il étoit encore dans son enfance. On en peut juger par le passage de Pausanias, trop long pour le rapporter ici en original, & que pour cette raison je donne en suivant la traduction qu'en a faite Mr. l'Abbé Gédyon.

“ Mais une antiquité très-curieuse, c'est le trône d'Amyclée fait par un Ouvrier de Magnesie qui se nommoit Bathyclès ; & non-seulement le trône est de lui, mais tout l'ouvrage & les accompagnemens, les Graces, la statue de Diane Leucophryné, tout est de la façon de cet ouvrier. Sous quel maître il avoit appris son art, & en quel tems il florissoit, je n'en dirai rien. Quant à l'ouvrage, je l'ai vu, ainsi j'en puis rendre compte. Les Graces & les Heures, au nombre de deux les unes & les autres, soutiennent ce trône par-devant & par-derrière. Sur la gauche Bathyclès a représenté Echidné avec Typhon, & sur la droite des Tritons. Je ne prétends pas faire un détail exact de tout ce que l'on voit gravé sur ce siège, le récit en deviendrait ennuyeux : pour abrégé donc, voici ce qui m'a paru de plus remarquable.

“ Dans un endroit Jupiter & Neptune enlèvent Taïgete fille d'Atlas & Alcyone sa sœur ; Atlas y tient aussi sa place. Dans un autre vous voyez le combat d'Hercule avec Cyenus, & le combat des Centaures chez Pholus : ici c'est Thésée qui combat le Minotaure ; mais pourquoi il traîne le Minotaure enchaîné & encore vivant, c'est ce que je ne fais pas ; là c'est une danse de Phéaciens & Demodocus qui chante. Ces bas-reliefs vous représentent une infinité d'objets tout-à-la-fois ; Persée coupe la tête à Méduse, Hercule terrasse le géant Thurius, Tyndare combat contre Eurytus, Castor & Pollux enlèvent les filles de Leucippe, Bacchus tout jeune est porté au Ciel par Mercure, Minerve introduit Hercule dans l'assemblée des Dieux, il y est reçu, & prend possession du séjour des bienheureux, Pélée met son fils Achille entre les mains de Chiron, qui en effet l'éleva & fut dit-on son précepteur, Céphale est enlevé par l'Aurore à cause de sa beauté, les Dieux honorent de leur présence & de leurs bienfaits les noces
“ d'Harmonie,

portionnée à celle du colosse auquel il servoît de trône, n'ayant pas permis de le transporter, ni même de le détruire .entièrement,

“ d'Harmonie, Achille combat contre Memnon, Hercule châtie Diomede
 “ Roi de Thrace, & tue de sa main Nessus auprès du fleuve Enenus ; Mer-
 “ cure amène les trois Déeses pour être jugées par le fils de Priam, Adraste
 “ & Tydée terminent la querelle d'Amphiaras avec Lycurgue fils de Pronax ;
 “ Junon arrête ses regards sur la fille d'Inachus déjà métamorphosée en vache ;
 “ Minerve échappe à Vulcain qui la poursuit, Hercule combat l'Hydre de la
 “ manière dont on le raconte, & dans un autre endroit il traîne après lui le
 “ chien du Dieu des Enfers ; Anaxias & Mnasinoüs paroissent montés sur
 “ de superbes courriers, Megapenthe & Nicostrate tous deux fils de Ménélas
 “ sont sur le même cheval, Bellérophon abat à ses pieds le monstre de Lycie,
 “ Hercule chasse devant lui les bœufs de Gériôn. Sur le rebord d'en haut
 “ on voit les fils de Tyndare à cheval, l'un d'un côté, l'autre de l'autre ; au-
 “ dessous ce sont des Sphinx, & au-dessus des bêtes féroces : un léopard vient
 “ attaquer Castor, & une lionne veut se jeter sur Pollux. Tout au haut Ba-
 “ thyclès a représenté une troupe de Magnésiens qui dansent & se réjouissent ;
 “ ce sont ceux qui lui avoient aidé à faire ce superbe trône. Le dedans n'est
 “ pas moins travaillé, ni diversifié : du côté droit où sont les Tritons, le
 “ sanglier de Calydon est poursuivi par des chasseurs, Hercule tue les fils
 “ d'Actor, Calais & Zétès défendent Phinée contre les Harpies, Apollon &
 “ Diane percent Tityus de leurs fleches, Hercule mesure ses forces contre le
 “ Centaure Oréüs, Thésée combat le Minotaure. Au côté gauche c'est en-
 “ core Hercule qui lutte avec Achéloüs : là vous voyez aussi ce que la fable
 “ nous apprend de Junon, qu'elle fut enchaînée par Vulcain ; plus loin c'est
 “ Acaste qui célèbre des jeux funebres en l'honneur de son pere, ensuite
 “ vous trouvez tout ce qu'Homere dans l'Odyssée raconte de Ménélas & de
 “ Protée l'Egyptien. Dans un autre endroit Admete attelle à son char un
 “ sanglier & un lion ; dans un autre endroit enfin, ce sont les Troyens qui font
 “ des funérailles à Hector.

“ Le milieu du trône est la place du Dieu ; à droite & à gauche il y a
 “ plusieurs sièges un peu distans les uns des autres, mais celui du milieu est
 “ le plus spacieux de tous : c'est-là qu'est posée la statue du Dieu. Je ne
 “ connois

entièrement, je ne doute pas qu'on n'en puisse encore retrouver les débris, dans les ruines du temple sous lesquelles il reste enterré : Mr. Fourmont déterra de ces ruines trois boucliers en pierre, sur lesquels sont écrits les noms de quelques anciens Rois de Lacédémone, avec d'autres inscriptions plus curieuses encore, dont nous parlerons dans la suite.

Le moins ancien de ces boucliers (16) est sculpté sur une pierre d'un gris obscur, haute de 3 pieds 8 pouces, sur 2 pieds 8 pouces de large, & de 6 pouces d'épaisseur. Des syllabes gravées dans les angles de cette pierre, forment le nom de *Lacédémone*, ou plutôt des *Lacédémoniens*, par l'ordre desquels ce monument fut sans doute consacré dans le temple d'Apollon. Son inscription montre qu'il fut érigé en l'honneur d'Archidamus, fils d'Agéfilaus Roi de Sparte, dont Plutarque nous a laissé la vie. Ce Prince persuada Xénophon son ami, d'être le gouverneur de ses enfans, ainsi Archidamus fut élève de ce grand homme. La famille de ces Rois remontoit par Procles fils d'Aristodème, jusqu'à Hercule, dont la *massue* occupe le milieu de ce monument

“ connois personne qui en ait encore marqué la hauteur ; autant que j'en ai
“ pu juger, elle est au moins de trente coudées. Ce n'est point Bathyclès
“ qui l'a faite, car c'est une statue d'un goût fort ancien & sans art, qui à
“ la réserve du visage, des mains & des pieds est toute semblable à une co-
“ lonne d'airain : elle a la tête dans un casque, & tient dans ses mains une
“ lance & un arc”.

(16) Voyez ici la *Planche XIX* ; elle est copiée d'après celle qui se trouve dans le *Vol. XVI.* des Mémoires de l'Académie. p. 101.

sur lequel leur **nom** est écrit. Archidamus y est appelé *Laconien*, par les deux lettres Λ. Α. gravées aux deux extrémités du bouclier, où est placée cette inscription.

Archidamus ayant succédé à son père, régna pendant les 33 ans écoulés entre la 388^e. & la 355^e. année avant notre Ere : il fut tué près de Tarente, (17) qu'il étoit venu secourir, vers la seconde année de la 106^e. Olympiade, dans laquelle naquit Alexandre le Grand : ainsi ce monument ne peut être de beaucoup postérieur à cette époque. Le nom d'Archidamus y est écrit de droite à gauche, comme celui du Roi Philippe de Macédoine son contemporain, l'est sur quelques-unes de ses médailles. (18) Cependant, on écrivoit alors bien plus fréquemment de gauche à droite, ainsi que nous le pratiquons à présent. On employoit aussi

(17) Pausan. lib. iii. p. 230. Le corps d'Archidamus fut privé de la sépulture, par un événement attribué à la colère d'Apollon, parce que ce Prince avoit contribué au pillage du temple de Delphes par les Etoliens. Plutarque, dans la vie d'Agis, nous apprend qu'Archidamus fut tué dans un combat contre les Messapiens. Il paroît néanmoins qu'on lui érigea un *cænotaphe* à Amyclé : c'est je crois celui dont on voit ici la représentation. Une loi de Lycurgue ne permettoit les inscriptions sépulchrales que pour les femmes mortes en couche, ou pour ceux qui avoient été tués à la guerre. (Plutarch. in Lycurg p. 56.) Ἐπιγράφει δὲ τὸν νομα θάψαντας οὐκ ἔξῃν τοῦ νεκροῦ, πλὴν ἀνδρὸς ἐν πολέμῳ, ἢ γυναικὸς, ἱερῶς ἀποθαιόντων.) Archidamus étoit dans ce cas, & d'ailleurs il y eut peut-être une exception à la loi générale par rapport aux Rois ; car ils étoient toujours censés mourir au service de l'état.

(18) On peut voir une de ces médailles dans le Recueil de celles des Rois, de Mr. Pellerin. *Planche I. p. 10.*

l'*Epsilon* & le *Sigma*, sous la forme qu'on leur donne constamment aujourd'hui : cela n'empêchoit pas qu'on ne donnât à ces lettres la forme ϵ & Σ ; ce qui se faisoit aussi, du moins à l'égard du premier de ces caractères, au tems des premiers *Lagides*, comme on peut le voir ici (19) par la légende d'un beau médaillon en or, sur lequel Ptolémée *Lagus* est représenté avec Bérénice sa femme : on a mis au revers les têtes de Ptolémée *Philadelphie* & d'*Arfinoé* son épouse, qui étoit aussi sa sœur, ce qui leur fait donner dans la légende le nom de Dieux *Adelphes*. D'après l'inspection de ces lettres sur les médailles, ainsi que sur les inscriptions des tems voisins d'*Alexandre*, on peut voir si quelques antiquaires de beaucoup de réputation ont eu raison d'affirmer que ces lettres ne furent employées que peu avant les Empereurs Romains. Cette opinion nous réduiroit à juger que les médaillons des Ptolémées & le monument d'*Archidamus* ont été faits peu avant notre Ere, à laquelle ils sont cependant antérieurs de plusieurs siècles ; cette erreur tombe d'elle-même par les dates précises qu'on peut leur assigner : mais il n'en est pas ainsi de plusieurs pierres gravées avec des lettres toutes semblables, car cette opinion les a fait regarder jusqu'à présent comme étant postérieurs au tems de la Ré-

(19) Voyez ici le médaillon de la *Planche XIX*, où l'*Epsilon* est à la face sous la forme du C avec un trait dans son milieu, & au revers sous la forme maintenant usitée.

publique Romaine, mais il est évident par ces lettres mêmes, que les graveurs, dont elles font l'ouvrage, peuvent avoir travaillé, soit vers les tems de Philippe & d'Archidamus, soit même, comme nous le ferons voir dans la suite, plusieurs siècles avant ces Princes. (20)

Le

(20) Le Baron Spanheim, Spon, le Pere Montfaucon, le Pere Corfini, & en dernier lieu Mr. Winckelmann ont soutenu cette opinion, maintenant détruite par les monumens les plus authentiques; car tel est incontestablement le médaillon de Ptolémée *Philadelphie*. Mr. le Prince de Torremuzza a d'ailleurs prouvé que cette forme de lettres fut employée en Sicile, plus de trois siècles avant le tems où ces Savans prétendent qu'elle fut en usage. (*Veter. Panormit. Inscript. p. 232.*) Leur sentiment réduit toutes les pierres gravées où l'*Epsilon* se lit sous la figure de l'*Ε*, à des tems voisins de ceux des Empereurs; mais étant démontré qu'ils peuvent être antérieurs de plusieurs siècles à ces époques, il résulte delà, que l'on peut déterminer d'une manière moins fautive les tems vers lesquelles ces pierres ont été gravées, & ceux où vécurent les graveurs dont elles portent les noms. Ces époques sont très-importantes à connoître, puisque ce sont celles de l'histoire de l'Art, ainsi que je le ferai voir dans la suite.

Alexandre le Grand naquit dans l'année où mourut Archidamus, cette année fut la première du règne d'Agis à Laécédémone. Agathocles, tyran de Syracuse, mourut 56 ans après cette époque. L'écriture, en ce court espace de tems, ne peut avoir effuyé de changemens. Nicéas, qui se rendit maître de Syracuse après Agathocles, fut contemporain de Phintias Prince d'Agrigente. (*Diodor. lib. xxiv.*) Ce dernier, après avoir détruit les maisons & les murs de Géla, transporta ses habitans dans une nouvelle ville préparée pour eux, & à laquelle il donna son nom. (*Diod. lib. xxii. Κτίζει δὲ Φιντίας πόλιν, ὀνομάσας αὐτὴν Φιντιάδα, Γελαῶν, ἀναστάντος ὅτας, οἰκίσας ἐν αὐτῇ—καθαίρων γὰρ τὰ τεῖχη καὶ τὰς οἰκίας, καὶ τοὺς λαοὺς τῆς Γέλας εἰς τὴν Φιντιάδα μετήνεγκε.*) Après cette ruine totale, Géla ayant changé de nom, ou plutôt n'existant plus, ne put ériger aucun monument sous cet ancien nom; ainsi, toutes les inscriptions qui

Le marbre apporté de l'isle de Délos par Milord Sandwich,

le portent furent nécessairement faites avant sa destruction, & par conséquent dans un tems très-voisin de celui où l'on fit celle d'Archidamus, dont elles ne peuvent s'éloigner de plus de 56 ans. Il existe en Sicile un *Psephisme* ou *Décret* des Géléens, gravé sur un marbre qui se voit à Léocate où il a été trouvé. Ce Décret " loue Heraclides fils de Zopyre & lui décerne une couronne
" d'Olivier, pour avoir maintenu le bon ordre & la tranquillité dans le
" Gymnase, pendant l'année qu'il en eut l'administration, & pour avoir fait
" observer une bonne discipline aux jeunes gens & aux enfans élevés dans
" cette école publique." Cette inscription supposant l'existence de Géla, doit être peu éloignée du tems où l'on fit celle d'Archidamus; elle pourroit encore l'avoir précédé, ou même avoir été érigée à la même époque. On y trouve le *Sigma* en forme de C, & l'*Epsilon* sous la figure de l'Ε; ces deux caracteres se voyent dans le mot ΔΕΥΤΕΡΑC *sestertis*, à la quatrième ligne du marbre de Géla, où le *Sigma* se trouve aussi sous la forme commune. (*Sicil. & adj. Insul. Veter. Inscript. nov. Collect. Class. viii. N° 3. p. 78.*) Cette inscription, ainsi que le médaillon de Ptolémée Philadelphie, prouve que peu après le tems d'Archidamus, ou dans ce tems même, ou même avant on employoit en Sicile la même forme de caracteres qu'on employa en Laconie sur le bouclier d'Archidamus, puisqu'on voit sur ce dernier le *Sigma* fait en Γ & l'*Epsilon* fait en Ε, comme sur le marbre Sicilien. Celui qu'a publié M. l'Abbé Fourmont, est donc tel qu'il doit être, s'il fut fait après la mort d'Archidamus. Cette vérité de fait étoit entièrement ignorée, quand il publia cette inscription; on ne connoissoit pas alors celle de Géla & l'on n'avoit fait aucune attention à la forme de l'*Epsilon* du médaillon de Ptolémée Philadelphie; Spanheim même qui le fit graver, l'avoit si peu examiné, qu'il changea la forme de l'Ε en celle d'E. (*De usu an præst. Num. Dissert. V. p. 406.*) Dans la gravure de ce médaillon, & conserva l'opinion que cette forme eut dû détruire. Ainsi quand Mr. Fourmont donna l'inscription d'Archidamus, pour persuader aux antiquaires qu'elle étoit du tems de ce Prince, il eût fallu l'écrire suivant l'opinion qu'ils avoient sur cette lettres. M. Fourmont étoit si éloigné de penser que la forme de l'*Epsilon* & du *Sigma*, employés dans le monument qu'il publioit, put contredire l'opinion commune, & en introduire une toute contraire,

wich, aujourd'hui connu sous son nom & publié par Mr. Taylor, est de la fin de la CI^e. l'Olympiade. (21) Il nous conserve

traire, qu'il n'a pas même pensé à faire quelque observation à ce sujet, dans le mémoire dont on trouve l'extrait dans ceux de l'Académie. Or, de ce qu'il n'a pas publié l'inscription d'Archidamus, suivant la manière dont on pensoit de son tems qu'elle eût dû être écrite, pour appartenir à celui de ce Prince; de ce qu'il nous l'a donnée écrite comme elle doit l'être, & d'une manière concordante avec quelques médailles & quelques autres inscriptions; de ce qu'il y a dans la sienne des choses qu'il ne savoit pas lui-même, & qui contredisent ce qu'il croyoit savoir; on doit conclure, qu'il a copié fidèlement cette inscription telle qu'il l'a vue. En confirmant ce que le médaillon de Ptolémée Philadelphie & le Pséphisme de Géla nous apprennent d'ailleurs, il a constaté, sans s'en appercevoir, une vérité de fait, opposée à l'erreur du tems où il écrivit, & dans laquelle il étoit lui-même, ainsi que Spanheim, Spon, Montfaucon, Corfini & Mr. l'Abbé Winckelmann, qui soutenoit encore ce sentiment plus de trente ans après Mr. Fourmont: cette erreur est corrigée dans la savante table de Mr. le Docteur Morton, qui range l'Ε parmi les lettres usitées au tems d'Alexandre, 330 ans avant J. C.

(21) Ce marbre est gravé avec une magnificence & une exactitude singulieres: la planche qu'on en a faite, est à-peu-près de la grandeur de l'original même, dont elle marque toutes les formes, & même les défauts de la pierre sur laquelle on lit l'inscription. Sa date est de la CI^e. Olympiade; celle du bouclier d'Archidamus étant de la CVI^e, toutes deux doivent avoir été faites à vingt ans l'une de l'autre: cependant, l'inscription du plus nouveau de ces monumens est écrite en lettres, dont la forme est plus ancienne que celle des caractères du monument, qui est en effet le plus ancien. Cette singularité pourroit être un effet de l'immutabilité des coutumes des Lacédémoniens; tout étoit fixé chez eux par des loix immuables; les usages n'y changeoient pas; & comme on le verra bientôt, la forme des caractères de l'écriture semble s'y être conservée jusqu'à la 344 année avant notre Ere, à peu-près dans l'état où elle fut au tems de Lycurgue. Les Spartiates s'exprimoient en peu de paroles, ils écrivoient de même, & n'écrivoient gueres; moins on écrit, moins il y a d'occasion de changer les caractères dont on se sert. L'inscription d'Archidamus

serve un détail très-curieux, des revenus employés à célébrer les fêtes de Délos, de la manière dont ils se percevoient, de leur

damus est écrite comme l'eut été celle de Charilaus, dont Lycurgue étoit le tuteur, quoiqu'il y ait 544 ans entre l'un & l'autre.

Si l'on compare le tems où put être écrit le *Pséphisme* de Géla, dont il a été parlé dans la note précédente, avec le tems où fut faite l'inscription du marbre d'Arondel, l'un ne pouvant être postérieur à la destruction de Géla, arrivée environ 56 ans après la mort d'Alexandre le Grand, & la dernière date de l'autre étant de l'an 60, après la même époque, on trouvera que ces deux monumens peuvent être regardés comme étant du même tems, ou de tems si peu distans l'un de l'autre, que la différence entr'eux s'évanouit dans le calcul dont il s'agit ici. Cependant, les formes de quelques-unes de leurs lettres étant très-différentes, la comparaison de ces quatre anciennes inscriptions, faites en différens pays, nous assure que dans les tems où on les fit, l'écriture n'étoit pas uniforme dans toutes les parties de la Grèce. Les médailles des premiers successeurs d'Alexandre, confirment encore ce que nous montrent les inscriptions : on trouve effectivement des légendes sur les médailles de Cassander, de Lyfimachus & d'autres Princes, dont quelques lettres sont différentes de celles du médaillon de Ptolémée Philadelphie, quoiqu'il ait régné dans le même tems. Le fond de ces caractères fut assurément le même pour tous les Grecs ; long-tems avant la mort d'Alexandre, ils admirent les lettres doubles, mais ils ne s'accorderent pas pour cesser d'employer quelques formes de lettres anciennes : celles-ci se mêlèrent dans leur alphabet avec les lettres de formes plus modernes ; le *Sigma* se trouve dans le *Pséphisme* de Géla sous la double forme de Σ & de C, & l'*Epsilon* sous celles de l'E & de l'Ε.

La dixième lettre de notre alphabet, le K, appelé *Cap* ou *Caph* chez les Hébreux, portoit le nom de *Kappa* dans l'ancienne langue Syrienne & dans la langue Grecque. Dans le tems où le K étoit d'un usage général dans toute la Grèce, les *Doriens* qui habitoient Corinthe, Corcyre, Crotone & Syracuse, employoient encore sur leurs médailles la forme du Q à la place de celle de cette lettre. Ce caractère, bien plus ancien que celui du K, est rangé dans la

table de Mr. le Docteur Morton, parmi les plus anciennes lettres de l'Alphabet Grec.

leur nature & quelquefois de leur emploi. Le savant commentateur de ce monument observe, qu'avec le marbre d'Arondel,

Grec. Les Lacédémoniens qui faisoient partie des Dorien, comme eux, suivant Hérodote, étoient d'origine Pélasgique ; le φ se trouve parmi les lettres des Etrusques qui descendoient des Pélasgues. (Man. Typ. 7. I. N° 30.) Les Latins en firent le Q ; celui-ci ne diffère du φ que par la courbure donnée au trait placé sous la figure ronde mise à son sommet. La forme de cet ancien *Kappa*, conservée dans tous les tems par les Dorien, se voit sur la plus ancienne médaille de Corinthe, avec un *quarré* au lieu d'un *rond* à son sommet. (Numm. vet. Pop. & Urb. qui in Musæ. Gal. Hunter asserv. T. XX. N° 6.) Le *Kappa*, ou le φ , est de même sous cette forme *quarrée* sur un vase d'argile conservé à Catane, dans la précieuse collection de Mr. le Prince de Biscari, (Sicil. & obj. Insul. vet. Inscript. nov. Collect. Class. xvi. p. 233. N° 4.) enfin il se voit aussi parmi les caractères *Runiques*, avec la puissance du Q. (Olaus. Mag. caract. Rhunic. vid. & Man. Topograph. XXIX.) Vérélius ne dit rien, de cette lettre, parce qu'on lui substitua le *Kappa* sous le nom de *Kaun*, qui est la sixième des *Runes* : sa figure P montre son origine, car elle est la même que celle de l'ancien *Kappa*, dont la partie supérieure n'est pas fermée ; elle ne diffère du K des Latins, que par le trait ajouté dans sa partie latérale. Cette lettre dont nous rechercherons ailleurs l'histoire & le principe, est peut-être la plus curieuse de toutes celles de l'alphabet. Employée sous sa figure la plus antique par les Dorien du Péloponèse, de la Sicile, de la grande Grèce & de quelques îles Grecques, elle paroît avoir été attachée à la Dialecte de ces Peuples : l'usage qu'on en fit même quand on employoit le *Kappa* plus moderne, confirme ce que nous avons dit du peu d'uniformité des caractères, employés en même tems dans les différentes parties de la Grèce. Il en fut de ces pays, comme il en est à présent de l'Europe : le fond des caractères de l'écriture y est par-tout le même, car les lettres Allemandes viennent du *Gothique*, & celui-ci vient du caractère *Romain*, dont on alongea les proportions, en donnant une forme angulaire & *quarrée* à ses formes arrondies. Quand Nicolas Jenfon, vers l'an 1461, forma le caractère *Romain*, il ne fit que rétablir les formes altérées par ceux qui avoient composé le caractère *Gothique* : il prit ses modèles dans les monumens anciens, dont ces formes plus modernes avoient altéré

d'Arondel, il est le seul où l'on trouve les nombres écrits par les lettres initiales des noms qui les exprimoient. (22) Il se trompe en cela, car nous allons faire voir des inscriptions, antérieures au moins de huit siècles à celle dont il parle, & qui marquent les dates par la même méthode.

Le marbre de Nointel, maintenant conservé dans le Cabinet de l'Académie des Inscriptions, fut publié dans le dernier siècle par Mr. Gallant : il fut fait au tems de la guerre du Péloponèse, qui finit l'an 404 avant notre Ere : il est donc antérieur d'aumoins 28 années au marbre de Sandwich. Cette inscription fut pendant un tems regardée comme la plus ancienne de toutes celles que l'on connoissoit, & par là même on en faisoit un très-grand cas. Cependant celles qui précèdent la 72^e. Olympiade, ou l'an 491 avant J. C. sont les seules dont l'utilité soit réelle par rapport à la *Paléographie*. Tout ce que peuvent nous apprendre à cet égard, les inscriptions postérieures à cette date, doit se trouver dans les caractères des médailles frappées sous les regnes de Gélon, de

téré les lettres. Quoique ce caractère de Jenson soit devenu celui de toute l'Europe, les Allemands & les Flamands n'ont pas laissé de conserver les formes *Gothiques*, & les Anglois employent encore avec les caractères *Romains*, les lettres qu'ils appellent *Noires*, *Black-Letters* : ainsi l'on voit en Europe, comme autrefois on voyoit en Grèce, des caractères les uns plus anciens, les autres plus modernes, employés dans le même tems ; & ces deux manières d'écrire sont en usage tout à-la-fois, chez quelques Peuples, ainsi que cela se remarque sur le *Pséphisme* de Géla, & dans un très-grand nombre d'autres inscriptions Grecques.

(22) Comment. ad Marm. Sandwiceum. p. 23 & 24.

Théron, d'Hiéron, & dans les tems suivans pour lesquels ces médailles font des époques fixes. Il n'en est pas ainsi de celles qui furent faites avant eux, car les inscriptions des tems qui les précéderent, peuvent beaucoup servir à éclaircir ceux où ces mêmes médailles furent frappées : telle est l'inscription de Sigée, si bien expliquée par Mr. le Docteur Edmond Chishull.

Le Cap de Sigée, situé près des ruines de l'ancienne Troye, donnoit son nom à une ville voisine. Il existe encore dans ses débris un fragment de terme haut de neuf pieds, sur quatre de large & deux d'épaisseur : la tête en est maintenant séparée, mais on y trouve une inscription remarquable par son objet, par son style, & bien plus encore par la forme de ses caractères : (23) en voici la traduction en Latin.

PHANODICI SUM FILII
HERMOCRATIS PROCONE-
-SII ET EGO CRATEREM
ET CRATERIS BASIN ET
COLUM AD PRYTANEUM
DEDI MEMORIÆ ERGO SI-
-GEIS. SI QUID VERO PATIAR
CURARE ME JUBEBO
SIGEOS. ET FECIT
ME ÆSOPUS ATQUE FRATRES.

Ce terme représentoit *Phanodicus* fils d'*Hermocrate*, de la ville ou de l'isle de *Proconèse*, célèbre par la beauté & la

(23) Voyez ici la *Planche XX. N° 1 & 2.*

blancheur de ses marbres, (24) dont cette figure peut avoir été faite. *Il donna au Prytanée, ou à l'Hôtel-de-Ville des Sigéens, un bassin avec sa base & une passoire, pour purifier le vin, afin qu'ils se souvinssent de lui; (c'est le terme même qui leur parle) il ordonne de le restituer, s'il vient à souffrir quelque accident, & finit par nous apprendre qu'il fut fait par le sculpteur Esope aidé de ses freres. Cette inscription en dialecte Æolienne, est répétée sur le côté, avec quelques changemens dans le langage, dans le nombre des lignes, & dans les lettres; cette seconde inscription est nécessairement d'un tems postérieur à la précédente: voici ce qu'elle dit.*

PHANODICI
SUM FILII HER-
-MOCRATIS PRO-
CONESII. CRA-
TEREM VERO ET
HYPOCRATERIUM
ET COLUM AD
PRYTANEUM
DEDIT IS
SIGEIS.

Les lettres, qui dans ces deux inscriptions, vont d'abord de gauche à droite, retournent ensuite de droite à gauche &

(24) Strab Geograph. lib. xiii. Παλαιὰ Προκόννησος ἐστὶ, καὶ ἡ νῦν Προκόννησος πόλιν ἔχουσα καὶ μεταλλὸν μέγα λευκοῦ λίθου σφόδρα ἐπαινούμενον· τὰ γοῦν κάλλιστα τῶν ταύτης πόλεως ἔργα, ἐν δὲ τούτοις πρῶτον, τὰ ἐν Κυζίκῳ, ταύτης ἐστὶ τῆς λίθου. *Antiqua est Proconesus, itemque nova, urbem habens, & fodinam marmoris valde laudati. Itaque earum quæ istuc sunt urbium opera, ac præcipue Cysici, ex eo sunt lapide.* Sigée étoit une des villes dont Strabon parle ici.

suivent cette marche tortueuse jusqu'à la fin. C'est la sorte d'écriture, anciennement appelée *Boustrophedon*, parce qu'elle sembloit imiter la trace du bœuf, dont les pas en labourant, tracent des sillons de suite, en recommençant un sillon à l'endroit où il a fini le précédent. Les loix de Solon furent écrites de cette manière, sur des rouleaux de bois qu'on gardoit dans le Prytanée d'Athènes. (25) L'inscription de Sigée, étant écrite comme les loix de Solon, a paru pour cette raison avoir été faite vers le tems de ce Législateur, (26) c'est-à-dire, vers la XLVI^e. Olympiade, 594 ans avant notre Ere.

Le *Sigma*, dans cette inscription, prend quelquefois la figure de l'S des Latins, quelquefois aussi il a celle du C, mais avec un trait ajouté vers sa partie supérieure & rejeté en arrière. Je parlerai bientôt de toutes ces formes. Le *Sigma*, dans la copie, se voit sous la figure d'un arc recourbé dans son milieu Σ : (27) c'est le commencement de la forme du Σ qu'il garda dans la suite. L'alphabet Grec long-tems incertain sur cette lettre, suivit pendant plusieurs siècles les différentes formes qu'il a dans cette inscription, jusqu'à ce qu'enfin celle d'un arc recourbé dans son milieu, obtint la

(25) Didymus apud Plutarch. *in Solone*.

(26) Solon fut Archonte d'Athènes & publia ses loix, dans la seconde année de la XLVI^e. Olympiade.

(27) Voyez ici la *Planche XIX*. N^o 2. lig. 3, 5, 6 & 7 de l'inscription latérale du monument de Sigée.

préférence, sans pourtant abolir totalement les formes primitives de cette lettre.

On peut voir sur la même *Planche*, où est gravée cette inscription, une médaille d'Athènes, (28) dans laquelle deux lignes divisent, en se croisant, l'intérieur du *Théta*, comme elles le font dans la même lettre à la quatrième ligne de l'inscription de Sigée. Athènes en prenant la forme des lettres Ioniennes, dans la 94^e. Olympiade, (29) dut abandonner celle de cet ancien *Théta* : elle peut donc marquer, dans la médaille où elle se trouve, un tems antérieur à cette époque, & l'explication du sujet représenté à son revers, doit se chercher dans les tems qui la précéderent. En trouvant moyen d'en expliquer le sujet, le tems où il arriva, prouveroit, que la forme de cette lettre n'est pas ici du nombre de celles que l'on restitua, en imitant d'autres plus anciennes.

On observe à la face de la médaille dont nous parlons, la tête de Minerve protectrice d'Athènes. A son revers, une figure armée à la manière des Athéniens, placée, contre leur usage, entre les lettres qui forment le nom d'Athènes, indique par cette disposition un Général Athénien. Il est sur une galère & tient un trophée avec une couronne ; ce sont évidemment les marques d'une victoire, & le navire sur le-

(28) Voyez *Planche XX. N° 5.*


(29) *Suidas sup. cit.*

quel est posée cette figure, ne laisse pas douter qu'on n'ait voulu exprimer ici une victoire remportée sur mer : la chouette, symbole de Minerve & à-la-fois de la ville d'Athenes, se voit à l'avant de la galère, comme si elle en guidoit la marche. Elle montre une navigation où les Athéniens seuls eurent part : à la bataille de Salamine leurs vaisseaux ne faisoient qu'une partie de l'armée navale des Grecs, & les Athéniens loin d'y commander, y recevoient les ordres du Général Lacédémonien. L'éperon sur lequel est posée la chouette, porte un serpent qui se replie comme pour s'élancer en avant. J'ai fait voir que ce *serpent* fut le symbole du Dieu des eaux ; il peut indiquer ici la domination de la mer, gagnée par les Athéniens après une victoire dont leur Général porte le trophée. Telle fut la suite de la victoire de Mycale, remportée par Xantippe pere de Péricles : dès-lors les Athéniens devenus maîtres de la mer, attaquèrent seuls & sans les Lacédémoniens, les pays voisins de l'Hellespont ; (30) ils retournerent ensuite en Grèce, portant avec eux, dit Hérodote, (31) non-seulement l'argent, mais encore les armes de *Gépyriens*, comme *pour les déposer dans les temples*. L'action après laquelle ils arriverent à Athenes paroît représentée sur cette médaille, telle

(30) Herodot. lib. ix. cap. cxiii.

(31) Herodot. lib. ix. cap. cxx. Ταῦτα δὲ ποιήσαντες ἀπέπλεον εἰς τὴν Ἑλλάδα, τὰ τε ἄλλα χρήματα ἄγοντες, καὶ δὴ καὶ τὰ ὅπλα τῶν Γεφυρέων, ὡς ἀναθήσαντες εἰς ἱερά. His aëtis Athenienses in Græciam remeaverunt, portantes tum alias pecunias, tum vero arma Pontium, tanquam apud templa deposituri.

exactement qu'elle est décrite dans les Historiens. Cette circonstance se combinant avec celle de la forme des lettres en usage à cette époque chez les Athéniens, (32) m'autorise à croire qu'ils frapperent cette médaille, vers la seconde an-

(32) Simonides, qu'Eusebe met à la 68^e Olympiade, mourut dans la 78^e.; il avoit fait adopter l'E long, ou l'*Hêta* dont la forme se voit sur cette médaille Athénienne. Elle est employée dans les colonnes d'Hérode Atticus, trouvées à Triopea sur la voie Appienne; mais elle y sert d'*aspiration* devant le pronom relatif *O quod*, HO ΕΣΤΙΝ, *quod est*. Dans les inscriptions de ces mêmes colonnes, le *Thêta* est sous la figure , ainsi que sur cette médaille; cette forme n'est cependant pas la plus ancienne qu'on lui donna, mais elle précéda le tems de Simonides, & on l'employa encore quelquefois dans le siècle d'Alexandre, comme l'a très bien remarqué M. le Docteur Morton, dans la table où il a ajouté tant d'observations à celles du Docteur Bernard. On peut donc voir, dans la médaille Athénienne, les lettres dont on se servoit du vivant même de Simonides. Il passa pour être l'inventeur de l'*Hêta*, parce qu'il le fit recevoir; mais on voit par le monument de Sigée que la forme de cette lettre, au moins comme marque de l'*aspirée*, fut antérieure à ce poëte. Elle y est employée dans les mots *Hermocrates*, *Haisopus*, *Hadelphoi*, &c. Nous verrons dans la suite, qu'avant Simonides, elle servit à exprimer l'*Hêta* ou l'E long, qu'on marquoit auparavant par deux *Epsilon* ou seulement par cette lettre, comme le remarquent Platon & Plutarque. (Plat. in Cratylo. Οὐ γὰρ Η ἐχρώμεθα, ἀλλὰ Ε τοπαλαίον, & Plutarch. in Eï). Cet E simple en place de l'H, se voit sur les colonnes des Farneses dans les mots DEMETROS & KOPEΣ. Le titre d'inventeur, donné par les Grecs, paroîtroit devoir supposer que la chose inventée ne précéda pas ceux qui portèrent ce titre; cependant, je ferai bientôt voir que souvent l'invention d'une chose, fut antérieure à ceux que l'on en donnoit pour les inventeurs: delà vint, qu'une même invention fut souvent attribuée à beaucoup de gens, qui vécurent quelquefois dans des tems éloignés de plusieurs siècles les uns des autres. Cette manière vicieuse de s'exprimer répandant un faux jour dans l'histoire, est devenue la cause de beaucoup d'incertitudes, & le principe d'un grand nombre de faux jugemens portés dans les tems où l'on a voulu éclaircir cette histoire.

née de la 75^e. Olympiade, dans laquelle arriva l'événement qu'elle représente.

Hérodote rapporte qu'après le combat de Mycale, les Athéniens furent reconnus, pour ceux qui s'y étoient le plus distingués, & que parmi eux l'Athlète Hermolycus remporta le prix ; c'est peut-être lui qui est ici représenté (33) avec la couronne qu'il obtint, suivant la coutume, en cette occasion.

On peut observer, dans la copie de l'inscription de Sigée, la suppression de quelques voyelles, comme cela se pratiquoit fréquemment chez les Etrusques : ainsi, au lieu d'HERMOCPATES on lit RMOCRATES : la même chose se voit dans la médaille, où le nom de la ville de *Cumes* en Campanie, est uni avec celui de *Linternum* : ce dernier est écrit LTERNVM. (34) Toutes les lettres de cette légende se trouvent dans l'inscription de Sigée : ce ne sont donc pas des lettres Etrusques, comme on l'a tant de fois répété, mais bien les anciennes lettres Grecques, dont Cumes s'étoit autrefois servie, & qu'elle renouvela sur plusieurs de ses monnoies, quand elle en eut de communes avec Linternum, en conséquence d'un traité d'alliance, semblable à celui que firent les habitans de Magnésie sur le Méandre, avec ceux

(33) Herod. lib. ix. cap. civ. p. 551. Ἐν δὲ ταύτῃ τῇ μάχῃ Ἑλλήνων ἠρίστους Ἀθηναίους καὶ Ἀθηναίων Ἑρμόλυκος, ὁ Εὐθοίου, ἀνὴρ πανκράτιον ἐπασκήσας. In hoc prælio præclarissimam operam navaverunt Athenienses, & ex Atheniensibus Hermolicus Euthæni filius, vir in Pancratio celebr.

(34) Voyez ici la Planche XX. N^o 5.

de Smyrne, & qui est gravé sur un des marbres de la collection du comte d'Arondel. (35)

A l'occasion de cette médaille, en voici une qui me semble très-remarquable : (36) elle est de l'*Ancienne ville* de Naples fondée par les habitans de Cumes. (37) Ceux-ci étant originaires de l'île d'Eubée, (38) où nous avons vu que le culte de Bacchus fut introduit, peut-être par les Arabes compagnons de Cadmus, sous la forme du bœuf auquel ils donnoient le nom d'*Urotal*. (39) Ce Dieu étoit le même que le Soleil *nocturne*, comme l'Apollon des Grecs étoit le Soleil *diurne*. (40) La tête de celui-ci se voit à la face de la médaille de Naples; le bœuf à tête humaine représenté à son revers, a sur lui un oiseau. Anciennement on adoroit à Naples une statue d'Apollon avec une colombe sur la tête : (41) cette même colombe se voit ici sur le dos du bœuf. Ce fut

(35) Marm. Oxon. p. 15. Il est ordonné par le traité d'alliance gravé sur ce marbre, que les monnoies de Smyrne seront recues à Magnésie comme *légitime*; *Δεχέσθωσι δὲ καὶ ἐμὲ Μαγνησία καὶ νόμισμα καὶ τῆς πόλεως ἔναμον*. Et c'est parce que les monnoies devoient être communes entre Cumes & Linternum, & recues comme *légitimes* dans ces deux villes voisines & alliées, que leurs noms sont réunis sur la médaille dont nous parlons.

(36) Voyez ici la *Planche XX. N° 3.*

(37) Tit. Liv. lib. viii. cap. xxii. *Palæpolis fuit haud procul inde, ubi nunc Neapolis sita est: duabus urbibus populus idem habitabat. Cumæ erant oriundi.*

(38) Strab. Geograph. lib. v.

(39) Herodot. sup. cit.

(40) Macrobian. Saturn. lib. i.

(41) Stac. Theb. lib. iv. v. 45.

fut elle, qui suivant une opinion rapportée dans Patercule, (42) conduisit la flotte d'Hippocles & de Mégasthenes, quand ils vinrent s'établir à Cumes. Stace dans les vers cités ci-dessus donne le nom d'*Abantes* à ces nouveaux colons, & ces *Abantes* étoient les descendans des Arabes établis dans l'Eubée. Au lieu de se trouver sur la tête d'Apollon, comme dans la statue des Napolitains, la colombe est placée sur le Dieu, représenté sous la forme que les premiers habitans de Cumes avoient appris à lui donner dans leur patrie : & ce qui est très-remarquable, c'est que dans la médaille où les noms de Linternum & de Cumes sont écrits en anciens caractères Grecs, & réunis pour marquer l'alliance & l'hospitalité contractées entre ces villes, on voit sous le bœuf à tête humaine les deux lettres ΙΣ, écrites en caractères plus modernes : elles expriment le commencement du titre *Isodætes*, donné à Bacchus par Plutarque, comme présidant à l'hospitalité & aux alliances. Ce Dieu est le garant de celle qui est représentée sur ce monument, entre les habitans de Lin-

*Dii Patrii, quos auguriis super aquora magnis
Littus ad Ausonium devexit Abantia classis.
Tu, ductor Populi longe emigrantis, Apollo
Cujus ad volucrem læva cervice sedentem
Respiciens blande felix Eumelis adorat.*

(42) Vell. Pat. lib. i. cap. iv. Nec multo post Chalchidenses orti, ut prædiximus Atticis, Hippocle et Megasthene ducibus, Cumas in Italia condiderunt, hujus classis cursum esse directum alii columbæ antecedentis ferunt, &c.

ternum & ceux de Cumes : (43) la médaille de Naples qui rappelle le voyage des Calchidiens en Italie, où ils paroissent guidés par leur Dieu, montre à-la-fois le pays & le peu-

(43) La fable du voyage des *Abantes*, quand ils vinrent s'établir en Campanie, étant évidemment représentée sur les médailles de Naples, dont elle rapportoit l'origine ; l'alliance de *Linternum* & de *Cumes* étant aussi représentée sur la médaille de cette dernière ville ; enfin, le retour de la flotte Athénienne après la bataille de Mycale, étant encore représenté sur une médaille d'Athènes, nous montre clairement, combien il seroit dangereux d'adopter la maxime de ceux, qui croient qu'on ne doit chercher sur les médailles que des figures symboliques, relatives au culte ou à la théologie des anciens. Qu'ils voyent l'histoire de la fondation de Tarente, représentée sur les monnoies de cette ville par la figure d'un jeune homme monté sur un Dauphin, ainsi que l'est celle de Cyrrha en Phocide, où l'histoire attribuée à Castalius son fondateur est aussi représentée ; qu'ils lisent enfin le passage où Plutarque assure positivement qu'un événement, sans doute fabuleux, mais de la nature de ceux dont nous venons de parler, étoit représenté sur les médailles des Jassiens. (Plutarch. in Gryllo. p. 984. Καὶ τοῦ πάθου ἐπίσημον αἰεὶ τὸ χαρουργματοῦ ΝΟΜΙΣΜΑΤΟΣ ἐστὶ, παῖς ὑπὲρ Δελφίνος ὄχουμενος. Et Jassensibus monumentum est hujus casus est *MONETÆ NOTA*, puer Delphino insidens.) Après un tel témoignage, peut-on douter que les anciens n'aient souvent prétendu marquer des traits de leur histoire & de leur mythologie sur des monumens, où ils nous assurent eux-mêmes que leur intention étoit de les représenter ; & quand ils mirent la Rose, sur les médailles de Rhodes, qu'ils nous disent avoir été très-abondante en cette sorte de fleurs, l'Epi & les Grains de bled sur les médailles de Léontium & de Métaponte, célèbres par la fertilité de leur terrain dans cette sorte de production, ainsi que l'étoit celui de Cyrene par celle du *Sylpius* empreint sur ses monnoies, peut-on nier qu'ils aient eu l'intention de marquer par ces types les productions des pays auxquels ils appartiennent ? & n'est-ce pas détruire ce que nous savons de plus certain sur l'antiquité, que de rejeter le sentiment des anciens, quand ils nous disent leur intention sur les choses en usage de leur tems, & qui par conséquent devoient être bien mieux connues d'eux, qu'elles ne le sont des modernes ?

ple, dont ils prirent les formes par lesquelles ils représenterent ce Dieu, qu'ils apportèrent en Campanie.

Avec le bouclier de pierre du Roi Archidamus, dont il a été parlé ci-dessus, on en découvrit aussi deux autres parmi les ruines du temple d'Apollon Amycléen. (44) L'un d'eux est sculpté sur une pierre de couleur noire, épaisse d'un pied, haute de cinq & demi sur six de largeur. (45) Il semble sortir d'une base, aux deux côtés de laquelle, un javelot est représenté ; on lit sur le *Dé* de cette base une inscription dont voici la traduction.

ANAKSIDAMVS, ZEVSIDAMI FILIVS,
QVI ANAXANDRI, QVI EVRIKRATIS, DVX.

*Anaxidame fils de Zeuxidame,
petit-fils d'Anaxandre, arrière-petit-fils d'Eurycrate
Commandant.*

Zeuxidame, pere d'Anaxidame, eut pour ayeul le brave Roi Théopompe, dont le fils ou le petit-fils, appelé *Archidame* dans Pausanias, (46) est nommé *Anaxandre* dans cette inscription,

(44) Mémoires de l'Académie T. XVI. p. 103 & 4.

(45) Voyez ici la Planche XXI.

(46) Pausan. lib. iii p. 220. Θεόπομπος δὲ αὐτὸς οὐ μετέχε τοῦ ἔργου γήρας ἔχων ὑπὸ λύπης τὸ πλεον. Ἀρχίδαμον γὰρ Θεοπόμπτου ζῶντος ἐτι ἐπιλαμβάνει τὸ χρεών. οὐ μὲν ὅπως ἐτελεύτησεν ὁ Ἀρχίδαμος, Ζευξίδαμον δὲ ἀπολιπὼν υἱόν. Ζευξίδαμου δὲ Ἀναξίδαμος ὁ παῖς ἐκδέχεται τὴν ἀρχήν. Eo prælio Theopompus, senio & animi ægritudine confectus, non interfuit : nam eo vivente, Archidamus filius moritur, Zeuxidamo filio relicto, cui Anaxidamus item filius successit. Tous ces Princes descendoient

inscription, qui met *Eurycrate* à la place de Théopompe :
(47) Anaxidame est ici appelé *Dux, Chef, Général ou Com-*
mandant,

descendoient d'Aristodeme, frere de Téménus & de Cresphonte, dont l'un établit les Doriens à Argos, & l'autre dans la Messénie, tandis qu'Eurysthene & Proclès fils d'Aristodeme, chasserent de Sparte Tisamene fils d'Oreste & petit-fils d'Agamemnon, qui commandoit les Grecs au siège de Troye. Cette conquête de l'Argolide, de la Messénie & de la Laconie par les Doriens, est ce qu'on appelle le *retour des Héraclides* dans le Péloponèse : elle arriva 80 ans après la prise de Troye, 1129 ans avant notre Ere. Eurysthene & Proclès qui régnerent ensemble, furent les chefs des deux branches des Rois de Sparte : l'une de ces branches, d'abord appelée *Eurysthenide*, prit ensuite le nom d'*Agide*, de celui d'*Agis* fils d'*Eurysthene* ; l'autre, après avoir d'abord porté le nom de *Proclide*, eut ensuite celui d'*Eurypontide*, parce qu'elle descendoit d'*Eurypon* petit-fils de *Proclès*. C'est de celle-ci, qu'étoient issus Lycurgue, ainsi que tous les Rois dont il est parlé dans l'inscription du bouclier d'*Anaxidame*, & dans le passage de Pausanias, cité au commencement de cette note.

Mr. de la Barre, dans un excellent Mémoire recueilli parmi ceux de l'Académie des Inscriptions, (*Mém. de l'Acad. T. VIII.*) prouve que les anciens ont donné diversement la Généalogie des Proclides. Cette diversité d'opinions sur une matiere de fait, prouve l'incertitude des auteurs anciens au sujet de cette Généalogie : elle est en effet différemment rapportée dans l'inscription du marbre dont il s'agit ici, & dans Pausanias. Cependant, cet auteur fut un des principaux guides, dont Mr. l'Abbé Fourmont dit s'être servi pour reconnoître les endroits de la Grèce où il découvrit des inscriptions. (*Mém. de l'Acad. T. XV. p. 395.*) Il étoit de si bonne foi en publiant celle d'*Anaxidame*, qu'il ne s'aperçut pas dans l'explication qu'il en donna, de la contradiction entr'elle & le récit de Pausanias ; & l'Académie fut obligée de la lui faire observer. (*Voyez les Mém. de l'Acad. T. XVI. p. 108.*) D'où l'on voit que ses membres étoient très-capables d'en juger, & qu'assurément Mr. l'Abbé Fourmont, n'avoit pas fait cette inscription sur les notices des auteurs dont il s'étoit servi ; car il ignoroit même, ce dont la lecture de ces auteurs eut pu l'instruire, c'est-à-dire le peu d'accord de leur sentiment, avec le fait établi par l'inscription d'*Anaxidame* :

mandant, parce qu'au tems où fut fait ce monument il commandoit l'armée Lacédémonienne.

Ce
cela seul feroit capable d'en montrer l'authenticité. Ce marbre, bien plus savant que ne l'étoit celui qui l'a copié, décide les variations qu'on trouve dans les auteurs, au sujet de la *Généalogie* des Proclides : il nous apprend qu'*Anaxidame* fut fils de *Zeuxidame*, dont le pere s'appeloit *Anaxandre* & non pas *Archidame*, & qu'enfin cet *Anaxandre* étoit fils d'*Eurycrates* & non de *Théopompe*, ainsi que le dit Pausanias. *Eurycrate*, qui doit avoir été le fils de ce Roi, paroît avoir laissé un fils, qui mourut dans la vieillesse de *Théopompe* & fut pere de *Zeuxidame* : par l'âge très-avancé de l'ayeul, dont parle expressément Pausanias, on voit que son fils pouvant être mort de bonne heure, son petit-fils fut regardé comme son fils même, & qu'on lui en donna le titre, comme cela étoit usité chez les anciens : de là vient l'erreur de Pausanias, qui supprime un degré dans la *Généalogie* des Proclides, & change le nom de celui dont il oublie le pere, ce qui peut cependant être une méprise de copiste.

Une inscription faite au tems du fils de *Zeuxidame*, ne peut pas plus se tromper sur ses ancêtres que sur ce fils même : son autorité est bien supérieure à celle des auteurs, qui dans une *Généalogie*, où il s'agit de tems très-éloignés de ceux où ils écrivoient, peuvent aisément avoir été trompés, soit par la suppression de quelques noms, soit par le changement que les copistes peuvent avoir faits dans les noms parvenus jusqu'à eux. On verra dans les notes suivantes des preuves évidentes de l'ingénuité de l'inscription donnée par Mr. l'Abbé Fourmont : ces preuves me semblent d'autant plus démonstratives, qu'elles se tirent, comme celles que l'on vient de donner, de la nature même de ce monument : les unes sont prises de son objet, les autres le sont de la maniere dont il est rempli, & des moyens employés à le remplir.

(47) Les noms de *Zeuxidame* & d'*Anaxandre* se lisent dans cette inscription avec l'*Omicron* qui marque leur *Génitif*. Cette maniere d'écrire fut antérieure à celle qu'introduisirent les Samiens : l'O s'écrivoit pour OT, à cause qu'il se prononçoit ainsi. On lit HERMOCRATOS, au lieu d'HERMOCPATOY, sur le marbre de Sigée, cette maniere de terminer le *génitif* est bien moins ancienne que la premiere. Hérode Atticus, qui sur les colonnes du tombeau
de

Ce Prince, vers la 28^e Olympiade, (48) termina la guerre de Messénie, l'une des plus sanglantes dont il soit parlé dans l'histoire

de Régilla sa femme, voulut imiter les formes des anciens caractères & les formules de l'ancienne écriture Grecque, y mit EN TOI HEPODO ATPOI au lieu d'HEPODOT, *in Herodis agro*. Vers la 46^e Olympiade, à laquelle on attribue le marbre de Sigée, on se servoit indifféremment des terminaisons O, ou OΣ pour former le génitif, car on y lit HEPMOKPATOΣ TO ΠPOKONEΣIO pour HEPMOKPATOT TOT ΠPOKONHΣIOY, & dans la copie de cette même inscription on trouve TO PMOKPATEOS, avec l'*Epsilon* Ionique. Les Poètes joignoient quelquefois cette lettre avec l'Ω de la même syllabe, comme cela se voit dans le premier vers de l'Iliade, Πηληϊάδεω Ἀχιλῆϊ. Les Doriens faisoient la même chose, ils changoient l'OT du Génitif en O, en A ou en Ω. Dans un Mémoire très-bien écrit, qu'on m'a remis sur les inscriptions de Mr. l'Abbé Fourmont, on reproche à Mr. l'Abbé Barthélemy d'avoir dit en s'appuyant sur ces inscriptions, que les anciens Doriens employoient la terminaison en EΩ : mais il dit seulement que le génitif du mot ΔΡΟΣΗΣ ou ΔΡΥΣΗΣ peut se terminer en EΩ, suivant le Dialecte en usage dans le Péloponèse. (Mém. de l'Acad. T. XXIII. p. 401.) C'est celle qu'employa Théocrite, né à Syracuse ville originaire du Péloponèse, & dont la Dialecte étoit celle qu'on y parloit. Ce Poète dit. Ἑῖδ' κέ.

Ἑρμῆα αἰζόμενος δεινὴν ὅπιν εἰν ὀδίοιο.

Mercurii gravem iram temens, in viis consecrati.

L'EΩ est employé dans ce vers pour l'OT génitif, comme Mr. l'Abbé Barthélemy dit que l'employoient les Doriens du Péloponèse : ainsi, ce n'est pas sur les inscriptions de Mr. Fourmont qu'il s'appuye pour établir cet usage. Ces inscriptions qui ne nous donnent pas de terminaisons en EΩ pour les génitifs, en nous confirmant ce que nous apprend leur usage, nous apprennent encore qu'anciennement les Doriens en place de l'OT ou de l'EΩ, employèrent pour marquer les génitifs, la terminaison en EO, ce qui est reconnu par Longis & les autres Grammairiens ; ils en trouvent la raison dans le nom même de l'O qui étoit OT. Comme les Romains pronocent aujourd'hui le premier O du mot ROMANO, car ils disent ROUMANO. L'Ω n'est que la répétition

de

l'histoire de la Grèce. (49) Les Messéniens vaincus, furent alors contraints d'abandonner leur patrie: invités par Anaxilaus tyran de Rhegium, ils passerent en Sicile & s'emparèrent de *Zancle*, où ils entrèrent les armes à la main. (50) Après avoir changé le nom de cette ville, ils lui donnerent celui de *Messene*, (51) conservé jusqu'à présent dans celui de

de l'O, il équivant à OO. Le marbre de Sigée & les inscriptions d'Hérodote Atticus attestent ce que disent les Grammairiens avec Mr. l'Abbé Barthélemy, & prouvent que le Marbre copié par Mr. l'Abbé Fourmont s'exprime en cette occasion, comme il doit s'exprimer pour être des tems dont il s'annonce. Je répondrois volontiers aux reproches faits à ces Marbres trouvés dans le Péloponese, & qui parlent la langue des *anciens tems* où ils furent faits, par ces vers de Théocrite. *Εἰδ. 15.*

Πελοποννησιγὶ λαλῶμεν.

ΔΩΡΙΣΔΕΝ δ' ἔξεσι (δοκῶ) τοῖς ΔΩΡΙΕΕΣΣΙ.

Peloponiace loquimur.

DORICE vero loqui licet (opinor) DORIENSIBUS.

La maniere dont est écrite l'inscription d'Anaxidame, montre un tems encore plus reculé que celui où fut fait le marbre de Sigée, qui pourtant ne diffère guere que de 54 ou 64 ans de celui, où le nom d'Anaxidame suppose que fut fait le marbre sur lequel il est gravé.

(48) Pausan. lib. iv. p. 335. *Ἐάλω δὲ ἡ Εἴρα, καὶ ὁ πόλεμος ὁ δεύτερος Λακεδαιμονίων καὶ Μεσσηνίων τέλος ἔσχεν, Ἀθηναίοις Ἀρχοντος Αὐτοσθένους, ἔτι πρῶτω τῆς οὐδῆς τε καὶ εἰκοστῆς Ὀλυμπιάδος ἣν ἐνίκη Χίωνις Λάκων. Ira capta finem habuit Messeniorum et Lacedemoniorum secundum bellum, Athenis Archonte Autobothene, anno primo-octavae et vicesimae Olympiadis, cujus victor extitit Chionis Laco.*

(49) Pausan. lib. iv.

(50) Pausan. lib. iv. p. 337.

(51) Pausan. ub. sup. *Ὄνομα δὲ τῇ πόλει μεθεῖσθαι Μεσσηνίην ἀντὶ Ζάγκλης καλεῖσθαι. Mutato tamen-urbis nomine Zanclem, Messenem placuit appellari.*

Messine,

Messine, presque détruite de nos jours par les tremblemens de terre.

La première lettre du nom de *Zancle*, qui commence par un *Zéta*, est sur les plus anciennes médailles de cette ville sous la forme du *Zéta* par lequel commence le nom de *Zeuxidamus*, (52) dans l'inscription du bouclier érigé pour le fils de ce Prince. Cette lettre paroît dans ces deux monumens sous la forme du Δ . L'un écrit Δ ANKAE, l'autre Δ EYKSI Δ AMO. Tous les autres caractères communs à ces deux mots, sont exactement les mêmes dans chacun d'eux; si donc le premier est écrit en lettres *Etrusques*, comme les antiquaires l'assurent unanimement, (53) le second étant très-certainement écrit en lettres Grecques, il faut que celles de l'Etrurie ne soient que les anciennes lettres employées dans la Grèce; (54) elles y quitterent dans la suite les formes qu'elles

(52) Voyez ici la médaille de la Planche XXI.

(53) Voyez la p. 218.

(54) Ce qui est dit ici de l'analogie des caractères, fondée sur l'inspection des monumens & le sentiment des antiquaires, peut nous conduire à une conclusion toute différente de celle qu'ils tirent de la comparaison des lettres employées dans la Grèce & dans l'Etrurie. Ce que nous déduisons de cette comparaison, nous paroît encore appuyé sur l'histoire. Anaxidame, suivant Pausanias, (*Lib. iv. cap. xxiii.*) termina la seconde guerre de Messénie dans la 28^e Olympiade; 668 ans avant notre Ere; ce Prince vécut encore 23 ans après cette époque, car Agasiclès ou Hegeficlès lui succéda l'an 645, qui fut la dernière de la 33^e Olympiade; ainsi, Anaxidame fut contemporain de Cypselus, qu'Eusebe met à la 30^e Olympiade. (*Euseb. Chron. lib. ii. Olymp. XXX.*) Démétrate, père de Tarquin l'ancien, chassé de Corinthe par ce Cypselus, étant venu s'établir

qu'elles conserverent chez les Etrusques. La suite des monumens nous fera voir cette verité de fait, d'une maniere d'autant plus manifeste, que nous arriverons à des temps plus éloignés de nous.

Par une suite de cette identité de caracteres le Δ du mot *Bagos*, est écrit dans la présente inscription, comme il l'est dans la médaille de *Pæstum* où de *Pistulis*, (55) car c'étoit l'ancien nom Grec de cette ville d'origine Oenotrienne. On le voit sur ses médailles, dans les anciennes lettres Grecques dont elle se servit, avant d'être appelée *Posidonia* & ensuite *Pæstum*. (56) Ainsi, quand Mr. l'Abbé Barthélemy dit avoir
aquis

s'établir en Etrurie, (Dionys. Halicarn. lib. ii.) y apporta les lettres dont les Etrusques se servirent dans la suite. (Cornel. Tacit. Annal. lib. xi. p. 126. *At in Italia Etrusci a Corinthio Demarato, Aborigenes ab Arcade Evandro literas didicerunt.*) Ces lettres enseignées à l'Etrurie par Démarate, étant celles dont on se servoit dans le Péloponèse dont il sortoit, devoient donc ressembler à celles qu'on y employoit de son tems, & de celui d'Archidarnus ; ainsi, les lettres du monument de ce Prince doivent avoir avec celles des Etrusques & des Siciliens de Zancle, l'affinité qu'ont observé les antiquaires dans les lettres de la médaille de ces derniers. C'est en effet ce que nous montre de la maniere la plus évidente la comparaison des monumens de ce tems-là. Rien ne me paroît plus capable de constater l'authenticité de l'inscription rapportée par Mr. l'Abbé Fourmont, qui sans avoir fait aucune de ces combinaisons, ne laisse pas de nous donner les formes qu'elles exigent, pour prouver qu'un monument est du tems auquel son inscription suppose qu'il appartient.

(55) Voyez ici la médaille de la *Planche XXII*.

(56) On connoît l'analogie du B & du Φ : les Macédoniens employoient l'un pour l'autre, & disoient $\Phi\epsilon\pi\epsilon\upsilon\lambda\eta\eta$ pour $\text{B}\epsilon\pi\epsilon\upsilon\lambda\eta\eta$. (Not. in Strab. lib. iii.) Le Φ n'est que le Π labialement aspiré ; de là vint que dans les colonies originai-
rement

acquis pour le Roi une médaille d'Alexandre, dont la légende est *Etrusque*, cela veut dire qu'elle est écrite en très-anciennes lettres Grecques.

Les murs de *Zancle* ayant été abatus par les Messéniens, les citoyens se retirèrent dans les temples, s'abandonnant à la merci du vainqueur : leur ville entière cessa bientôt d'exister ; elle fut même transportée sur le plan où nous voyons à présent Messine : Strabon marque expressément ce fait, quand il dit que les Naxiens la *fonderent* d'abord, & qu'ensuite elle fut *fondée* par les Messéniens du Péloponèse, mais qu'elle fut depuis *occupée* par les Mamertins. (57) Ainsi les monnoies de *Zancle*, qui n'existoit plus, & dont on avoit cessé

rement Pélasgues, comme l'étoient les Macédoniens & les Œnotriens qui fondèrent *Pistulis*, la figure du Π garda toujours une grande ressemblance à celle du Β des anciens tems de la Grèce : on voit ici que vers la 30^e. Olympiade, cette figure étoit conservée par les Doriens du Péloponèse, qui comme les Œnotriens & les Macédoniens, étoient d'origine Pélasgue, & qu'à cette époque, on avoit des lettres à-peu-près semblables chez quelques peuples de la Grèce, de la grande Grèce, de l'Etrurie & de la Sicile ; ce qui n'empêchoit pas que dans d'autres villes de tous ces pays, on ne put en employer d'une forme ou plus ancienne ou plus nouvelle, suivant les usages des différens peuples, qui semblent n'avoir jamais eu de regles fixes à cet égard.

(57) Strab. Geog. lib. vi. p. 268. Κτίσμαι δ' ἐς Μεσσηνίων τῶν ἐν Πελοποννήσῳ, παρ' ὧν τὸν νομα μετήλλαξε, Ζάγκλη πρότερον καλουμένη, διὰ τὴν σκολιότητα τῶν τόπων (Ζάγκλιον γὰρ ἐκαλεῖτο τὸ κολεόν) Ναξίων οὖσα πρότερον κτίσμαι τῶν πρὸς Κατάνη. ἐπωκισαν δ' ὕστερον Μαμετῖνοι Καμπανῶν τι φύλον. Condita est Messina a Messeniâcis Peloponnesiacis, a quibus et nomen deduxit, cum ob locorum obliquitatem Zancle diceretur, (nam obliquum iis Zanculum appellabatur) Condita a Naxiis qui apud Catanam incolebant ; postea temporis Mamertini, gens Campana Messanâ in-habitavit.

d'employer le nom à la fin de la XXX^e. Olympiade, ne peuvent en aucun tems, ni pour aucun motif, avoir été restituées.

Un auteur très-respectable, dont l'ouvrage est infiniment utile, dit à propos des anciennes médailles de *Zancle*, (58) “ Il y a deux choses à observer dans ce mot tel qu'il est écrit dans la présente médaille, & celle qui a été publiée par Paruta : l'une est qu'il est composé de caractères Osques ou Tyrrhéniens, appelés communément Etrusques ; l'autre est que la première lettre, dont la forme approche de celle du D Latin, avoit chez ces Peuples le son de la lettre R Latine, & du *Rho* Grec, de sorte qu'ils devoient prononcer *Rancle* au lieu de *Zancle*.” Je laisse à juger au Lecteur si dans la Laconie, où cette lettre s'employoit dans le même tems que *Zancle* existoit encore en Sicile, on prononçoit *Reuxidamus* au lieu de *Zeuxidamus* ; ou plutôt, si les Grecs, qui habitoient également ces deux pays, ne prononçoient pas *Sdeuxidamus*, (59) eux, dont la langue venoit de la Pélasgique

(58) Recueil des médailles des peuples & villes. T. III. p. 101.

(59) Le *Zêta* que Plin. dit avoir été inventé par Simonides, (Plin. lib. vii. p. 230.) *Totidem, post eum (Palamedem) Simonidem Melium Z H Ψ Ω, quarum omnium vis in nostris recognoscitur.*) est une abbréviation pour marquer le δσ que les Doriens prononçoient σδ, en transposant les lettres. Les Italiens prononcent encore *Zeccha Dfeccha*, & quelques-uns *Sdeccha*. Ainsi les Doriens disoient Σδευς pour Ζευς, Σδευγος au lieu de Ζευγος. Il est certain que la ville de *Zancle* & le Roi *Zeuxidamus* existèrent avant Simonides, & leur nom se prononçoit ainsi. Le son de la première lettre de ce nom étoit assurément connu

la langue ainsi que la langue Latine : celle-ci prononçoit *Deus*, le mot que les Grecs prononçoient *Dseus*, & dont ils firent leur *Jupiter* ; eux mêmes convertirent le *Zêta* qui commence ce mot en *Delta*, quand ils dirent *Dios* pour *Dseus*, de là vint dans la Laconie le nom des *Dioscures* pour exprimer les fils de Jupiter ; & les Lacédémoniens ainsi que les Béotiens, au lieu du *Zêta* qui entre dans le mot *Maza* farine ou pâte, prononçoient *Madda*. Il est donc très-certain que de même ils prononcèrent *Sdeuxidamus*, & non *Reuxidamus*, & *Sdancle* au lieu de *Rancle*.

Le même auteur poursuivant ses observations sur le même sujet, ajoute, “ de ce que la légende de *Zancle* est “ en caractères *Osques* ou *Tyrrhéniens*, on peut juger du “ tems où la médaille a été frappée.” On a vu que ces caractères *Osques* ou *Tyrrhéniens* sont des caractères *Grecs*, & comme le jugement sur le tems où la médaille fut frappée porte sur une supposition mal fondée, on va voir la méprise qui en résulte, & les inconvéniens qu'elle entraîne

connu avant Simonides : on ne peut donc pas dire, comme le fait Pline, qu'il ajouta cette lettre à l'ancien Alphabet, puisqu'on la voit sur la médaille de *Zancle* & dans l'inscription d'Anaxidame, qui furent faites avant le tems de ce Poëte. Mais elle y est sous une forme approchante du *Delta*, parce que ce caractère étoit celui sur lequel on appuyoit, & qui faisoit la résonance principale du $\sigma\delta$ ou du $\delta\sigma$. Si donc Simonides doit être regardé comme inventeur, ce n'est que pour avoir donné une forme nouvelle à cette lettre qui existoit avant lui, ou pour avoir fait adopter cette forme qui pouvoit être plus ancienne, & par laquelle on distingua le *Zêta* d'une manière plus marquée.

après elle : l'auteur continue. “ Cette médaille a été
 “ vraisemblablement frappée lorsque les Mamertins origi-
 “ naires de la Campanie habitoient la ville de Messine, dont
 “ ils s'étoient emparés par trahison, événement mémorable
 “ dont plusieurs Historiens ont fait mention. Or l'on fait
 “ que les Campaniens, qui étoient Tyrrhéniens d'origine,
 “ parloient la langue Osque ou Etrusque ; & il est tout na-
 “ turel qu'ils ayent fait battre à Messine des monnoies en ca-
 “ ractères de leur langue, dans le tems qu'ils possédoient
 “ cette ville, c'est-à-dire environ 300 ans avant l'Ere Chré-
 “ tienne.” Mais pourquoi ces Campaniens, qui ôterent à
Messine, le nom de *Messene* pour lui substituer celui de *Mam-
 mertinum*, auroient-ils renouvelé celui de *Zancle*, qui de-
 puis plus de quatre siècles n'existoit plus ? Pourquoi n'au-
 roient-ils pas écrit le nom de *Mamertinum* sur leurs monnoies,
 dans les caractères de cette même langue *Etrusque* ? Il
 nous reste beaucoup de médailles de ces peuples, cependant
 il n'en existe aucune avec ces caractères. N'est-il pas plus
 simple de dire, que les Grecs, habitans de *Zancle*, employe-
 rent dans les légendes de leurs monnoies les lettres dont on
 se servoit en Grèce, au tems où ils les frapperent.

La médaille de *Zancle*, dont on parle ici, est avec le *creux*
 à partition au revers, & porte un coquillage dans son milieu :
 si, comme on le dit, elle a été frappée trois siècles avant
 notre Ere, il en faut conclure que le *creux* à partition étoit
 encore en usage dans le monoyage. Dès-lors, beaucoup de
 médailles

médailles où l'on voit ce *creux*, peuvent appartenir à la même époque qui tombe à la vingt-quatrième année après la mort d'Alexandre. Néanmoins, cette manière de fabriquer les monnoies ne s'observe ni dans celles des successeurs de ce Prince, ni dans les siennes, ni dans celles de Philippe son père, ni même dans celles de Denys le Tyran, d'Hiéron & de Gélon, frappées deux cents ans avant que les Mamertins arrivassent en Sicile. Le jugement porté sur la médaille de *Zancle*, peut donc nous jeter dans des erreurs très-considérables, sur le tems où d'autres médailles ont été frappées, & sur l'histoire de l'Art. Mais ce qui est pis, c'est que par ses conséquences il est capable d'empêcher des découvertes très-importantes à ce sujet : en voici un exemple tiré de la chose même dont il s'agit.

Quoique nous ayons jusqu'à cinq médailles de *Zancle*, toutes de formes & de coins différens, avec le *creux* à *partition* à leur revers, on en trouve cependant une sans ce *creux* ; celle-ci doit nécessairement avoir été frappée avant le tems où *Zancle* cessa de porter ce nom : on voit aussi que cette marque de l'imperfection du monnayage ne se trouve sur aucune médaille de *Messène*. Il est donc assuré que l'usage du *creux* avoit cessé vers la 29^e. ou la 30^e. Olympiade, même dans une très-petite ville comme l'étoit celle de *Zancle*. Cela put même arriver quelque tems avant cette époque, assurément très-importante à connoître, puisqu'elle nous montre qu'au moins la plupart des médailles Grecques sur lesquelles se trouve le *creux*
à plusieurs

à plusieurs divisions, est antérieure à la 29^e ou à la 30^e Olympiade, & doit avoir été faite dans l'espace des 231 ans qui suivirent le tems où Phidon d'Argos frappa les premières monnoies d'or & d'argent, & qui conduisent à la 29^e Olympiade, antérieure à notre Ere de 664 ans. Ainsi, la médaille dont on vient de parler, est tout au moins de 364 ans antérieure à l'époque où l'on a pris tant de peine, & employé tant de combinaisons & de science pour la placer : cette méprise n'eût pas eu lieu, si l'auteur eût comparé les caractères de cette médaille, avec ceux du bouclier d'*Anaxidame*, (60) comme je crois avoir mis mes lecteurs à portée de le faire ici.

Les

(60) Je crois devoir attribuer le peu d'usage que l'on a fait de ces précieux monumens, à la manière dont on les a présentés au public. Mr. Fourmont étoit un homme qui savoit bien plus d'Hébreu & de Grec que de François ; il n'avoit aucune connoissance des arts ni de l'antiquité ; il connoissoit les livres, mais n'avoit jamais rien imaginé de sa vie. Il s'est contenté de déchiffrer les inscriptions, d'en expliquer les mots, sans aucune vue de l'usage dont elles pouvoient être. Comme il n'avoit aucune sorte de goût, il ne parle ni de sculpture ni d'architecture, dans le récit de ses voyages, où il fut portée de voir tant de choses : le peu qu'il en a dit, prouve qu'il n'en sentoit pas la valeur & n'en connoissoit pas l'importance. C'étoit des inscriptions qu'il cherchoit ; il en a rempli des porte-feuilles, mais il n'a vu dans ces monumens que ce qui ne méritoit pas trop la peine d'y être observé. Ils l'ont ennuyé, & il a ennuyé les autres en en parlant ; delà vient qu'il n'a pas été lu. Telle est la sensation que m'ont fait ses Mémoires, qu'il eût pu rendre si intéressans. Mais une justice qu'il faut lui rendre, c'est qu'il a sûrement été d'une exactitude extrême dans les copies qu'il a faites des inscriptions, & dans la forme des lettres qu'il a si bien conservées, qu'on les reconnoit parfaitement sur des monumens qui ne sont jamais parvenus à sa connoissance. Telles sont par exemple les médailles

Les trous quarrés qu'on peut observer aux deux côtés du bouclier d'Anaxidame, (61) me semblent avoir été pratiqués pour y encastrer des bois employés à soutenir des trophées. Ces trophées étoient faits des dépouilles remportées sur les Messéniens, & consacrées dans le Temple d'Apollon Amycléen, après la double guerre de Messénie terminée par Anaxidame, dont le nom est écrit sur ce bouclier: son milieu est occupé par un *Serpent* qui s'élève, malgré deux *Renards* représentés dans l'action de l'épier, & de se jeter sur lui.

Au tems du partage de l'Argolide, de la Laconie & de la Messénie conquises par les Héraclides, les nouveaux Rois de ces trois contrées firent chacun un sacrifice sur trois autels différens. On trouva sur l'autel du Roi d'Argos une *grenouille*, un *Serpent* sur celui du Roi de Lacédémone, enfin un *Renard* sur l'autel où avoit sacrifié le Roi de Messene: (62) les Devins conclurent de cet événement que les Argiens

dailles de Zancle; & tout bien compté, je ne fais si le mérite de cette exactitude ne compense pas avec avantage les petits défauts que je lui reproche, & qui ne dépendoient pas de lui; car on ne peut se donner ni du sentiment ni de l'imagination, & sans l'un, on ne peut avoir du goût, comme sans l'autre on ne peut avoir des vues étendues. Rien ne seroit plus à desirer que de voir publier les inscriptions qu'il a recueillies, & qui se conservent parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi. J'espère que l'importance dont est le peu qu'il en a donné, engagera à communiquer le reste au public.

(61) Voyez la *Planche XXI*.

(62) Apoll liv. ii. sect. v. p. 144. *Ἐπὶ δὲ τοῖς βωμοῖς, οἷς ἔθυσαν, εὗρον σημεῖα κείμενα. οἱ μὲν λάρχοντες Ἀργεῖοι ἐπὶ τὸν ἴδιον φρύνον, οἱ δὲ Λακεδαιμόνα λαχόντες, δράκοντα· οἱ δὲ Μεσσηνίη, ἀλώπεκα· περὶ δὲ τῶν σημείων, ἔλεγον οἱ μάντις, τοῖς μὲν*

giens devoient se contenir chez eux, que les Lacédémoniens deviendroient formidables quand ils seroient attaqués, & que les Messéniens auroient la finesse & la ruse des *Renards* : cette fable inventée pour expliquer la fortune & le génie de ces peuples, fut fondée sur les emblèmes que portoient leurs Princes. Le *Serpent* étoit sans doute celui des Héraclides qui régnoient à Lacédémone, comme l'observe Mr. Fourmont; (63) quant aux deux *Renards* placés sous ce *Serpent*, ils me paroissent représenter, les deux Rois de Messénie qui périrent dans le cours des deux guerres dont la dernière fut terminée par Anaxidame : ces Princes employèrent successivement la *finesse* & la *russe*, comme on peut le voir par la narration que Pausanias nous a laissée de ces guerres. Le Roi Euphaès fut tué dans un combat; (64) Aristodème son successeur se tua lui-même : (65) avec lui finirent les Rois de Messénie descendans d'Hercule, car Damis (66) & Aristo-

μὲν τὸν φρόνον καταβῆσιν, ἐπὶ τῆς πόλεως μένειν ἀμείβον. μὴ γὰρ ἔχειν ἀλκὴν πο-
ρευόμενον τὸ θηρίον τοῖς δὲ δρόπαντα καταλαβόντας, δεινοὺς ἐπιόντας ἔλεγον ἔσεσθαι
τοῖς δὲ τὴν ἀλώπεκα, δολίοις. Porro in aris quibus immolatum erat, jacentia signa
invenere : nam quibus Argos obtigit privatim, ruberam; quibus Lacædemon,
draconem; quibus autem Messene, vulpem. Hi in sua quisque ara privati signi
ostenderunt : quæ vero ad symbola spectant Vates cecinerunt, nactis quidem ruberam,
in urbem manere præstat, qui Draconum consecuti sunt, formidabiles fore, si promo-
veantur. Id enim animantium genus si peregrinetur, nullis viribus se tueri potest. Qui
vero vulpem deprehendissent, dolosos fore prædicebant.

(63) Mémoires de l'Académie des Inscriptions. T. XVI. p. 107.

(64) Pausanias lib. iv. cap. x.

(65) Pausanias. lib. iv. cap. xiii.

(66) Pausanias. *ibid.*

mene, qui commanderent dans la fuite les Messéniens avec beaucoup de gloire, ne prirent pas le titre de leur Rois, mais seulement celui de leur Généraux. (67)

On peut voir ici, (68) après le marbre dont nous venons de donner l'explication, un *fragment* précieux d'une inscription (69) copiée à Pharès, ville de l'ancienne Messénie, située
à fix

(67) Pausanias. lib. iv. cap. xiii. & xv.

(68) Voyez la *Planche XXII*.

(69) Une personne de beaucoup d'esprit & de lumieres a rassemblé, à ma priere, toutes les objections qu'on peut faire contre les monumens publiés par Mr. l'Abbé Fourmont : à celles des autres elle a joint les siennes, & me les a communiquées dans un mémoire écrit avec clarté & rempli de sagacité. Ne pouvant me rendre à son opinion, ayant pour soutenir la mienne celle de tant de Savans, qui ont admis ces monumens comme très-légitimes, celle de l'Académie, celle du Prince de Torremuzza, de Mr. Gebelin, enfin de tant d'autres personnes très-instruites, & en dernier celle de Mr. Aistle, qui a fait usage de ces mêmes inscriptions dans un ouvrage très-utile & très-bien fait, (*The Origin and Progress of Writing. p. 66.*) j'ai néanmoins disposé les choses dont je parle, de maniere, que les formes des anciennes lettres employées par les Grecs, ne sont pas prouvées-seulement par celles des monumens de Mr. Fourmont, mais bien plus encore par celles des médailles & d'autres inscriptions, dont l'autorité généralement reçue, ne me paroît pourtant pas être plus grande que celle de ces mêmes monumens. Cependant, je vais continuer de répondre ici aux objections qu'on leur fait, & à justifier par ce moyen les raisons que j'ai de ne pas les rejeter. On a regardé pendant long-tems, dans un pays très-éclairé, la doctrine de Galilée comme erronée ; elle y est admise aujourd'hui, & l'on traite maintenant de rêveurs absurdes, ceux qui traitoient de rêveries & d'absurdités les vérités qu'enseigne cette doctrine. Les découvertes de Newton ont long-tems passé pour chimériques : des Géometres très-capables ont attaqué ses calculs ; des Physiciens très-habiles ont nié la possibilité de ses expériences ; mais ils ont dans la suite justifié les uns, & reconnu la réalité des

à six stades de la mer, & où il y eut autrefois un temple de
la

autres. On a prétendu que les tables *Engubiennes* étoient fausses; on a donné pour bonnes, des raisons qui n'étoient que savantes, pour prouver que ces monumens les plus authentiques de tous ceux qui existent, étoient des monumens modernes : ils sont aujourd'hui reconnus pour antiques. Le Docteur Lami de Florence, a soutenu pendant plus de dix ans, qu'*Herculanum* n'exista jamais dans l'endroit où il fut découvert de son tems ; & quoiqu'on lui montrât cent inscriptions où le nom de cette ville étoit constamment rappelé, quoiqu'on lui en fit voir le théâtre, avec sa dédicace faite par les habitans d'*Herculanum*, quoiqu'on mît sous ses yeux les maisons, les temples, les meubles, les peintures, les livres de cette ancienne ville, il trouva toujours de savantes raisons pour en nier l'existence, maintenant incontestée. Les inscriptions dont nous parlons feront un jour dans le même cas. On en reconnoîtra le mérite, déjà reconnu par tant de personnes capables d'en juger ; le tems détruira les objections, & ce qui présentement semble faux à quelques-uns d'entre eux, paroîtra très-vrai pour l'avenir, qui connoîtra la grande utilité qu'on peut tirer de ces monumens. La science des antiquités présente des difficultés sans nombre : mais les plus grandes de toutes, sont peut-être celles qu'ont fait naître les opinions singulieres de quelques Savans, qui paroissent s'être étudiés à répandre des doutes sur les choses les plus claires, & quelquefois à faire regarder comme très-claires les choses les plus obscures. Ils semblent s'être plu à faire naître des épines, à multiplier les obstacles, à resserrer des entraves dont il étoit déjà si mal-aisé de se débarrasser. Pour faire le contraire de ce qu'ils ont fait, je vais tâcher ici de mettre mes lecteurs à portée de juger, en rapprochant les preuves que nous fournissent les monumens anciens, des reproches que font les modernes à ceux dont nous parlons.

Le fragment d'inscription qu'on trouve ici *Planche XXII*, fut découvert dans les ruines de *Pharès*, située dans le fond du golfe qui s'étend entre le promontoire appelé *Ténare*, & celui qu'on appeloit *Acritas* : ce golphe portoit le nom de *Messene*, de celui d'une ville de la *Messénie*, dans le voisinage de laquelle étoit celle de *Thalama* aujourd'hui *Calamata*, où l'on a découvert une autre inscription du même genre que la précédente. On peut la voir dans les Mémoires de l'Académie, T. XV. p. 397. Il s'en est trouvé une troisième de la même espèce, dans
l'ancien

la Fortune. Cette inscription porte les noms des Rois Théopompe

l'ancien temple d'*Amycles* en Laconie. Ces trois inscriptions étant constituées de la même façon, ayant été faites sous les regnes des Rois Théopompe, Alcamene & Polydore, on ne peut douter qu'elles n'aient eu un objet semblable : de ce que l'une s'est trouvée dans la *Laconie*, & les deux autres dans la *Messénie*, où les Lacédémoniens commandés par Théopompe, Alcamene & Polydore porterent la guerre, on est assuré qu'elles sont relatives à cette guerre. Elle commença suivant Pausanias (*lib. iv. cap. vi.*) par la prise d'*Amphée*, dans la seconde année de la IX^e. Olympiade, & finit dans la première de la XIV^e. par la prise d'*Ithome*. (Pausan. *lib. iv. cap. xiii.*) Ainsi elle dura depuis l'an 743, jusqu'à l'an 724 avant notre Ere, ce qui comprend la durée de dix-neuf années.

La plus ancienne de ces inscriptions paroît être de la première année de la guerre de Messénie : c'est la dixième après la fondation de Rome, suivant Varron. Toutes trois parlant du Roi Théopompe, comme régnant au tems où elles furent faites, elles doivent l'avoir été avant la mort de ce Prince, qui semble avoir vécu jusqu'après la fin de cette guerre, puisque le Poëte Tyrtée assuroit qu'il la termina. (Pausan. *lib. iv. cap. vi.*) Quelques-uns prétendent qu'il fut tué avant cette époque, mais on peut croire que les autres inscriptions où son nom se trouve, furent faites entre la X^e. & la XIV^e. Olympiade.

Colonis petite ville de la Messénie, tiroit son origine de l'Attique. (Pausan. *lib. iv. cap. xxxiv.*) Elle étoit située au voisinage de la mer, ainsi que Pharès, dont elle étoit peu distante. Il nous reste une médaille unique de Colonis : son revers est divisé par une sorte d'Astérique, dont les rayons sont destinés à contenir dans leur intervalle, toutes les lettres qui forment le nom de *Coloniates*, ΚΟΛΩΝΑΩΝ. Cette médaille est la seule qu'on ait vue jusqu'à présent. (Recueil de Méd. suppl. T. II & III. p. 134.) On ne put la publier dans le *Recueil des Peuples & Villes*, imprimé en 1763, parce qu'alors elle étoit encore inconnue : elle ne cessa de l'être que vers l'an 1767, vingt-un ans après la mort de Mr. l'Abbé Fourmont, arrivée en 1746. Ainsi il ne put connoître, par le moyen de cette médaille, que la manière d'écrire le nom des peuples, qui se voit employée dans les inscriptions trouvées à *Calama* & à *Pharès* en *Messénie*, étoit en usage dans les villes de ce pays. Je laisse à juger si le hasard lui eût fait

pompe & Polydore, chefs des deux branches des Héraclides, qui régnoient conjointement à Sparte quand on la fit.

Polydore

rencontrer précisément cette manière, en cas qu'il eût fait ces inscriptions, ou si plutôt cette méthode singulière d'écrire, qui s'observe sur les médailles *Messéniennes*, ne prouve pas l'authenticité des marbres où elle se trouve : car enfin, celui qu'on suppose les avoir inventés, n'a pu employer des formes qu'il n'a pu connoître, & deviner qu'on les employât dans la Messénie, où les monumens qu'il a publiés supposent qu'elles furent en usage, ce qu'attestent d'autres monumens du même pays. Mr. l'Abbé Fourmont connoissoit si peu les raisons de ces formes, qu'il a pris celles des marbres où se trouve le nom des Lacédémoniens, pour le *sceau* de ces peuples. (Mém. de l'Acad. T. XV. p. 400.) Il n'a pas même vu que cette forme étoit celle des *boucliers*, tels qu'ils sont représentés sur les médailles Macédoniennes, comme sur celles de quelques autres villes ; & ne sachant quel nom leur donner, il leur a donné celui de *rond*. (Idem. p. 401.) Enfin, il est arrivé jusqu'à dire que ce prétendu *sceau* n'étoit apposé qu'aux grandes délibérations de l'Etat. Rien ne seroit plus ridicule en effet, que de supposer l'apposition d'un *sceau* sur une inscription en marbre : cela même a décrédité le monument, auquel pourtant cette explication est étrangère. Le *sceau* public, ne s'y trouve pas plus, que celui de *Colonis* ne se trouve sur ses médailles, où il a la même forme. Ce que l'on nous donne pour tel, n'est qu'une manière d'écrire les noms des peuples du Péloponèse, imitée par beaucoup d'autres : rien n'est plus commun que de trouver des inscriptions publiques avec les noms des villes & des peuples qui les ont fait publier. La puérile explication de Mr. l'Abbé Fourmont, peut bien montrer qu'il n'entendoit pas les antiquités, mais elle ne doit pas décréditer les monumens qu'il a mal interprétés. S'il eût bien lu Pausanias, il eût vu qu'au tems dont nous parlons, le cachet des Rois de Sparte servoit de *sceau* à cette ville, & que celui du Roi Polydore, où étoit représentée son effigie, servit après sa mort à tous les actes publics. (Pausan. lib. iii. p. 235. "Εἰς εἰκὼν Πολυδώρου τοῦ Ἀλκαλένους. ὃν βασιλέων ἐς τοσοῦτο τιμῆς προήχασιν, ὥστε οἱ τὰς ἀρχαῖς ἔχοντες, ὅποσα δεῖ σημαίνεσθαι τῇ εἰκόνι.) La vénération qu'on eut pour ce Prince, paroît avoir fait abandonner l'ancien usage de se servir de l'effigie des Rois sur le *sceau* public, pour ne plus y employer que celle du Roi Polydore ; il est parlé de lui

dans

Polydore fils d'Alcamene, termina dans la XIV^e. Olympiade

dans ces inscriptions, où ces recherches montrent bien clairement qu'on ne doit pas reconnoître le *sceau* des Lacédémoniens. Quant une fois Mr. l'Abbé Fourmont crut l'y avoir vu, il se figura que les noms de ceux qui exerçoient l'emploi marqué par le mot *Pythii*, écrit avec ces noms au-dessus de ce prétendu *sceau*, étoient les *Chanceliers* des Rois. Il trouva le *Garde* du *sceau*, avec le *sceau* qu'il devoit *garder* ; il y vit le nom du premier Officier de l'état, à côté de celui des Rois, & arrangea le gouvernement de Lacédémone vers l'an 700 avant notre Ere, sur celui de France vers l'an 1740 après cette époque. Il découvrit même dans l'arrangement du nom des *Grammatistes* ou *Greffiers* des *Spartiates*, leur respect pour ceux dont ils dépendoient : mais il n'existe rien de tout cela dans les monumens. Les *Pythiens* étoient, non les *Chanceliers*, mais les *Devins*, qui à ces tems reculés accompagnoient les armées & prenoient part dans toutes les délibérations publiques : on en voit jusqu'à trois chez les Méséniens, dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre Théopompe, Alcamene & Polydore. L'un de ces Devins s'appeloit Tifis, (Pausan. lib. iv. cap. ix.) l'autre Ephébolus, & le troisième portoit le nom d'Ophionée, (Pausan. lib. iv. cap. x.) qui semble revenir à celui de *Pythien*. On trouve jusqu'à quatre de ces *Pythiens* parmi les Lacédémoniens, dont les noms sont écrits sur les inscriptions de Pharès, d'Amyclé & de Calama.

Les soupçons qu'ont fait naître les mauvaises explications de Mr. l'Abbé Fourmont, ont fait étendre le ridicule qu'elles se sont attiré, sur les inscriptions qui malheureusement en sont l'objet. On a dit que, pour cacher son ignorance, il n'a mis dans ces inscriptions que des noms aisés à remplir, parce qu'il pouvoit les choisir dans Pausanias, & y trouver la manière de les écrire : mais il ne les a pas écrit comme Pausanias, & ces noms ne se trouvent pas tous, à beaucoup près, dans cet Auteur. Rien n'est d'ailleurs plus commun que des inscriptions qui ne sont remplies que des titres des charges, & des noms de ceux qui les remplissoient. Il en existe une d'un genre à-peu-près semblable dans la collection de Mr. Charles Townley : c'est un bouclier de marbre apporté de Grèce par Mr. Askew. On y lit le nom & la qualité de celui qui gouvernoit le *Gymnase* d'Athènes, au tems où ce marbre fut érigé ; on y voit ensuite les noms des *Ephebes*, ou jeunes-gens admis dans ce *Gymnase*, ceux des tribus dont

piadé la première guerre de Messène, environ 56 ans avant celle

dont ils étoient, ceux enfin de quelques Officiers employés à leur éducation. Sous ce rapport, les inscriptions de Mr. Fourmont ressemblent non-seulement à celle dont on vient de parler, mais encore à beaucoup d'autres : elles suivent exactement le *costume* des Grecs. On lui reproche aussi l'emploi des *monogrammes* ou des lettres *comprises* les unes dans les autres, & l'on prétend que cette manière d'écrire paroît peu convenable à la gravité des Lacédémoniens. Nous savons cependant qu'ils se faisoient une règle de s'exprimer en peu de paroles, & je ne vois pas pourquoi ils n'auroient pas ménagé les lettres, comme ils ménageoient les mots ; pourquoi il n'y eût pas eu une écriture *Laconique*, ainsi qu'il y avoit un style de ce nom. En quoi cela eût-il nui à la gravité de ces peuples ? ma réponse à cet égard n'est pas fondée sur des conjectures & des vraisemblances, comme l'est l'objection faite à ces monumens, mais sur des faits ; car on trouve des *monogrammes* sur les médailles de Sparte même, (Recueil des Méd. des peuples & villes. T. I. Planche XIX. N° 8.) & sur celles d'*Asine* (*Id.* N° 10.) & de *Malée* en Laconie. Pourquoi les mêmes peuples n'auroient-ils pas employé dans leurs inscriptions, les mêmes lettres abrégées qu'ils employoient dans leurs médailles ? les unes étoient-elles moins publiques que ne l'étoient les autres ? Enfin, si la gravité des Lacédémoniens leur a permis d'en faire usage sur les médailles, pourquoi leur eût-elle défendu de les employer sur des marbres ?

A ces difficultés j'en vais joindre ici quelques autres. On a vu dans l'inscription du bouclier d'Anaxandre, (Planche XXI.) que les *génitifs* sont terminés O au lieu de l'être en OT, parce que l'un se prononçant comme l'autre s'écrivoit, la prononciation suppléoit à l'écriture. Pourquoi donc, le tems d'Anaxidame & celui où fut faite l'inscription qu'on a de lui, étant postérieur d'au moins seize Olympiades, ou 64 ans, au tems où la moins ancienne des trois inscriptions trouvées à Amycle, à Pharès & à Calamaca peut avoir été faite, pourquoi, dis-je, trouve-t-on sur toutes celles-ci des *génitifs* terminés en OT & non pas en O ? & comment arrive-t-il que la plus nouvelle manière de terminer les *génitifs*, se trouve sur les monumens les plus anciens, & la manière de les terminer la plus ancienne se remarque sur les monumens les plus modernes ? Cela ne devoit-il pas rendre suspectes les inscriptions qui donnent

celle que finit Anaxidame. On lit sur cette inscription les
différentes

lieu à ces remarques? Le marbre de Sigée, comparé avec les colonnes d'Hérode Atticus, peut servir à lever ces difficultés. Nous avons observé que ces dernières furent écrites dans les anciennes lettres & les anciennes formules qui n'étoient plus en usage, quand elles furent faites. Elles imitoient des usages de tems très-éloignés; & comme Hérode Atticus étoit le plus savant homme de son tems, on ne peut douter qu'il n'ait écrit ces inscriptions, de la manière dont elles l'eussent été dans les tems les plus reculés desquels il se proposoit d'imiter les usages. Il écrit cependant EK TO TRIONIO au lieu d'ἐκ τοῦ Τριονίου : dans l'inscription de Sigée où l'on n'imitoit pas des tems anciens, mais où l'on pratiquoit ce qui se faisoit au tems même où elle fut écrite. On voit deux manières de terminer le Génitif. TO HEPMOKPATOS TO ΠΟΡΚΟΝΕΣΙΟ, où le 'TO, comme dans les colonnes d'Atticus, est employé au lieu de ΤΟΥ, mais dans le mot HEPMOKPATOS, ΠΟΣ tient la place de ΠΟΥ, tandis que dans le mot PROKONEΣΙΟ l'O est mis au lieu de cette terminaison. Voilà donc trois manières différentes de terminer les génitifs dans une même inscription. Après cela, doit-on être surpris de trouver qu'on en employoit deux différentes, dans le même pays, sur deux différentes inscriptions? Cela nous montre que les manières d'écrire n'étoient pas encore fixées, les uns écrivant d'une façon, les autres en employant une diverse; dans cette incertitude des choses, des méthodes en apparence plus nouvelles pour nous, se trouvent usitées dans des monumens antérieurs en apparence à ces méthodes. On trouve aussi dans des inscriptions plus modernes des méthodes plus anciennes que dans les premières, ce qui vient de ce que durant long-tems, elles furent également en usage : la difficulté vient moins ici du fond des choses que de notre manière de les voir. Nous avons déterminé que l'une de ces méthodes est plus ancienne que l'autre, & que celle qui prévalut est la plus nouvelle; nous jugeons en conséquence, sans faire attention que ces deux méthodes subsisterent ensemble, & qu'il a peut-être fallu des siècles pour déterminer la préférence en faveur de l'une d'elles. Nous ne voyons plus ce qui est, mais ce dont nous avons fait une règle applicable aux tems qui ont suivi : mais cette règle nous trompe pour ceux qui ont précédé l'antière adoption sur laquelle on l'a établie.

Ce que je viens de dire des *formules*, peut se dire aussi des *caractères* de l'écriture; on voit des formes différentes à des mêmes lettres dans une même
inscription,

différentes charges de ceux qui servoient sous les Rois, dans le gouvernement civil & militaire de l'année où elle fut érigée. (70) Les *Pythiens*, au dire de Mr. Fourmont, (71) étoient les *Chanceliers* de l'état; leur titre, à ce qu'il prétend, & leurs noms sont placés sous ceux des deux Rois, au-dessus d'une sorte de marque de forme ronde, où l'on

inscription, ce qui paroît devoir la rendre suspecte; cela ne vient pourtant, que de ce que le choix du caractère auquel on se fixa après les tems où furent faites ces inscriptions, étant encore incertain dans celui où on les fit, on employoit également & ceux qu'on a rejettés dans la suite, & ceux qu'on a admis depuis. Ceci même rend plus précieux les monumens où ces lettres se trouvent : en nous montrant des tems où l'écriture étoit encore incertaine, où ses caractères n'étoient point encore entièrement déterminés, elle nous marque leur antiquité : cette marque presque autant qu'aucune autre, peut nous aider à reconnoître les tems. Les médaillons où l'on voit les têtes de Ptolémée *Lagus* & de *Bérénice*, avec celles de Ptolémée *Philadelphe* & d'*Arfinoé*, ont dans leur légende, les deux formes de l'*Epsilon*, en E & en Ε, cependant cette lettre est constamment écrite par l'E dans les médailles de *Gélon* & d'*Hiéron* I. frappées plus de deux siècles avant les Ptolémées. Cette dernière forme a été adoptée depuis. Mais cela n'empêche pas qu'on ne trouve l'Ε sur des monumens, assurément moins anciens que ceux où l'on voit les lettres que cette adoption a fait proscrire. Ainsi, l'on ne peut dire que l'*Epsilon* fait en E ou le *Sigma* fait en Σ soient plus anciens que les mêmes caractères fait en Ε ou en C ou en Γ. Ce que nous prouvent les médailles à cet égard, est confirmé par ce qui se voit sur les inscriptions dont nous parlons; puisque l'on y observe les formes de l'*Epsilon* en Ε & du *Sigma* en C, employées dès les premières Olympiades.

Je parlerai ailleurs des lettres dont l'invention paroît plus moderne que le tems de ces inscriptions, & surtout des difficultés qu'on leur oppose, au sujet de la dialecte qui y paroît employée.

(70) Mémoires de l'Academ. T. XVI.

(71) Idem. p. 400.

voit écrites les lettres LAKEΔAIMON abrégées du mot LAKEΔAIMONIΩN, ici placé pour montrer que cette inscription fut dressée par ordre des *Lacédémoniens*.

On lit ensuite le titre d'*Aniokarater* & le nom de *Méchanidas* fils de Théopompe qui le portoit. C'étoit le *Général* qui commandoit le corps de bataille, & tenoit dans l'armée le premier rang après les Rois. Dans la première année du règne de Polydore, qui fut la cinquième de la guerre de Messène, l'emploi de *Général* fut rempli, comme nous l'apprend Pausanias, (72) par *Euryleon* fils d'Egée, né à Sparte, mais d'origine Thébaine & descendant de Cadmus ; ainsi cette inscription fut assurément écrite après la première année qui suivit la mort d'Alcamene, auquel son fils succéda, mais elle est antérieure à la fin de la guerre de Messénie, après laquelle l'exercice de la charge de *Général*, & de celle des Officiers nommés dans ce marbre durent cesser.

Après le nom de l'*Aniokarater* viennent ceux des Chefs des *Locagi* & des *Moragi*. C'étoient les bandes choisies des Lacédémoniens, invincibles par leur discipline : les *Moragi* combattoient armés de piques.

Quant aux *Bidiens* dont le titre se trouve à la troisième colonne, ils présidoient aux combats auxquels on exerçoit la jeunesse Lacédémonienne ; les *Armosteres* & les *Armosyni*

(72) Pausanias. lib. vi. cap. vii. p. 295.

étoient les intendants ou les commissaires des provinces & de l'armée ; mais les *Nomophylaces* présidoient à la garde & à la conservation des Loix. On lit ensuite le nom du Greffier, *Grammatiste*, qui soucrivit la piece originale dont la copie se voit sur ce marbre. On trouvera dans l'explication du monument suivant, ce qui manque à la premiere colonne de celui-ci. Il résulte de ce qui vient d'être dit, que la forme des caracteres de cette inscription est une de celles qu'on employoit dans la Laconie & la Messénie, vers l'an 723 avant notre Ere.

Immédiatement après cette époque, “ les Lacédémoniens
 “ consacrerent à Apollon Amycléen trois *trépieds* de bronze :
 “ ils furent faits du produit des dépouilles remportées sur les
 “ Messéniens ; Vénus étoit représentée sur le premier, Diane
 “ sur le second, Cérés & Proserpine sur le troisieme. (73)
 “ Ce dernier étoit l'ouvrage de Callon, statuaire de l'isle
 “ d'Egine ; les deux autres, avec leurs bas-reliefs, étoient de

(73) Pausanias. *lib. vii., cap. xiv. p. 313.* Ἀνέθεσαν δὲ καὶ ἀπὸ τῶν λαφύρων τῷ Ἀμυκλαίῳ τρίποδας χαλκοῦς. Ἀφροδίτης ἀγάλματ' ἐστὶν ἐσηκὸς ὑπὸ τῷ τρίποδι τῷ πρώτῳ, Ἀρτέμιδος δὲ ὑπὸ τῷ δευτέρῳ. Κόρης δὲ ἢ Δήμητρος ὑπὸ τῷ τρίτῳ. Pausan. *lib. iii., cap. xviii. p. 255.* dit, en parlant de ces trépieds qu'il avoit vus dans le temple d'Amycles, & en décrivant les premiers ceux qu'il compte les derniers dans le passage précédent. Γιτιδιάδα καὶ αὐτοὶ τέχνη, καὶ τὰ ἐπειργασμένα. ὁ τρίτος δὲ ἐστὶν Ἀἰγινήτου Κάλλωνος. De manubiis vera Amyclæo Apolloni tripodas æneos tres dedicaverunt : in quarum uno Veneris, Dianæ in altero, in tertio Cereris et Proserpinæ signa insunt.—Tum ipsos tripodes, tum quæ sunt in iis operis supervacanei, Gitidias fecit : tertius est ab Ægineta Callone factus.

“ Gitidias,

“ Gitidias, (74) né dans la Laconie, & qui fut à-la-fois
“ statuaire; Poète & Musicien.”

Cet artiste fut assurément capable de très-grandes choses, puisqu’il avoit conduit la bâtisse du temple de Minerve, qu’on appeloit *Calchiæcos*, parce que tout l’édifice en étoit de bronze. La statue de la Déesse exécutée par Gitidias même, étoit du même métal, ainsi que les travaux d’Hercule & plusieurs autres exploits de ce Héros, qui se voyoient en bas-reliefs sur les murs de ce temple. Gitidias y représenta aussi “ les actions des fils de Tyndare, & sur-tout l’en-
“ levement des filles de Leucippe ; ensuite Vulcain déga-
“ geant Junon de ses chaines : d’un autre côté Persée prêt
“ à partir pour aller en Lybie combattre Méduse ; des
“ Nymphes lui mettoient un casque sur la tête & des talo-
“ nieres aux pieds, afin qu’il pût voler au besoin : mais ce
“ qui effaçoit tout cela, au gré de Pausanias, c’étoient un
“ Neptune & une Amphitrite d’une beauté merveilleuse.”

Vers le même tems où furent exécutés ces grands ouvrages, ou du moins peu d’années après, & avant la fin de la XVIII^e. Olympiade, le Peintre *Bularque* peignit pour Candaule Roi de Lydie, un tableau de bataille estimé si beau, qu’on le paya, dit Pline, en le couvrant d’or. (75) Ce tems est cependant celui

(74) Pausanias. *lib. iii. cap. xvii. p. 250.*

(75) Pline. *lib. xxxv. cap. viii. In confesso perinde est Bularchi Pictoris Tabulam, in qua erat Magnetum prælium, a Candaule Rege Lydiæ, Heraclidarum novissimo, qui et Myrsylus vocitatus est, repensam auro, tanta jam dignatio picturæ erat. Id circa*

celui où tous les modernes, sur des passages mal interprétés des anciens, prétendent qu'à peine les Arts étoient connus : ils assurent qu'on ne pouvoit encore exécuter des statues en bronze, que même on n'en faisoit pas en marbre. Mais par le degré de perfection auquel étoit portée la Statuaire à Sparte, malgré l'austérité des loix de Lycurgue, on peut juger de ce qu'étoient alors les Arts dans le reste de la Grèce. Le Roi Polydore dont je rapporte ici un monument, fut tellement aimé des Spartiates, qu'après sa mort ils lui érigèrent une statue en marbre, près du tombeau d'Oreste fils d'Agamemnon. Ce Prince mourut dans l'année même où il termina la guerre de Messene, qui fut la seconde de la XIV^e. Olympiade, & la 723 avant notre Ere. Je ferai voir dans la suite de cet ouvrage une tête colossale d'Hercule en marbre, qui est à-peu-près des mêmes tems. (76) L'attachement

ætatem Romuli acciderit necesse est ; duo enim de vicesima Olympiade interiit Candaules, aut, ut quidam tradunt, eodem anno quo Romulus, nisi fallor, manifesta jam tum claritate artis atque absolute.

(74) Cette tête singulière, trouvée dans la ville de l'Empereur Hadrien à Tivoli, est maintenant dans la collection de Mr. Charles Townley. Quoiqu'en marbre, le travail en est exécuté comme celui d'une figure en bronze, & l'on voit par ce qui vient d'être rapporté des monumens exécutés par Gitidias de Laconie, & par Callon d'Egine, combien les ouvrages en bronze étoient en usage vers cette époque. Ce qui marque encore mieux le tems où fut faite la tête d'Hercule dont je parle ici, c'est qu'elle est d'un caractère tout différent de celui que bientôt après les artistes donnerent à ce Héros, ainsi que je le montrerai dans la suite, où je ferai voir la différence entre le caractère qu'on lui donna dans le tems suivans, & qui représentoit le fils de Jupiter, & celui qu'on lui

chement des Lacédémoniens pour le Roi Polydore, leur fit employer l'effigie de ce prince sur le *sceau* public, (76) ce qui se pratiqua toujours dans la suite : ainsi la forme du sceau des Lacédémoniens, ne changea plus après lui. C'est vraisemblablement d'après la tête qui fut gravée sur celui dont on commença pour-lors à se servir, que l'on copia dans la suite l'effigie de ce Prince qui se voit sur des médailles de Sparte rapportées par Goltzius. (77) Quoiqu'il en soit de cette conjecture, on peut juger par ce qui a été dit de la peinture, de la statuaire & de la sculpture, au tems de Polydore, de ce qu'étoit la gravure quand elle exécuta le sceau public avec la figure de ce Prince, & par conséquent, si contre l'opinion commune, on put frapper de bonnes médailles & graver de bonnes pierres dans ces tems si éloignés de nous.

Le Roi Polydore envoya dans la Grande-Grèce des colonies qui peuplerent Locres & Crotone. (78) Les plus anciennes monnoies de cette dernière ville, sont écrites dans les mêmes lettres qui se voyent sur l'inscription d'Amÿcles, avec le nom de ce Prince ; la forme de l'ancien *Kappa* des Grecs qui y est employée, est celle dont les Corinthiens se servoient ;

lui donnoit alors : on n'y reconnoît pas le descendant de ce Dieu, mais on a voulu y exprimer le courage qui lui fit donner par Homere & les autres Poëtes après lui, le titre de *Λεωνόθυμος*, qui répond à celui de *Cœur-de-Lion*.

(76) Il a été parlé de ce sceau dans la note 69.

(77) Goltz. *Græc. Tab. XI. N° 3 & 4.*

(78) Pausanias. *lib. iii. cap. iii.*

elle montre que cette colonie fut en partie composée de gens venus du pays où Corinthe étoit située. Les *creux* au revers des plus anciennes monnoies de Crotone y font sans aucune partition ; leur forme n'y étant pas gravée pour marquer l'usage dont elle fut dans les premiers tems du monoyage, on pourroit croire que dès avant la XIV^e. Olympiade, on commençoit déjà à n'en plus user ; toujours est il certain qu'alors même on étoit en état de s'en passer, comme on le prouvera dans la suite.

Alcamene, pere de Polydore, régna dans Sparte avant son fils ; celui-ci dans la premiere année de la XIV^e. Olympiade, termina la guerre entreprise au tems du premier. (79) Une inscription qu'on peut voir ici, (80) avec les noms des Rois Théopompe & Alcamene, a été trouvée dans les ruines d'Amycles, près d'une chapelle anciennement dédiée à Minerve *Onga*. (81) On lit sur cette inscription, dont la forme & l'objet sont les mêmes que ceux de la précédente, les noms des Magistrats qui manquent à celle-ci. La premiere colonne contient la liste des *Gérontes* ou vieillards, qui formoient le Sénat de Lacédémone : la seconde colonne contient les noms des Rois Théopompe & Alcamene, ensuite les *Pythiens* qui étoient les *Devins* de l'état. Ils opinoient sur les délibérations proposées suivant les loix de Lycurgue, par les *Gérontes* & les Rois, & le peuple les rejetoit ou les approuvoit à son gré.

(79) Pausan. *lib. iv. cap. xiii.*

(80) Voyez la *Planche XXIII.*

(81) Mémoires de l'Académie. *T. XV. p. 403.*

Le nom de l'*Aniokarater* ou *Commandant* des troupes se trouvant, dans cette inscription, avant ceux des Chefs particuliers de ces troupes, nous assure que cette liste fut faite en tems de guerre ; & puisqu'au tems d'Alcamene, les Lacédémoniens n'eurent à soutenir que la guerre de Messénie, ce monument, comme on l'a dit ailleurs, est nécessairement relatif à elle. Ce Prince étant mort vers la quatrième année de cette même guerre, (82) le marbre où il est parlé de lui comme vivant, doit nécessairement être encore antérieur à cette date : il remonte à la 131^e année, après l'institution des loix de Lycurgue. Ce tems n'est postérieure que de 23 ans à celui où le marbre d'Arondel met l'époque d'Homere : (83) & je ne doute pas que ce ne soit celle où mourut ce grand poëte.

Les *Ephores*, suivant Plutarque, furent institués environ cent trente ans après Lycurgue, c'est-à-dire (84) sous le regne de Théopompe, pour opposer, comme le disoit Platon, leur autorité à celle des *Gérontes* : le premier de ces Ephores portoit le nom d'*Elatus*. N'étant pas nommé parmi ceux qui se voyent dans cette inscription, non plus que dans une autre semblable trouvée à *Calamata* en Messénie. (85) Il faut donc nécessairement que ces deux monumens soient

(82) Pausan. lib. iv. cap. vii.

(83) Marm. Oxon. Epoch. XXVIII.

(84) Plutarch. in Lycurg.

(85) Mémoires de l'Académie. T. XV. Planche I. p. 397.

au plutôt de l'an 130 & 131 après la réformation des loix de Sparte, & que l'institution des Ephores soit précisément de l'an 129 après Lycurgue: c'est ce que laisse entendre l'expression *douteuse* de Plutarque. (86) ces marbres peuvent donc nous donner une époque très-précise du commencement de ces Magistrats, qui dans la suite devinrent assez puissans pour juger les Rois mêmes, & les condamner à mort.

On trouve dans cette inscription les titres des mêmes emplois qui se voyent dans celle de Pharès ; mais il y a de plus les *Empelores*, qui avoient l'inspection des vivres, & le *Bouagor* qui étoit le préfet de la jeunesse. C'est pour ainsi dire l'état politique de Lacédémone, vers la dixième année du regne de Romulus en Italie.

Les anciens As moulés à Eugubium en Ombrie, de même que ceux de Volsinium, de Luni & d'autres villes, ont pour empreintes des especes d'*Astériskes* pareilles à celle qu'on voit sur les médailles de *Colonis*, & sur les marbres précédens. Il semble que cette forme ait passé de Grèce en Italie avec les Pélasgues qui habiterent l'Ombrie, & qui vinrent du Péloponèse: (87) mais ce qui est digne d'être observé, c'est qu'on trouve encore quelque chose de semblable au Japon

(86) Plutarch. in Lycurg. p. 43. "Ετεσί ΠΟΥ ΜΑΛΙΣΤΑ τριάκοντα ἔ
κατὸν μετὰ Λυκούργου, πρῶτον τῶν περὶ Ἐλατον ἐφόρων κατασταθέντων ἐπὶ Θεοπόμπου
Βασιλεύοντος. Atque infra Lycurgum annis CIRCITER triginta supra centum,
primum Ephorum designaverunt Elatum, Rege Theopompo.

(87) Dionys. Halycarn. lib. i.

& dans l'Inde, (88) où l'on employe de même sur les monnoies une marque formée d'une espece de roue, ou de fleur, comme celle de la *Rose* des médailles de Rhodes ; cette figure est disposée sur les dernières, de maniere à représenter à-la-fois la fleur symbole du pays où furent frappées ces médailles, & l'*Astérique* ou la *Roue* symbole du *Soleil* adoré principalement des Rhodiens. (89) Cette *Roue* se remarque très-fréquemment

(88) Voyez le *Vol. I. Planche VII. N° 3 & 4.*

(89) Les médailles de *Cartha* dans l'isle de *Ceos*, représentent un *Loup* dans l'action de courir : cet animal y paroît entouré de rayons de lumière qui semblent s'élancer de son corps. (Voyez le *Recueil des Méd. des Peuples & Villes. T. III. Pl. XCV. N° 6.*) Le mot *Λύκη* signifiant la lumière, & le mot *Λύκος* signifiant un loup, on prit ce dernier pour le symbole de l'autre. Il devint par-là celui d'Apollon ou du *Soleil* qui répand la lumière, & auquel on donna le titre de *Lycius*. Voilà pourquoi dans la médaille de *Cartha* la tête de ce Dieu se voit au revers du *Loup* qui répand des rayons lumineux. Ces mêmes rayons disposés en forme d'*Astérique* au revers d'une tête d'Apollon, se voyent encore sur une autre médaille de la même ville, (*Recueil des Méd. des Peuples & Villes. T. III. Pl. XCV. N° 8.*) ou le nom de *Cartha* est écrit dans les rayons de l'*Astérique*, comme celui de *Colonis* l'est sur les médailles, dont on a parlé ci-dessus, & celui des Lacédémoniens sur les inscriptions déterrées à Pharès, à Amycles & à Calamata. Sur une monnoie Rhodienne, où le *Calice* de la *Rose* est représenté dans sa hauteur, (*Méd. des Peuples & Villes. T. III. Pl. CVII. N° 5.*) on voit des rayons semblables à ceux qui environnent le *Loup* des médailles de *Cartha*, & ces rayons paroissent émanés de la *Rose* même. Ils marquent que cette fleur, ou l'isle de Rhodes qu'elle représentoit, étoit consacrée au *Soleil*, dont elle devint un des symboles ; & quand on représenta sur ses monnoies le plan de cette *Rose*, les divisions entre ses feuilles marquerent celles des rayons de l'*Astérique* du *Soleil*, dont la tête d'Apollon est ordinairement environnée sur ces mêmes monnoies. Ainsi cette *Rose*, l'*Astérique*, ou même la *Roue* formée de ses rayons, qui se voit sous le *Griffon* emblème du *Soleil* dans les médailles

fréquemment sous la patte du *Griffon*, qui, comme on fait, fut l'emblème d'Apollon considéré comme l'Astre du jour.

Par l'inscription précédente qui est aussi ancienne que le règne de Romulus, on voit que le *Sigma* sous la forme du *C* Romain, suivant l'idée du savant Potters, est celui dont parlent les poètes quand ils lui donnent la forme de l'Arc Scythique: (90) cette forme est bien plus ancienne que ne le veut Mr. l'Abbé Winckelmann. “ Il est, dit-il, “ quelques Savans (91) qui ont prétendu que le *Sigma*, “ dans les plus anciens tems étoit formé en *C* Latin. *Mais* “ c'est ce qui est évidemment faux, (92) puisqu'au contraire c'est-là la plus moderne forme de cette lettre. “ Cependant, ajoute-t-il, le P. Hardouin a tort de prétendre que “ le Σ formé en *C* ne se trouve ni du tems d'Auguste, ni de

de l'île de Chio, ne sont qu'un même symbole, dont les formes diversifiées reviennent à un même objet. Cet objet fut de représenter le Dieu particulièrement révééré des Rhodiens, le Soleil, dont le culte comme on l'a dit ailleurs, fut le premier que connurent les anciens peuples. Nous avons vu quel étoit ce culte; nous avons vu que le Soleil fut le *guide* des voyages, le *Patron* des peuples & des colonies: de là vint le nom de *Patrous* qu'on lui donnoit; c'est parce qu'il étoit regardé comme le *Patron* des villes, que l'on inscrivit les lettres dont leur nom étoit composé, dans les *rayons* de l'*Astérique* ou de la *Roue* qui étoit son symbole. Ce-ci rend raison de cette singulière manière d'écrire les noms des villes sur les monumens érigés en leur noms, comme l'étoient ceux dont on a parlé ci-dessus.

(90) Potter. *Archæolog. Græc.* T. II. p. 42.

(91) Descript. des pierres gravées du feu B. Stoch. p. 277.

(92) Idem. *ub. supr.*

“ celui des premiers Empereurs. On voit le *Sigma C* sur
 “ les médailles de Mithridate & sur la mosaïque du temple
 “ de la Fortune, que Sylla fit bâtir à Préneſte, aujourd’hui
 “ Paleſtrine.” Sur ce fondement, on a rejeté après les tems
 de Mithridate & de Sylla, toutes les inscriptions & les pierres
 gravées où le *Sigma* en *C* s’est trouvé : par ces moyens,
 & d’autres regles du même genre, les antiquités ſont deve-
 nues inexplicables.

Les lettres *Théta* & *Chi* attribuées à Epicharme, ſe
 liſent dans les mots *Pythioi* & *Lochagi*, ſur la ſeconde
 & la dernière de ces inſcription faites vers la X^e, ainſi
 que l’*Eta* & l’*Oméga*, dont on prétend que Simonides
 fut l’inventeur vers LXI^e. Olympiade, ſe trouvent dans
 les mots *Armoſteres* & *Moragoi*. L’uſage, & non l’au-
 torité peut ſeul faire adopter les lettres d’un alphabet : en
 vain l’Empereur Claude ordonna de ſe ſervir des trois qu’il
 preſcrivit, bientôt, dit Tacite, elle furent oubliées. (93) Si
 Epicharme & Simonides contribuerent à faire admettre des
 caractères, dont on ſe ſervoit bien antérieurement à leur
 tems, c’eſt que leurs ouvrages ayant eu beaucoup de cours,
 purent effectivement ſervir à fixer l’uſage de ces caractères,
 qui avant eux étoit vague, incertain & preſqu’arbitraire,
 chacun employant l’*Epsilon* à la place de l’*Eta*, ou l’*Omi-*
cron, à la place de l’*Oméga*, comme bon lui ſembloit. Il eſt

(93) Tacit. *Annal. lib. xi. p. 226.*

très-important d'être assuré que des monumens de la plus haute antiquité, bien antérieurs à ces deux Poètes, peuvent se trouver avec ces mêmes caractères, que quelques-uns croient n'avoir pas existé avant eux.

L'ancien usage des Doriens étoit de former en O ou EO, les génitifs des mots terminés en ΗΣ ou en ΟΣ : ils substituerent aussi l'Ω, & depuis l'OY à cette terminaison : on a déjà remarqué qu'on trouve ces trois manières dans les marbres du tems d'Alcamene & de Polydore. (94) Ce dernier est appelé ΠΟΛΥΔΟΟΡΟΣ ΑΛΚΑΜΕΝΕΟ, & son pere est nommé ΑΛΚΑΜΕΝΗΣ ΤΑΛΕΚΛΟΥ, on voit aussi ΑΥΚΕΟΡΓΟΣ ΚΑΛΛΙΚΛΕΩ, pour dire Polydore fils d'Alcamene, Alcamene fils de Téléclus, ou Lycurgue fils de Calliclès. Ces différentes pratiques en usage dans le même tems, nous apprennent que la Grammaire étoit alors aussi incertaine que la forme & l'emploi des lettres : tout dépendoit des écrivains qu'on employoit. Les génitifs exprimés en ΕΩ, ΕΟ ou en ΟΥ dans la X^e. Olympiade, l'étoient encore par l'O simple dans la XXX^e, c'est-à-dire près de 80 ans après. Quelquefois on employoit l'I au lieu de l'Y, & dans le même tems on se servoit d'une lettre simple ou d'une lettre double indifféremment. Tout ceci confirme, qu'on peut bien juger qu'une sorte d'écriture, quand elle contient une suite de lignes dont les lettres sont écrites de même, appartient à un même tems, mais que l'on ne peut pas tout-à-

(94) Voyez ce qui a été dit à ce sujet dans la note 69.

fait décider que ce tems soit antérieur ou postérieur, uniquement sur la forme des caractères qui y sont employes, & même sur la Grammaire dont on s'est servi ; car l'une & l'autre ayant été long-tems incertaines, on a repris & quitté plusieurs fois les mêmes usages.

Alcamene devint Roi de Sparte après la mort de Téléclus son pere, qui fut tué par les Messéniens. Le prétexte de venger la mort de ce Prince occasionna la guerre de Messénie. Le Regne d'Alcamene fut de 37 ans, (95) & comme il mourut dans la quatrième année de cette guerre commencée dans la seconde de la IX^e Olympiade, il faut qu'il ait succédé à Téléclus vers la fin de la première année de la première Olympiade, environ 776 ans avant notre Ere : Téléclus, ayant régné quarante ans, le commencement de son regne doit tomber à l'an 815 avant J. C. : c'est 80 ans, suivant le marbre d'Arondel, après le tems où Phidon d'Argos frappa les premières monnoies en argent.

Peu de tems après l'avénement du Roi Téléclus, il prit sur les Achéens les villes de Pharès, de Géranthre & d'Amycles : les habitans de cette dernière se défendirent bravement.

“ Ce que les Doriens reconnurent eux-mêmes, par le trophée
“ qu'ils érigerent quand ils furent maîtres de la place.”

(96) Le bouclier de marbre dont la représentation est ici

(95) Euseb. Chronic. lib. i. *Laced. Reg. Alcam.*

(96) Pausan. lib. iii. cap. ii.

gravée, (97) a été tiré des décombres du temple d'Apollon *Amycléen* : (98) son inscription porte le nom & la généalogie du vainqueur d'*Amycles*, il étoit fils d'Archélaus, fils d'Agéfilas, fils de Doryffus, fils de Labotas, fils d'Echestrate, qui l'étoit d'Agis prince très-célebre, dont le nom fut donné à toute la branche aînée des Rois de Sparte descendus d'Hercule. Le nom de ce Roi Agis avec celui d'Echestrate son fils, se trouvent encore ici écrits sur le milieu du bouclier, où se voit le serpent expliqué au sujet du bouclier d'Anaxidame ; (99) & comme ce dernier servit dans un trophée érigé à l'occasion de la fin de la première guerre de Messénie, l'autre servit de même à l'occasion de la prise d'*Amycles*. Dans tous deux on a rappelé la généalogie des Rois vainqueurs, comme pour marquer que leur gloire rejaillissoit sur leurs ancêtres ; ce qui distingue ces monumens de celui d'Archidame, sur lequel on ne lit que le nom d'Agéfilas son pere.

Les armes des Amycléens étoient vraisemblablement suspendues aux deux côtés de ce marbre, comme on voit par les trous quarrés pratiqués à côté du bouclier d'Anaxidame, qu'on y suspendit les armes des peuples qu'il avoit domptés.

Voici donc un monument très-authentique de la sculpture & de l'écriture d'un tems assurément antérieur à la pre-

(97) Voyez ici la *Planche XXIV*.

(98) *Mémoires de l'Académie*, T. XVI. p. 102.

(99) Voyez la *note 62*.

miere Olympiade, & de près d'un demi siècle à la fondation de Rome. Nous y voyons le *Sigma* formé à-peu-près comme le C Latin, mais avec un trait au-dessous, 5 comme celui qui se voit au-dessus de la même lettre dans l'inscription de Sigée, postérieure de plus de deux siècles à celle-ci : (100) on

(100) Le *Sigma* dans la plus ancienne partie de l'inscription de Sigée, a trois formes différentes, comme on peut le remarquer dans les mots ΖΟΤΑΙΧΟΜΑΙ, & ΖΟΤΟΖΙΑΗ; car il y paroît sous les figures Ζ. 2 & 3 : sur le bouclier de Téléclus, le *Sigma* est sous une forme dans le mot ΤΑΛΕΚΛΟΣ, & sous une autre dans le mot ΑΧΕΣΤΟΣ. Le Ζ de l'une de ces inscriptions, répond au 4 de l'autre, & la forme 3 de la première répond à la forme 5 de la seconde. C'est le C Latin arrondi ou carré, sur lequel, ou sous lequel on a mis un trait qui le déguise, mais n'empêche pas de le reconnoître. Sa forme arrondie ou carrée ne le change pas; car on fait qu'anciennement on employa ces deux mêmes formes pour l'Omicron. Quelques-uns disent que l'une étoit plus commode pour la plume, & l'autre pour l'écriture lapidaire, dans laquelle les traits carrés sont plus aisés à faire que les traits arrondis : mais l'inscription de Sigée nous fait voir que souvent les sculpteurs préféroient les derniers aux premiers, & nous montre déjà l'emploi du *Sigma* en C vers la XLVI^e. Olympiade; l'inscription de Téléclus nous montre encore l'emploi de la même lettre sous la forme du L plus de deux siècles avant cette époque. Dans les époques suivies ici, nous avons combiné celles que donne Pausanias, avec la durée assignée aux règnes de Téléclus & d'Alcamene par Eusebe. Ces deux règnes embrassant, suivant ce dernier auteur, l'espace de 77 ans, & celui d'Alcamene finissant, suivant Pausanias, avant le commencement de la cinquième année de la première guerre de Messénie, c'est-à-dire avant l'année qui précéda la 740^e avant notre Ere, le Règne de Téléclus fut postérieur de 69 ans, à l'an 884 dans lequel on prétend que Lycurgue forma les loix de Sparte; onze années après celle où le marbre d'Aron-del dit que Phidon d'Argos fit battre les premières monnoies d'argent dans l'île d'Egine, & vers le même tems où ce marbre met l'époque d'Homere. Quelques Chronologistes rapprochent encore ces époques les unes des autres, & font

on y voit encore l'emploi de l'*Epsilon*, & cependant celui de l'*Iota* étoit usité : l'*Epsilon* y est employé à la place de l'*Eta* déjà connu au tems d'Alcamene : enfin l'*Omicron* tient encore dans cette inscription lieu de l'*Omega*, mais on y re-

& font le tems de Téléclus plus voisin de ceux où Lycurgue & Phidon d'Argos vécurent ensemble : mais en admettant que le premier publia ses loix 69 ans avant Téléclus, & le second frappa des monnoies d'argent 80 ans avant ce Prince, l'écriture n'ayant assurément reçu aucun changement considérable dans ce court espace de tems, puisqu'elle n'en reçut presque aucun dans l'espace de tems encore plus long, qui s'écoula depuis le regne de Téléclus jusqu'à celui d'*Anaxidame*, dont le bouclier est dans les mêmes lettres employées dans celui de Téléclus, on voit que ces dernières doivent être semblables à celles qu'on employoit au tems de Lycurgue, & de Phidon d'Argos, soit dans l'écriture courante, soit sur les monnoies ou dans les inscriptions publiques. Si l'on trouve une si grande affinité entre ces lettres & celles qui se lisent dans les légendes des anciennes médailles de *Zancle* & de *Pistulis*, regardées comme Pélasgues, c'est qu'alors les Grecs se servoient encore de celles-ci. Homère, dont la mort me semble fixée dans le marbre d'Arondel, à deux années avant celle où Phidon d'Argos frappa des monnoies dans l'isle d'Egine, écrivit ses Poèmes dans les caractères *Pélasgues* qu'il apprit de Pronapides son maître, & dont Linus & Orphée s'étoient servis avant lui. (Diod. Sicul. Biblioth. lib. iv. cap. v.) Les Grecs se servoient alors de différentes sortes de caractères, & les médailles citées ci-dessus, ainsi que les inscriptions dont nous parlons ici, comparées avec les tables *Eugubiennes*, nous montrent que souvent ils confondirent ces caractères, ou les employèrent en même temps, ce qui paroît évident par les formes du *Sigma*, employées de trois manières différentes dans le marbre de Sigée : & comme on trouve dans les poèmes Homère le mélange de différens dialectes, on observe aussi dans ces anciennes inscriptions le mélange de différens *Alphabets*. Tout nous semble prouver qu'à ces tems si éloignés de ceux où l'on assigna des formes plus fixes aux caractères de l'écriture, ils restèrent dans cet état de confusion qui constate l'antiquité des monumens ; tout nous montre qu'il ne faut pas les juger par les principes dont on s'est servi jusqu'à présent, puisque les usages d'un tems ne doivent jamais être admis pour règle des tems qui les précéderent.

marque aussi l'emploi du *Chi*, que Mr. Winckelmann assure avoir été inventé long-tems après la LX^e. Olympiade, (101) cependant on le voit en usage ici, plus de 40 ans avant la première : le bas-relief du Capitole, où le nom de *Callimachus* est écrit avec un *Chi*, pourroit donc remonter non-seulement à la LX^e. Olympiade, dans laquelle Félibien a placé le tems de ce sculpteur, (102) mais même près de trois siècles avant cette époque ; car l'objection fondée sur l'emploi de cette lettre inconnue avant le tems de Simonides, est une assertion détruite par une suite de monumens, dont la répétition en différens tems assez éloignés les uns des autres, ne peut laisser aucun doute sur cet article.

Le titre de *Bagos*, *Dux*, Chef, Commandant d'une armée, donné à Téléclus, comme il est donné à Anaxidame dans un monument de la même espèce, (103) trouvé dans le même temple, montre que ces Princes étoient à la tête de l'armée Lacédémonienne, quand ces boucliers furent consacrés dans l'*Amyclée* : il n'y a aucun doute que celui de Téléclus n'ait été fait dans la seule guerre où il ne trouva de défense que dans les habitans d'*Amycles* : bien qu'entourés de la Laconie, ainsi que ceux de Pharos & de Géranthre, ces peuples n'étoient pas *Doriens*, & les derniers avoient quitté leurs villes avant l'arrivée des *Héraclides* : ainsi l'on a

(101) Histoire de l'Art chez les anciens par Mr. l'Abbé Winckelmann. T. II. p. 12.

(102) Félibien, Hist. des Architectes. p. 22.

(103) Voyez la *Planche XXI*.

toutes les raisons possibles de croire que le bouclier de Télécus est le trophée même dont parle Pausanias.

On a trouvé dans le même temple d'Apollon *Amycléen*, une autre inscription gravée sur un marbre, divisé en deux pièces. (104) Mr. l'Abbé Barthélemy s'étant aperçu de cette division, a très-heureusement rassemblé les parties de ce monument : il a corrigé dans la savante & judicieuse explication qu'il en a donnée, (105) les méprises de ceux qui avant lui en avoient publié la fin, (106) sans en connoître le commencement.

Cette inscription contient le *Catalogue* des Prêtresses, employées sous les noms de *Meres* & de *Filles*, au service du temple d'Apollon *Amycléen*. Les années du *sacerdoce* des *Meres*, marquées par des lettres *initiales* des nombres, dans la première partie de ces marbres, le sont dans la seconde par des lettres *numérales*. (107) L'une est écrite dans le dialecte Ionien, l'autre dans le dialecte Dorien : (108) l'écriture

(104) Voyez les *Planches* XXV & XXVI.

(105) Voyez les remarques sur une inscription Grecque trouvée par Mr. l'Abbé Fourmont dans le temple d'Apollon Amycléen, & contenant une liste des Prêtresses de ce Dieu par Mr. l'Abbé Barthélemy. (Mém. de l'Acad. T. XXIII. p. 594.) Je vais tâcher de donner le plus exactement qu'il me sera possible l'extrait de ces remarques ; mais je prie ceux qui les verront de lire encore l'original : ils ne peuvent trouver une dissertation mieux écrite & mieux faite à tous égards.

(106) Nouveau Traité de Diplomatique. p. 615.

(107) Mém. de l'Acad. T. XXIII. p. 416.

(108) Idem. p. 145.

de la première est *uniforme*, mais dans celle de la seconde on observe dans les lettres la *différence* que l'intervalle de quelques siècles doit naturellement produire, & qui par elle-même montre une *succession*. La variété des usages dont ce monument fait mention, en prouvant la diversité des tems où il fut gravé, montre que d'abord ce temple fut confié aux soins de deux Prêtresses, dont les noms furent associés l'un avec l'autre, pendant plus de 200 ans. Les Prêtresses subalternes furent long-tems privées de cet honneur; mais elles paroissent dans la suite avoir entrepris sur l'autorité des *Meres*, s'être opposées à leur élection, & s'être mises en possession de la première dignité du temple. Cette forme d'administration ne subsista gueres : les noms des *Meres* reparoissent de nouveau dans ce *Nécrologe* ; elles y occupent le premier rang, jusqu'à ce qu'enfin elles en sont exclues de nouveau par les *Filles*, dont les noms remplissent les huit dernières lignes de l'inscription. (109)

“ Amycles

(109) Dans les objections faites à ces monumens, on prétend que les titres de *Meres* & de *Filles* ne se trouvant pas dans les auteurs anciens, doivent rendre suspectes les inscriptions dans lesquelles on les lit. Je réponds à cela, qu'on observe chaque jour dans les inscriptions des titres, dont les auteurs qui nous restent ne disent rien, ce qui n'empêche pas que les monumens où ces titres sont rapportés ne soient très-authentiques. La qualité de *Fille*, *Kora*, étoit donnée à des Prêtresses dans la Laconie, où le monument dont il s'agit ici a été découvert ; on appeloit à Sparte *Leucippides*, des Prêtresses consacrées à Hilarion & Phœbé filles de *Leucippe*. Ce nom étoit celui de leur *Ordre*, ainsi que celui des Déeses auxquelles elles appartenoient, mais on leur donnoit ensuite

“ Amycles & le pays où elle est située, furent successivement
 “ habités par les Léleges, qui outre les noms d'*Iktéocrates* &
 “ de *Lacons*, qu'ils reçurent en différens tems, prirent celui
 “ d'Achéens, quand Achéus fils d'Hellen, ou ses deux fils
 “ Architeles & Arcander vinrent habiter parmi eux. 80 ans
 “ après la guerre de Troye, les *Achéens* ayant été chassés
 “ par les *Doriens* des pays qu'ils habitoient, tomberent sur
 “ les Ioniens, & se fixerent dans cette partie du Péloponese
 “ qui porta depuis le nom d'Achaïe.” (110)

Le mélange des Achéens qui étoient d'origine Eolienne,
 (111) avec les Léleges, put donner à la langue employée
 dans

celui de *Filles*, *Koræ*, comme nous appelons *Sœurs* quelques *Religieuses* d'un état subordonné à celui des *Meres*. Les *Filles* de l'Ordre des *Leucippides* devoient être *Vierges*, c'est pourquoi elles sont appelées *Parthenes* dans Pausanias, (Pausan. lib. ii. p. 246. Κόραι δὲ ἱερῶνται σφισιν παρθένοι καλούμεναι κατὰ ταυτὰ ταῖς θεαῖς. *Sacrantur illis puellæ virgines, quæ Deæ nomine Leucippides appellantur.*) Cet auteur ne se sert que du mot *Parthenes* pour exprimer les *Vierges* appelées *Canéphores* par les Athéniens, (Pausan. lib. i. p. 64. Παρθένοι δύο τοῦ ναοῦ τῆς Πολιάδος οἰκοῦσιν αὐτόρρω, καλοῦσι δὲ Ἀθηναῖοι, σφαῖς κανηφόρους.) Il n'y joint pas le mot *Korai* qui désigne un titre, comme le mot *Parthenes* désigne une manière d'être. La qualité de *Meres*, donnée dans le marbre d'Amycles aux Prêtresses d'un ordre supérieur à celui de *Filles*, étoit exprimée à Sparte par celui de *Femmes*, *Γυναῖκες*. C'étoit celle des *ouvrières* dont les fonctions étoient de tisser la *tunique* dont on revêtoit chaque année la statue d'Apollon Amycléen, qui avoit 30 coudées de hauteur ; le lieu même où elles travailloient portoit le nom de *Tunique*. Ὑφαίνουσι δὲ κατὰ ἔτος αἱ Γυναῖκες, τῷ Ἀπόλλωνι χιτῶνα τῷ ἐν Ἀμύκλαις, ἧς οἴκημα ἔντα ὑφαίνουσι, Χιτῶνα ὀνομάζουσιν.

(110) Mémoires de l'Académie. T. XXIII. p. 415.

(111) Xuthus fils d'Hellen, obligé de quitter la Thessalie après la mort de son

dans la première partie de ce monument, les inflexions qui firent terminer les noms des femmes en H, au lieu que dans la

son pere, se retira dans l'Attique où il épousa une fille d'Erechthée, dont il eut deux fils, Achæus & Ion. Forcé d'abandonner encore le pays où il s'étoit retiré, Xuthus vint dans l'Egiale, province du Péloponese, où il mourut. Ion, l'un de ses fils, donna dans la suite le nom d'Ionie à l'Egiale, & ses neveux Archandre & Architele s'étant rendus très-puissans à Argos & à Lacédémone, les *Argiens* & les *Lacédémoniens* prirent insensiblement le nom d'*Achéens*, de celui d'Achæus leur pere. (Pausan. lib. vii. cap. i.) Les compagnons de Xuthus & d'Ion en arrivant de l'Attique, porterent nécessairement dans le pays où ils s'établirent le dialecte dont on se servoit dans le leur; & quoique venus de Thessalie, Architeles & Archandre ne laisserent pas de porter le même dialecte à Argos, car Pausanias nous assure que les *Argiens*, avant le retour des Héraclides dans le Péloponese, parloient la langue en usage chez les Athéniens. (Pausan. lib. ii. cap. xxxvii. p. 199. Πρὶν δὲ Ἡρακλείδαις κατελθεῖν εἰς Πελοπόννησον, τὴν αὐτὴν ἠφέσαν Ἀθηναίοις οἱ Ἀργεῖοι φωνήν. Nam ante Herculis liberum in Peloponnesum reditum, eadem Argivi lingua qua Athenienses utebantur.) Et comme alors les habitans de Lacédémone, ainsi que ceux d'Argos, étoient devenus *Achéens*, on voit que tout leur pays parloit la même langue qu'on parla dans la suite en Ionie, où les descendans d'Ion chassés de l'Egiale porterent cette langue qui prit leur nom. La mer située au midi du Péloponese, & sur les bords de laquelle étoient situées la Laconie & la Messénie, semble avoir porté le nom d'Ionienne, parce que les peuples qui habitoient ses côtes avoient anciennement parlé cette langue *Ionienne*, qui étoit presque la même que l'ancienne langue *Attique*.

Des Historiens, cités par Iamblique, assuroient que long-tems avant Homere Orphée avoit écrit ses poëmes en dialecte Dorien. (De vit Pythag. cap. xxxiv. Κεχρησθαι τῇ Δωρικῇ διαλέκτῳ καὶ Ὀρφέῳ, πρεσβύτερον ὄντα τῶν ποιητῶν.) Il ne reste aucune trace de ce Dialecte dans les poësies que nous avons sous le nom d'Orphée, & quoiqu'Homere ait employé les Dialectes *Æolien*, *Attique* & *Ionien*, il ne s'est pourtant pas servi du *Dorien*, cela fait croire à quelques Savans qu'il n'existoit pas encore au tems de ce grand Poëte. Cependant il paroît avoir existé, même avant le retour des Héraclides & l'arrivée des Doriens dans le Péloponese, 222 ans avant le tems d'Homere: mais

comme

la seconde partie ils se terminent en A, suivant la définition Dorique.

Suivant

comme les Doriciens se mêlerent avec les Ioniens & les Achéens, chez lesquels le dialecte *Ionien* étoit en usage, le dialecte *Dorien* resta long-tems parmi eux, sans être fixe, & fut pendant plusieurs siècles mêlé de l'*Ionien*. Il ne faut pas croire que les Doriciens chassèrent tous les habitans des pays dont ils s'emparèrent, car si tous ceux qui habitoient l'Ionie eussent accompagné Ion quand il se retira dans l'Attique, cette petite province n'eût pu maintenir aussi long-tems qu'elle le fit cette surcharge d'un peuple entier. Il paroît donc que les Doriciens partagerent avec les Achéens & les Ioniens du Péloponèse, les terres & les villes où ils s'établirent, & où ils s'emparèrent de la principale autorité, comme on le voit par les Rois qu'ils établirent à Corinthe, dans la Messénie, l'Argolide & la Laconie. Cependant des villes entières restèrent à leurs anciens habitans, telle étoit entr'autres celle d'Amicycles, qui ne fut conquise par les Spartiates que sous le regne de Téléclus, près de 300 ans après le retour des Héraclides.

Dans ces villes, comme à *Caphies* dans l'Arcadie, & à *Colonis* dans la Messénie, habitées par des colonies venues de l'Attique, on parloit un langage mêlé de l'Ionien & du Dorien ; & de même qu'en Italie, des villes très-voisines, telles que Modene & Bologne, ont une prononciation & même des mots très-différens les uns des autres, ainsi dans la Grèce, & principalement dans le Péloponèse, il y avoit de ville à ville vers les premières Olympiades, une confusion de langage née du mélange des peuples, qui ne leur avoit pas permis de s'attacher encore uniformément au dialecte qu'ils suivirent dans la suite. Cet effet dont l'histoire nous montre la cause, se fait voir clairement dans les inscriptions des tems dont nous parlons ; car souvent dans celles des Prêtresses d'Amicycles, & des Rois Théopompe, Alcámenes & Polydore, on trouve dans un même mot le mélange des dialectes Ionien & Dorien. Loin de rendre suspectes ces inscriptions, cela même me semble devoir en prouver l'authenticité. On ne trouve pas ce mélange dans les auteurs, parce que nous n'avons aucun auteur aussi ancien que le sont quelques-unes de ces inscriptions, & ceux qui, comme Homère, Hésiode & Orphée, sont antérieurs, ont été tant de fois retouchés, à Athènes & à Alexandrie, qu'on ne peut gueres juger de ce qu'ils étoient par

Suivant Mr. l'Abbé Barthélemy, les dernières lignes de la seconde inscription, sont d'un tems bien antérieur à celui où l'on grava le bouclier d'Archidame dont nous avons parlé : en comparant les lettres de ces dernières lignes avec celles du bouclier d'Anaxidame, il dit que leur forme a tant de rapport avec celle de la fin de l'inscription, qu'il ne craindrait pas de faire concourir celles-ci avec le tems de la seconde guerre de Messénie, ou tout au plus tard avec le commencement du sixième siècle avant l'Ere vulgaire, dans lequel tombe la XXX^e. Olympiade. Ce savant regarde encore la première partie de cette inscription comme moins ancienne que la seconde, & donne de fortes raisons pour

par ce qu'ils sont à présent. Il nous reste quelques marbres qui peuvent nous donner une idée des choses dont il s'agit ici. Le mot ΔΗΜΗΤΗΡ employé par les Ioniens pour signifier la *Terre Mere* ou le nom de *Cérès*, étoit écrit & prononcé ΔΑΜΑΤΗΡ par les Doriens de la Sicile. Par *Metathèse*, on prononça ΔΗΜΗΤΡΑ. On voit sensiblement dans ce mot le mélange de la prononciation Ionienne & Dorienne, mélange qui s'est conservé dans plusieurs autres mots : & comme on écrit volontiers comme on prononce, il ne doit pas être étonnant que dans un tems où la prononciation admettoit la confusion de certains Dialectes, on ait écrit comme on prononçoit. Demander que cela ne soit pas, exiger qu'on ait parlé dans le Péloponèse au tems de Tyrtée le dialecte Dorien, comme on le parloit au tems de Pindare ou de Théocrite, c'est demander à un tems ce qui ne peut appartenir qu'à un autre ; c'est trouver mauvais que Philippe de Comines ne parle pas François comme Bossuet, ou Montagne comme Pascal. Il suffit pour assurer que les inscriptions de Mr. Fourmont sont des tems qu'elles rappellent, de montrer qu'elles s'expriment comme alors on s'exprimoit ; & les inductions tirées contr'elles de la manière dont elles s'expriment, me semblent être les preuves les plus sûres de leur authenticité.

prouver

prouver que celle-ci fut très-anciennement restituée : (112) elle lui paroît copiée d'un original dont on s'est écarté en certains endroits ; & d'abord dans les génitifs des noms en ΟΣ, qui se terminent en ΟΥ, tandis que dans la seconde partie de l'inscription, cette terminaison ne commence à s'introduire qu'à la dix-neuvième ligne : l'écriture n'éprouve aucun changement, dans la première inscription, ~~dans la seconde~~ au contraire elle laisse voir des progrès successifs, & conserve en partie les traits originaux qu'elle a reçus de différentes mains ; (113) enfin, la première offre la lettre X, au lieu que dans la seconde, cette lettre est toujours remplacée par la lettre K, ce qui marque une plus haute antiquité.

A ces preuves j'en ajoute deux autres, dit l'auteur, l'une

(112) Mémoires de l'Acad. T. XXIII. p. 417.

(113) Ceux qui veulent que Mr. l'Abbé Fourmont soit l'auteur des inscriptions qu'il nous a données comme antiques, remarquent dans les traits de quelques lettres, ceux de la plume qui les écrivit : ainsi dans la ligne 14. de la *Planche XXV.* on voit les lettres *NR* avec un trait qui semble étranger à leur forme naturelle : mais si cela étoit une preuve de fausseté de l'inscription de *Sigée*, elle prouveroit aussi la fausseté des colonnes d'*Hérode Atticus*, car on y observe la même manière d'écrire, qui ressemble aux traits de la plume, & ne laisse cependant pas d'être incontestablement antique : sur la première on voit le *Sigma* *Σ. Σ.* Et sur les secondes on voit le mot *ΑΝΑΘΕΜΑ*. Dont la plupart des lettres sont imitées de ces traits de plume qu'on reproche aux inscriptions dont il s'agit ici : la comparaison de ces deux anciens monumens, montre que ces traits sont ceux que l'on employoit dans les tems les plus reculés, d'après lesquels on a imité les lettres des colonnes d'*Hérode Atticus*. Ils prouvent donc le contraire de ce qu'on veut prouver contre des monumens, auxquels on reproche ici d'avoir un des caractères capables de constater leur antiquité.

concernant

concernant l'*Omicron* qu'on confondoit dans ces tems reculés avec l'*Oméga*, l'autre concernant l'*Upsilon*.

(114) L'O, d'abord triangulaire, au commencement du second fragment, s'arrondit vers le milieu de l'inscription, & paroît indifféremment vers sa fin sous l'une & l'autre forme. Il s'agiroit de savoir si dans les tems les plus reculés l'O étoit figuré de cette manière. Dans les plus anciens monumens rapportés du Péloponèse par Mr. l'Abbé Fourmont, cette lettre conserve constamment la forme triangulaire, comme on le voit par deux inscriptions, l'une du tems d'*Eurotas*, & l'autre d'*Echestratè* & de *Sous*; l'*Omicron* étant dans toutes deux triangulaire, paroît avoir conservé cette forme dans tout l'intervalle de tems écoulé entre *Eurotas* & *Echestratè*, & par une conséquence nécessaire, le premier fragment du Catalogue des Prêtresses d'*Amycle* ne doit pas avoir été fait dans cet intervalle.

On déduit la même conséquence de la forme de l'*Upsilon*; il se trouve fréquemment dans la première partie de l'inscription: (115) mais dans la seconde, après avoir été confondu avec l'O aux mots AMOKEA . . . ligne première, ΣΕΚΟΛΑ, ligne quatorze, ΠΟΛΟΞΩ, ligne dix-huit, il ne commence à paroître sous sa véritable forme qu'à la ligne dix-neuf. Ce changement paroît évidemment prouver que dans les pre-

(114) Mémoires de l'Académie. T. XXIII. p. 419.

(115) Idem. p. 420.

miers tems l'*Upsilon* n'étoit pas distingué de l'*Omicron* ; & sans rapporter ici les inscriptions capables de confirmer ce sentiment, on assure seulement, qu'en les comparant avec les premiers des fragmens dont il s'agit ici. on ne pourra s'empêcher de reconnoître que ce fragment n'est qu'une copie d'un autre plus ancien.

Il a été dit auparavant, que “ dans l'état où se trouve à
 “ présent l'inscription, elle ne peut fournir aucune lumière
 “ à la chronologie : 1°. parce que les deux fragmens ne se
 “ suivent pas immédiatement ; 2°. parce que dans le second
 “ il y a quelques époques que le tems a fait disparoître. En
 “ général, il est aisé de fixer à-peu-près le temps où le cata-
 “ logue des Prêtresses commençoit. La troisième Prêtresse
 “ nommée dans le premier fragment étoit fille du Roi
 “ Amyclas, qui régnoit environ deux siècles avant la guerre
 “ de Troye ; & comme on ne sauroit prouver que ce Prince
 “ ait fondé le temple d'Apollon, & qu'on voit au contraire
 “ que sa fille avoit succédé à deux Prêtresses qui avoient
 “ rempli cette place pendant 33 ans,” (*Il y a ici une faute, comme on le verra dans la suite, car ces deux Prêtresses ne jouirent du sacerdoce que 23 ans.*) “ on croit que l'inscrip-
 “ tion peut remonter jusqu'au regne de Lacédémon pere
 “ d'Amyclas.”

Nous venons de faire l'extrait le plus fidele qu'il nous a été possible de l'excellent Mémoire de Mr. l'Abbé Barthélemy. Il s'est proposé de montrer l'objet de l'inscription singuliere dont

dont il parle, & de faire voir que les deux parties qu'on en avoit séparées mal-à-propos doivent être réunies : son dessein ne pouvoit être mieux rempli à tout égard. Quant à ses remarques philologiques, elles sont également sages & judicieuses ; je les ai transcrites presque mot pour mot, afin de mettre le lecteur à portée de juger de ce que je pourrai dire moi-même à ce sujet.

Quant au tems où fut fait ce marbre, l'auteur n'en parle qu'*en général*, comme il le dit lui-même ; cette partie n'est qu'un accessoire à son Mémoire : mais comme c'est une chose bien différente de voir les choses sous ce point de vue, ou de les considérer dans tous les détails dont elles sont susceptibles, je vais les examiner à part, & je commence où Mr. l'Abbé Barthélemy a fini.

Pour s'affûrer si la première partie de ce marbre se lie sans interruption avec la seconde, si le tems en a enlevé quelques époques, enfin, s'il peut, ou ne peut pas, dans l'état où il se trouve, fournir des lumières à la chronologie, il faut d'abord déterminer quel fut le fondateur du temple, où les Prêtresses nommées dans ce catalogue exercèrent le sacerdoce dont elles étoient chargées ; il faut en second lieu rechercher le tems où vécut le fondateur de ce temple, & voir ensuite si l'inscription ne remonte pas jusqu'à la date de sa fondation.

La Diane révérée dans Ephèse, fut pour cette raison appelée Ephésienne, mais jamais on ne séparoit son nom de celui de la ville dont elle étoit la Patrone : on disoit toujours

la Diane d'Ephese, ou la Diane Ephésienne. (116) Il n'en étoit pas ainsi de la *Colœnide*, dont la statue se voyoit à Myrrhinunte dans l'Attique. C'étoit aussi une *Diane* dont le nom s'exprimoit sans celui de cette Déesse : ~~cela~~ fit croire à Pausanias qu'elle avoit pris cette dénomination de *Colœnus*, (117) l'un des anciens Rois de l'Attique. *Alœus* pere d'Augée, qui eut d'Hercule un fils appelé *Téléphe*, vécut au tems de Dédale & d'Endius. Celui-ci fit en ivoire une statue de Minerve, qu'Auguste transporta à Rome. Elle portoit le nom d'*Alœa*, parce qu'Alœus ayant construit son temple, (118) lui avoit consacré cette statue, (119) dans la ville de Tégée dont il étoit Roi.

Amyclas Roi de Laconie, le fut aussi de la ville d'Amyle

(116) Pausan. lib. vii. cap. ii. p. 525. en parlant de la Diane d'Ephese, dit : Πολλῶ δὴ πρεσβύτερα ἔτι ἢ κατὰ Ἴωνας, τὰ ἐς τὴν Ἀρτεμιν τὴν Ἐφεσίαν ἔσιν. *Quin et Ephesinæ Dianæ fanum jam celebre erat antequam venirent in ea loca Iones.*

(117) Pausan. lib. i. cap. xxxi. p. 77. Τὸ δὲ ἐν Μυρρῖνουντι, ξόανον ἐστὶ Κολαινίδος. — Τὴν δὲ ἐν Μυρρῖνουντι Κολαινίδα, ἀπὸ Κολαίνου καλεῖσθαι. *Myrrhinuntæ Colænidis est signum. — Colænidem vero quæ in Myrrhinunte est, a Colæno dictam existimo.*

(118) Pausan. lib. viii. cap. iv. p. 606. Ἀλῆος δὲ τῇ τε Ἀθηνᾷ τῇ Ἀλέᾳ τὸ ἱερὸν ὠκοδόμησεν ἐν Τηγέᾳ τὸ ἀρχαῖον. *Exædificavit Alæus vetustum illud quod Tegeæ visitur, Alææ Minervæ fanum.*

(119) Pausan. lib. viii. cap. xlv. p. 694. Ῥωμαίοις δὲ τῆς Ἀθηνᾶς τὸ ἀγαλματὶς Ἀλέας, ἐς τὴν ἀγορὰν τῇ ὑπὸ Αὐγούσου ποιηθεῖσαν, ἐς ταύτην ἔσιν ἰόντι. Τοῦτο μὲν δὴ ἐνταῦθα ἀνάκειται ἐλέφαντος διὰ πάντος πεποιημένου, τέχνη δὲ Ἐνδίου. *Ac Alææ quidem Minervæ signum Romani positum habent in ejus fori aditu, quod est ab Augusto dicatum. Est vero signum id totum ex ebore factum : Endius opus fecit.*

dont

dont il étoit le fondateur : (120) la statue du *Patron* de cette ville, étoit constamment appelée *Amyclée* ; & comme la statue de *Diane Colœnide* prit son nom de *Colœnus* qui la fit élever, l'*Amyclée* prit le sien d'*Amyclas* par ordre de qui elle fut exécutée. C'est elle dont on a déjà parlé : sa hauteur étoit de 30 coudées ou 45 pieds ; faite *sans art*, car elle avoit précédé le tems de Dédale qui donna des règles à la sculpture, (121) à l'exception de la tête, des mains & de l'extrémité des pieds, cette statue ressembloit à une colonne d'airain. (122) Cependant, on en voyoit la copie dans un temple près de Sparte, où elle portoit le nom d'*Apollon Pythéus*. (123) C'est ainsi qu'en copiant l'ancienne forme de la *Diane Ephésienne*, Endius disciple de Dédale arrangea celle (124) dont la forme servit depuis à toutes les autres ; & de même que l'*Apollon Amycléen*, cette *Diane*,

(120) Voyez ci-dessus, p. 230.

(121) Diodor. Biblioth. lib. iv. cap. xxxi.

(122) Pausan. lib. iii. cap. xix. p. 257.

(123) Pausan. lib. iii. cap. x. p. 231. Ἐν δὲ Θόρναικι (ἐς γὰρ τοῦτον ἀφίξη προΐων) ἀγάλμας ἐστὶ Πυθαίως Ἀπόλλωνος, κατὰ τὰ αὐτὰ τῷ ἐν Ἀμύκλαις πεποιημένον. In Tornace, quo hinc profectus non multo post pervenies, Pythæi signum, eadem figura qua Amycles est. On voit encore ici que cet Apollon portoit le nom de *Pythéus* qui l'avoit fait copier, & l'usage où l'on étoit de donner aux statues des Dieux, les noms de ceux qui en en avoient enrichi les temples.

(124) Athenag. legat. pro Christo. p. 66. C. Τὸ ἐν Ἐφέσῳ τῆς Ἀρτέμιδος εἶδωλον, — Ἐνδυὸς εἰργάσατο, μαθητὴς Δαιδάλου. — *Dianæ Ephesiæ idolum*, — *Endyus Dædali discipulus fecit*.

à l'exception de la tête, des mains & des pieds, ressembloit en tout à une colonne. (125)

L'immense grandeur de l'Apollon Amycléen, armé d'une pique & d'une lance à la manière des Scythes, rappelle l'idée de ces énormes figures en bronze, qui dans le Japon s'élèvent à la hauteur de la voûte des temples. (126) Dans celle de l'Apollon d'Amycles, où l'on avoit prétendu suppléer à l'art qu'on ne connoissoit pas encore assez, par la grandeur qui en impose toujours, on reconnoît quelque chose de majestueux, bien capable d'exprimer l'élévation des Dieux. Chaque année on revêtissoit cette statue d'une tunique nouvelle, comme dans la Basilique du Vatican, au jour de la *Saint-Pierre*, on revêtit encore la statue de ce Saint d'une chappe & d'une thiare : c'est l'imitation d'un usage très-ancien, pratiqué peut-être dès le tems d'Amyclas.

Bien qu'il soit prouvé que le Roi Amyclas consacra la statue qui porta son nom, cela ne prouveroit pas assez qu'il fonda le temple où elle étoit placée, & qu'il en institua les Prêtresses. Le premier de ces faits laissera peu de doute, si l'on considère que le nom d'*Amyclæum* donné à ce temple en marquoit le fondateur. Ainsi, du nom d'*Aesymnus* ci-

(125) On trouve encore quelques-unes de ces statues de Diane d'Ephèse, dont l'extrémité inférieure se termine en colonne canelée : il me semble en avoir observé une de cette sorte dans le livre de l'Antiquité expliquée du P. Montfaucon.

(126) A Memorable Ambassy to the Emperor of Japon. p. 274.

toyen de Mégare, on donnoit dans cette ville celui d'*Aesymnion* à un édifice sacré, où l'on avoit renfermé les tombeaux des Héros du pays, & dans lequel s'assembloit le Sénat. (127) Quant à l'institution des Prêtresses, *Laodamas* fille d'*Amyclas* étant nommée la troisième dans l'inscription qui en rapporte la suite, on ne peut douter que ce Prince ayant fait avec le temple où elles servoient, la statue au service de laquelle elles étoient dévouées, leur fondation étant d'ailleurs antérieure de vingt-trois années à celle où *Laodamas* fut reçue, elle ne remonte à l'origine même du temple, qui précéda de vingt-trois ans le sacerdoce de la fille du fondateur, & de l'instituteur du college de ces Prêtresses.

Dans la première partie de l'inscription d'Amycle, on trouve employée la plus ancienne manière de compter par des lettres ; celles-ci marquent le nombre dont elles commencent le mot : dans la seconde partie de cette même inscription, les lettres prises arithmétiquement servent de figures pour compter les nombres. En quelques tems qu'aient été gravées ces deux inscriptions, la première porte en cela un caractère d'antiquité plus grande encore que la seconde. Dans celle-ci la désinence des noms féminins est toujours en

(127) Pausan. lib. i. cap. xliii. Τὸ δὲ Αἰσυμνιον καλούμενον μνημα ἢ τὸ τοῦτο ἥρωον. *Aesymnium* vero quod appellant *Heroum ipsum est monumentum*. Voyez la suite de ce passage où il est dit qu'*Aesymnus*, l'un des plus considérables citoyens de Mégare, fit construire ce monument auquel on donna son nom.

A ; dans l'autre cette désinence est toujours en E E, qui tient lieu de l'H, car cette dernière n'est que le *sigle* ou l'abrégé du double E.

Les noms de Taygete ayeule d'Amyclas, de Sparte sa mere, d'Eurydice sa sœur, de Diomedes son épouse, (128) de Daphné l'une des filles de ce prince, (129) & presque tous ceux des princesses qui vecurent dans le Péloponese avant le tems où les Doriens s'en emparerent, sont terminés en H, qui comme on vient de le voir s'exprimoit par un double E. C'étoit la prononciation en usage dans la Laconie, & comme elle se trouve exactement suivie dans la premiere partie de l'inscription des prêtresses, celle-ci paroît avoir sur l'autre un caractère d'antiquité propre à montrer un tems plus reculé ; car l'une est écrite dans un dialecte qui certainement précéda celle de l'autre dans la Laconie.

Les Doriens évitoient volontiers les Diptongues, ainsi au lieu de prononcer *Nicolaos*, *Menelaos*, ils disoient *Ni-colas*, *Menelas* : on trouve un exemple sensible de cet usage dans les marbres d'Alcamene, & dans ceux des tems suivans ; dans le premier on voit écrit *Theodoros Théopompou* avec la diphthonge OY, & sur le bouclier d'Anaxidame, fait bien long-tems après, ces marbres le nom du pere de ce prince

(128) Apollod. *Biblioth. lib. iii. cap. x. sect. iii. p. 196.*

(129) Parth. *Nicæ. Erotic. cap. xv. p. 374.*

qui devoit être écrit suivant cet usage ΔΕΥΚΛΙΔΑΜΟΥ, est écrit simplement dans l'ancienne manière conservée par les Doriens ΔΕΥΚΛΙΔΑΜΟ. Il en est de même du X, auquel ils préférèrent le K : car quoique souvent ils aient employé la première de ces lettres, comme on le voit par l'inscription d'Alcamene, où elle est fréquemment répétée, ils ne laissent pas de la quitter ensuite pour reprendre le K, suivant leur ancien usage. Si donc la diphtongue OY & le X, se voyent sur la première partie de l'inscription des Prêtresses d'Amycles, & ne se trouvent pas sur la seconde, cela ne prouve pas, comme nous l'avons déjà dit, que cette désinence & cette lettre soient moins anciennes, que la désinence génitive en O & la lettre K, mais seulement que les Doriens, quand ils s'emparèrent de la Laconie, où étoit située la ville d'Amycles, ne s'affujettirent pas plus à l'usage des caractères qu'on y employoit, qu'au Dialecte qu'on y parloit : ils semblent avoir changé les uns, comme ils changèrent l'autre.

Pour ce qui est de la forme de l'O, dont la figure *ronde* dans la première partie de l'inscription, devient *triangulaire* dans le commencement de la seconde ; cette forme ronde de l'O, me semble être celle que lui donnoient les Pélasgues, & qui passa chez les Latins : (130) les Doriens peuvent avoir conservé

(130) Plinè dit que les Pélasgues apportèrent les lettres dans le Latium. (Hist. Nat. lib. vii. p. 230. In Latium eas attulerunt Pelasgi.) Ces lettres

conservé la forme *triangulaire* de cette lettre plus long-tems que les autres peuples de la Laconie, mais cela ne prouveroit

étoient assurément différentes de celles dont on attribuoit l'invention à Cadmus; car on observoit que Linus & Orphée les avoient employées long-tems avant Homere & Pronopides, dont ce grand Poète fut le disciple. (*Diod. Sicul. Biblioth. lib. iv. cap. v.*) Avant les tems d'Orphée & d'Homere, on se servoit donc en Grèce de deux écritures différentes: celle des Pélasgues, reconnus pour les plus anciens peuples de la Grèce, devoit être aussi la plus ancienne; elle s'y changea comme leur langue. Ayant porté leurs caracteres dans le Latium, la forme de l'O qu'ils employoient s'y conserva toujours: on la voit sur les deux tables de cuivre découvertes en 1444 près du théâtre d'Eugubium, & sur celle dont Spon fait mention, & qui commence par le mot LERPIRIOR. (*Miscell. Erud. Antiq. sect. iii. N° 33. p. 87.*) L'O, ne se trouvant employé dans aucune des cinq tables Eugubiennes écrites en lettres Etrusques, il paroît que ces peuples rejetterent ce caractere, à la place duquel ils employèrent l'V. (*Orcum quem dicimus, ait Verrius, ab antiquis dictum Uragum, quod et literæ V sonum pro O offerebant. Fest. in Orc.*) ainsi, de même que les Doriens prononçoient en A, ce que les Ioniens & les Attiques prononçoient en EE, ou en H, les Etrusques prononçoient en V ce que les Pélasgues prononçoient en O. Cette dernière prononciation doit être la plus ancienne. Les Latins continuerent de donner aux habitans de la Grèce le nom de Grecs, même après le tems où les Grecs avoient quitté ce nom pour celui d'Hellenes: cependant les uns & les autres continuerent à désigner les Grecs par la dénomination de Pélasgues, parce que c'étoit la plus ancienne de toutes celles qu'ils avoient portée. Cela même montre que les Pélasgues, dont le Latium prit ses institutions, doivent être sortis de la Grèce avant le tems où elle changea son nom pour celui d'Helladie. Cet événement fut antérieur à l'arrivée de Cadmus en Béotie, & à celle des lettres qu'on prétend qu'il y apporta. Ainsi la forme ronde de l'O employée par les Pélasgues, doit avoir précédé celle de l'O triangulaire ou quarré, cette dernière est en effet plus conforme à l'usage des Phéniciens & des Syriens. Il me semble donc que la forme *ronde* de l'O, à laquelle on revint dans la suite, fut antérieure chez les Grecs à la forme *triangulaire*: & comme il arrive ordinairement, quand il s'introduit quelque nouveau caractere chez des peuples qui

en

prouveroit pas que ces derniers donnoient toujours à l'O, la figure *triangulaire* avant de s'être mêlés avec les Dorien. La première partie du *catalogue* des Prêtresses pourroit ici servir en preuve du contraire, car ses lettres, comparées à celles de l'inscription du temple d'*Onga*, que j'ai fait graver au-dessus d'elles, (131) montrent dans celles-ci des formes de caractères plus approchantes de la figure qu'eurent ceux des Grecs dans les tems voisins de Cadmus, que ne le furent les formes des caractères plus anciens encore, employés par les Pélasgues, qu'on distinguoit des caractères *Cadméens*, par le nom de *Pélasgiques*.

Ces observations me paroissent lever les difficultés qui ont donné lieu de soupçonner, que la première partie de cette inscription devoit avoir été restituée à l'occasion de quelques accidens qui eussent pu lui être arrivés : bien qu'en apparence elle ne marque pas une succession d'écriture si marquée que la seconde, je pense cependant qu'elle pourroit avoir été faite avant elle, dans le tems même où furent écrites les dernières lignes : & je crois possible d'assigner ce tems, comme je tacherai bientôt de le faire voir.

Ces observations philologiques, absolument indispensables

en ont un, ces deux formes durent long-tems être employées l'une avec l'autre, jusqu'à ce qu'enfin la forme *ronde* de l'O emporta la préférence, parce qu'elle se distinguoit mieux du Δ & du $\Delta\sigma$ ou Z auxquels on donnoit aussi la forme *triangulaire*.

(131) Voyez la *Planche* XXV.


ici, distinguent dans les deux parties de cette importante inscription, l'âge où elle fut écrite dans le dialecte & suivant la manière de prononcer des anciens habitans d'Amycles & de la Laconie, de celui où elle fut écrite dans le dialecte & suivant la manière de prononcer propre aux Doriens : le nom d'*Amyclas*, ligne 7. de la première inscription, devient *Amokelo* dans la seconde, ligne 1^e. & suivant l'usage qui y est suivi de convertir en A, les finales prononcées en EE par les anciens *Lacons*, le nom prononcé par ceux-ci AMY-MONEE, ligne 5^e. *Planche XXV.* est écrit deux fois par les autres AMOMONA, lignes 5^e. & 6^e. *Planche XXVI.* L'introduction de cette dernière manière d'écrire & de prononcer, n'étant pas antérieure à la date du retour des Héraclides, qui conduisirent les Doriens dans le Péloponèse, (132) & cette date étant déterminée par Thucydide, (133) & d'autres auteurs, (134) à l'an 80 après la prise de Troie. La première inscription paroît être antérieure à cette époque, & le commencement de la seconde ne peut remonter plus haut.

J'observe que le nom des *vierges* nommées après celui de chaque *mere*, cesse de l'être à la vingt-troisième ligne, de la première inscription, & ne l'est plus dans tout le commencement de la seconde : cela montre que le nom de *Polydora*,

(132) Pausan. *lib.* ii. *cap.* lxxxvi. *sup. cit.*

(133) Thucydide. *lib.* i.

(134) Vellei. Paterc. *lib.* i. *cap.* ii.

par lequel est terminé le premier marbre, désigne la *mere* à laquelle appartient la date , 495 écrite dans le second. L'inscription présente fut assurément gravée dans le tems de cette *Polydora*, 234 années après la *premiere* Prêtresse ; le nombre des années de son sacerdoce n'ayant pu se déterminer qu'après sa mort ou son abdication, il ne fut écrit sur le second marbre que 283 ans après le commencement du ministère qu'elle exerçoit. Toute l'écriture des neuf premières lignes de ce second marbre est uniforme & sans variation dans la forme des lettres : mais l'O, toujours *triangulaire* jusques-là, commence à prendre la figure *quarrée* à la *ligne* 10. Cette circonstance indique le commencement du tems où cette forme de lettre s'introduisit chez les Doriens ; ceux-ci, comme on le voit par les lignes suivantes, la mêloient encore avec la figure *triangulaire*, d'où l'on voit que l'usage ne s'en introduisit pas tout d'un coup, mais peu à peu & par succession de tems.

De ce que le nom de la prêtresse *Polydora* est écrit avec l'Y, & l'O rond, *ligne* 24. *marbre* I^{re}. suivant l'usage des anciens Lacédémoniens, & la date de son sacerdoce est marquée en lettres *numérales*, suivant un usage moins ancien que celui qu'on suivoit avant l'arrivée des Doriens, & sur une inscription où tout commence encore à se ressentir de leur dialecte, il s'en suit que cette Prêtresse étoit en fonction quand les Doriens s'emparèrent de la Laconie, c'est-à-dire
l'an

l'an 80 après la ruine de Troye. Connoissant l'année du facerdoce de cette Prêtresse, à laquelle répond l'époque de la rentrée des Héraclides dans le Péloponese, on pourroit remonter, au moyen des dates antérieures à celle-là, jusqu'à celle de la première Prêtresse, jusqu'au tems de la fondation du temple d'Amycles, enfin à celui où fut faite la statue colossale ; mais on ignore ces dates, faute de connoître au juste le tems où vécut le Roi Amyclas : cependant leur importance pour l'histoire civile & à-la-fois pour celle des Arts, nous fera chercher le moyen de les déterminer.

De la connoissance de l'année précise du ministère de la Prêtresse *Polydora*, dans laquelle les Héraclides retournerent dans le Péloponese, résulteroit celle du tems où furent écrites les dernières lettres de la seconde inscription, ce qui nous donneroit la forme des lettres Grecques dans tout l'intervalle intermédiaire. Pour arriver à cette connoissance, il faut, à l'exemple des Algébristes, supposer comme résolu le problème qu'elle fait naître, & calculer la suite des dates depuis la première Prêtresse Dorienne appelée ENALIA dans le second marbre. Celle-ci fut fille d'un *Amyclas*, qu'on sent bien être très-différent du Roi dont nous avons parlé. En regardant ce terme comme celui du commencement du Regne des Doriens dans le Péloponese, & négligeant d'abord les années de la Prêtresse *Polydora*, qui peuvent appartenir aux tems antérieurs à cette époque, nous parvien-

drons

drons ensuite à la déterminer avec précision, & même à savoir s'il manque quelque chose à cette inscription, ainsi qu'on l'a soupçonné.

Le marbre d'Arondel, qui marque jusqu'au jour & au nom du mois où Troye fut prise, en détermine la date à une époque correspondante, suivant Lydiat, à l'an 1209 avant notre Ere : (135) ainsi, le retour des Héraclides & l'arrivée des Doriens dans le Péloponèse, ayant eu lieu l'an 80 après la destruction de Troye, cet événement est de l'an 1129 avant J. C. Si le ministère de la Prêtresse ENALIA étoit précisément de cette date, l'inscription Dorienne où elle est nommée la première, contenant depuis elle des époques suivies, qui donnent 574 ans pour l'intervalle de tems écoulé entre le commencement de son sacerdoce & la fin de celui d'APAIA fille de *Lysistrate*, la dernière des Prêtresses dont le nom termine l'inscription, la fin du ministère de celle-ci, & le tems où fut écrite la dernière ligne qui en fait mention, arriveroient à l'an 555 avant notre Ere. Cette année fut la seconde de la LVI^e. Olympiade : elle tombe 45 ans plus tard que le terme le plus bas où Mr. l'Abbé Barthélemy a cru que l'on puisse faire descendre le tems où fut fait ce monument : il me semble pourtant assuré qu'il doit être encore moins ancien, puisqu'il est certain qu'une partie des années marquées par la date 49 du sacerdoce de *Polydora*, appartenant au tems de l'arrivée des Doriens, doit être ajou-

tée à la somme des 574 ans que donne la suite des époques des Prêtresses dont il est parlé dans cette partie du marbre : c'est en remontant au moyen des dates de l'autre inscription, jusqu'au tems de son commencement, qu'on peut rectifier le défaut de ce calcul.

Le Regne d'Acrifus pere de Danaé, fut de 31 ans : (136) il commença vers l'an 1379 avant notre Ere, & précéda de 170 années la prise de Troye, déterminée par le marbre d'Arondel à l'an 1209 avant cette même époque : (137) Acrifus ayant épousé Eurydice sœur d'Amyclas, (138) ces deux princes furent contemporains : ainsi en jugeant du tems de l'un par celui de l'autre, Amyclas dut vivre vers l'an 170 avant la ruine de Troye.

Daphné, qui fut aimée par Apollon, le fut aussi par Leucippe fils d'Oenomaus, (139) dont la fille Hippodamie épousa Pélops : Amyclas étant le pere de cette Daphné, comme Oenomaus l'étoit du Leucippe, ces deux Princes ont dû vivre dans le même tems. Le Regne de Pélops fut, suivant Eusebe, de 59 ans ; (140) celui d'Atrée son successeur, précéda de 84 ans la prise de Troye par Agamemnon & Ménelas ses deux fils : ainsi le commencement du regne de Pélops tombe à l'an 143 avant cette époque. En mettant

(136) Euseb. Chronic. lib. i. in Argiv. Reg.

(137) Marm. Oxon. Epoch. XXXIII.

(138) Apollod. Biblioth. lib. iii. cap. x. sect. iii. p. 196.

(139) Parth. Nicæ. Erotic. cap. xv.

(140) Euseb. Chronic. lib. ii. p. 82.

avec Héródote 33 ans pour une génération, (141) celle où Œnomaus vécut avec Amyclas a dû précéder de 175 ans la ruine de Troye.

Perierès, au rapport d'Apollodore, épousa Gorgophonée fille de Persée : (142) après sa mort, elle fut mariée avec Œbalus, (143) qui eut pour pere Cynortas fils d'*Amyclas*. Du mariage de ce Prince avec Gorgophonée, sortit Tyndare pere des *Dioscures*, & d'Helene ; & comme Œbalus succéda à Argalus son frere, dont le regne suivit immédiatement celui d'*Amyclas*, (144) il dut s'écouler cinq générations & environ un tiers entre, ce dernier Prince & le tems de la ruine de Troye, d'où il paroît qu'il vécut vers l'an 175 ou 176 avant cette époque.

Soit que l'on prenne l'une ou l'autre de ces dates, il ne peut y avoir que la différence d'une année ; mais deux des généalogies rapportées ici donnant l'an 175 avant la prise de Troye pour le tems d'*Amyclas*, cette date paroît devoir être préférée.

(141) Héródote (*lib. ii.*) & Clément d'Alexandrie (*Stromat. lib. i. p. 401.*) prennent cent ans pour trois générations, ce qui fait trente-trois ans & quatre mois pour chacune. Les générations des anciens auteurs, quand ils parlent des tems héroïques, me semblent réglées sur ce calcul. Ce sont les seules qu'on puisse accorder avec les généalogies des ce tems-là. Si donc on met pour la génération écoulée entre Œnomaus & Pélops, 33 ans au-dessus des 143 que donnent les époques des regnes de Pélops & de son fils avant la guerre de Troye, on aura 176 ans pour la génération dans laquelle vécut Pélops.

(142) Apollod. *Biblioth. lib. iii. cap. x. sect. iii. p. 196.*

(143) Pausan. *lib. iii. cap. i.*

(144) Idem.

Si l'on compte d'après le calcul précédent la fuite des Prêtresses d'Amycles, le premier marbre donnant 234 années, il doit avoir été écrit au plus tard l'an 1150 avant notre Ere, ce qui répond à l'an 59 après la prise de Troye, 21 ans avant le retour des Héraclides dans le Péloponese : ainsi la Prêtresse *Polydora* nommée à la fin de ce marbre, eut le gouvernement du temple pendant 28 années, à compter de celle de la conquête des Doriens, & 21 années avant cette révolution. Il arriva alors dans le Péloponese, à-peu-près ce qui arriva en Angleterre quand elle fut conquise par les Normands : car de même que depuis Guillaume le *Conquérant*, les chartres, au lieu d'y être écrites en Anglo-Saxon, comme elles l'étoient avant lui, le furent ensuite en ancien François ; ainsi la *plupart* des inscriptions publiques du Péloponese furent, après l'invasion des Doriens, écrites dans leur dialecte, ou dans un dialecte mêlé du leur, au lieu de l'être dans le celui des Ioniens, qui se remarque dans la première partie de cette inscription.

L'idiôme Anglo-Saxon en usage dans l'Angleterre avant la conquête des Normans, se chargea depuis cette époque de quantité de mots François, & forma dans la suite une langue nouvelle dont il est le fond. Il n'en fut pas ainsi du *dialecte Ionien* dans le *Péloponese*. Après s'y être long-tems mêlé avec le *dialecte Dorien*, celui-ci prévalut à la fin sur l'autre ; & s'il n'arriva pas à la langue des *Péloponésiens* la même chose qui arriva à celle des Anglo-Saxons, c'est que l'*Idiôme* de ces derniers & celui des François dont on se servit à-la-fois en Angleterre,

gleterre, étant très-éloignés l'un de l'autre ; l'habitude de parler l'ancien langage ne put s'effacer par l'usage du nouveau, au lieu que l'*Ionien* & le *Dorien* n'étant que des *Dialectes* d'une même langue, également entendues de tous ceux qui parloient ces *Dialectes*, l'habitude d'entendre prononcer le *Dorien*, le faisant aisément adopter dans le Péloponèse, son usage à la fin l'emporta sur du *Dialecte* dont les Ioniens & les Achéens s'étoient servi avant la révolution arrivée dans leur pays.

J'ai dit sur des inductions tirées de la nature des noms de la famille même d'*Amyclas*, que le *dialecte Ionien* devoit être en usage de son tems : en cela j'ai répondu aux doutes que la modestie de Mr. l'Abbé Barthélemy s'étoit faite à elle-même, & qui l'ont empêché de rien assurer sur ce sujet. Mais mon opinion à cet égard est encore prouvée par un passage positif d'un auteur très-ancien. Cet auteur que nous n'avons plus, c'est Arriphon de *Triconion* : Pausanias l'appelle un savant homme & un critique très-judicieux. Il assuroit *qu'avant l'arrivée des Héraclides dans le Péloponèse, les Argiens parloient la même langue que les Athéniens.* (145) Sur cela il est à remarquer que Xuthus, gendre d'Erechtée Roi d'Athènes, ayant quitté l'Attique au commencement du règne de Cécrops II, qui tombe à l'an 173 avant la prise de Troye, c'est-à-dire au tems même d'Amyclas, vint s'établir dans le

(145) Pausanias. *lib. ii. cap. xxxvii.*

Péloponese avec sa famille. Xuthus étoit fils de cet *Hellen*, de qui les Grecs prirent le nom d'*Hellenes* : la Phtiotide où regnoit ce prince, (146) comprenoit l'*Helladie* & l'*Achaïe*, dont les habitans suivant Homere, s'appeloient *Myrmidons*, *Hellenes*, & *Achéens*. (147) Ces peuples parloient assurément la langue dont se servoient les *Achéens* venus de la *Pthiotide* dans l'*Argolide* & la *Laconie*, plus de 250 ans, avant le tems où les Doriens les en chasserent. Cette langue étoit celle de Xuthus, d'*Hellen* son pere, d'*Ion* & d'*Achæus* ses fils, ainsi que celle de ses petits-fils qui conduisirent les *Achéens* dans le Péloponese. C'étoit encore celle de *Philammon* pere de *Tamyris* poëte antérieur à l'ancien *Orphée* ; car *Arriphon* de *Triconion* observoit que les Hymnes & les prieres dont on se servoit dans les *mysteres* de *Lerna* en *Arcadie*, ne pouvoient être de *Philammon*, qui les institua, parce qu'ils étoient écrits en langue *Dorienne*. (148) La langue de *Philammon* n'étant ni la *Dorienne* ni l'*Eolienne*, qu'on ne parla jamais dans aucune partie du Péloponese, devoit donc être la même que l'ancien *Attique*, d'où vint l'*Ionien* ; ce fut donc le *Dialecte* qu'on parloit en *Laconie* au

(146) Marm. Oxon. Epoch. VI.

(147) Homer. Catalog. vers. 683.

Οἳ τ' ἔχον Φθίην, ἥδ' Ἑλλάδα καλλιγύναικα,
Μυρμιδόνες δὲ καλεῦντο, καὶ Ἕλληνες, καὶ Ἀχαιοί.

Quique tenebant Phtiam, & Helladam pulchras mulieres habentem,
Myrmidones autem vocabantur, & Hellenes, & Achæi.

(148) Pausan. lib. ii. cap. xxxvii.

tems d'Amyclas, bien avant l'établissement des Doriens à Amycles, & c'est en effet celui de la premiere partie de l'inscription des Prêtresses de cette ancienne ville : on l'y trouve avec l'ancienne maniere de l'écrire, & les *caractères* employés pour exprimer les *nombres*, non par la valeur marquée par le rang qu'ils occupent dans l'ordre *Alphabétique*, suivant la méthode dont on a fait usage dans la seconde partie de cette inscription ; mais par des *lettres* destinées à marquer les *noms* mêmes des *nombres* : cette maniere bien plus ancienne que la premiere, doit encore être attribuée aux tems qui précéderent le retour des Héraclides & l'arrivée des Doriens dans le Péloponèse ; les Athéniens la conserverent plus long-tems que les autres peuples, c'est elle qui se voit employée dans les marbres de Sandwich & d'Arondel : elle peut être venue dans l'Attique, par les Pélasgues (149) qui y eurent si long-tems des établissemens considérables.

Nous

(149) Les langue Grecque & Latine tirant leur origine de la langue Pélasgue, se servirent de mots à-peu-près semblables pour exprimer les nombres : cela même fait soupçonner que les *noms* de nombres employés dans ces deux langues tiennent à celle des Pélasgues, & que la maniere de les marquer par les lettres initiales des mots qui les expriment, vint de ces anciens peuples. L'initiale du mot *ἑξ*, qui exprimoit une unité, en devint la marque : répétée deux, trois ou quatre fois, elle exprima les nombres II, III & IIII. Du mot *πέντε*, qui signifie cinq, vint la marque II, qui désigna cinq unités. La premiere lettre du mot *δέκα* qui exprime le nombre dix, servit à le marquer ; l'*Hêta* désigna le nombre cent, parce qu'il marquoit l'aspiration du mot HKATON qui signifie *cent* ; l'*X* valut mille, parce qu'elle étoit le commencement du mot *Χίλια*, & l'*M* dix mille, à cause qu'elle commençoit le mot

Nous trouvons dans la seconde partie de cette inscription des Prêtresses d'Amycles, l'ancienne langue, & l'ancienne écriture en usage en Grèce, 243 ans avant l'époque où le marbre d'Arondel met le tems d'Homere. C'est le plus ancien monument qui puisse exister du dialecte Dorique, & de l'écriture des Doriens dans le Péloponese, puisqu'il date du tems même où ils en firent la conquête. Nous pouvons par la différence des trois écritures, très-sensible dans ce marbre, assigner le tems où elles ont été gravées : en voici la suite.

La premiere ligne du second marbre, qui date de l'année 49 avant la Prêtresse *Enalia*, & de la 21 avant l'arrivée des Doriens, est suivie de huit autres, dans lesquelles on ne voit aucune altération dans l'écriture : ces neuf lignes, en supprimant 21 ans des 49 du facerdoce qui appartient en partie à l'autre inscription, donnent un espace de 256 ans après l'arrivée des Héraclides, ce qui répond à l'année 873 avant notre Ere, 22 ans seulement après le tems où le marbre d'Arondel place Phidoñ d'Argos, & celui où il frappa les premieres monnoies d'or & d'argent en Grèce. Alors fut gravé tout le commencement de cette inscription.

On y ajouta dans la suite les dix lignes suivantes, dont l'écriture est constamment la même quoique différente de celle qu'elles suivent par la forme de l'O. Les tems qu'elles

mot Μύρια qui marque ce nombre. Cette maniere étant la moins compliquée de toutes celles qu'employèrent les Grecs pour exprimer les nombres, doit encore par cette raison paroître la plus ancienne.

marquent

marquent précédent ou embrassent celui où vécut Téléclus : l'inscription du bouclier de ce Prince étant écrite dans les mêmes lettres, (150) diffère par cette raison dans la forme des *O ronds* qu'elle emploie, de l'écriture des lignes précédentes, qui font usage de l'*O quarré* ou *triangulaire*. L'espace de tems compris dans les époques de ces dix lignes étant de 251 ans, nous assure que cette partie de l'inscription fut gravée dans l'an 612 avant notre Ere : c'est la première année de la XLII^e Olympiade. La dernière partie de la seconde inscription, contenant huit époques, elle doit avoir été faite dans la dernière année des 95 marquées sur ce monument : la dernière répond à l'an 527 avant notre Ere : c'est la seconde de la LXIII^e Olympiade.

J'ai fait graver au bas de cette inscription deux médailles de Gélon : (151) les lettres de leurs légendes montrent que quand elles furent frappées, les caractères de l'écriture étoient bien plus perfectionnés en Sicile, qu'ils ne l'étoient dans le Péloponèse (152) au tems où l'on grava ce monument. Ses
dernières

(150) Voyez la *Planche XXIV*.

(151) Voyez la *Planche XXVI*.

(152) L'histoire & les médailles de Syracuse, nous assurent qu'elle eut dans tous les tems une très-grande correspondance avec Corinthe, dont elle étoit une Colonie, & avec Sparte dont elle emprunta quelquefois les Généraux. Syracuse étant liée par son origine, par la langue qu'elle parloit, par des intérêts d'état, avec les Doriciens du Péloponèse, il paroîtroit que les arts durent essuyer chez elle à peu-près les mêmes révolutions, & suivre la même route que ceux des Péloponésiens. On voit cependant qu'au tems de Gélon les lettres Grecques avoient pris à Syracuse la forme qu'elles gardèrent toujours dans la suite :
mais

dernieres lignes ne sont antérieures que de trente-six années à la premiere du regne de Gélon à Syracuse. On voit par la différence des caracteres de ces médailles, comparés à ceux de la fin du Catalogue des *Prêtresses d'Amycles*, l'impossibilité qu'il manque des époques dans cette *seconde* partie : car s'il y en manquoit quelques-unes, elle descendroit encore plus bas, & arriveroit à un tems où l'écriture étoit ~~manifestement~~ différente de ce qu'elle est ici. D'un autre côté, elle ne peut remonter plus haut, puisqu'elle ne peut être antérieure au tems où s'introduisit dans le Péloponese le dialecte dans lequel elle est écrite, & que nous avons calculé dès les commencemens mêmes de ce tems, pour en marquer les époques.

Il résulte de ceci, que la *seconde* partie de ce monument nous donne la suite des formes de l'écriture employée dans la *Laconie*, depuis le milieu de la LXIII^e Olympiade, jusqu'à la cinquante-neuvieme année après la prise de Troye ; & comme on le verra dans la suite, la premiere partie de cette même inscription, nous donne la continuation des formes de cette même écriture dans les tems encore antérieurs à cette date.

mais peu avant ce tems, elles étoient encore bien éloignées de cette forme chez les Doriens d'Amycles, & si elles parvinrent vers le tems de Gélon, à y atteindre dans cette ville, il faut que cela soit arrivé dans les 36 années qui s'écoulerent entre celle où finit le Catalogue des *Prêtresses*, & le commencement du regne de ce Prince. Tout cela nous montre encore combien peu il y avoit d'uniformité dans les caracteres dont on se servoit dans les différentes villes Grecques. Vers la LXXIII^e Olympiade ces caracteres commencerent à devenir plus constans, sans pourtant qu'on puisse affurer que jamais tous les Grecs se soient accordés sur cet article.

La première partie du Catalogue des Prêtresses, remontant par des époques liées l'une à l'autre jusqu'à la fondation du temple d'Amycles, & par conséquent au tems où l'on exécuta la statue colossale du Dieu auquel ce temple étoit dédié, nous montre qu'alors même on faisoit des ouvrages très-magnifiques, & nous apprend quel fut l'état & le génie de l'Art, près de 80 ans avant que Dédale lui donnât des principes différens de ceux qu'on suivoit avant lui. Des colonnes de forme *obélisque* servirent d'abord, comme on l'a dit ailleurs, à représenter le *Soleil* ou *Apollon*. Quand on commença à donner à ses figures les formes de la nature humaine, on confondit ces formes avec celles des *colonnes* que les peuples étoient accoutumés à prendre pour des représentations de ce Dieu : ce *signe représentatif* se maintint dans les statues dont il altéra les figures, jusqu'à ce que Dédale enseigna les moyens de se passer de lui. Le modele de l'Apollon Amycléen, ainsi que celui de la Diane Ephésienne, furent composés sur les mêmes idées, cette dernière fut encore plus bizâre par les attributs dont on la chargea. (153)

Œnomaüs

(153) Danaüs, suivant le marbre d'Aronde, aborda en Grèce vers l'an 1511 avant notre Ere, 302 ans avant le tems où le même marbre met l'époque de la prise de Troye. C'est à-peu-près 127 ans avant le tems où nous avons vû que vécut Amyclas, & celui où il bâtit le temple d'Amycles, & fit élever la statue d'Apollon en forme de colonne, dont nous parlons ici. Avant Amyclas Danaüs avoit érigé des statues de cette sorte : elles représentoient Jupiter & Diane. Ce n'étoit pas des figures placées sur des bases, comme l'entendent les interpretes Latins, mais des figures qui étoient à-la-fois des colonnes & des

Œnomaüs vécut avec les premières Prêtresses *Acacalis* & *Amymone*, nommées dans cette inscription : il construisit un palais dans la ville de Pise en Elide, dont il étoit Roi. Au tems où Pausanias voyageoit en Grèce, on montrait encore à Olympie une des colonnes de cet édifice : elle étoit toute cariée, tomboit de vétusté, & ne se soutenoit qu'au moyen des liens de fer dont on l'avoit entourée : on l'appeloit la colonne d'Œnomaüs ; son inscription assuroit qu'elle étoit seule échappée à l'incendie qui consuma le palais auquel elle appartint d'abord. (154) Il existoit donc alors un *Ordre d'Architecture*, antérieur de plus de deux siècles à celui que les Doriens apportèrent en Elide, & aux ordres Ionique & Corinthien. C'est plus de mille ans avant l'invention de l'ordre Composite par les Romains.

Laodamie fille du Roi Amyclas, qui fut la troisième des Prêtresses d'Amicyles : ne retint le sacerdoce que pendant quatre années. Elle devint mere de Triphylus dont la statue se voyoit à Delphes, parmi les offrandes faites par les habitans de Tégée en Arcadie. (155) Ce Triphylus donna son nom à une petite province de l'Elide : c'est dans

statues. Telle étoit celle de l'Apollon d'Amicyles. On voyoit ces statues de Danaüs dans Argos, près d'autres monumens consacrés par ce Prince. (Pausan. lib. ii. p. 154. Δαναὸς δὲ ταῦτα γε ἀνέθηκε, καὶ πλησίον κίονας ἐς Διὸς, καὶ Ἀρτέμιδος ἑόρῳ.) La Diane Ephésienne étoit assurément une figure de ce genre, & sans doute qu'il y en avoit un grand nombre de semblables.

(154) Pausan. lib. v. cap. xx. p. 428.

(155) Pausan. lib. x. cap. ix. p. 819.

l'Elide même que vécut Hippodamie fille d'Œnomaüs, en même tems que *Laodamie*. On montrait dans le temple de Junon à Olympie, un petit lit presque tout couvert de l'ivoire dont il étoit incrusté, & qui avoit appartenu à la première de ces deux Princeesses. (156) On est surpris de voir le luxe de ces tems si anciens, employer déjà les mêmes matieres & les mêmes incrustations, en usage chez nous il n'y a gueres plus d'un siecle.

Pélops, mari d'*Hippodamie*, vécut avec elle, dans le tems de la quatrième Prêtresse d'Amicyles, dont le sacerdoce fut de 23 ans. Ce Prince à ce que rapportoit la tradition, consacra dans Temnos une statue de Vénus, faite de myrthe femelle. (157) Il éleva le premier temple à Mercure dans le Péloponese : (158) ce Dieu, disoit-on, inventa la lyre, & fit la première avec l'écaille d'une tortue prise sur le mont Chélydore. (159) Cette montagne fait partie des monts Cyllenes qui confinent à l'Elide, où se trouve le promontoire de la *tortue* & le *golphe* du même nom, dans lequel l'Alphée se rend en entrant dans la mer. La tortue étant le symbole de l'Elide, quand Pélops donna son nom au Péloponese, (160) ce symbole devint celui de toute le pays : c'est la raison pour laquelle on le voit sur les médailles Péloponésiennes.

(156) Pausan. *lib. v. cap. xx.*

(157) Idem. *lib. v. cap. xiii. p. 408.*

(158) Idem. *lib. v. cap. i. p. 376.*

(159) Idem. *lib. viii. cap. xvii. p. 634.*

(160) Steph. de Urb. *in voce Πελοπόννησος.*

Atrée & Thyeste fils de Pélops, furent contemporains de la Prêtresse *Calisto*, qui exerça le sacerdoce d'Amycles pendant 12 ans. Ces deux freres conçurent une invincible inimitié l'un contre l'autre, à l'occasion d'un vase d'or enlevé à Atrée par Thyeste, & sur le fond duquel étoit ciselé un mouton. (161) En confirmant ce que nous avons dit du luxe de ces anciens tems, ce fait nous apprend que la *ciselure* étoit dès-lors en usage: peu après ce tems Phocus, fils d'Eacus Roi d'Egine, étant allé en Phocide, il y reçut de Jaseus son ami une bague d'or, dans laquelle étoit enchassée une *pierre gravée*. (162)

Vers la même époque, on fit les deux trépieds qu'Hérodote vit à Thebes dans le temple d'Apollon Isménien: l'un avoit été consacré par Amphytrion pere d'Hercule, comme le disoit l'inscription, & l'autre par Scæus que cet auteur croit être fils d'Hyppocoon, qui fut tué par Hercule. Ces inscriptions, dit-il, étoient en lettres *Cadméennes*; (163) d'où nous apprenons qu'à cette époque ces lettres n'avoient pas essuyé de variations.

Dédale vécut vers le tems de la Prêtresse Callirohé, dont le sacerdoce fut de 30 ans. Cet artiste, bien supérieur à tous ceux qui l'avoient précédé, donna des regles & des modeles

(161) Athen. *Deipnos*, lib. vi. p. 231.

(162) Pausan. lib. x. cap. xxv. p. 872.

(163) Herodot. lib. v. cap. lix. p. 309. "Ἰδὼν δὲ καὶ αὐτὸς Καδμήϊα γράμματα ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἰσμενίου ἐν Θηβῶσι, τῇσι Βοιωτῶν, ἐπὶ τρίποσιν τις ἐγκεκοσμημένα. Quin ipse vidi apud Thæbas Bæotias in Ismenii Apollonis templo, litteras Cadmeas in tripodibus quibusdam incisas, &c.

à la sculpture, & fut encore un grand Architecte. (164) Smilis son contemporain, devint un Sculpteur très-fameux : (165) il fit la statue de Junon à Samos & celle d'Argos ; (166) mais il ne put atteindre à la gloire de Dédale, dont tous les auteurs de l'antiquité ont fait l'éloge.

Ce doit être sous la Prêtresse Anato, qu'Endius disciple de Dédale fit en ivoire cette statue de Junon *Aléa* dont il a été parlé. (167) On voyoit de lui, dans la citadelle d'Athenes, une autre statue de Minerve, avec une inscription qui apprenoit qu'elle avoit été consacrée par Critias. (168) Les Méropides, qui les premiers imaginerent de représenter les Graces dans la main du Dieu de la Musique, sont encore plus qu'Endius ; (169) car Plutarque dit qu'ils travaillèrent au tems d'Hercule. (170) Euchir, parent de Dédale, regardé par Aristote comme l'inventeur de la *peinture*, vécut dans un tems encore antérieur à Endius, ainsi

(164) Diod. Sicul. lib. vii. p. 403 & 404.

(165) Pausan. lib. vii. cap. iv. p. 531. Εἶναι δ' οὖν τὸ ἱερὸν τοῦτο ἐν τοῖς μάλιστα ἀρχαῖον· ὃ οὐχ ἤκιστα ἀν' τις καὶ ἐπὶ ἀγαλμάτι τεκμαίροιο. ἔστι γὰρ δὴ ἀνδρὸς ἔργον Αἰγινήτου Σμίλιδος τοῦ Εὐκλείδου. οὗτος ὁ Σμίλις ἐστὶν ἡλικίαν κατὰ Δαιδάλον, δόξης δὲ οὐκ ἐς τὸ ἴσον ἀφίκετο. *Esse vero vetustissimum, ex eo ipso simulachro facile conjici possit. Est enim Smilidis Æginetæ Euclidis filii opus. Fuit Smilis Dædalo ætate, gloria multo inferior.*

(166) Athen. Ath. Leg. pro Christ. Η' ἐν Σάμῳ Ἦρα καὶ ἐν Ἀργεῖ, Σμίλιδος χεῖρες. *Quæ Sami est Juno, & Argis est Similidis manus.*

(167) Pausan lib. ii. cap. xlvii.

(168) Idem. lib. i. cap. xxvi.

(169) Plutarch. de Musica. p. 1136.

(170) Plin lib. vii. cap. lvi.

que Talus neveu de ce même Dédale. Talus inventa le *tour à potier*, au moyen duquel on put faire ces beaux vases, & dans lequel les Grecs excellèrent. (171) Ces artistes vécurent néanmoins avec Endius qui accompagna son maître en Crete, quand il fut obligé de quitter Athenes ; & l'on rapporte que Dédale forma dans cette isle une école de sculpture. (172)

(173) Endius, ou Endæus avoit fait à Erythres les statues des *Graces* & des *Heures* en marbre. (174) Hercule, dès avant le tems de cet artiste, avoit consacré dans Thèbes, près du temple de Diane *Eucléa* un lion en pierre. (175) La sculpture

(171) Diodor. Sic. *Biblioth. lib. iv. cap. xxix.*

(172) Pausan. *lib. viii. cap. liii. p. 708.*

(173) Idem. *lib. i. cap. xxvi. p. 62.*

(174) Pausan. *lib. vii. cap. v. p. 534.* "Εσι δὲ ἐν Ἐρυθραῖς καὶ Ἀθηναῖς Πολιάδος ναὸς, καὶ ἄγαλμα ξύλου μεγέθει μέγα καθήμενόν τε ἐπὶ θρόνου, καὶ ἡλακάτην ἐν ἑκατέρᾳ τῶν χειρῶν ἔχει, καὶ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς πόλον. Τοῦτο Εὐδοίου τέχνην, καὶ ἄλλοις ἐτεκμαιρόμεθα εἶναι, καὶ ἐς τὴν ἐργασίαν ὁρῶντες ἔνδον τοῦ ἀγάλματος, καὶ οὐχ ἥκιστα ἐπὶ ταῖς Χοῖρσι τε καὶ Ὀραις. Αἱ, πρὶν εἰσεῖναι, ἐσήκασιν, ἐν ὑπαίθρῳ λίθου λευκοῦ. *Est etiam Erythris ædes Poliadis Minervæ, cujus e ligno simulacrum eximia magnitudine in folio sedens, utraque manu colum tenet, capite polum gestat. Opus hoc fuisse Endæi & aliis argumentis conjecimus, tum ex toto simulachri opificio, tum vero maxime ex Græciarum & Horarum signis, quæ ex candido lapide, ante adventum meum sub Dio posita fuerant.*

(175) Pausan. *lib. ix. cap. xvii. p. 743.* Τοῦ ναοῦ δὲ τῆς Εὐκλείας Ἀρθέμιδος λέων ἐστὶν ἐμπροσθεν, λίθου πεποιημένος. ἀνασθῆναι δὲ ἐλέγετο Ἡρακλῆς. *Ante ædem Eucleæ Dianæ, Leo e lapide factus collocatus est. Dedicasse ferunt Hercules.* On trouve des statues en pierre encore bien plus anciennes chez les Grecs. Il est donc assuré qu'on en fit, non-seulement avant la guerre de Troye, mais encore dans les tems qui suivirent cette époque, jusqu'à la L^e. Olympiade. Et quand des auteurs

ture employoit donc le marbre & la pierre, même avant l'époque de la ruine de Troye. Ainsi rien n'est moins vrai que l'affertion de tant d'auteurs, qui prétendent qu'on ne fit usage du marbre & de la pierre que vers la L^e. Olympiade.

Damonasse, qui présida au temple d'Amycles pendant l'espace de 49 ans, étoit dans cet emploi quand Helene fut enlevée par Paris, dans la 39^e. année de ce sacerdoce. Cette Princesse porta dans la fuite une bague sur laquelle il y avoit un poisson gravé. (176) Ulyffe, qui dix ans après l'enlèvement d'Helene partit pour la guerre de Troye, emporta de même avec lui une bague où étoit représenté un dauphin, pareil à celui qu'on voyoit sur son bouclier. (177) Ces faits nous montrent combien la *Gravure* & la *Ciselure* étoient employées même avant cette guerre fameuse, & nous

auteurs assurent qu'on n'employa la pierre & le marbre que dans les tems qui suivirent Dipcène & Scyllis, c'est-à-dire environ 580 ans avant notre Ere, ils nous mettent dans le cas de ne pouvoir juger d'une statue qui seroit antérieure à ce tems; de ne pouvoir en reconnoître le style, & rendent impossible d'assigner les époques auxquelles des monumens bien plus anciens encore, peuvent avoir été faits : c'est empêcher de connoître les époques de l'Art, & nous mettre hors d'état d'en avoir l'histoire, sans laquelle on ne peut cependant expliquer les antiquités sur un fondement solide.

(176) Photii. *Biblioth. cod. cxc. ex Ptol. Hephest. lib. vii. p. 494.* Τοῦτον δὴ τὸν λίθον (ἀστερίτην) εἶχεν Ἑλένη, γλυφὴν ἔχουσα, αὐτὸν τὸν ἰχθῆν τὸν Πανῶ, καὶ ταύτην ἐπέχρητο τῇ σφραγίδι. Adeoque hanc Helenam lapidem (Asteritam) habuisse, insculpta Panis imagine, quo in obsignando sit usa.

(177) Plutarch *de solert. Animal. p. 985.* Ἡ δὲ Οδυσσεὺς ἀσπίς ὅτι μὲν ἐπίσημον εἶχε δελφῖνα, καὶ Στήσιχος ἰσόρηκεν. — Οθεν ἐποίησατο γλυφὴν τῇ σφραγίδι καὶ τῆς ἀσπίδος κόσμον. — Ulyssis porro scutum insigne habuisse delphinum, etiam Stesichorus scripsit. — Annulo & scuto delphinum insculpsit Ulysses.

assurent

assurent que les narrations d'Homere, au sujet du bouclier d'Achille, ne sont pas des simples fictions poétiques ; mais qu'en parlant des Arts, il rapporte les choses qu'ils étoient capables d'exécuter au tems dont il parle. Pausanias nous dit qu'on conservoit à Gnosse un bas-relief en *marbre blanc* exécuté par Dédale. Il y avoit représenté la danse décrite dans l'Iliade d'Homere : cet ouvrage fut fait par Ariane. (178) C'est dans la dixieme année de la prêtrise exercée durant 47 ans par la fille de Polydore, que Troye fut renversée par les Grecs, 945 années avant celle où l'on grava le marbre d'Arondel, & 175 ans après la premiere date de l'inscription dont nous parlons ici.

Les monumens des arts devenant trop abondans après la guerre de Troye, pour qu'on puisse les renfermer tous sous cette Chronique. De tant d'époques que nous pourrions rapporter ici, nous nous contenterons d'en indiquer quelques-unes.

C'est dans la vingt-neuvieme année du facerdoce de *Polydora*, qui étoit en charge quand les Doriens s'emparerent d'une partie du Péloponese, qu'Oxilus fit construire le temple de Junon à Olympie : car on rapportoit la fondation de

(178) Pausan. lib. ix. cap. xl. p. 793. Δαιδάλου δὲ τῶν ἔργων—εἰν.—'Αθηνᾶ παρὰ Κνωσίοις. παρὰ τούτοις δὲ καὶ ὁ τῆς 'Αριάδνης χορὸς, οὗ καὶ Ὁμηρὸς ἐν 'Ιλιάδι μνημὴν ἐποίησατο, ἐπειργασμένος ἐστὶν ἐπὶ λευκοῦ λίθου. —Ex Dædali operibus—extant & apud Gnosios Minerva. Habent iidem & Ariadnæ chorum, cujus in Iliade Homerus mentionem fecit, ex candido lapide.

cet édifice à la huitième année du règne de ce Prince en Elide : (179) il y devint Roi par le moyen des Héraclides aussitôt après leur arrivée. Ce temple, de soixante-trois pieds de hauteur, étoit décoré d'un péristyle, mais n'avoit que deux colonnes à sa face postérieure : l'architecture en étoit Dorique ; c'est le plus ancien édifice de cet ordre qui ait existé dans le Péloponèse : il fut construit 88 ans après la prise de Troie, 1121 ans avant notre Ère. L'Ordre employé dans le palais d'Ænomaus ne pouvant être le Dorique, ni par conséquent l'Ionique, le Corinthien, ou le Composite, qui ne furent découverts qu'après lui, celui que depuis on a nommé *Toscan*, doit donc avoir été employé en Grèce au moins dans le tems d'Ænomaus, vers l'an 175 avant la prise de Troie.

La statue de Junon, placée dans le temple qui lui fut élevé sous le règne d'Oxilus, représentoit cette Déesse assise sur un

(179) Pausan. lib. v. cap. xvi. p. 416. Λείπεται δὲ τὸ μετὰ τοῦτο ἡμῖν τῆς τε Ἡραὸς ὁ ναὸς, καὶ ὅποια ἐστὶν ἐν τῷ ναῷ πρέποντα εἰς συγγραφὴν. Λέγεται δὲ ὑπὸ Ἠλείων, ὡς Σκιλλούντιοι τῶν ἐν τῇ Τριφυλίᾳ πόλεων εἰσιν οἱ κατασκευασάμενοι τὸν ναὸν ὀκτὼ μάλιστα ἔτεσιν ὕψιον, ἢ τὴν βασιλείαν τὴν ἐν Ἠλιδι ἐκτῆσατο Ὀξύλος. Ἐργασία μὲν δὴ ἐστὶ τοῦ ναοῦ Δωριος κίονες δὲ περὶ παντα ἐσῆκασιν ἀντόν. Ἐν δὲ τῷ ὀπισθοδόμῳ, δρυὸς ὁ ἕτερος τῶν κίωνων ἐστὶ. Μῆκος δὲ εἰσι τοῦ ναοῦ, πόδες τρεῖς καὶ ἑξήκοντα. Τὸν δὲ ἀρχιτέκτονα ὅστις ἐγένετο, οὐ μνημονεύουσι. *Postulat jam hic locus ut ad junonis templum accedam, et quæ in eo memoratu digna sunt, stylo persequar. Primum omnium Elei tradunt Scillantios, quæ Triphylia civitas est, fanum erexisse, annis ferme viii posteaquam Elidis regnum Oxylus iniit. Totius quidem operis figura Dorica est, columnis circumquaque ambientibus : et earum quidem quæ in postico templi sunt, altera e quercu est. Porrigit se in longitudinem pedes tres et lx. Architectus qui operi præfuerit, certus nemo proditur.*

trône : une figure de Jupiter, représenté avec de la barbe & un casque sur la tête, étoit debout auprès d'elle. Le travail de ces statues étoit d'un style que Pausanias appelle *simple* ou peu *recherché* : (180) c'est le plus ancien de tous ceux que prirent les arts pour arriver à leur perfection, & ce style est particulièrement remarquable pour leur histoire, dont il fait une époque : mais ce qui peut-être mérite encore plus d'attention, c'est que ces anciennes statues, de même que beaucoup d'autres plus modernes placées avec elles, étoient d'*or* & d'*ivoire*. (181) Ainsi, quand Homere parle des figures de Mars & de Minerve, qui étoient toutes d'*or* ; (182) quand il décrit des fillons dont le revers paroissoit noir, quoiqu'ils fussent

(180) Pausan. lib. v. cap. xxvii. p. 418. Τῆς Ἡρας δὲ ἐστὶν ἐν τῷ ναῷ, Διὸς ἀγάλμα· τὸ δὲ Ἡρας καθήμενόν ἐστιν ἐπὶ θρόνῳ, παρέστηκε δὲ γένειαι τὲ ἔχων, καὶ ἐπικείμενος κυνὴν ἐπὶ τῇ κεφαλῇ. Ἔργα δὲ ἐστὶν ἀπλά· In Junonis templo, Jovis est simulacrum ; tum Junonis ipsius in throno sedens, adistit barbatus (Deus) et galea armatus, hæc et rudis opificii opera sunt.

(181) Idem. P. P. Ταὶ μὲν δὲ κατελεγμένα, ἐστὶν ἐλέφαντος καὶ χρυσοῦ. Et sunt quæ hac in parte recensui, omnia ex ebore et ruo.

(182) Homer. Iliad. lib. xviii. v. 516.

——— Ἦρχε δ' ἄρα σφιν Ἄρης καὶ Παλλὰς Ἀθήνη,
Ἄμφω χρυσεῖω, χρίσεια δὲ εἵματα ἔσθην,
Καλῶ καὶ μεγάλῳ σὺν τεύχεσιν, ὥς τε θεῶ' περ,
Ἄμφις ἀριζήλω.

——— Dux erat autem iis Mars et Pallas Minerva,
Ambo aurei, aureasque vestes induti erant,
Pulchri et Magni cum armis, sicut dii scilicet,
Utrinque perennes.

faits avec de l'or ; (183) quand enfin il dépeint une vigne du même métal, chargée de *raisins* dont la couleur étoit *noire*, dont les *échalas* étoient d'*argent*, & qu'environnoit un fossé dont l'*eau* étoit représentée avec de l'*étain*, (184) il nous fait voir que l'usage d'employer les différens *métaux* & les *émaux* mêmes, pour rendre les couleurs des objets, étoit déjà connu des Artistes : (185) ils employèrent aussi l'*ivoire* pour

(183) Homer. *Iliad. lib. xxviii. v. 548.*

Ἡ δὲ μελαίνειτ' ὀπίσθεν, αἰρηρομένη δὲ ἑώκει,
Χρυσείῃ περ ἑοῦσα· τὸ δὲ περὶ θαυμ' ἐτέτυκτο.

*Ipsum autem Novale nigricabat à-tergo, versoque-aratris simile-erat,
Aureum licet esset : hoc sane ingens miraculum effectum erat.*

(184) Homer. *Iliad. lib. xviii. v. 561.*

Ἐν δ' ἐτίθει σαφυλῆσι μέγα βρίθουσιν ἄλων.

Καλὴν, χρυσείην· μέλανες δ' ἀνὰ βότρυες ἦσαν.

Ἐσηκει δὲ καμαξὶ διαμπερές ἀργυρέησιν

Ἀμφὶ δὲ, καυομένην καίπετον, περὶ δ' ἔρκ' ἔλασσε.

Κασσιτέρου.

Posuit in eo et uvis admodum-gravatam vineam,

Pulchram, auream ; nigri autem per eam racemi erant

Stabat autem innixa-palis-ex-ordine argenteis.

Circum autem, cyaneam fossam, circum et septum duxit

Stanni.

(185) Les précédentes observations nous ont fait voir, que dès les tems antérieurs à la guerre de Troye, les Artistes employèrent dans la sculpture les bois de toute espece, la pierre, le marbre, l'ivoire, les émaux mêmes, l'or, l'argent, le cuivre, l'étain & tous les métaux. Aristote parle de deux figures, l'une en plomb l'autre en cuivre, faites par Dédale dans les isles Electrides qu'on croit être dans la mer Adriatique : l'une de ces figures représentoit Icare

pour exprimer les chairs des figures, & l'or pour en représenter les draperies.

On

filis de cet artiste fameux, l'autre le représentoit lui-même. (Aristot. de Mirab. Auscult.) Il fit aussi plusieurs statues d'Hercule dont il étoit contemporain. Celle qu'on voyoit à Sparte étoit nue & en bois : Pausanias, à propos de cette statue, observe que celles de Dédale étoient rudes & peu agréables à la vue, mais que cependant elles avoient quelque chose de majestueux. (Pausan. lib. ii. cap. iv. p. 121. Δαίδαλος δὲ ὅποσα εἰργάσατο, αὐτοπώτερα μὲν ἔστιν ἐς τὴν ὄψιν, ἐπιπρέπει δὲ ὅμως τὶ καὶ ἔνθεον τοῖσι.) C'est le Caractère nécessaire aux figures d'Hercule. Il en fit une en poix, tellement ressemblante, dit Apollodore, qu'Hercule même y fut trompé, & la prenant de nuit pour un homme, il lui jeta une pierre. (Apollod. lib. ii. cap. vi. p. 126. Ἀντὶ τούτου Δαίδαλος ἐν πίσσῃ εἰκόνα ποικιλησίαν κατεσκεύασεν Ἡρακλεῖ, ἣν νυκτὸς ἀγνοήσας Ἡρακλῆς, λίθῳ βαλὼν ἥπληξε. Hujus beneficii gratia Dædalus in picea fecit Herculi simillimam imaginem, quam de nocte ignarus Hercules, jactò lapide, ut vivam percussit.) Une autre statue d'Hercule, faite également par Dédale, se voyoit anciennement sur les confins de la Messénie & de l'Arcadie, où ce Héros avoit porté ses conquêtes : (Pausan. lib. viii. cap. xxiv. p. 670.) enfin, il y en avoit une dans Thebes en Béotie, où rien ne devoit être plus connu que la figure d'Hercule, puisqu'il étoit né & qu'il vécut long-tems dans cette ville. Ainsi toutes ces figures, comme celle d'Icare, & celle que Dédale fit de lui-même, étoient les portraits de ceux qu'elles représentoient : on les avoit imitées d'après nature, & l'art d'exprimer les ressemblances étoit connu dès le tems de Dédale. Long-tems avant l'exil des Bacchiades, qui furent chassés de Corinthe par Cypselus, vers la XXX^e Olympiade, le Sculpteur Théodore de Samos, qui avec Rhœceus inventa la Plastique, (Plin. lib. xxxv. cap. xii.) fit en bronze son propre portrait, dont la ressemblance, dit Pline, étoit admirable (Plin. lib. xxxiv. cap. viii. Theodorus—ipse se ex ære fudit, præter similitudinem mirabilem fama magnæ subtilitatis celebratus.) Cet artiste, qu'on dit avoir vécu au tems de Polycrate tyran de Samos, mais qui lui fut bien antérieur, puisqu'il travailla long-tems avant l'expulsion des Bacchiades, vivoit, comme nous le montrerons dans la suite, avant la première Olympiade, 131 ans après le tems où le marbre d'Arondel met l'époque d'Homère. On faisoit donc bien avant Homère, & peu après lui, des portraits en pierre

On voit cette pratique dans les anciennes statues de Jupiter

pierre & en bronze ; ainsi, l'on ne peut pas douter qu'on n'en ait fait de son tems. Cependant, Pline dit très-expressément, que dans celui où il écrivoit, on n'avoit pas le portrait d'Homere, & que les têtes données alors pour représenter celle de ce Poëte, étoient faites d'imagination. (Plin. lib. xxxv. cap. xi. p. 213.) *Quin imo etiam, quæ non sunt, finguntur, pariuntque desideria non traditi vultus, sicut in Homero evenit.*) Pline reconnoit par-là, que de son tems on faisoit des têtes auxquelles on donnoit le nom d'Homere, que cependant ces têtes ne le représentoient pas tel qu'il fut effectivement, mais tel qu'on se figuroit qu'il pouvoit avoir été. Cette maniere de suppléer à des portraits véritables impossibles à trouver, par des portraits faits pour rappeler l'idée de ceux qu'ils représentoient, fut d'abord employée à Rome par Asinius Pollion. (Plin. lib. xxxv. cap. viii. *Asinii Pollionis hoc Romæ inventum, qui primus Bibliothecam dicando, ingenia hominum rem publicam fecit.*) Ce récit feroit croire que Pollion inventa les portraits factices, & que le premier, il ouvrit une *Bibliothèque publique* : mais le discours de Pline ne regarde que Rome : car il ajoute ensuite, qu'il ignore si cette invention n'avoit pas été déjà employée par les Rois d'Alexandrie & de Pergame, pour décorer les Bibliothèques qu'ils formerent à l'envi les uns des autres, des portraits de ceux dont elles contenoient les ouvrages. (*An priores Alexandriæ et Pergami Reges, qui Bibliothecas magno certamine instituere, non facile dixerim.*) Bien que cet auteur ne pût décider cette question, il étoit cependant assuré que les portraits qu'on supposoit être ceux d'Homere, étoient des portraits d'invention. Toutes les recherches de Pomponius Atticus & de Varron, le plus savant des Romains, n'avoient pu leur faire découvrir un véritable portrait d'Homere : on s'étoit cependant donné toutes les peines possibles pour ramasser ces sortes de monumens : Atticus avoit recueilli un volume entier de portraits des hommes illustres ; Varron publia plusieurs volumes, dans lesquels il en avoit réuni jusqu'à sept-cent, tous pris d'après nature : (*Non passus intercidere figuras, aut vetustatem ævi contra homines valere.*) il y joignit leurs noms, & en quelque façon leurs images. (*Non hominibus tantum septingentorum illustrium, sed aliquo modo imaginibus :*) & ce qui doit paroître plus singulier, c'est que Pline assure que Varron avoit répandu ces portraits par toute la terre, afin qu'existant par-tout, chacun pût les renfermer chez soi. (*Verum etiam in*

pitier & de Junon, conservées dans le temple consacré à cette
Déesse

omnes terras misit, ut presentes esse ubique et claudi possent) C'est tout ce qu'on eût pu faire & dire, si la *Gravure des estampes* eût été inventée.

Les efforts inutiles de deux hommes tels qu'*Atticus & Varron*, pour se procurer un véritable portrait d'*Homere*, prouvent bien qu'il n'en existoit pas de leur tems : ainsi, tous ceux que nous possédons à présent, doivent être du genre de ces portraits dont *Pline* fait mention, *ils feignent ce qui n'est pas, quæ non sunt finguntur*, & ne laissent pas d'être ceux dont on se servoit pour suppléer au manquement des portraits d'*Homere*. Ce sont des figures de *convention*, comme l'étoient celles des Dieux : mais quoiqu'on n'ait assurément pas fait ces figures d'après les Dieux, on ne laissoit pas d'y reconnoître leur caractère fondé sur celui que leur donnoit la *Mythologie* ; elles exprimoient l'idée qu'on avoit des êtres qu'elles devoient représenter, & les titres qu'on leur donnoit ; les figures d'*Homere* exprimoient de même l'idée qu'on avoit de l'auteur des Poèmes qui nous restent de lui, & la qualité de Prince des Poètes qu'on lui donnoit.

Quelques antiquaires ont conclu du discours de *Pline*, qu'au tems où vécut *Homere*, on ne faisoit pas encore des portraits : comme si l'on n'eût pû alors en faire, sans pourtant avoir fait celui d'*Homere*. Des raisons tirées de son histoire montrent qu'en effet on n'en fit pas. Sa grande réputation acquise long-tems après lui, ne l'empêcha pas d'être, un des hommes du monde les plus malheureux. “ La fortune, non contente de l'avoir privé de la
“ vue, pour ajouter à son malheur un nouveau genre de calamité, l'accabla de
“ misere, & le força de mendier sa subsistance, & d'errer presque par-tout.” (*Pausan. lib. ii cap. xxxiii. p. 189. Εἰ δὲ Ὅμηρον μὲν προδιεφθαρμένον τοὺς ὀφθαλμοὺς, ἐπὶ τοσούτῳ κακῷ κακὸν δεύτερον πέναι πίεζουσα ἐπὶ πᾶσαν γῆν πτωχεύοντα ἤγε.*) Il trouva depuis sa mort des hommes qui lui eleverent des statues & des temples ; mais il n'en trouva pas de son vivant qui lui donnassent de quoi vivre. La sublimité de son Génie ne put lui procurer un asile, dans ces mêmes villes qui se disputèrent l'honneur de l'avoir vu naître : elles frapperent des monnoies avec son effigie ; ces monnoies porterent son nom, (*Strab lib. viii. p. 646. Καὶ δὲ ἡ νομισμὰ τι χαλκοῦν παρ' αὐτοῖς Ὀμηρεῖον λέγεται.*) mais il n'en posséda jamais ; il vécut & mourut dans une excessive pauvreté. N'étant presque pas connu
de

Déesse dans le bois d'Olympie. Ce luxe des arts, cette recherche

de ses contemporains, personne ne s'avisa de se procurer le portrait d'un homme si peu regardé. Lui seul paroît avoir eu le sentiment de son mérite ; il nous a laissé son portrait dans ses sublimes poèmes, jamais il n'eût pu en payer la façon aux artistes qui l'eussent fait. Dans une épigramme qu'on lui attribue, il implore l'assistance des *Potiers de terre*, il fait des vœux pour la réussite & la vente de leurs ouvrages, (*Ep. xiv. Εἰ μὲν δώσετε μισθὸν, αἰείσω ὦ κεραμῆες.*) & les menace d'attirer des malheurs sur leurs travaux, s'ils ne lui donnent pas la récompense qu'ils lui ont promise. A peine étoit-il estimé de cette sorte d'ouvriers. Lycurgue voyageant dans l'isle de Crete, fut, dit Plutarque, le premier qui recueillit quelques-uns des poèmes d'Homere, & qui les publia. " Leur nom même étoit à peine connu des Grecs : on en trouvoit difficilement quelques fragmens, répandus en divers endroits, & dont on faisoit peu de cas." (Plutarch. *in Lycurg.* p. 41. Ἦν γὰρ τις ἤδη δόξα τῶν ἑπῶν αἰμαυρὰ παρὰ τοῖς Ἑλλήσιν. ἐκέκνηντο δὲ οὐ πολλοὶ μέρη τινὰ σποραδὴν τῆς ποιήσεως ὡς ἔτυχε διαφερομένης. γνωρίμην δὲ αὐτὴν καὶ μάλιστα πρῶτος ἐποίησε Λυκούργος.) Cependant Lycurgue ne rassembla pas tous les ouvrages d'Homere, puisque près de trois siècles après lui, Pisistrate prit soin de les réunir, car alors ils étoient encore dispersés, (Pausan. *lib. viii. cap. xxvi. p. 594. Πεισίστρατον δὲ ἡνίκα ἔπη τὰ Ὅμηρου διεσπασμένα τε καὶ ἀλλεχοῦ μνημονεύμενα ἡθροίζετο, ἢ αὐτὸν Πεισίστρατον, ἢ τὸν τινὰ ἐταίρων, μεταποιῆσαι τὸ ὄνομα ὑπὸ ἀγνοίας.*) & de les corriger avec quelques-uns de ses amis : Pisistrate ouvrit dans Athenes la première Bibliothèque publique qu'aient eue les Grecs : ce fut alors qu'il put y placer les œuvres d'Homere, qui de son tems parvinrent à toute la réputation qu'elles ont eue depuis. L'estime qu'elles acquirent à leur auteur, dut faire desirer d'en avoir le portrait, & je soupçonne que ce fut vers le siècle de Pisistrate, c'est-à-dire peu après la LV^e. Olympiade, que l'on commença à faire ces têtes *idéales* auxquelles on donna le nom d'Homere. Il est assuré que déjà l'on faisoit à cette époque des figures *idéales*, dans lesquelles entroient les formes de deux têtes différentes sans se nuire les unes aux autres, suivant la méthode dont nous avons donné ailleurs les raisons : telle fut la figure par laquelle on disoit que Pisistrate lui-même fut représenté sous les traits de Bacchus ; (Athenæ. *Deipnos. lib. xii. p. 533. Ὁ δὲ Πεισίστρατος καὶ ἐν πολλοῖς βαρυς ἐγένετο, ὅπου καὶ τὸ Ἀθήνησι τοῦ*

cherche dans les matieres qu'ils employoient, tandis que leur style

του Διονύσου πρόσωπον ἐκ ενου τινὲς φασὶν εἶναι εἰκόνα.) celles d'Homere sont de ce genre, comme nous le montrerons ci-après.

Vers le milieu du dernier siecle, on découvrit un bas-relief en marbre, dont la sculpture représente l'*Apothéose* d'Homere. Ce monument exécuté par ARCHÉLAUS de PRIENE FILS D'APOLLONIVS, est maintenant à Rome, dans le palais du Conétable Colonne. On l'a trouvé vers le dixieme mille de la voie Appienne, dans un endroit appelé les *Fratochie*. C'étoit l'ancienne *Bovilles* : il existe beaucoup de ruines de cette ville, parmi lesquelles on croit reconnoître celles d'une maison de l'Empereur Claude ; & comme le marbre d'Archélaüs de Priene fut déterré de ces ruines, Mr. l'Abbé Winckelmann en conclut qu'on peut supposer qu'il fut fait au tems de ce Prince. (*Histoire de l'Art chez les Anciens. T. II. p. 201.*) Rien n'est moins fondé que cette opinion ; car le bas-relief dont il s'agit, paroissant avoir été apporté d'ailleurs, comme tant d'autres ouvrages Grecs dont les Romains remplirent leurs maisons de campagne, il pourroit être d'un tems antérieur au regne de Claude. Mais dans cette supposition même, il est assuré qu'il nous conserve la forme qu'on donnoit aux têtes d'Homere vers le tems de Pline, & que c'est cette même forme de têtes que cet auteur dit avoir été faite d'imagination. L'importance de ce monument nous engage à l'expliquer : on en peut voir ici la représentation à la *Planche XXVII.* ; elle est gravée d'après celle qu'à publiée le Pere Montfaucon, (*Antiq. Expliq. T. V. part. 1^{re}. p. 168. Pl. LXXX.*) son dessin, quoique peu exact, suffit cependant à cet objet.

La partie inférieure du bas-relief d'Archélaüs de Priene, représente un temple. Son enceinte est marquée par des pilastres quarrés employés à soutenir une espee de tapisserie ou de voile, pareil à ceux qu'on voyoit à Ephese dans le fond du temple de Diane, & dans celui d'Olympie. (Pausan. *lib. xii. p. 405. cap. v.*) Le voile de ce dernier, qu'on tenoit toujours déployé, étoit d'une étoffe de laine teinte en pourpre de Phénicie, & brodée suivant la maniere des Assyriens ; Antiochus Roi de Syrie en avoit fait présent à Jupiter Olympien. Ptolémée Philopator fit élever un temple en l'honneur d'Homere : ce Poëte y étoit représenté assis, on avoit mis autour de lui les villes qui se disutoient la gloire de l'avoir vu naître. (Æli. Var. Hist. *lib. xiii. cap. xxii.* Πτολεμαῖος ὁ Φιλοπατορ,

style étoit encore très-simple & très-négligé, prouvent combien,

Φιλοπατῶρ, καταισκευάσας Ομήρῳ νεῶν, αὐτὸν μὲν καλῶς ἐκαίθισε κύκλῳ δὲ τὰς πόλεις περιέστησε τοῦ ἀγάλματος, ὅσαι ἀντιποιοῦνται τοῦ Ομήρου.) On voit au côté gauche de ce bas-relief deux Génies ailés; l'un porte un *modius* sur la tête, l'autre paroît frapper un instrument ou *plateau* de cuivre, qu'il tient d'une main, avec un bois qu'il tient de l'autre. C'étoit une maniere d'applaudir ou d'acclamer. L'inscription nous apprend que cette figure représente le *tems*, ΚΡΟΝΟΣ : il semble applaudir & confirmer les louanges que tous les peuples se sont accordés à donner au plus grand Poëte de l'Antiquité. Le Génie de la *terre* ou du *monde*, ΟΙΚΟΤΜΕΝΗΣ, reconnoissable au *modius* placé sur sa tête, pose une nouvelle couronne de laurier sur la tête d'Homere, qui déjà porte un *Diadème* formé d'une *bandelette*, ταινίαι. Assis sur un trône, il a près de lui deux figures qui représentent l'*Iliade*, ΙΛΙΑΣ, & l'*Odyssée*, ΟΔΥΣΣΕΙΑ. La premiere tient un *sceptre* & une *épée* : cet attribut marque les *guerres* chantées dans l'*Iliade*; la sublimité de ce poëme est indiquée par le *sceptre* que tient la figure destinée à le représenter. Celle de l'*Odyssée*, dont la composition est d'un genre moins *sublime*, semble pour cette raison moins *apparente* : elle tient l'*Aplustre* ou l'ornement d'une poupe de navire, pour marquer les *erreurs* ou la *navigation* d'*Ulysse*, qui font le sujet de ce poëme.

Homere tient d'une main le *volume* où sont les ouvrages qui lui méritèrent l'honneur de l'*Apothéose*; de l'autre il porte le *sceptre* de la Poésie. Cet attribut exprime le titre de *Prince* ou *Chef* des Poëtes, qui lui fut donné par les Argiens, & qu'on trouve dans les anciens auteurs. Deux *Rats*, sculptés à côté du *marcchepied* sur lequel il s'appuye, marquent la guerre de ces animaux avec les *Grenouilles*, ingénieusement décrite dans la *Batrachomimachie*, dont malgré le sentiment de Proclus, plusieurs ont cru qu'Homere étoit l'auteur.

La *Fable*, l'*Histoire*, la *Poésie*, employées avec tant de succès dans les ouvrages d'Homere, la *Tragédie*, qui peint les effets funestes des passions, les revers de la fortune, les malheurs des Héros & des Rois, la *Comédie*, qui montre les ridicules des hommes, & confond les vices en les livrant à la plaisanterie, sont *personifiées* dans ce bas-relief : elles y paroissent réunies pour offrir un sacrifice au Poëte, qui a si heureusement emprunté ce qu'elles ont de mieux, &

bien, ils étoient éloignés, au tems où regna ce luxe, de celui
où

l'a fait passer dans ses vers immortels. Les noms de ces êtres nouveaux, à qui l'artiste a donné des corps, sont écrits sous les figures faites pour les représenter. ΜΥΘΟΣ, la FABLE, marque l'invention dont les poèmes ne peuvent se passer. Comme son nom est *masculin* dans la langue Grecque, elle paroît ici sous la figure d'un jeune garçon, qui se retourne vers Homère : il tient un vase avec une *patere*, & semble se préparer à faire une libation sur l'autel placé près de lui. Un *Bœuf* représente la victime destinée au sacrifice.

L'HISTOIRE, ΙΣΤΟΡΙΑ, étant le fondement & la source de l'intérêt que les Grecs trouvoient dans l'*Iliade* & l'*Odyssée*, répand l'encens sur l'autel consacré à leur auteur. Cet autel est orné de guirlandes, comme en un jour de fête solennelle. La POÉSIE, ΠΟΙΗΣΙΣ, qui anime les écrits d'Homère, qui peint tout ce qu'il veut exprimer, qui vivifie tout ce qu'il dit, est ici à la suite de l'*Histoire* : elle élève deux flambeaux, pour montrer qu'elle chauffe & répand la lumière sur les narrations historiques de ses deux poèmes.

La TRAGÉDIE, ΤΡΑΓΩΔΙΑ, dont les premières idées furent puisées dans les ouvrages d'Homère, vient après la *Poésie* : elle élève le bras & la main pour acclamer le nouveau Dieu. Enfin la COMÉDIE, ΚΩΜΩΔΙΑ, qui paroît suivre la *Tragédie*, imite ses acclamations en faisant un geste semblable : moins élevée dans sa stature, moins somptueuse dans ses habits, au lieu du *Diadème* ou du *voile* que la *Tragédie* porte sur la tête, la *Comédie* n'a sur la sienne que le *Κεκρυφαλλον*, ou la *coëfure* ordinaire du peuple ; plus humble dans son maintien, elle semble moins recherchée dans ses vêtements, comme elle est moins élevée dans son style, & moins impétueuse dans sa marche : elle exprime dans ce bas-relief le *Margitès* d'Homère, dont il n'existe plus que trois vers. (*Mém. de l'Acad. T. XXIX. p. 55.*) Aristote dit à propos de ce poème, “ qu’Ho-
“ mere occupe le premier rang dans le genre sérieux, non-seulement parce
“ qu’il a bien écrit, mais parce que dans le grand & le sublime, il a conçu mieux
“ que personne l’imitation *dramatique* : il fut aussi, ajoute cet auteur, le premier
“ qui donna l’idée de la *Comédie*, en changeant en *plaisanterie* les piquantes
“ railleries des Poètes plus anciens que lui ; car le *Margitès* est à la *Comédie* ce
“ que l’*Iliade* & l’*Odyssée* sont à la *Tragédie*.” (*Arist. Poet. cap. iv.*) Ce poème étoit ce que sont la *Secchia rappita* du Tassoni, & l’*Hudibras* de Butler, par
rapport

où ils furent inventés. On trouve encore dans l'Inde, dans le

rapport à la *Gierusalemme liberata* & au *Paradis perdu* du Tasse & de Milton. Le *Margitès* d'Homere, ainsi que le *Scholasticus* des *Facéties* d'Hiérocles, étoit un *sot*, dont le nom servit dans la suite pour désigner un *imbécille*, comme le *Tartuffe* de *Moliere* nous sert à présent à caractériser un *hypocrite*. Homere disoit de son *Margitès* qu'il savoit beaucoup de choses, mais qu'il les savoit toutes mal. Ὡς αἶρα πολλὰ μὲν ἔργα, κακῶς δ' ἐπίστατο πάντα. Platon qui nous a conservé ce vers, (*Alcibiade* ii.) prétend que la science de *Margitès* étoit un malheur pour lui, parce qu'elle le trompoit, & lui faisoit croire qu'il savoit ce qu'il ne savoit pas.

Cinq figures, moins grandes que les précédentes, terminent la partie inférieure du bas-relief où est représentée l'Apothéose d'Homere. Ces figures représentent la *Nature*, ΦΙΣΙΣ, la *Vertu*, ΑΡΗΤΗ, la *Foi*, ΠΙΣΤΙΣ, la *Mémoire*, ΜΗΜΟΡΙΑ, enfin la *Sagesse*, ΣΟΦΙΑ. Elles expriment d'une part les *qualités* qu'on peut acquérir par la lecture des livres d'Homere : telles sont la *Vertu*, la *Discrétion* ou la *Foi*, & la *Sagesse* ; & d'un autre côté celles qui contribuent au mérite des ouvrages de ce grand Poète : telles sont l'imitation de la *Nature*, & le récit des faits dignes d'être conservés dans la *Mémoire* des hommes. La *NATURE*, si fidèlement copiée par Homere, est ici représentée par la figure d'un jeune homme, qui tend la main à la *Foi* comme pour recevoir ses instructions. Celle-ci porte le doigt sur la bouche : ce geste étoit chez les anciens celui du *Secret* & du *Silence*, (*Plutarch. in Isid. & Osirid. p. 378. Διὸ τῷ σώματι τὸν δάκτυλον ἔχει προσκείμενον ἔχεμυθίας καὶ σιωπῆς σύμβολον.*) qu'on promettoit avant d'être admis dans les *Mysteres*. La *Foi* est ici représentée comme l'étoit l'*Harpocrate* des Grecs & des Egyptiens : ceux-ci plaçoient quelquefois ce Dieu sur la fleur du *Persea*, spécialement consacré à *Isis*, parce que les feuilles de cette plante étoient l'emblème de la *langue*, & son fruit l'emblème du *cœur*. (*Plutarch. in Isid. & Osirid. Τῶν δ' ἐν Αἰγύπτῳ φυτῶν μάλιστα τῇ θεῷ κατεργασθαι λέγουσι περσεῖαν, ὅτι καρδία μὲν ὁ καρπὸς αὐτῆς, γλῶττι δὲ τὸ φύλλον ἔοικεν.*) L'*Angerona* des Romains, étoit aussi représentée de la même façon : (*Macrob. Saturnal. lib. iii. p. 175-176. Deum ignotum in cujus tutela urbs Roma est, sunt qui putant Angeronam, quæ digito ad os admoto silentium denuntiat.*) Le doigt mis sur la bouche de cette Déesse, indiquoit le profond *secret* qu'on devoit garder sur le nom de la Divinité tutélaire

le Japon, & même chez les Tartares, qui n'ont pas perfectionné

de Rome. Dans la figure de la Foi, ce même geste marque le *secret* qu'on devoit garder pour les choses *sacrées*. C'étoit pour avertir du *silence* recomandé à cet égard, qu'on plaçoit des sphinx au-devant des temples, ou qu'on mettoit dans leur intérieur des figures d'Harpocrate : voilà d'où vient qu'Orphée, regardé comme l'instituteur des *Mysteres* d'Hécate, fut représenté sur l'*Hélicon* avec la figure du *Mystere* près de lui : (Pausan. lib. ix. cap. xxx. p. 768. Ὀρφεὺς δὲ τῷ Θρακί πεποιήται μὲν παρὲς ὥσα, αὐτῷ ΤΕΛΕΤΗ, πεποιήται δὲ περὶ αὐτὸν λίθου τε καὶ χαλκοῦ θηρία αἰκούνοντα ἄδοντος. *Thracio quidem Orphæo adfistit MYSTERIUM: circumstant canentem feræ in marmore et ære expressæ.*) & nous avons fait observer sur le fond du vase de Barberini, une figure d'Orphée en habit de sa nation, comme Pausanias le désigne dans le passage précédent, mais qui, au lieu d'avoir le *Mystere* auprès de lui, le représente par le geste de sa main, qui est le même que celui d'*Angerona*, & de la figure de la Foi ici représentée par Archélaus de Priene. La connexion de toute ces choses assure le sens que nous leur donnons ici, & l'autorité des auteurs anciens, s'accorde avec celle des monumens, pour garantir ce que nous en avons dit ailleurs.

La VERTU se tient à côté de la Foi ; l'une est toujours compagne de l'autre : elle élève la main, pour applaudir à la déification d'un Poète, dans les ouvrages duquel les anciens prétendoient trouver tous les principes de la VERTU. L'on a observé que l'autorité d'Homere est plus souvent citée dans le *Digeste*, que celle de tous les Philosophes de la Grèce pris ensemble. (Mém. de l'Acad. T. XXV. p. 197.) La MEMOIRE, ici représentée par la figure la plus éloignée, est placée derrière toutes les autres : elle contemple le Poète dont les vers étoient l'objet principal de l'étude des anciens, dont les maximes étoient les guides de leurs actions, & que la plupart d'entr'eux regardoit comme les conseils de la Philosophie même. Voilà pourquoi la SAGESSE, ainsi que la MEMOIRE, est représentée dans l'action de regarder Homere, avec une attention qui semble marquer l'intérêt qu'elle prend à lui. Elle a le menton appuyé sur sa main : c'est le geste de la pudeur & de la modestie ou de la connoissance de soi-même, qui est la source de toute sagesse.

L'endroit où l'on suppose être représentée l'*Apothéose* d'Homere, est au pied d'une montagne prise par Kircher pour l'*Olympe* & par Couper pour le *Parnasse* : ce n'est ni l'un ni l'autre, mais l'*Helicon*. Ce mont de la Béotie étoit regardé comme

tionné la sculpture, cette même recherche dans les matieres
qu'ils

comme le séjour des Muses ; elles en prenoient le nom d'*Héliconides* : on y voyoit leurs statues faites par Cépisodote, Strongylion & Olympioſthenes. (Pausan. lib. ix. cap. xxx. p. 767.) L'*Helicon* étoit la plus agréable de toutes les montagnes de la Grèce, pour la bonté de son terrain, & la beauté de ses arbres. (Pausan. lib. ix. cap. xxviii. p. 663.) Là couloit la fontaine *Aganippide*, près du chemin par lequel on alloit dans le bois sacré des Muses ; l'*Hippocrène* étoit une autre des fontaines de l'*Hélicon*, & le *Permesse* en descendoit pour aller se rendre dans le lac *Copaïs* près d'Haliarte. (Strab. lib. ix. p. 407.) Le village d'*Ascra*, où naquit Hésiode, se voyoit à la droite de cette montagne. Des vers attribués à cet ancien Poëte, supposent qu'il en chanta dans le temple de Délos en concurrence avec Homere ; (Ἐν Δήλῳ τότε πρῶτον ἔγω καὶ Ὅμηρος, αἰοῖδοι μέλπομεν.) le marbre d'Aropdel le fait paroître 41 ans avant le tems où parut ce dernier. (Marm. Oxon. Epoc. XXVII & XXVIII.) Ces époques me semblent marquer celles de la mort des deux hommes célèbres dont elles parlent : étant parvenus tous deux à un âge très-avancé, elles supposent qu'ils furent contemporains. On a rassemblé leurs figures dans le bas-relief qui représente l'Apothéose d'Homere : elles sont encore réunies dans la peinture d'un très-beau vase trouvé en Sicile, & maintenant conservé dans le *Musæum Britannique*.

Hésiode ayant remporté à *Chalcis*, en Eubée, le prix de la Poésie, consacra sur le mont *Hélicon* le trépied qu'il obtint en cette occasion. (Pausan. lib. ix. cap. xxxi. p. 771. Ἐν δὲ τῷ Ἑλικῶνι καὶ ἄλλοι τρίποδες κεῖνται, καὶ ἀρχαιότατος ὃν ἐν Χαλκίδι λαβεῖν τῇ ἐπ' Εὐρίπω λέγουσιν Ἡσιόδον νικῆσαντα ὡδῇ.) La représentation de ce trépied, avec son couvercle ou sa courtine, se voit sur le bas-relief d'Archelaüs de Priene : & la figure représentée debout devant ce trépied, est celle d'Hésiode même qui le consacra aux Muses. Le volume qu'il tient d'une main, est semblable à celui qu'on montrait sur l'*Hélicon* : il étoit écrit sur une lame de plomb ; le tems avoit effacé une grande partie de ses lettres, quand Pausanias l'examina. Il ne contenoit que le poëme des *Œuvres* & des *Jours*, qui s'est conservé jusqu'à nous. (Pausan. lib. ix. cap. xxxi. p. 771. Καὶ μοι μόλις βδαν εἰδείκνυσαν ἔνθα ἡ πῆγῃ, τὰ πολλὰ ὑπὸ τοῦ χρόνου λελυμασμένα· γέγραπται δὲ αὐτῷ τὰ Ἔργα.) Les Béotiens des environs de l'*Hélicon*, fondés sur une tradition de leurs ancêtres, nioient qu'Hésiode eût laissé les autres ouvrages qu'on lui attribuoit alors, comme

qu'ils employent aux statues de leurs Dieux, & cette même
négligence

comme on le fait encore aujourd'hui; ils ôtoient même le *Praemium* des *Œuvres* & des *Jours*, & ne faisoient commencer ce livre que là où il parle de la *diffension* entre les hommes. (Βαιωτῶν δὲ οἱ περὶ τὸν Ἑλικῶνα οἰκοῦντες παρειλημμένα δόξη λέγουσιν ὡς ἄλλο Ἡσίοδος ποιῆσαι οὐδεν ἢ τὰ Ἔργα. καὶ τούτων δὲ τὰ ἐς τὰς Μούσας ἀφαιροῦσι προοίμιον, ἀρχὴν τῆς ποιήσεως εἶναι τὸ ἐς τὰς Ἑρίδας λέγοντες.) A travers un fort grand nombre de statues répandues par-tout sur l'Hélicon, on remarquoit celle d'Hésiode. Il étoit représenté assis, ayant une cythare appuyée sur ses genoux, ce qui cependant n'étoit pas son usage, car il avoit coutume, dit Pausanias, de chanter ses vers en tenant une branche de laurier à la main. Comme ce n'est pas la statue, mais la personne même de ce Poète qu'on a voulu représenter ici, on l'a mis debout & sur la base du trépied, pour montrer qu'il le consacra dans cet endroit. L'artiste s'est habilement servi de cette circonstance pour déterminer le lieu de la *scene* où il a placé ses figures, & montrer qu'elle se passe sur l'Hélicon, & vers les bords du Permesse qui baignoit le pied de cette montagne. C'étoit assurément l'endroit le plus convenable pour y représenter l'Apothéose d'un Poète.

Il y avoit sur le mont Hélicon un *Antre*, dans lequel étoit placée une petite statue de l'ancien Linus, (Pausan. lib. ix. cap. xxix. p. 766. Ταύτης τε οὖν εἰκὼν καὶ μετ' αὐτὴν Λίνος ἐστὶν ἐν πέτρᾳ μικρᾷ σπηλαιῶ τῷ τρόπῳ ἐργασμένη.) Cet *Antre* se voit ici, près du trépied d'Hésiode. Les deux Muses qui l'occupent ont entr'elles une sorte de cône, dans lequel on peut reconnoître le *bonet*, que les anciens ont coutume de donner aux figures d'Ulysse; l'intention de l'artiste a été d'exprimer par-là l'*Odyssée*, dont Ulysse est le Héros, & l'*Arc* avec le *carquois* & les *lanieres* qui servoient à l'attacher, placés près de ce *bonet*, me semble marquer l'*Iliade*. Ces attributs sont entre les deux Muses qui présiderent aux deux principaux poèmes qu'Homere ait composés. L'une de ces Muses semble répondre à son invocation; elle *chante*, en s'accompagnant de la lyre, la fatale *colere* d'Achille fils de Pelée; & les *malheurs* dont elle fut la cause pour les Grecs. C'est *Calliope*, ΚΑΛΛΙΟΠΗ au nom de laquelle on a joint le mot ΠΟΙΗΜΑ, dans une des peintures trouvées à Herculaneum, pour montrer qu'elle présidoit au poème *Epique*. (Pitt. d'Hercol. T. II. Tav. IX.) Cette Muse tient ici le *Plectrum*, avec lequel on touchoit les cordes de la lyre: ses yeux regardent le ciel,

négligence dans ce qui devroit être l'objet principal de leurs artistes :

ciel, son action, sans être plus grande, paroît néanmoins plus animée, plus majestueuse, & plus sublime que celle de la Muse qui l'accompagne. Celle-ci est dans l'attitude de *Dire* les choses écrites dans un livre qu'elle tient de la main gauche, le geste de la droite marque qu'elle *Récite*; l'action & l'attitude de *Calliope*, me semblent répondre à l'invitation *Αἶδε Θεά, Δέσση chantez*, employée au commencement de l'*Iliade*, au lieu que l'action & l'attitude de cette seconde Muse, me paroît répondre d'avantage à l'invitation de l'*Odyssée*, *Μοῖ ἔννεπε, Μοῦσα, Dites moi Muse*. L'une plus *Enthousiaste*, élève la tête & semble voir ce qu'elle annonce, l'autre plus tranquille paroît rappeler à sa mémoire ce qu'elle récite. Elle dit quel fut cet homme plein de ressources, qui long-tems errant, après avoir renversé la sacrée ville de Troye, vit grand nombre de villes habitées par des peuples différens, dont il connut les mœurs. C'est *CLIO*, cette Muse célébroit aussi les actions des hommes, & des Héros, (*Horat. Od. Quem virum aut Heroa Lyra vel acri Tibia sumes celebrare Clio.*) Dans une peinture antique, elle est appelée *ΚΛΕΙΩ ΙΣΤΩΡΙΑΝ*, (*Pitt. d'Hercol. T. II. Tav. II.*) pour marquer qu'elle présidoit à l'*Histoire*: & comme la première de ces Muses indique celle qui inspira l'*Iliade*, cette dernière désigne la Muse, qui inspira l'auteur de l'*Odyssée*; la conduite de ce poème, tient plus de l'*économie* de la narration, que ne fait celle de l'*Iliade*: tout étant en action dans celle-ci, & presque tout étant en discours dans l'*Odyssée* l'une s'approche bien plus du genre *Dramatique*, comme l'observe Longin, (*De sublimit. Ὅλον τὸ σωμάτιον δραματικὸν ὑπεξήσατο ἢ ἐναγωνιον, τῆς δὲ Ὀδυσσεΐας τὸ πλεον διηγηματικόν.*) & l'autre du genre de l'*Histoire*. Je crois découvrir ici que l'Artiste dans cette partie du bas-relief, comme dans celle où il a représenté l'Apothéose d'Homere, s'est appliqué à caractériser ses deux principaux poèmes; & peut-être qu'en représentant dans un *Antre* les deux Muses qui y présiderent, il eût en vue de rappeler l'idée de l'*Antre* situé à la source du *Mèles*, dans lequel on disoit qu'Homere composa ses ouvrages.

La figure qui s'appuye près de ce *Grote*, comme pour écouter les Chants de *Calliope*, & les *Récits* de *Clio*, doit être celle de *POLYMNIE*: l'inscription mise sous cette Muse, dans la peinture d'Herculanum, est *ΠΟΛΥΜΝΙΑ ΜΥΘΟΥΣ*; (*Pitt. d'Hercol. T. II. Tav. VII.*) elle présidoit à la *Fable*: & comme la figure de fable *personifiée*, est placée devant celles d'Homere, & celles

artistes : ils font des monstres, mais ils les font en or & en ivoire,

des deux poèmes dont les noms sont écrits dans la partie inférieure de ce bas-relief, ainsi la Muse qui présidoit à la fable est, dans cette autre partie, représentée devant celles qui présiderent à ces mêmes poèmes. L'ordre de choses, qu'on apperçoit dans cette composition, nous montre que toutes les figures représentées ici, ainsi que celles de la partie inférieure, expriment l'influence que toutes les Muses, eurent sur les ouvrages d'Homere. C'est une maniere d'en faire l'éloge en montrant qu'ils sont en quelque sorte les ouvrages mêmes de ces Déeses. *Polymnie*, dans la peinture d'Herculanum, est représentée avec la tête inclinée & le doigt *index* tourné vers la bouche ; ce geste est, comme on l'a vu, le symbole du *silence* & du *mystere*, & comme il marque dans la figure d'*Angerone* & d'*Orphée* le secret recommandé sur le nom de l'une, qu'on ne devoit pas révéler, & sur les mysteres institués par l'autre, qu'on ne pouvoit déclarer sans crime. Ce *signe* marque dans la Muse de la *fable*, le *mystere* qu'envéloppent les *fables* de la *Mythologie*. C'est pour exprimer cette idée, que les figures de *Polymnie*, au lieu de ce geste du secret, sont fréquemment représentées dans des vêtements qui les *envéloppent* d'une maniere particuliere, & appuyées comme on voit celle-ci dans la composition présente. Il nous reste quelques statues, de cette espece, j'en ai vu une à Wimbleton, parmi celles de Mr. Lyde Browne, qui doivent être maintenant en Russie, où l'Impératrice les a fait transporter.

URANIE, ou la Muse *Céleste*, paroît ici près de *Polymnie*. Ainsi que dans la peinture d'Herculanum, dans laquelle elle est représentée, elle s'occupe à montrer un globe, & semble développer la *Cosmogonie*, chantée par les plus anciens poètes ; (*Orphæ. Argonautic. Apoll. Rhod.*) elle paroît l'expliquer à EUTERPE qui est assise devant elle. C'est la Muse *Lyrique* ; l'inscription de la peinture antique porte ΤΕΡΨΙΧΟΡΗ ΑΥΡΑΝ. (*Pitt. d'Hercol. T. II. Tav. IV.*) Uranie lui enseigne à chanter les Dieux, ce qui paroît faire allusion aux *Hymnes* attribués par les anciens à Homere, dont quelques-uns pouvoient célébrer la *Création* de l'univers, ou la naissance du monde & des Dieux.

Des deux figures placées au-dessus des précédentes, l'une est assise & semble répéter quelque chose, en gesticulant d'un air *majestueux*, & lisant dans un livre qu'elle tient en main ; elle paroît *déclamer* ; à son attitude, à son action pleine de dignité, vous reconnoissez MELPOMENE, la Muse de la *Tragédie*.

ΜΕΛΠΟΜΕΝΗ

ivoire, ou du moins ils en cachent la laideur par la dorure & les pierres précieuses dont ils les couvrent.

Ce

ΜΕΛΠΟΜΕΝΗ ΤΡΑΓΩΔΙΑΝ : (*Pitt. d'Hercol. T. II. Tav. II.*) elle est exactement dans l'occupation dans laquelle Euripide est représenté sur un fragment de bas-relief, qui se voyoit autrefois à Rome ; son action est la même que celle où, sur d'autres monumens antiques, on voit des *Acteurs* ou des *Poètes*, répéter le *Drame* qu'ils doivent réciter. THALIE, qui présidoit à la *Comédie*, suit ici *Melpomene* : c'est ainsi, que dans la première partie de cette composition, les figures faites pour représenter les deux principaux genres du *Drame*, sont à la suite l'une de l'autre. *Thalie* ne semble pas *déclamer*, mais *réciter* quelque morceau d'une pièce de Théâtre : son habillement, bien plus simple que celui de la muse Tragique, indique un état moins relevé ; c'est celui que les femmes du commun avoient coutume de porter.

La Muse qui tient ici deux *Flutes*, est EUTERPE : on ne la trouve pas parmi celles d'Herculanum, parce qu'elle a été détruite en voulant enlever le mur sur lequel elle étoit peinte : elle se fait reconnoître à la double flute qu'elle porte ici. (*Petron. Afran. Euterpæ geminis loquitur, cava tibi tibia ventis.*) Enfin la figure placée entre *Euterpe* & *Thalie*, doit représenter EPATO ; elle présidoit à la *Danse*, EPATΩ ΨΑΛΤΡΙΑΝ : (*Pitt. d'Hercol. T. II. Pl. VI.*) cette Muse ne pouvant agir sans la Musique instrumentale, est mise pour cette raison près d'*Euterpe*. On verra bientôt le motif pour lequel cette dernière semble offrir ses *flutes* à la figure placée sur elle, ou les tenir de la personne que représente cette figure ; celle d'*Erato* tient un livre, parce qu'elle présidoit aux poésies *Erotiques*. C'est elle qu'Ovide invoque dans son poème de l'Art d'aimer. *Lib. iii. v. 15.*

Nunc mihi, si quando, puer et Cythærea favete.

Nunc ERATO, nam tu nomen amoris habes :

Magna paro ; quas possit Amor remanere per artes

Dicere.

Jusqu'à présent on a vu dans ce bas-relief, le *Chœur* des Muses représenté sur l'*Hélicon*. C'est de là que les évoque Homère, ou l'auteur de la *Batrachomyomachie*, quelqu'il soit.

Ce luxe des Arts se maintint en Grèce, même après les
tems

Ἀρχόμενος πρῶτον Μουσῶν χορὸν ἐξ Ἑλικῶνος
ἔλθειν εἰς ἐμὸν ἦτορ ἐπείνχομαι, εἶνεν αἰοῶν.
Ordians, primum Musarum Chorum ex Helicone
Venire in meum pectus exopto, gratia carminis.

Homere ne comptoit que neuf Muses ; *Odyss. lib. xxiv. v. 60.*

Μοῦσαι δ' ἐννέα πᾶσαι.

Musæ vero novem omnes.

& comme elles ne passèrent jamais ce nombre, il est assuré que les deux dernières figures de femmes sculptées au sommet de ce bas-relief, ne doivent pas être regardées comme des Muses : ainsi, bien que placées avec elles sur l'*Hélicon*, on ne peut les admettre au nombre de celles qu'on appeloit *Héliconides* ; la connoissance de la figure qui est au-dessus de toutes les autres, peut nous conduire à celle de ces deux figures inconnues.

Platon dit que *Bacchus*, les *Muses* & *Apollon* leur conducteur, du consentement des autres Dieux, présidoient aux jours de Fête. (*Plat. de Legib. lib. ii. Διόνυσον, Μοῦσας, Ἀπόλλωνα τε Μουσηγέτην.*) Les *Muses* en effet semblent présider dans ce bas-relief, à la fête célébrée pour l'*Apothéose* ou la *Déification* d'*Homere*. Le *Temps* & le *Monde* y tiennent lieu de Prêtres ; ils représentent tous les siècles & toute la terre, dont le consentement a ratifié l'éloge du nouveau Dieu. Solon, ou Hipparque fils de Pisistrate, fit chanter les poèmes d'*Homere* dans les fêtes les plus solennelles d'Athenes. (*Ælian. Var. Hist. lib. viii. cap. ii. p. 396*). Les Indiens les avoient, disoit-on, traduit dans leur langue, & les chantoient ainsi que les Perses. (*Plat. apud Dion. Chrysost. Orat. liii. p. 154. & Ælian. Var. Hist. lib. xii. cap. xlviii. p. 619. "Οτι Ἰνδοὶ τῇ παρὰ σφίσιν ἐπιχωρίῳ φωνῇ τὰ Ὀμήρου μεταγράψαντες ᾄδουσιν οὐ μόνοι, ἀλλὰ καὶ οἱ Περσῶν βασιλεῖς, &c.*) Homere est encore considéré de nos jours comme le *Prince des Poètes* : la *Fable*, l'*Histoire*, la *Poésie* & la *Comédie*, dans le marbre où est représentée son *Apothéose*, lui offrent un sacrifice solennel en présence de la *Nature*, de la *Vertu*, de la *Foi*, de la *Mémoire* & de la *Sagesse*. Cette cérémonie se célébrant au pied de l'*Hélicon* sur lequel sont placées les *Muses*, on seroit porté à croire que la figure mise au sommet de ce mont, où elle paroît à-la-fois présider à la fête, & conduire les
Muses,

tems où ils y furent portés à leur plus grande perfection.

Réformés

Muses, feroit celle de Bacchus ou celle d'Apollon, car tous deux eurent chez les Grecs le titre de *Musagetes*. Mais assurément elle ne peut être celle de Bacchus : le *sceptre* qu'elle porte est tout différent du *thyrsé* de ce Dieu, & l'*oiseau* dont elle est accompagnée n'est pas un de ses attributs. Elle ne peut pas non plus représenter Apollon, dont l'âge & le *caractère* sont tous différens de celui qu'elle a ; car les Grecs donnerent bien rarement aux figures d'Apollon la barbe, qu'on voit à celle-ci. A la grandeur des muscles de sa poitrine, qui exprime la *puissance* du Dieu qu'elle représente, à son âge, à l'air de majesté répandu dans son action, dans son air, dans son attitude ; à la forme de son sceptre, on a reconnu le *caractère* propre aux figures de Jupiter : (Montfauc. *Antiq. expliq.* T. V. Pl. I. p. 165.) l'*oiseau* placé près de lui a, par cette raison, été pris pour l'*aigle* qui l'accompagne ordinairement. Mais étant à Rome, j'ai vérifié sur le marbre même, que cet oiseau est un *Corbeau* : on le donnoit pour attribut à Apollon, (*Ælian. de Animal.*, & Alberic. *Phil. de Deor. Imagin. lib. de Apollon.* p. 314.) dont cette figure tient manifestement la place. “ Plusieurs croient, dit le P. Montfaucou, que c'est Homere même représenté en forme de Jupiter.” Cette opinion est fondée, sur ce que la tête de la figure dont il s'agit ici, ne ressemblant en rien à celle de Jupiter ; a d'un autre côté tous les traits de la tête d'Homere, représentée sur une médaille de Crete de la collection du Comte de Pembroke, & sur une autre médaille de Chio, qui appartenoit au Cardinal François Barberin. Cette dernière tête est décrite par Léon Allatius de manière à la rendre très-reconnoissable dans la figure du bas-relief d'Archélaüs de Priene. (Leo. Allat. *de Pat. Homer. Epist. ad Lect.* p. 11. *Barbæ impexæ, nec adeo longæ, concretæ cincinni promittuntur ; oculi cavi & fixi, supercilia hirsuta contractaque, rugæ frontis, plicæ denique faciei, omnes meditantis, ac aliquid parturientis sunt.*) Enfin, on a remarqué que sous des traits différens, comme seroient ceux d'une personne d'un âge & d'une disposition d'esprit différente de ce qu'elle auroit été en un autre tems, ou dans d'autres circonstances, on reconnoît pourtant la même personne qui représente celle d'Homere, dans la partie inférieure de ce monument, où son nom est écrit sous lui. Les deux figures vues séparément dans celle-ci par les antiquaires, y sont donc effectivement réunies comme quelques-uns l'ont observé. Mais ce dont on ne s'est pas apperçu, c'est qu'elles y

Réformés par Dédale, ils apprirent de lui à copier la nature ;
il

font aussi avec l'*attribut* du Dieu de la poésie : d'où nous voyons que l'intention de l'artiste fut de représenter Homere, non-seulement sous la forme de Jupiter, mais encore avec l'*attribut* d'Apollon *conducteur des Muses*, dont il tient évidemment la place sur l'Hélicon.

Il n'est pas étonnant de voir les anciens donner à Homere la place d'Apollon ; puisque nous apprenons d'un passage de Lucien, qu'en invoquant ce grand Poète dans son temple, comme ils invoquoient Apollon même, ils lui demandoient comme à ce Dieu, de leur inspirer des vers ; (Lucian. in *Encom. Demosth.* p. 916. Τῇ χειρὶ τὸν Ὀμηρον ἐπιδείξας· ἴσε δὴ πού τὸν ἐν δεξιᾷ τοῦ τῶν Πτολεμαίων νεώ, τὸν καθεμένον τὰς κόμας. προσερῶν τὲ οὖν αὐτὸν ἀφικόμην ἔφη, καὶ προσευξόμενος αἰφθόνων μεταδιδόναι τῶν ἐπῶν.) & les Argiens dans leurs Fêtes sacrées, invitoient Homere avec Apollon, à venir prendre part à leurs festins. (Ælian. *Var. Hist.* lib. ix. cap. xv. p. 454. Ἀργεῖοι—ποιῶντες δὲ θυσίαν, ἐπὶ ξενίᾳ ἐκάλουν τὸν Ἀπόλλωνα, καὶ Ὀμηρον.) Quant à la figure de Jupiter, à laquelle celle d'Homere est alliée dans le bas-relief d'Archélaüs de Priene, comme elle le fut avec la figure d'Alexandre dans une peinture d'Apelles. (Plin. *Hist. Nat.* lib. xxxv. cap. x.) On pourroit en trouver la raison, en ce qu'on révéroit Homere comme le premier des Poètes, ainsi qu'on révéroit Jupiter comme le premier des Dieux : mais cette idée, déjà rendue dans la première partie de ce monument, ne peut être répétée dans la seconde. L'artiste ayant exprimé l'opinion de la Grèce sur la *primauté* d'Homere, après avoir représenté par son *Apothéose* le titre de *Divin* si fréquemment répété dans les auteurs anciens, semble avoir voulu exposer, & pour ainsi dire mettre sous les yeux le sentiment universel des Grecs & des Romains, qui s'accordoient à regarder les sublimes ouvrages de ce grand Poète comme le *Phare* ou le *Foyer*, d'où tous les écrivains & les artistes avoient tiré les lumières répandues dans les leurs.

Homere, au jugement de Denys d'Halicarnasse, “ doit à juste titre être regardé au-dessus de tout ; il est comme les sommités de ces monts, desquels “ découlent & tous les fleuves, & toute la mer, & toutes les eaux des fontaines.” (Dionys. Halicarn. *Synthese. Onomat.* sect. xxiv. Κορυφὴ μὲν οὖν ἀπάντων καὶ σκοπὸς, ἐξ οὗ πῶς πάντες ποταμοὶ, καὶ πᾶσα θάλασσα, καὶ πᾶσαι κρήναι, δικαίως ἀν' Ὀμηροῦ λέγοντο.) Longin, dans son *Traité du sublime*, confirme ce jugement, quand il dit,

il leur fallut l'étudier durant plusieurs siècles, avant d'oser
tenter

dit, " Héródote fut-il le seul grand imitateur d'Homere ? Stésichore avant
" lui, Archiloque ensuite, & plus qu'aucun d'eux Platon puisa dans ce
" grand Poète comme dans une source féconde, dont il a détourné une infi-
" nité de ruisseaux." (*De Sublimit. sect. xiii. Μόνος Ἡρόδοτος Ὀμηρικώτατος ἐγένετο; Στησίχορος ἔτι πρότερον, ὃ τε Ἀρχίλοχος. πάντων δὲ τούτων μάλιστα ὁ Πλάτων, ἀπὸ τοῦ Ὀμηρικοῦ ἐκείνου νόματι εἰς αὐτὸν μυρία ὅσας παρατρέπας ἀποχρευσάμενος.*)
Eschyle, cité par Athenée, reconnoissoit que ses Tragédies n'étoient que des re-
tailles des grandes et magnifiques scènes d'Homere. (*Deipnos. lib. viii. p. 347.*) Alcée
parmi les Poètes lyriques, Sophocle parmi les Poètes tragiques, Héródote parmi
les Historiens, Démosthène parmi les Orateurs, Démocrite, Platon, Aristote
parmi les Philosophes, c'est-à-dire les meilleurs écrivains en tous genres,
emprunterent d'Homere le mérite de leurs ouvrages, & le regarderent
comme leur modele. (*Dionys. Halichar. ub. sup.*) Phidias enfin, le plus grand
sculpteur de la Grèce, avouoit avoir pris de lui la superbe idée de son Jupiter
Olympien, (*Valer. Maxim. lib. iii. cap. vii.*) dont la sublime beauté sembloit
encore ajouter, dit Quintilien, au respect de la Religion; tant la majesté de la statue
égaloit celle du Dieu! (*De Institut. Orat. lib. v. cap. x. Cujus (Jovis Olympii) pulchritudo adjecisse aliquid etiam receptæ religionis videtur, adeo majestas operis Deum æquavit.*) Enfin les artistes & tous les gens de lettres regardoient les œuvres
d'Homere comme la source où ils devoient puiser; ce qui fit dire à Ma-
nilius :

*Cujusque (Homeri) ex ore profusos
Omnis posteritas latices in carmina duxit.
Annemque in tenues ausa est deducere rivos
Unius facunda bonis.*

Ces idées, qui étoient celles de toute l'antiquité, rendues de tant de manières
différentes en vers & en prose, furent exprimées par Archélaüs de Priene dans
une composition où il s'agissoit de l'Apothéose d'Homere. Ce Poète y est re-
présenté, non seulement à la place & avec l'attribut d'Apollon Conducteur des
Muses, mais encore sous la forme de Jupiter qui étoit le pere de ces Déeses ;
(*Virgil. Bucol. Eglog. iii. Ab Jove principium Musæ.*) & comme elles domi-
noient sur toutes les parties des Arts, des Sciences & des Lettres qu'elles
avoient

tenter à la surpasser. Homere leur apprit à exprimer la
Beauté,

avoient inventées, en représentant Homere sous les formes du pere des Muses, c'étoit montrer, comme l'assuroient les auteurs cités ci-dessus, qu'il étoit l'origine & la source d'où l'on avoit puisé tout ce qui est écrit de *beau*, de *grand* & de *sublime* en tous genres.

MNEMOSINE mere des Muses, inventa, dit Diodore (*Biblioth. lib. v. cap. xi.*) tout ce qui sert à rappeler la mémoire des choses dont on veut se souvenir : sa figure est représentée dans ces bas-relief près de celle d'Homere ; elle paroît s'entretenir avec lui, le consulter, recevoir ses conseils ou ses ordres sur la maniere de transmettre à la postérité, les faits dignes d'être conservés dans la *Mémoire* des hommes. Elle est au-dessus de toutes les Muses, parce qu'elles descendent d'elle : la figure de femme qui se voit à côté de *Mnémosine*, qui passe par l'endroit le plus précipité de l'Hélicon pour aller se réunir aux Muses, & prendre la lyre qui est près d'*Euterpe*, représente Sappho de Mytilene dans l'Isle de Lesbos. La beauté de son *Génie*, lui fit donner le nom de *Dixieme Muse* ; elle paroît ici avoir été adoptée par *Mnémosine* au nombre de ses filles, elle va les rejoindre avec empressement, & prendre la lyre qui lui fit donner encore le nom de huitieme Muse *Lyrique*. *Euterpe* paroît ici offrir à Homere les *flutes* qu'elle inventa, parce que ce Poëte, regardé comme la source de l'Harmonie, est supposé avoir donné naissance à toutes les inventions des Muses : toutes ont recours à lui, c'est la raison pour laquelle *Erato* semble le regarder. Il n'y a pas une forme, dans cette savante composition, pas une attitude, pas un attribut, qui n'ait ses raisons, qui ne corresponde à son objet, qui ne serve à développer l'intention de l'Artiste, & à communiquer ses idées, & l'on pourroit dire en voyant ici la figure d'Homere placée au sommet de l'Hélicon, ce que dit Ovide de ce grand Poëte. *Amor. lib. iii.*

*Aspice Mœnidem a quo seu fonte perenni,
 Vatum pieriis ora rigantur aquis.*

J'observerai encore que quelques-uns ont pensé que les Muses prirent d'Homere le nom de *Mæonides*, comme si elles en étoient les filles.

On a vu par ce qui précède, que l'intention d'Archélaüs de Priene en composant le bas-relief, où il a représenté l'*Apothéose* d'Homere, semble avoir été

Beauté, dont il a tant parlé, dont par-tout il fait l'éloge,
& dont

été de caractériser d'une manière particulière les *deux Poèmes* qui lui procurerent l'*immortalité*. Cette intention, manifestée par la destination des figures au moyen desquelles il a représenté l'*Iliade* & l'*Odyssée* avec leurs noms écrits au-dessous d'elles, ne se montre pas moins dans les figures des deux Muses, qui dans l'*antre* où on les voit, ayant entr'elles les attributs propres à marquer ces deux poèmes, expriment qu'elles ont présidé à leur conduite, qu'elles en ont dirigé la marche, qu'elles en ont réglé l'économie. Homere est *deux fois* représenté dans cette composition, comme étant l'auteur de ces *deux poèmes*, dont chacun en particulier lui eut mérité le double culte des *Héros* & des *Dieux*, qu'on lui rendoit par ordre exprès de l'*Oracle* de Delphes ; (Julian. *Orat.* III.) comme on le rendoit au Bacchus Thébain, qu'on invoquoit aussi séparément sous les titres de *Héros*, (Plutarch. *in Isid. & Osirid. sup. cit.*) & de *Dieu*. Nous montrerons bientôt des figures d'Homere, avec *des formes* prises de celles de Bacchus, comme on voit ici qu'elles en prirent de celles de Jupiter & d'Apollon. Si dans l'une des représentations d'Homere placée dans son temple aupied de l'*Hélicon*, il paroît comme l'*Auteur* de l'*Odyssée*, qui est le moindre de ses poèmes, par l'autre figure qui le représente au sommet de la montagne habitée par les Muses, & comme leur chef, on paroît avoir voulu indiquer l'*Auteur* de l'*Iliade*, dont la diction est généralement bien plus *sublime* & plus *pathétique* que ne l'est celle de l'*Odyssée* : Longin compare le *Génie* qui produisit ce dernier poème, qu'il croit fait dans la vieillesse d'Homere, au Soleil qui vers son coucher, conserve la grandeur qu'il eut à son lever, mais ne répand plus la même chaleur, & n'a plus le même éclat. (*De sublimit. sect. ix.*)

Comme nous avons vu que la *Mythologie*, dans laquelle se changea la primitive *Théologie* des Grecs, fut chez eux dans tous les tems l'objet des ouvrages & des *Poètes* & des *Sculpteurs* : ceux-ci ayant encore été les premiers *Historiens*, il arriva que les idées de la *Poésie* & celles de la *Sculpture* eurent entr'elles une correspondance d'autant plus grande, que souvent elles se plurent encore à exprimer les pensées l'une de l'autre. Celle d'Archélaüs de Priene me semble en effet exprimée dans une ancienne *épigramme* Grecque faite sur Homere. L'auteur dit : “ Quel est celui qui grava dans ses vers la guerre de Troye, ou celui qui “ décrivit les longs voyages du fils de Laërte ? Je ne trouve clairement ni

“ son

& dont il donne quelquefois les règles. La lecture de ses
poèmes

“ son nom, ni celui de la ville où il naquit : divin Jupiter, Homere n'auroit-il pas toute la gloire des vers dont tu est l'auteur ? ” (Anthol. lib. iv. cap. xxvii. N° 2.

Τίς ποθ' ὁ τὸν Τροίης πόλεμον σελίδεσσι χαράξας,
Ἡ τίς ὁ τὴν δολιχὴν Λαέρτιάδαο πλάνην ;
Οὐκ ὄνομ' εὐρίσκω σαφές, οὐ πόλιν οὐρόνιε Ζεῦ,
Μήποτε σῶν ἐπέων δόξαν Ομηρος ἔχει.

*Quis ille qui olim Troiaë bellum libris exaravit,
Aut quis ille qui longum Laërtiadæ errorem ?
Non nomen certum invenio, non urbem. Celestis Jupiter,
Numquid tuorum carminum gloriam Homerus habet ?*

Rien ne ressemble plus que l'idée de cette épigramme, à celle dont on trouve l'expression dans le bas-relief dont il s'agit ici : car représenter Jupiter pere des Muses, comme l'auteur de l'Iliade & de l'Odyssée d'Homere, à cause de l'excellence de ces poèmes, c'est la même chose que représenter, à cause de l'excellence de ces même poèmes, Homere sous la forme de Jupiter : l'une de ces choses me semble revenir à l'autre, & ne différer que dans la manière & les moyens de la représenter.

On conserve dans le *Musæum* d'Herculanum un vase en argent, orné de feuillages d'un beau travail, & d'un bon style. Ces feuillages sont de *chêne*, arbre qu'on fait avoir été consacré à Jupiter : ce Dieu, représenté sur la partie antérieure du vase, est porté sur un aigle ; sa main placée sous son menton qu'elle soutient, tandis que sa tête est légèrement inclinée, lui donne un air pensif qu'on voit souvent aux figures de Jupiter dans les monumens antiques. (*Admir. Rom.*) Celle-ci a deux *Cygnés* auprès d'elle : ces oiseaux, ainsi que le *Corbeau*, étoient les attributs d'Apollon *Conducteur des Muses*. Les figures de femmes mises au revers de ce vase, nous montrent pourquoi Jupiter est sur ce bas-relief, comme sur celui d'Archélaüs de Priene, avec les attributs du Dieu de la Poésie. L'une de ces figures, assise sur un feuillage de chêne, & coëffée avec le *bonnet* d'*Ulysse*, croise une jambe sur l'autre, & semble occupée de ses pensées, elle représente l'*Odyssée* : l'*Iliade*, dont les Héros sont toujours en *action*, est représentée vis-à-vis d'elle par une femme armée d'une
épée,

poèmes enleigna dans la suite à rechercher la *Beauté idéale*,
qui

épée, d'une lance & d'un bouclier : celle-ci occupe la droite, comme étant le rang le plus distingué, l'autre est placée à sa gauche. L'objet de ces figures se liant manifestement avec celui de la figure de la partie antérieure de ce monument, on ne peut douter que Jupiter n'y soit placé comme auteur des poèmes d'Homère, suivant l'idée de l'épigramme conservée dans l'Anthologie ; ou qu'Homère ne soit ici représenté à la place de Jupiter & avec les attributs d'Apollon, suivant l'idée exprimée par Archélaus de Priène, dans le bas-relief de l'Apothéose d'Homère.

Les deux figures destinées dans ce bas-relief à représenter Homère, y paroissent à des âges & même sous des traits différens, mais cependant avec un même fond de *Caractère*, qui fait évidemment reconnoître la même personne. Ce *portrait* singulier, qui sous des traits peu semblables représente pourtant le même individu, se varie en diverses façons, qu'on peut en quelque manière considérer comme les *especes* dont il est le *genre*, & comme le type ou l'idée primitive dont elles dérivent ; ce n'est pas, comme on pourroit le croire, à raison des différences de l'âge qu'on voit ces variations dans les traits d'un même visage, mais c'est qu'on a voulu exprimer par elles les différentes *constitutions* des poèmes d'Homère, la différente *impression* qui résulte de leur lecture, enfin les deux différentes *idées* qu'ils donnent de leur auteur. Ces *idées personnifiées* ont été rendues sous les traits d'un homme ordinairement privé de la vue, comme on fait que le fut Homère, dont les têtes ne représentent pas tant la *Personne* que le *Génie*. Ne pouvant copier des figures de ce grand Poète, parce qu'il n'y en avoit pas d'*originales*, l'Art en créa donc qui *représentèrent* l'idée ou l'opinion qu'on avoit de lui : sa figure même n'eut peut-être pas soutenu cette *idée*, car assurément, si la nature lui eut donné un *caractère* propre à faire reconnoître l'auteur de l'*Iliade*, cela même eût rendu méconnoissable l'auteur de l'*Odyssée*, puisqu'en ce cas, il eût semblé plus grand que l'idée donnée de lui par cet *ouvrage* : mais il eût paru inférieur à l'idée que l'on eût conçu de l'auteur de l'*Iliade*, si on eût pu reconnoître en lui celui de l'*Odyssée*. Par ce *mécanisme*, qui fut un effet de l'intelligence de l'Art des anciens, au lieu d'une figure d'Homère, il nous en a donné deux ; & comme le *Génie* de ce Poète eût suffi pour faire la réputation de deux grands hommes, il a suffi à le faire représenter sous deux formes très-distinctes,

qui seule étoit capable de représenter des figures Divines : la
richesse

auxquelles, sans se douter de l'artifice employé par la sculpture, tout le monde le reconnoit également.

On voit de ces sortes de figures avec le nom d'Homere, sur les médailles des *Ægiens*, (Spanheim. de *Præst. & us. Numif.* p. 491.) sur celles de Crete, (Haym. *Thef. Britan.* T. II. p. 58.) sur celles d'*Amastrie*, (Car. Patin. *Numif. Imp. Rom.* p. 8.) sur celles de Chio, (Leo Allat. de *Patr. Homer. Epist. ad Lect.* p. 11.) enfin sur celles de Smyrne. (Spanh. *ub. sup.* p. 48.) Il en existe un assez grand nombre en pierres gravées : on en trouve quatre en marbre dans le *Musæum* du Capitole ; j'en ai vu deux dans la ville du Cardinal Alexandre Albani : il y en a une autre en bronze dans la galerie de Florence ; celle-ci fut trouvée dans la mer près de Livourne. Tout le monde connoit la fameuse tête d'Homere qui se conserve à Rome dans le Palais Farnese ; quelque belle qu'elle soit, elle me paroît encore surpassée par une de celles qu'on peut voir maintenant à Londres, dans la collection de Mr. Charles Townley. Il en possède une autre d'un caractère moins élevé, moins sublime, & d'un âge moins avancé ; quoique très-bonne, la sculpture de cette dernière est cependant inférieure à celle de la première. Je ne parlerai pas ici d'une autre tête d'Homere en bronze, qui de la collection du Comte d'Arondel est passée dans celle du Docteur Méad, & se voit à présent dans le *Musæum Britannique* : tous les véritables connoisseurs s'accordent à la regarder comme moderne, & je suis du même sentiment.

Presque toutes les têtes d'Homere portent une sorte de *diadème*, formé d'une *bandelette* arrondie comme une corde. On en voit une pareille sur la tête d'un Apollon de la collection de Mr. C. Townley : la Poëtesse *Corinne* étoit représentée dans le *Gymnase* de Tanagre en Béotie, avec la tête ceinte d'une *bandelette* semblable, pour marquer, dit Pausanias, le prix de Poésie qu'elle remporta dans Thèbes sur Pindare. (Pausan. lib. x. cap. xxii. p. 743. "Εστὶ δὲ ἐν Γυμνασίῳ γραφὴ, ταῖνισι τὴν κεφαλὴν ἡ Κόρινθα ἀναιδουμένη τῆς νίκης εἶναι, ἢ Πίνδαρον ἀσποῦτον ἐνίκησεν ἐν Θηβαίς. In Gymnasio ipsa Corinna picta est, tænia redimita victoriæ ejus insigne, quod Thebis Pindarum vicerit.) & comme cette sorte de couronne étoit celle des vainqueurs, on est assuré que placée sur la tête d'Homere, elle montre le prix de la Poésie qu'il emporta sur tous ceux qui s'en occupèrent ; & qu'elle exprime relativement à lui le titre de Prince des Poètes. Les
Argiens

richesse des matières, bien-tôt surpassée par la beauté des ouvrages,

Argiens n'accordoient que le second rang à tous les autres. (Ælian. Var. Hist. lib. ix. cap. xv. p. 454. "Οτι ποιητικῆς ἀποιότης Ἀργεῖοι τοὶ πρῶτοι Ὁμήρῳ ἔδωκαν, δεύτεροι δὲ αὐτοῦ ἔτατον Πανύσσας.)

Les Artistes anciens firent les figures des Dieux, en réunissant dans leurs statues les différens traits de beauté répandus dans un grand nombre de figures humaines, choisies parmi les plus belles; (Cic. de Orat. & Quint. Instit. Orat.) ils associerent ces traits avec ceux que comportoient l'âge & le caractère que la mythologie donnoit à ce Dieux. Ils firent de mêmes les portraits d'Homere, en rassemblant les traits de la vicillesse & de la cécité, avec ceux que comportoient l'âge & le caractère qu'on lui supposoit, soit comme autour de l'Iliade, soit comme auteur de l'Odyssée. Ce fut ainsi que suivant Denys d'Halicarnasse, pour peindre une figure d'Helene nue, après avoir rassemblé dans son imagination les différentes parties de la plus belle nature, dont les Crotoniates lui fournirent les modeles, Zeuxis employa les regles de son art à faire un ouvrage d'une parfaite beauté, qui représentoit non Helene telle qu'elle fut, mais l'idée qu'il avoit conçue d'une beauté plus grande que toutes celles de la nature même. (Dionys. Halic. Καὶ πᾶσιν μερῶν συνδυασμῶσι συνέθηκεν ἡ τέχνη τέλειον καλόν.) Ceux qui firent les têtes d'Homere, en rassemblant dans leur imagination les traits les plus propres à marquer le Génie actif & plein de feu qu'il montre dans l'Iliade, ou le Génie plus tempéré qu'il montre dans l'Odyssée, en formèrent des figures qui Caractériserent ces deux poèmes, & servirent à représenter leur auteur. Ces traits différemment choisis par des artistes, dont l'imagination & le sentiment n'étoient pas les mêmes, furent par cette raison rendus très-différemment: de-là vint que toutes les figures d'Homere effectivement ressemblantes dans le fond, varient cependant très-considérablement dans les détails; d'où il arrive qu'on reconnoit toujours le sujet de ces portraits, quoique réellement si différens les uns des autres, que quand on en compare deux ensemble, on a peine à y reconnoître la même personne, qu'on y reconnoissoit en les considérant seuls & à part: ce-ci arrive sur-tout quand on compare séparément les têtes faites pour représenter Homere, comme auteur de ses deux poèmes; car alors, la différence entr'elles semble encore plus apparente qu'elle ne le paroît, lorsqu'on compare l'une avec l'autre deux têtes destinées à le représenter, comme l'auteur d'un même poème.

vrages, ne fut plus considérée que comme accessoire à des statues.

J'ai par-devers moi plusieurs expériences du fait que je viens de rapporter : il n'auroit pas lieu, si les portraits d'Homere eussent été copiés d'après un même original, ou s'ils eussent été faits d'après une même tête prise à des âges différens. Nous voyons en effet de ces portraits, qui dans un même âge n'ont cependant ni les mêmes traits, ni les mêmes proportions relatives, & dans lesquels la charpente de la tête & la forme des os est toute différente : une telle singularité montre bien, que ces têtes tirent leur ressemblance de la seule idée qu'elle rappellent d'un homme, dont les talens & le génie ne ressemblerent à ceux d'aucun autre. Cette idée est si clairement exprimé dans ces sortes de figures, qu'elle empêche de les confondre avec aucunes autres. Tout amateur, ou marchand d'antiquités, en voyant déterrer une tête de cette sorte, de quelque *Espec*e qu'elle soit, & quoiqu'elle puisse être représentée de cent façons différentes, dira au premier coup-d'œil que c'est une tête d'Homere.

Malgré la grande diversité qu'on observe dans les têtes d'Homere, dont aucune n'est presque jamais semblable à l'autre, quoiqu'elles se ressemblent toutes pour le fond du caractère, on peut cependant les réduire à deux *Especes* très-marquées & très-distinctes : chacune de ces *Especes* se rapporte à l'une des deux formes de tête employées dans les deux figures d'Homere représentées par Archélaüs de Priene. Et quand le nom d'Homere ne seroit pas écrit sous l'une de ces figures, on la reconnoitroit aux descriptions que les anciens nous ont laissées des statues de ce Poëte qui n'existent plus. L'une de ces descriptions, conservée dans Cédrenus, est faite d'après une statue en bronze qui périt dans une incendie arrivée à Constantinople, sous le regne de l'Empereur Justinien. En comparant ce que rapporte cet auteur de la tête de la figure qu'il a décrite, avec ce qu'on voit dans une des deux têtes en marbre de la collection de Mr. Townley, on trouvera dans celle-ci des traits tellement analogues à ceux de l'autre, qu'au moyen de ce qu'on voit dans l'une, on pourra juger de ce qui manque à la description de celle que nous n'avons plus. Je ne prétends pas ici qu'il y ait jamais eu une entiere ressemblance entre ces têtes, mais seulement que leurs traits les plus *caractéristiques* ont eu cette sorte d'analogie très-décidée, qui n'empêcheroit cependant pas qu'elles ne pussent avoir été différentes, mais qui sert à faire reconnoître la même personne dont on a voulu faire le portrait dans ces deux figures.

statues, où la supériorité du Génie des artistes, parvint à égaler la majesté des Dieux qu'ils représenterent.

L'époque

La tête, dont parle Cédrenus, comme celle que je lui compare ici, avoit l'air de penser profondément; Homere y étoit représenté dans l'action de méditer; (Cedren. *Compt. Hist.* N° 149. p. 369. *Facie cogitabundum fuisse.*) sa barbe étoit épaisse & négligée; (Καὶ πῶγων αὐτοῦ ἀπλῶς καθεῖτο.) des cheveux peu abondans, mais également arrangés sur sa tête, tomboient aux deux côtés de son visage. (Θρίξ τε ἐπὶ τῆς κεφαλῆς ὁμοίᾳ ἐν τοῖς ἐκατέρωθεν τοῦ βρέγματος ἀραιωμένη.) On voit par le marbre, que ces cheveux, étoient tirés du sommet de la tête sur le devant & les côtés; ils étoient séparés de ceux de la partie postérieure du col, par l'oreille qu'ils laissoient nue, pour couvrir les tempes. Son visage, ajoute Cédrenus, montrait la tristesse ou l'austérité de la vieillesse: (Τετραχωμέναι δὲ τοῦ προσώπου γήρατι.) malgré cette tristesse, on ne laisse pas d'observer dans la tête en marbre, une douceur de mœurs, propre à tempérer ce que la gravité rendroit trop austère. Ce mélange de choses me semble inspirer plutôt la vénération, qu'on accorde volontiers, que le respect qu'on ne rend que malgré soi, parce qu'il semble exigé par l'autorité qui humilie, au lieu que la vénération est l'effet du sentiment; elle naît de la nature des choses, elle est le suffrage libre d'une ame qui juge par elle même, & rend justice. Dans la statue d'Homere, que nous n'avons plus, ainsi que dans le marbre dont nous parlons, les yeux paroissent adhérens aux paupieres, afin de montrer qu'il fut aveugle, comme la tradition le disoit: (ὄμματα δὲ συνημμένα τοῖν βλεφαίρον, διὸν καὶ ὁ περὶ αὐτοῦ λόγος ἔχει, τυφλὸν ἐμφαίνοντα.) j'ajouterai ici que dans la tête en marbre, les yeux sont peu enfoncés sous les sourcils. Ils y paroissent fixés dans leur orbite; mais la bouche est couverte sous l'épaisseur de la barbe, ce qui la faisant paroître grande, lui donne à mon gré un air très-marqué de loquacité. Son front large & carré s'applatit vers les tempes, & son visage est celui d'un vieillard; cependant, les rides n'ont pas laissé grande impression sur ses joues: légèrement empreintes sur le front, elles y ressemblent aux mouvemens d'une onde calme, à peine effleurée dans sa surface par l'haleine des vents. Tout annonce dans le caractère de cette tête, la plus grande tranquillité d'ame, rien n'y montre ce feu du sentiment, qui doit échauffer celui qui veut le communiquer aux autres; elle semble n'en pas sentir l'ardeur, ou ne l'avoir éprouvée que rarement:

rien

L'époque où le marbre d'Arondel met Homere, correspond
à la

rien ne me rappelle le chantre *passioné* de l'*Iliade*, qui ne put exprimer les violentes passions qui agitent ses héros, sans les avoir éprouvées en lui même. Tout, dans ce portrait, me rappelle l'idée de l'*Odyssée*, me fait penser à son auteur, & me le fait voir comme s'il étoit présent. La forme de tête qu'on lui voit ici, constitue une des deux *Especies* de ses portraits : tous ceux de cette sorte s'approchent plus ou moins de l'idée, que celui-ci fait concevoir à ceux qui l'examinent par les yeux du sentiment. L'autre *Especie* de portraits d'Homere, tenant par sa ressemblance à celui de la figure représentée au haut de l'Hélicon par Archélaüs de Priene, nous fait voir qu'au tems de cet artiste ces deux compositions de tête d'Homere étoient en usage. Cette seconde sorte de portraits est décrite avec beaucoup de pompe dans une épigramme du *cinquieme* livre de l'*Anthologie*. Elle fut faite au sujet d'une statue, dont les traits avoient avec ceux d'une autre belle tête d'Homere de la collection dont j'ai parlé, les mêmes rapports qu'avoient les traits de la tête décrite par Cédrenus, avec ceux de la tête en marbre dont on vient de faire mention. Cette statue d'Homere étoit de bronze : le travail en doit avoir été bien supérieur à celui de la statue dont Cédrenus parle si froidement, & sa beauté singuliere paroît avoir échauffé l'enthousiasme du Poëte inconnu, qui nous en a conservé le souvenir. “ Le sage Homere, dit-il, se montrait dans ce bronze ; le sentiment ne lui manquoit pas, il n'étoit pas privé d'intelligence, mais seulement de cette voix Divine, qu'il eut autrefois. L'Art ne fit rien de plus solennel ; un Dieu y avoit à-la-fois fondu le bronze & l'image de sa figure.”

Εὐφρονα χαλκὸν Ὅμηρος εἰδείκνυεν οὔτε μενοινῆς
Ἀμμορον, οὔτε νόου κεχρημένον, ἀλλ' αἶραι μούνης
Φωνῆς ἀμβροσίης. ἀνέφαινε δὲ θαύδαι τέχνην,
Ἡ δὲ χαλκὸν ἔχευεν ὁμοῦ θεὸς εἰδεῖ μορφῆς.

Sapiens æs Homerus ostendebat, nec sententiæ carentem,
Nec mentis expertem, sed sola
Voce Divina. Demonstrabat vero sacram artem,
Quod et æs fundebat simul Deus cum imagine figuræ.

On voit par ces vers, qu'on avoit prétendu exprimer quelque chose de divin, dans cette figure d'Homere ; qu'on avoit cherché à y montrer le *sentiment*, &

l'ame

à la 37^e année de la Prêtresse Lipo nommée à la ligne 7.
du

l'âme même de ce grand Poète. Il n'y est pas parlé de sa ressemblance *physique*, mais seulement de sa ressemblance *morale* : cette figure *pensoit & sentoit* comme lui-même ; il ne lui manquait que la *voix seule*. L'artiste n'avoit pu la lui donner, parce que la voix ne peut se rendre par les formes. On ne peut montrer qu'un moment de son action, par celle des organes qui la propagent. Il n'en est pas ainsi de l'action de l'âme ; elle se manifeste, & semble se montrer dans la *configuration* qu'elle donne aux parties du corps sur lesquelles elle influe. Cette forme faisant remonter à la cause par son effet, peut donner l'idée d'un être *pensant & sentant*, & faire partager au spectateur le *sentiment* représenté dans la figure. Le Poète, en voyant celle qu'il décrit, " ne peut croire qu'un statuaire en soit l'auteur ; elle lui paroît être l'ouvrage de Minerve, de la sagesse même : elle seule a su représenter Homère sous des traits convenables. Elle existoit en lui, elle inspiroit ses vers divins." Nourri avec Apollon, Homère égal au Dieu, est appelé dans cette épigramme le père de celui qui l'a composée, parce qu'il y est regardé comme le père de la Poésie. — " Sa figure étoit droite ; il ressembloit à un sage vieillard, mais sa vieillesse étoit remplie d'agrément."

Ἰσῶτο θεῖος Ὀμηρὸς. εἶχτο μὲν ἀνδρὶ νοῦσιν

Ἡρακλῆα, τὸ δὲ γῆρας ἐν γλυκύν.

Stabat divinus Homerus : assimilabatur viro intelligentia

Seni ; senectus vero erat dulcis.

On trouve dans la tête en marbre que nous avons comparée à celle dont parle cette description, tous les traits propres à faire reconnoître cette dernière, & à montrer que l'une & l'autre furent exécutées sur les mêmes idées. Le marbre, comme le bronze décrit par le Poète, exprime l'intelligence de celui qu'il représente. Il semble *doué de sentiment* : quelque chose d'extraordinaire, d'inattendu, de grand, répandu dans toutes les formes de sa tête, dans tous les traits de son visage, lui forme un caractère dans lequel on reconnoît une âme élevée, un génie supérieur, un être d'une nature sublime & presque approchant de celle des Dieux. On diroit que la sagesse elle-même est représentée par ce vieillard, dont la vieillesse est à-la-fois remplie d'attraits & de douceur. Par cette partie, son caractère diffère peu de celui qu'on observe dans la

tête

du second marbre. Pronopides, maître d'Homere, qui fut
lui-même

tête dont on a parlé ci-dessus. Ce caractère s'exprime dans ces deux monumens par des traits tous différens : la douceur & la vieillesse de l'une de ces têtes, laissent voir celle d'un homme plus sensible & plus agissant, que ne le paroît celui dont l'autre est le portrait ; l'ame du premier semble plus active, & son esprit semble plus élevé. Suivant le Poëte, “ *la figure d'Homere inspiroit la vénération.* ”

Σεβας δ' ἀπελάμπετο μορφῆς.

Veneratio vero effulgebat formæ.

La *Vénération*, également produite par les deux têtes en marbre comparées à celle-ci, s'y fait ressentir à différens degrés. Dans le portrait d'Homere de la *seconde Espece*, il est représenté avec une *sublimité de caractère* à laquelle celui du portrait de l'autre *Espece* est bien éloigné d'atteindre : & comme cette *sublimité de caractère*, fait concevoir une haute idée de la personne en qui elle éclate, il résulte dans celui qui apperçoit la *sublimité* de ces sortes de têtes, un sentiment plus profond & une idée plus durable que ne peuvent l'être le sentiment & l'idée que donnent toutes les autres têtes d'un caractère moins élevé. L'un de ces portraits d'Homere, séparé de l'autre, fera une grande impression ; mis à côté de lui, il ne paroitra plus ce qu'il paroïssoit auparavant : on sera presque-tonné de l'estime qu'on en faisoit, & sans qu'il ait changé de mérite, on aura changé l'opinion qu'on en avoit. Cela même fait voir, que de ces deux portraits, celui qui l'emporte sur l'autre est dans le style *sublime*. Car la propriété de ce style est de rabaisser tous les autres, & de s'attirer toute l'attention à lui seul. Sa force toute-puissante en a prêté au foible Poëte qui décrit une figure de ce genre. Il dit que la *vénération s'élançoit de cette figure*, & laisse concevoir par cette *énér-gique façon de s'exprimer*, la *sublimité* du caractère imprimé dans la figure qu'il décrit. Dans le portrait d'Homere dont nous parlons, tout retrace, ou plutôt exprime la *sagesse* ; & par le *mouvement de son cou*, qui est à peine sensible, par le *jet de ses cheveux*, qui du sommet de la tête se répandent sur sa partie inférieure, & viennent autour des oreilles recouvrir les tempes, cette tête ressemble exactement à celle que décrit l'épigramme Grecque.

lui-même un Poète célèbre, employa dans ses écrits les caractères

Αὐχένι μὲν κύπτοντι γέρων ἐπεσύρετο ΒΟΤΡΥΣ
 Χαίτης εἰσοπίσω πεφορημί' ἀμφὶ δ' ὀκναῖς
 Πλαζόμενος κεχάλαστο.

Cervice autem demissa, senex trahabatur RACEMUS
Comæ a tergo latus : circa vero aures
Vagabundus demittebatur.

Indépendamment de la sublimité du caractère, plus grande dans les têtes d'Homere de la seconde *Espec*e dont nous venons de parler, celles-ci different encore de des autres, par la vieillesse toujours plus avancée dans ces dernieres, & par cet arrangement de cheveux exprimé dans l'épigramme Grecque par le mot **BOTRUS**. La forme désignée par cette singuliere expression, se voit dans plusieurs têtes de Bacchus, mais seulement dans celles qui représentent ce Dieu avec la barbe. Il en existe une très-belle de cette sorte dans la collection de Mr. C. Townley : les cheveux de cette tête descendent sur ses tempes ; ils s'y distribuent en plusieurs rangs de boucles arrondies & pressées, comme le font les grains d'une *grape de raisin*, dont le nom s'exprime par le mot **BOTRUS**, aussi employé pour marquer cette figure de cheveux qui lui ressemble. Son arrangement, destiné à représenter le raisin consacré à Bacchus, fut spécialement réservé à la chevelure de ce Dieu : on ne le voit employé dans celle d'aucune autre Divinité. La figure d'Homere dont il est parlé dans l'épigramme, & celle de la collection dont on parle ici, sont les seules où l'on puisse observer distinctement cette particularité : car dans les têtes de ce Poète qu'on voit au palais Farnese & au Capitole, les cheveux sont adhérens aux tempes ; au lieu que dans celle-ci, ils s'en séparent d'une maniere très-sensible, & par-là même se conforment davantage à la forme qu'ils prennent dans les figures de Bacchus barbu.

On a vu, par l'explication des monumens rapportés ci-dessus, les raisons pour lesquelles Homere fut représenté sous les formes de Jupiter, avec les attributs d'Apollon : la forme spécialement réservée aux cheveux de Bacchus, donnée à ceux de ce grand Poète, pourroit faire penser qu'on a voulu exprimer par cette forme l'auteur des poèmes, dont ceux que dans la suite on composa

raâcteres Pélasgues, dont s'étoient autrefois servi Orphée & Thymœtès

pour le théâtre consacré à Bacchus, tiroient leur origine. (Plat. de Republ. lib. x. "Ὅμηρος πρῶτος διδάσκαλος καὶ ἡγεμὼν ἀπαντῶν τῶν καλῶν τῶν τραγικῶν.) Euripide, par un motif en apparence semblable, est représenté avec le *thyrsé* de Bacchus & le *masque* de Melpomene, dans un bas-relief où son nom est écrit avec celui des tragédies qu'il composa pour le théâtre. Ce marbre doit se trouver parmi ceux de la collection Farnese. Bacchus, comme nous vous fait voir ailleurs, ne présidoit pas moins à la *Divination* qu'au *Théâtre* : & comme on tiroit des présages des vers d'Homere & de ceux d'Euripide, ce fut peut-être une des raisons pour lesquelles l'un fut représenté avec la forme de cheveux propre à Bacchus, & l'autre avec le sceptre de ce Dieu. La *Divination* par les vers d'Homere portoit le nom de *Rapsodomantie*. On voit par un passage de Lampride qu'elle étoit encore en usage au tems de l'Empereur Macrin. (Æli. Lamprid. in Diod.) Brutus crut voir le présage de sa mort dans un passage de l'*Iliade* ; (Val. Maxim. lib. i. cap. vii. N° 7.) & Socrate, en plaisantant trois jours avant de boire la ciguë, tira un présage semblable des vers d'Homere.

L'épigramme Grecque donne à la statue d'Homere "une barbe, qui s'étendoit de toutes parts : elle étoit légère & frisée, & ne finissoit pas en pointe, mais se terminoit quarrément." C'est exactement la forme de la barbe qu'on voit à la tête en marbre, que nous comparons à celle de la statue décrite par ces vers. Cette barbe, rare & frisée, laisse voir toute la forme du menton qu'elle recouvre à peine ; & comme le dit encore l'auteur de ces vers, elle ajoute à la beauté de la poitrine & du visage, qui effectivement perdroient à ne l'avoir pas.

Κάτω δ' εὐρύνετο πώγων

Ἀμφιταθεὶς, μαλακὸς δὲ καὶ εὐτροχός. οὐδὲ, γὰρ ἦεν

Ὀξύτενής, ἀλλ' εὐρὺ ἐπαύετο, κάλλος ὑφαίνων

Στήθεϊ γυμνωθέντι, καὶ ἡμερόεντι προσώπῳ

Deorsum dilatabatur barba

Undique protensa ; mollis vero et volubilis. Neque enim erat

In acutum tendens, sed in latitudinem desinebat, pulchritudinem contexens

Pectori nudo et amabili vultui.

Thymoetès de Lacédémone son contemporain : ces caractères

La tête en marbre a le front chauve ; les cheveux en sont peu épais, mais ils sont tirés sur le devant, comme pour suppléer à ceux qui manquent à cette partie, & pour en couvrir le défaut. C'est pourquoi ils sont assujettis par la bandelette ou diadème dont la tête est entourée. S'il est possible de représenter la prudence, elle l'est dans cette tête, par la forme élevée de sa partie antérieure, & par l'air de gravité qu'elle tire de sa conformation. Tout cela me semble décrit dans les vers Grecs.

Γυμνὸν δὲ εἶχε μέτωπον, ἐπ' ἀπλοκαμῶ δὲ μετώπῳ

Ἦσο σαιοφροσύνη κουροτρόφος.

Nudam vero habebat frontem : in calva vero fronte

Stabat prudentia juvenes nutriens.

Les têtes d'Homere de la seconde *Especce*, sont particulièrement remarquables, dans les parties voisines des yeux. L'*Art prévoyant*, dit le Poëte, *avoit élevé le contour des deux sourcils, & avec raison ; car les yeux étoient privés de la lumière : cependant ils n'avoient pas le désagrément que cause la cécité ; quelque chose de gracieux se faisoit encore sentir dans les yeux ; l'Artiste en avoit ménagé les traits afin de faire voir que la lumière de la sagesse, qui ne peut s'éteindre, se conservoit dans son ame.* Il faut considérer avec attention le marbre, en lisant cette description, pour en apprécier toute l'énergie ; la *Grace*, dont elle parle, se retrouve en effet dans les yeux aveugles d'Homere ; elle paroît diminuer la peine que donne la vue de ceux qui ont le malheur d'être privés de son organe. La *Cécité* ne se montre qu'autant qu'il faut pour se faire reconnoître ; elle semble couverte par l'épaisseur & la cavité de l'os sur lequel le sourcil se recourbe. Le jeu de l'œil est remplacé par celui des muscles dont son orbite est environné : cette disposition des choses n'est pas un effet de la *nature* mais de l'*art*, comme l'observe l'auteur de ces vers ; c'est l'Art, qui, pour éloigner la sorte de terreur que cause l'aspect d'un aveugle, en supprimant l'action des yeux, a su imprimer l'idée de mouvement à ses parties voisines. Par la profondeur de la cavité où l'œil est encastré, vous sentez l'habitude à réfléchir profondément sur les choses qu'il a vues, qu'il ne voit plus, mais qu'il fait voir aux autres ; vous reconnoissez cette sagesse, dont l'*inextinguible* lumière se répand du dedans au dehors, & vient

raçteres étoient donc encore en usage au tems d'Homere,
& s'il

éclairer par le moyen de l'aveugle qui est le peintre de la nature : la lumière ne lui semble ôtée, que pour rendre plus étonnante celle qu'il répand autour de lui, elle éclate dans tout ce qu'il a écrit : malgré l'aveuglement d'Homere, nous voyons, dit Cicéron, non sa *poésie* mais sa *peinture*. (Tuscul. Quæst. lib. v. *Traditum est Homerum cæcum fuisse ; at ejus picturam non præsin videmus.*) Voici les vers qui spécifient ces traits, dont on ne trouve presque aucune trace dans les autres têtes d'Homere ; & je prie le lecteur d'observer que l'auteur, pour marquer ici l'intention de l'Art dans la composition de ces têtes, dit expressément que son dessein a été de ne pas donner à sa figure l'apparence d'un aveugle, & de montrer la sagesse de la personne qu'elle représente. Cela suppose donc que cette figure n'étoit pas prise de la nature, qu'elle étoit l'ouvrage de l'imagination de l'artiste, & qu'il pouvoit en disposer à son gré les parties, pour exprimer l'idée qu'il s'étoit formée d'Homere par la lecture de son plus beau poëme.

Ἀμφὶ δ' ἄρ' ὄφρυς

Ἀμφοτέραις προβλήταις ἙΥΣΚΟΠΙΟΣ ἔπλασε ΤΕΧΝΗ.

Οὐτι μάτην φαέων γὰρ ἐρημαῖδες ἦσαν ὀπώπαι.

Ἀλλ' οὐκ ἦν ἀλαῶ ἐναλίγκιος ἀνδρὶ νοῆσαι.

Ἐξετο γὰρ κενεοῖς χάρις ὀμμοσιν ὥς δὲ δοκεῖω,

ΤΕΧΝΗ τοῦτο τέλεσεν, ὅπως πάντεσσι φανεῖη

Φέγγος ὑπὸ κραδίην σοφίης ἀσβεστον αἰείρων.

Circa vero supercilia

Utraque prominentia PROVIDA formavit ARS.

Neque frustra : luce enim orbatu erant oculi.

Sed non erat cæco similis viro aspectu

Sedebat vero in vacuis gratia oculis : at vero censeo

ARS hoc perfecit, ut omnibus ostenderet

Lucem sub corde sapientiæ inextinguibilem attollens.

Les deux joues, dans la statue en bronze qui représentoit Homere, étoient un peu creusées & affaissées par les rides de la vieillesse. Cette cavité des joues, qui s'étend jusques sur les tempes, cet affaissement des chairs, s'observent dans la

tête

& s'il ne les employa pas, il se servit nécessairement de ceux
qui

tête en marbre: les pommetes en sont élevées; elles se montrent sensible-
ment dans cette partie qui se colore quand la pudeur est émue. Une telle dis-
position de choses, donne à la figure d'Homere *le maintien de la pudeur qui*
paroît née d'elle-même, & qui, suivant l'ingénieuse expression de l'épigramme,
est la compagne des Graces.

Δοιοὶ μὲν ποτὶ βασιὸν ἐκοιλαίνοντο παρειαί,
Γῆραι ῥικνῆντι κτάσχετοί· ἀλλ' ἐν ἐκείναις
Αὐτογένης Χάριτεςσι συνέσιος ἴζανεν αἰδώς.

*Bine quidem paululum cavabantur genæ.
Senio rigoso detentæ. Sed in illis,
Per se natus, Gratiis comes sedebat Pudor.*

Les joues de cette tête sont froissées par la vieillesse, dont l'empreinte, plus
sensible sur le front, s'y marque par des sillons plus profonds; la peau plus aride,
y laisse voir davantage l'os auquel elle est attachée: mais c'est autour des yeux
que la caducité s'est gravée encore plus profondément. Les épis creusés par les
rides à leur angle extérieur, montrent le desséchement de toutes ces parties: le
ravage du tems se fait encore mieux sentir dans celle qui joint le nez au front; la
peau repliée s'y affaisse sur elle-même, elle reste immobile & privée de son élas-
ticité. C'est toujours sur le front, sur le nez, autour des yeux, que les grandes
passions se manifestent, il faut les sentir vivement pour les exprimer avec cha-
leur, comme l'a fait Homere. L'ardeur de ces passions semble avoir laissé sur
les parties qui les ressentent, les traces profondes qu'on observe dans cette tête;
elles y ont toute l'énergie, tout le pathétique des discours où le Poète peint
l'emportement d'Achille, la colere d'Agamemnon, la violence d'Ajax ou la
rapidité de Diomedes. Cependant, malgré le changement arrivé dans les traits
de son visage, on y voit les restes d'une beauté peu commune; il a encore un
air de grandeur, de supériorité, de majesté, qui donne l'idée du précepteur
de l'univers; toutes les autres têtes de Philosophes disparoissent à côté de
celle-ci; on sent que le corps auquel elle appartient étoit d'une stature très-
élevée, très-robuste, & qu'enfin son maintien devoit avoir quelque chose de
solemnel & d'auguste, difficile à trouver en d'autres figures que celles des Dieux
ou des Héros.

qui se voyent ici ; car alors on ne connoissoit pas les lettres courantes,

La bouche est peut-être la partie la plus remarquable de cette tête, & de celle en bronze que décrit l'*Anthologie* : elle a dans le marbre une *grace*, une *vénusté* que les Latins exprimoient par le mot *suaviloquentia*, dont se sert Lucrece pour marquer l'aménité de la poésie, le charme de l'expression, la *douceur*, ou enfin la *suavité* des paroles. On croiroit entendre sortir de cette bouche le tendre discours de Phénix, qui cherche à réveiller la clémence dans le cœur inflexible d'Achille ; qui représentente les *Prieres* au pas chancelant, au front ridé, au regard incertain : elles suivent l'*Offense* dont elles réparent les outrages : filles de Jupiter, elles fléchissent la colere même des Dieux ; le miel de la féduction est sur les levres de cette figure. C'est ce que l'épigramme Grecque exprime par ces vers.

Πικρὴ δὲ μέλισσα περὶ στόμα θεῖον ἄλατο,
Κηρίον ὠδίνουσα μελισσαγῆς.

*Picria vero apis circa os divinum oberrabat
Ceram pariens Mel stillantem.*

Les mots de cire & de miel, employés ici par le Poëte, sont des figures dans le goût oriental : elle expriment ce *mélange de l'utile & de l'agréable* qui, suivant Horace, fait le plus grand mérite de la poésie, le point où elle cherche d'atteindre, & celui où sont effectivement arrivés les poëmes d'Homere.

On voit par la tête d'Homere en marbre, qu'il semble écouter ou faire attention à quelque chose ; mais la tête de la statue en bronze paroît avoir été inclinée sur le côté droit, pour approcher l'oreille, comme pour entendre la voix d'Apollon & des Muses ; c'est ainsi qu'elle est décrite dans les vers de l'épigramme : en cela, son action différoit manifestement de celle de la tête que nous lui comparons ; mais ce en quoi elle eurent ensemble une parfaite ressemblance, c'est que toutes les deux représenterent Homere dans l'action de méditer, de faire des recherches, dont il paroît profondément occupé dans la tête en marbre. Le Poëte dit, qu'il *semble s'occuper à construire un ouvrage, dans lequel il s'agit de décrire les travaux de la guerre, & les combats que doit chanter la Syrene du mont Piérus.*

courantes, tout s'écrivoit en majuscules, même au tems où furent écrits les livres découverts à Herculanum. L'embarras de cette sorte d'écriture dont la marche est très-lente, fit inventer les *sigles* ou lettres abrégées, qui sont des especes de

Ἐν δ' αἶρα θυμῷ,
 Σκεπτομένῳ μὲν εἶπτο. νόος δὲ οἱ ἔνθα καὶ ἔνθα
 Ἐξ αἰδύτων πεφόρητο πολυστρέπτοιο μενοινῆς,
 Πιερίκῃς Σειρήνος ἀρρήϊον ἔργον ὑφαίνων.

*In animo sane
 Investiganti erat similis : mens vero ipsi inde et inde
 Ex recessu ferebatur varii desiderii,
 Pieriæ Syrenis martiale opus texere.*

Comme l'*Odyssée* ne représente pas les combats, comme au contraire l'*Iliade* en est remplie, on voit que par ces expressions, le Poëte a prétendu montrer que la figure dont il exprimoit l'intention, devoit être celle de l'auteur de l'*Iliade*, & non celui de l'*Odyssée*. Ce dernier poëme sembloit aux anciens, avoir pour objet de représenter, le modele des *vertus Civiles*, l'autre leur paroissoit représenter le modele de la *vertu Militaire*. On peut dire que l'idée d'un homme excellent dans la premiere de ces choses, se voit dans la tête où Homere est représenté comme l'auteur de l'*Odyssée*, mais la *vertu Héroïque* se fait bien mieux sentir dans celle qui le représente comme le chantre de l'*Iliade*.

Ces observations nous montrent, que nous retrouvons dans les monumens encore existans, les deux especes de figures d'Homere décrites par les anciens ; les deux formes différentes de ces figures furent employées ensemble dans le bas-relief d'Archélaus de Priene ; où sont à-la-fois représentés l'Apothéose & les deux poëmes d'Homere : mais puisqu'un même homme à un même âge à peu-près, ne peut avoir qu'une ressemblance, de ce qu'on trouve cependant deux caracteres, & deux ressemblances très-distinctes dans les têtes antiques d'Homere, qui diffèrent peu par l'âge qu'elles expriment, il faut en conclure qu'elles furent faites, non pour le représenter tel qu'il fut, mais tel que ses ouvrages firent concevoir qu'il peut-être, & qu'on les modela suivant la méthode développée ici.

chiffres,

chiffres, dont on peut voir des exemples répétés dans les inscriptions d'Alcamene & de Polydore rapportées ci-dessus.

Iphitus qui restitua les Jeux Olympiques 112 années avant la première Olympiade, vécut dans la 16^e. année du pontificat de la prêtresse qui précéda *Makais*. Le nom de cette prêtresse est effacé par le tems ; mais le marbre nous apprend qu'elle conserva l'emploi de *Mere* pendant 31 ans. On montroit à Olympie, dans le temple de Junon, le *Disque* sur lequel Iphitus, avoit fait graver les tems où devoient se célébrer les *Jeux Olympiques*, les loix de la treve qui s'observoit alors dans toute la Grèce, & les franchises appartenantes à ces jeux : tout cela étoit écrit, non en ligne droite, mais en une ligne (186) qui rentroit en elle-même, & se terminoit à son centre. Cette manière d'écrire étoit pratiquée sur les mêmes principes que celle en *Boustrophédon* : leur objet étoit d'empêcher l'œil d'abandonner la suite des mots & le sens du discours, en se transportant de la fin d'une ligne à sa partie opposée, où nous mettons le commencement de l'autre. Ce *Disque* d'Iphitus étoit le *Ca-*

(186) Pausan. lib. v. cap. xxx. p. 427. Εἰς δὲ — ἧς ὁ Ἰφίτου δίσκος. — ὁ δὲ τοῦ Ἰφίτου δίσκος, τὴν ἐκ χειρὶ τὴν ἐπὶ τοῖς Ὀλυμπίοις ἐπαγγέλλουσιν οἱ Ἠλεῖοι. τούτην οὐκ ἐς εὐθύς ἔχει γεγραμμένην, ἀλλὰ ἐς κύκλου σχῆμα περίεστιν ἐπὶ τῷ δίσκῳ τὰ γράμματα. Est — Iphiti Discus. — Iphiti vero disco ad Olympiorum indicias indicendas usi sunt Elei. Inscriptæ enim sunt illæ in disco, non recto versuum ordine, sed orbem ambientibus literis. Cet ordre de lettres en usage dans le Péloponèse, s'y voit employé vers le tems d'Iphitus, dans les monumens des Rois Théopompe, Alcamene & Polydore, dont on a parlé ci-dessus.

lendrier d'Olympie : on en fait encore sur des lames de bronze, qui ont à-peu-près la même forme, & le même objet.

La première Olympiade, dans laquelle l'*Eléen Coræbus* remporta le prix de la course aux Jeux Olympiques, tombe dans la neuvième année de la Prêtresse Amymone, nommée à la ligne 12 ; son ministère fut de 30 ans. On sculpta vers ce tems-là les bas-reliefs du fameux coffre de Cypselus, dont Pausanias nous a laissé la plus ample description. (187) Ce coffre fait en cedre, étoit couvert de figures, dont les unes étoient d'or, les autres d'ivoire, quelques-unes étoient prises dans le bois même. La composition des sujets qu'elles représentoient, me semble sans aucune comparaison supérieure à celle des bas-reliefs du bouclier d'Achille. On y voit déjà l'idée de la *beauté idéale*, & celle du *caractère* qui est peut-être la partie la plus importante de l'Art. Les poèmes d'Homère firent chercher l'une & l'autre, & la sculpture, dans cet ancien monument, semble avoir été portée au point où elle parvint en Italie vers le quinzième siècle. Elle ne passa pas ce point chez les modernes, mais elle alla beaucoup plus avant chez les Grecs. Le coffre de Cypselus est une preuve incontestable des grands progrès qu'avoient faits les Arts, vers la première Olympiade, 24 ans environ avant la fondation de Rome. Les inscriptions

(187) Pausan. lib. v. cap. xxxvii. & xxxviii.

des bas-reliefs sculptés sur ce coffre étoient écrites en *Boustrophédon*, comme le sont celles des mêmes tems dont on parle ici : on y avoit employé ces *sigles* ou *abréviations* dont j'ai parlé, & dont l'emploi se voit encore sur les monumens d'Alcamene & de Polydore, faites peu de tems après. Jè quitte ces recherches qui me conduiroient trop-loin pour remonter encore à des tems antérieurs à ceux du monument des prêtresses d'Amycles.

Lacédémon, qui donna son nom à la Laconie dont il fut Roi avant son fils Amyclas, fut le premier qui éleva près de cette ville un temple aux Graces : il n'en reconnut que deux, & donna à l'une le nom de *Cléta*, qui signifie *la célèbre*, & à l'autre celui de *Phænna*, qui signifie *l'éclatante*. (188) Ces idées très-poétiques, très-dignes du sujet qui les inspiroit, ne peuvent être d'un tems barbare ; elles montrent un siècle poli, & par conséquent éclairé : le Prince qui les conçut avoit épousé Sparté fille d'Eurotas ; celui-ci, *parvenu à un très-grand âge* & n'ayant pas d'enfans mâles, céda la couronne à son gendre. (189) Eurotas, comme on a vû, fut grand-pere d'Amyclas ; il bâtit une *chapelle* à la distance d'environ cinq cens pas de l'endroit où son petit-fils fit

(188). lib. iii. cap. xviii. p. 254. Καὶ πρὸς αὐτῇ Χαρίτων ἐστὶν ἱερὸν, Φαιέννας καὶ Κλητᾶς, καθὰ δὴ καὶ Ἀλκιμᾶν ἐποίησεν. ἰδρύσασθαι δὲ Λακεδαιμόνα Χαρίσιν ἐνταῦθα ἱερὸν, καὶ θέσθαι τὰ ὀνόματα ἤγηνται. Proxima amni est Gratiarum aedes, Phæennæ et Clitæ, quæ sunt Alcmani versibus nobilitatæ. Lacædæmona putant Gratiis ædem eam dedicasse, nomina etiam imposuisse.

(189) Pausan. lib. iii. cap. i.

ensuite construire le temple d'Apollon Amycléen. Cette *chapelle* existe encore à présent en son entier. Elle étoit renfermée dans un hallier, quand Mr. l'Abbé Fourmont en fit la découverte. Après avoir effarté les arbres & les buissons qui la couvroient, (190) on vit un édifice dont trois pierres d'une énorme grandeur forment le pédiment : elles servent de degrés pour y monter, & chacune d'elles a seize pouces de hauteur. Quatre autres pierres d'un seul morceau font les quatre murs ; elles ont cinq pieds d'épaisseur, sur une hauteur sans doute proportionnée, mais dont Mr. Fourmont ne parle pas. Comme l'intérieur de cet édifice porte dans œuvre seize pieds de long, sur dix de large, chacune des pierres de ses côtés doit avoir vingt-six pieds de long : la longueur des pierres du devant & de la face opposée doit être de vingt pieds. Le pavé & le plafond sont aussi formés d'une seule pierre, de dix pieds de large sur seize de haut : enfin, deux autres masses de rocher pareilles aux précédentes, sont butées l'une contre l'autre, pour former à-la-fois le toit & le fronton de cet édifice, unique en son espèce. Sa porte, haute à peine de quatre pieds, est creusée dans la pierre qui fait le frontispice. Ainsi que toutes les autres, cette pierre est brute, & de couleur noire. L'architecture décrite ici, anciennement fort commune en Grèce où on l'attribuoit aux Cyclopes, est comme on voit celle dont

(190) Mémoires de l'Académie. T. XV. p. 402.

les anciens Toscans s'attribuerent l'invention : si ces peuples ne l'inventerent pas, leurs descendans l'ont au moins conservée presque jusqu'à nos jours. Mais il est bien étonnant de trouver le style & le goût de leur architecture, dans un pays où l'on a montré qu'on eut autrefois des caractères pareils aux leurs, & où l'on a fait voir l'origine & la raison des formes empreintes sur leurs plus anciennes monnoies.

Malgré la petitesse & la rusticité de ce bâtiment, il me semble pourtant avoir un caractère très-marqué & même très-impofant : il ne parut d'abord qu'une grotte à Mr. l'Abbé Fourmont, mais elle lui rappela l'idée d'une fabrique construite par des Géants : c'est une idée que ne feroient peut-être pas naître nos édifices modernes les plus considérables & les plus recherchés.

Après avoir enlevé la mousse épaisse, dont la main des siècles avoit recouvert la façade de cette *chapelle*, on y découvrit des caractères au moyen desquels on apprit qu'elle fut autrefois consacrée à Minerve *Onga*, “ $\Delta^{\cdot} \wedge \Delta I$ ”, par *Eurotas* : il prend dans cette inscription la qualité de Roi des *Ikerkerates* $\text{IKETEAK(EA)\Delta TEE\text{H}}$, dont le nom suivant *Hésychius*, fut celui des *Lacons*, sans doute des plus anciens tems : ils cessèrent de l'employer, quand ils prirent celui de *Lacédémoniens*, de *Lacédémon* gendre & successeur d'*Eurotas*. Ce Prince est fameux dans cette nation, qui se fit honneur de porter toujours son nom, quelque changement de Dynastie qui soit arrivé.”

Le

Le nom d'*Onga*, totalement étranger à la Grèce, étoit donné par les Phéniciens à *Minerve* : (191) Cadmus en apporta le culte en Béotie : l'une des portes de Thebes prit la dénomination de celle d'*Onga*, parce que ce Hérôs avoit consacré dans son voisinage un autel en pierres, (192) avec un temple à cette Déesse (193) de son pays, peu après son arrivée en Grèce. Cette époque célèbre est fixée dans le marbre d'Arondel : elle correspond à l'an 1519 avant notre Ere, (194) c'est environ 125 années avant celle où le temple d'Apollon *Amycléen*, fut fondé par Amyclas. Pour peu qu'aient vécu Lacédémon pere de ce prince & Eurotas son aïeul, ce dernier dut nécessairement être contemporain de Cadmus : aussi Lydiat & le chevalier Marsham, en suivant le marbre d'Arondel, ont-ils mis le tems où Eurotas & Lacédémon commencèrent à regner ensemble, trois années avant celle de la venue de Cadmus à Thebes ; (195) il paroît de ce-ci, que la *chapelle* consacrée par Eurotas à l'*Onga* des Phéniciens, doit avoir été construite dans un tems très-

(191) Selden. *de Diis Syr. Syntagm.* ii. cap. iv. v. 39.

(192) Nonn. Dionys. *lib.* xliv.

Λαῖνος Ὀγκαίης ἐλελίζετο βωμὸς Ἀθῆνης.

Ὅν ποτε Κάδμος ἔδειμεν.

Lapidæ Onceæ volvebatur ara Minervæ,

Quam quondam Cadmus ædificarat

(193) Pausan. *lib.* ix. cap. xii.

(194) Marm. Oxon. *Epoch.* VII. *Can. Chroniq.* p. 242.


(195) Marm. Oxon. *Epoch.* VIII.

voisin de celui, où suivant l'opinion commune ces derniers apportèrent les lettres en Grèce : celles de l'inscription conservée sur le frontispice de cet édifice, doivent par conséquent être du tems le plus approchant qu'il soit possible, de celui où Cadmus en donna l'usage aux Grecs.

• Il existe donc encore un monument indubitable de l'écriture d'un siècle, qu'on regarde comme le plus ancien de la Grèce : ce monument n'a jamais changé de place ; il n'a pu être ni mû, ni transporté ailleurs ; il n'a jamais souffert la moindre altération, & par-là même il est de la plus grande authenticité, quoiqu'antérieur de près de trois siècles à la prise de Troye.

Dans le court intervalle des années écoulées entre l'époque où Cadmus fonda Thebes, & celle où Eurotas construisit la chapelle d'*Onga*, les lettres, dont sans doute on faisoit alors peu d'usage, n'avoient pas encore eu le tems de souffrir d'altération importante. On pourroit donc les retrouver dans l'inscription de cette chapelle, telles qu'elles furent dans leur origine. Des seize lettres apportées par Cadmus, ce monument devoit nécessairement nous avoir conservé la forme d'au-moins huit, puisqu'il y en existe ce nombre dans les paroles de l'inscription copiée par Mr. Fourmont : c'est la moitié de l'*Alphabet* entier tel qu'il fut, dit-on, (196) dans sa nouveauté chez les Grecs.

(196) Plin. lib. vii. cap. lvi. *Utique in Græcium (literas) intulisse e Phœnice Cadmum sedecim numero.*

La comparaison des huit lettres prises d'une si ancienne inscription, avec celles de la première partie du *catalogue* des Prêtresses d'Amycle, nous fait voir qu'elles sont en tout semblables chacune à chacune, à l'exception néanmoins de l'O, dont la forme ronde dans l'inscription des Prêtresses, est triangulaire  dans celle d'Eurotas : on verra bientôt la raison de cette différence ; elle n'empêche pas qu'on ne trouve dans cette même inscription le complément des lettres de l'*Alphabet* Cadméen, c'est-à-dire celles qui manquent au monument d'Eurotas : en les réunissant les unes avec les autres, on paroît assuré de les avoir telles qu'elles furent au tems même de Cadmus.

Les mêmes lettres, conservées sous la même forme dans les légendes de différentes médailles ne peuvent, malgré l'exactitude de leur ressemblance, servir au même usage que celles qui se tirent de ces inscriptions. Car les premières étant nécessairement postérieures au tems de Phidon d'Argos, qui frappa les premières monnoies plus de 600 ans après Cadmus, l'éloignement des tems pourroit faire douter si elles ne furent pas altérées, si des changemens inconnus n'empêchent pas de reconnoître leur origine dans la forme des lettres Phéniciennes, au lieu que se trouvant réunies dans des monumens, ou contemporains de Cadmus même, ou d'un tems peu éloigné de celui où il vécut, elles ont toute l'authenticité nécessaire, pour assurer, par la comparaison qu'on en peut faire avec les lettres Phéniciennes, si effectivement celles-ci furent,

furent, comme on le dit, l'origine des autres. C'est assurément la première fois que les modernes ont pu faire avec exactitude cette comparaison, au moyen des monumens qu'ils ont découverts.

Pour mettre les Lecteurs en état de juger cette question par eux-mêmes, j'ai fait réunir dans la *Planche XXVIII*, les caractères Phéniciens dont on dit que furent prises les 16 lettres, qui composèrent le premier *Alphabet* des Grecs. Les sept premières colonnes de cette *planche*, contiennent autant d'*Alphabets* Phéniciens. Le premier est copié d'après Scaliger ; (197) le second d'après Bochart : (198) on a tiré le troisième de la table du Docteur Bernard, rectifiée & beaucoup augmentée par le savant Docteur Morton : (199) le quatrième vient de celui que Mr. l'Abbé Barthélemy a formé d'après des inscriptions anciennement découvertes à Malte, & d'après des médailles Syriennes ; le cinquième est tiré des médailles de Sicile ; le sixième est extrait des caractères gravés sur des inscriptions conservées en Chypre & rapportées par Pockocke ; enfin, le septième alphabet Phénicien, est dû, comme les trois précédens, à Mr. l'Abbé Barthélemy, qui l'a pris d'une inscription découverte à Malte depuis quelques années. (200) On lit dans la huitième & la neuvième co-

(197) Scalig. *Abimad. in Chron. Euseb. p. 103.*

(198) Samuel. Bochart. *Phaleg. lib. i. cap. xx. p. 452.*

(199) Tab. Edm. Bernardi *oum supplem. Carol Marton. 1759. col. viii.*

(200) Encyclop. *Planche V. T. II. Alphabets. Nos 2, 3, 4, & 5.*

lonnes de cette table, les noms que les Phéniciens & les Grecs donnoient à leurs lettres. Ces noms vinrent à tous deux des anciens Syriens, dont les caractères étant passés aux Samaritains, prirent les noms de Syriens, de Phéniciens & de Samaritains.

La dixième colonne contient les formes des lettres Grecques employées dans l'inscription du temple d'Onga, & dans celles des Prêtres d'Amycles.

Par la comparaison de l'ordre Alphabétique & des noms des lettres Grecques, avec l'ordre & les noms des lettres Phéniciennes, il est évident que depuis Eurotas & Cadmus, l'alphabet Grec suivit le même arrangement qu'il eut chez les Phéniciens ; car les noms des lettres Grecques furent évidemment les mêmes que ceux des lettres Phéniciennes : ainsi, l'on ne peut douter que Cadmus n'ait donné cet arrangement & ces noms, suivant la méthode en usage dans son pays.

Malgré cette exacte ressemblance des noms de lettres, il semble pourtant qu'on n'en trouve que cinq dans l'ancien alphabet Grec, dont la forme ait une analogie bien déterminée avec les lettres Phéniciennes correspondantes : tels sont le *Gamma*, l'*Epsilon*, le *Lambda*, l'*Omicron* & le *Rho*, marqués dans la table avec des astérisques destinés à rappeler leurs lettres analogues : toutes les autres paroissent avoir peu de ressemblance entr'elles ; & comme la comparaison des tems fait voir qu'elles n'ont pu être altérées dans

ceux où l'on grava les lettres de l'inscription d'*Onga*, on pourroit au-moins douter, si Cadmus donna aux Grecs les lettres, qui, dans cette inscription, sont si différentes de celles qu'il dut leur apporter de Phénicie : car en prenant dans les sept alphabets Phéniciens les caractères les plus analogues, l'on écrivoit le mot $\Delta/\Delta/\Delta$ de l'inscription d'Eurotas, avec les lettres $\nabla/\nabla/\nabla$, qui assurément ne se ressembloient en rien dans l'A & l'I : ainsi, des 16 lettres dont fut composé l'alphabet Grec au tems d'Eurotas, il y en avoit encore neuf autres, outre celles-ci, qui ne ressembloient pas davantage à celles de Cadmus, bien qu'il vécut dans le même tems.

Quant aux cinq lettres Grecques, dont l'analogie est sensible avec les lettres Phéniciennes, on pourroit peut-être demander, comment en si peu de tems qu'il s'en écoula entre Eurotas & Cadmus, le *He* & l'*Ajin* des Phéniciens, dont la figure est celle de l'*Epsilon* & de l'*Omicron* des Grecs, parvinrent à changer de *puissance*? Comment d'*Esprits* qu'ils étoient dans l'alphabet Phénicien, ils devinrent si promptement des *voyelles* dans l'alphabet Grec? Comment le *Jod*, qui dans le premier de ces alphabets est une *consonne*, se transforma dans le second en *voyelle*, comme est l'*Iota* qui lui correspond? Si les Grecs emprunterent ces lettres des Phéniciens, elles semblent avoir dû conserver parmi eux, au moins pendant quelques siècles, la même *puissance* qui les caractérisoit dans l'alphabet dont elles fortoient : & puisqu'elles ne l'ont pas fait, il faut bien qu'il y ait eu chez eux quelque chose

chose de contraire à l'introduction des caractères Phéniciens, sous la forme & les qualités où il purent être apportés en Grèce par Cadmus.

Les Phéniciens écrivoient leurs lettres & faisoient marcher les lignes de leur écriture de la gauche à la droite : les lettres & les lignes de l'inscription de la chapelle d'Onga suivent un ordre tout contraire, car elles sont écrites de la droite à la gauche ; ainsi, du tems de Cadmus même, les Grecs, auxquels il est supposé avoir apporté l'écriture, dispoisoient cependant la leur d'une manière entièrement opposée à la sienne.

Vers le tems de Cadmus, il y eut donc en Grèce deux méthodes d'écrire très-différentes l'une de l'autre : ces deux méthodes se trouvent réunies dans les deux premières lignes de l'inscription des Prêtresses d'Amycles : (201) la première de ces lignes marche de droite à gauche à la manière des Phéniciens, mais la seconde marche de gauche à droite suivant l'ancienne manière des Grecs ; la troisième ligne commence dans le même sens que la seconde, & la quatrième retourne encore suivant l'usage Phénicien, ce qui arrive constamment au changement de chaque Prêtresse jusqu'à la ligne 12, où la marche en *Boustrophédon* se fait sans interruption, jusqu'à la fin des deux marbres.

Ces différentes manières d'écrire, employées dans une même inscription, nous montrent qu'en la copiant du re-

(201) Voyez la *Planche XXVI.*

gistre, où étoient inscrits les noms & les âges des Prêtresses d'Amycles, on suivit très fidèlement les formes & l'ordre de l'écriture de chacun des tems où elles vécurent : ceci nous apprend que l'écriture, qui au tems de Cadmus marchoit de droite à gauche chez les Phéniciens, & qui alloit de gauche à droite chez les Grecs, avoit réuni ces deux manieres au tems de la Prêtresse *Akakalis* ; 175 ans avant la prise de Troye, c'est environ la 235^e année après la venue de Cadmus en Grèce. Cependant, alors même on n'écrivoit ainsi que chaque *phrase*, & non toute la suite d'un discours, comme cela commença à se pratiquer vers le tems de la Prêtresse Laodamie fille d'Argalus, qui fut mere pendant 12 ans : à compter de la fin de son sacerdoce, environ 104 ans avant la prise de Troye, l'écriture en *Boustrophédon* s'introduisit en Grèce, où elle continua toujours, jusques dans la 165^e Olympiade : cela paroît n'avoir pas empêché qu'on n'écrivît souvent de la gauche à la droite, suivant la premiere méthode des Grecs, comme on le voit par les inscriptions des Rois Talecles, Alcamene, Polydore & Anaxidame, dont nous avons parlé ci-dessus.

De ce qu'une très-petite partie des lettres Phéniciennes se trouve dans l'alphabet employé en Grèce, peu de tems après celui où Cadmus y arriva, de ce que dans la maniere d'écrire des Grecs, vers cette même époque, on observe une méthode toute différente de celle des Phéniciens, de ce qu'enfin l'alphabet Phénicien n'ayant pas eu le tems de

de s'altérer au tems d'Eurotas, n'étoit pourtant pas le même que celui de la Phénicie, dans le siècle où vécut ce Prince, il paroît, que si les Phéniciens & Cadmus en particulier contribuèrent, comme cela semble assuré, à l'arrangement des lettres Grecques, ils ne furent pas les seuls qui les donnerent à la Grèce ; & puisque dès leur arrivée en Béotie on voit leurs caractères se mêler avec d'autres, dont ils devinrent en quelque façon le *supplément*, on peut soupçonner que les Grecs eurent un alphabet qui leur fut propre, avant l'arrivée des Phéniciens & de Cadmus en Grèce.

Cette conclusion est décidément contredite par Hérodote, & par quantité d'auteurs fondés sur ce qu'il en a dit. (202) Car il assure très-positivement, que les Grecs ne connurent pas les lettres avant le tems où elles leur furent apportées par Cadmus ; mais en ajoutant *que c'est son opinion*, il donne son témoignage, non comme un fait, mais comme un sentiment qui lui est propre. Les auteurs des tems suivans, se prévalant de ce sentiment particulier, en ont tiré la certitude d'un fait historique, & ont assuré que les Grecs n'avoient pas de lettres avant Cadmus. On peut voir à présent si des monumens incapables de tromper, des monu-

(202) Herod. lib. v. cap. lviii. Οἱ δὲ Φοίνικες οὗτοι οἱ σὺν Κάδμῳ ἀπικόμενοι, τῶν ἔσαν οἱ Γεφυραῖοι, ἀλλά τε πολλὰ, οἰκήσαντες ταύτην τὴν χώραν, ἐσήγαγον διδασκαλίαι εἰς τοὺς Ἕλληνας, καὶ δὴ καὶ γράμματα, οὐκ ἔοντα πρὶν Ἑλλήσι, ὧς Εἰμοὶ Δοκέει. *Phænices isti, qui cum Cadmo advenerunt, quorum Gephyraei fuere, dum hanc regionem incolunt, cum alias multas doctrinas in Græciam introduxere, tum vero literas quæ apud Græcos, UT MIHI VIDETUR, antea non fuerant.*

mens où l'on ne peut trouver que l'usage des tems où ils furent faits, ne détruisent pas l'opinion d'Hérodote, & ne nous font pas évidemment connoître, que pour avoir ajouté quelque chose à l'ancien alphabet de la Grèce, Cadmus passa pour en être l'inventeur. C'est ainsi que pour avoir contribué par différens moyens à l'avancement du monoyage, Erichtonius qui ne l'inventa pas, mais le reçut des Scythes, (203) Ion Roi de Theffalie, (204) Janus, (205) les habitans de l'isle de Naxe, (206) Phidon d'Argos (207) & bien d'autres, passerent pour en être les inventeurs. Il en fut de même des Arts, car la fille de Dibutade de Corinthe, (208) Cléanthe de la même ville, (209) l'Egyptien Philocles, (210) Sauria de l'Isle de Samos, Craton de Sicyone, (211) enfin, Euchir d'Athenes parent de Dédale, (212) passerent tous pour avoir inventé la Peinture : chacun des pays où ils étoient nés, se faisoit honneur de sa découverte ; ce qui ne prouve autre chose, sinon qu'elle existoit dans ces pays à la date des tems où vécurent tous ces prétendus inventeurs,

(203) Jul. Polluc. Onomast. lib. ix. cap. vi. & Hygin. fol. 274.

(204) Lucan. Pharf. *sup. cit.*

(205) Draco. Corcyr. *ap. Athen. cit. lib. i. cap. i.*

(206) Jul. Polluc. Onom. lib. ix. cap. vi.

(207) Strab. Geograph. lib. viii. p. 358. B. & 376. A.

(208) Athenag. Ath. Leg. pro Christ. & Plin. lib. xxxv. cap. xii.

(209) Plin. lib. xxxv. cap. iii.

(210) Idem.

(211) Athenag. Phil. Ath. Leg. pro Christ.

(212) Aristot. *apud Plinium. lib. vii. cap. lvi.*

dont le plus ancien ne fut peut-être pas même celui qui l'employa le premier, mais seulement le premier qui en fit usage dans sa patrie. (213)

Les

(213) Cette maniere d'employer les témoignages des anciens, sur les tems & les lieux où furent inventés les Arts & les Lettres, est à mon gré, la seule capable de concilier tant d'opinions différentes au sujet de leurs inventeurs. La *Plastique* ou l'Art de mouler, fut, disoit-on, inventée dans l'isle de Samos par les Sculpteurs Théodore & Rhœcus : (Plin. lib. xxxv. cap. xii. *Sunt qui in Samo primos omnium Plasticen invenisse Rhæcum et Theodorum tradant.*) d'autres prétendoient que cet art nécessaire à la fonte des statues, fut découvert par Théodore de Milet & par Dédale. La *Plastique* ne peut en effet avoir été inconnue à ce dernier, s'il est vrai, comme le dit Aristote, qu'il fit en plomb & cuivre sa propre statue & celle de son fils. Quelques-uns regarderent ces deux artistes comme les inventeurs de la *Statuaire* : (Athenag. Athen. regat. Δαίδαλος ἢ Θεόδωρος ὁ Μιλήσιος ἀνδριαντοποιητικὴν ἢ πλαστικὴν προσεξεῦρον.) cependant il existoit des statues bien avant le tems de Dédale : il y avoit à Mégare celles du tombeau de Corœbus ; c'étoient, au jugement de Pausanias, les plus anciennes de toutes les statues en pierre qu'il eût vues en Grèce. (Pausan. lib. i. cap. xliii. p. 106. *Τούτων ἀγάλματα παλαιότατα ὅποσα λίθου πεποιημένα ὄσιν Ἑλλήσιν, ἰδὼν οἶδα.*) Ce Corœbus vécut plus de deux siècles avant Dédale ; il fut contemporain de Crotopus Roi d'Argos, dont le regne commença vers l'année 1543 avant notre Ere, 24 ans avant l'époque où le marbre d'Arondel fixe l'arrivée de Cadmus en Béotie. L'inscription du tombeau de Corœbus écrite en vers élégiaques, doit avoir précédé le tems où l'on put employer à Mégare les lettres de Cadmus : cet ancien monument n'est pas le seul qui prouve l'existence d'un alphabet connu dans la Grèce, avant le tems où on prétend que les Phéniciens y apportèrent le leur.

Au lieu des seize lettres attribuées à Cadmus, *Aristote en comptoit jusqu'à dix-huit. (Plin. lib. vii. p. 230. *Aristoteles X et VIII prisca literas fuisse.*) Il mettoit parmi elles le *Zêta*, dont Simonide passoit pour être l'inventeur, & le *Phi*, inventé disoit-on par Palamede, avec le *Thêta* & le *Xi* : *Epiclarne* fut aussi regardé comme l'inventeur de ces deux mêmes lettres. Ainsi,

les

Les Phéniciens eurent toujours des lettres *numérales* : ainsi, quand Cadmus vint de Phénicie en Grèce, il dut y porter

les uns donnoient à Simonide la gloire d'avoir inventé des lettres, tenues par d'autres pour aussi anciennes que Cadmus, qui vécut plus de mille ans avant lui ; & suivant quelques auteurs, Epicharme fut le premier à employer des caractères dont la découverte, selon plusieurs critiques, étoit due à Palamède, mort avant la prise de Troye, près de huit siècles avant le tems où mourut Epicharme ; car on fait qu'il vivoit encore dans la 84^e. Olympiade.

Ce grand nombre de sentimens différens, au sujet de l'invention des caractères Grecs, semble montrer qu'on les employoit vers le tems où l'on met leurs plus anciens inventeurs : jamais il n'y eût eu chez les anciens cette étrange diversité d'opinions, s'ils eussent eu quelque chose d'assuré à cet égard. En nous montrant leur incertitude à ce sujet, ils nous indiquent eux-mêmes qu'il faut moins s'en rapporter à leurs témoignages qu'à leurs monumens, qu'ils paroissent avoir peu consultés. Hérodote parle des trépieds de Thebes, où l'on voyoit d'anciennes inscriptions faites au tems d'Amphitryon père d'Hercule : Diodore fait aussi mention d'un bassin en or, consacré par Cadmus dans le temple de Minerve à Linde. Ce bassin, dit cet auteur, étoit avec une inscription en ces premiers caractères qu'on croyoit avoir été apportés de Phénicie en Grèce : (Diod. lib. v. p. 377. Ὁ δὲ οὖν Κάδμος καὶ τὴν Λινδίαν Ἀθηναίων ἐτίμησεν ἀναθήμασιν, ἐν οἷς ἦν χαλκοῦς λέβης ἀξιόλογος, κατασκευασμένος εἰς τὸν ἀρχαῖον ῥυθμόν· οὗτος δ' εἶχεν ἐπιγραφὴν φοινικικοῖς γράμμασιν, ἃ φασὶ πρῶτον ἐκ Φοινίκης εἰς τὴν Ἑλλάδα κομισθῆναι.) cela ne nous apprend pas quelle analogie avoient ces caractères avec ceux des Grecs ; rien n'est plus étonnant, que de voir qu'aucun des auteurs anciens n'ait employé des inscriptions considérables, au moyen desquelles on eût sans doute pu mieux juger de la forme des anciens caractères, qu'on ne pouvoit le faire par trois ou quatre mots écrits sur une offrande déposée dans un temple. Il paroît néanmoins par un passage de Pline, qu'Anticlide s'étoit efforcé de prouver par les monumens, le tems où les caractères de l'écriture furent découverts. Cet auteur prétendoit que les lettres avoient été inventées en Egypte, quinze ans avant le regne de Phoronée l'un des plus anciens Rois de la Grèce. (Plin. lib. vii. p. 230. Anticlide in

porter l'emploi de cette sorte de lettres. On voit cependant, par la première partie de l'inscription des Prêtresses d'Amycles, qu'au tems où elle fut écrite on employoit encore la manière de compter par les *lettres initiales* des noms de nombres. Si cette méthode fut réformée par Cadmus, elle existoit donc avant lui, car une réformation suppose une chose à réformer ; mais cette méthode même supposant aussi l'existence des lettres qu'elle employoit pour marquer les nombres, prouve encore que les Grecs connoissoient ces lettres avant l'arrivée des Phéniciens dans leur pays.

Si ce que nous apprennent les monumens à l'égard des anciennes lettres Grecques est une vérité de fait, il est impossible que l'histoire n'ait pas conservé quelque trace d'un fait aussi intéressant. Diodore de Sicile, en rapportant le sentiment de quelques auteurs dont il avoit lu les ouvrages, dit “ qu'un *Déluge* étant arrivé en Grèce, y détruisit la plus “ grande partie des hommes, & avec eux les monumens-

Ægypto invenisse literas quemdam nomine Memnona tradit, XV. annis ante Phoroneum antiquissimum Græciæ Regem, idque monumentis adprobare conatur.) Comme dans tout le passage où il est parlé de ce fait, il s'agit des lettres en usage en Grèce, Anticlides semble avoir prétendu montrer par les monumens mêmes des Grecs, que les lettres leur avoient été apportées d'Egypte, où elles existoient quinze années avant le regne de Phoronée. Cette époque remontant vers l'an 1788 avant notre Ere, le discours d'Anticlides paroît supposer qu'il existoit en Grèce des inscriptions encore antérieures à l'introduction des caractères Phéniciens, ou aux changemens qu'apporta Cadmus dans ceux dont on se servoit avant lui. Nous aurons occasion de parler ailleurs de cette opinion, & des fondemens sur lesquels on peut l'avoir appuyée.

“ littéraires.” (214) Il ajoute que les Grecs ayant depuis-lors négligé les lettres, avoient cessé de prétendre à la gloire de les avoir anciennement cultivées ; d’où il arriva, que “ beaucoup de siècles après cet événement, Cadmus fils “ d’Agénor fut cru avoir apporté les lettres de Phénicie en “ Grèce :” (215) à cette croyance, la tradition, comme on le voit par ce discours, opposoit un fait très-remarquable, & qui pour n’être guère connu, n’en semble pas moins assuré, par tout ce qui peut constater un fait historique de cette nature. Un *Déluge* est ici donné pour la cause d’un événement, qui, bien des siècles avant Cadmus, détruisit avec les connoissances des Grecs, leurs *monumens littéraires*. (216) Le cours de ces connoissances avoit été interrompu ;

(214) Diod. Sicul. Biblioth. lib. v. p. 376. “Υςερων δὲ παρὰ τοῖς Ἑλλησι γενομένου καὶσακλισμοῦ, καὶ διὰ τὴν ἐπομβρίαν τῶν πλείστων ἀνθρώπων ἀπολομένων, ὁμοίως τούτοις καὶ τὰ διὰ τῶν γραμμάτων ὑπομνήματα συνέβη φθαρῆναι. Post cum in Græcia Diluvio oppressa maxima pars hominum periisset, literarum monumentis simul deletis, &c. &c.

(215) Diod. lib. v. p. 376. Δι’ αὖς αἰτίας πολλαῖς υςερων γενεαῖς Κάδμος ὁ Ἀγηνόρου ἐκ τῆς Φοινίκης πρῶτον ὑπελήφθη κομίσαι γραμμάτια εἰς τὴν Ἑλλάδα. Quam ob causam multa post inde secula, Cadmus Agenoris ex Phœnicia in Græcam literas attulisse creditur.

(216) Ce *Déluge* n’est évidemment, ni celui d’Ogyges, ni celui de Deucalion. Les inondations passagères arrivées de leur tems, ne se répandirent que dans le continent de la Grèce, & n’affligèrent que l’Attique, la Béotie & la Thessalie. Le *Déluge*, dont l’ancienne tradition des habitans de l’isle de Rhodes conservoit la mémoire, paroît avoir encore été mieux connu des peuples de la *Samothrace*. Cette isle, autrefois célèbre par ses Mystères institués par les Corybantes venus de Rhodes, fut appelée *Melita*, (Strab. lib. x. p. 473.)

avant

terrompu; les monumens qu'elles avoient élevés étoient détruits ;

avant d'être habitée par les Samiens de l'Ionie, dont quelques-uns croyoient qu'elle prit le nom : d'autres faisoient venir ce nom des Saïens de la Thrace, (Strab. lib. x. p. 457. Ἀπὸ Σαίων τῶν οἰκούντων Θράκῃν πρότερον οἱ καὶ τὴν ἡπειρον ἔχον τὴν ποσειδῶνα.) qui l'habiterent anciennement, ainsi que le continent voisin. Elle est principalement formée par le mont Saœce, dont parle Hésychius, c'est pourquoi on l'appela aussi Saocis. Ce mont très-élevé dominoit sur toute la Chersonese de Thrace, & suivant Homere, on découvroit de sa sommité la ville de Troye & le mont Ida. (Homer. Iliad. lib. xiii v. 13.) Rien n'étoit plus propre que cette montagne, pour mettre les peuples à l'abri d'une grande inondation.

Les habitans de la Samothrace montroient encore sous le regne d'Auguste les autels élevés par tout dans leur isle, aux endroits où les eaux s'étoient arrêtées, & où leurs ancêtres s'étoient réfugiés. (Diod. lib. v. p. 369. Οὐκ ὀλίγην δὲ καὶ τῆς ἐπιπέδου γῆς ἐν τῇ Σαμοθράκῃ θαλάσσαν ἐποίησε.— τοὺς δὲ περιλειφθέντας προσαναδραμεῖν εἰς τοὺς ὑψηλοτέρους τῆς νήσου τόπους. τῆς δὲ θαλάσσης ἀναβαινούσης αἰεὶ μάλλον εὐξασθαι τοῖς Θεοῖς τοὺς ἐγγχωρίους, καὶ διασωθέντας κύκλω περὶ ὅλην τὴν νήσον ὅρους θέσθαι τῆς σωτηρίας, καὶ βωμούς ἱδρυσασθαι, ἐφ' ὧν μέχρι τοῦ νῦν θύουσιν. Et non pauca ora plana Samothraciæ crescente mari oppressa sunt.— Superstites homines ad altiora insulæ loca confugerunt. Decrescente mari, accolas vota Diis fecisse : salutemque consecutos vota Diis patriis fecisse, & per totam insulam terminos salutis, arasque constituisse, in quibus adhuc rem divinam faciunt.) Ces autels étoient érigés sur des lieux très-élevés que les eaux avoient atteint : elles en descendirent dans la fuite & laisserent moyen d'habiter les terres situées dans les endroits plus bas. La tradition de cet événement remarquable, étoit non-seulement garantie par des monumens entretenus avec soin, mais encore par des cérémonies religieuses, instituées pour rendre grâces aux Dieux, qu'on croyoit avoir arrêté les progrès des eaux, & auxquels on sacrifioit encore sur ces mêmes autels au tems où écrivoit Diodore de Sicile.

La cause de ce Déluge, fidèlement rapportée par les anciens Samothraces, s'accorde avec les découvertes faites par les modernes sur la situation présente de la mer Caspienne, & l'état où elle fut quand elle communiquoit avec la mer Noire. Mr. Pallas rapporte “ qu'en parcourant les immenses déserts qui

détruits ; l'ignorance avoit succédé à des tems plus éclairés ;
il

“ s'étendent entre le Volga, le Jaïk, la mer Caspienne & le Don, il a remarqué
 “ que ces *steppes* ou déserts sablonneux, sont de toutes parts environnés d'une
 “ *côte élevée*, qui embrasse une grande partie du lit du Jaïk, du Volga & du
 “ Don, & que ces rivières très-profondes, avant que d'avoir pénétré dans cette
 “ enceinte, sont remplies d'îles & de bas-fonds, dès qu'elles commencent à
 “ tomber dans ces *steppes*, où la grande rivière du *Kuman* va se perdre elle-
 “ même dans les sables, comme le font quantité de fleuves vers leur embou-
 “ chure dans la mer.” De ces observations réunies, le savant Naturaliste
 conclut “ que la *mer Caspienne* a couvert autrefois tous ces déserts ; qu'elle n'a eu
 “ anciennement d'autres bords que ces mêmes *côtes élevées* qui les environnent
 “ de toutes parts, & qu'elle a communiqué avec le Don & la mer Noire,
 “ supposé même que cette mer & celle d'Azoff n'en ait pas fait partie.”
 (*Journ. Hist. & Politiq.* Nov. 1773, art. Pétersbourg.) Les *côtes élevées* dont
 il est ici parlé, formerent anciennement le vaste bassin de ces mers réunies,
 dont l'immense étendue & la prodigieuse élévation au-dessus de leur niveau
 présent, feroit presque incroyable, si l'on n'avoit d'ailleurs des preuves de ce
 fait intéressant.

La mer Caspienne ne put jamais s'étendre vers le Sud, où elle trouva des
 barrières insurmontables dans les montagnes de la Médie & de l'Hircanie. Ar-
 rêtée vers l'Ouest par des montagnes semblables qui s'élèvent dans l'Arménie
 & l'ancienne Ibérie, elle dut en couvrir une partie, quand son niveau s'éleva
 bien au-dessus de ce qu'il est aujourd'hui ; mais il lui fut impossible de tra-
 verser ces monts pour venir se réunir à la mer Noire. Ce fut donc par le
 Nord que ces deux mers se joignirent : elles couvrirent alors les terrains les
 plus bas de tous les pays les plus voisins de la mer Noire ou de l'Euxin.
 Les Grecs firent autrefois sur les côtes du Sud & de l'Est de cette mer, les
 mêmes observations qu'a faites de nos jours Mr. Pallas sur celles du Nord.
 ils s'assurèrent que cette mer avoit été bien plus étendue qu'elle ne l'étoit
 alors, & qu'anciennement ses eaux s'étoient élevées bien au-dessus du niveau
 où elles étoient de leur tems.

Xanthus de Lydie, qui vécut dans la LXX^e & LXXIV^e Olympiade,
 près de 500 ans avant notre Ere, ayant observé fort loin de la mer des pétrifi-
 cations,

il arriva pour lors à la Grèce ce qui depuis s'est renouvelé
par

cations, du genre des *Pectinites* & des *Chéramides*, qui en font des productions ; ayant remarqué dans l'Arménie & le pays des Mattieniens, qui est fort élevé, & même dans la basse Phrygie, des lacs d'eau saumâtre, comme l'est celle de la mer, il en concluoit qu'elle avoit autrefois recouvert tous ces terrains. (Strab. lib. i. p. 49. Τοῦ μὲν Ξάνθου λέγοντος——αὐτὸν δὲ εἶδεναι πολλαχῇ πρόσω ἀπὸ τῆς θαλάσσης λίθοις τε κογχυλιώδεις, καὶ τὰ κτενώδεα, καὶ χηραμίδων τυπώματα, καὶ λιμνοθαλάσσαν ἐν Ἀρμενίοις, καὶ ἐν Ματτιηνοῖς, καὶ ἐν Φρυγίᾳ τῇ κάτω. ὧν ἕνεκα πείθεσθαι τὰ πεδία ποτὲ θαλάτταν γενέσθαι.) Straton de Lampsaque, qui vécut sous les premiers Ptolémées, deux siècles après Xanthus de Lydie, expliquoit la retraite de ces mers par celle de l'Euxin, quand enflé par les fleuves qui s'y jettoient, il s'ouvrit un passage par le détroit de *Byzance*, (Strab. ub. supr. Τοῦ δὲ Στράτωνος ἔτι μᾶλλον ἀπλομένου τῆς αἰτιολογίας, ὅτι φησὶν οἶεσθαι τὸν Εὐξείνιον μὴ ἔχειν πρότερον τὸ κατὰ Βυζάντιον σόμα τοῖς δὲ ποταμοῖς βιάσασθαι, καὶ ἀνοίξει, τοῖς εἰς αὐτὸν ἐμβάλλοντας ἔϊτ' ἐκπεσεῖν τὸ ὕδωρ εἰς τὴν Προποντίδα, καὶ Εὐλήσποντον.) pour se répandre dans la Propontide & l'Helléspont. Ainsi, de même que par la forme des côtes élevées qui renferment les déserts situés au Nord de l'Euxin, on reconnoît à présent qu'il s'étendit autrefois jusqu'au Don, au Volga & au Jaïk, & qu'il dut être uni à la mer Caspienne ; ainsi, par la nature des pays situés au sud & à l'est de l'Euxin, on reconnut autrefois qu'il avoit anciennement recouvert quelque partie de l'Arménie, du pays des Mattieniens & de la Phrygie. Le fleuve *Halys*, qui descendoit de la grande Cappadoce, & venoit se jeter dans l'Euxin près de Sinope, prit son nom de celui du sel marin dont il se chargeoit, en parcourant des pays qui en étoient remplis. (Strab. lib. xii. p. 254. Ὀνομασθαι δ' ἀπὸ τῶν ἁλῶν ἃς παρὰρρεῖ.) En venant de *Tocat*, on trouve vers l'est à quatre journées d'*Ancyre*, un pays de douze heures de chemin tout couvert de buttes remplies de sel fossile : tel est à quarante farsanges au nord d'Ispahan, ce désert sablonneux où l'on rencontre des monceaux de sel répandus sur une surface de quelques lieues, ce qui lui fait donner le nom de *mer salée*. Le pays de sel que Mr. de Tournefort traversa pour aller à Ancyre, (*Voyage du Levant. T. II. cap. xxi. p. 176.*) ne produit aucun arbre, aucun arbruste, aucune sorte de plantes, à l'exception de celles dont les especes de la nature de la *Soude* & du *Limonium*, se plaisent

par d'autres causes. Elle fut au tems de Cadmus ce qu'elle est

aux bords de la mer, qui sans doute couvrit autrefois ces terrains, où elle a déposé ses sels : elle a couvert de même les territoires voisins du mont Olympe, puisqu'on y trouve une si grande abondance d'eaux *thermales*. Ce sont les restes manifestes d'un volcan, dont cette montagne la plus haute de la Bithynie fut autrefois le siege. Il s'éteignit quand la mer s'en éloigna, car il est maintenant assuré, que les feux des volcans ne peuvent se maintenir qu'au voisinage des mers. Tout constate que les eaux de l'Euxin s'étendant beaucoup au de-là des côtes qui les contiennent maintenant vers le sud, couvrirent une grande partie de la Bithynie, de la Galatie & même de la Phrygie : le nom de *Pont* qui signifie *Mer*, anciennement donné à beaucoup de provinces voisines de l'Euxin, montre assez que suivant le sentiment de Xanthus de Lydie, on croyoit qu'elles avoient, à des tems très-éloignés, été sous les eaux de cette Mer.

La grande élévation où parvint la mer Noire, quand elle occupoit l'extrémité des *steppes* qui sont au Nord, & les lacs salés qui sont à l'est sur les montagnes de l'Arménie, fait assez voir à quelle grande hauteur elles dut arriver dans les pays situés à son midi. Ancyre en peut donner une idée. Cette ancienne ville, est à peu près aussi éloignée des rivages de la mer Noire, que le sont les extrémités des *steppes* : malgré l'éloignement dans lequel Ancyre est de la mer, malgré son élévation sur une montagne bien au-dessus du niveau actuel des mers, il faut cependant qu'elles soient arrivées jusqu'à son plan, puisqu'au tems où elle fut construite, on trouva une *ancree de navire* dans ses fondemens. Le nom d'*Ancyre*, qui signifie une *ancree*, conserva toujours la mémoire de cette découverte, attestée par la présence de l'*ancree* même ; car Midas fondateur d'*Ancyre*, la déposa dans le temple de Jupiter, où elle se voyoit encore au tems des Antonins. (Pausan. lib. i. cap. iv. p. 12. "Ην Μίδαο δ' Γορδίου πρότερον ὠκισεν ("Αγκυραν πόλιν Φρυγῶν) "ΑΛΚΥΡΑ δὲ ἦν ὁ Μίδαο ἀνεῦρεν, ἣν ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ ἐν ἱερῷ Δίος Midas Gordii filius condiderat Ancyram urbem Phrygum, & ad meam usque ætatem permansit ANCHORA ab eo inventa in Jovis ædē. Cette *ancree* est sans doute la même dont parle Ovide, qui semble aussi décrire la situation fort élevée d'Ancyre, quand il dit (*Metamorph. lib. xv. v. 264.*

est de nos jours : les monumens des ses anciennes connoissances

*Et procul e pelago conchæ jacuere marinæ,
Et vetus inventa est in montibus anchora summis.*

Priam, étant encore fort jeune, assista comme auxiliaire dans l'armée que les Phrygiens opposèrent aux Amazones. Il vit, dit Homère, les troupes d'Otreus, & de Migdon sur les rives du Sangar. (Iliad. III. v. 185.) Otreus étoit fils de Gordius & frère de Midas fondateur d'Ancyre : ainsi la fondation de cette ville, remonte au tems de la jeunesse de Priam, & par conséquent à celui de l'expédition des Argonautes, à laquelle elle peut-être antérieure de quelques années. L'usage des *Ancre*s étoit alors tellement ignoré, que ces navigateurs, les plus célèbres de leur siècle, prirent, au rapport de Denys de Byzance, dans le Bosphore de Thrace, une grosse pierre pour leur en tenir lieu. L'*Ancre* trouvée dans les fondemens d'Ancyre, ne pouvoit donc être l'ouvrage du tems où elle fut découverte ; c'étoit un monument d'un art alors inconnu, d'un art ignoré depuis bien des siècles, d'un art employé dans la navigation, dès les tems reculés où les eaux séjournèrent dans l'endroit même où fut déterrée cette *Ancre* : elle attéstoit la vérité du sentiment de Xanthus de Lydie, sur le séjour des mers voisines dans tous ces pays ; elle confirmoit l'idée du *Physicien* Straton sur l'élevation de cette mer, avant qu'elle descendit de ces hauteurs pour aller se répandre ailleurs : enfin, elle justifie les observations de Mr. Pallas, sur la nécessité de la jonction des eaux de la mer Noire avec celles de la mer Caspienne. En effet, ces eaux ne peuvent s'être portées à la hauteur d'Ancyre, sans être parvenues à celle des côtes élevées qu'elle a desertées depuis, & sans avoir couvert toutes les *steppes*, par lesquelles seules elle est maintenant séparée de la mer Caspienne : d'un autre côté, ces *steppes* ne peuvent avoir été recouvertes par les eaux de l'Euxin, sans que celles-ci soient montées à l'élevation où l'on découvrit anciennement l'*Ancre* d'Ancyre.

Monsieur Matra, ayant long-tems résidé à Constantinople dont il a examiné les détails & les environs avec la plus grande intelligence & le plus grand soin, m'a dit avoir souvent été reconnoître l'entrée de la mer Noire ; les côtes, vers cette partie où sont les *fanoux* d'Europe & d'Asie, en sont prodigieusement élevées, & Tournefort observe, qu'à l'embouchure du canal elles se plient en forme d'entonnoir, dont la direction regarde le Nord-est. (*Voyage du*

Levant.

fances dans les arts & dans les lettres ne sont plus capables
de

Levant. T. II. p. 61.) Les rochers escarpés à perte de vue, dont ces côtes sont formées, servirent anciennement de barrières aux eaux qu'elles empêchoient alors de pénétrer dans le Bosphore de Thrace, en les soutenant à la hauteur où sont élevées les parties supérieures des *steppes*, & le plan d'Ancyre. On peut juger de la grandeur de cet immense amas d'eaux, quand l'Euxin étoit uni à la mer Caspienne, par celle des fleuves que reçoivent à présent ces deux mers. .

Le Danube, apportant avec lui les rivières d'une partie de la Suisse, de la Suabe, de la Franconie, de la Bavière, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Moravie, de la Carinthie, de la Croatie, de la Bosnie de la Serbie, de la Transylvanie & de la Valachie, va se perdre avec elles dans la mer Noire : ce fleuve étant de tous ceux de l'Europe, celui dont le cours arrose une plus grande étendue de terrain, entraîne la plus grande partie des eaux des pays qu'il parcourt. La plupart de celles de la Pologne, de la Moscovie, & des provinces habitées par les Cosaques, se rend à la mer Noire par le Dnieper ou le Borysthenes. Le Tanaïs, maintenant appelé Don, va se jeter, ainsi que le Copa, & d'autres rivières moins considérables, dans la mer d'Azoff, à qui l'on donnoit autrefois le nom de *Palus Mæotides*. Le Phaze avec quantité de petits fleuves descend de la Mingrelie, pour unir ses eaux, à celles que l'Halys & cent autres moindres rivières apportent à cette même mer. L'Araxe, le Cosaki, le Cyrus, se rendent ainsi que grand nombre d'autres, dans la mer Caspienne, après avoir fertilisé l'ancienne Ibérie, l'Albanie & ces hautes montagnes, qui dans tous les tems, contraignirent les deux mers à se séparer, & ne leur permirent de se tenir unies que vers le nord : c'est-là que le Volga traversant les *steppes*, vient se perdre dans la mer Caspienne, où le Jamba & le Jaïk terminent leur cours. L'Oxus du côté de l'est entraîne dans cette mer les eaux de la Bactriane, enfin le Jaxartes uni au Syrr va se rendre ainsi que plusieurs rivières dans cette autre mer qu'on appelle le lac *Aral*. Ce dernier n'est suivant les meilleurs Naturalistes, qu'une partie séparée, & comme un démembrement d'une mer plus grande, qui le réunissoit autrefois avec la mer Caspienne & l'Euxin. Confondues ensemble, ces trois mers remplissoient un espace pour le moins égal à celui qu'occupe à présent la *Méditerranée* :
mais

de l'instruire, mais ils attestoient encore qu'il y exista des hommes ;

mais elles lui furent de beaucoup supérieures par leur largeur, & plus encore par leur profondeur, comme nous aurons bientôt occasion de le montrer.

Privée des eaux de la mer Noire & de celles de l'Océan, que reçoit aujourd'hui la Méditerranée, cette mer étoit alors bien différente de ce qu'elle est maintenant : on pourroit comparer à plusieurs égards les terrains dont elle remplissoit les parties les plus basses, à la vallée dans laquelle le Pô a creusé son lit ; de même que ce beau fleuve, aujourd'hui contenu entre les Alpes dont il descend, & l'Apennin dont les torrens augmentent son volume & sa rapidité, parcourt la fertile vallée de la Lombardie, en s'avancant vers le Golfe Adriatique où il se perd ; ainsi, en prolongeant autrefois son cours à travers ce golfe, que les eaux de la mer ne remplissoient pas encore, il alloit joindre les siennes à celles que le Rhône, qui arrose le midi de la France, le Guadalquivir qui coule en Espagne, & le Nil qui fertilise l'Egypte, versoit dans un grand lac qui faisoit le fond de la Méditerranée, dont il n'est à présent que la moindre partie. Ces fleuves, auxquels tous les autres qui se rendent dans cette mer ne sont pas comparables, formoient cependant avec eux la masse principale des eaux, qui de l'Afrique, de l'Asie Mineure & des côtes méridionales de l'Europe alloient se jeter dans leur commun réservoir. Retenues dans les parties les plus basses situées entre l'Afrique & l'Europe, leurs eaux étoient d'une part arrêtées par les terres de l'Asie, & de l'autre par les hautes montagnes, qui fermant alors le détroit de Gibraltar, les empêchoient de se joindre à l'Océan, & de se mêler avec lui. C'étoit ainsi que les hauts rochers qui soutenoient les efforts de la mer Noire, arrêtant la pente qui l'entraînoit vers la Méditerranée, l'empêchoient de s'unir avec elle : le lac situé dans une petite partie de l'espace que la Méditerranée remplit maintenant en entier, étoit cette mer elle même dans son état primitif. A juger de sa grandeur par la quantité des eaux qu'elle reçoit, elle étoit à peine trois fois aussi considérable que l'est à présent le lac Aral. Et comme ainsi que lui elle étoit sans issue, elle rendoit comme lui par une évaporation continue, les eaux que les fleuves ne cessoient de lui apporter, & qu'elle recevoit toujours sans jamais s'augmenter.

Dans cet état des choses, la Méditerranée, bien éloignée de la grandeur à laquelle elle parvint dans la suite, ne pouvoit se comparer aux mers, dont

hommes ; qu'on y cultiva les sciences ; qu'on y connut, qu'on y aima

L'Euxin tout grand qu'il étoit, ne faisoit cependant qu'une partie. Ces mers, par l'abondance de leurs eaux, couvroient alors des pays immenses qu'elles ont depuis abandonnés ; tandis que par un effet contraire, la Méditerranée dont les eaux étoient beaucoup moins abondantes, laissoit à découvert les vastes contrées qu'elle a depuis englouties. Des grands territoires, qui maintenant dans les *steppes* ou les déserts au nord de la mer Noire & de la mer Caspienne forment des vallées ou des plaines, furent autrefois ce que sont à présent ces mers ; & les provinces anciennement connues sous les noms de *Pont Cappadocien*, de *Pont Galatique*, de *Pont Polémoniaque*, de même que le pays des *Mattieniens*, une partie de la petite Arménie, de la *Paphlagonie*, de la *Bithynie*, de la *Phrygie* même, avant de former des Royaumes puissans, avant de contenir des villes florissantes & des peuples nombreux, furent ensevelies sous les mêmes eaux qui recouvroient les *steppes* des bords opposés de l'Euxin. Les plaines de ces belles contrées formoient les profondeurs des mers ; les sommets de leurs montagnes les plus hautes étoient des îles ; leurs vallées maintenant ornées d'arbres de toutes sortes, couvertes d'animaux de toutes espèces, leurs champs qui se chargent des plus riches moissons, qui produisent les plus beaux fruits, n'étoient habités que par les poissons, ne nourrissoient que des plantes aquatiques, n'étoient couverts que de vase ou de sable : là où les eaux des rivières renfermées dans leurs bornes, portent à présent la fertilité, l'abondance & la richesse, ces mêmes rivières épanchées, répandues sur la surface des terrains, réunies ensemble, ne formoient qu'un tout, qu'un désert humide, une triste solitude, où l'œil égaré ne trouvoit pas d'objets qui l'arrêtaient, & des abîmes, dont l'intérêt seul pouvoit engager à parcourir la surface, & faire mesurer les profondeurs. Dans ce même tems, de vastes contrées, maintenant ensevelies sous la Méditerranée, étoient ce que sont à présent ces délicieuses provinces de l'Asie ; mais par une suite des vicissitudes de ce monde, elles sont devenues ce que celles-ci furent autrefois.

La mer *Adriatique* n'étant qu'un prolongement, une continuation, une dépendance de la *Méditerranée*, ne pouvoit remplir le lit qu'elle occupe, quand cette dernière, incapable de s'étendre jusqu'à ses rivages présens, n'occupoit qu'un espace peu considérable vers l'Afrique, dont les bords sont moins élevés
que

y aima tous les beaux arts : les revolutions qui l'ont avilie,
les

que ceux de l'Europe. A cette époque, le *Golfe* dans lequel Venise s'élève du fond des eaux, qu'elle prétend dominer aujourd'hui, étoit une large & profonde vallée, dont le Pô ou l'*Eridan* faisoit l'ornement & la richesse. Comme un Roi qui tire sa grandeur des tributs que lui apportent ses sujets, ce fleuve, plus grand encore alors qu'il ne l'est à présent, augmentoit le volume de ses eaux par celles que lui fournissoient les parties orientales de l'Italie, & les montagnes de l'Illyrie, de l'Epire & de la Grèce qui leur sont opposées ; il parcourroit majestueusement l'espace situé entre les uns & les autres. Toute cette vallée, maintenant changée en une mer difficile à naviguer, étoit cultivée, étoit habitée par des animaux, étoit peuplée par des hommes. Mr. Vitellian Donati, qui a fait un *essai sur l'histoire naturelle de cette Mer* après l'avoir examinée par lui-même, a trouvé que son fond ressembloit en tout à ceux de la Lombardie & des pays voisins. Il y a le premier observé des *Amas prodigieux d'Ossemens* d'hommes & d'animaux terrestres, épars en mille endroits différens, souvent répandus dans les fentes des montagnes, dans les vallons, sur les rivages de la mer, dans les isles & sur la terre ferme. Ces Os, confusément mêlés & amoncellés ensemble, pour les raisons dont nous parlerons dans la suite, forment des couches immenses, que Mr. l'Abbé Fortis & plusieurs autres curieux ont été reconnoître sur les côtes de l'Istrie, de la Dalmatie, & dans les isles de Cherso & d'Osero qui sont les *Abstyrtes* des anciens. On a trouvé de ces bancs d'*Ossemens* jusques sur des écueils inhabités ; il en existe dans l'isle de Corcyre, qu'on appelle à présent Corfou ; il y en a dans celle de Cérigo ou l'ancienne Cythere, située dans la mer Ionienne à l'extrémité méridionale du Péloponese : beaucoup d'isles de la Grèce, entr'autres celle de Chypre, en contiennent aussi. Théophraste eut connoissance de ces *Ossemens* pétrifiés, ou enveloppés dans des pétrifications. Il crut avec Mucianus, cité dans Pline, que la terre les produisoit d'elle même. (Plin. Hist. Nat. lib. xxxvi. cap. xxix. *Idem Théophrastus et Mucianus, esse aliquos lapides qui pariant credunt. Théophrastus auctor est, et ebur fossile candido et nigro colore inveniri, et Offa e terra nasci, inveniri que lapides osseos.*) Les énormes couches de ces *Ossemens*, que ces auteurs avoient sous les yeux, leur firent penser que la terre seule pouvoit en avoir produit une si prodigieuse quantité. Mais cela même prouve qu'ils ont appartenu à des

les défastres qu'elle a effuyés, la servitude dans laquelle
elle

animaux & à des hommes, aux os desquels ils ressembloit si parfaitement, qu'on ne peut les regarder ni comme des jeux de la nature, ni comme des productions du hazard. Ces animaux & ces hommes devoient être dans un nombre presqu'incroyable, au moment que quelqu'accident les fit périr. La disposition dans laquelle on trouve les débris de leurs corps, la confusion dans laquelle ils sont jettés, assurent qu'après avoir été long-tems chariés par les eaux de la mer, après avoir été souvent brisés par le frottement, ils furent déposés dans les endroits où on les trouve, & sous les montagnes dont les mêmes eaux ont ensuite rapporté les terres sur les lieux où elles avoient fait ces dépôts. Ce n'est pas de la terre ferme dans son état actuel, mais de la mer dans son état passé, que sont venus ces ossemens si fréquens sur ses bords & dans ses isles : tout constate qu'ils sont les restes des anciens habitans des pays où on les trouve, ou du moins des pays voisins de ceux où les flots les apportèrent, dans le tems que ces mêmes flots submergerent les terrains habités par ceux dont les os subsistent encore.

Une masse de la matiere dans laquelle se trouvent ordinairement enveloppés ces amas d'ossemens, ayant été fournie par Mr. l'Abbé Fortis, en présence de Mr. Symonds, à l'examen de Mr. le Docteur Caldani, anatomiste célèbre par ses découvertes, & de Mr. le Professeur Cirilli, dont je connois la grande capacité, ils y reconnurent une machoire humaine, une vertebre, & le tibia ou gros os de la jambe d'un corps humain : ces os, qui leur parurent un peu plus grands que ceux des hommes d'àprésent, étoient mêlés avec des os de mouton, & quelques dents de bœuf ou de cheval ; (*Offervaz. Sopr. Chers. ed Oser. p. 98.*) Mr. Brunnich Professeur à Copenhague, dans un voyage qu'il fit en Dalmatie, rapporta des isles *Coronate* des ossemens de la même espece, qu'il a reconnus pour avoir appartenu à des corps humains. On en trouve en grand nombre sur les côtes de l'Afrique & sur celles de l'Europe, vers le détroit de Gibraltar, dans la partie opposée de toute la longueur de la Méditerranée à l'isle de Chypre, où l'on découvre aussi des amas de semblables ossemens. Il paroît y en avoir encore, ou du moins y en avoir eu presque par toute cette mer : ils y sont épars & répandus de tous côtés, comme pour attester par leur présence que les endroits où on les voit maintenant, furent autrefois le séjour des hommes & des animaux auxquels ils appartinrent, que ces endroits furent habitables & habités,

elle est retenue, n'ont pu y anéantir l'usage de l'écriture, que

habités, & que la mer dont ils sont à présent recouverts, n'existoit assurément pas dans l'état où nous la voyons, au tems où vécurent les hommes & les animaux dont les restes se sont conservés jusqu'à nous. Le mélange de ces ossemens est si extraordinaire, leur quantité est si considérable, si étonnante, si fort hors de toute proportion avec ce qu'eussent pu en accumuler des peuples, qui eussent résolu d'en faire des amas, qu'on ne peut l'attribuer qu'à quelque grande révolution, qui désola des contrées entières, qui en bouleversa d'autres, & qui changeant l'ordre des choses, fit périr à-la-fois & dans un même tems la plupart des habitans des contrées où elle eut lieu. Mr. l'Abbé Fortis, à qui le public est redevable de beaucoup d'observations curieuses à ce sujet, conjecture "qu'autrefois un banc formé tout entier de ces ossemens, s'étendoit " depuis les rivages septentrionaux du Quarnaro, dans la mer Adriatique, jusqu'aux isles de la mer Egée & plus loin encore." (*Offerva. sopr. Chersf. ed Ofer. sect. xiv. p. 100. Questa straordinaria copia d'Osse, la costanza d'ell'imprigionamento loro in terra ocraceo-stallattitica, la positura die' vari amassi da noi osservati, et quella corrispondenza cui scoprimmo nelle caverne di Germosball, oltre al far sospettare, che uno strato ne fosse composto in lontani secoli, potrebbero anche far, che taluno stimasse, con noi del tutto irragionevole congettura dedurre, che questo strato, alternativamente composto di scheggie marmoree e d'ossa, corresse d'alle sponde settentrionali del Quarnaro sino all' isole dell' Egeo, e più oltre probabilmente.*) Le fond de la mer Egée, où Mr. Fortis croit que put s'étendre le banc d'ossemens, dont le commencement se trouve sur la côte d'Illyrie, est l'endroit même où s'étoit conservée la mémoire de l'événement qui seul a pu produire un phénomène, dont il n'existe pas d'exemple sur tout le reste de la terre : on ne peut l'attribuer au Déluge universel ; car ce Déluge étendu par-tout eut produit par-tout les mêmes effets, & l'on trouveroit en tous pays les mêmes bancs d'ossemens ; cependant, comme il ne s'en trouve que dans la Méditerranée, l'inondation qui les accumula doit avoir été particuliere à cette mer, & sans doute aux pays qui en sont les plus voisins : la mer Egée, qui fait partie de la Méditerranée, est à son extrémité : c'est-là qu'est située la Samothrace, par laquelle Diodore de Sicile dit expressement qu'il commence la description des isles Grecques de la mer Egée. Cette isle, maintenant appelée Samandrachi, placée au

que Plutarque appelle le *remede contre l'oubli*; ce remede
peut

bout de la Méditerranée, n'étant pas éloignée de soixante lieues de la mer Noire, sa position la mettoit à portée de savoir ce qui se passoit dans ces deux mers; aucune autre ne put mieux connoître les circonstances d'une révolution, qui changea la face d'une partie de l'Asie & de l'Europe, en découvrant une immense surface de pays placés au-dessus d'elle, & couvrant des eaux qui les tenoient submergés un immense espace de terres, dont cette isle paroît être le commencement, & qui sont pour ainsi dire au-dessous d'elle. Ses peuples consacrerent des autels, & continuoient à faire des sacrifices en commémoration de ce grand événement, dont l'histoire naturelle de l'Europe & de l'Asie conserve les preuves les plus authentiques; tandis que l'histoire civile de la Samothrace, avec le fait qui explique les monumens observés par les Naturalistes, nous en montre la cause, & nous rapporte jusqu'aux circonstances qui l'accompagnerent.

Les Historiens Samothraces assuroient, “ qu'avant tous les *Déluges* des autres nations, il y en eut chez eux un très-grand : ce *Déluge* fut produit par “ l'éruption des eaux, qui d'abord séparèrent les roches *Cyanées* & descendirent ensuite dans l'*Hellespont*; la *Mer du Pont*, autrefois formée comme un *Lac*, “ fut pour lors tellement enflée par les eaux des fleuves qui s'y jetterent, que “ ne pouvant plus contenir la masse dont elle étoit surchargée, elle se répandit sur l'*Hellespont*, où elle submergea une grande partie de l'Asie “ maritime, & couvrit de ses flots des grands terrains de la Samothrace.” (Diod. lib. v. p. 369. Οἱ δὲ Σαμοθράκες ἰσοροῦσι πρὸ τῶν παρὰ τοῖς ἄλλοις γενομένων καὶ ἀκλυσμῶν ἕτερον ἐκεῖ μέγαν γενέσθαι, τὸ μὲν πρῶτον, τοῦ περὶ τὰς Κυανέας ὁρίματος ῥαγένης, μετὰ δὲ ταῦτα, τοῦ Ἑλλησπόντου. τὸ γὰρ ἐν τῷ Πόντῳ πέλαγος λίμνης ἔχον τάξιν, μέχρι τοσούτου πεπληρῶσθαι διὰ τῶν εἰσρέοντων ποταμῶν, μέχρις οὗτοῦ διὰ τὸ πλῆθος παρεκχυθὲν τὸ ῥεῦμα λάβρως ἐξέπεσεν εἰς τὸν Ἑλλήσποντον, καὶ πολλὴν μὲν τῆς Ἀσίας τῆς παρὰ ταλαίῃαν ἐπέκλυσεν, οὐκ ὀλίγην δὲ καὶ τῆς ἐπιπέδου γῆς ἐν τῇ Σαμοθράκῃ θάλασσαν ἐποίησε. *Ab historiarum scriptoribus Samothracæ refertur, ante omnia aliarum nationum Diluvia, ingens apud se inundasse: prima irruptione per Cyanearum ostium, altera per Hellespontum facta. Ponti enim pelagus (aiunt) ad modum stagni se habens, usque adeo ab ingredientibus fluviis repletum fuit, ut nimis aquarum mole oneratum*

peut seul en effet nous sauver de l'oubli des tems. Et comme
encore

oneratum in Hellespontum se evacualet : ubi magnam Asiæ partem maritimæ submersit ; nec pauca in Samothraciæ oris fluctibus maris oppressit.) Il n'y a pas une période, pas une expression de cette narration qui ne soit intéressante, & qui ne nous apprenne quelque chose d'importante à savoir.

Nous voyons d'abord, que le Déluge de la Samothrace précéda tous les autres, dont parloient les histoires des Grecs : ainsi sa date est antérieure à celle du Déluge d'Ogygès, mis par les chronologistes à deux siècles & demi avant celui de Déucalion, 1777 ans avant notre Ere, 258 ans avant l'arrivée de Cadmus en Grèce.

Le Déluge de la Samothrace, commença par le débordement de la mer du Pont, qui n'étoit qu'un *Lac immense* ; c'est ce que prouve l'état présent des pays voisins de cette mer. Les côtes élevées des *steppes* reconnues par Mr. Pallas, nous montrent les anciennes limites de ce grand *Lac* du côté du Nord ; tandis que les observations de Xanthus de Lydie & de Straton de *Lampsaque*, nous font voir celles qu'il eut vers le Midi : le dernier de ces auteurs né dans une ville voisine de l'Hellespont, fut à portée de juger par lui même de l'ancien état de la mer du Pont. D'accord avec les historiens de la Samothrace, il la regardoit comme un Lac dont les eaux, en se retirant, avoient laissé à découvert les terres, que Xanthus disoit qu'elles avoient autrefois inondées. Une prodigieuse quantité d'eau étant sortie de la mer du Pont, comme le prouvent les observations des anciens & des modernes, elle doit s'être portée quelque part ; on trouve dans l'ouverture de l'Hellespont, la bouche par laquelle ces eaux se sont écoulées dans la Méditerranée. Celle-ci ne put, sans s'élever, recevoir un volume d'eau fort supérieur à celui qu'elle contient maintenant ; elle sortit donc alors de ses premières limites, & passa même celles dans lesquelles elle est maintenant contenue ; ces considérations nous ont fait dire que le golfe Adriatique, dans l'état *primitif* de la Méditerranée, ne fut qu'une longue vallée, à travers laquelle le Pô couloit, comme il coule à présent dans la Lombardie.

L'*Eruption* de la mer du Pont arriva dans un tems, où les eaux des fleuves qu'elle recevoit la grossirent extraordinairement, & la porterent encore au-dessus de sa hauteur ordinaire : des neiges abondantes, dont la fonte trop prompte put doubler subitement les eaux de ces fleuves, furent capables
de

encore à présent les lettres se font conservées en Grèce, bien qu'elles

de produire cette éruption, qui d'abord s'ouvrit un passage par les *Roches Cyanées* & se répandit ensuite dans l'*Hellespont*. Elle ravagea la partie de l'Asie la plus voisine de la mer, qui se formoit en ce moment : celle-ci se précipitant dans le bassin de la Méditerranée, au commencement duquel est la Samothrace, dut couvrir les parties les plus basses de cette île, & contraindre ses habitans à fuir sur les parties les plus élevées, c'est-à-dire sur le mont *Saos*, auquel Pline donne dix milles pas de hauteur ; (*Plin. lib. iv. p. 142.*) qu'elle qu'ait été l'élévation des eaux, les Samothraces purent trouver un asile assuré sur cette montagne.

L'embouchure des Dardanelles ou de l'*Hellespont*, est de près de quatre milles & demi de large : (*Tournefort Voyag. du Lev. T. I. p. 175.*) la mer du Pont s'élançant par ce vaste canal, qu'elle venoit de s'ouvrir, avec l'impétuosité que lui donnoit l'élévation dont elle descendoit, la masse énorme des eaux dont elle étoit surchargée, & la résistance qu'elle avoit effuyée, se répandit avec un fracas effroyable dans le bassin de la Méditerranée. Rien ne fut capable de résister à la violence de ses eaux, tout fut submergé, tout périt : les plantes furent détruites, les lieux habités furent renversés, la désolation se répandit par-tout, les hommes & les animaux entraînés par une force à laquelle rien ne put s'opposer, dont rien ne put les garantir, partagèrent le même sort. Leurs corps nageants confusément sur les eaux agitées par les vents, dirigées en sens différens par les courans, devinrent pendant long-tems le jouet des vagues ; & quand dans la suite leurs chairs furent consumées, ou mangées par les poissons, leurs os mêlés les uns avec les autres, brisés par le frottement, emportés par les flots qui se succédoient, furent amoncelés dans la confusion où nous les voyons aujourd'hui. Un événement semblable à celui dont il est parlé dans la tradition des Samothraces, peut seul avoir produit une telle confusion ; lui seul put rassembler un si grand nombre d'ossements de différens animaux, les répandre de la manière dont ils le font, & les recouvrir de ces terres dont la main des tems a fait des rochers.

Il ne s'agit pas seulement ici d'*Ossements* réunis en grand nombre, répandus sur une surface de quelques milles, comme le seroient ceux de quelques milliers d'hommes tués dans une bataille. Les *Ossements* dont on parle ici, sont dans une

quantité

qu'elles n'y soient plus en honneur comme autrefois, ainsi
elles

quantité impossible à déterminer, ils se trouvent répandus dans des espaces de plusieurs centaines de lieues ; ce ne peut-être ceux de deux armées qui ont disparu, qui ont péri sans exception de personne, ce sont les Ossemens de peuples entiers : ils sont mêlés, non avec des restes d'Ossemens de quelques troupeaux, mais avec ceux de races entières d'animaux de toutes les especes, qui périrent dans un même tems. Leur nombre excessif nous montre combien étoient peuplés les pays où ils vécurent, & nous assure que le bassin de la Méditerranée & celui de l'Adriatique, dont la surface est encore plus grande que celle du Portugal, de l'Espagne, de la France & de l'Italie réunies, étoient à l'époque de leur submersion, au moins aussi peuplés que le sont à présent ces beaux pays. La perte des hommes & des animaux, en cette occasion, après la destruction que causa le Déluge universel, fut peut-être la plus grande de toutes celles qui affligèrent la terre. Ce qui existe encore des corps submergés alors, est le reste de ceux que le tems a dévorés, & qu'il consume encore tous les jours.

Ce grand nombre d'hommes rapprochés les uns des autres, anéantis par un même accident, suppose des sociétés ; conséquemment une Culture très-grande dans les pays où elles s'établirent, & des Arts dont les hommes ne peuvent se passer, quand ils vivent réunis en grand nombre. L'*Ancre* trouvée dans les fondemens d'Ancyre, nous a fait voir que l'Art de la navigation étoit déjà connu, au tems où le terrain de cette ville étoit encore sous les eaux : quand elles abandonnerent ce terrain pour couvrir celui de la Méditerranée, les Arts ne devoient pas être moins avancés dans les pays qu'occupa cette mer. Les Samothraces en donnoient la preuve ; ils disoient “ que dans les tems postérieurs “ à ce Déluge, qui détruisit une partie de leur isle, des pêcheurs tiroient quelquefois dans leurs filets, des chapiteaux de colonnes en pierre, qui marquoient “ que cette mer couvroit les ruines de leurs anciennes villes.” (Diod. *ub. supr.* Καὶ διὰ τοῦτο ἐν τοῖς μέλαγγεσέροις καιροῖς ἐνίοις τῶν ἀλίων ἀνεσπαρέναι τοῖς δικτύοις ΛΙΘΙΝΑ ΚΙΟΝΟΚΡΑΝΑ, ὡς καὶ πόλεων καὶ λακεκλυμένων. Idcirco, posteris temporibus piscatorum nonnulli, LAPIDEA COLUMNARUM CAPITA retibus extraxere, urbium aquis abruptarum indicia.) Ceux qui purent échapper aux premiers effets de l'inondation, se réfugièrent sur les montagnés les plus élevées de l'isle. (Τοὺς

elles paroissent s'y être maintenues jusqu'au tems de Cadmus,

δὲ περιλαϊφθέντας προσανανδραμῆν εἰς τοὺς ὑψηλοτέρους τῆς γῆς τόπους. *Superstites autem ad editiora insulae perfugisse tradunt.*) On voit par cette relation, combien l'inondation fut instantanée : beaucoup y périrent, il n'en échappa que ceux dont la diligence à se sauver fut la plus grande ; cette diligence eut été inutile aux malheureux, dont le pays ne pouvoit fournir une retraite aussi élevée, que l'étoit celle du mont Sæos des Samothraces ; c'est pourquoi les derniers échappèrent, tandis que les autres périrent. Les chapiteaux de pierre qu'ils repêchèrent dans leur mer, étoient l'ouvrage des peuples dont nous trouvons les ossemens épars en tant de pays : les villes dont on tiroit ces chapiteaux, nous montrent qu'il en existoit avant ce déluge. L'Art de faire des Colonnes, ou d'Architecture, étoit connue & pratiquée par ces mêmes peuples, dont nous voyons les restes sans en connoître même les noms. On met à l'époque de ce déluge la destruction des monumens littéraires des anciens peuples de la Grèce ; un tel événement fut bien capable de l'opérer ; mais comme on voit par l'exemple des Samothraces, qu'il en échappa quelques personnes, on voit aussi comment les lettres purent se conserver ; comment elles durent ensuite être bien moins employées qu'elles ne l'avoient été dans les tems précédens ; comment la confusion put s'y introduire ; comment enfin on put avoir à Dodone des inscriptions bien antérieures au tems de Cadmus : puisque ce Phénicien ne vint en Grèce, que plusieurs siècles après celui où les lettres commencerent à y décliner, & l'époque où périrent avec les arts, les monumens littéraires des tems précédens.

Tout considérable qu'est le volume présent des eaux de la Méditerranée, il ne l'est cependant pas à beaucoup près autant qu'il le fut, quand les eaux des mers de l'Asie vinrent en combler le bassin. Il est resté vers le détroit de Gibraltar, un monument bien authentique de l'ancienne élévation de cette Mer au dessus de sa surface actuelle : des personnes très-éclairées, m'assurent y avoir vu des *Ossemens* entassés, comme le sont ceux des isles de l'Adriatique & de la Grèce. Ces *Ossemens* se trouvent sur des rochers, à plusieurs centaines de pieds au-dessus du niveau de la mer ; & comme ils sont encore recouverts par des masses de pierres placées au-dessus d'eux, la mer en ayant apporté la matière, l'ayant amoncelée sur les ossemens qu'elle y avoit déjà déposés, doit

avoir

mus ; & malgré le désordre où elles étoient tombées, l'histoire même nous peut garantir qu'elles y existoient encore.

Denys

avoir surpassé la hauteur même de ces rochers. Une autre preuve de ce même fait existoit encore dans la Samothrace ; les autels érigés au terme où les eaux étoient arrivées, au tems de l'éruption de la mer du Pont, au lieu d'être placés sur les rivages de la Méditerranée, se voyoient au contraire dans des endroits très-élevés ; il falloit donc que la mer fut descendue de la hauteur à laquelle elle s'étoit d'abord portée : mais pour s'être soutenue à cette hauteur, il fallut aussi que les montagnes d'*Abila* & de *Calpé*, qui forment les deux côtés du détroit de Gibraltar, aient empêché par leur réunion, l'issue des eaux de la Méditerranée & leur communication avec l'Océan. Ces eaux étoient alors beaucoup au-dessus du niveau de la mer Atlantique, comme celles de l'Euxin avoient long-tems été au-dessus du niveau de la Méditerranée, & comme encore à présent, les grands lacs situés dans les Alpes sont au-dessus du plan de toutes les mers. On voit ici les raisons qui nous ont fait dire, que la masse des eaux des trois mers de l'Asie unies ensemble, au tems où elles couvrirent les *steppes* & qu'elles arriverent aux côtes élevées qui en font les limites, fut bien plus grande que ne l'est celle des eaux de la Méditerranée, dont la profondeur étoit de beaucoup surpassée par celle de ces mers.

Dans cet ordre de choses, l'Adriatique étant nécessairement autant au-dessus du niveau présent de sa surface, que les eaux de la Méditerranée étoient au-dessus de sa superficie actuelle, cette élévation, déterminée par celle des amas d'*Ossements* & des rochers placés sur eux au détroit de Gibraltar, montant à plusieurs centaines de pieds, la mer Adriatique qui s'élevoit d'autant, dut entrer dans cette grande-vallée, dont le Pô traverse aujourd'hui toute la longueur. On y trouve effectivement des traces du séjour de cette mer, dans le grand nombre de productions marines, & la grande abondance de pétrifications, dont quelques-unes portent l'empreinte des plantes de l'Asie, & qui se trouvent néanmoins vers les pieds des Alpes Cottiennes, ainsi qu'au voisinage de Vicence & de Vérone, où j'en ai vu des collections entières, tirées des montagnes situées dans les environs de ces villes.

Les rivages de la mer Adriatique, maintenant découverts, alors cachés sous

Denys d'Halicarnasse, historien très-judicieux & très-instruit,

les flots, firent partie d'une mer toute nouvelle; voilà pourquoi on trouve encore des *Offemens* dans quelques territoires voisins des rives du golfe qu'elle remplit. Les eaux de cette mer, pénétrant dans les gorges tortueuses des Alpes & des Apennins, entourèrent des groupes de montagnes dont elles firent autant d'îles particulières. Les *pyrites* sulphureuses & ferrugineuses, très-abondantes dans ces montagnes, décomposées par l'action des eaux de la mer, produisirent le grand nombre de Volcans, dont les traces restent profondément marquées dans tous ces terrains; & comme la Méditerranée s'augmenta des eaux que perdit la mer Noire, les Volcans de ses bords s'allumèrent au moyen de ces mêmes eaux, dont la retraite causa l'extinction de ceux de l'Asie. *Astroni*, la *Solfatara*, le *Vésuve* devinrent des montagnes enflammées, tandis que le mont *Ararat* & l'*Olympe* cessèrent de répandre des flammes. Ce fut alors que les feux terribles de l'*Etna*, encore plus redoutables quand ils agissent en secret & sous terre, que lorsqu'ils déploient des torrens de lumière ardente & de fumée, commencerent à développer ce pouvoir étonnant, ce principe de destruction qui sous nos yeux a renversé Messine, ébranlé toute la Calabre, changé l'aspect de plusieurs provinces, & fait répandre tant de larmes aux deux Siciles.

Les mêmes causes qui éleverent le niveau de la Méditerranée au-dessus de son état présent, en portèrent les eaux dans l'intérieur de l'Egypte: ses habitans purent alors trouver un asyle en Ethiopie. On avoit dans ce pays quelques notions de cet événement; les Ethiopiens prétendoient que l'Egypte s'étoit formée des fables apportés par le Nil, & qu'au commencement du monde elle n'étoit qu'une mer. (Diod. lib. iii. p. 175.) Il est à présent démontré, que le Nil n'apporte pas assez de limon pour augmenter d'une manière sensible le terrain de l'Egypte; (Mém. de l'Acad. des Inscript. T. XXIV. p. 468 & 469.) & quand les Ethiopiens crurent que la mer la recouvroit autrefois, ils connurent confusément la vérité d'un fait, dont ils confondirent la date, en mettant au commencement des choses un événement arrivé au tems où les eaux de l'Asie descendant dans la Méditerranée, en augmentèrent tellement la hauteur, qu'elle s'étendit sur l'Egypte: quand le détroit de Gibraltar fut ouvert, les eaux répandues dans l'Egypte, de même que celles dont la Lombardie étoit inondée

struit, rapporte que Deucalion fils de Prométhée, chassa de la

inondée s'écoulerent dans l'Océan, & laissèrent à découvert ces deux grandes vallées, dont l'élévation est à-peu-près la même, & dont la longueur est presque égale. Le Pô & le Nil suivirent à cette époque le cours qu'ils ont maintenant : de ce qu'alors ce dernier fleuve se montra dans l'Egypte, les Ethiopiens en conclurent qu'elle étoit son ouvrage, comme ils eussent pu conclure que la Lombardie fut produite par le Pô, parce qu'effectivement il ne reparut qu'après la retraite des eaux qui la couvrirent. Ce fut au tems de cette retraite des eaux, que la mer Méditerranée, la mer Noire, & toutes celles qui ont rapport à elles, s'établirent dans l'équilibre où elles sont aujourd'hui : les tems postérieurs y ont apporté peu de changemens. Les habitans de la Samothrace purent alors descendre des montagnes, sur lesquelles leurs ancêtres s'étoient réfugiés : & les Egyptiens, autrefois retirés dans l'Ethiopie, vinrent repeupler les terrains, dont l'inondation les avoient chassés : cela fit dire aux Ethiopiens que l'Egypte fut peuplée par une de leurs colonies. Ce sentiment n'étoit pas tout-à-fait sans fondement, mais les Egyptiens crurent avoir des raisons suffisantes pour ne pas l'adopter.

Les Prêtres de l'Egypte conserverent la mémoire du Déluge qui submergea leur pays : ils disoient à Solon " qu'à différens intervalles de tems, des inondations suscitées par le ciel avoient tout détruit : les hommes périrent alors de beaucoup de genres de mort différens ; c'étoit la raison pour laquelle leurs successeurs furent privés de la connoissance des lettres & de celle des sciences." (*Plat. in Timæ.*) Cette tradition est dans le fond la même que celle des Rhodiens & des Samothraces ; mais les Philosophes Egyptiens firent des deux périodes pendant lesquels leur pays fut submergé, & ensuite délivré des eaux de la mer, une règle générale qui leur fit regarder comme périodiques des événemens qui n'étoient qu'extraordinaires. Ils crurent ces inondations astreintes à des retours fixes, comme le sont celles du Nil. Cette erreur vint de ce qu'ils méconnurent la cause des deux événemens singuliers dont ils confidéroient les effets. Cette cause dont l'application n'a jamais été faite aux choses dont il est parlé dans cette note, fut bien mieux connue des habitans de la Samothrace, parce qu'ils se trouverent plus à portée de voir son action, & d'en prévenir en partie les effets.

Theffalie

Theffalie les Pélasgues établis depuis cinq générations dans l'Hémonie, où ils étoient venus du Péloponese. (217) Le plus grand nombre d'entr'eux alla par terre chercher un asile chez les Pélasgues de Dodone, dont ils étoient parens : après un court séjour dans un pays incapable de les nourrir, pour obéir aux ordres de l'Oracle, ils passèrent en Italie : ils y fondèrent Spinete à l'embouchure du Pô, & dans la suite Agylle, Saturnie, Alsiun, Crotone & Pise ; ces deux dernières villes existent encore en Etrurie. (218) Les Pélasgues apporterent les lettres dans le Latium : (219) ils les avoient conservées, comme le dit Eustathius ; (220) & la chose doit être ainsi, car étant arrivées en Italie au tems de Deucalion, dont le regne finit quelques années avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, (221) ils ne purent recevoir de lui les lettres qu'ils introduisirent dans les pays où ils s'établirent. L'usage en étoit si familier pour eux, qu'ils l'employèrent dans une inscription, où se lisoit un oracle rendu avant leur départ de Dodone. Cette inscription, assez considérable, étoit gravée sur un ancien trépied conservé dans le temple avec beaucoup de respect ; le Sénateur

(217) Dyonyf. Halic. *Antiq. Rom. lib. i. cap. ix.*

(218) Dionys. *ub. supr. cap. x.*

(219) Plin. *Hist. Nat. lib. vii. In Latium eas (Literas) attulerunt Pelasgi.*

(220) Eusthat. *in Iliad. lib. ii. p. 358.*

(221) Confer. in Marm. Oxon. *Epoch. IV. cum Epoch. VII.*

Lucius Mamius qui affuroit l'y avoir lue, reconnoissoit en même tems qu'elle étoit en caractères très-anciens. (222)

Il existoit donc à Dodone une inscription, antérieure de quelques années à l'arrivée de Cadmus : les lettres dans lesquelles elle étoit écrite, ne pouvant assurément ressembler à celles qu'on ne connut en Grèce que dans les tems suivans, durent nécessairement ressembler à celles dont les Pélasgues firent usage en Italie. Ces peuples, originaires du Péloponèse, donnerent le nom de *Pise* à l'une des villes de cette partie de la Grèce située sur les rives de l'Alphée, ainsi qu'à une autre ville qu'ils construisirent dans l'Etrurie sur les bords de l'Arno. Cénomaus régna depuis dans la première : son palais étoit orné de colonnes d'un ordre, dont la découverte étoit assurément de beaucoup antérieure à son tems : les murs de Tirynthe, d'architecture semblable, furent construits bien avant le départ des Pélasgues pour l'Italie. On retrouve des monumens de cette même espèce d'architecture dans le pays où les Pélasgues fondèrent Crotone, Pise, & tant d'autres villes : le nom de *Toscane* qu'on lui a donné, est donc le même que celui de *Pélasgue*, & les lettres Etrusques ne peuvent être que celles de ces mêmes peuples un peu altérées ; ainsi l'on ne doit plus s'étonner, si les caractères des anciens Toscans ou des Etrusques ressemblerent presque en tout à ceux des anciens Grecs, puisqu'ils vinrent de Grèce en Etrurie ; & si l'architecture, ainsi que la reli-

gion de ces Peuples, furent absolument les mêmes, puisque ces recherches nous font voir avec la dernière évidence, que, quoiqu'on ait tant écrit pour obscurcir l'histoire des Etrusques, il est néanmoins très-affuré qu'ils reçurent leurs arts, leurs lettres, & leur religion des Pélasgues, qui les leur apportèrent de Grèce : on verra dans la suite qu'ils tenoient à eux par des relations encore plus anciennes.

Cadmus ayant certainement donné aux lettres Grecques l'arrangement, qu'elles conserverent depuis, il paroît que de son tems, le peu d'usage qu'on faisoit des lettres anciennes avoit jeté beaucoup de désordre dans la manière de les arranger & de les prononcer : en leur donnant les noms des lettres Phéniciennes, en les arrangeant suivant la méthode employée pour ces lettres, la forme de quelques-unes de celles des Grecs, put bien prendre celle de quelques lettres Phéniciennes : mais comme on ne put totalement changer la manière de les considérer & d'en estimer la valeur, il arriva de-là que la puissance des caractères Phéniciens fut soumise à celle des anciens caractères Grecs : l'*Alpha* & l'*Ajin* qui n'étoient que des *esprits*, & le *Jod* qui étoit une *consonne* devinrent des *voyelles*. Ce fut une sorte de mutation, confondue dans la suite par les auteurs avec une création réelle ; & l'influence des dénominations Phéniciennes sur les anciennes lettres Pélasgues, fit croire que celles-ci tiroient leur origine de Phénicie. Les monumens, & les notions historiques des choses arrivées au tems de l'établissement

blissement de Cadmus en Béotie, nous montrent ce qui arriva pour lors à l'ancien alphabet Grec ; un passage de Diodore de Sicile me semble devoir fixer ce qu'on doit croire à ce sujet : “ Quant; à ceux, dit cet auteur, qui attribuent l'invention des lettres aux Syriens, qui les apprirent ensuite aux Phéniciens, lesquels les communiquèrent depuis aux Grecs, lorsqu'ils arriverent avec Cadmus en Europe, d'où est venu le nom de Phéniciennes aux lettres ; on leur répond, que les Phéniciens n'en furent d'aucune maniere les premiers *inventeurs* ; mais qu'ils *changerent* seulement les *formes* des élémens, & que plusieurs s'étant dans la suite servis de cette écriture, on s'accoutuma à lui donner leur nom.” (223) Après avoir comparé ces formes, & fait voir à quoi tient ce changement, relativement aux premiers tems où il arriva, nous reviendrons dans la suite à l'opinion qui, en attribuant aux Muses

(223) Diod. Sicul. *Biblioth. Hist. lib. v. p. 390.* Πρὸς δὲ τοὺς λέγοντας, ὅτι Σύροι μὲν εὕρεται τῶν γραμμάτων εἰσί, παρὰ δὲ τούτων Φοίνικες μαθόντες τοῖς Ἕλλησι παραδεδώκασι· οὗτοι δ' εἰσὶν οἱ μετὰ Κάδμου πλεύσαντες εἰς τὴν Εὐρώπην. καὶ διὰ τοῦτο τοὺς Ἕλληνας τὰ γράμματα Φοινίκια προσαγορεύειν, φασὶ τοὺς Φοίνικας οὐκ ἐξ ἀρχῆς εὕρειν ἀλλὰ τοὺς τύπους τῶν γραμμάτων μεταθεῖναι μόνον, καὶ τῇ γραφῇ ταύτῃ τοὺς πλείους τῶν ἀνθρώπων χρῆσασθαι, καὶ διὰ τοῦτο τυχεῖν τῆς προειρημένης προσηγορίας. *His vtro qui literas Syrorum inventioni tribuunt : a quibus Phœnices illas didicerint, et cum Græcis communicarint, profecti scilicet una cum Cadmo in Europam ; unde literas Græci Phœnicias appellant : his ergo respondent ; Phœnices nequaquam primos esse inventores, sed formas tantum elementorum immutasse. Qua scriptura cum plurimi deinde uterentur, appellationes illas sic inolevisse.*

la découverte des caractères de l'écriture, cache une importante vérité sous l'apparence d'une fable.

Le passage qu'on vient de citer, développe très-bien ce qu'on doit entendre par les noms de Phéniciens ou de Cadméens donnés aux anciens caractères de la Grèce ; cela ne signifie pas qu'ils ressembloient aux lettres Phéniciennes, mais seulement qu'ils étoient arrangés suivant la méthode introduite par les Phéniciens & par Cadmus : & quand Hérodote dit avoir vu dans le temple d'Apollon Isménien, à Thebes, un trépied avec une inscription, (224) dont les lettres étoient *Cadméennes*, cela seul montre assez que cette inscription n'étoit pas écrite en lettres Phéniciennes ; car Hérodote n'eût pu ni l'entendre ni la copier ; elle étoit donc écrite en lettres, dont l'usage devenu plus commode au tems de Cadmus, subsistoit encore dans celui d'Amphytrion, qui vécut moins d'un siècle avant la prise de Troye. D'où nous avons la preuve la plus complete, que les caractères de l'inscription du temple d'Onga, comme ceux de la

(224) Herodot. lib. v. cap. lix. "Ἰδὼν δὲ καὶ αὐτὸς Καδμηϊὰ γράμματα ἐν τῷ ἱερῷ τοῦ Ἀπόλλωνος τοῦ Ἰσμενίου ἐν Θήβῃσι τῇσι Βοιωτῶν ἐπὶ τρίποσι τισὶ ἐγκεκολλημένα, τὰ πολλὰ ὁμοῖα ἔχοντα τοῖσι Ἰονικοῖσι. ὁ μὲν δὲ εἰς τῶν τριπόδων ἐπίγραμμα ἔχει.

Ἀμφιτρυῶν μ' ἀνέθηκεν, ἑὼν ἀπὸ Τηλεβοῶν. ταῦτα ἡλικίην ἂν εἴην κατὰ Λαῖον τὸν Λαβδάκου τοῦ Πολυδώρου τοῦ Καδμοῦ. — *Quin ipse vidi apud Thebas Bæotias, in Ismenii Apollonis templo, literas Cadmæas, in tripodibus quibusdam incisas, magna ex parte consimiles Ionicis. Quorum tripodum unus habet hoc epigramma.*

Amphytrion posuit me, natus apud Tkeleboas. Hæc fuere circa ætatem Laïi, qui fuit filius Labdaci, nepos Polydori, pronepos Cadmi.

premiere partie de l'inscription des Prêtresses d'Amycles, sont les mêmes dont on se feroit dès le tems de Cadmus.

Ces caracteres Cadméens étoient, suivant Hérodote, *en grande partie les mêmes que ceux des Ioniens* : cela devoit être ainsi, puisque les Ioniens n'ayant été chassés du Péloponese qu'au tems du retour des Héraclides, leurs lettres qu'ils portèrent dans l'Ionie, à laquelle ils donnerent leur nom, durent être précisément les mêmes que celles de la premiere partie de l'inscription des Prêtresses d'Amycles, écrite, comme nous l'avons montré, 21 ans seulement avant le retour des Héraclides, & la sortie des Ioniens du Péloponese : ceux-ci se retirerent d'abord dans l'Attique, & bientôt après en Asie, où ils cultiverent les Arts & les Lettres avec beaucoup de succès.

Les Pélasgues, desquels l'Italie reçut les lettres, furent les plus anciens habitans de la Grèce, (225) & de l'Attique en particulier. (226) Leur langue s'y changea dans la langue Grecque : (227) alors même la Grèce quitta ce nom, qui se conserva dans la langue Latine, pour prendre celui d'*Helladie* ou *Hellénie*. (228) Les caracteres Pélasgues anté-

(225) Strab. Geograph. lib. vi. p. 327.

(226) Herodot. lib. i. cap. lviii. Ἐὶ τούτοις τεκμαιρόμενον δεῖ λέγειν, ἦσαν οἱ Πελασγοὶ βαρβαροὶ γλῶσσαν ἰέντες. Εἰ τοίνυν ἦν καὶ παν τοιοῦτον τὸ Πελασγικόν, τὸ Ἀττικὸν ἔνθος εἶεν Πελασγικόν, ἅμα τῇ μεταβολῇ τῇ εἰς Ἑλλήνας, καὶ τὴν γλῶσσαν μετέμαθε. — Quibus signis conjectantes oportet dicere, Pelasgos barbara lingua fuisse ; et si tota gens Pelasgica talis erat, gentem Atticam utpote Pelasgicam, cum in Hel- lenes transiit, linguam istorum perdidisse.

(227) Herodot. ubi sup.

(228) Marm. Oxon. Epoch. VI.

rieurs à Cadmus, étoient donc ceux que Tacite appelle les *plus anciens caractères Grecs* ; (229) ils sont désignés par Démosthenes & Pausanias, sous le nom d'*anciens caractères Attiques*. (230) On s'en servit pour écrire les Loix de Solon. Et quand Diodore de Sicile, cité ci-dessus, dit que Linus, Orphée, Thymætes son contemporain, & Pronapides d'Athènes, (231) maître d'Homere, écrivirent en lettres Pélasgiques, cela veut dire qu'ils employèrent les anciens caractères dont on s'étoit servi dans la Grèce & dans l'Attique, avant que les Pélasgues en fussent chassés ; d'abord par Deucalion, & ensuite par les Cadméens qui les forcèrent à quitter la Grèce. (232) Ces dénominations différentes d'un même genre de caractères, relatives aux *tems*, au *pays* dans lesquels ils furent employés, & au *peuple* qui s'en servit le premier, ne signifiant que la même chose, nous montrent ce que furent les premiers caractères Grecs, & nous font connoître à-la-fois ceux des *Pélasgues*, ainsi que les anciens caractères *Attiques*, dont on a tant parlé, mais desquels on n'a pu nous donner des notions certaines.

(229) Cornel. Tacit. *Annal. lib. xi. p. 226.* *Et formæ literi Latinis, quæ veterrimis Græcorum.*

(230) Demosth. cit. apud Suid. in Attico. — Ἀττικαῖς γράμμασιν Δημοσθένης — ἀντὶ τοῦ παλαιῶς. — *Demosthenes literas Atticas quasi antiquas dicet.* Et Pausan. in Eliac. lib. ii. cap. xix. Καὶ ἐπίγραμμα ἐπὶ τῷ κέρατι ἔστω ἀρχαίοις Ἀττικαῖς γράμμασι. *Et in cornu incisa priscis Atticis literis inscriptio.*

(231) Diodor. Sic. *Biblioth. Hist. lib. iii. cap. xxxv.*

(232) Herodot. lib. i. cap. lvi.

Tacite

Tacite qui écrivoit aux tems de Domitien, de Nerva & de Trajan, assure que les lettres Latines avoient la même forme que les plus anciennes lettres Grecques ; (233) & Pline, qui vécut sous les regnes de Néron, de Vespasien & de Titus, dit que les anciennes lettres Grecques étoient presque les mêmes que les lettres Latines employées de son tems. (234) Un très-grand nombre de médailles de toutes especes, frappées depuis le tems de Néron jusqu'à celui de Trajan, de même qu'une très-grande quantité d'inscriptions du même siècle, attestent qu'à cette époque l'écriture des Romains étoit exactement la même que celle de nos lettres *capitales* : cette écriture des tems des Empereurs étant aussi la même que celle des anciens Grecs, cette dernière dut ressembler presque en tout à celle dont nous nous servons : nos lettres sont donc les mêmes que celles des Pélasgues & des anciens Attiques. Leur peu de ressemblance avec les caracteres Phéniciens, suffiroit pour montrer que les lettres *Pélasgues* ne furent pas données par Cadmus au peuple, dont elles portoient le nom.

En preuve de la ressemblance qu'eurent les anciennes lettres Grecques, avec les lettres Latines en usage de son tems, Pline cite une inscription gravée sur une lame antique de

(233) Tacit. *sup. cit.*

(234) Pline *Hist. Nat. lib. vii. cap. lviii. Veteres Græcas (literas) fuisse easdem pene, quæ nunc Latine, indicio erit Delphica tabula antiqui æris, quæ est hodie in palatio, dono Principum Minervæ dicata in Bibliotheca, cum inscriptione tali* Νανσιχάρτης Τισαμένου Ἀθηναῖος ἀνέθηκεν.

bronze, apportée de Delphes par les Empereurs, & consacrée à Minerve par quelqu'un d'eux, (235) vraisemblablement par Néron, qui enleva tant de choses rares au temple de Delphes. (236) Cet ancien monument se voyoit dans la Bibliothèque du mont Palatin, construite par Auguste; (237) son inscription montroit qu'elle avoit autrefois été attachée à une offrande, faite par *Nausicrates d'Athenes fils de Tisamene*; elle étoit donc écrite en caractères usités dans l'Attique au tems de ce *Nausicrates*: & puisque ses lettres ressembloient à celles du tems de Plin & aux nôtres, elles devoient donc être à-peu-près ainsi.

NAUSICRATES TISAMENOU ATEENAIOS
ANETEEKE.

Au tems que Mr. Stuart étoit à Athenes, on y déterra une ancienne inscription Grecque, dont les lettres recueillies dans la table de Mr. le Docteur Morton, présentent le D, l'R & l'V sous la forme Latine; (238) c'est évidemment celle des anciennes lettres Attiques & Pélasgiques. Cette inscription, à laquelle on n'assigne aucun tems, paroît, par ce qui a été dit ci-dessus, antérieure à l'Archontat d'Euclide, sous lequel les Athéniens quitterent cette forme de lettres, pour prendre celles dont se servoient les autres Grecs à

(235) Plin. *ub. sup.*

(236) Pausan. *in Phocic.*

(237) Sueton. *in Augusto.*

(238) Tab. Edm. Bernardi a Clariss. Doct. Carol. Marton. public. Col. ix.

l'exemple des Ioniens modernes ; car il est évident que cette forme de caractères n'appartient pas à l'ancienne Ionie : ce sont les mêmes qui se lisent sur les fameuses colonnes des Farneses, conservées maintenant dans la cour du Musæum de Portici. Scaliger crut y voir les anciennes lettres Ionien-
nes ; (239) mais ce sont assurément les anciens caractères Pélasgues & Attiques.

Ces recherches peuvent nous montrer, pourquoi Hérode Atticus fit employer la forme de lettres qu'on voit sur ces colonnes. Il paroît par une autre inscription, dont elles étoient accompagnées, qu'il se disoit descendu d'Herfée, (240) l'une des filles de Cécrops premier Roi d'Athènes ; & comme ce Prince vécut beaucoup avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, en employant des caractères plus anciens dans l'Attique que ceux de Cadmus même, Hérode voulut faire sentir l'ancienneté de la famille dont il descendoit, & à-la-fois le pays où il étoit né, & dont il prit le nom d'*Atticus*, que ses colonnes méritent de porter, puisqu'elles sont écrites dans les anciennes lettres *Attiques*. On ne voit déjà plus cette forme de caractères dans quelques lettres de l'inscription des Prêtresses d'Amycles ; mais comme les lettres Pélasgues dominèrent long-tems dans l'alphabet Cadméen, c'est la raison pour laquelle dans la première partie de cette même inscription, on trouve l'O sous la forme ronde, & l'*Upsilon* sous la

(239) Joseph. Scalig. *Animad. ad Chron. Euseb. lib. ii. p. 103.*

240) *Inscript. Regill. in Hort. Burghefianis.*

forme de l'V, sous lesquelles ces lettres furent employées dans l'ancien alphabet Pélasgue & Attique. Ainsi, loin de faire douter de la grande ancienneté de cette inscription, ces lettres mêmes jointes aux autres circonstances rapportées ci-dessus, achevent de constater qu'elle fut faite peu après la destruction de Troye, & à l'époque précise qui se voit sur le marbre même.

Notre alphabet en lettres capitales d'imprimerie, garde la forme des anciennes lettres Pélasgues, mais les noms & l'arrangement de ces lettres sont pris de l'alphabet Cadméen. Evandre, (241) qui environ soixante ans avant la prise de Troye vint de Pallantium en Arcadie, s'établir dans le Latium, (242) ne put y apporter les lettres Pélasgues, puisqu'elles y étoient introduites près de trois siècles avant lui : cependant, comme il leur donna un ordre & des noms pris de l'arrangement & des dénominations reçues en Grèce au tems où il en sortit, il passa pour en être l'auteur ; il ne fit pourtant que répéter ce que Cadmus avoit fait autrefois, & comme ce dernier eut la réputation d'avoir apporté les lettres aux Grecs, Evandre eut celle de les avoir apportées aux Latins ; tous deux opérèrent sur les mêmes caractères, & les trouverent dans le même état, car le désordre où ils étoient au tems de l'arrivée de Cadmus en Grèce, n'avoit

(241) Corn. Tacit. *lib. xi. p. 226. Aborigenes, Arcade ab Evandro didicerunt (litteras.)*

(242) Dionys. Halycarn. *lib. i. cap. xxiii. p. 31.*

pas changé en Italie quand Evandre s'y transporta. On ignore quels noms & quel arrangement on donnoit avant lui à ces caractères : mais si l'on en juge par ce qu'il y eut de commun entre les anciens Grecs & les anciens Italiens sur la maniere de marquer les nombres, l'I, qui chez tous deux fut la marque de l'unité, parce que, suivant Priscillien, il commençoit l'ancien mot *Ia*, dont les Latins firent *Unus*, & les Grecs *Mia*, semble avoir été la premiere lettre de l'alphabet Pélasgique, avant le tems de Cadmus, & celui où Evandre vint en Italie : l'V, qui signifioit cinq, étant l'I cinq fois répété, doit avoir été la cinquieme lettre de cet ancien alphabet, dont l'X paroît avoir été la dixieme : l'L pouvoit être placée au quînzieme rang, & le C au dix-septieme ; tous deux multiplioient le nombre dont ils étoient précédés, par l'intervalle qui les séparoit ; car *cinq fois dix* égalent *cinquante*, & deux fois *cinquante* font *Cent*, exprimé dans le Latin par le nom dont la lettre C est le commencement, comme Mille l'étoit par le mot qui commence par la lettre M, employée pour l'exprimer. C'étoit le terme auquel on commençoit à répéter les nombres ; ainsi cette lettre doit avoir été la derniere de l'ancien alphabet, dans lequel le D dut être la vingt deuxieme lettre, à cause de sa distance du C, qui la multipliant cinq fois, donnoit à cette lettre D la valeur de cinq-cents. Quant aux noms particuliers de chacune de ces lettres, l'avantage qu'il y auroit à les retrouver, ne dé-

dommageant pas de la peine qu'il y auroit à les découvrir, j'en abandonne la recherche.

L'Alphabet encore à-présent en usage chez la plupart des peuples de l'Europe, remonte, comme on vient de le voir, à la plus haute antiquité. Il est même antérieur à l'arrivée des Pélasgues dans la Grèce : originaires de la haute Asie, ces peuples changerent le culte qu'ils en avoient apporté ; ils rendirent les honneurs divins à la famille des Titans par lesquels ils furent gouvernés, & trouverent dans cette famille même, les inventeurs de l'écriture. *Mnémosine* l'une des Titanides avoit, disoient-ils, inventé tout ce qui sert à conserver la *mémoire* ; (243) les Muses ses filles reçurent les *Lettres* de Jupiter leur pere : (244) elles habitoient le mont Parnasse ; leur nom marque qu'elles étoient consacrées à l'explication des mystères ; (245) on les regardoit comme les compagnes d'Apollon & de Bacchus, parce qu'elles étoient attachées à leur culte. Elles faisoient les fonctions de ces Prêtresses, connues dans la suite sous les noms de *Colombes* à Dodone, de *Pythies* à Delphes, de *Sibylles* à Cumes & en d'autres lieux, où elles rendoient les oracles. Les Muses suivirent les Pélasgues dans leurs voyages : dire qu'elles habitoient le *Parnasse*, & qu'elles accompag-

(243) Diod. Sic. *Biblioth. Hist. lib. v. cap. xl.*

(244) Idem. *lib. v. cap. xliii.*

(245) Idem. *lib. iv. cap. iv.*

(246) Idem. *lib. iv. cap. i.*

nerent le Dieu de *Nyse*, (246) c'est faire entendre qu'elles étoient originaires de la *Bactriane*, où se trouvoit ce mont *Parnasse*, (247) dont le nom fut transporté à celui sur lequel *Delphes* fut depuis bâtie. C'est au voisinage de ce même pays qu'exista la ville de *Nyse*, d'où sortit le culte de *Bacchus*. (248) Parmi les fables dont les Grecs envelopperent les commencemens de leur histoire, on peut aisément reconnoître dans celle-ci l'origine des premiers Caractères de leur écriture, le pays d'où ils en tirèrent les formes, & l'état des prêtresses qui chez eux, comme chez beaucoup d'autres peuples, en furent regardées comme les dépositaires.

Les caractères Pélasgues, vû leur origine, devoient tenir à ceux des Hyperboréens, dont le pays étoit situé encore plus haut que la *Bactriane*: ces peuples entretenrent un commerce continuel avec la Grèce; (249) on lisoit comme on l'a déjà dit, à *Délos*, des inscriptions écrites dans leur langue: (250) ils envoyèrent annuellement des offrandes dans cette île, (251) & comme on a découvert de nos jours, que les plus hautes Sciences furent cultivées avec le plus grand succès dans les pays habités par ces mêmes Hyperboréens, nous avons lieu de soupçonner que les monumens littéraires,

(247) *Dionys. Perieget. supr. cit.*

(248) Voyez ce qui a été dit ce sujet dans les *Chapitre I. II. & III. du Tom. I.*

(249) *Pausan. supr. cit.*

(250) *Plat. in Axioch.*

(251) *Pausan. in Attic.*

détruits dans la Grèce par le déluge dont la tradition s'est conservée, tenoient à ceux de ces peuples, & que les lettres Pélasgues, furent à peu près les mêmes dont se servoient les Hyperboréens. (252)

De

(252) Je fonde cette conjecture, sur ce que d'anciennes tables en bronze déposées à Délos par les Hyperboréens, étoient lues & entendues des Grecs dans le tems de l'expédition de Xerxès. L'aïeul de Gobrias y lut toute la doctrine des enfers, telle qu'on l'avoit en Grèce : (Plat. in *Axiach.* T. III.) il falloit donc que les lettres & la langue employées dans ces tables, eussent assez d'analogie avec les lettres & la langue des Grecs, pour que ceux-ci pussent les comprendre. Cependant les inscriptions, dans lesquelles elles étoient employées, remontant au tems de l'institution du culte de Délos, & pour le moins à celui où Erysiethon fils de Cécrops y construisit un temple, bien avant l'arrivée de Cadmus en Grèce, ces monumens précéderent assurément l'époque à laquelle on prétend que les lettres furent apportées en Grèce ; ils semblent donc avoir été du même genre que ces monumens littéraires si anciennement détruits par le déluge, dont les habitans de la Samothrace avoient conservé la tradition. Suivant Diodore de Sicile, des Grecs déposèrent dans le temple des Hyperboréens de riches offrandes, accompagnées d'inscriptions en lettres Grecques. (Diodor. lib. ii. cap. xiii. p. 159. Καὶ ἀναθήματα πολυκτληῇ καὶ ἀλιπέιν, γράμμασιν Ἑλληνικοῖς ἐπιγεγραμμένα.) Cela semble supposer que ces inscriptions Grecques étoient entendues des Hyperboréens, comme celles des Hyperboréens étoient entendues des Grecs ; & quoique les premiers eussent un dialecte particulier, (ὑπερβορέους ἰδίαν τινὰ διάλεκτον) ce dialecte semble n'avoir différé de celui des Grecs, que comme leur ancienne langue différoit de celle qui s'introduisit ensuite chez eux, où elle porta le nom d'Hellénienne : de-là vint ce rapport, qui malgré le changement des choses, faisoit que ces peuples s'entendoient réciproquement. Ce rapport de Dialecte étoit assez grand, pour qu'on crût reconnoître la langue Grecque dans celle d'un peuple voisin des Hyperboréens. Plutarque, sur le rapport d'un ancien auteur, met ce peuple sur les rivages d'un golphe grand comme les Palus Mœotides, & situé au bord de la mer Saturnienne, à l'opposite de la mer Caspienne. (Plutarch. de fac. in Or. Lun. Τῆς δὲ ἡπείρου τὰ πρὸς τῇ θαλάττῃ

De tous les alphabets, auxquels on peut comparer celui des Pélasgues, il n'en est aucun avec lequel on lui trouve plus de rapport, qu'avec celui des anciens *Islandois*. Cet alphabet appelé Scytique, Danois ou Rhunique, fut autrefois employé par les Goths : (253) Olaüs Magnus le regarde comme bien antérieur à celui qu'Evandre apporta en Italie. (254) Il

κατοικεῖν Ἕλληνας περὶ κόλπον οὐκ ἐλάττωται τῇ Μαιώτιδος, οὗ τῶ ὅμοι τῶ ὅμοι τοῦ Κασπίου πελάγους μάλιστα κατ' εὐθείαν κείσθαι.) Ce golphe dont la grandeur différoit peu de celle du Palus Mœotide, est celui dans lequel se rend l'Obi, avec quantité de rivières qui le remplissent de vase, & le rendent tel qu'il est décrit par les anciens. On trouve encore près de ses bords des peuplades, dont la langue est un dialecte de celle des Finois, que des Savans ont montré avoir une très-grande affinité avec la langue Grecque. Il semble donc que ces deux langues tirèrent leur origine des anciens peuples qui habiterent les environs du golphe d'*Obfskala*, dont parle Plutarque : son voisinage des Hyperboréens nous montre, comment il put y avoir une si grande analogie entre la langue de ces peuples & celle des Grecs ; & comment il est possible qu'il y ait eû des rapports très-marqués entre leurs lettres & celles dont on se servit dans les plus anciens tems de la Grèce : ces rapports s'observent encore dans les caractères Rhuniques. Comme il paroît qu'Anticlides, cité dans Plin, s'étoit servi de monumens très-anciens pour prouver que les lettres Grecques venoient des Egyptiens, les Egyptiens prétendant de leur côté que le déluge avoit détruit chez eux les Lettres & les Sciences, ~~il~~ pourroit que ces anciennes lettres Egyptiennes eussent été les mêmes que celles des Hyperboréens, dont les Grecs firent anciennement usage : elles peuvent être venues des uns autres, dans le tems où la communication entr'eux n'étoit pas encore interceptée par les eaux, qui causerent ce déluge, & remplirent le bassin de la Méditerranée. On trouveroit encore des preuves de cette communication dans la religion même des Egyptiens, & dans leur doctrine des enfers, qui assurément eurent un même fond avec celle des Hyperboréens.

(253) Man. Typog. p. 270. art. 29.

(254) Olaüs Mag. de Gent. Sep. lib. i. cap. ult.

est employé dans les légendes de beaucoup de monnoies d'argent & de cuivre frappées par ces peuples ; la manière dont est traitée leur gravure, ne laisse aucun doute qu'elles n'aient été faites avant le regne de Valens, & que ces caractères n'aient par conséquent été employés bien avant Ulphilas, qui vécut sous le regne de ce Prince.

Rien n'est plus singulier dans les caractères Islandois, que les lettres S & T, elles ont très-exactement, la forme de celles des plus anciens Grecs ou des Pélasgues ; mais l'une porte le nom de *Sol*, qui de la langue Pélasgue, assurément originaire de Scythique, passa peut-être dans la Latine pour exprimer le *Soleil diurne* ; & l'autre qui la suit immédiatement, porte le nom de *Tyr*, qui dans la langue Islandoise signifie *Taureau*. C'est le *Tauros* des Grecs, le *Taurus* des Latins, le *Thor* des Orientaux, & l'*Emblème* employé par tous ces peuples pour représenter le *Soleil nocturne*, ou le Bacchus. Les habitans du Nord conduisoient cet ancien *Emblème* dans leurs armées : (255) ils le représenterent souvent avec le corps humain & des pieds de bœuf, exactement comme le faisoient les Grecs, ainsi que cela se voit par les passages cités ailleurs de quantité de leurs auteurs, & par quelques-uns leurs monumens parvenus jusqu'à nous.

(255) Plutarch. in Mario.



CHAPITRE III.

*Commencement de monnoies frappées; usage de leurs empreintes
par rapport aux Arts.*

LA forme des monnoies *Polygonales*, dont on se servit d'abord en Grèce, leur volume & leur poids, qui les rendoient très-difficiles à transporter, gênant également la circulation & le commerce, en rendirent l'usage presque inutile aux Négocians, aux Voyageurs & aux Troupes : on essaya dès les commencemens, d'en fondre en or & en argent, (1)

(1) Lucan. *supr. cit.*

mais

mais leur extrême pesanteur les rendant nécessairement très-rares, elles durent avoir peu de cours, & furent tellement supprimées, qu'elles étoient déjà presque inconnues au tems où vécut Homere.

Pour rendre les monnoies plus usuelles & plus courantes, on leur donna la forme *ronde*, en diminuant en même tems leur poids & leur volume. Dès-lors même, au lieu de les *fondre* comme on le faisoit auparavant, leur marque fut imprimée en les *frappant* au moyen du marteau & du coin. Les Grecs employèrent d'abord cette sorte de travail à la fabrique des monnoies d'argent. *Ælien* en *Caractérise* la pratique, en disant qu'on les *frappa*. (2) Il les distingue par cette expression de toutes les monnoies, où l'on imprimoit des figures en les coulant dans le moule. *Phidon* Roi d'Argos ayant frappé le premier cette sorte monnoie dans l'Isle d'Egine, (3) elle prit de là le nom d'*Eginete* : c'est l'*origine* de celles dont nous nous servons, & des médailles dont on fait à-présent des collections. Considérée sous les rapports, par lesquels elle tient à ces *origines*, la *Date* où vécut *Phidon* d'Argos devient très-importante à connoître : nous allons chercher à la déterminer de la maniere la plus assurée qu'il

(2) *Ælian. Var. Hist. lib. xii. cap. x.* Καὶ πρῶτοι νόμισμα ἐκόψαντο, καὶ ἐξ αὐτῶν ἐκλήθη νόμισμα Αἰγιναίων. *Et primi nomisma percusserunt (Æginenses) quod ex ipsis nomen accepit, ut Æginense nomisma vocaretur.*

(3) *Ephor. cit. apud. Strab. lib. viii. p. 376.* Εφωρος δ' ἐν Αἰγίνῃ ἄργυρον πρῶτον κοπήναι φησὶν ὑπὸ Φεῖδων. *Ephorus in Ægina primo argentum a Phidone cujum fuisse scribit.*

nous fera possible : il faut pour cela remonter jusqu'au tems d'Hercule, de qui Phidon tiroit son origine ; Strabon le donne pour le dixieme descendant de ce Héros, (4) mais l'auteur du marbre d'Arondel, le fait encore descendre d'un degré plus bas. (5) Il s'agit ici de constater laquelle de ces deux opinions il convient de suivre.

Hercule, soit par le droit de sa naissance, soit par celui de conquête, (6) avoit à sa mort des prétentions sur la plus grande partie du Péloponese : Hyllus l'un de ses fils réclama ses droits, tua Eurysthée Roi de Mycené, mais ayant ensuite été tué, les autres descendans d'Hercule, qu'on appeloit *Héraclides*, allèrent s'établir près du Pinde dans une contrée habitée par les *Doriens*. Ces peuples occupoient le pays des Pélasgues, qui chassés autrefois de l'Hémonie par Deucalion, vinrent chercher de nouvelles terres en Italie. (8) Ayant pris de *Dorus* petit-fils de Deucalion le nom de *Doriens*, (9) ils accompagnerent les *Héraclides*, quand ils allerent conquérir le Péloponese, quatre générations après Hercule. Cette époque

(4) Strab. *Geograph. lib. viii. p. 358.* Φείδωνος δὲ τὸν Ἀργεῖον δέκατον μὲν ὄντα ἀπὸ Ἡρακλέου, δυνάμει δ' ὑπερβεβλημένον τοῖς κατ' αὐτὸν. *At vero Phido Argivus, decimus ab Hercule, & omnibus suæ ætatis principibus potentia præstans.*

(5) Marm. Oxon. *Epoch. XXIX.*

(6) Pausan. *lib. ii. cap. xviii.*

(7) Diod. Sicul. *Biblioth. Hist. lib. iv. cap. xviii.*

(8) Dyonyf. Halic. *lib. i. cap. ix.*

(9) Strab *lib. ix. & Apollod. lib. i.*

très-fameuse dans l'histoire, est fixée par Thucydide (10) & par le Canon d'Eratoſthenes, (11) à l'an 80 après la ruine de Troye : Oxilus qui conduisit les *Héraclides*, devint alors Roi d'Elide. (12)

Iphitus, l'un des descendans d'Oxilus, (13) restitua les *Jeux Olympiques*, 108 années avant celle dans laquelle Corœbus remporta le prix de la course : cette dernière fut dans la suite comptée pour le commencement des *Olympiades*, sur le registre des Eléens : mais ce fut dans celle où Iphitus rétablit ces jeux, (14) que Lycurgue onzième descendant d'Hercule, (15) remit la tutele de son neveu Chérilaus Roi de Sparte, après avoir réformé les loix de sa Patrie. Les Spartiates, par un effet de cette réformation, consacrerent dans le temple de Delphes, tout l'*or-& l'argent* qui se trouva dans Lacédémone, (16) où les monnoies de ces métaux furent ex-

(10) Thucyd. *Hist. lib. i.* Δωριεῖς ὀγδοηκοστῷ ἔτει, μετὰ Ἰλίου ἄλωσιν, ξὺν Ἡρακλείδῳ Πελοπόννησον ἔχον. *Dores octogesimo evoluto anno post Ilii excidium, cum Heraclides Peloponesum obtinuerunt.*

(11) Eratoſth. *apud Clem. Alex. Stromat. lib. i.* Ἀπὸ Τροίας ἀλώσεως ἐπὶ Ἡρακλείδῳν καὶ θοδὸν ἔτη ὀγδοήκοντα. *A capta Troja ad Heraclidarum reditum annos 80.*

(12) Pausan. *lib. v. cap. iii.*

(13) Pausan. *lib. v. cap. iv.*

(14) Eratoſth. *apud C. Alex. Strab. lib. i.* Cet auteur met la fin de la tutele de Lycurgue sur son neveu Chérilaus à l'an 108 avant la première Olympiade.

(15) Plutarch. *-in Solon. vita.* Λυκούργῳ — ἐνδέκατῳ ὧν αἶψ' Ἡρακλέῳ. *Lycurgus — undecimus ab Hercule.*

(16) Athen. *Deipnos. lib. vi. p. 233.* Τῷ μὲν οὖν ἐν Δελφοῖς Ἀπόλλωνι τὸν πρότερον ἐν τῇ Λακεδαιμόνι χρυσὸν καὶ ἄργυρον ἰσοροῦσιν ἀνατιθεῖναι. *Apolloni Delphico quicquid auri Lacedæmone et argenti prius erat, dicatum fuisse narrant.*

preffément *prohibées*. (17) La loi faite à leur fujet prouve incontestablement leur existence, car si elles n'eussent pas existé, cette loi n'eût pu les supprimer; elle fait voir, que le tems où l'on frappa les premières monnoies de cette espece, dut précéder celui de leur suppression à Sparte : on y conserva les anciennes monnoies de fer, mais on leur donna un poids si grand, qu'une très-petite somme occupoit un très-grand espace : il falloit un char atelé de deux bœufs pour traîner la valeur de dix mines. (18)

Phidon d'Argos réunit tout l'héritage de Temenus, divisé avant lui en différentes portions : il inventa les mesures appelées *Phidoniennes* de son nom, régla les poids, & fit frapper des monnoies de toutes especes : (19) L'Epidaurie faisoit partie de l'héritage réuni par Phidon, car Déiphonte gendre de Temenus l'avoit possédée, & y avoit joint l'isle d'Egine : (20) c'est la raison pour laquelle Phidon put faire battre des premières monnoies d'argent dans cette isle. Quant

(17) Plutarch. in *Lycurg.* p. 20. Πρῶτον μὲν ἀκυρώσαι τῶν νόμισμα χρυσοῦν καὶ ἀργυροῦν. — *Primum abrogavit nummum aureum et argenteum.*

(18) Plutarch. in *Lycurg.* ub. sup.

(19) Strab. *Geogr. lib. viii.* p. 358. Ἀφ' ἧς τὴν τε λῆξιν ὅλην ἀνέλαβε τὴν Τημένου διεσπασμένην εἰς πλείω μέρη. καὶ μέτροι ἐξέῤῃρε τὰ Φειδώνεια καλούμενα, καὶ σταθμοὺς καὶ νόμισμα κεκοινημένον, τό, τε ἄλλο, καὶ τὸ ἀργυροῦν. *Qua usus (potestate) Pheidon et totam Temeni successionem in plures divulsam partes ad se recepit, et mensuras invenit quæ Pheidoneæ dicuntur, et pondera, atque monetam cum aliam tum argenteam procudit.*

(20) Pausan. *lib. ii. cap. xxvi & xxix.*

à celles d'or, les premières furent frappées dans un endroit de l'Argolide nommé *Eubée*. (21)

Ces deux opérations étant nécessairement antérieures à la loi, par laquelle Lycurgue défendit à Sparte l'usage des monnoies d'or & d'argent, Phidon dut en faire fabriquer avant la réformation des loix de cette ville : le marbre d'Arondel met en effet l'époque où il régla les poids & les mesures, & frappa les premières monnoies en argent, à dix ans avant le tems où Eratosthenes met la fin de l'administration de Lycurgue. Ainsi, ces deux hommes célèbres furent contemporains, & l'on ne peut douter, que l'un comme l'autre n'ait été l'onzième descendant depuis Hercule, comme l'affure expressément le marbre d'Arondel, (22) dont l'autorité sur cet article, est préférable à celle de Strabon même. Il résulte de ces recherches, que ce Phidon ne peut avoir été frère de Caranus premier Roi de Macédoine, (23) & qu'il ne fit pas célébrer les Jeux Olympiques dans la huitième Olympiade, (24) ainsi que le disent le Syncelle & Pausanias ; & le Phidon dont ils parlent, doit être différent de celui qui frappa les premières monnoies, comme Lydiat l'a très-bien

(21) Etymol. Mag. Ἐπειδὴ Φείδων ὁ Ἀργείων Βασιλεὺς ἐν Εὐβοίᾳ χωρίῳ τοῦ Ἀργεῖος πρῶτος ἔκοψε χρυσὸν νόμισμα. *Pheidon Rex Argivorum, primus percussit aureum numisma in Eubœa, loco Argolidis.*

(22) Marm. Oxon. *Epoch.* XXIX.

(23) Georg. Syncell. *Chronic.*

(24) Pausan. *lib.* v. & vi.

observé, (25) car ce dernier vécut 895 ans avant notre Ere, c'est-à-dire 119 ans avant la première Olympiade.

Des personnes, assurément très-éclairées, ayant observé dans les plus anciennes médailles frappées en Perse, des revers avec le *champ creux* divisé en plusieurs parties, comme celui des plus anciennes médailles Grecques, trouvant d'ailleurs qu'Hérodote assure de la manière la plus positive “ que de tous les hommes connus de lui, les Lydiens “ furent les premiers à faire usage & à frapper des monnoies “ d'or & d'argent,” (26) & ce sentiment étant encore confirmé par celui de Xénophane, cité par Julius Pollux, (27) ont cru devoir conclure de ces autorités comparées avec les monumens, “ que les médailles où l'on voit ce champ “ creux divisé en plusieurs parties, sont du tems où l'on “ commença à fabriquer des monnoies en Grèce, à l'exemple “ de celles de Lydie & de Perse qui étoient fabriquées de la “ même manière.” (28) L'affertion d'Hérodote, ayant été copiée par Xénophane, les témoignages de ces deux auteurs se réduisent au même sentiment, leur poids devient plus grave par les observations faites sur les monnoies Persanes, & le jugement que des personnes très-respectables en ont

(25) Lydiat. Red. Anot. ad Chronic. Marm. Epoch. XXIX.

(26) Herodot. lib. i. cap. xciv. Πρῶτοι δὲ ἀνθρώπων τῶν ἡμεῖς ἴδμεν, νόμισμα χρυσοῦ καὶ ἀργύρου κοψάμενοι ἐχρήσαντο. — Hi (Lydi) primi eorum quos novimus nummum aureum et argenteum ad utendum percusserunt.

(27) Jul. Polluc. Onomastic. lib. ix. cap. vi. segm. 83.

(28) Recueil des méd. des Peuples & Villes. T. I. p. 138.

porté: cependant avant de recevoir ce jugement comme une regle de fait, il nous semble nécessaire de rechercher quelle est la véritable origine de l'opinion d'Hérodote; car pour ce qui est de la ressemblance des monnoies employées par les Lydiens & les Persans avec celles des Grecs, elle ne conclut rien ni pour les uns ni contre les autres: chacun d'eux pouvant être également celui qui en découvrit l'usage, & qui le communiqua à ceux, dont les monnoies portent les traces d'une même maniere de les fabriquer.

Suivant Hérodote, (29) Cræsus Roi de Lydie, combla de bienfaits Alcmaëon d'Athenes, (30) dont *il enrichit la maison*; elle s'éleva encore bien d'avantage *deux générations*, c'est-à-dire 66 ans après ce tems, par le mariage de Mégacles, petit-fils d'Alcmaëon, avec Agariste fille de Clisthene Tyran de Sicyone. (31) Parmi les prétendans à ce mariage, Hérodote compte Léocides, qu'il dit être le fils encore très-jeune de ce Phidon d'Argos “ qui donna les mesures aux Péloponese, qui fut le Tyran le plus insolent de tous les Grecs, “ & voulut présider aux Jeux Olympiques.” (32) Il est caractérisé

(29) Herodot. lib. vi. cap. cxxv.

(30) Idem. Οὕτω μὲν ἐπλούτησε ἡ οἰκία αὐτῆ μεγάλως. *Ita domus hæc magnopere locupletata est.*

(31) Herodot. lib. vi. cap. cxxvi. Μετὰ δὲ γενεῇ δευτέρῃ ὕστερον Κλεισθένης μιν ὁ Σικυώνων ἐξῆρε, &c. *Eam (domum) deinde generatione secunda Clisthenes Sicyonius Tyrannus extulit.*

(32) Herodot. lib. vi. cap. cxxvi. Ἀπὸ δὲ Πελοποννήσου Φεῖδων τοῦ Ἀργείων Τυράννου παῖς Λεωνίδης. Φεῖδων δὲ τοῦ τὰ μέτρα ποιήσαντος Πελοποννησίοισι, &c.

caractérisé par ces paroles, exactement de la même manière que le caractérise Strabon : (33) ces deux auteurs, ainsi que celui du marbre d'Arondel; (34) donnent ce Phidon pour celui qui régla les mesures, & frappa les premières monnoies d'argent. Par le titre d'*enfant* attribué à son fils, on voit qu'à peine il étoit à l'âge de puberté; ainsi Phidon, qui mourut fort âgé, devoit vivre encore quand Léocides se présenta pour le mariage d'Agariste, deux générations après Alcmaeon d'Athènes. Celui-ci accueillit les envoyés de Crœsus, dans l'année qui précéda la ruine de ce Prince, car ce fut alors qu'il envoya consulter l'Oracle de Delphes, sur la guerre qu'il vouloit faire à Cyrus; cette guerre se termina par la destruction de l'empire des Lydiens, dans la première année de la LVIII^e Olympiade. Ainsi le tems où le fils de Phidon se présenta pour le mariage d'Agariste, ayant suivi cette époque de 66 ans, tombe dans la LXXIV^e Olympiade: Alexandre I^{er}. Roi de Macédoine, & Gélon Roi de Syracuse, vivant alors; nous avons de ces princes des médailles très-belles en argent & en or, quoique Hérodote les fasse contemporain de Phidon d'Argos, qui frappa les premières monnoies en or & en ar-

ὑβρίσαντο μέγιστα δὴ Ἑλλήνων πάντων ὃς ἐξανασησας τοὺς Ἑλλείων ἀγωνοθέτας, αὐτὸς τὴν ἐν Ὀλυμπίᾳ ἀγῶνα ἔθηκε. E Peloponneso autem Leocides Phidonis Argivorum Tyranni puer, ejus inquam Phidonis, qui mensuras fecit Peloponnesibus, longe Græcorum omnium insolentissimus: qui summotis Eliensium agonotheis, ipse præjès fuit in Olympia.

(33) Strab. *Geograph. lib. viii. p. 358. ubi de Phidone.*

(34) Marm. Oxon. *Epoch. XXIX.*

gent : ici les médailles, le marbre d'Arondel, de même que le témoignage des auteurs anciens, déposent contre l'assertion d'Hérodote, qui faisant vivre celui qui fit en Grèce les premières monnoies en argent & en or, deux générations après la destruction du Royaume de Lydie, & voyant des monnoies Lydiennes faites de ces deux métaux, en a conclu, que de tous les hommes qu'ils connoissoit, les Lydiens étoient les premiers qui eussent fait frapper de ces sortes de monnoies pour leur usage.

Par une erreur pareille à celle-ci, Hérodote donne à Lycurgue la tutele du Roi Labotas, qui regna plus de soixante ans avant la naissance de son prétendu tuteur, comme l'a très-bien observé Meursius : (35) Strabon, qui lut assurément les livres d'Hérodote qu'il cite & réfute souvent, (36) n'eut garde de le suivre, ni sur l'époque de Lycurgue, ni sur celle de Phidon d'Argos ; puisqu'il met le premier à six degrés de génération depuis Proclès fils d'Aristodeme, quatrième descendant d'Hercule, & que d'un autre côté il met Phidon à la dixième génération depuis ce Héros : en cela il le fait précéder de plus de quatre siècles l'époque où le place Hérodote ; & comme c'est sur cet étrange anachronisme, que cet auteur a cru que les Lydiens furent les premiers à frapper des monnoies d'or & d'argent, il est évident que son senti-

(35) Meurs. de Reg. Lacon. lib. xi. cap. i.

(36) Strab. lib. xi. p. 58.

ment se fonde sur une erreur, qui doit lui ôter toute croyance.

La manière de frapper les monnoies employée par Phidon d'Argos, passant bientôt chez les Grecs établis dans le voisinage de la Lydie, put aisément parvenir aux Lydiens, chez qui les artistes Grecs travaillèrent dans tous les tems, comme on le voit par les offrandes faites à Delphes par Crœsus, car le travail en fut exécuté par Théodore de Samos. (37) Le creux à plusieurs partitions imprimé sur des monnoies Lydiennes, y feroit sans doute une preuve que cette manière de monoyer fut transportée en Lydie, avant de s'être réformée en Grèce. Si l'on s'en rapporte à Eusebe, les premiers tems du monoyage des Grecs furent antérieurs à ceux de la monarchie même des Lydiens : car Ardissus, regardé par cet auteur comme le premier Roi de Lydie, (38) vécut près d'un siècle après Phidon d'Argos, vers l'an 793 avant notre Ère, (39) & le marbre d'Arondel met Phidon à l'an 895 avant cette époque.

Les plus anciennes médailles Persanes, feroient celles d'Achœmenes, (40) qui fut le père de Cambyse, & l'ayeul de Cyrus; (41) cet Achœmenes vivoit vers la trentième Olympiade,

(37) Pausanias. *lib. viii.* & Herod. *lib. i.*

(38) Euseb. *Chronic. lib. i.* Λυδῶν ἐβασίλευσεν ἂν Ἀρδισσοῦ Αλυαίου—ἔτη-λς.

(39) Petav. *Doct. Temp. Period. Jul.* 3936.

(40) C'est le premier Roi de la branche des Achœmenides, desquels plusieurs médailles sont rapportées dans le Catalogue de Mr. Pellerin, Vol. des Rois.

(41) Herodot. *lib. vii. cap. ii.*

près de deux cens cinquante ans après Phidon d'Argos : & puisque qu'on frappa en Grèce des médailles en or & en argent, dans des tems de beaucoup antérieurs à ceux où les Perses & les Lydiens purent en frapper, de ce que nous voyons ces peuples employer la maniere de les fabriquer en usage dans les premiers tems du monoyage des Grecs, il nous semble devoir en conclure, que ceux-ci, loin de recevoir des Perses ou des Lydiens l'exemple du monoyage, l'employèrent au contraire long-tems avant eux. (42)

Quelques-

(42) On a vû dans les premiers chapitres de cet ouvrage, que la forme *Obélifcale* des premieres monnoies introduite en Grèce par Eriçthonius, existe encore chez les Japonais & les Chinois : suivant une tradition conservée par les anciens, un Scythe appelé Indus, inventa l'argent, c'est-à-dire le monoyage ; & comme les Chinois & les Japonais sont d'origine Scythique, comme les premiers habitans de la Grèce eurent une même origine, comme on trouve encore à présent chez les Tartares & les Indiens, des monnoies moulées de toutes les différentes formes *Polygonales* qu'eurent celles des Grecs, avant le tems où Phidon d'Argos leur donna l'usage des monnoies frappées ; il paroît que l'idée du monoyage, & les formes primitives dont on se servit d'abord en Grèce, y furent apportées de l'Asie.

Des idées Théologiques, entièrement les mêmes, sont exprimées de la même façon, & même en termes pareils, dans les anciens Hymnes des Grecs & dans ceux des Tartares & des Indiens : des *emblèmes* absolument semblables, mis en usage par ces trois peuples, représentent ces idées Théologiques, sous des formes évidemment choisies pour répondre aux termes employés dans leurs poésies sacrées, & nous avons un très-grand nombre de figures religieuses, dont le travail exécuté par les Grecs, ne diffère en rien de celui des figures du même genre, qu'on révère maintenant aux extrémités de l'Asie. On eut en Grèce, avant le tems de Dédale, des statues à plusieurs corps, à plusieurs têtes, à plusieurs bras, comme celles des Dieux actuellement adorés dans la Tartarie,

dans

Quelques-uns attribuoient l'invention des monnoies à
Démodice

dans le Japon, à la Chine & dans l'Inde. L'esprit des Arts de la Grèce fut pendant long-tems le même que celui des Arts de l'Asie : ils agirent sur les mêmes principes, ils eurent les mêmes vues ; les uns comme les autres conserverent sur les monnoies, les traces des premières opérations du monnayage, & l'on trouve encore sur les monnoies Indiennes les mêmes marques de ces opérations, qui s'observent sur quantité de monnoies Grecques.

La Religion, la Philosophie, les Sciences, les Arts des Grecs leur vinrent de l'Orient : l'emploi des couleurs mises à plat dans la Peinture, telle que la pratiquerent les plus anciens peintres Grecs, existe encore en Asie : la Sculpture y multiplie encore les membres des figures, en change les parties, unit ensemble celles qui appartiennent à des natures différentes, comme le firent autrefois les Sculpteurs Grecs. Inventeurs de ces méthodes peu savantes, les peuples de l'Orient les conserverent toujours. Leur imagination qui ne connoît pas de bornes, en les rendant capables de tout inventer, les empêcha de perfectionner les choses qu'ils inventerent : toujours en de-là des modèles, la nature même ne put les arrêter ; leur vanité & leur paresse, leur firent regarder ce qu'ils avoient fait une fois, comme la règle de ce qui doit se faire à l'avenir. Les Grecs, plus capables de saisir l'esprit des choses, avec une imagination moins déréglée eurent un sens plus juste, des organes plus aisés à être choqués par ce qui n'est pas le beau, plus sensibles à ce qui doit plaire. Ces qualités les rendirent propres à perfectionner les découvertes des Orientaux : ils les changerent tellement qu'ensuite ils s'en regarderent comme les auteurs. Le monnayage, assujetti chez eux durant près de six siècles aux formes qu'il emprunta de l'Asie, en prit de plus convenables & de plus commodes au tems de Phidon d'Argos. Nous avons fait voir des monnoies Indiennes, au centre desquelles on trouve un *creux* de la profondeur d'une demie-ligne, dont la forme quarrée ou ronde est la même que celles de quelques médailles de Syracuse. Chez les Indiens comme chez les Grecs, ce *creux* servit à fixer le flân de la monnaie sous le coin, tandis qu'on le frappoit, & à l'empêcher de glisser. Ce moyen n'est pas le plus ancien de ceux dont les Grecs se servirent pour produire cet effet ; ils employèrent d'abord des *dents* ou *élévations* pratiquées sur le coin opposé à celui qui devoit imprimer l'empreinte sur la face de la monnaie : la trace de ces élévations, restée sur

Démodice de Cumes, femme de Midas Roi de Phry-

le revers des médailles, est marquée par des divisions plus ou moins multipliées, suivant le besoin qu'on crut avoir d'un plus ou moins grand nombre de ces élévations, pour assujettir la piece en la frappant. Dans la suite on en diminua la quantité; elle fut reduite à une seule élévation : c'est celle dont l'empreinte s'observe également sur les monnoies Syracusaines & Indiennes. On ne trouve sur ces dernières aucune trace bien assurée des anciennes divisions dont on vient de parler : ainsi la méthode de fabriquer qu'elles indiquent, semble n'avoir jamais été employée par les Indiens ; & bien qu'elle ait été en usage chez les Persans, les plus anciennes médailles de ces peuples étant de beaucoup postérieures au tems de Phidon d'Argos, elles paroissent faites à l'imitation de celles de ce Prince, qui doit avoir été le véritable inventeur des monnoies frappées, ou du moins, celui qui le premier fit usage de cette invention. Les Grecs prirent des Orientaux l'idée des monnoies, avec la maniere de les couler dans des moules ; & les Orientaux semblent avoir reçu des Grecs la maniere de frapper ces mêmes monnoies. L'Inde doit avoir pris cette maniere de monoyage dans un tems, où déjà plus avancé dans la Grèce qu'il ne le fut dans ses commencemens, il étoit déjà en état de frapper les monnoies avec une empreinte à leur revers, telle qu'est celle des médailles de Syracuse qui ressemblent pour le creux à celles de l'Inde. On verra dans la suite qu'il est possible de déterminer l'époque où cette méthode de monoyage passa chez les Indiens. Quant aux Persans qui étoient plus voisins de la Grèce, ainsi que les Lydiens, ils reçurent beaucoup plutôt le système de monoyage qu'on y employa depuis Phidon. Mais ce ne fut gueres qu'au tems d'Alexandre, que les Indiens prirent la maniere de monoyer dont ils se servent à présent ; les Grecs frappoient alors des monnoies très-parfaites, tant pour la face que pour le revers. Arrien rapporte que de son tems, des anciennes Drachmes circuloient encore dans le commerce de l'Inde : ces Drachmes dont les légendes étoient en lettres Grecques, portoient les noms d'Apollodote & de Menandre, qui, même après la mort d'Alexandre, eurent l'administration des affaires. (Arrian. *Peripl. Mar. Erythr.* 'Αφ' οὗ μέχρι νῦν ἐν Βαρυαῖς τοῖς παλαιαῖς προχωροῦσι δραχμαί, γραμμασί τε Ἑλληνικοῖς ἐγκτεχαραγμέναι, ἐπίσημα τῶν μετὰ Ἀλέξανδρον βασιλευσάντων Ἀπολλοδότου καὶ Μενάνδρου.) Ces monnoies semblent avoir été les modeles de celles que les Indiens, les Tartares, & tous les peuples de l'Asie, comme ceux de l'Europe frappent à présent.

gîe : (43) ce prince étant mort, suivant Eusebe, dans le cours de la vingtième Olympiade, (44) fut postérieur de deux siècles à Phidon d'Argos : ainsi Démodice put bien employer l'invention de ce dernier, mais il est évident qu'elle n'en fut pas l'auteur ; & qu'au moins, relativement à tous les peuples dont nous avons parlé, Phidon eut la gloire d'avoir fait ou employé une découverte très-utile, dont nous profitons encore à présent ; car notre monoyage n'est que la suite & la continuation de celui qu'il fit adopter, sur des principes préférables à ceux des tems antérieurs à lui, mais qu'on perfectionna dans la suite.

L'importante époque du tems où vécut Phidon d'Argos, est fondée sur sa généalogie comparée avec celle de la branche des Héraclides, dont Aristodème fut le chef : garantie par le marbre d'Arondel, elle est encore attestée par un fait historique, dont la date est nécessairement postérieure à celle où il frappa les premières monnoies en or & en argent : cette date remonte à l'année 314 après la ruine de Troie ; c'est la 119^e avant la première Olympiade, & la 895^e avant notre Ere. Ce tems est le plus reculé de tous ceux dont nous pouvons avoir des médailles Grecques frappées en or ou en argent : les plus anciennes ne peuvent remonter qu'à cette époque. Les premières monnoies ayant été fabriquées dans l'île d'Egine,

(43) Heraclid. in *Polit. et Jul. Polluc. Onomastic. lib. ix. cap. vi. seg. 83.*
Fide Note 75.

(44) Euseb. *Chronic. lib. post. ad. ann. mcccxx.*

on pourroit peut-être espérer d'y en retrouver encore ; mais elles n'en porteroient pas le nom, puisqu'on n'imprima pas de légendes sur les premières monnoies ; cette isle, continua d'en frapper jusqu'au tems d'Héliogabale. (45)

Le nom de Phidon, gravé sur une médaille d'*argent* près d'un vase sur lequel est un raisin, a fait regarder ce vase comme une des mesures *Phidoniennes*, & l'on a pris ce nom pour celui Phidon d'Argos ; (46) cependant le revers de la médaille où il se trouve, portant un bouclier Béotien, montre assez qu'elle fut frappée en Béotie, & non dans l'isle d'Egine : d'ailleurs, ce nom même, ainsi que le revers suffisoit pour montrer que cette médaille est postérieure au tems où l'on trouva le moyen de graver des légendes & d'imprimer des revers sur les monnoies : ces deux pratiques ayant été également inconnues dans les commencemens du monoyage, le manque de légendes, avec le quarré à plusieurs divisions à la place du revers, sont à présent les indices les plus certains des monnoies des premiers tems.

Les médailles en argent où se voit la feuille de *platane*, dont la forme indiquant celle de tout le Péloponese en devint l'emblème, (47) n'ayant ni légende, ni même aucune lettre pour en tenir lieu, portant d'ailleurs au revers le

(45) Recueil des Méd. des Peuples & Villes. T. III. p. 26.

(46) Thesaur. Brandenburg. T. I. p. 279.

(47) Voyez là *Planche* VI. N° 11. T. I. de cet ouvrage : la forme du *Péloponese* est comparée, dans Denys le Périegete à celle de la feuille de *Platane*, voilà pourquoi cette feuille en devint le *Symbole*.

quarré à plusieurs divisions très-inégales, font par-là reconnoissables pour être des premiers tems où l'on en fabriqua. Phidon d'Argos étoit le plus puissant de tous les Princes de la Grèce : ayant, comme le dit Strabon, (48) “réuni tout
 “ l'héritage de Téménus auparavant divisé en plusieurs parties, il prétendit à la possession de toutes les villes qu'Hercule
 “ avoit prises autrefois,” (49) c'est-à-dire de tout le Péloponese, dont il possédoit une très-grande partie. Il fût le seul des Héracrides, qui conçut de pareilles prétentions ; ainsi lui seul put faire représenter sur ses monnoies le symbole du Péloponese entier. Ce symbole est la feuille de *platane*, il ne se trouve sur aucune des médailles des tems postérieurs, ni sur aucune de celles qui sont frappées avec un revers ou avec une légende ; cela nous assure que ces monnoies, d'ailleurs très-rares, furent faites au tems de Phidon d'Argos : elles sont les témoins de la domination qu'il affecta sur tout le Péloponese. On trouve deux especes différentes, de ces anciennes médailles ; les unes (50) paroissent avoir été faites dans l'isle d'Egine, les autres peuvent avoir été frappées dans Argos, où Phidon habitoit ordinairement : quant aux monnoies avec le sym-

(48) Voyez les Notes 4 & 22 de ce Chapitre avec la suivante.

(49) Strab. Geograph. lib. viii. p. 358. Πρὸς τούτοις, ἐπιθέσθαι καὶ ταῖς ὑφ' Ἡρακλέους αἰρεθείσαις πόλεσι. &c. — Is ergo (Phido) præter alia facinora, adortus est etiam urbes, quas quondam Hercules cæperat.

(50) Recueil des Méd. des Peuples & Villés. T. I. p. 137.

bole de la *Tortue*, (51) elles semblent avoir été fabriquées à Ægium, où Phidon domina; car une partie des villes de l'Achaïe appartient assurément à l'héritage de Téménus (52) qu'il recueillit: ce symbole fut dans la suite conservé sur les monnoies d'Ægium, (53) au lieu que celui de la feuille de platane ne se maintint nulle part; de là vient que les médailles avec cette empreinte sont extrêmement rares: leur rareté pourroit servir à prouver que l'autorité dont Phidon s'étoit emparé ne fut pas de durée; quoiqu'elle paroisse avoir passé à un autre Phidon, peut-être son parent, qui vécut vers la VIII^e. Olympiade, & que l'on a confondu avec lui.

Quelques lecteurs seront peut-être surpris de ce qu'on avance ici, sur la possibilité de l'existence de quelques médailles Grecques, faites au tems même où l'on commença d'en frapper, & par conséquent antérieures de près de neuf siècles à notre Ere. Nos monnoies ne résistent pas si long-tems aux accidens qui contribuent sans cesse à en altérer les empreintes; maintenant que j'écris ceci, j'ai devant moi une guinée frappée en 1779; quoique le relief en soit bien moins grand, & le travail beaucoup moins recherché que celui d'une médaille en or de Gélon, que je lui compare en ce moment, la tête, le revers &

(51) Voyez la *Planche VI.* du *T. I.* de cet ouvrage N^o 12. le revers XVI. appartient à une médaille d'Ægium dont la face représente la Tortue.

(52) Pausan. *lib. vii. cap. vi.*

(53) Recueil des Méd. des Peuples & Villes.

toutes les parties de celle-ci, qui a certainement été faite il y'a plus de deux mille deux cents ans, sont infiniment mieux conservées, que la tête & le revers de cette guinée frappée depuis quatre ans seulement. Quand cette médaille de Gélon seroit restée quatre, ou même dix siècles & d'avantage, dans la terre d'où on l'a tirée, elle n'en seroit pas moins bien conservée qu'elle l'est à présent. Je pourrois citer une infinité d'exemples de cette espèce : l'expérience montre que des médailles encore plus anciennes s'il étoit possible, que celles qui furent faites au tems où l'on commença à en fabriquer en Grèce, pourroient être parvenues jusqu'à nous : j'ai fait voir ailleurs, par quelles raisons les plus anciennes monnoies ont pu se conserver jusqu'à présent, aussi fraîches qu'elles l'étoient presqu'en sortant de dessous le coin ; par quels moyens elles ont échappé à tant d'accidens qui pouvoient les détruire ; enfin, pourquoi nous pouvons en avoir de tous les tems, à commencer de celui où vécut Phidon d'Argos.

Les premières médailles du Péloponèse, sont aussi celles où le creux mis au revers est divisé en un plus grand nombre de *partitions*, distribuées d'une manière plus confuse & plus inégale, (54) on reconnoit dans la multitude de ces *parti-*

(54) Voyez la Médaille I de la *Planche XXX* de ce Volume. Le revers y présente le creux divisé en triangles. On en trouve une de la même espèce dans le premier Volume du *Recueil des Médailles des Peuples & Villes. Planche XVI. N° 2.*

tions employées pour mieux assujettir le flan de la monnaie sous le coin, la défiance de l'Art, qui croyoit ne pouvoir trop multiplier les précautions; aussi semble-t-il les avoir diminuées à mesure que l'expérience lui en fit sentir l'inutilité, car les *partitions* sont déjà réduites à cinq, sur des monnoies assurément frappées à peu d'intervalle des premières, comme on peut le voir par les médailles frappées à Thèbes, où se trouve le symbole du Lion déchirant un taureau (55) dès les commencemens du monoyage on employa les symboles & les figures des Dieux sur les monnoies publiques; & comme les monumens d'après lesquels ces figures étoient imitées, se conservoient dans les temples; la plupart de ceux qui furent représentés sur les premières monnoies, étoient des ouvrages des tems qui précéderent celui où on les frappa. Les médailles doivent par cette raison, nous avoir conservé la représentation des ouvrages de la sculpture, non-seulement bien plus anciens que tous ceux qui existent à présent, mais même antérieurs de plusieurs siècles à ceux où ces médailles furent frappées. L'extrême utilité dont cette observation peut être pour l'histoire des Arts, demande qu'elle soit constatée ici par un grand nombre d'exemples, afin de ne laisser aucune incertitude sur un objet dont la suite fera connoître toute l'importance.

Nous avons fait distribuer sur les *Planches XXVIII & XXIX* de ce Volume, une assez grande quantité de médailles

(55) Voyez la *Planche VI. N^o 1. T. I.* de cet ouvrage.

de différens pays & de différens siècles ; leurs types prouvent que les Grecs représenterent constamment sur leurs monnoies les figures des Dieux, sous toutes les formes qu'ils leur donnerent en divers tems.

La première médaille frappée à Séleucie dans la Piérie, (56) représente la tête de Rhéa : cette Déesse présidant aux terrains sur lesquels les villes étoient construites, on la couronoit de *Tours*, qui en représentoient les *Murs* ; elle étoit la première des Divinités *Poliades* ou *Patrones* des villes. Au revers de cette médaille il y a un temple tout ouvert, dans lequel plusieurs grandes Pierres accumulées les unes sur les autres, représentent *Jupiter Casius*, dont le nom est écrit sous cette représentation. C'étoit le Dieu *Tutélaire* de Séleucie ; & de même que les Chinois & les Indiens, suivant l'ancienne coutume des Scythes, ont encore aujourd'hui la plus grande vénération pour les montagnes de *Chang-pé-chang* & de *Pir-pen-jal*, situées dans la Tartarie, ainsi les anciens Syriens & les Grecs établis avec eux, eurent la plus grande vénération pour le mont *Casius*. Ils le regardoient comme Jupiter même, & lui donnerent pour cette raison le nom d'*Epacrius* ou *Montanus Zeus*. (57) Ce *Jupiter Montagne* se voit sur les médailles de la Piérie où il étoit révéré : leur empreinte nous montre que ses habitans avoient rassemblé des *Pierres* dans leurs temples pour représenter la

(56) Voyez la *Planche XXVIII* de ce *Vol.*

(57) Hesych. Ἐπακρίος Ζεὺς.

figure de la montagne prise pour ce Dieu. Selon Théodoret, Rhéa étoit appelée *Pétrosa & Montana*, (58) de la figure donnée à son fils ; on voit ici cette Déesse sous la forme que lui donnoient les Grecs de la Syrie, tandis que Jupiter *Casius* est sous celle où il étoit adoré quand on frappa cette monnoie.

Au lieu de représenter Jupiter *Casius* par la figure de la montagne de ce nom, quelquefois on se contentoit d'employer une grosse pierre, dont la forme *conique* exprimoit celle de cette montagne vue de plus loin. Ces deux formes différentes existèrent ensemble dans deux temples de Séleucie, au tems où Trajan, qui alloit faire la guerre aux Parthes, y envoya des offrandes, vraisemblablement distribuées dans ces deux temples, car ils sont tous deux gravés sur les médailles de ce Prince : (59) cette variation dans la manière de représenter un même Dieu, nous montre avec combien d'exactitude les anciens chercherent à conserver sur leurs médailles, les différentes formes données aux représentations de leurs Divinités, sans avoir égard à la bisarrerie qui les fit choisir. On trouve dans l'*Anthologie* une épigramme de l'Empereur Hadrien, qui paroît avoir été mise sous une partie des présens offerts par Trajan à Jupiter *Casius* : ces offrandes faisoient

(58) Theod. lib. vii. Epist. Ρέον πετρῶδη καὶ ὄρειον. Jovem Epacrium sive montanum vocant, et Rheam matrem ejus, petrosam sive montanam.

(59) Ist. Univ. di Bianchini. T. B. ad cap. xxxi. & xxxii. Med. v. & Patini Numism. in Trajan.

partie des dépouilles remportées sur les Daces ou les Getes. C'étoient deux rets, tissés avec beaucoup d'art, avec une corne du bœuf appelé *Uri* qui étoit garnie d'or. (60)

Au revers d'une médaille, frappée à Docimée en Phrygie, (61) on observe un *amas* de pierres posées les unes sur les autres; une tête avec un caducée est à la face de cette même médaille : cette figure étant un portrait, il semble qu'on a voulu représenter par elle le fondateur de cette ville sous la forme de Mercure : l'amas de pierres mis à son revers s'appeloit *Acervum Mercurii* ou le *Tas de Mercure*. (62) C'étoit l'ancienne

(60) Anthol. Græc. Const. Cephal. lib. ii. Epig. 540. *Jovi Casio Trajanus, Aeneæ Soboles, hoc oblectamentum, Dominus hominum, Domino Decorum dedicavit : duo puta retia texta faberrime, et Uri bovis ornatum auro late splendente cornu, superiore de præda delecta præclara munera, quum invictus laceravit sua hasta feroces Getas. Tu ergo, qui nubes percellere vales, indulge ipsi gloriosam belli Perfici, quod præ manibus habet, confectiorem; quo tibi coram in oculis posita demulceant animum gemina, hinc Getarum, illinc Arfacidarum spolia.*

Hadrien monta sur la sommité du mont Casius, où il fit un sacrifice à Jupiter : ce Prince paroît avoir été chargé de porter les présents à l'occasion desquels il fit l'épigramme qu'on vient de lire. Les offrandes de Trajan semblent avoir été répandues dans plusieurs temples, car Spartien parle de cuvettes d'argent, de bassins, & d'autres présents plus magnifiques que ne l'étoient ceux dont il est fait mention dans l'épigramme d'Hadrien; d'où il paroît qu'ils n'étoient pas placés dans le même endroit, & l'on peut croire qu'on fit une autre épigramme pareille à la première pour les accompagner. Voyez le commentaire de Saumaïse sur Spartien dans la vie d'Hadrien.

(61) Voyez la *Planche XXIX* de ce Volume. N° 2.

(62) Didymus ad Odyss. π. Καὶ τοὺς ἀνθρώπους ἄχρητοῦ ναυοῦ εἰς τιμὴν τοῦ Ἑρμοῦ κατὰ τὰς ὁδοὺς διὰ τὸ τὴν θεὸν εἶναι τοῦτον καθηγόμενα, καὶ τρόπον τῶν ἐκδικούντων, σωροὺς ποιεῖν λίθων, καὶ διαγόντας, προβαλλεῖν λίθους, καὶ τούτους καλεῖν Ἑρμαίους λόφους. *Inde etiamnum*

l'ancienne maniere de représenter ce Dieu, dont ces *tas de pierres* portèrent le nom. (63) Des représentations semblables étoient communes à beaucoup de peuples, on en voyoit chez les Scythes (64) & chez tous les peuples Celtes. Suivant Artémidore, il y en avoit un grand nombre en Espagne près du promontoire sacré. Ces amas étoient composés de trois ou quatre pierres mises les unes sur les autres ; (65) il en existe encore beaucoup de cette espece en Angleterre, en France, en Allemagne & dans le Nord. Quoique les habitans de Docimée, sur les médailles desquels on voit cette maniere de représenter Mercure, ayent assurément pu lui donner une autre figure, comme on le voit par celle qui est à la face de ces mêmes médailles, ils ne laisserent cependant pas de lui conserver l'ancienne forme sous laquelle les Scythes leurs ancêtres avoient adoré ce Dieu ; il est remarquable ici, que dans la statue, dont la tête est gravée à la face de leurs monnoies, ils paroissent avoir donné à *Docimus* leur fondateur, le manteau & les cheveux de Mercure, pour in-

etiamnum in usu est homines in Mercurii honorem, eo quod viarum sit præses, et ad morem Deorum absolventium, lapidum acervos viis publicis congerere, eos autem prætereuntes crebro jactu augere, et acervos Mercuriales nuncupare.

(63) Quint. Curt. lib. vii. cap. ix.

(64) Strab. Geogr. lib. iii. p. 138.

(65) Strab. *ibid.* Ἀλλὰ λίθοις συγκεῖσθαι τρεῖς ἢ τέτταρας κατὰ πολλοῖς τόποις οἷς ὑπὸ τῶν ἀφικνουμένων σρέφεσθαι κατὰ τι πάτριον, καὶ μεταφέρεισθαι ψευδοποιησάμενων. *Sed lapides multis in locis ternos aut quaternos esse compositos, qui ab eo (promontorio) venientibus ex more a majoribus tradito convertantur translatique fingantur.*

diquer par-là que leur ville étoit spécialement vouée à ce Dieu. (66)

Phurnutus nous apprend qu'anciennement on avoit coutume de ramasser les pierres des grands chemins & de les ajouter aux monceaux de Mercure. (67) Dans les tems où les chemins publics n'étoient pas encore construits d'une manière fixe & assurée, ces monceaux servoient à marquer les routes aux Voyageurs, ils alloient de l'un à l'autre, & se conduisoient

(66) Parmi beaucoup de Termes dans lesquels Mercure est représenté sous les traits de quelque personne particuliere, il y en un dans la collection de Mr. C. Townley qui mérite une attention particuliere : c'est un jeune Garçon dont la tête est coëfée du pétase ailé ; il porte encore l'attribut de Mercure Cillénien à sa partie antérieure : on a représenté le coq & le caducée sur ses côtés. Ainsi que la figure du Mercure de Docimée, celle-ci fut faite par une sorte de vœu, & dans le dessein de mettre sous la protection du Dieu dont on lui a donné la forme, le jeune Garçon que cette forme représente, ainsi que cela se voit par une ancienne épigramme, autrefois gravée sur un terme tout semblable : elle peut également servir à l'explication de celui dont on parle ici, & à celle de la tête de la médaille de Domicée. En voici la traduction. “ O
“ Messager de Jupiter, le jeune Callistrate de la ville de Céphise, te consacre
“ ta propre image faite à sa ressemblance & suivant son âge : ô Roi bienfaisant,
“ reçois cette offrande, & conserve le fils d'Apollodore & sa Patrie.”

Καλλίστρατον σοί, Ζηνὸς ὦ διάκτορε,
Ἐθηκε μορφῆς ξυγόν ἑλικὸς τύπον
Κηφισσιεύς ὁ κοῦρος. ὦ χερεῖς ἀναΐξ
Ἀπολλοδώρου παῖδα καὶ πατρίαν σάω.

Callistratus, Cephissiensis puer, Jovis Legate, tuæ imaginis statuat ad suam similitudinem effictam dedicat : ô Rex, gratificans eumque patriamque salva.

Cette inscription paroît exprimer l'intention de la ville de Docimée, quand elle consacra la figure de Mercure sous la ressemblance de son fondateur.

(67) Phurnut. de Nat. Deor. in Mercur.

par leur direction : de-là vint que Mercure fut regardé comme le gardien des voies publiques, comme le guide des voyageurs, & qu'on lui donna le titre d'*Hégémon* ou de *Conducteur*.

Les terrains cachés sous les pierres qui formoient les monceaux de Mercure, étant impénétrables à la charue, de-là vint l'idée de consacrer aux Dieux des territoires qu'il étoit défendu de labourer. On les regardoit comme inviolables, on n'osoit en emporter les fruits, (68) & cette loi s'étendit aux confins des peuples, à des montagnes entières, telle entre autres celle que les Celtes avoient consacrée sur les confins de la Galice : “ On regardoit comme un crime d'y faire entrer le fer de la charue, parce qu'elle étoit consacrée aux Dieux.” (69) Ces usages donnerent lieu au respect que l'on eut pour le Dieu *Terme*, considéré comme le gardien des confins des terres publiques & particulières, & dont il étoit prohibé, sous des peines capitales, de transporter les figures, appelées *Termes* ou *Hermes*.

Les terrains où se voyoient des monceaux de pierre, étant consacrés à Mercure & regardés comme inviolables, de-là vint d'abord l'usage d'élever des monceaux pareils sur les tombeaux des morts : on empêchoit par-là de violer leur repos, en avertissant de ne pas labourer les lieux où résidoient

(68) Vid. Inscript. & Col. Her. Attic. in *Triop.*

(69) Justin. lib. xlv. cap. iii. *In hujus gentis sacer mons est, quem ferro violari nefas habetur.*

leurs cendres. Cet usage fit regarder Mercure comme le gardien des *manes*, comme le conducteur des *ames*, comme le Dieu qui les confignoit à leur dernier séjour. Ce fut encore une des raisons qui engagerent à placer les sépultures sur les grands chemins, & à donner à la plupart d'entr'elles les formes dont on a parlé ailleurs.

La médaille du Numéro III, *Planche XXVIII*, porte à sa face la tête de la figure de Neptune réverée par les Chalcidiens, au tems où ils frapperent cette monnoie : la *Pyramide* placée à son revers, dans un temple orné de festons comme en un jour de fête, est l'ancienne représentation de ce Dieu, telle qu'elle fut à Calchis avant le tems où la sculpture y fit des idoles de forme humaine. Le nom de cette ville mis sous la *Pyramide*, montre que cette ancienne pierre étoit encore plus vénérée que les autres statues du Dieu dont elle tenoit la place. Jupiter *Mélchius* fut aussi représenté par une *Pyramide* érigée à Sicyone près du tombeau d'Aratus : (70) le simulaere du même Dieu, sur le revers de la médaille de Céos, se voit avec celui de Junon, sous la forme *Pyramidale* : (71) la tête de celle-ci, empreinte à la face de la médaille, montre la figure sous laquelle on l'adoroit dans l'isle dont elle étoit, avec Jupiter, une des Divinités tutélaires. Ces deux *Pyramides* ont sur elles une bandelette semblable à celles dont on couronnoit

(70) Pausan. lib. ii. cap. ix.

(71) Voyez la *Planche XXVIII*. N° 4.

les figures des Dieux ; des morceaux d'étoffe descendent de leurs sommets sur leurs bases, qui sont décorées d'autres pièces d'étoffe avec des franges. Ces ornemens nous apprennent qu'avant le tems où la Sculpture fit des Dieux sous les traits humains, on avoit coutume de parer les pierres destinées à les représenter, & de les vêtir à-peu-près comme on eût vêtu des figures humaines ; de-là vint dans la suite l'usage de donner des habillemens aux statues sacrées ; usage qui jusqu'à présent s'est conservé dans quelques parties de l'Europe, & en Tartarie, où l'on couvre quelquefois des pelisses les plus précieuses les figures des Dieux. (72)

La monnoie suivante N° 5, frappée à Mégare dans l'Attique, porte l'empreinte d'une *Pyramide* entre deux poissons ; Apollon *Carneus* y étoit représenté sous cette forme dans le Gymnase ou école publique ; & comme ce Gymnase, au rapport de Pausanias, (73) étoit situé entre le port des *Nymphes* & le port de *Nisée*, on a peut-être voulu faire sentir cette position, en plaçant la *Pyramide* entre deux poissons. Le revers de la médaille, par la représentation de la proue d'un vaisseau, montre la situation maritime de la ville où elle fut frappée.

Dioscurias qui frappa la médaille du Numéro VI étoit une colonie Grecque, établie sur la rive orientale de l'*Euxin*, (74)

(72) Voyage d'Isbrants Ides dans Corneille Lebrun. p. 3. V. I.

(73) Pausan. lib. i. cap. xlv.

(74) Strab. Geograph. lib. ii. p. 91. Τὴν δ' ἀπὸ Διοσκουριάδης εἰς τὸ Καύσπιον ὑπερθεσιν ἡμερῶν πέντε. *Transitum porro a Dioscuriade ad Caspium quinque dierum.*

entre cette mer & celle d'*Hyrkanie*. *Dioscurias*, comme l'indique son nom, étoit sous la protection des *Dioscures* regardés comme les fondateurs : ces Dieux sont marqués ici par deux pierres, dont chacune représente la section de l'Œuf, duquel la Mythologie disoit qu'ils naquirent. En expliquant l'origine de cette fable, (75) nous avons fait voir qu'elle fut fondée sur l'abus des emblèmes employés à indiquer les deux soleils sortis de l'Œuf du Cahos, qui engendra le monde. Comme ils n'étoient qu'un même être connu sous deux aspects différens, on leur donna une physionomie parfaitement *ressemblante*, & on les regarda comme deux freres jumeaux. Quelquefois le soleil de *nuit* fut représenté avec de la barbe, pour montrer qu'il précéda le soleil *diurne*, car le monde, suivant cette Cosmogonie, sortit de la *nuit*, dont cette barbe parut propre à marquer l'obscurité : l'une des étoiles représentées sur les parties de l'œuf dont on coiffa les *Dioscures*, représentoit l'une l'étoile de la *nuit*, l'autre représentoit l'étoile du jour ainsi que le dit expressément *Martianus Capella*, (76) dans un passage très-propre à expliquer les formes des figures & des attributs de ces Dieux. Les deux étoiles marquées ici sur les bonets mêmes des *Dioscures*, étant moins brillantes que celles dont ils sont surmontés, les représentent comme préfidant à la constellation des

(75) Voyez le troisième Chapitre de cet ouvrage.

(76) Mart. Cap. de Nupt. Philol. lib. i. p. 20. *Post hos duorum una quidem Germanaque facies : sed alius Lucis fidere, Noctis alius refulgebat.*

Gémeaux. Celles-ci appartiennent spécialement aux fils de Lédæ : elles leur furent attribuées dans une de ces fables, par lesquelles on prétendit illustrer la navigation qu'ils firent avec les Argonautes : (77) cela même contribua beaucoup dans la suite, à faire confondre ces emblèmes, avec ceux qui primitivement avoient servi à marquer les deux soleils.

On voit au revers de cette médaille, un vase porté sur une colonne, qu'on a prise pour le *Phare* de Dioscurias, ville dont le grand commerce unissoit autrefois celui de la Colchide, de l'Asie & de l'Inde : mais ce vase, & la colonne même qui est ornée de deux *bandelettes* exprime l'un des Dioscures. (78)

On

(77) Orph. Argonautic.

(78) Dans le nombre très-considérable de vases antiques en terre, qui existent encore à présent, & qui furent autrefois consacrés aux Dioscures, comme on en est assuré par les peintures dont ils sont ornés, il y en a plusieurs très-remarquables dans le Musæum Britannique : tous ont la forme de l'œuf dont on prétendoit que ces Dieux étoient nés : mais il y en a deux particulièrement remarquables par leur grandeur & leur conservation. Tous deux ont vers leur gorge des têtes de cigne : ils représentent l'oison sous la forme duquel Jupiter eut commerce avec *Lédæ*, & les anses dont ces Vases sont décorés portent à leur sommité des têtes qui représentent le soleil. Le vase de la médaille de *Dioscurias*, a la figure du bonnet des Dioscures : la forme en est renversée pour y placer cette même flamme qui fait l'auréole de laquelle on entourait la tête du soleil, dont elle exprime les rayons.

On voit sur tous ces vases peints, un temple où est l'un des Dioscures avec son cheval, & quelquefois sans lui ; jamais ils ne paroissent ensemble, parce que dans ces monumens on a voulu exprimer que quand l'un vivoit, l'autre étoit plongé dans le sommeil, & comme privé de la vie ; la fable représentoit ainsi l'absence

On trouve dans cette médaille deux très-anciens emblèmes. autrefois employés à représenter les Dieux ; on y mettoit déjà plus de recherches que dans les pierres grossières dont on se servoit pour représenter, ou Jupiter Castus ou Mercure ; car celles qui figurent l'œuf ou le bonnet des Dioscures, ont du moins une forme prise de la nature des choses qu'on prétendoit exprimer, & la colonne également destinée à être

sence du soleil nocturne pendant l'apparition du soleil du jour ; à la partie opposée à celle où l'un des Dioscures se montre dans son temple, on voit une colonne posée sur un autel : c'est la même que celle de la médaille de Dioscurias ; cette colonne symbolique a devant elle des figures en acte d'adoration, comme devant l'image des Dieux qu'elle représente : elle est toujours entourée de deux bandelettes, dont l'une, constamment noire, représente le Dioscure qui est privé de la lumière, & l'autre, constamment blanche, représente celui qui en jouit. Ces mêmes bandelettes se voyent sur la colonne de Dioscurias ; elles y représentent donc la même chose que les étoiles du jour & de la nuit placées près des Dioscures, ou sur leurs bonnets, ou sur leurs têtes : cette idée rendue par les Poètes dans le sens mythologique, qui ne l'attribue qu'aux fils de Leda, nous montre par-là même comment les fables de cette mythologie se sont formées, sur les symboles de la religion qui la précéda. (Homer. Odyss. lib. xi. v. 295.

Κάστωρ δ' ἱπποδάμων, ἔκ πύξ ἀγαθὸν Πολυδαΐκεα.
 Τῶς ἀμφὶ ζωὸς κατέχει φασίγ' αἶσα.
 Οἱ ἔνερθεν γῆς τιμὴν πρὸς Ζηνὸς ἔχοντες,
 " Ἀλλοτε μὲν ζῶουσ' ἑτερήμεροι, ἄλλοτε δ' αὖτε
 Τεθναῖσιν; τιμὴν δὲ κελόγχαρ' ἴσσι Διοῖσι.

Castoremque equorum domitorem et pugilatu strenuum Pollucem,
 Quos ambos vivos detinet alma terra ;
 Qui etiam infra terram, honorem a Jove habentes,
 Interdum quidem vivunt alternis diebus, interdum autem rursus
 Mortui sunt, honorem vero sortiti sunt æqualiter Diis.

leur

leur symbole, est distinguée par des attributs propres à marquer le sens physique de leur culte, ou du moins la fable qu'il fit naître, & qui dans la suite fut la seule connue des peuples. Diane *Patrone* de la ville de Sycione, y étoit représentée par une colone semblable à celle des Dioscures : (79) il existoit en Grèce une très-grande quantité de monumens tous semblables, & par une suite de cet esprit de conservation que nous avons montré avoir été celui des Arts des anciens, ils continuerent toujours à imiter ce qu'ils avoient pratiqué au tems, où la sculpture leur étant inconnue, ils ne pouvoient représenter les idées de leur Théologie que par les moyens grossiers, dont ces monumens nous conservent des images très-fideles.

Les deux médailles suivantes serviront à confirmer ce qui vient d'être dit ; celle du Numéro VIII fut frappée sous le regne de Vespasien ; la précédente, Numéro VII, fut faite au tems de Tibere à l'honneur de Drusus son fils. On reconnoit, au revers de toutes deux, la Vénus adorée à Paphos dans l'isle de Chypre : Titus, du vivant de son pere, alla la consulter sur les espérances qu'il avoit de parvenir à l'Empire. (80) *Le simulacre de cette Déesse n'étoit pas une figure humaine, mais une pierre de forme conique, élevée comme*

(79) Pausanias. lib. ii. cap. ix.

(80) Suéton. in Tito. cap. v. *Galba mox tenente Rempublicam missus ad gratulandum, quaquā iret (Titus) convertit homines, quasi adoptionis gratia arcesseretur, sed ubi turbari cuncta sensit, rediit ex itinere ; aditoque Paphiæ Veneris Oraculo, dum de navigatione consulit, etiam de Imperii spe confirmatus est.*

une borne, (81) elle est reconnoissable sur ces deux médailles. On voit par la première, qu'on plaçoit au sommet de ce *simulacre* un *corps* de robe de femme, comme on a vu précédemment qu'on habilloit les *Pyramides* de Jupiter & de Junon : la seconde, au lieu de ce *corps* de robe, est surmontée d'un ornement qui s'ajuste avec la sommité de la borne, à côté de laquelle il y a deux figures d'oiseaux, ce sont certainement les colombes de Vénus ; & la borne est indubitablement le simulacre de cette Déesse adorée comme femme : car la Déesse de Paphos étoit, dit Pausanias, la Vénus *Uranie* ou *Céleste*, révérée d'abord par les Assyriens, de qui les habitans de Paphos, les Phéniciens & ceux d'Ascalon reçurent ce culte. (82) Elle étoit représentée par la pierre de Paphos, comme on la représentoit en Assyrie, en Phénicie, à Ascalon & en Arabie, où suivant Hérodote, elle portoit le nom d'*Alilat* : elle y fut avec Bacchus, sous le nom d'*Urotalt*, la seule Divinité du pays ; (83) ou plutôt elle y représentoit l'un des sexes de ce Dieu, & c'est de l'Assyrie que le symbole de la colombe vint aux Grecs.

(81) Cornel. Tacit. *Hist. lib. i. p. 457.* *Simulacrum Deæ, non effigie humana, continuus orbis latiore initio tenuem in ambitum metæ modo exsurgens.*

(82) Pausan. *lib. i. cap. xiv.* Πλησίον δὲ ἱερὸν ἐστὶν Ἀφροδίτης Οὐρανίας. πρῶτοις δὲ ἀνθρώπων Ἀσσυρίοις κατέστη σέβασθαι τὴν Οὐρανίαν μετὰ δὲ Ἀσσυρίους, Κυπρίων Παφίοις, καὶ Φοινίκων τοῖς Ἀσκαλίωνα ἔχουσιν ἐν τῇ Παλαιστίνῃ. *Non longe abest Cælestis Veneris delubrum : quam primi omnium Assyrii coluere. A quibus Paphii in Cypro acceptum sacrorum ritum cum Phœnicibus, qui in Palestina Ascalonem urbem incolunt.*

(83) Herodot. *lib. iii. cap. viii.*

Ce symbole étoit celui de l'amour le plus ardent, mais le plus chaste : c'étoit aussi celui du Mihir des Perfans. Chez les anciens, Vénus étoit *regardée comme la mere de toutes les Générations* : (84) & bien qu'on la crut aussi la mere de tous les amours & de tous les plaisirs, comme le dit expressément Martianus Capella, on ne laissoit pas de lui attribuer la palme de la Pudeur. (85) C'étoit donc la Vénus pudique, représentée par la figure si connue sous le nom de Vénus de Médicis : & cette belle statue tient lieu du simulacre de cette Déesse, représentée dans les premiers tems à Paphos sous la forme de pierre conique qui se voit sur les médailles. Les idées qu'on se formoit de cette Vénus, sont rendues avec une étonnante vivacité dans l'auteur cité ci-dessus, “ toute sa complexion inspiroit le sentiment d'un bouquet de roses ; vous voudriez toujours admirer sa blancheur, entendre le charme de ses paroles, respirer le souffle odorant de son haleine, couvrir de baisers, toucher son beau corps, & soupirer des desirs qu'elle vous inspire ; ” c'est la description très-pathétique des sensations produites par la Vénus de Florence.

(84) Mart. Capella de Nupt. Ph. & Merc. p. 21. *Generationum omnium mater VENUS, — quæquidem licet amorum voluptatumque mater omnium crederetur ; tamen eidem deferebat pudicitiae principatum.*

(85) Mart. Capella. *ibid.* *Huic rosis decussatim vinculis sertata contextio ; quam et conspiciere nitentem, et fantem audire dulces illecebras, et attrahere fragrantissimi spiritus habitus redolentem, et osculis lambere, et contingere corpore, ejusque velles cupidine suspirare.*

La médaille VII, représente le temple de l'une des Vénus de Paphos : le corps de femme, dont le simulacre de ce temple est surmonté, paroîtroit d'abord devoir la faire reconnoître sous le sexe qu'il est naturel de lui attribuer ; mais c'est tout le contraire, car il est certain qu'on doit reconnoître ici le simulacre de cette Déesse regardée comme un Dieu ; elle étoit nue quand on vouloit la représenter sous les formes du sexe, mais elle étoit vêtue d'un habit de femme quand on la représentoit sous les formes humaines. On voyoit en Chypre, dit Macrobe, la statue de cette Vénus avec des habits de femme, mais avec la barbe, le corps & la stature d'un homme qui tenoit un sceptre ; (86) & comme les statuaire lui donnoient les formes de l'homme, les Poètes lui donnerent le titre de Dieu, en employant dans son nom le genre propre à exprimer ce titre : (87) les Théologiens prétendoient qu'elle reunissoit les deux sexes, comme ayant en elle même la puissance de tout engendrer. (88)

La

(86) Macrobi. Saturn. lib. iii. p. 174. *Signum et hujus (Veneris) est Cypri barbatum corpore, sed veste muliebri, cum sceptro ac statura viri.*

(87) Macrobi. ubi. sup. *Et putant eandem marem ac feminam esse Aristophanes eam Ἀφροδίτην appellat. Levinus etiam sic ait, Venerem igitur alnum adorans, sive fœmina, sive mas est, ita uti alma nocti luca est. Philocorus quoque in Attide eandem affirmat esse Lunam, et ei sacrificium facere viros cum veste muliebri, mulieres cum veste virili : quod eadem et mas existimatur et fœmina.*

(88) Le plus ancien temple que la Grèce ait consacré à Vénus Uranie, étoit celui de Cythere, où sa statue étoit armée. L'ancienneté de ce temple, & la composition de sa statue, garantissent que celle-ci étoit faite à la ma-

La médaille IX de la *Planche VIII*, frappée au tems d'Antonin Caracalla, représente un autre temple de Vénus, qui existoit aussi en Chypre: on voit sur les toits des aîles de ce temple, les colombes qu'on avoit soin d'entretenir dans les temples de Vénus, comme on entretenoit des serpens dans celui d'Esculape à Epidaure & ailleurs. La *Borne* faite pour représenter la Déesse, est surmontée d'une boule qui lui tient lieu de tête. Ce simulacre très-ancien paroît avoir été fait, dans un tems où l'on commençoit à chercher les formes humaines, dans les pierres employées à représenter les Dieux.

La médaille suivante, fabriquée au tems de Sabina Tranquillina & de l'Empereur Gordien Pie son mari, présente à

niere des Phéniciens & des Assyriens, de qui les Grecs reçurent le culte de cette Déesse. Ainsi, quand on voit sur les médailles de Sidon, une figure de femme armée d'un casque comme une *Minerve*, ou bien une autre figure qui par son vêtement a l'apparence d'homme, celle-ci tenant d'une main une couronne & de l'autre un sceptre dont l'extrémité se termine en croix, ce qui s'observe aussi sur la première médaille, on ne peut douter que l'une & l'autre ne représente la *Vénus Uranie* sous les formes des deux sexes: (Voyez la *Planche XXXI. N° 2, 3, & 4.*) son sceptre est surmonté d'une croix pareille à celle des figures Egyptiennes, cette croix est le symbole du *Phallus* ou l'emblème de la génération, à laquelle Vénus présidoit: on la disoit née de la Mer, ce qui lui fit donner le nom d'*Aphrodite*, & c'est la raison pour laquelle ces figures, qu'on n'a jamais pu expliquer, sont placées sur des navires. De-là vint l'idée de regarder Vénus comme la Déesse qui présidoit aux *expéditions maritimes*, d'où lui vint le nom d'*Euplaenne* ou de *bonne navigation*; ce titre singulier est exprimé dans la médaille Phénicienne du N° 4, où Vénus est représentée sur un vaisseau tenant d'une main le sceptre de la génération dont on vient de parler, & de l'autre une *Poupe* ou *Aplustre* de navire. On l'adoroit sous ce titre dans l'île de Gnide, peu distante des côtes de Phénicie.

son revers un temple, dans lequel est placé une sorte de *terme* de structure très-groffière, avec une tête à peine ébauchée : la boule mise à côté de cette figure, semble indiquer le monde, à qui Vénus donna les semences de tout ce qu'il produit. On peut appercevoir dans ce *terme* ainsi que dans celui de la médaille précédente, quelque progrès dans la manière de représenter les Dieux, & les premiers pas de la sculpture naissante. Consacrés par la religion qui les rendoit vénérables, ces anciens simulacres, malgré leur extrême grossiereté, furent représentés sur les monnoies publiques, comme on conserve encore aujourd'hui sur les zecchins Vénitiens, la forme Gothique d'une image de la Vierge, telle qu'elle existoit il y a plusieurs siècles, quoiqu'on soit en état de faire une figure de Vierge beaucoup meilleure.

Dans les médailles de la *Planche XXVIII*, avec les différentes formes sous lesquelles on représenta les Divinités, on voit encore celles qu'on donna successivement aux lieux où on les adoroit : le *Tas* ou le *Monceau* de Mercure, fut peut-être la plus ancienne manière de représenter les Dieux : ce *Tas*, sur la médaille de Docimée Numéro XI, est exposé en plein air, à la manière des Scythes & des Celtes : ces peuples ainsi que les Perses “ regardoient comme sacrilege l'idée de
“ renfermer les Dieux dans une enceinte de murailles, puis-
“ que tout doit leur être ouvert ; le monde entier étant leur
“ temple & leur maison : ” ce fut la raison pour laquelle Xerxès, par le conseil des Mages, fit mettre le feu à tous les

temples des Grecs. (89) Dans la suite on mit ces pierres sacrées à couvert, sans pourtant les renfermer dans des murs, ainsi qu'on peut le voir dans la chapelle de Jupiter *Casius*, qui est toute à jour, (90) ainsi que dans celle de Neptune : (91) ces fortes d'édifices furent souvent construits en bois, tels sont ceux des Numéros VII & VIII, où se voyent les simulacres des deux Vénus de Chypre : quelquefois on les agrandit en y attachant des aîles dont le toit se voit au Numéro IX : enfin on finit par les entourer de murs, & par y pratiquer des portes, comme cela peut s'observer dans le temple du Numéro X.

On rendit aux pierres de toute espèce, employées à représenter les Dieux, les mêmes honneurs qu'à leurs statues : *Bassien* devenu Empereur des Romains, conserva la prêtrise du Soleil, qu'il avoit auparavant exercée pendant dix ans : le simulacre de ce Dieu, qu'on appeloit *Héliogabale* ou *Hélæagabale* en Phénicien, étoit une très-grande pierre noire, dont la base étoit circulaire, & qui se terminoit en pointe, (92) comme la Vénus de Paphos. C'étoit une de ces pierres

(89) Cicer. de Leg. lib. ii. Non sequor Magos, quibus autoribus Xerxes inflammasse templa Græciæ dicitur, quod parietibus includerent Deos, quibus omnia deberent esse patentia, ac libera, quorumque hic mundus omnis templum esset ac domus.

(90) Voyez la Planche XXVIII. N° 1.

(91) Idem. N° 3.

(92) Herod. in Macrin. lib. vii. p. 436. Simulacrum vero (Hælæagabali) nullum Græco aut Romano more manufactum ad ejus Dei similitudinem : sed lapis est maximus, ab imo rotundus, et sensim fastigiatus, prope modum ad coni figuram, niger lapidis color, quam etiam jactant cœlitus decidisse.

Obéliscales, dont on a parlé dans le premier chapitre de cet ouvrage, (93) aussi disoit-on qu'elle étoit tombée du ciel. Le temple d'Emese, où l'on adoroit cette pierre, étoit très-grand, très-riche en or & en argent, & décoré de marbres très-beaux : arrivée à Rome, on lui construisit un temple magnifique, on institua des courses & des jeux en son honneur, enfin on la portoit en procession dans un char d'or, orné de pierres précieuses, conduit par six chevaux blancs attelés de front & bardés d'or : l'Empereur lui-même en guidoit les rênes. (94)

La Déesse de Sidon en Phénicie, est représentée sur les médailles de cette ville (95) sous la forme d'une grande pierre, peu différente de celle de l'*Héliogabale* : elle y paroît placée sur un char qui servoit à la porter en procession : l'usage de ces machines dans les cérémonies religieuses, donna vraisemblablement l'idée de représenter les Dieux sur des chars : on s'en sert encore en plusieurs endroits de l'Italie, pour transporter avec plus de pompe les bustes & les statues des Saints dans les processions publiques. La Déesse de Sidon étoit comme on l'a vu précédemment la même que la Vénus de Paphos, mais on la révéroit sous un nom différent : regardée comme la *Mère de toutes les générations*, on lui donnoit sui-

(93) Voyez le premier Chapitre de cet ouvrage.

(94) Herod. in *Macrin. lib. v. p. 442.*

(95) Voyez la *Planche XXIX. N° 1.*

vant Ptolémée (96) le titre de *Mere des Dieux*. Elle est en effet représentée sur une médaille, (97) avec le voile & les tours de *Cibèle* sur la tête ; l'étoile de *Vénus* est devant elle, & l'*Aplustre* de vaisseau mis à côté est, comme on l'a fait voir, l'attribut de *Vénus Euplœenne* ou de *bonne navigation*.

On donnoit par excellence le titre de *Syrienne* à cette Déesse, qui portoit celui d'*Astarté* à Sidon en Phénicie. Son buste est représenté sur un char dans une monnaie de cette ville : la Déesse y paroît avec le *boisseau* ou *modius* sur la tête ; c'est le symbole de l'abondance, il se voit presque toujours sur la tête de la *Diane Ephésienne*, qui étoit aussi la même Divinité : on la regardoit, dit Plutarque, comme ayant tiré *de l'eau, les semences de tout ce qui existe, comme la cause des choses, enfin comme la nature même*. (98) Et comme *Diane, Astarté*, étoit aussi considérée comme la *Lune*, suivant l'o-

(96) Ptolem. lib. ii. Οἱ περὶ τὰς χώρας ταύτας, σέβουσι μὲν ὡς ἐπὶ πᾶν τὴν Ἀφροδίτην ὡς Ματέροι Θεῶν. ποικίλοις ἃ ἐγχωρίοις ὀνόμασι προσαγορεύοντες. Qui has incolunt regiones ; (nempe qui trigono aquilonari, geminis, Libræ et Aquario subjacent) plerumque Venerem ut Matrem Deum venerantur, et variis patriisque nominibus indigitant.

Selden, de qui je tire ce passage, (de Diis Syr. Syntagm. II. cap. ii. p. 181.) ajoute que cette Déesse est la même que l'on appelloit la Déesse de Syrie, la *Minerve*, &c.

(97) Voyez la *Planche XXIX. N° 2.*

(98) Plutarch. in vit. Crassi. p. 553. Ἦν οἱ μὲν Ἀφροδίτην, οἱ δὲ Ἥραν, οἱ δὲ τὴν ἀρχαὴς ἢ σπέρματα πᾶσιν ἐξ ὑγρῶν παρασχοῦσαι αἰτίαν ἢ φύσιν νομίζουσι. Quam Venerem alii, alii Junonem, nonnulli eamque ab incunabula et spermata omnibus ex humido præbuit, causam rerum et naturam nominant.

pinion de Lucien (99) confirmée par les médailles, qui souvent la représentent avec le croissant sur la tête.

Dans ce buste de l'Astarté ou de la Déesse de Sidon, on voit encore la trace des premières opérations de la Sculpture : parvenue à substituer ce terme à tête humaine, aux pierres informes auxquelles on donnoit d'abord les noms des Dieux, mais ne pouvant encore détailler les bras & les autres parties de la figure, elle la coupa sous la poitrine, & couvrit d'une draperie sa partie inférieure, comme on couvroit précédemment les *simulacres* des Dieux ; cela donna l'idée du *buste*, dont l'usage, ainsi que celui du *terme* s'est conservé dans tous les tems. La médaille du Numéro IV, (100) présente à son revers une Minerve en terme avec les bras en action, mais avec l'indication des jambes & des cuisses, qui cependant étoient encore attachées au bloc dans lequel fut prise la figure, dont celle de cette médaille est la copie ; tels étoient les *Palladium*, exécutés bien avant le tems de Dédale, puisque Chrysis femme de Dardanus les avoit reçus de son pere : (101) Dédale fut le premier, à séparer les jambes des statues, (102) ce qui jusqu'à lui avoit été sans exemple chez les Grecs.

La tête de la médaille III, frappée à Mytilene dans l'isle

(99) Lucian. *de Dea Syria.* Ασάρτην δ' ἐγὼ δοκέω σεληνοαῖήν ἔμμεναι. *Astartem Lunam esse opinor.*

(100) Voyez la *Planche XXVIII. de ce Volume.*

(101) Dionys. Halycarn. *lib. i. cap. xiii.*

(102) Diod. Sicul. *Biblioth. Hist. lib. v.*

de Lesbos, représente Jupiter Ammon adoré en Lybie, & son revers représente Bacchus sous la forme d'un *terme*; il a près de lui son Thyrse, & porte un *Boisseau* ou *Modius*, comme celui de Jupiter Sérapis; ce Dieu est ici posé sur un navire, comme on avoit coutume de représenter l'*Astarté* des Phéniciens, dont Cicéron dit qu'il étoit l'époux, sous le nom d'Adonis: (103) ce dernier étoit le même que le Soleil ou Bacchus, adoré partout l'univers sous les noms des différens Dieux. (104)

Te Serapim Nilus — — —

— — — — —

Ammon et Arentis Lybies, ac Biblices Adon.

Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

Le vaisseau sur lequel porte le terme de Bacchus, marque le Dieu des *Eaux*, c'est de son palais des *Eaux* qu'il étoit appelé par les femmes Eléenes; (105) voilà pourquoi, dans une médaille de la ville de Pylos en Elide, le bœuf sous la forme duquel on y représentoit Bacchus, est placé sur un dauphin: & si dans l'Hymne qu'on lui adressoit, il

(103) Cic. de Natur. Deor. lib. ii. *Quarta Venus Syria Tyroque concepta, quæ Astarte vocatur, quam Adonidi nupsisse traditum est.*

(104) Mart. Cap. de Nupt. Phil. lib. ii. p. 39.

(105) Plutarch. in Quest. Rom. p. 299. Ἐχει δ' οὕτως ὁ ὕμνος. Ἐλθεῖν ἥρω Διόνυσσε ἄλιον ἐς ναὸν ἁγνόν, σὺν Χερσίτεσσιν ἐς ναὸν τῷ βοέῳ ποδὶ θύων. εἶτα δις ἐπαδουσιν, Ἄξιε Ταυρε. *Hymni hæc est forma. Veni Heros Bacche, maritimum ad templum sanctum cum Gratiis, ad templum cum pede bubulo, et bis clamant Digne Taure.*

étoit appelé *digne Taureau* ; si on le prioit de *venir avec son pied de bœuf*, c'est que ces paroles étoient l'expression de la figure même qui le représentoit ; car dans cette médaille de Pylos, (106) on le voit & sous la forme de bœuf, & dans l'action de présenter son pied, & enfin arrivé dans son *temple des eaux*, représenté par le dauphin sur lequel on l'a placé. L'accord du sens de toutes les paroles de cet Hymne avec la figure représentée sur les médailles, ne laisse pas de doute quelles ne nous aient conservé la représentation très-exacte de ce Bacchus, telle qu'elle étoit adorée en Elide : n'ayant pu me procurer la médaille originale, dont elle est tirée, j'ai été obligé de la faire copier le plus exactement qu'il m'a été possible, d'après celle qu'a publiée Mr. Pellerin, parmi les médailles de qui elle doit être encore à présent.

La Vénus des anciens n'étant autre que leur Bacchus mâle & femelle, étoit représentée comme lui avec le *modius* sur la tête ; comme lui elle étoit placée sur un *vaisseau* ; c'étoit des eaux dont il étoit le Dieu, qu'elle avoit *tiré les semences de toutes choses* ; (107) par cette raison elle fut regardée comme préfidant à cet élément ; le *Serpent* étant un de ses symboles, on voit souvent deux de ces reptiles, qui représentent le mâle & la femelle de leur espèce sur les *Cistophores de Bacchus*. Philon

(106) Voyez la *Planche XXXI. N° 5.*

(107) Plutarch. *in vit. Craffi.* Vid. *note 98.*

de Biblos dit qu'Astarté mit sur sa tête celle d'un *Taureau*, pour marque de la *royauté*, (108) cette tête étoit celle de Bacchus; ainsi que lui Astarté étoit représentée sous la figure de la vache en laquelle fut changée Io, avec qui Euripide la confond. (109) Et de même que le Soleil ou Bacchus étoit le Dieu unique, invoqué par les noms de tous les autres Dieux, Astarté étoit la Déesse, ou plutôt l'unique Divinité, dont toutes les autres n'étoient que des dénominations particulières : & si l'hymne de Martian Capella dit du Soleil, ou de Bacchus,

Sic vario cunctus te nomine convocat orbis,

Apulée dit d'un autre côté de cette Déesse, *cujus numen unicum, multiformi specie, ritu vario, nomine multijugo, totus veneratur orbis* : (110) ces deux Divinités, différentes en apparence par les titres, par les formes qu'on leur donnoit pour exprimer les différentes qualités d'un même être principe de tout, enfin par les rites employés en différentes parties du culte qu'on leur rendoit, n'étoient dans le fond qu'un même Dieu représenté sous les apparences des deux sexes, pour marquer sa puissance de tout engendrer. (111)

Les

(108) Phil. ap. Euseb. de Prep. Evang. Η δὲ Ἀστάρτη ἐπέθηκε τῇ ἰδίᾳ κεφαλῇ βασιλείας πορώσημον κεφαλὴν Ταύρου. Et Astarte sumsit caput Taurinum, symbolum Regiæ dignitatis.

(109) Euripid. in Phæn.

(110) Apul. Metamorph. lib. xi.

(111) On peut voir, Planche XXXI N° 1, la représentation d'une de ces figures

Les actes physiques de cette puissance, exprimés par des noms faits pour les marquer en les rapportant à un même objet, furent dans la suite regardés comme des Dieux différens: alors chaque peuple, pour illustrer son histoire, chercha des personnages dont il fit les peres de ces prétendus Dieux: de-là vint que la Théologie de tous les peuples, originairement la même, prit des formes mythologiques si différentes pour chacun d'eux, mais conserva cependant des emblèmes par lesquels on reconnoit leur principe commun.

Comme les médailles nous ont conservé les formes employées, dès les tems les plus anciens, à la représentation des Dieux, jusqu'à ceux où l'on parvint à leur donner les figures de *termes* & de *bustes*, ainsi elles nous ont conservé les formes de beaucoup de statues exécutées dans la suite. Au revers de la médaille du Numéro V, (112) frappée à *Ægium* en Achaïe,

figures, qui sous la forme de femme, représentoient le Dieu principe de tout, dont les qualités furent exprimées par les noms qu'on donna à tous les autres Dieux & à toutes les Déeses. Cette figure porte des aîles pareilles à celles qu'on donna souvent à Diane, à Apollon & à Bacchus, pour marquer la course aérienne de la Lune & des deux Soleils: les mêmes aîles furent données au *Griffon* consacré à ces trois Divinités. Cette figure porte encore l'arc d'Apollon, le trident de Neptune, le caducée de Mercure, & la peau du Lion qui est un des attribut d'Hercule. La corne d'abondance convient à toutes les Déeses: & celle-ci est remarquable par le *Croissant* qui caractérise à-la-fois Diane, Astarté, Vénus ou le Soleil nocturne, cette Divinité universelle à qui les deux sexes convenoient également; c'est celle qu'on voit ici sous la forme de femme. Cette figure est copiée d'après une pâte antique de la Collection de Mr. Charles Townley.

(112) Voyez la *Planche XXIX.*

on voit la figure d'une statue facile à reconnoître, par la description qu'en a faite Pausanias d'après l'Original. Voici la traduction des paroles de cet auteur, il est aisé de les comparer ici avec le monument dont il parle “ entre les diverses
 “ curiosités de la ville d'Ægium, il y a d'abord un ancien
 “ temple de Lucine ; la Déesse est couverte d'un voile fort
 “ fin depuis la tête jusqu'aux pieds. Sa statue est de bois, à
 “ la réserve du visage, des mains & des pieds, qui sont de
 “ marbre des carrieres du mont Pentélique ; l'une de ses
 “ mains est élevée, l'autre tient un flambeau, vraisemblablement pour montrer que les douleurs de l'enfantement
 “ sont cuisantes comme le feu, ou que c'est la Déesse elle-même qui fait jouir les enfans de la clarté du jour, cette
 “ statue est un ouvrage de Damophon de Messène.” (113)
 Ce récit ne pouvant mieux décrire la figure représentée au revers de la médaille d'Ægium, nous montre évidemment,

(113) Pausan. lib. vii. cap. xxiii. p. 582. Αἰγίεῦσι δὲ Εἰλειθυίας ἱερὸν ἐστὶ ἀρχαῖον, καὶ Εἰλειθυία ἐς ἄκρους ἐκ κεφαλῆς τοὺς πόδας ὑφ' ὧσ' αὐτῇ κεκάλυπται λεπτῷ, ξοάνου πλήν προσώπου τε καὶ χειρῶν ἄκρων καὶ ποδῶν. ταῦτα δὲ τοῦ Πεντελικοῦ λίθου πεποίηται. καὶ ταῖς χερσὶ τῇ μὲν ἐς εὐθὺ ἐκτέταται, τῇ δὲ ἀνέχει δᾶδα. Εἰλειθυία δὲ εἰκάσθαι τίς ἂν εἶναι δᾶδας, ὅτι γυναιξὶν ἐν ἴσῳ καὶ πῦρ εἰσὶν αἱ ὠδίνες. Ἐχοίεν δ' ἂν λόγον καὶ ἐπὶ τοιῷδε αἱ δᾶδες ὅτι Εἰλειθυία ἐστὶν ἢ ἐς φῶς ἀγούσα τοὺς παῖδας. ἔργον δὲ τοῦ Μεσσηνίου Δαμοφώντος ἐστὶ τὸ ἄγαλμα. *Habent Ægienses vetustum Lucinae fanum. Deæ signum a vertice ad calcem tenui carbaso velatum, ligneum est præter os, summas manus et pedes. Sunt enim hæ quæ non tanguntur partes e marmore Pentelico. Alteram manum porrigit, altera facem præfert. Atributas ei faces ex eo suspicari possis, quod parturientes dolores baud secus atque ignis urere videantur ; vel quod ipsa in lucem fetus profert. Simulacrum illud fecit Damophon Messenius.*

que

que la statue représentée sur cette médaille, n'est pas de la composition de celui qui la grava, mais qu'il fut obligé de copier la *Lucine* du statuaire Damophon consacrée dans un temple. C'est le cas de la plupart des figures Divines empreintes sur les médailles Grecques ; ainsi elles conservent des copies, non-seulement des statues antérieures à elles, mais encore de la plupart de celles qui furent consacrées vers les tems où on les frappa. La connoissance des formes de ces anciens monumens, ne peut manquer de répandre le plus grand jour sur l'histoire de la sculpture des anciens ; elle seule peut nous apprendre quel fut le style de l'Art dans les différens tems, comme la médaille d'Ægium peut nous montrer quel il étoit, quand *Damophon* de Messene fit la statue dont la forme s'est conservée sur ses médailles. Pausanias, en rapportant les motifs pour lesquels les Artistes mirent un *flambeau* dans les mains de la statue de *Lucine* réverée dans Ægium, nous montre ce qu'ils prétendirent exprimer par les attributs de leurs statues, & la manière dont nous devons nous y prendre pour les expliquer. Cette manière est la même qu'ils nous ont appris à suivre, dans le compte que nous avons rendu jusqu'à présent de la composition des emblèmes employés sur leurs médailles. La tête de Junon, mise à la face de celle-ci, est sans doute celle d'une statue placée dans le temple de *Lucine*, car cette Déesse, suivant Homère, étoit la mère des *Illythies*, qui présidoient aux accouchemens.

Au revers de la médaille du Numéro VI, qui est de l'île de Siphne,

Siphne, il y a une figure de Diane, (114) dont la tête comparée avec celle qui est empreinte à la face de cette médaille, montre que celle-ci est évidemment la copie de la tête de la statue de Diane, dont les Siphniens ont conservé la forme : il paroît donc, que non-seulement les anciens ont gravé sur leurs monnoies les figures entières, mais encore les têtes des statues consacrées dans leurs temples, de-là viennent la plupart de celles dont l'empreinte se trouve à la face des médailles Grecques. Ainsi, quand on observe sur les médailles de Syracuse rapportées ici aux Numéros VII & VIII, (115) des têtes d'un style particulièrement remarquable par sa très-grande ancienneté, il n'en faut pas conclure, comme on l'a fait, que ce style fut celui du siècle où l'on fit ces médailles, car au contraire on doit y voir le style d'un tems bien antérieur : puisqu'effectivement les figures mises à leur revers étant d'une manière très-différente, montrent une connoissance du dessin & une pratique de l'Art, qu'on n'avoit certainement pas lorsqu'on fit les statues auxquelles appartenrent ces mêmes têtes ; elles peuvent être celles des Dianes adorées dans l'île d'Ortygie, bien avant qu'Archias de Corinthe vint y fonder une ville qu'on appela depuis Syracuse.

Les médailles ne nous ont pas conservé seulement les copies des monumens renfermés dans les temples, mais quelquefois on y trouve encore des représentations des statues

(114) Voyez la *Planche* XXIX.(115) Voyez la *Planche* XXIX.

publiques, dont il n'existe plus rien : les monnoies des Numéros IX & X, en fournissent des exemples : au revers de la première, sur laquelle est assurément représentée la citadelle d'Athènes, avec le *Parthénon* ou temple de Minerve qui existe encore, on voit une statue de cette Déesse ; son élévation surpasse celle de tous les édifices près desquels elle est placée. (116) On peut donc y reconnoître cette statue colossale en bronze, que Phidias exécuta des dépouilles remportées sur les Perses à la bataille de Marathon, & dont l'élévation prodigieuse fait dire à Pausanias, que du cap de Sunium on voyoit la crête de son casque & la pointe de sa lance. (117) C'est ainsi que dans les figures représentées au revers de la médaille du Numéro X, on reconnoit cette immense statue composée de trois corps, par laquelle Alcamene disciple de Phidias représenta la triple Hécate : son élévation

(116) Voyez la *Planche XXIX*.

(112) Pausan. lib. i. cap. xxviii. p. 67. Χωρίς δὲ γε ὅσα κατέλεξα, δύο μὲν Ἀθηναίοις εἰσὶ δεκάται πολεμήσασιν, ἀγάλματ' Ἀθηναῖς χαλκῶν ἀπὸ Μήδων τῶν ἐς Μακροθῶνα ἀποβάντων, τέχνη Φειδίου· ἢ οἱ τὴν ἐπὶ τῆς ἀσπίδος Λαπιθῶν πρὸς Κενταύρους, ἢ ὅσα ἄλλα ἐστὶν ἐπιειργασμένα, λέγουσι ταῦτα εἶναι Μῦν τῷ δὲ Μυί, ταῦτά τε ἢ τὰ λοιπὰ τῶν ἔργων, Παρράσιου καταγράψαι τὸν Εὐήγορος. ταύτης τῆς Ἀθηναῖς ἢ τοῦ δόρατος αἰχμὴ ἢ ὁ λόφος τοῦ κράνους, ἀπὸ Σουνίου προσπλέουσιν ἐστὶν ἤδη σύνοπτα. *Præter ea vero quæ adhuc recensui, duo sunt ex bellicæ prædæ decimis insignia apud Athenienses opera: de Persarum, qui in Marathoniorum fines invaserant, manubiis, Minervæ ex ære signum, quod Phidias fecit; in cujus clypeo Lapitharum et Centaurorum pugnam Mys ædificavit, quum eam Myi, et quæ in clypeo spectantur reliqua, Parrhasius Evenoris filius pinxisset. Hastæ cuspis, et in summa galea crista, a Sunio usque adnavigantibus conspicua est.*

lui fit donner par les Athéniens le titre d'*Epipyrgide*, comme ayant la hauteur d'une tour. (118)

Ces recherches, dans lesquelles on a moins cherché à multiplier les exemples, comme il eût été aisé de le faire, qu'à les présenter dans un ordre capable d'en montrer les conséquences, nous assurent que le monoyage des Grecs conserva les copies des monumens de la Religion & de la Sculpture de presque tous les tems : en nous faisant regretter la perte des médailles détruites par mille accidens différens, elles nous font sentir les avantages qu'on trouveroit à connoître les tems où furent frappées celles qui nous restent, car nous pourrions juger par leur moyen, sinon de l'âge précis des monumens dont elles nous ont conservé les empreintes, au moins de celui auquel on feroit assuré qu'ils sont antérieurs. Pour parvenir à ces objets, j'examinerai bientôt jusqu'à quel point, & comment on peut se servir des formes des médailles pour déterminer les époques où elles furent frappées.

Les premières monnoies frappées en Grèce furent sans légendes, & leurs revers furent remplis de ces quarrés à plusieurs divisions, dont les intervalles étoient imprimés très-profondément dans le champ de la pièce. Le nombre de ces

(118) Pausan. lib. ii. cap. xxx. p. 180. Ἀλκαμένης δὲ (ἐμοὶ δοκεῖν) πρῶτος αἰγάλματα Ἑκάτης τρία ἐποίησε προσεχόμενα ἀλλήλοις, ἣν Ἀθηναῖοι καλοῦσιν Ἐπιπυργιδίαν. ἔθηκε δὲ παρὰ τῇ ἀπτέρου Νίκης τὸν ναόν. *Nam primus, uti ego existimo, Alcamenes Atheniensibus triplex fecit junctis corporibus Hecates signum, quam Epipyrgidiam Athenienses appellant, juxta involucris Victoriæ ædem positam.*

divisions, d'abord très-multipliées, diminua dans la suite; on chercha à les rendre plus symétriques, sans pourtant rien changer à la profondeur du creux. Ces différentes opérations appartenant moins à la Gravure, déjà très-parfaite, qu'au Méchanisme du Monoyage, alors très-grôssier, distinguent les monnoies de la première époque de cet âge, de celles qui étant avec des divisions comme les précédentes, mais avec des creux très-superficiels, ne peuvent pour cette raison être censées avoir le même objet: les divisions des unes, comme nous l'avons dit ailleurs, ne sont que l'ombre & l'apparence des autres, & l'on doit tenir pour certain, que toutes les monnoies de cette sorte de fabrique sont de tems postérieurs à ceux où l'on fabriqua les premières, qu'elles appartiennent toutes à d'autres époques de l'Art de Monoyer, & qu'enfin elles furent frappées après les premières Olympiades.

On peut voir à la *Planche XXX*, sous les Numéros I, II, III, IV, & V différentes médailles, dont les revers sont avec le quarré à partitions, & le creux très-superficiel: la première fut frappée à Zancle; le quarré y est divisé en un très-grand nombre de parties, en cela il ressemble à celui des premières médailles du Péloponèse, mais il en est manifestement différent par l'ordre très-symétrique de ses divisions, & plus encore par la profondeur de leurs intervalles: ceux-ci étant à peine sensibles, au lieu que les autres sont très-profonds. Il en est de même d'une médaille d'Himere en Sicile,

rapportée ici au Numéro II ; son revers, divisé en huit triangles, feroit semblable à celui d'une médaille frappée à Thèbes en Béotie dans les premiers tems, (119) s'il n'en différoit pas par la profondeur des ses triangles, très-marquée dans cette dernière & très-peu sensible dans l'autre. Le carré des médailles III & IV, *Planche XXX*, est divisé seulement en quatre partitions gravées très légèrement, au lieu que celles des premières époques du monoyage étoient profondément enfoncées dans le champ des monnoies, comme cela se voit par les revers des médailles Numéros III & IV de la *Planche XXXII* ; enfin, dans la monnoie du Numéro V, *Planche XXX*, frappée à Emporium en Sicile, on observe deux divisions peu profondes, qui tiennent lieu du creux à deux partitions très-approfondies, qui se voyent dans les anciennes monnoies rapportées ci-après.

L'inspection de ces médailles faisant sentir le rapport de chacune à chacune, nous découvre dans celles dont les partitions sont marquées très légèrement, & d'une manière plus symétrique, une *pratique* du monoyage d'un tems postérieur à celui, où il marqua plus profondément & plus grossièrement les intervalles de ces mêmes partitions : l'usage de ces dernières, exigeant que les *dents* ou *élévations* du coin qui les marquoient fussent très-hautes, & celles qui ont produit les autres ayant dû être très-basses & peu saillantes

(119) Voyez la *Planche XXXII*. N^o 3.

sur le coin, la première de ces opérations étant par conséquent toute différente de la seconde, leur objet ne peut avoir été le même : la vue des monoyeurs, en imitant si exactement les formes primitivement employées par la nécessité du travail, & l'ignorance où l'on étoit d'une meilleure méthode, doit avoir été **bien différente** de celle des premiers qui frapperent des monnoies; puisqu'il va paroître évident qu'ils pouvoient déjà représenter des objets plus convenables sur leurs revers, & se passer de ces partitions devenues inutiles.

La preuve de ce qu'on vient de dire, se tire des médailles mêmes : celle du Numéro III, *Planche XXX.* frappée en Macédoine, portant le nom d'Alexandre premier de ce nom, nous donne la date très-assurée du tems où elle fut faite ; le regne de ce Prince fut de 43 ans : (120) il commença, suivant Eusebe, dans l'année 497 avant notre Ere, qui répond à la quatrième de la LXX^e Olympiade, & finit dans l'année 454, ou la troisième de l'Olympiade LXXXI. Ce fut dans cet intervalle de tems que regnerent Théron à Agrigente en Sicile, & Gélon I^{er}, ensuite Hiéron son frere à Syracuse. Le regne d'Alexandre I^{er} précéda celui de ces trois Princes, & finit après leur mort. Il nous reste un très-grand nombre de médailles, en tous métaux, de Théron, de Gélon & d'Hiéron ; (121) elles sont toutes avec des revers parfaitement bien exé-

(120) Euseb. Chronic. lib. ii.

(121) Voyez la Sicil. del. Puruta & Goltz. Sicil.

cutés : ainsi, dans le tems où elles furent frappées, & par conséquent dans celui d'Alexandre I^{er}. Roi de Macédoine, le monoyage ayant acquis toute sa perfection, n'avoit plus besoin d'employer comme il le faisoit dans ses commencemens, le quarré creux à plusieurs divisions : si donc malgré cela, il imita les formes exactes de ce quarré, même au tems d'Alexandre II, ces formes étant trop superficiellement gravées, pour être d'un usage reconnu d'ailleurs comme inutile, ne purent être employées, ainsi que nous l'avons dit ailleurs, que pour rapeler la mémoire des premiers procédés de l'Art ; l'objet des monoyeurs fut le même que celui des Architectes, des Sculpteurs, des Peintres, & de tous les Artistes, qui conserverent dans les monumens des tems les plus parfaits des Arts, les traces des premières opérations par lesquelles ils commencèrent à s'avancer : & ce qu'on a déduit de leur *Esprit*, se prouve ici par la comparaison des monumens mêmes qu'ils nous ont laissés.

L'imitation d'une chose en supposant l'existence ; les médailles où se trouve la représentation des premières pratiques du monoyage, nous montrent que les villes dans lesquelles on les frappa, commencèrent à monoyer dans les tems mêmes où ces pratiques étoient encore employées en Grèce. Les époques durant lesquelles elles furent en usage, deviennent par cette raison très-importantes à l'Histoire des Arts, & par conséquent à l'objet de cet ouvrage.

Nous ferons bientôt voir des médailles qui furent frappées

pées avec des revers peu après la XI^e Olympiade : leur travail comparé à celui des premières monnoies, prouve l'avancement sensible du Monoyage quant à la partie mécanique, qui ne fit jamais de plus grands progrès chez les anciens. La sorte de perfection à laquelle il parvint alors, mit les monoyeurs en état de se passer des moyens grossiers, dont ils s'étoient d'abord servis pour frapper les monnoies : ainsi, toutes celles qui portent les marques de ces *dents* ou *élévations*, employées à leur donner un affiète fixe & à les empêcher de glisser sous le marteau, doivent avoir été frappées entre le tems où vécut Phidon d'Argos, & celui où l'on fit les monnoies dans lesquelles on observe les premiers revers ; c'est-à-dire dans l'intervalle écoulé entre l'an 895 & l'an 732 avant notre Ere, qui fut la première de la XII^e. Olympiade : toutes les médailles Grecques en général, sont postérieures à la première de ces dates, & toutes celles où se trouve l'empreinte du creux très profond, sont antérieures à la seconde. Car celles-ci doivent être censées plus anciennes que le tems où l'on en fit avec des revers en *relief*, & par conséquent à l'an 732 avant J. C.

Par les médailles frappées dans l'espace des 163 années, qui suivirent celle où l'on frappa les premiers monnoies, & précéderent celle où l'on en frappa avec des revers en *relief*, on voit que le monoyage essaya différentes méthodes, avant d'arriver à faire ces revers dans toute la perfection qu'on pouvoit désirer. Ces différentes méthodes, en marquant

quant les progrès que fit le monoyage, marquent aussi les différentes *époques* pendant lesquelles, il ne cessa de travailler à simplifier les pratiques qu'il avoit d'abord employées, & dont il trouva dans la suite moyen de se passer.

La feuille de *Platane* empreinte sur deux très-anciennes médailles, où elle marque la domination affectée par l'inventeur des monnoies sur tout le Péloponèse, ainsi que le creux à seize partitions, qui fait le revers de ces mêmes médailles, (122) concourent également à prouver qu'elles furent frappées dès les commencemens, & par conséquent dans la première époque du monoyage. L'expérience acquise par la pratique de monoyer, montrant aux artistes la possibilité de se passer de ce grand nombre de partitions qu'ils employèrent d'abord, ils les réduisirent au nombre de huit: (123) les médailles dont le revers marque cette réduction sont de la fin de la première époque ou du commencement de la seconde, & d'un tems où l'on avoit déjà simplifié des pratiques jugées nécessaires quand on commença à frapper les monnoies. On restreignit ensuite à quatre le nombre des partitions, & pour leur donner une figure plus symétrique ou moins difforme, on voit par la comparaison des médailles que les monoyeurs les arrangerent de différentes manières; leur intention à cet égard, peut se reconnoître dans la manière

(122) Voyez la Planche XXXII. N° 1 & 2.

(123) Voyez la Planche XXXII. N° 3.

dont le quarré creux est distribué sur la médaille IV, & sur celles des Numéros V & VII, de la *Planche XXXII.* dans la dernière; il prend la forme d'une Croix. Ces différens essais faits dans à la fin de la *seconde époque* du monoyage, conduisirent à des tentatives plus heureuses : dans l'époque suivante on entreprit de représenter des figures sur les revers, sans oser cependant abandonner l'usage du quarré; l'emploi des unes & de l'autre se voit sur une médaille, à la face de laquelle les Cretois, représenterent le Minotaure, (*Planche XXXII. N° IX.*) & dont le revers représente le Labyrinthe: les quatre partitions en creux profondément marquées aux quatre coins de cette figure, paroissent encore plus sensibles, au revers d'une médaille d'*Ægium*, où se voit déjà une légende avec l'empreinte d'un dauphin. (*Planche XXXII. N° VIII.*) Au tems où furent frappées ces médailles on approchoit progressivement de celui, où les légendes & les revers, s'imprimerent sans les partitions, dont on croyoit alors ne pouvoir encore se passer : le tems où ces sortes de médailles furent fabriquées, tombe à la fin de la *troisième époque* du monoyage ou dans le commencement de la quatrième.

Au commencement de cette quatrième époque on se restreignit à faire des coins où l'on ne pratiquoit plus que deux partitions; telles sont celles dont l'empreinte se voit au revers de la médaille VI. *Planche XXXII.* mais dans le courant de cette même époque on se contenta d'un seul creux ordinairement de forme circulaire, pratiqué au milieu

lieu du quarré, mais souvent plus profond qu'il ne l'étoit. Dans le milieu de ce creux on grava des figures destinées à produire des empreintes en relief ; telles sont celles de deux médailles de Syracuses, l'un en or & l'autre en bronze ; la première peut se voir *Planche XXX. N° VIII.* & la seconde *Planche XXIII. N° IV.* Quelques monoyeurs imaginèrent ensuite de donner aux élévations indécises du coin, une figure déterminée sur celle de quelque objet ; par ce moyen ils conservoient l'avantage qu'on tiroit de ces élévations, dont en quelque façon ils corrigeoient la forme insignifiante & firent les premiers revers complets : cependant, ces revers étant gravés de relief sur les coins, les figures qu'ils imprimoient parurent *incuses* sur le flan de la monnaie ; telles est celle du revers de la médaille X, *Planche XXXII* ; telles sont encore celles qu'on voit empreintes au revers des médailles I, II, III. de la *Planche XXXIII.* Ces dernières ont été frappées à Métaponte à Sybaris & à Croton dans la grande Grèce. Le tems où cette pratique commença d'être en usage, forme la cinquième époque du monoyage. Il ne s'agissoit plus pour avoir des médailles parfaites, que de réunir les méthodes employées en différens endroits, & de graver en creux sur le coin, ce qu'à cette époque on y gravait en relief. On verra bientôt que cette opération eut lieu peu après la XI^e Olympiade ; ainsi, toutes les médailles dont on vient de parler doivent avoir été fabriquées entre ce tems & celui où elles furent inventées ; cet espace de tems

étant

étant à peu près de 163 ans, durant lesquels on observe cinq changemens très-remarquables dans la maniere de fraper les monnoies, & chacun de ces changemens marquant une époque particuliere du monoyage, la durée de chacune d'elles, l'une portant l'autre, peut être évaluée à la cinquieme partie du tems qui les contient toutes, & par conséquent à peu-près à 32 ans & quelques mois, qu'on négligera pour avoir un compte rond.

Dans les trente deux années qui suivirent l'invention des monnoies, on les frapa avec le creux à seize ou huit partitions. Cette époque, commencée vers l'an 119 avant la premiere Olympiade, finit 87 ans avant cette date, 863 ans avant notre Ere. Dans les 32 années suivantes, vers la 55^e avant les Olympiades, & la 831^e avant J. C, on fabriqua des monnoies dont les revers portent l'empreinte d'un quarré divisé en quatre parties. Dans l'époque suivante, on commença à faire des monnoies, dont le revers avec le quarré divisé en quatre parties comme dans l'époque précédente, fut orné de figures, & même de légendes ; cette troisieme époque finit environ 23 ans avant la premiere Olympiade, 799, avant notre Ere. L'époque qui vint ensuite, dura jusqu'à la III^e. Olympiade : le marbre d'Arondel met la fondation de Syracuse à l'an 758 avant J. C, c'est-à-dire à l'an trois de la cinquieme Olympiade ; on eut alors des médailles dont le revers porte deux ou un seul creux, au fond duquel est une empreinte en relief. Cette méthode de les fabriquer,

paroit avoir été celle de la quatrième époque du monoyage : (124) bientôt après, on fit en quelques endroits des monnoies avec des figures *incusés* à leurs revers, ou bien avec un quarré assez profond mais sans aucune partition ; alors on y imprima des têtes ou des figures de relief, comme celles qui se voyent au revers d'une médaille d'Argos, gravée à la *Planche XXX*, N° VII, ou sur une médaille Athenienne gravée à la *Planche XXXIII*, N° V. pour donner à ces dernières toute la perfection à laquelle parvinrent les monnoies Grecques, il ne s'agissoit que de supprimer le *Creux*, qui les défiguroit encore, & cette opération semble avoir eu lieu vers la XI^e Olympiade.

On peut juger par les médailles, au revers desquelles on observe le *creux* superficiel destiné à marquer les premières opérations du monoyage, du tems où il s'introduisit dans les villes où furent frappées ces sortes de médailles. *Zancle*, dont la fondation remonte à des tems bien antérieurs à Phi-

(124) Quoique l'on fixe chacune de ces époques à 32 ans, cela n'empêche pas que quelques-unes n'aient pû être de quelques années plus longues que d'autres, ce qui ne peut jamais former une grande différence de tems : les formes de la quatrième époque du monoyage, sont conservées sur quelques monnoies Orientales, & comme il n'y reste aucune trace des formes des trois premières époques, il semble que les Grecs, après avoir pris de l'Asie l'usage de leur premier monoyage, lui donnerent ensuite la méthode frapper les monnoies : cette communication est d'autant plus aisée à concevoir, qu'on sait que dès les siècles les plus reculés, il y eut des établissemens Grecs sur la côte Orientale de l'Euxin, où viennent encore trafiquer la plupart des peuples de l'Orient.

don d'Argos, (125) dut vers le tems même de ce prince prendre l'usage du monoyage qu'il avoit introduit en Grèce, puisqu'on trouve sur les anciennes monnoies de cette ville, la représentation du quarré creux à grand nombre de partitions, (126) tel qu'il étoit employé dans les trente deux ans qui suivirent la découverte de Phidon ; c'est-à-dire, vers le commencement même de la premiere époque du monoyage. Cet Art paroît donc s'être introduit en Sicile environ 863 ans avant notre Ere, & 87 ans avant la premiere Olympiade : mais de ce qu'il ne se trouve aucune médaille de la grande Grèce avec le creux à partition, ni avec celui, qui tracé plus légèrement, en est la représentation, il s'ensuit que l'Italie ne reçut le monoyage qu'après la Sicile, & ne connut pas la maniere de fraper les monnoies avant les premieres Olympiades. Ainsi nous pouvons avoir des médailles frappées en Grèce & en Sicile, dans des tems antérieurs à la plus ancienne de toutes celles qui existent de l'Italie.

Nous avons dit ailleurs ce que signifie le Dauphin représenté à la face de la médaille de *Zancle*, la couronne mise au revers de celle dont on vient de parler, y tient lieu de ces chars précédés d'une Victoire, si fréquemment repré-

(125) Eusebe fixe la fondation de Zancle au tems d'Ogyges, (*Euseb. Chronic. lib. ii.*) près de mille ans avant celui où les Grecs fraperent des monnoies.

(126) Voyez la *Planche XXX. N° 1.*

sentés sur les médailles Siciliennes, & dont nous montrerons l'objet dans le livre suivant.

Himera, fut une colonie de *Zancle* : le nom qu'elle portoit, très-analogue à celui d'*Hemera* qui en Grec signifie le jour, lui fit prendre pour emblème le *Coq*, parce qu'il étoit le *symbole* de l'Astre dont la lumière éclaire les jours. Ce fut ainsi que l'analogie des mots employés pour signifier un *cœur* ou une *clef*, fit prendre les figures de l'un & l'autre pour les *symboles* de la ville de *Cardie* & de l'isle *Clides*, dont les noms approchent de ceux par lesquels la langue Grecque exprime ces deux choses. Le Coq sans légende sur la médaille II. de la *Planche XXX.* marque la ville d'*Himera* : l'image du creux mise à son revers, étant celle de ce qui se pratiquoit vers la fin de la première époque du monoyage, nous montre que peu après le tems où *Zancle* en prit l'usage, elle envoya une colonie dans cette ville. Ce fait qui détermine le tems inconnu de sa fondation, à peu près vers l'an 87 avant la première Olympiade, nous fournira dans la suite quelques remarques importantes, à l'égard des tems de la fondation des villes Grecques.

La mémoire du quarré creux à quatre partitions conservée sur les médailles de Macédoine & de Chio, représentées ici Numéros III & IV, (127) nous montre que les peuples dont elles sont l'ouvrage reçurent le monoyage, environ 64

(127) Voyez la *Planche XXX.* N° 3 & 4.

ans après Phidon d'Argos : ce prince étoit, comme on l'a dit, de la famille des Héraclides, de laquelle descendoit aussi Caranus premier Roi de Macédoine : sorti du Péloponèse, où les monnoies furent d'abord employées, il en partit dans l'an 807 avant notre Ere, & s'établit chez les Macédoniens 28 ans après l'époque indiquée par la forme des revers, des plus anciennes monnoies qui nous restent de ces peuples : mais comme l'usage de cette forme peut avoir duré quelque tems de plus, on pourroit croire que Caranus porta le monoyage en Macédoine, où il paroît avoir été au moins aussi ancien que le commencement de ce Royaume.

Emporium, aujourd'hui *Mazara*, adoroit Apollon comme son *Patron* : c'est la raison pour laquelle cette ville représenta le cheval *Pégase* sur ses médailles : on le voit sur celle du Numéro V ; la *Triquetra*, qui devint le symbole de la Sicile, est mise au revers de ses monnoies, pour la distinguer des autres villes du même nom situées en Macédoine, en Campanie, (128) en Espagne & ailleurs ; les deux Dauphins y marquent le port dont *Emporium* prenoit son nom. Sa fondation doit avoir été très-ancienne, car la fabrique de ses monnoies, où l'on voit le quarré creux réduit à deux divisions, montre qu'elle prit l'usage du monoyage environ 96 ans après Phidon d'Argos, près de 23 années avant la première Olympiade.

(128) Steph. de Urbib. *Empor.*

Il ne faut pas confondre les médailles de l'espece de celles dont on vient de parler, avec celles des Numéros V & VII, des *Planches* XXX & XXXIII, frappées par les Argiens & les Athéniens : celles-ci ont à leurs revers un *creux* sans aucune division, & dans lequel on voit une légende & des figures ; l'usage de cette sorte de *creux* sans partitions est du même tems où l'on imprima des revers avec des empreintes en creux, & comme il défiguroit moins les monnoies il semble avoir subsisté très long-tems : on le voit en effet encore sur quelques médailles d'un âge bien postérieur ; il y marque moins le tems où les villes prirent leur monoyage, que la maniere des premieres pratiques qu'elles y employèrent, & qui se conserverent chez elles pendant plusieurs siècles. Cette maniere ne peut marquer des époques certaines, comme le font les méthodes usitées avant elle ; cependant, elle nous assure que toutes les médailles de cette fabrique, furent frappées depuis l'an 127 après Phidon d'Argos.

Quelques auteurs anciens, dont le sentiment est assurément d'un très-grand poids, prétendent qu'*Himera* fut fondée par une colonie de *Messéniens*, (129) nécessairement postérieure à la XXX^e Olympiade, dans laquelle Pausanias nous assure que les Messéniens s'établirent à Zancle, & (130) Strabon, en donnant les habitans de Mylas pour fondateurs à

(129) Thucyd. lib. vi.

(130) Pausanias. lib. iv. cap. xxiii.

Himera, semble appuyer l'opinion rapportée ci-dessus. (131) Ces témoignages contredisent ce que j'ai cru pouvoir avancer sur la foi des monumens, qu'Himera avoit été fondée vers l'an 87 avant la première Olympiade, bien plus de deux siècles avant le tems où ces auteurs placent cet événement : ce que j'en ai dit, n'étant fondé que sur la forme du quarré creux à plusieurs divisions marqué légèrement sur les médailles d'Himera, pour justifier les conclusions tirées de ces formes, il faut examiner ici, comment les anciens ont appuyé les dates de la fondation de quelques unes des villes dont ils ont parlé. Cet examen, très-important pour l'intelligence de l'histoire & pour celle des auteurs, n'a pas encore été fait, & doit servir à nous montrer le sens dans lequel on peut entendre les écrits des anciens sur ce sujet intéressant.

Thucydide nous apprend “ qu'Archias, de la famille des, “ Héraclides, étant venu de Corinthe en Sicile y fonda Sy- “ racuse, après avoir *premierement chassé les Siciliens de* “ *l'Isle,*” dans laquelle étoit située la ville intérieure, qui, du tems de cet auteur n'étoit plus environnée de la mer. “ Dans “ la suite, la ville voisine que l'on ferma d'un mur com- “ mença à être habitée.” (132) Cette ville plus nouvelle, est

(131) Strabon. Georg. lib. vi. p. 272.

(132) Thucyd. lib. vi. Συρακούσας δὲ τοῦ ἐχομένου ἔτους Ἀρχίας τῶν Ἡρακλειδῶν ἐκ Κορίνθου ὤκισε, Σικελὸς ἐξελούσας πρῶτον ἐν τῇ νήσῳ, ἐν ᾗ νῦν οὐκέτι περι- κλυσομένη ἡ πόλις ἢ ἐντὸς ἐστὶ· ὕστερον δὲ χρόνῳ καὶ ἡ ἔξω προστερηχισθεῖσα, πολυάνθρωπος ἐγένετο. Insequente anno Archias, unus ex Heraclidarum, e Corintho profectus, Syracusas condidit; expulsis prius Syracusis ex insula, in quæ jam non amplius mari circumflua urbs interior sita est. Postea vero temporis et ea, quæ extra insulam est, addito muro frequentari cæpta.

la partie qu'on appela l'*Acradine* : jointe avec l'isle qui portoit le nom d'*Ortygie* elle eut celui de *Syracuse*, ou plutôt des *Syracuses* ; dénomination prise au pluriel, pour indiquer les deux villes dont alors elle étoit formée. Dans un quarré représenté au revers de la médaille VI, on voit le nom *des Syracuses* (133) écrit dans les deux divisions du haut de ce quarré, où il marque les deux parties dont cette ville étoit composée quand cette médaille fut frappée. Les deux Dauphins placés dans les deux divisions d'en bas, l'un vis-à-vis de l'autre, marquent les deux ports de Syracuse séparés par l'Isle, dont la mer baignoit toute la partie Orientale : tel fut l'état de cette ancienne ville au tems d'Archias de Corinthe, & bien après lui : mais quand dans la fuite on ajouta deux autres villes aux deux premières, alors on représenta cette division, par une croix qui partagea en quatre le champ de la médaille ; (134) on ne fit pas entrer dans ces divisions les figures des Dauphins, parce que l'objet n'étoit pas d'exprimer, dans cette composition, les ports situées aux deux côtés de la ville.

Le marbre d'Arondel détermine l'époque du tems où Archias conduisit une colonie à Syracuse, à la XX^e année de l'Archontat d'Eschyle à Athenes : (135) cette date correspondant à l'an trois de la cinquieme Olympiade, paroît contredire celle que donne Eusebe, en mettant à la dernière année

(133) Voyez la *Planche XXX*, de ce Volume. N^o 6.

(134) Voyez la *Sicil. del. Parut. Tav. XXXIII*, No. 53.

(135) *Marm. Oxon. Epoch. XXX*.

de la XI^e Olympiade la fondation de Syracuse, (136) mais le marbre parle du tems où s'y transporta la colonie conduite par Archias, & Eusebe n'entend parler que du tems où l'Acradine enfermée d'un mur, commença, comme le dit Thucydide, à devenir habitée. La combinaison de ces deux dates nous montre qu'il s'écoula 25 années, entre celle où les Corinthiens s'emparèrent de l'isle d'*Ortygie*, précédemment occupée par les Siciliens, & celle, où se trouvant trop à l'étroit, ils formerent un nouveau quartier qu'ils ajoutèrent à l'ancienne ville, & qui fut l'ouvrage d'environ 25 ans : ainsi, l'on peut compter la date de la fondation de la colonie de Syracuse à la V^e. Olympiade, & celle de la fondation de la nouvelle ville à fin de la XI^e, ou au commencement de la XII^e. ainsi que le font plusieurs auteurs, & comme nous le ferons dans la suite pour la commodité du calcul.

La partie de *Syracuse* appelée la *ville antérieure* par Thucydide, étant habitée avant la venue d'Archias & des Corinthiens, & la date de sa fondation ne remontant dans les auteurs anciens qu'à celle de l'établissement de leur colonie, il est évident que cette ville fut bien plus ancienne, qu'elle ne le paroît par ce qu'en disent les auteurs ; & qu'elle étoit en quelque façon antérieure à ce qu'ils appelloient le commencement de sa fondation. On peut en dire

(136) Euseb. *Chronic. lib. ii. p. 117.*

autant de Métaponte; Trogue Pompée, en lui donnant pour fondateur Epeus qui assista au siège de Troie, (137) dit cependant qu'au commencement de son Origine, elle s'allia avec Sybaris & Crotone, dont la fondation fut postérieure de plus de 470 ans à ce siège: Métaponte ayant alors même reçu une colonie d'Achéens, (138) on datoit sa fondation, non du tems où elle fut construite par Epeus, mais de celui où ces Achéens vinrent l'habiter. La même chose eut lieu par rapport à beaucoup d'autres villes, parmi lesquelles on doit compter *Himera*, car Thucydide assure qu'elle fut une colonie de *Zancle*, (139) conduite par *Euclide*, *Simos* & *Sacon*. Mylas, suivant Strabon, étoit aussi une colonie originaire de *Zancle*; mais cette dernière fut bien postérieure à celle d'*Himera*, puisqu'elle ne put être établie qu'après la trentième Olympiade: cependant, *Himera* ayant reçu dans la suite une colonie de Mylas, on data sa fondation du tems de cet événement, comme le font Strabon & Martianus d'Héraclée, mais cela n'empêche pas qu'*Himera* n'ait existé

(137) Justin. lib. xxix. cap. ii. *Metapontini quoque in templo Minervæ feramenta, quibus Epeus, a quo conditi sunt, equum Trojanum fabricavit, ostentant. — Sed principio Originum Metapontini cum Sybaritanis et Crotoniensibus pellere ceteros Græcos Italia statuerunt.*

(138) T. Livius. lib. xxv. cap. xv. & Strab. Geograph. lib. vi. Cet auteur attribue aux Pyliens conduits par Nestor la fondation de Métaponte; renversée dans la suite par les peuples du Samnium, elle fut repeuplée par les Achéens.

(139) Thucyd. lib. vi. Καὶ Ἱμέροι ἀπὸ Ζάγκλης ὠκίσθη ὑπὸ Εὐκλείδου καὶ Σίμου καὶ Σάκωνος καὶ Χαλκιδεῖς μὲν οἱ πλείστοι, &c. *Himera quoque Zancles colonia est, ab Euclide, Simo et Sacone deducta, in quam plurimi quidem venerunt Chalcidenses, &c.*

avant

avant Mylas même : les médailles, en conciliant ce qui dans Thucydide paroît opposé à l'opinion de Strabon & Martianus d'Héraclée, nous apprenent par la forme de leurs revers, le tems où les Zancléens étoient déjà établis à Himera, & nous montrent que cette ville existoit au moins 89 ans avant la première Olympiade, plus de deux siècles avant celui où l'on compte sa fondation.

Suivant Thucydide, *beaucoup de Chalcidiens s'établirent à Himéra* avec la colonie des Zancléens : (140) ces Chalcidiens étoient de l'Eubée, dont Zancle tiroit en partie son origine : (141) ce fut dans un village de ce nom, qu'au tems même de Phidon d'Argos, on frappa les premières monnoies d'or, (142)

(140) Voyez la note ci-dessus.

(141) Strabon dit que Zancle fut construite par les Naxiens de cette colonie qui habitoit près de Catane ; celle-ci étoit originaire de l'Eubée : ainsi quand cette même colonie s'établit à Zancle, ville bien plus ancienne que le tems où vinrent les Naxiens en Sicile ; Zancle se trouva renouvelée par des Chalcidiens, qui passèrent pour ses fondateurs. Cette fondation est du genre de celles dont nous avons parlé ci-dessus ; c'est-à-dire qu'elle suppose une ville existante avant l'arrivée des Chalcidiens ; ces derniers venus, du même pays d'où sortirent ceux qui fondèrent Naxe & Catane, furent confondus avec eux, mais doivent les avoir précédés de près d'un siècle & demi, & avoir formé à Naxe un établissement, qui s'étant considérablement augmenté un an avant la fondation de Syracuse, compta de cette époque celle la fondation de cette ville. Cela semble avoir fait croire à Antiochus d'Héraclée, que la colonie Chalcidienne de Zancle, fut postérieure à cette seconde fondation, au lieu qu'elle paroît par les monumens avoir précédé cette époque de plus d'un siècle, & qu'elle remonte vers le tems où l'on frapa les premières monnoies en Eubée.

(142) Vid. Scalig. Animad. in Euseb. p. 61. MCCXVII.

& comme on voit au revers de celles de Zancle & d'Himera, la même forme du *quarré* employé dans les premières monnoies, cela même nous fait soupçonner que les Chalcidiens purent apporter l'Art nouveau de les fraper à Zancle, & ensuite à Himera où ils s'établirent : c'est vraisemblablement l'origine du monoyage de la Sicile. On peut observer ici, de quelle importance est la connoissance des premières formes des monnoies, puisqu'en servant de commentaire aux auteurs anciens, en confirmant ce qu'ils avancent, elles peuvent nous apprendre la maniere dont il faut concilier leurs témoignages, & nous fournissent les dates mêmes qu'ils ne nous ont pas données.

On trouve assez fréquemment des médailles Grecques, dans lesquelles le titre de *Ktistes* ou de *Fondateur* est donné à des Empereurs (143) & à d'autres Princes, par des villes qu'affurément ils ne fonderent pas : car on a des preuves très-certaines qu'elles existoient avant eux. Cette coutume singuliere ne fut pas, comme on le croiroit d'abord, un effet de la flaterie des Grecs, mais on doit la regarder comme la suite d'un très-ancien usage, qui faisoit donner le *titre de Fondateurs*, à ceux qui conduisoient de nouvelles colonies dans des villes anciennement habitées,

(143) On peut voir *Planche XXII. T. I.* sous la lettre B. une médaille frappée en honneur de Livie & d'Auguste à qui la ville de Clazomenes donne le titre de *fondateur*, quoiqu'elle existât plusieurs siècles avant ce Prince. Cette médaille est tirée du Recueil des peuples & villes. *Part. III. p. 232.*

où les nouveaux colons se méloient quelquefois avec les habitans primitifs ; & soit que les auteurs de ces colonies augmentassent les villes anciennes pour les y loger plus à l'aïse, soit que par quelque côté on put les considérer comme les *Restituteurs* où les *Bienfaiteurs* de ces villes, celles-ci leur donnoient la qualité de *fondateurs*, pour témoigner la reconnaissance qu'elles avoient de leurs bienfaits.

Ces observations sur les colonies anciennes, servent à nous faire comprendre quelques passages des anciens auteurs, qu'avec assez de raison on a regardé comme avançant des choses impossibles & témérairement hazardées. Nous lisons souvent, que très peu de tems après la date de la fondation de quelques villes, elles soutinrent, des guerres considérables, attaquèrent leurs voisins, & fondèrent quelquefois des colonies à des distances assez grandes du pays où elles venoient de s'établir : ces faits doivent paroître d'autant moins probables, que la marine des anciens ne leur permettoit guere de transporter loin de chez eux des colonies fort nombreuses, & qu'on fait d'ailleurs que des provinces peu considérables, fournissoient cependant à ces colonies sans s'épuiser. Telle fut par exemple l'Achaïe, petite contrée du Péloponèse qui, vers les premières Olympiades, établit trois colonies fameuses à Métaponte, à Sybaris & à Crotone dans la grande Grèce : la fondation de Crotone, comme on a dit fut de la X^e Olympiade : ces trois villes alliées ensemble, presque à cette époque de leurs Origines, entreprirent,

entreprirent, (144) au plutard vers la XI^e Olympiade, de chasser les autres Grecs de l'Italie : ayant pris d'abord la petite ville de *Siris*, elles effuyerent ensuite une peste, dont la durée qui fut assez longue dut emporter une partie des habitans de ces nouvelles colonies, d'ailleurs agitées par des fédérations. (145) Cet événement les obligea de recourir à l'oracle de Delphes ; délivrées de ces deux fléaux, les Crotoniates *ne se tinrent pas long-tems en repos*, (146) & résolurent de se venger des secours donnés aux habitans de *Siris* par les Locriens : (147) ce derniers recoururent à la protection des Spartiates, mais occupés loin de chez eux, (148) ils ne purent les aider. Cependant les Crotoniates ayant mis en pied une armée de cent vingt mille hommes, (149) attaquèrent les

(144) Trog. Pomp. ap. Justin. lib. xix. cap. ii. *Sed principio Originum Metapontini cum Sybaritanis et Crotoniensibus pellere ceteros Græcos Italia statuerunt. Cum primum urbem Sirim cepissent, &c.*

(145) Justin. in eod. Libr. *Hæc cum peste et seditionibus vexarentur, priores Crotonienses Delphicum oraculum adierunt.—Atque ita pestis utrobique sedata est.*

(146) Justin. in eod. loc. *Recuperata Sanitate non diu Crotonienses quieverunt.*

(147) Justin. in eod. loc. *Itaque indignantes, in appugnatione Siris, auxilium contra se à Locrensisibus latum, bellum his intulerunt.*

(148) Justin. in eod. loc. *Quo metu territi Locrenses, Spartanos decurrunt : auxilium a Castore et Polluce petere jubent.* La guerre des Lacédémoniens dont il est ici parlé, est celle qu'ils eurent contre les Messéniens, dont ils subjuguèrent le pays. Cette guerre commencée dans la seconde année de la IX^e Olympiade, (*Pausan. lib. iv. cap. v.*) finit dans la XIV^e & dura vingt ans. (*Pausan. lib. iv. cap. xiii.*) Ses commencemens correspondent à ceux des origines de Métaponte de Sybaris & de Crotone.

(149) Justin. lib. xix. cap. iii. *Itaque cum in aciem processissent et Crotonensium centum viginti millia armatorum constitissent, &c.*

Locriens :

Locriens : ceux-ci, malgré leur petit nombre qui étoit au plus de quinze ou vingt mille combattans, ne laissèrent pas de remporter une victoire complète. Sur cet exposé d'un auteur de grande autorité, comme l'est Trogue Pompée de qui Justin a copié ce qu'il dit, on demande, comment il est possible que peu après sa fondation, (150) Crotone ait été assez puissante pour prendre & ruiner Siris ville bien plus ancienne qu'elle ? Comment tourmentée par une peste & par des troubles domestiques, elle put en si peu de tems se trouver en état d'armer cent vingt mille hommes ? On doit soupçonner d'exagération l'auteur de ce fait, attesté cependant par toute l'antiquité, dans laquelle rien n'étoit plus fameux que la victoire de *Sagra*, remportée en cette occasion par les Locriens. (151) Des médailles pourroient peut-être servir à éclaircir ces questions : il en existe une qu'on croit être de Crotone ; comme elle est avec des caractères supposés Ænotriens, &

(150) Strabon. *Geograph. lib. vi. p. 262.* Cet auteur, en parlant de la bataille perdue par les Crotoniates au bord de la *Sagra*, dit que leur ville *ne fut pas long-tems habitée*, à cause de la perte qu'en cette occasion elle fit de ses citoyens. (Καὶ περ οὐ πολὺν χρόνον οἰκηθεῖσα διὰ τὸν φθόρον τῶν ἐπὶ Σάγρα πεσόντων ἀνδρῶν, τοσούτων τὸ πλῆθος. Strabon suppose, comme le fait Trogue Pompée, que la bataille de *Sagra* fut donnée peu après le tems où Crotone commença d'être peuplée par les Grecs, puisqu'il dit qu'ils ne l'habiterent *pas long-tems à cause de la perte de cette bataille.*

(151) Les Locriens ayant défait près de la *Sagra* cent vingt mille ou même cent trente mille hommes, avec quinze mille seulement, on se servit, dit Strabon, d'un proverbe qui employoit cette victoire pour marquer une chose très-vraie, quoique sans apparence de vraisemblance. *Strab. lib. v. p. 261.* Ἀφ' οὗ τῇν παροιμίαν πρὸς τοῖς ἀπιστοῦντας ἐκπεσεῖν φασὶν, ἀληθέστεραι τῶν ἐπὶ Σάγρα.

à-la-fois

à-la-fois avec des caractères Grecs: (152) il paroîtroit par ce monument, que dès leur arrivée dans la grande Grèce les Achéens se mêlerent avec les *Chones* *Ænotriens*, qui habitoient anciennement cette contrée: alliés avec ces peuples, beaucoup plus nombreux qu'ils ne l'étoient eux mêmes, & se trouvant bientôt trop à l'étroit, ils furent obligés de chercher à s'étendre: ce fut alors que se liguant avec leurs voisins ils entreprirent de chasser les Grecs de l'Italie: dans cette guerre, les Sybarites prirent *Pistulis*, dont ils changerent ensuite le nom en celui de *Posidonia*, & les Crotoniates restèrent les maîtres de *Siris*. Malgré les pertes qu'ils purent effuyer en cette occasion, & les malheurs qui la suivirent, moins forts par eux mêmes que par le nombre des anciens habitans de Crotone, avec lesquels ils s'étoient confondus, ils furent par leur moyen en état de mettre en campagne une armée très-considérable, dont la grandeur même nous apprend que le pays où ils s'établirent étoit alors très-peuplé, & que Crotone, comme tant d'autres villes étoit, bien plus ancienne que le tems où les Grecs faisoient remonter sa fondation.

(152) Cette médaille est rapportée dans le recueil des peuples & villes de Mr. Pellerin. *T. I. Pl. VIII. N° 21*. J'ai cependant des doutes, non sur son antiquité, mais sur ce qu'elle doive être considérée comme frappée à Crotone. Si la chose est autrement cela n'empêcheroit pas que les Chones *Ænotriens* qui habitoient le territoire de Crotone avant les Achéens, ne se fussent, associés avec eux comme on le dit ici, & que ces deux peuples, réunis dès le moment même de l'établissement de la colonie Achéenne à Crotone, n'ayent au moyen de leur réunion été capables de faire la guerre dont il est parlé dans l'histoire.

La défaite des Crotoniates à la bataille de Sagra, les abatit tellement, qu'ils en perdirent tout courage & renoncèrent même à l'exercice des armes : ils ne les reprirent qu'à l'époque où Pythagore vint reformer leurs loix, (153) & leur donner une nouvelle constitution. Ce Philosophe vécut vingt ans à Crotone, (154) où il habitoit la maison de Milon (155) son disciple, qui détruisit Sybaris dans la LXVII^e Olympiade : cette ville s'étoit énervée par le luxe étonnant qui occasiona sa ruine, & dont on peut voir les détails dans Athenée. (156) Les mœurs données par Pythagore aux Crotoniates, (157) étant absolument contraires à celles des Sybaritains, ils en devinrent les ennemis irréconciliables ; la bataille de Sagra fit désertir Crotone, (158) & Strabon dit que la grande multitude d'hommes qu'elle y perdit, obligea ses habitans à se dissiper : (159) ainsi, depuis la date de cette défaite jusqu'à celle de Pythagore, Crotone restant presqu'en-

(153) Justin. lib. xix. cap. iv. *Post hæc Crotoniensibus nulla virtutis exercitatio, nulla armorum cura fuit. Oderant enim quæ infelicitèr sumpserant; mutassent quæ vitam luxuria, ni Pythagoras Samius fuisset.*

(154) Idem. *Pythagoras autem cum annos xx Crotone egisset, Metapontum migravit.*

(155) Diogen. Lærti. in Pythag.

(156) Athenæ. Deipnosoph. lib. xii. p. 519, &c.

(157) Vid. Justin. ub. sup.

(158) Voyez la note 150.

(159) Strab. lib. vi. p. 261. *Ταύτην δὲ τὴν συμφορὰν αἰτίαν γενέσθαι τοῖς Κροτωνιάταις φασὶ, τοῦ μὴ πολὺ ἐτι συρμένειν χρόνον, διὰ τὸ πλῆθος τῶν τότε πεσόντων ἀνδρῶν. Atque hanc cladem aiunt causam fuisse cur Crotoniata paulo post dissiparentur, ob multitudinem eorum quæ ceciderant.*

tièrement abandonnée, ne frapa pas de monnoies ; & jusqu'au tems où elle détruisit Sybaris elle ne put avoir aucune alliance avec elle. Cependant une médaille, dont on peut voir la représentation au Numéro X de la *Planche XXX*, porte le nom de Crotone écrit à sa face, & celui de Sybaris écrit à son revers ; elle fut frappée à l'occasion d'une alliance entre ces deux villes : cette alliance n'ayant pû exister qu'avant la bataille de Sagra, la médaille qui en conserve la mémoire doit avoir été faite avant cet événement, c'est-à-dire avant le tems où les Crotoniates abandonnerent leur ville. Cet abandon fut une fuite de la guerre des Locriens, occasionnée par la prise de Siris leur alliée, (160) & par une conséquence de la confédération de Crotone avec Sybaris ; (161) cette ligue ayant eu lieu peu après la fondation de ces villes, pour déterminer le tems de la médaille frappée à son occasion, il faut déterminer celui où Crotone même fut fondée, & ce qu'on entend par sa fondation.

Suivant Strabon, Archias, fondateur de Syracuse, reçut à Delphes, en même tems que Myscellus qui fonda Crotone, la réponse de l'oracle sur la fondation de ces deux villes : (162) ainsi, la colonie Achéene de Crotone arriva en Italie,

vers

(160) Voyez la note 147.

(161) Voyez la note 144.

(162) Strab. lib. vi. p. 269. "Αμα δὲ Μύσκελλον τε φασὶν εἰς Δελφοὺς ἐλθεῖν, ἔξ τὸν Ἀρχίαν χρησηριαζόμενον, ἐρεῖσθαι τὸν θεόν, &c. Ferunt que simul Delphos advenisse Myscellum et Archiam consulendi Oraculi gratia, &c. Il paroît que Myscellus vint

vers le même tems que la colonie Corinthienne vint s'établir à Syracuse: cet époque, fixée dans le marbre d'Arondel

vint à Crotone quelque tems avant celui où Archias vint en Sicile, pour y fonder Syracuse; car Strabon dit encore qu'Archias allant à Syracuse, arriva par hazard près de Crotone, & qu'il aida Myscellus à la fonder. *Επα-
νελθὼντα δὲ κτίσαι τὴν Κρότονα, συμπράξαντος ἑ τοῦ Αρχίου τοῦ τὰς Συρακούσας οἰκήσαντος, προσπλεύσαντος κατὰ τύχην ἤνικα ἄρμηντο ἐπὶ τὸν τῶν Συραχούσων οἰκισμὸν.* *Itaque reversum condidisse Crotonem, adjuvante Archia, Syracusarum conditore, qui forte fortuna eo appulit cum ad Syracusas condendas tenderet cursum.* D'où il paroît que la colonie Achéene, établie vers le même tems à Métaponte à Sybaris & à Crotone, est d'un peu antérieure à celle que les Corinthiens établirent à Syracuse: & quand Strabon dit qu'Archias aida Myscellus à bâtir Crotone, il entend qu'il l'aïda à s'établir dans un terrain antérieurement occupé par les Chones Œnotriens; Myscellus paroît avoir augmenté la ville qu'ils possédoient, en y ajoutant ce qui lui parut nécessaire pour y loger sa nouvelle colonie. Les forces qu'Archias conduisoit avec lui, appuyant celles de Myscellus, faciliterent l'accord qui se fit entre lui & les anciens habitans du pays; voilà comment leurs forces réunies furent en état de former, immédiatement après cet accord, ces armées si nombreuses dont il est parlé dans l'histoire. Les Achéens établis à Métaponte, à Sybaris & à Crotone avec les Chones, qui perdirent alors leur nom, purent entreprendre de chasser les autres Grecs de l'Italie, ce que n'eussent assurément osé tenter chacune de ces colonies prises à part. Leur réunion même n'eut pas suffi à une telle entreprise, si elles eussent eu contr'elles, les anciens peuples dont elles partagerent les terrains, car ils eussent suffi pour les arrêter & les empêcher de porter leurs vues au dehors: on n'entreprend pas des conquêtes éloignées quand on n'est pas en situation de défendre ses foyers; mais on conçoit aisément, comment des étrangers en grand nombre étant venus s'établir, dans des villes déjà puissantes, en augmentant leurs forces, chercherent à augmenter leur terrain, & purent engager les anciens habitans de ces villes à tenter de prendre sur leurs voisins, le dédomagement des terres qu'ils perdoient, en les partageant avec leurs nouveaux alliés.

à la cinquième Olympiade, (163) détermine celle de la fondation de Crotone, qui doit aussi être de la cinquième Olympiade. Mais comme on ne compta le tems de la fondation de Syracuse, que d'après celui où elle se fut aggrandie, c'est-à-dire vers la fin de la XI^e, ou même vers le commencement de la XII^e Olympiade, ainsi l'on ne compta le tems de la fondation de Crotone, un peu antérieure à celle de Syracuse, que de la X^e Olympiade ; ce fut alors, c'est-à-dire au commencement *de son Origine*, que se forma l'alliance contractée entr'elle & Sybaris, & que put être frappée la médaille, où cet événement est marqué : alors commença cette guerre qui s'ouvrit par la prise de Siris, & se termina par la bataille de Sagra & l'abandon de Crotone : ses habitans ne pouvant se conserver dans leur propre ville, purent encore moins conserver la possession de Siris devenue l'objet de cette guerre malheureuse : une médaille frappée avec le nom de Siris, & celui de *Crotone* (164) marque, non l'alliance de ces deux villes, mais la *domination* de cette dernière sur l'autre : la forme *quarrée* du *Sigma* employé dans cette médaille, comme dans celle de Crotone où le nom de Sybaris est également écrit par le *Sigma quarré*, constate qu'elles sont du même âge : les auteurs nous assurant d'un autre côté, que Siris fut prise dans le tems de l'alliance marquée dans cette médaille de Crotone, celle de *Siris*

(163) Marm. Oxon. *Epoch.* XXX.(164) Voyez la *Planche* XXX. N^o 9.

doit donc évidemment avoir été frappée vers le même tems que l'autre ; c'est-à-dire depuis la XI^e Olympiade, & avant la bataille de Sagra, car après cet événement Siris cessa d'être dominée par Crotone.

Avant de livrer la bataille de Sagra, les Locriens allèrent implorer le secours des Spartiates, qui ne purent leur en donner parce qu'ils étoient occupés d'une guerre étrangère : (165) cette guerre allumée dans le même tems que celle des Locriens, dont le commencement ou l'origine étoit de la XI^e. Olympiade, ne peut être que la première des deux guerres Messéniaques célèbres dans l'histoire de la Grèce, & que l'on fait assurément avoir été terminée dans la XIV^e. Ainsi la bataille de Sagra, ayant été livrée dans le tems que les Spartiates étoient occupés dans la Messénie doit être au plutard de la seconde année de la XIV^e Olympiade, ou de l'an 723 avant notre Ere : & puisque les médailles qui constatent l'alliance de Crotone & de Sybaris, & la domination de Crotone sur Siris, sont antérieures à la date de la bataille de Sagra, & postérieures à celle de la fondation de Crotone, elles doivent donc avoir précédé d'au moins une année la fin de la guerre Messéniaque, & suivi d'au moins autant de tems la fondation de Crotone ; ainsi elles ont du être frappées entre l'an 723 & l'an 736 avant notre Ere.

Des inscriptions précieuses, dont on a parlé dans le chapitre précédent, (166) publiées par l'Académie Royale des

(165) Voyez la note 148 de ce Chapitre.

(166) Voyez le précédent Chapitre.

inscriptions, & déterrées dans la Messénie même par Mr. l'Abbé Fourmont, doivent avoir été écrites au même tems où se donna la bataille de Sagra, où se fit la guerre Messéniaque, & où l'on frapa les deux médailles de Crotone & de Siris rapportées ici : ces inscriptions sont avec le *Sigma* C, c'est le même que le *Sigma* quarré \square employé sur ces deux médailles : cette circonstance marquant une identité des tems de l'écriture, jointe à tout ce que les auteurs nous fournissent relativement aux époques de ces médailles, achève de nous prouver qu'elles sont indubitablement antérieures à la XIV^e Olympiade ; ce sont les plus anciennes de toutes celles où se voit marquée l'alliance de deux peuples, & la domination d'une ville sur une autre. Aucune médaille de cette espece, ne paroît être antérieure à l'an 736 avant notre Ere.

L'usage des revers en *relief*, employés dans ces médailles de Crotone & de Siris, doit avoir commencé 723 ans au plutard avant notre Ere, il pourroit même être antérieur de 13 ans à cette époque, à laquelle le monoyage étoit parvenu à toute la perfection mécanique qu'il eut chez les Grecs, car ce fut alors que l'on eut des monnoies complètes avec la face & le revers entiers gravés de relief.

La plupart des médailles de Crotone avec des revers formés par des figures *incuses*, paroît avoir été frappée depuis l'arrivée de Myscellus à Crotone, jusqu'au tems où se forma l'alliance de cette ville avec Sybaris & Métaponte, c'est-à-dire
depuis

depuis la V^e jusqu'à la XI^e Olympiade : elles semblent donc *presque* toutes avoir été faites dans un espace de vingt quatre ans. Si l'on confidere que dès le moment où l'on entreprit d'imprimer des figures en *creux* au revers des médailles, il ne s'agissoit pour les rendre plus parfaites, que de graver en *creux* le coin qu'alors on gravoit en *relief*, c'est-à-dire de se servir pour les revers, d'un coin tout semblable à celui qu'on employoit pour la face, on verra que cette tentative si simple dut bientôt avoir lieu, & qu'effectivement la maniere de monoyer en creux dut subsister peu de tems ; nous avons montré précédemment qu'elle commença vers les premières Olympiades, en faisant voir ici que dès la XI^e Olympiade, on put avoir des médailles avec les revers en relief, nous montrons que cette méthode de travailler qui forme la cinquieme époque du monoyage ne subsista gueres que pendant 42 ans ; toutes les monnoies de cette espece frappées à Métaponte, à Caulonia, comme la *plupart* de celles de Sybaris & toutes celles de Crotone doivent être censées avoir été faites avant cette date, quoique quelques unes puissent lui être postérieures.

Les médailles nous apprennent que *Pæstum* porta le nom de *Pistulis* avant celui de *Posidonia* : les Sybarites qui la conquirent, après en avoir chassé les anciens habitans, (167) y envoye-

(167) Strab. lib. v. p. 251. Καὶ ἡ πόλις ἡ Ποσειδωνία, Παῖσος, ἐν μέσῳ τῷ κόλπῳ κειμένη. Συβαρίται μὲν οὖν ἐπὶ θαλάττῃ τείχος ἔθεντο, οἱ δ' οἰκισθέντες ἀνωτέρω μετέστησαν. Et urbi Posidonia Pæstum nomen est, in medio sinu sitæ. Murum Sybaritæ

y envoyèrent une colonie : avant cet événement *Pistulis* frapoit des médailles à deux revers, car on en trouve de deux especes

ritæ ad mare condiderunt : habitatores autem fursum commigraverunt. Quand les Lucaniens enleverent *Posidonia* aux Sybarites, elle prit le nom de *Pestum* qu'elle avoit au tems de Strabon, & qu'elle garde encore à présent : les Sybarites, en transportant sur les montagnes voisines les habitans de cette ancienne ville, lui donnerent le nom de *Posidonia* à la place de celui de *Pistulis*, qu'elle avoit auparavant : ~~il faut donc que~~ ce nom ayant été faites avant le tems où elle le perdit. Ces médailles étant avec des revers en relief, nous montrent que l'on en faisoit déjà de cette espece à *Pistulis* avant le tems où les Sybarites la conquirent. Cependant les plus anciennes médailles de *Posidonia* étant avec des revers à figure *incuse*, cela nous fait voir que cette maniere de les fabriquer subsista encore, après l'époque où l'on faisoit déjà des médailles avec la face & le revers en relief. On en trouve de frappées à Crotone, dans lesquelles une partie de la figure du revers est *incuse*, tandis que l'autre est de *relief*, telle est celle qu'on peut voir ici *Planche XXXIII. N° 3.* Son travail nous montre le passage d'une maniere à l'autre de fabriquer les monnoies ; ces deux manieres furent employées à-la-fois, & il paroît par les médailles de la grande Grèce que ses habitans conserverent encore quelque tems les revers à figures *incuses*, quoiqu'ils en fissent déjà avec des figures de *relief*, & qu'ils employèrent indifféremment les uns & les autres. Ainsi, quand j'ai dit que les médailles à revers avec des figures *incuses*, doivent toutes être censées avoir été faites entre la V^e & la XI^e Olympiade, cela ne doit se prendre que relativement aux époques du monoyage, cette méthode de fabriquer appartenant à la V^e. de ces époques ; ce qui n'empêcha pas qu'elle ne fut encore en usage dans l'époque suivante : mais elle n'y étoit pas seule employée, comme elle le fut dans celle qui la précéda. Il semble par les revers à figures *incuses* des médailles de *Posidonia*, que cette ville fut prise par les Sybaritains, vers les tems où ligüés avec les Crotoniates & les Métapontains, ils entreprirent de chasser les Grecs de l'Italie. C'est-à-dire vers la XI^e Olympiade, ou peu après. Restés en possession du territoire de cette ville, comme les Crotoniates resterent en possession du territoire de Syris, ils s'établirent à *Posidonia*, après en avoir transporté ailleurs

especes différentes en argent. Ces médailles ne pouvant être antérieures à la XI^e Olympiade, nous montrent qu'alors même cette ville n'étoit pas sujette à Sybaris, puisqu'elle conservoit encore son nom primitif. Mais comme elle le perdit dans le tems de la guerre qui suivit l'alliance des Crotoniates & des Sybarites, les médailles à deux revers doivent avoir été frappées vers les mêmes tems que celles de Crotone & de Siris monoyées de la même façon : cependant les médailles de *Posidonia* assurément postérieures à celles-ci, sont avec le revers à figures *incuses*, d'où nous voyons que les Sybarites de qui sont ces médailles, garderent encore pendant assez long-tems la maniere vicieuse de monoyer qu'ils avoient eu d'abord : c'est ainsi que nous voyons par les écrits de Benedetto Cellini, sur le monoyage, que quoiqu'on se servit depuis long-tems du balancier pour fraper les monnoies, quoiqu'on reconnut qu'il étoit plus commode que le marteau, on ne laissoit cependant pas d'employer encore en Italie l'usage de cet instrument, que l'habitude faisoit préférer à la méthode la plus sùre & la plus aisée.

les habitans comme on le voit par ce que dit Strabon, au lieu que les Crotoniates paroissent avoir détruit Siris, qui dans la suite fut rebâtie sous le nom d'Héraclée. Ainsi quand on lit le nom de Siris sur les médailles de Crotone, cela même montre que cette ville existoit encore peu après être tombée sous le joug des Crotoniates, qui la renverserent bientôt après, rien ne montre mieux la grande antiquité de ces médailles, & celle des revers avec des figures en relief ; car il est certain que Siris n'existoit plus dans la XIV^e Olympiade, pendant laquelle Crotone loin de conserver ses conquêtes, ne put se conserver elle même & vit ses habitans se dissiper.

Par ce qui vient d'être dit, il paroît qu'aumoins jusqu'à présent, c'est à Crotone qu'on peut attribuer l'usage des revers en relief : bientôt il passa jusqu'à Pistulis, & vû son voisinage & celui de la grande Grèce avec la Sicile, cet usage semble y avoir été transporté peu après sa naissance, ce que les monumens nous prouveront bientôt de la manière la plus satisfaisante.

La plupart des médailles de *Zancle*, nécessairement antérieures à la XXX^e Olympiade, où elle cessa de porter ce nom, sont avec le quarré à plusieurs divisions, marquées si superficiellement qu'elles ne purent être d'aucun usage au monoyage : leur centre est toujours occupé par des figures en relief, dont les unes représentent un coquillage, d'autres représentent une couronne, &c. &c. Ce sont de vrais revers ; dans lesquels on a seulement voulu conserver la mémoire d'un ancienne pratique de l'art : mais on ne laisse pas devoir très-clairement par leur moyen, que la connoissance de ces pratiques employées déjà dans la grande Grèce, s'étoit transmise en Sicile. Et quelques-unes de ces médailles de *Zancle*, peuvent même avoir été frappées quand on commença, d'en fabriquer avec des revers, à Crotone & ailleurs. Avec le nom de *Zancle*, la manière des revers de ses monnoies changea totalement vers la XXX^e Olympiade : nous avons la preuve de ce fait dans une médaille très-curieuse, (168) qui mérite bien d'être expliquée, car elle ne l'a jamais été.

(168) Voyez la *Planche XXII. du premier Volume de cet ouvrage*, N^o 1.

A la fin de la seconde guerre de Messénie, la plupart des Messéniens chassés de leur pays par les Spartiates, se réfugièrent en Italie, chez Anaxilaus tyran de Rhégium, qui les aida à s'emparer de *Zancle* : ils lui donnerent alors le nom de *Messine*, (169) qu'elle porte encore maintenant. Le *Muffle de lion*, dans la forme où il est presque toujours empreint sur les médailles de Rhégium, & qui ne se voit jamais sur celles de Messine, ne s'observe que dans la seule médaille dont il s'agit ici ; elle porte à son revers la figure du Jupiter *Ithomate*, avec le nom des Messéniens, chez qui ce Dieu avoit un temple fameux sur le mont *Ithome* ; (170) sous le *Muffle de lion*, symbole de Rhégium, on a représenté un *Lievre* courant : cet animal, très-abondant encore aujourd'hui dans le territoire de Messine, est ordinairement représenté sur ses anciennes monnoies, parce qu'il fut aussi l'un de ses symboles : son alliance avec celui de Rhégium, montre celle qui subsistoit entre les peuples de ces deux villes quand on frapa la monnoie qui réunit ces deux symboles. La forme des lettres de sa légende, se combine avec son empreinte pour déterminer le tems où elle fut faite, & par conséquent celui de l'alliance qu'elle indique. Cette légende est écrite NOINA□□AM au lieu de ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ, comme dans toutes les autres médailles de cette ville : lorsque les Messéniens vinrent à *Zancle*, après avoir été chassés de leur pays, les anciennes inscrip-

(169) Pausanias. lib. iv. cap. xxiii.

(170) Pausanias. lib. iv. cap. iv.

tions des Rois de Sparte découvertes de nos jours en Messénie, y existoient déjà, puisqu'il est prouvé qu'elles furent faites dans les deux guerres, dont la dernière fut la cause de l'exil des Messéniens & de leur passage en Sicile. L'*Oméga* employé dans ces inscriptions, est remplacé dans la légende de la médaille par l'*Omicron* : cela montre que la valeur de cette lettre n'étoit pas encore bien déterminée quand on écrivit cette légende, elle doit par conséquent, comme toutes celles qui employent la même lettre, être antérieure au tems où l'on s'accorda à faire cette lettre longue, au lieu qu'ici elle est brève ; les médailles où on la voit doivent donc être censées des premiers tems de la colonie Messénienne : parmi ces médailles, celles-ci est la seule où se voyent les deux *Sigma* de figure quarrée \square . On peut prouver par les monnoies de Crotoné & de Siris, faites au tems où l'on grava les inscriptions retrouvées dans la Messénie, que cette forme de lettres étoit celle dont se servoient les Messéniens, dans le tems qu'ils vinrent s'établir à Zancle : & comme cette forme ne se retrouve sur aucune autre médaille de la même ville, on ne peut douter qu'elle n'y soit venue de la Messénie, avec ceux qui lui firent changer de nom. L'alliance marquée par les symboles de Rhégium & de Messine, est donc ici déterminée au tems de l'arrivée des Messéniens à Zancle : c'est celle qui se forma entre Anaxilaus tyran de Rhégium, & le peuple par l'ordre duquel cette monnoie fut frappée ; ainsi la médaille qui réunit ces caractères, doit être aussi ancienne
que

que le nom de Messine même, & fut ou la première, ou du moins l'une des premières qui furent frappées par les nouveaux habitans de cette ville, dont l'établissement fixé à la XXX^e Olympiade, détermine le tems où fut faite cette médaille intéressante.

La manière dont est combinée la composition des figures symboliques de cette médaille, pour marquer l'alliance des habitans de Rhégium & de Messine, étant beaucoup plus composée que celle où l'on n'employoit que des noms de villes pour le même objet, nous montre combien, dès la XXX^e Olympiade, les artistes employés à graver les coins des monnoies, s'étoient exercés à leur donner une signification très-expressive; & comme l'expérience acquise sur cet objet, ne pouvoit être que le fruit du tems & de la réflexion, leur expérience prouvée par les monumens mêmes, constate que quand cette médaille fut faite, il y avoit déjà long-tems que l'on pratiquoit l'usage des revers: ainsi, alors on avoit une connoissance très-complète, de tout ce qui peut entrer dans la composition de toutes les parties d'une médaille.

La médaille de Siris frappée avec un revers, peu après la XI^e Olympiade, porte l'empreinte d'un Vase de très-belle forme, & d'une élégance remarquable. Cette sorte de vases étoit consacrée à Bacchus, ce qui est exprimé par la feuille de vigne empreinte sur celui-ci. Il nous en reste un très-grand nombre de cette espece, ils sont presque tous exécutés

en

en argile & décorés de peintures ; on en voit plusieurs dans le *Musæum Britannique* : (171) la beauté du trait de celui qui est représenté sur les anciennes médailles de Siris, nous assure que dès les premières Olympiades, la manière de tourner ces sortes de vases, fut portée à sa plus grande perfection, & l'on sent encore ici l'accord de tous les Arts, assurément très-avancés à cette époque, où les modernes ont établi comme un principe qu'il n'en existoit pas.

Les recherches précédentes, nous ayant conduit à la fin de la cinquième *Époque* du monoyage, terminée au tems où l'on frappa des monnoies avec des revers en relief, environ 163 ans après Phidon d'Argos, nous ont appris, ce que nous devons penser des tems où les auteurs placent souvent la fondation des colonies anciennes, & nous ont mis à portée de suivre l'histoire du Monoyage & de connoître par son moyen, celle de la Gravure, en rappelant les différens âges où elle fut employée au travail des médailles que nous pouvons rassembler. La liaison de la Gravure avec tous les Arts dont le dessin est le fondement, rend son histoire d'autant plus intéressante, qu'elle est le seul moyen que nous puissions avoir pour connoître celle de la Peinture & de la Sculpture des anciens, & pour juger, non seulement des tems où furent faits les ouvrages qui nous en restent, mais, ce qui est encore plus important, des mo-

(171) Voyez le revers la médaille IX. *Planche XXX.*

tifs qui en ont réglé la composition, & dirigé le travail. L'intérêt qu'ont les Arts à la connoissance de cette histoire nous en a fait rechercher les époques ; par celles qui ont été déterminées jusqu'à présent, on a vû ce que fut la gravure des médailles depuis Phidon d'Argos jusqu'à l'an 736 avant notre Ere, on verra dans la suite quelle elle fut depuis la X^e Olympiade jusqu'au tems de Constantin.

Ainsi que les monnoies *Obéliscales* des Arabes, des Japonais & des Chinois se présentent encore à présent, de même les monnoies *Obéliscales, Quadrilateres & Poligonales*, des tems anciens de la Grèce se prenoient au poids : voilà pourquoi le mot *talent* signifia également, ou la piece de métal ou la *balance* qui servoit pour en constater la pesanteur : de là vint aussi, que souvent les poids des anciens marqués des mêmes *types* que leurs monnoies, furent confondus avec elles : tel est cette monnaie ou ce poids de plomb (172) trouvé dans l'Isle de Chio, des autres monnoies de laquelle il porte l'empreinte : (173) par la description qu'en a donné Mr. le Comte de Caylus, il paroît n'être marqué que d'un côté ; dans l'état où il se trouve maintenant, il pèse quatre onces six gros & demi poids de Paris : si l'on pouvoit être assuré de cette évaluation, elle seroit la valeur effective des deux mines, marquées dans l'épigraphie de ce monument ; mais

(172) Voyez la *Planche IX. du premier Volume de cet ouvrage*, N° 1.

(173) Comparez le N° 1. avec les médailles II & III. de la *Planche IX. du premier Volume.*

comme on ne peut connoître le déchet qu'il a pu effuyer, & par conséquent statuer quelque chose de précis sur ce fondement, il ne peut servir maintenant à faire connoître d'une manière précise le poids de deux mines, comme il le faisoit autrefois.

L'or & l'argent conserverent toujours le même titre dans les anciennes monnoies Grecques : mais comme l'usage du laminoir étoit inconnu, on étoit obligé de jeter les flans des monnoies dans des moules, & de les peser ensuite. Ces monnoies, en raison de cette opération, étant difficilement d'un poids réglé, leur empreinte ne faisoit qu'en constater le titre ; voilà pourquoi l'on trouve les différences qu'ont observées le Docteur Bernard & Haym, quand ils ont voulu déterminer les valeurs fixes des monnoies anciennes, d'après les médailles les mieux conservées qu'ils ont pu se procurer, & la diversité d'opinions qui se trouve dans tous les auteurs modernes sur l'évaluation des rapports de ces mêmes monnoies.

Le savant Monsieur de Peiresc, conseiller au parlement d'Aix, avoit conçu le projet de fixer toute incertitude sur la valeur attachée aux dénominations des anciennes monnoies, & de se servir à cet effet d'un vase qui existoit de son tems à Rome dans le palais Farnese. L'inscription de ce vase de bronze, dont on peut voir ici la forme, (174) montroit

(174) Voyez la *Planche XXXIV. de ce Volume.*

qu'il fut fait " suivant la mesure prise au *Capitole*, sous le
" VI^e Consulat de l'Empereur Vespasien, Titus César son
" fils, étant Consul pour la IV^e fois : le poids de la liqueur
" qu'il contenoit étoit de X livres."

IMPERATORE CÆSARE
VESPASIANO VI COSSVLE
TITO CÆSARE AVGVSTI FILIO III.
MENSVRÆ
EXACTÆ IN
CAPITOLIO
PONDO. X.

L'*Once* contenant huit *Drachmes*, (175) la *Drachme* faisant la centieme partie de la *Mine*, & celle-ci étant contenue soixante fois dans le *Talent*, (176) la connoissance précise de l'*Once* Romaine, détermineroit la valeur exacte du poids de la *Drachme*, qui en feroit la 8^e partie, de la *Mine* qui en contiendrait 800 parties, enfin du *Talent*, dans lequel seroient renfermées 48000 de ces parties de l'*Once*. (177)

Pour se procurer le poids de l'*Once*, contenue 120 fois dans le *Vase* du palais Farnese, Mr. de Peiresc fit exécuter

(175) Fanius, de *Pond. & Mensur.*

In libra pars est quæ Mensis in anno.

(176) Hieronym. in *Esichiel.* *Drachmæ octo unciam Romanam faciunt.* Le Poëte Fanius dit,

Uncia fit Drachmis bis quatuor.

(177) Demosth. in *Panathen.* Suid. in voce *Ταλαντον.*

un *Vase* tout pareil, mais étant mort avant de l'avoir reçu, il ne put faire l'expérience qu'il avoit si ingénieusement imaginée : Gassendi son ami la fit à sa place. Mais comme cette opération devenoit bien plus assurée, en la tentant sur le *Vase* même dont celui de Mr. de Peiresc n'étoit que la copie, l'Académie Royale des Sciences, connoissant l'utilité dont elle pouvoit être, chargea Mr. Azout, l'un de ses membres de la répéter à Rome. (178). Celui-ci s'étant servi de l'eau de la fontaine de *Trevi*, trouva que l'*Once*, indiquée par la 120^e partie de la liqueur contenue dans le *Vase* antique, équivaloit justement à celle dont les Romains se servent encore maintenant. Cette singulière exactitude, étant peut-être la plus grande présomption que l'on puisse avoir de la certitude du résultat d'une telle opération, on doit en conclure avec Mr. Azout, que l'*once* & la *livre* Romaine n'ont en rien changé depuis le Regne de Vespasien jusqu'à présent.

Cependant, on a prétendu que le *Vase* du palais Farnese, étant la mesure du *Congius*, dont la capacité, suivant Festus Pompeius, étoit de *dix livres* de Vin, (179) la pesanteur spécifique de cette liqueur étant moins grande que celle de l'Eau, & l'expérience n'ayant été faite par Mr. Azout qu'avec de l'eau, elle ne pouvoit indiquer avec précision le rapport exact de la livre ancienne des Romains, avec celle dont ils se servent aujourd'hui.

(178) Mémoires de l'*Academ. des Sciences*. T. VI.

(179) Fest. Pomp. in *Voc. Pond. publ.* CONGIUS decem pondo vini fiet.

Je répons à cela, que le Vin dont se servoient les Romains étant cuit, sa liqueur plus concentrée devenoit par-là même beaucoup plus pesante que celle du Vin dans son état naturel, & devoit par conséquent approcher d'avantage de la pesanteur de l'eau. Ce-ci n'est pas une simple conjecture mais un fait; car Fanius, dans son poëme des Poids & des Mesures Romaines, en reconnoissant que les eaux courantes des fleuves, celles des puits ou des sources qui n'ont pas de cours, sont de pesanteurs inégales, ainsi que les vins vieux ou nouveaux, du crû des plaines ou des collines, assure en même tems, que le poids de la livre se mesuroit également, ou par le *Vin* ou par *l'eau pure*: (180) cette expérience ayant été faite par les Romains, nous assure qu'ils se servoient de l'eau la plus pure, pour étalon du poids de leurs liqueurs, or l'eau la plus pure qu'ils connussent, c'étoit celle qu'ils appeloient *l'eau Vierge*; Agrippa la fit conduite à Rome sous le regne d'Auguste, c'est précisément celle dont s'est servi Mr. Azout, c'est celle de la fontaine de *Trevi*; cette circonstance, jointe à celle de l'équipondérance

(180) Fan. de Pond. & Mensur.

*Libræ ut memorant Bessum Sextarius addit
Seu puros pendas latices, seu dona Lyæi :
Hæc tamen assensu facili sunt credita nobis,
Namque nec errantes undis labentibus amnes,
Nec puteis latices, aut fonte perenni
Manantes par pondus habent : non denique Vina
Quæ campi aut colles nuperve aut arva tulere.*

de la livre indiquée par cet eau, & de la livre Romaine d'aujourd'hui, assure le résultat de l'expérience faite sur le *Congius* : en voici le produit.

				Mars.	Onces.	Gros.	Grains.
Le TALENT Attique	pesoit	poids	de Paris	—	85	- 0	- 7 - 66
La MINE	—	—	—	—	1	- 3	- 2 - 57½
La DRACHME	—	—	—	—	0	- 0	- 0 - 65⅜
L'OBOLE	—	—	—	—	0	- 0	- 0 - 10¼

				Livres.	Sols.	Deniers.
Et le TALENT à 50 ^{liv}	tournois	le Marc	valoit	4256	- 3	- 8 - ⅜
la MINE	—	—	—	70	- 18	- 8 - ⅝
la DRACHME	—	—	—	0	- 14	- 2 - ⅝
L'OBOLE	—	—	—	0	- 0	- 4 - ⅝

Nous emploierons dans la suite ce calcul, pour réduire à nos monnoies les prix dont les anciens payerent les monumens des Arts, & pour connoître l'estime qu'ils en faisoient : ainsi, quand Thucydide, contemporain de Péricles, fait dire à celui-ci dans une harangue aux Athéniens, qu'en se prévalant au besoin de l'or employé dans la statue de Minerve exécutée par Phidias, ils pouvoient en tirer 40 Talents, (181) cette somme, en negligant les fractions, équivaloit à 170240 livres de notre monnoie : le *Diadumene*, figure en bronze de Polyclète, représentoit un jeune homme enveloppant sa tête d'un *Diadème* : suivant Pline, il fut payé (182) 100 talents,

(181) Thucyd. lib. ii.

(182) Plin. lib. xxxiv. cap. viii. *Polycletus Sicyonius, Ageladis discipulus, Diadumenum*

lents, c'est plus de 425618 livres : enfin la moitié de cette somme, c'est-à-dire 50 talents, fut donnée par Apelles même pour quelques tableaux de Protogenes. (183) Nous pouvons par ce moyen comparer les prix que les anciens mirent aux productions des Arts avec ceux qu'y employent les modernes.

Si les monnoies des Grecs n'étoient pas uniformes pour le poids, elles l'étoient pour le titre, l'évaluation du talent & de ses parties en déterminoit la valeur : ainsi, la monnaie fut toujours pour eux une marchandise, comme elle l'est encore pour les Japonais, les Chinois, & pour d'autres peuples. La plupart des villes de la Grèce, décernoient la peine de mort contre ceux qui contrefaisoient, altéroient, ou diminueoient les monnoies : (184) il étoit même prohibé de les transporter d'Athènes, excepté pour l'achat des bleds ou d'autres denrées statuées par les Loix. (185) Par une conséquence de ces loix, les monnoies des peuples les plus voisins, n'avoient pas cours de l'un à l'autre :

dumenum fecit, molliter Juvenum, centum talentis nobilitatum. On voit que cette statue en bronze, étoit estimée d'un prix supérieur à celui de tout l'or qui entroît dans la statue de la Minerve du Parthénon d'Athènes. Mais la valeur de celle-ci passoit infiniment celle de l'or que Phidias y avoit employé.

(183) Plin. lib. xxxv. cap. x. *Percontantique, quantum licitaretur opera effecta, parvum nescio quid dixerat : (Protogenes) at ille, Apelles, quinquagenis talentis poposcit.*

(184) Demosth. *Leptin. & Timocrat.*

(185) Demosth. in *Locrit.*

c'est je crois la vraie cause pour laquelle presque toutes les villes de la Grèce eurent leur monoyage particulier. On peut trouver une preuve de ce-ci, dans le second des marbres de la collection d'Arondel publiée par Selden : il contient un traité d'alliance entre la ville de Smyrne & celle de Magnésie sur le Méandre : en accordant à celle-ci tous les droits de citoyens, Smyrne statue par un article spécial, que *sa monnaie sera tenue pour légitime chez les Magnésiens*, (186) c'est-à-dire qu'elle aura cours chez eux comme la leur même. Ainsi, avant ce traité passé vers l'an 240 avant notre Ere, les monnoies de ces deux villes, malgré leur grande proximité, n'avoient aucun cours de l'une à l'autre, & comme elle n'y étoient pas admises par la loi, on ne pouvoit les prendre qu'au poids & pour la valeur du métal. Ce qui se passoit à Smyrne & à Magnésie, nous montre ce qui se pratiquoit dans les villes Grecques, entre lesquelles il n'existoit pas de pareils traités, & l'on voit que le cours des monnoies étant arrêté par-tout, il devoit y avoir peu de commerce & de communication entre ces villes.

Ces observations peuvent servir à expliquer ce que signifient sur les médailles, les noms de deux villes réunis dans une même légende, comme dans celle des monnoies de *Cumes* en Campanie où se lit avec son nom celui de *Linternum* :

(186) Marm. Oxon. p. 20. ΔΕΧΕΣΘΩΣΑΝ ΔΕ ΚΑΙ ΕΜ ΜΑΓΝΗΣΙΑ ΤΟ ΝΟΜΙΣΜΑ ΤΟ ΤΗΣ ΠΟΛΕΩΣ ΕΝΝΟΜΟΝ. *Admittunto etiam Magnesi, Numisma civitatis ut legitimum.*

cette

cette réunion de noms indique un traité entre ces villes, pareil à celui qui existoit entre celles de Smyrne & de Magnésie, en vertu duquel leurs monnoies devenoient communes. Le mot *Omonoia* par lequel on exprimoit l'union de deux villes, ne suppose peut-être pas toujours cette communauté de choses, mais simplement une alliance particulière d'amitié & de bienveillance.

Les noms de deux villes, placés à l'opposé l'un de l'autre sur la face & le revers d'une médaille, comme dans celle où se voient les noms de Crotone & de Siris, (187) ou de Pandosie, (188) montrent la domination de la première de ces villes sur les deux autres : domination, en vertu de laquelle ses monnoies avoient cours à Siris, & à Pandosie au taux où elles étoient à Crotone même, sans que ce droit fut réciproque, ce qui est exprimé par la différence des légendes de ces médailles, avec celles qui marquent la communauté des loix.

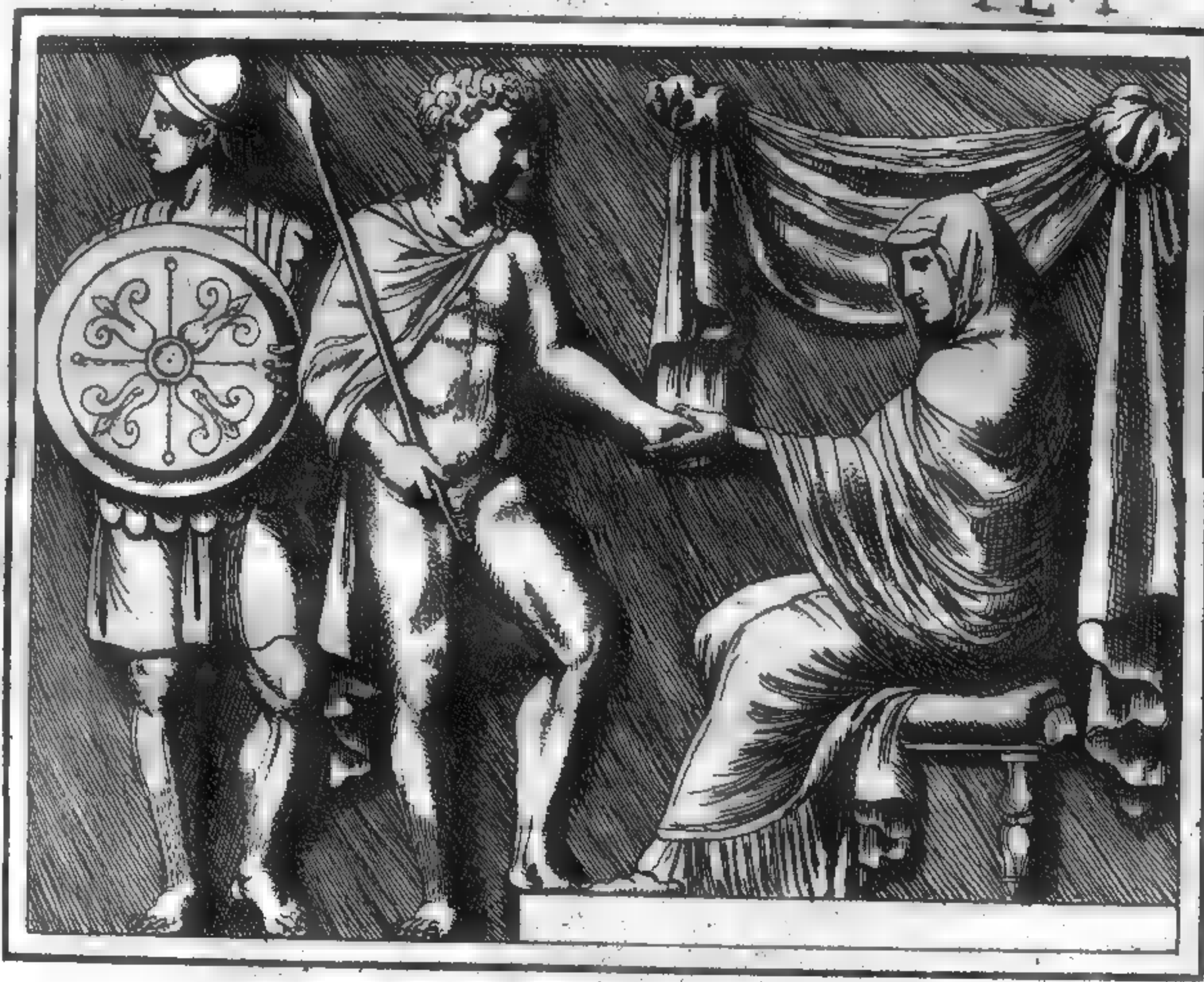
Les monnoies des villes sur lesquelles on trouve les noms & l'effigie des princes qui n'y dominèrent jamais, ne marquent ni la dépendance, ni même la communauté des monnoies de ces villes & de ces princes, mais seulement l'amitié contractée entr'elles & eux, & quelquefois la protection passagère qu'elles en recevoient, où les bienfaits qu'elles reconnoissoient leur devoir : telles sont les médailles frappées par les Corinthiens, les Athéniens & d'autres peuples, avec

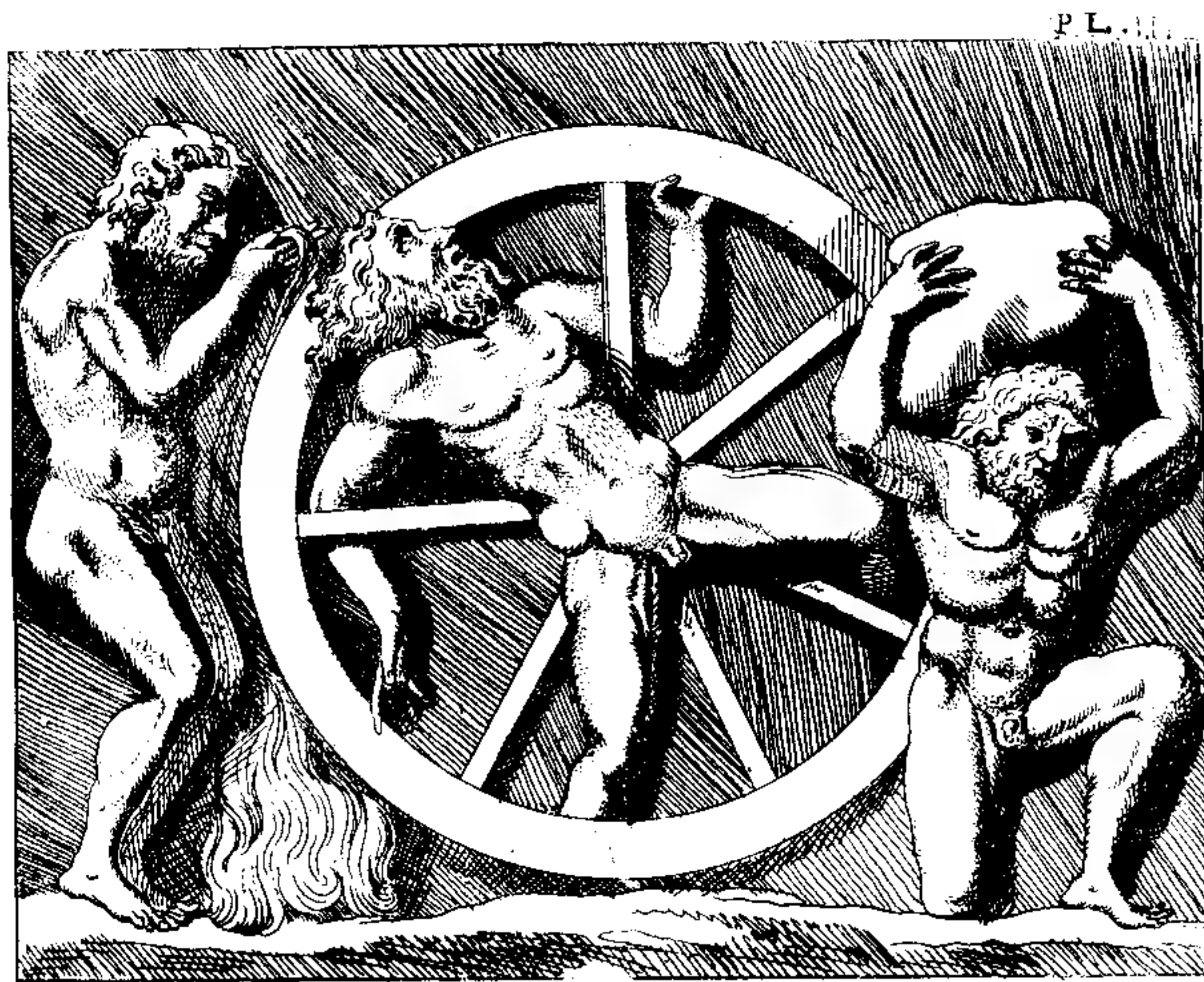
(187) Voyez la *Planche XXX. N° 10.*

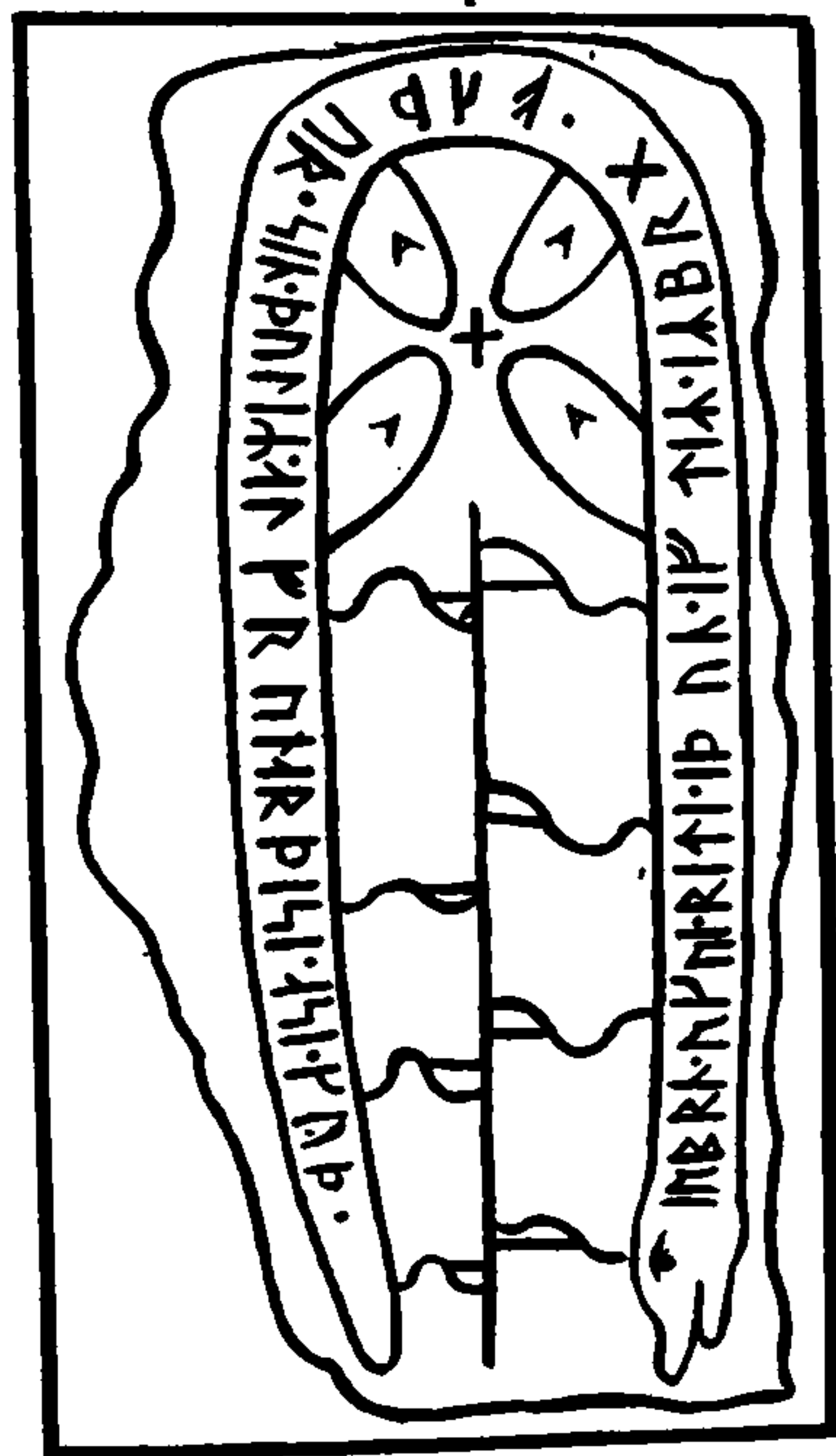
(188) Voyez la *Planche II. du premier Volume. N° 4.*

le nom & la figure d'Alexandre ou de quelques-uns de ses successeurs : elles étoient comme les statues érigées dans les villes libres à l'honneur de différens princes ; on frapoit ces médailles, comme on en frappe encore aujourd'hui, pour conserver la mémoire de quelques hommes illustres, ou de quelques faits remarquables ; elles semblent pourtant en quelques occasions, avoir eu chez les anciens un cours momentané, quoique souvent elles ne portent pas les noms des peuples qui les fabriquerent, & qui se contenterent d'y faire empreindre leurs symboles ou les monogrames de leurs noms, ou simplement les têtes des princes, dont ils voulurent honorer la mémoire ; tels sont les médaillons & les médailles de la Reine Philistide, dont l'histoire se trouvera dans le troisieme Volume de cet ouvrage.

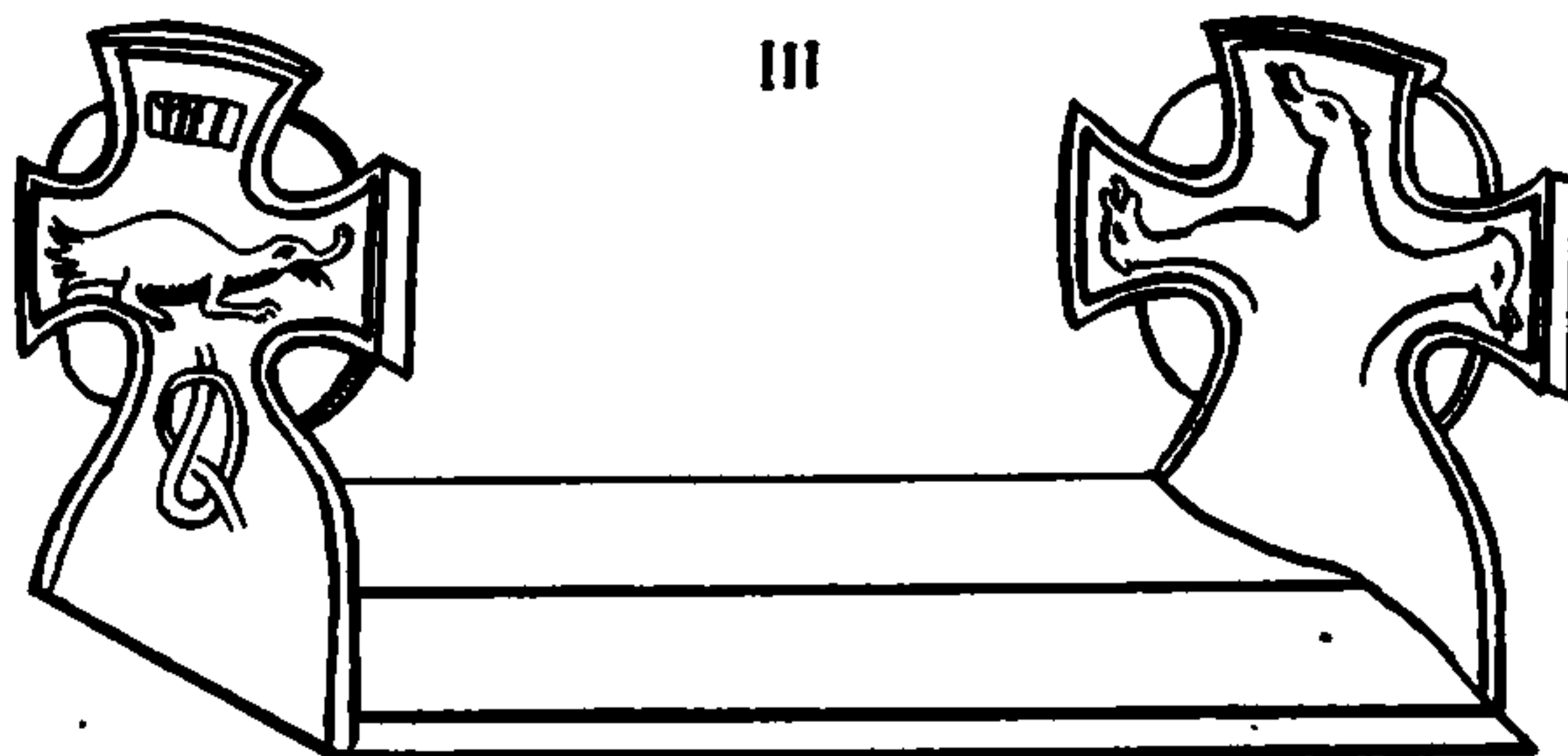
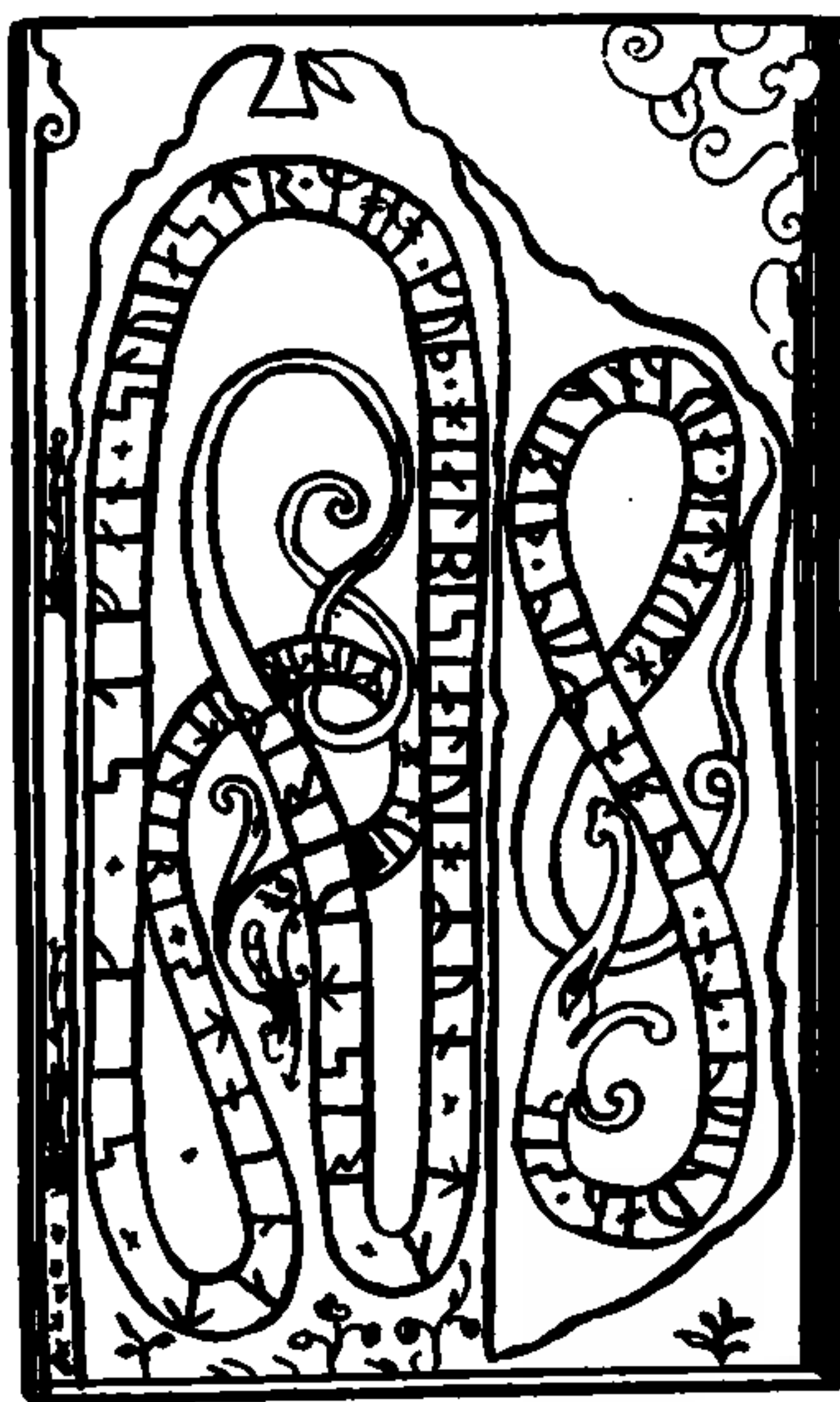
PL. I



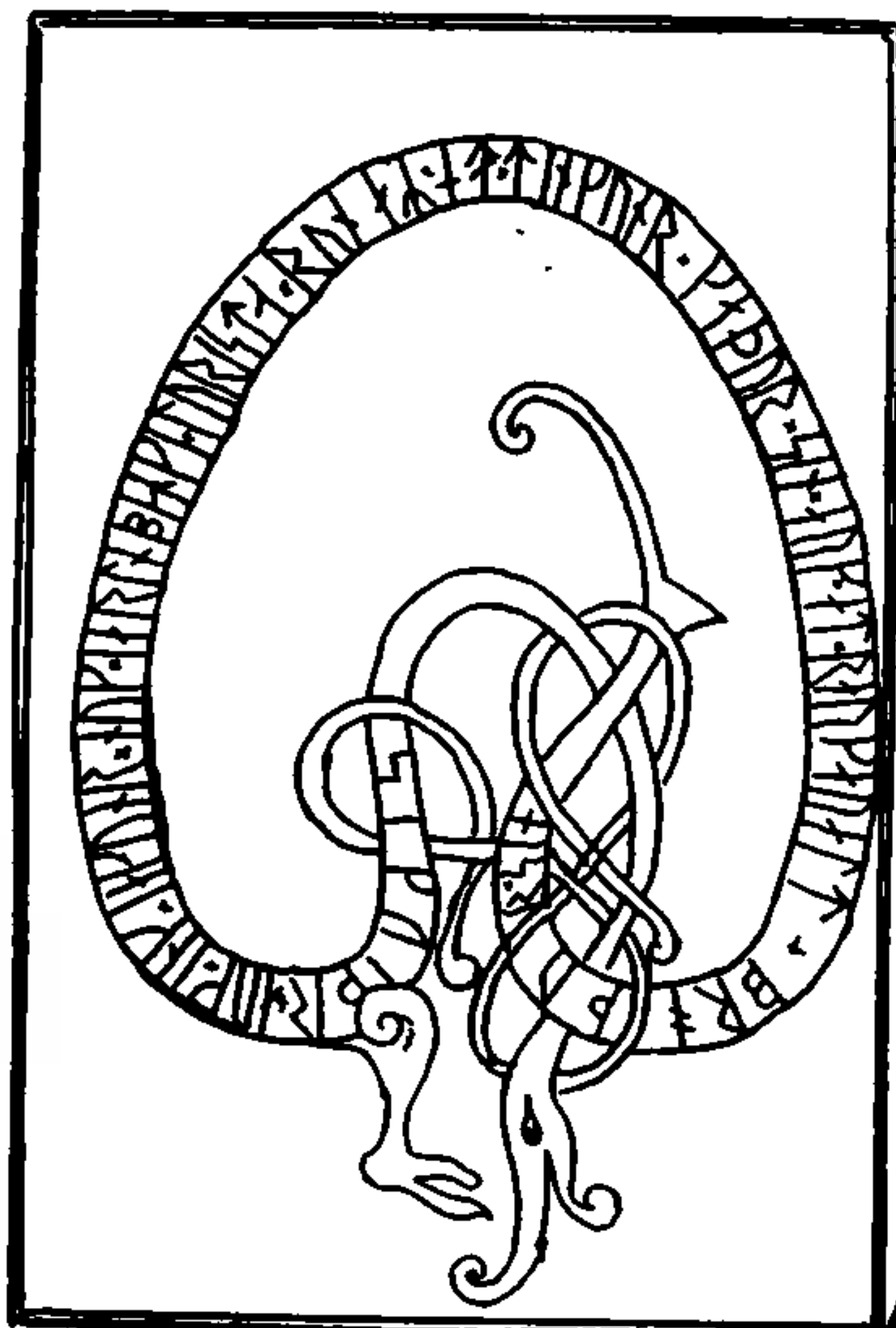




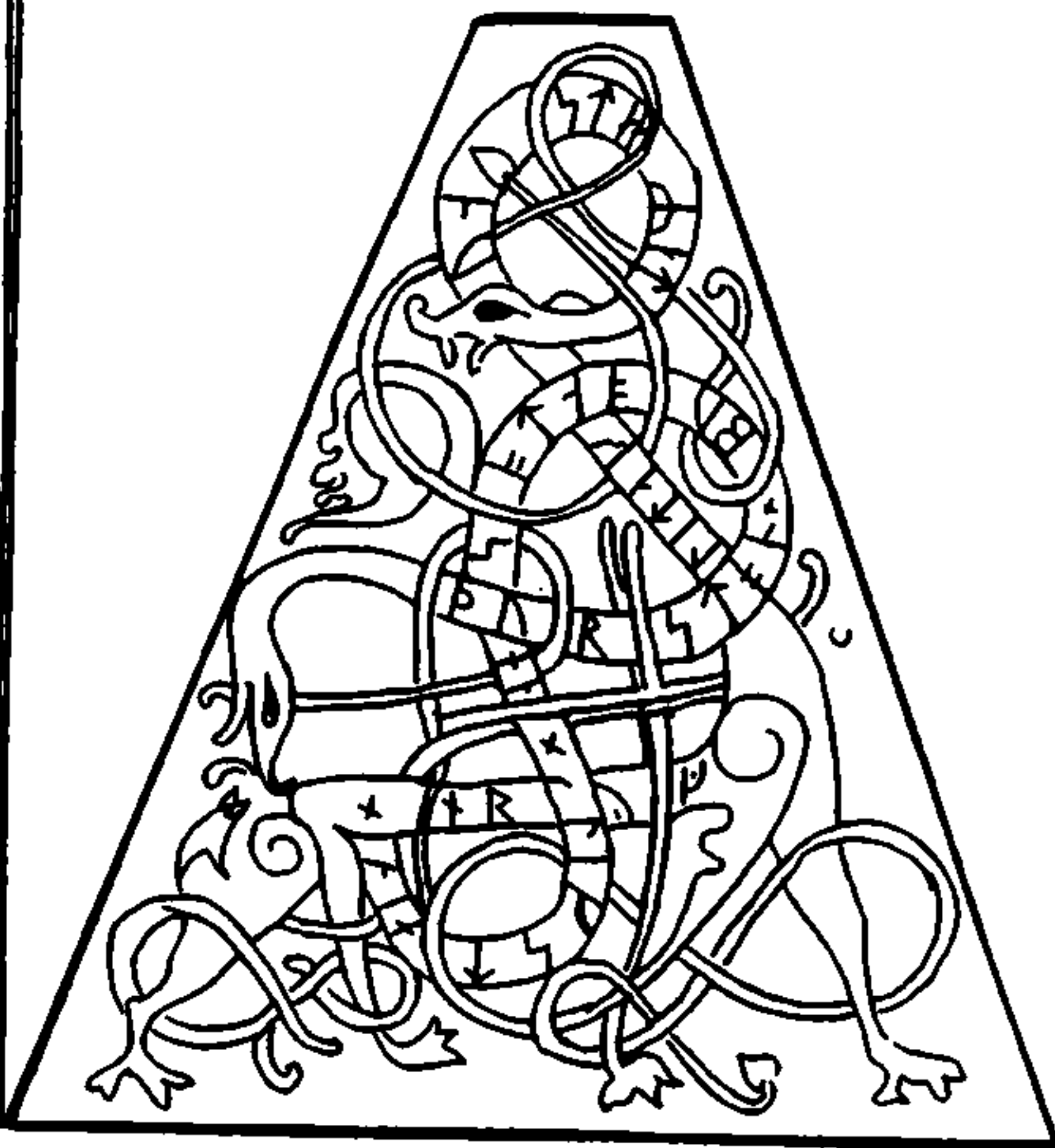
111



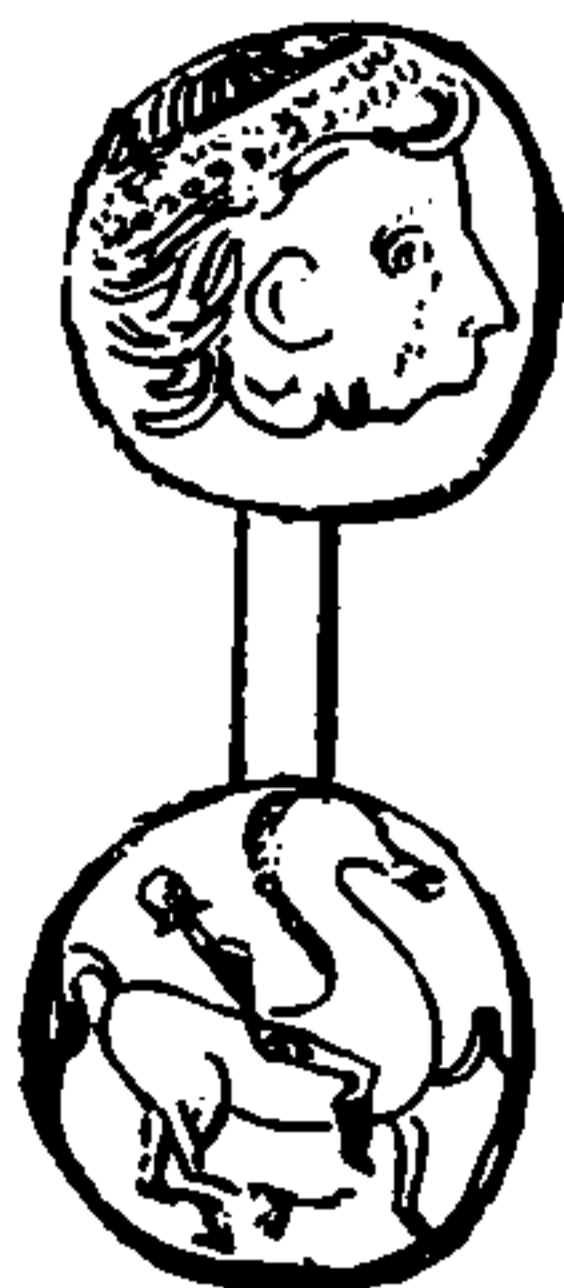
I



II



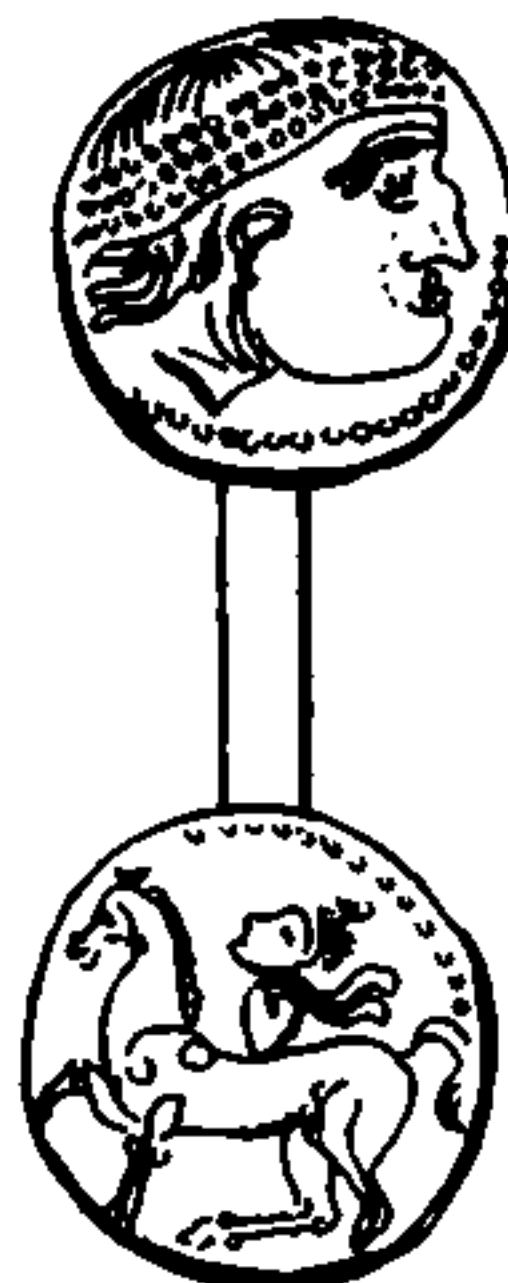
IV

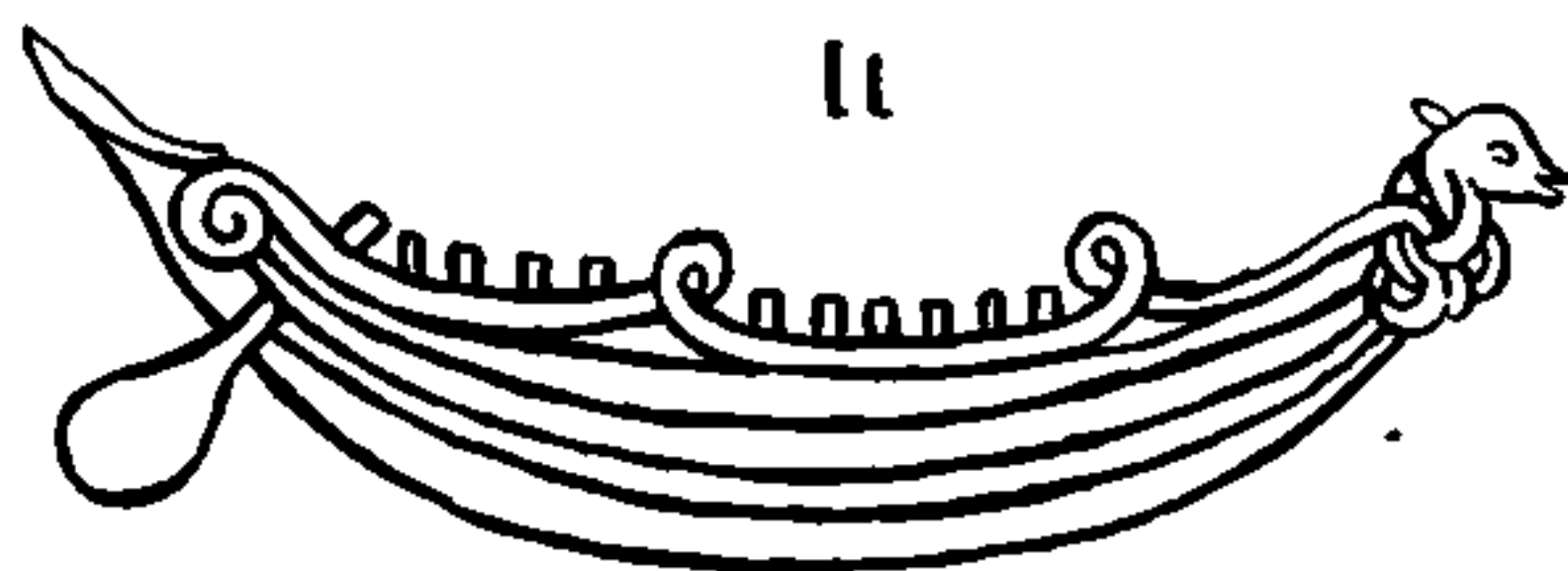
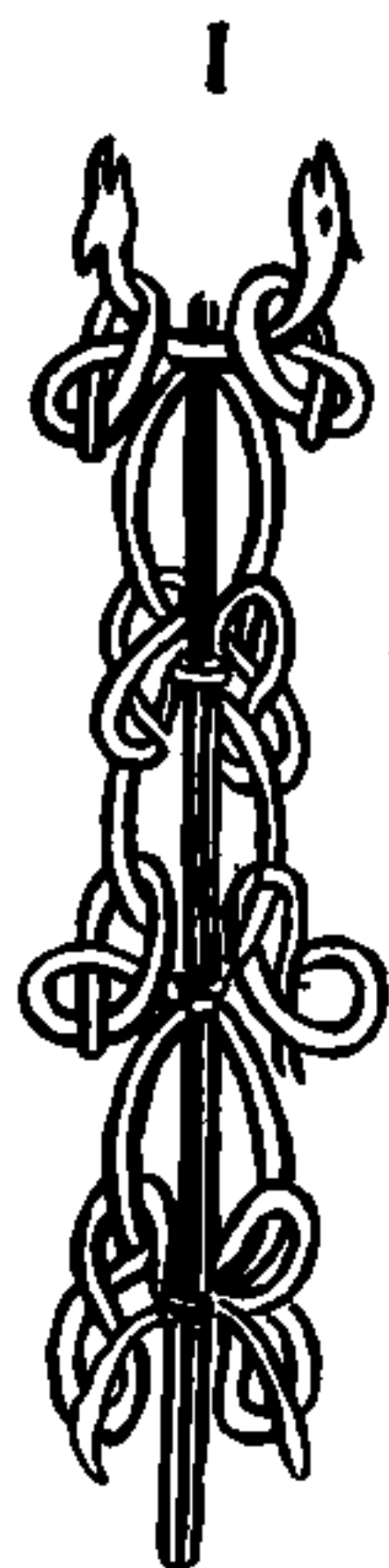


III

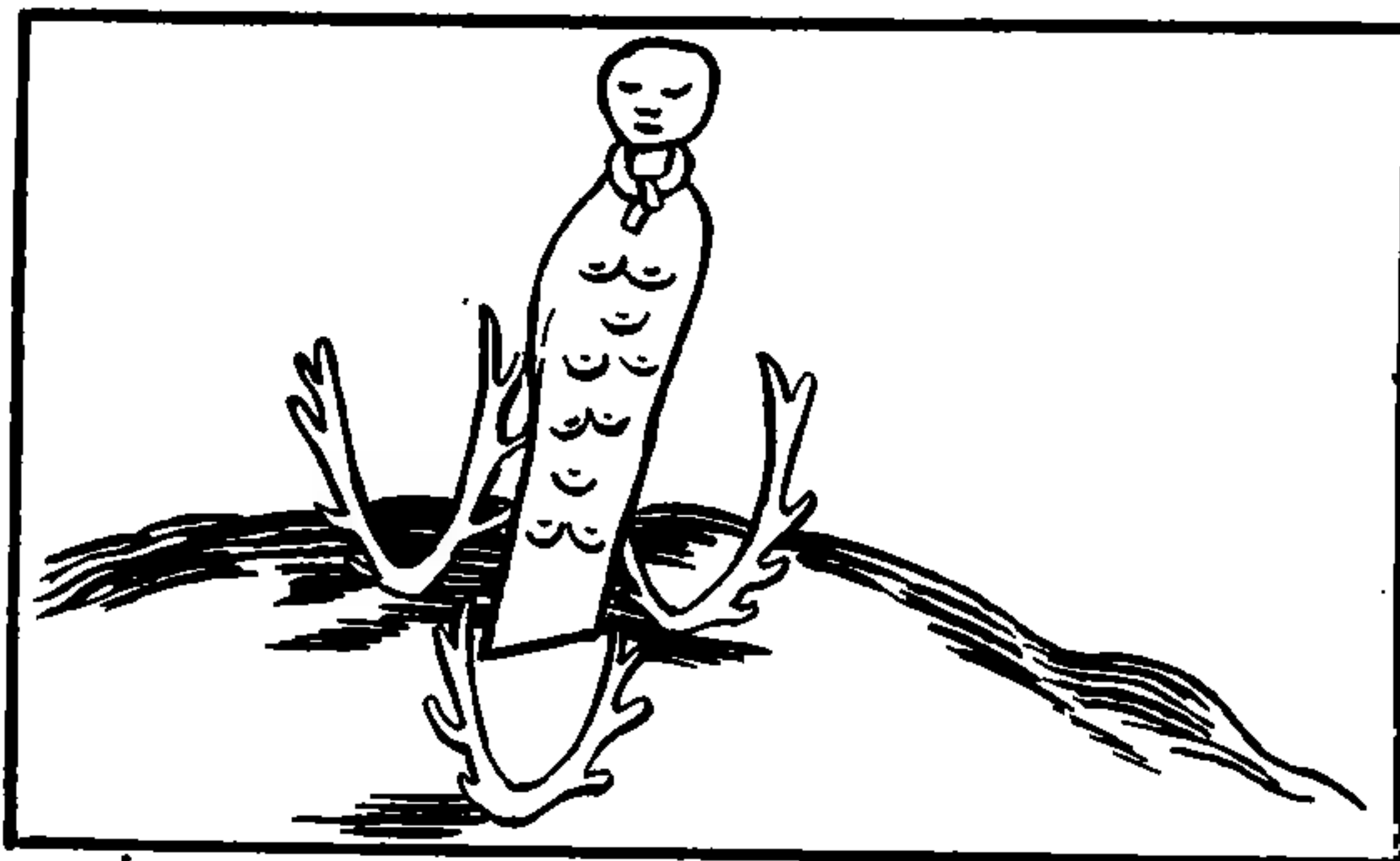


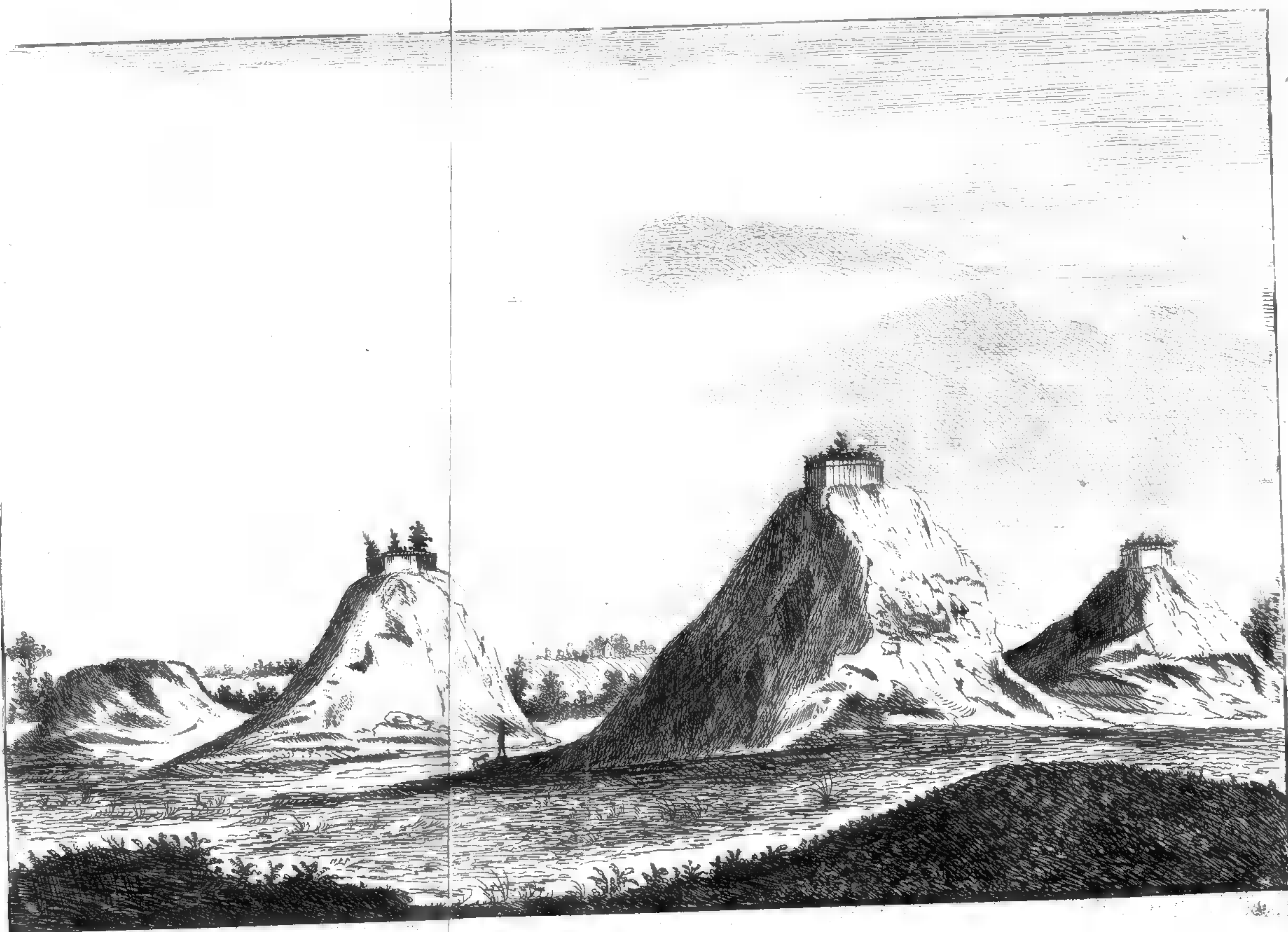
V

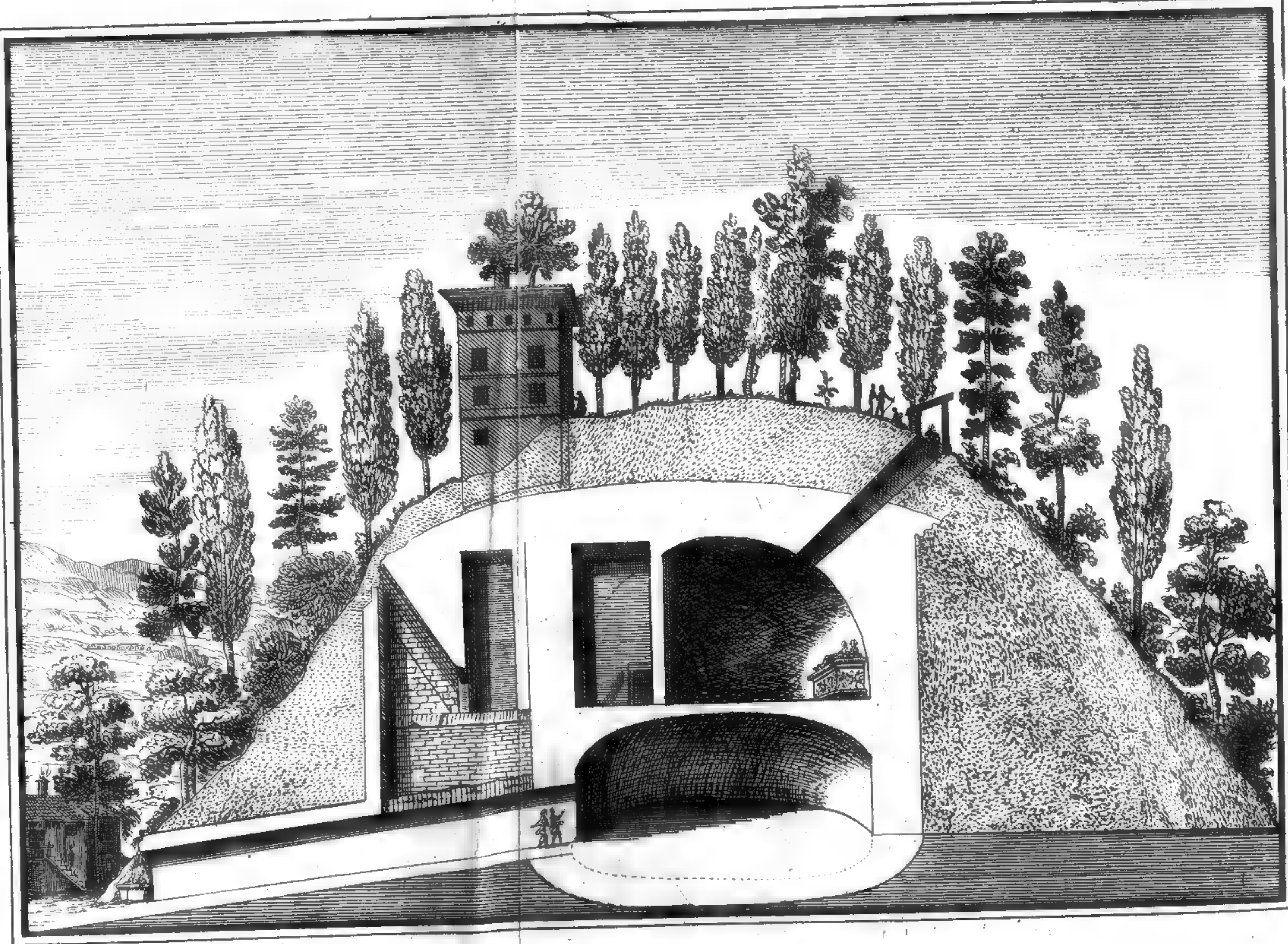


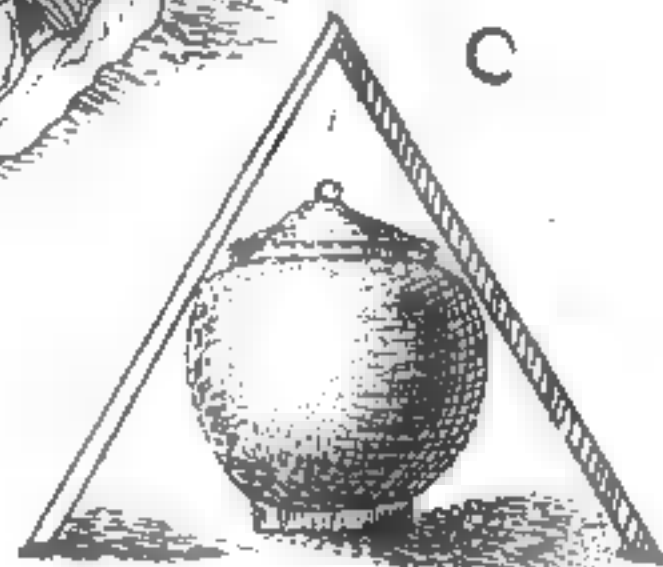
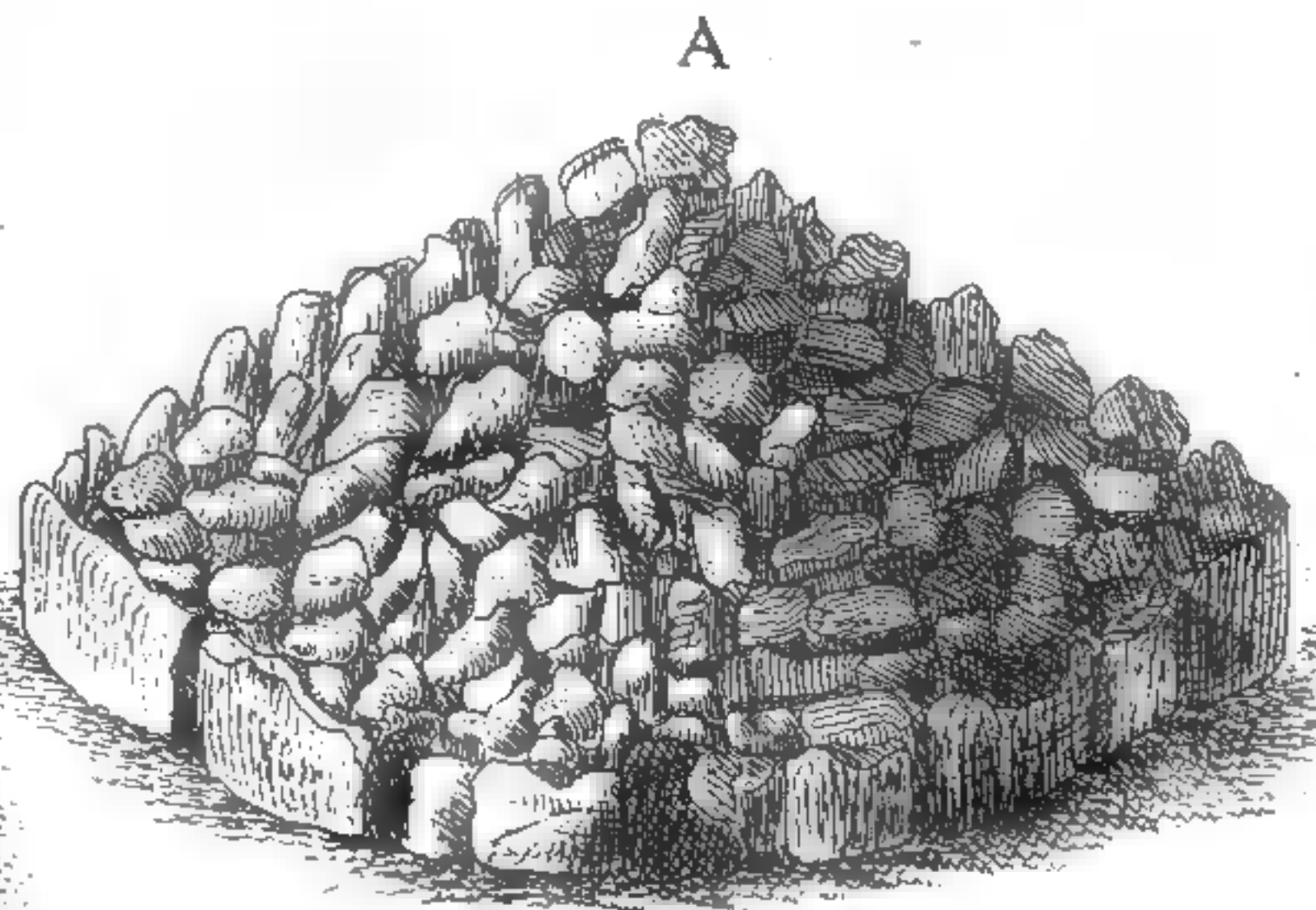
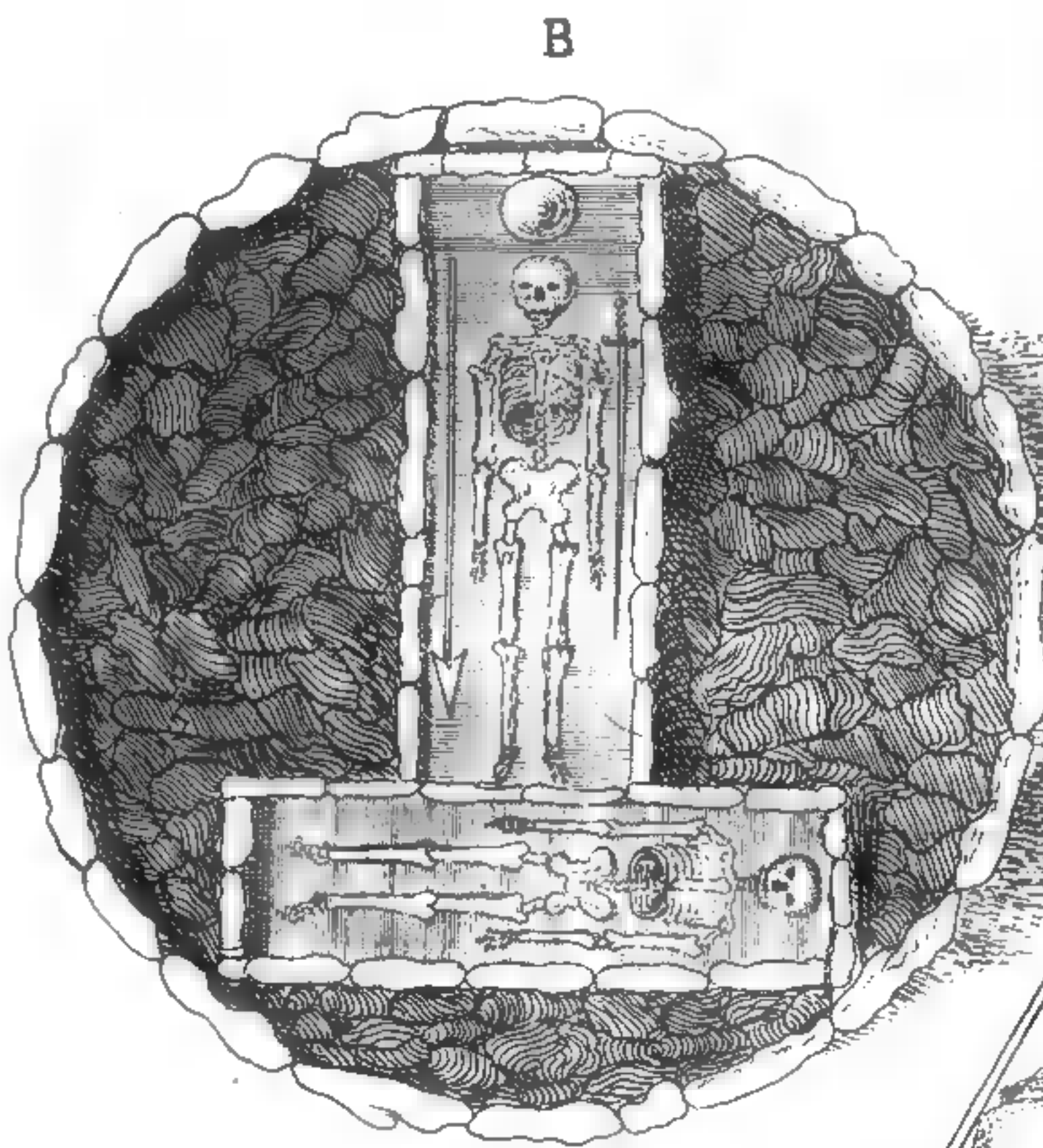


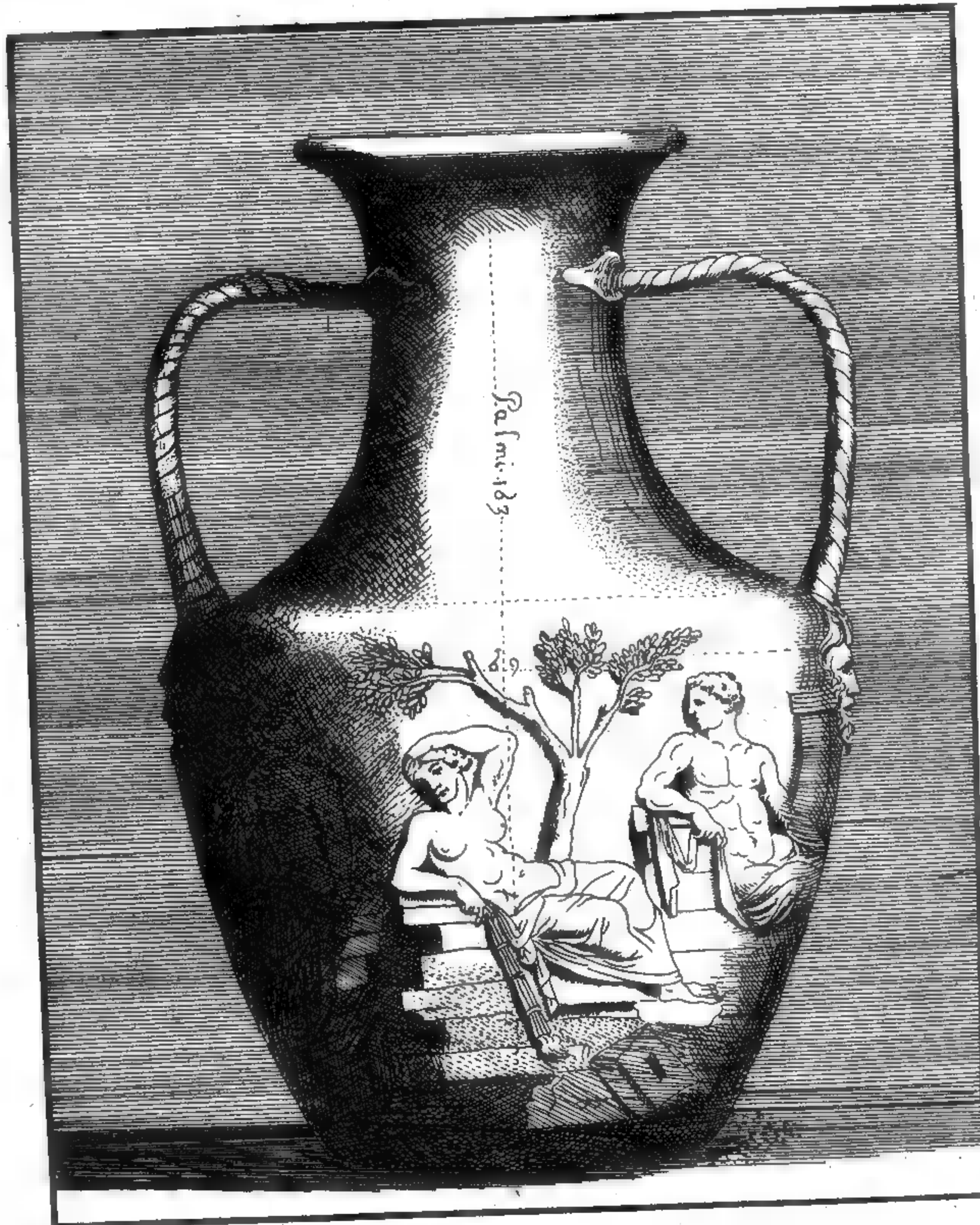
III





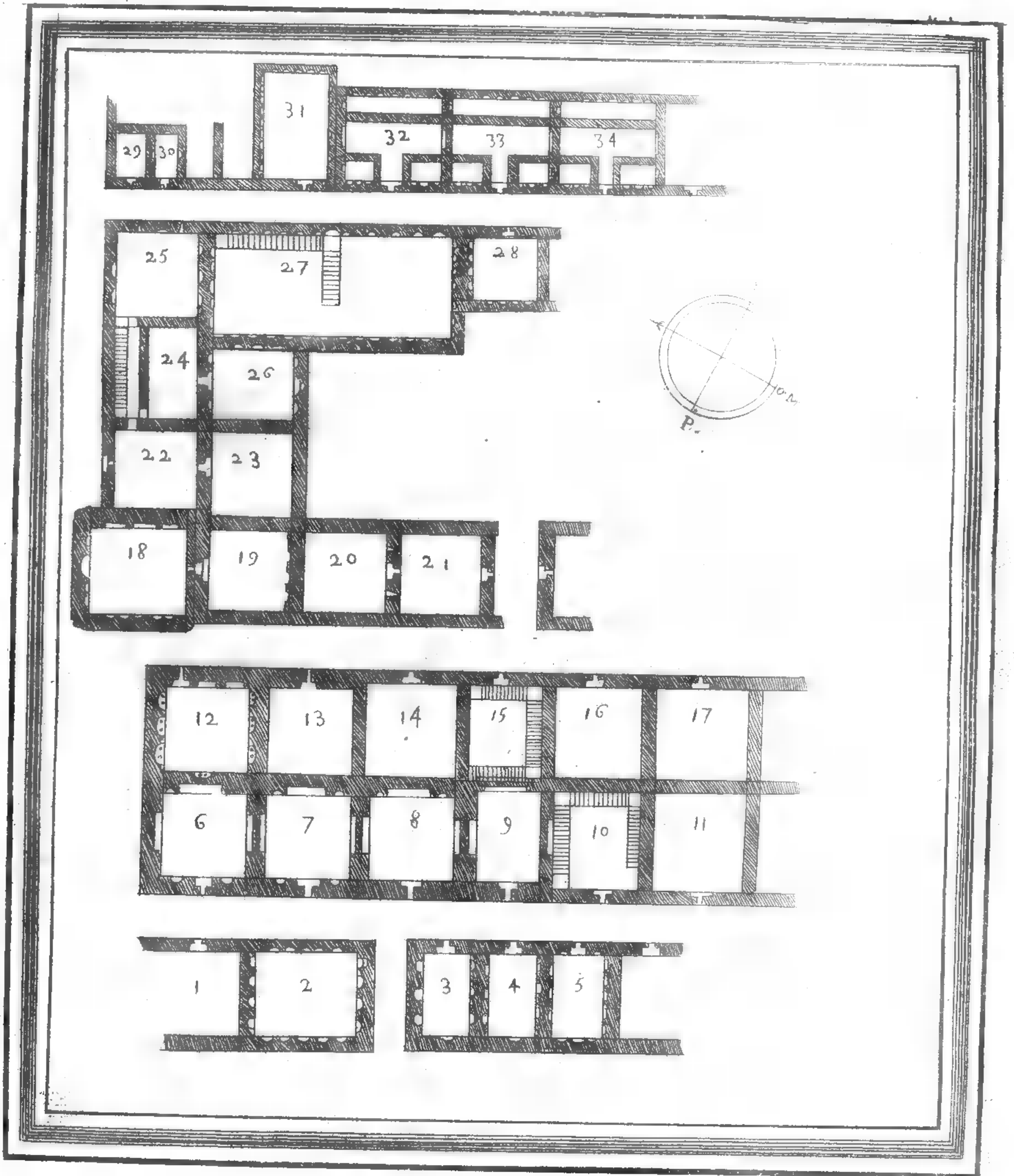


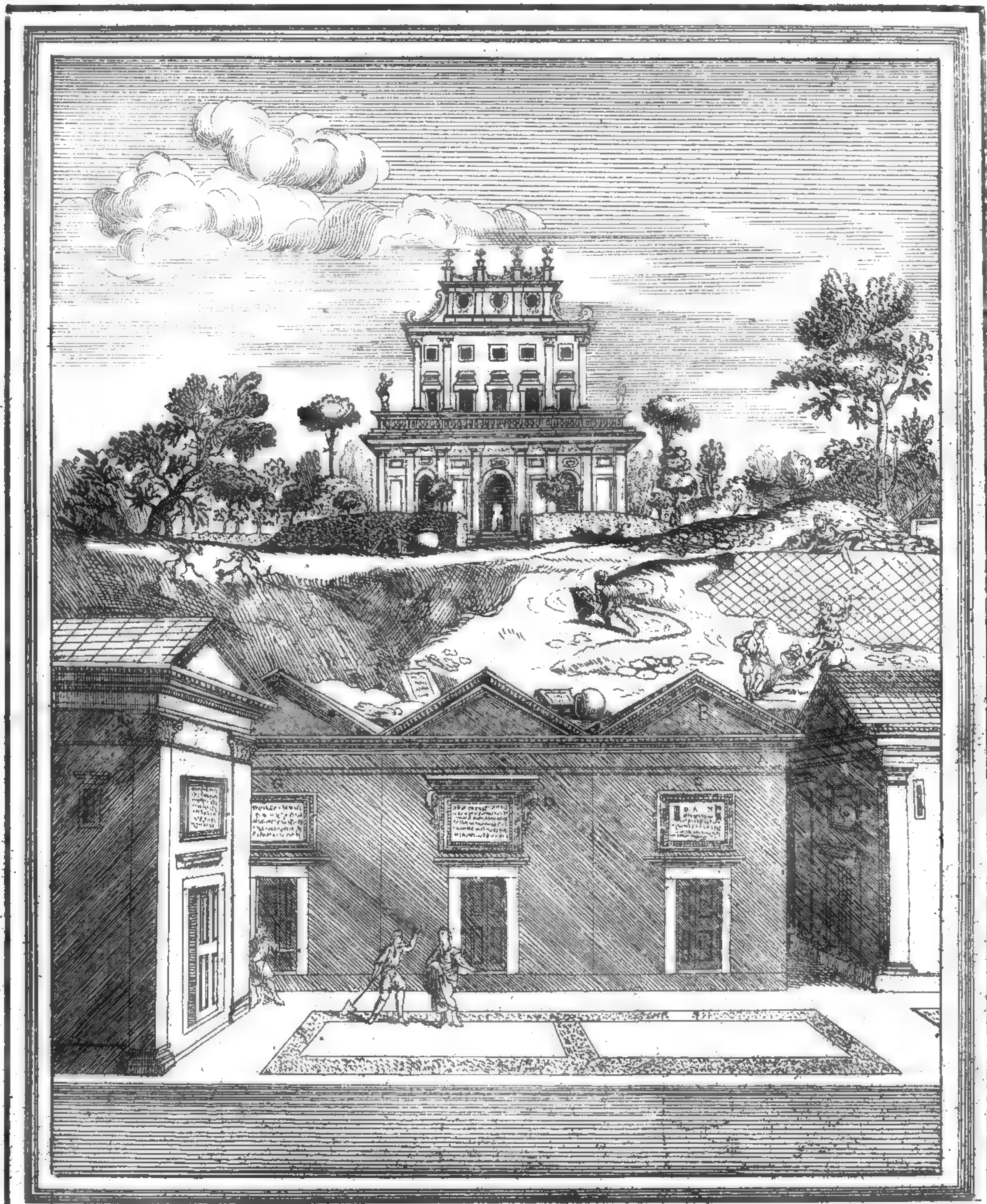


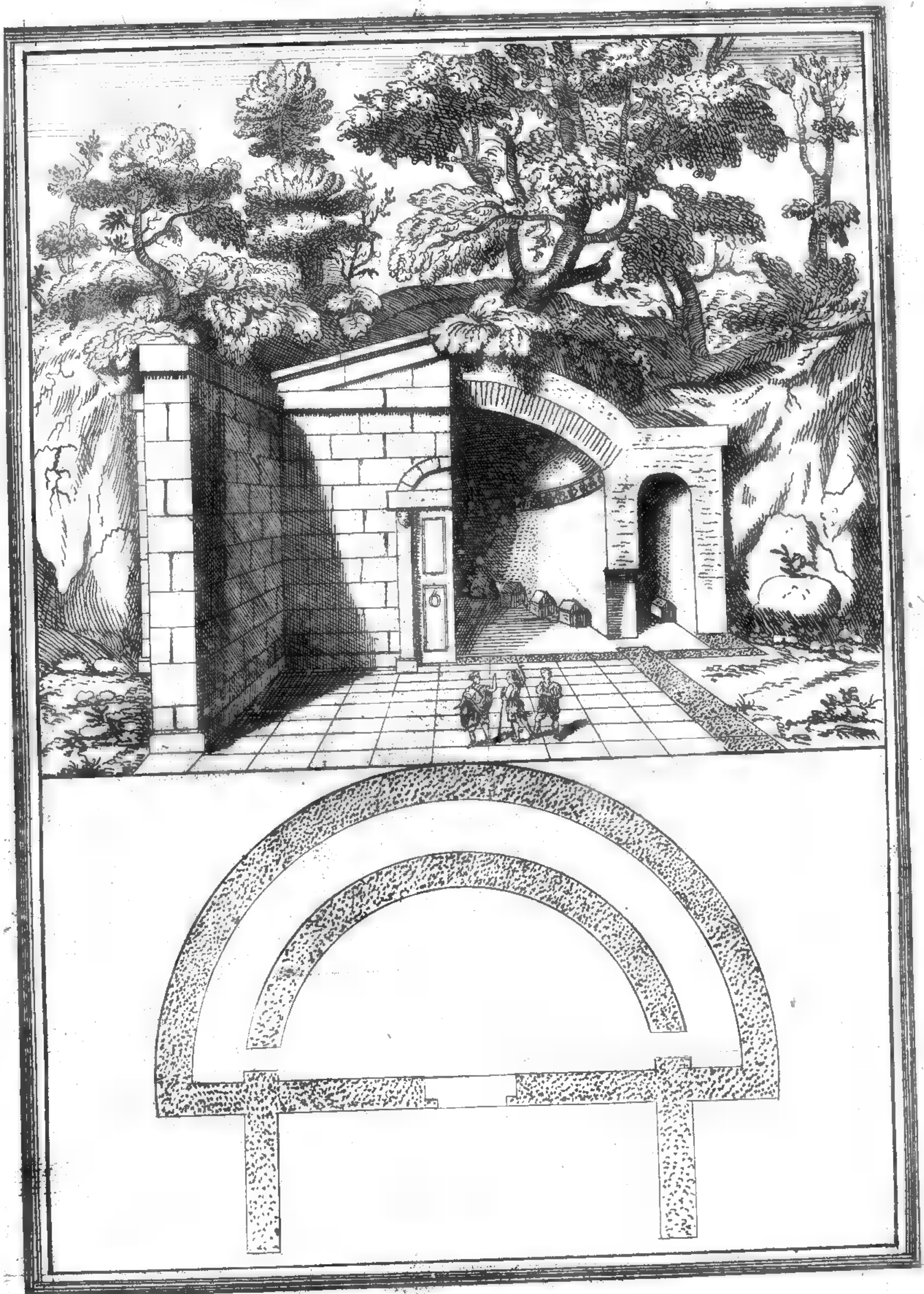


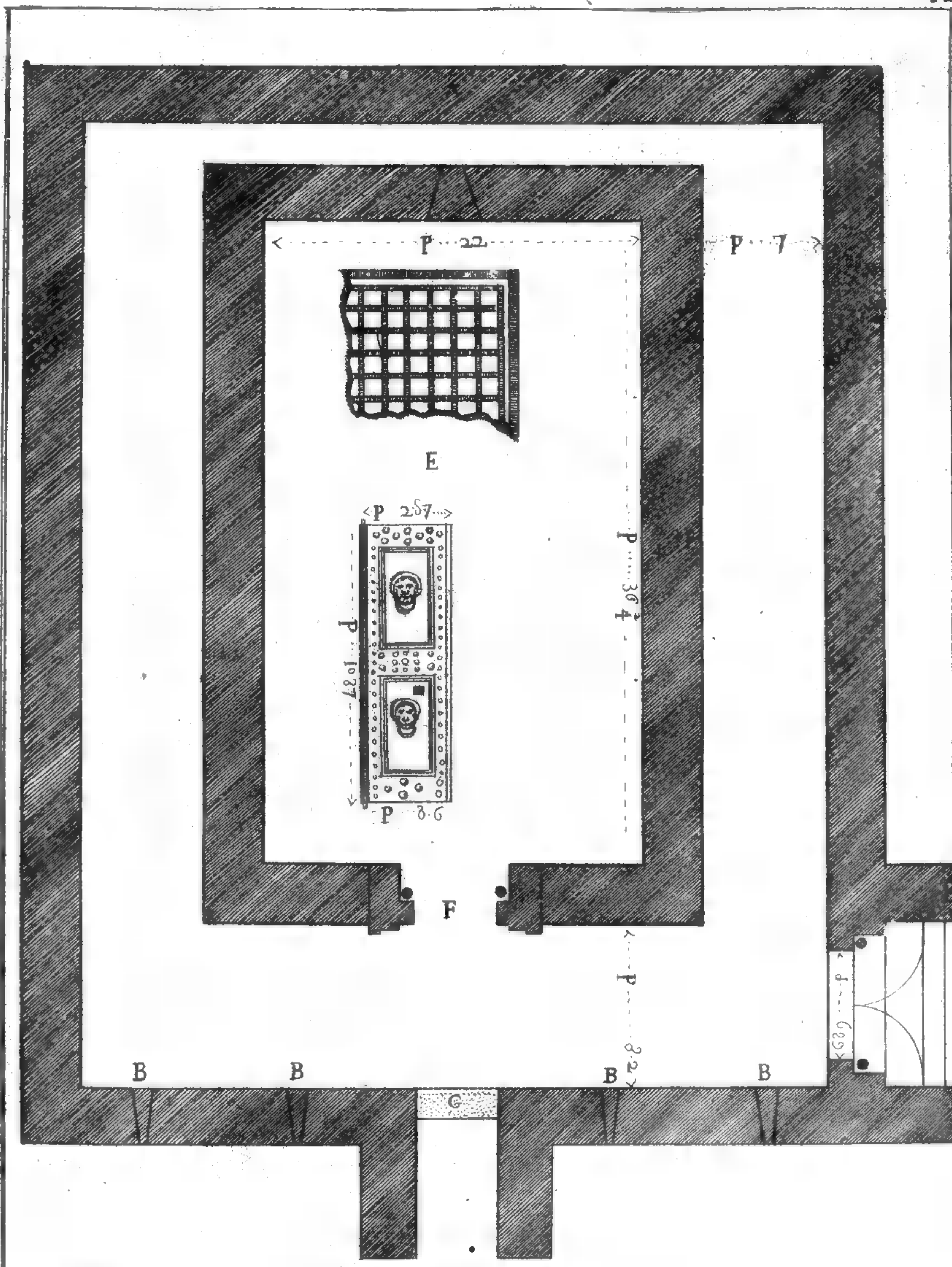
PL. XI

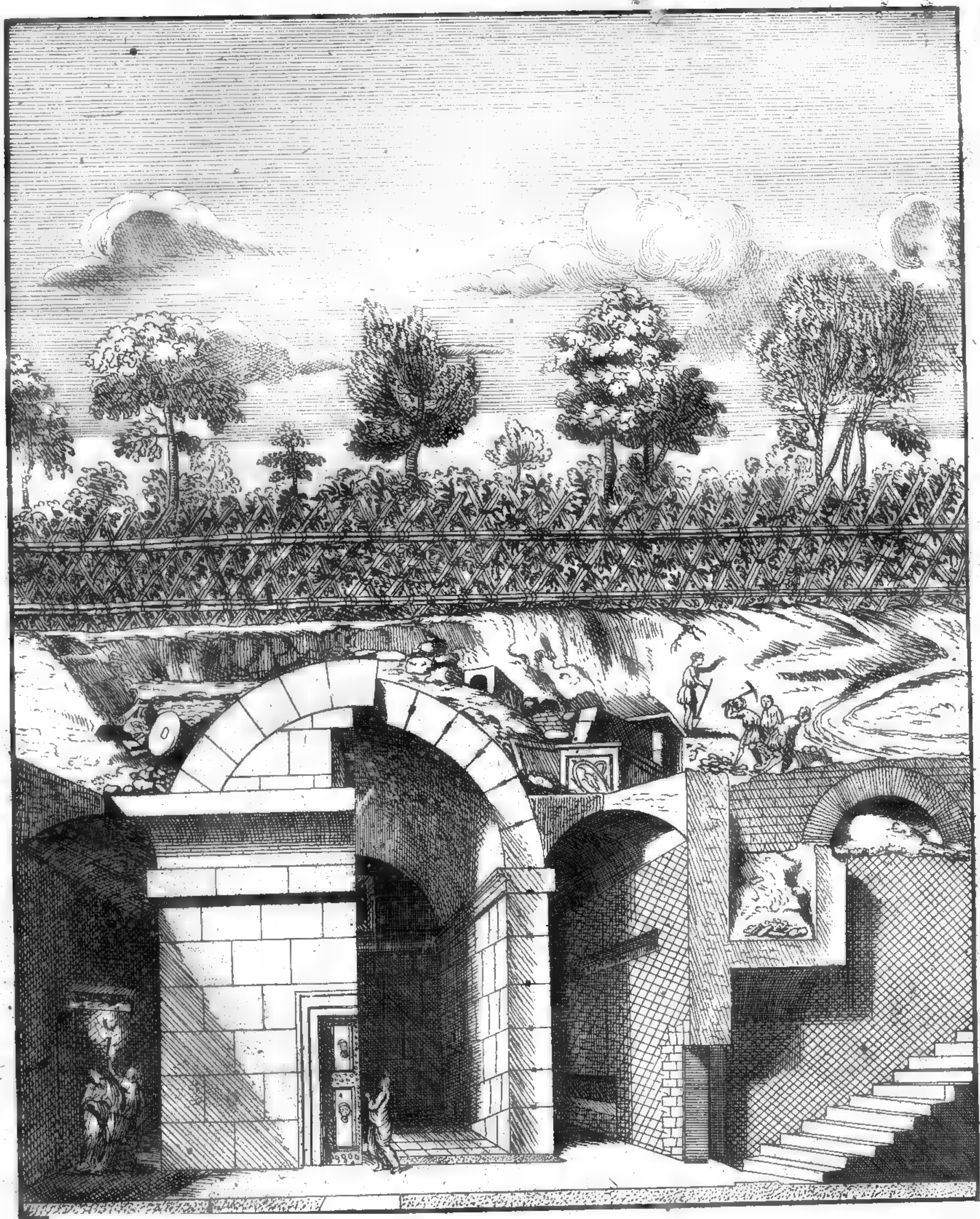


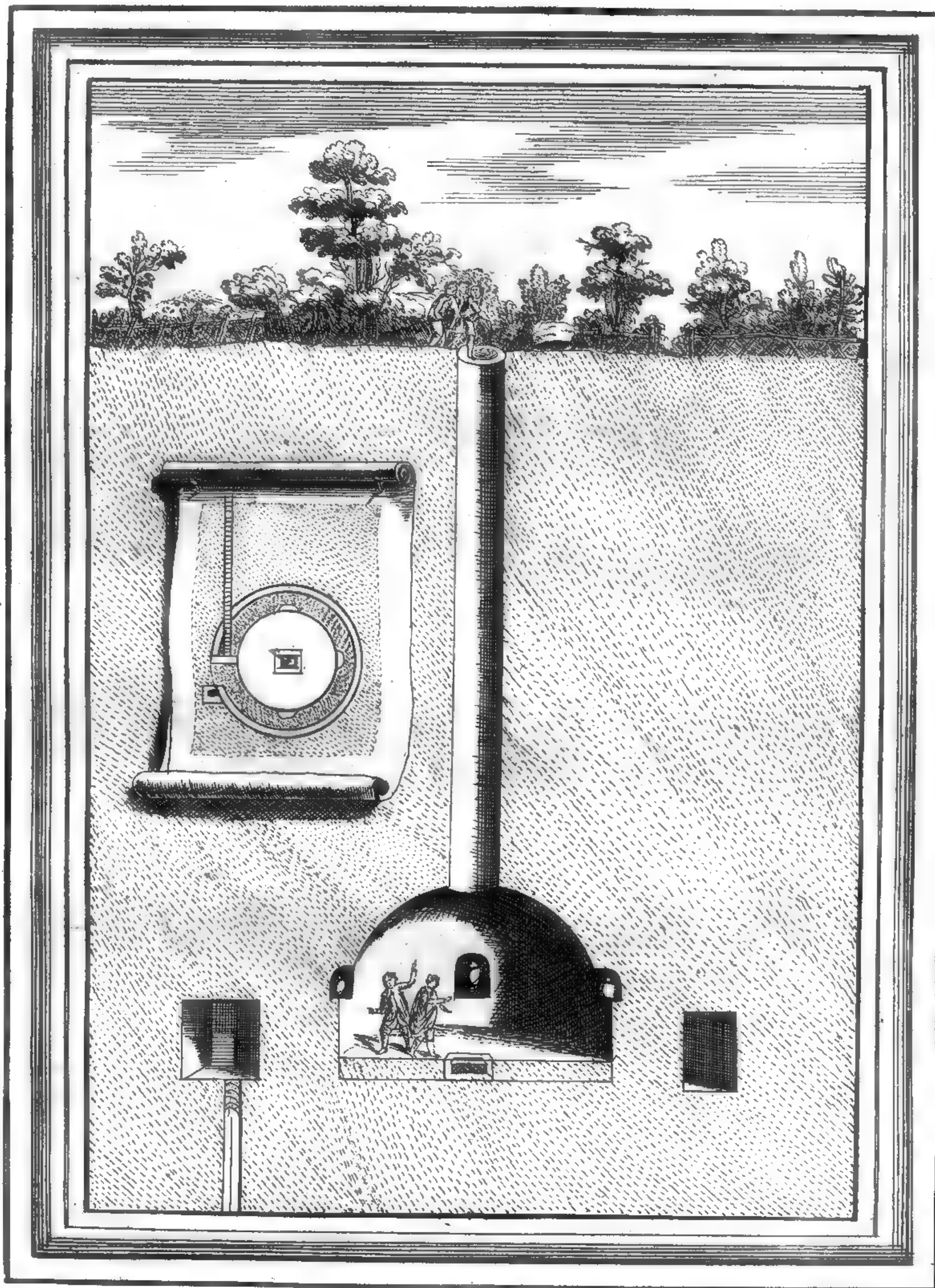
















Λ Λ

Κ Ε

Λ

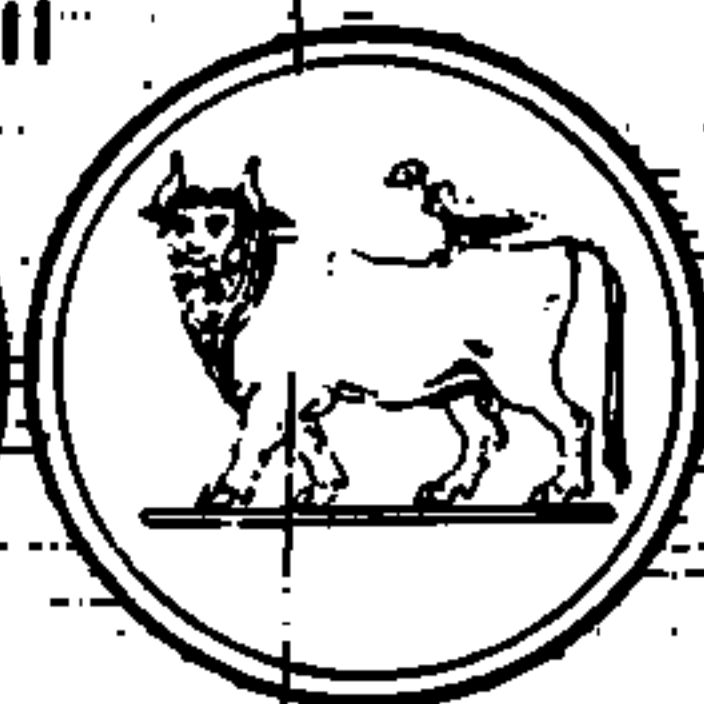
ΑΡΕΤΙΛΛΑΟΥ

ΑΔΧΙΔΑΜΟΙ



ΜΟΟΝ

Δ Α Ι



ΦΑΜΟΔΙΚΟ: ΕΙΜΙ: ΤΟΗ
ΟΧΟΓΓΟΤ: ΖΟΤΑΓΚΟΜΓΕ
ΜΕΖΙΟ: ΚΑΛΟ: ΚΡΑΤΕΡΑ
ΥΘΕΗΙΑΧ: ΥΟΤΑΤΖΙΓΑΧ
ΟΜ: ΕΖΓΡΥΤΑΜΕΙΟΜ: Κ
ΥΞΛΙΖ: ΑΜΕΥΜ: ΑΧΟΔ
ΕΥΖΙ: ΕΑΜΔΕΤΙΓΑΣ+
ΟΞΥΜΕΙ: ΑΔΕΥΕΜΟ
ΖΙΛΕΙΕΖ: ΚΑΙΜΕΡΟ
ΙΑΧ: ΖΟΓΟΓΙΑΗ: ΜΕΖΙΕ
ΗΑΔΕΛΦΟΙ

ΦΑΜΟΔΙΚΟ
ΧΟ ΜΟΤΙΜΕ
ΡΑΤΕΟΞ ΤΟ
ΗΜΟΧΟΓΓ
ΣΙΟΚΡΗΤΗΡ
ΧΟΤΝΙΑΧΔΑ
ΡΗΤΗΡΙΟΜΚ
ΤΞΑ: ΜΟΜΟΗΙΑ
ΡΥΤΑΜΗΙΟΜ
ΞΚΥΞ ΜΕΧΩΔΕ
ΕΥΣΙΝ



ΟΜΤΕΣ ΒΑΣΙΛΕΕΣ ΚΕΙΔΙΑΙΟΙ

ΑΤΟΥ
ΙΕΟ

ΣΙΟΠΟΜΠΟΝΙΚΑ ΒΟΥ
ΡΟΥΔΟΟΡΟΝΑΚΑΜΕΝΟ

ΓΥΣΙΟΙ

ΜΙΚΑΔΗΡΗΙΟΠΟΠΟΥ
ΔΟΡΙΣΣΟΝΑΚΑΜΕΝΟ
ΛΑΒΟΟΤΑΔΑΡΙΟΥ
ΑΚΑΜΕΝΗΚΑΜΑΧΟΥ

ΔΜΟΦΙΛΟΝΑΜΟΝΑΚΟΥ
ΛΥΚΟΜΑΧΟΝΑΜΑΡΙΟΥ
ΑΚΙΡΡΠΟΝΑΚΑΒΟΥ
ΒΙΣΤΟΔΑΜΟΝΑΧΑΝΙΔΟΥ
ΦΙΛΟΚΛΗΝΑΚΑΝΒΟΥ

ΒΜΟΗΤΕΡΕΣ

ΓΑΜΑΡΙΟΝΑΚΑΜΑΡΙΟΥ
ΓΑΜΑΡΙΟΝΑΚΙΡΡΠΟΥ
ΜΙΚΟΚΛΗΝΑΚΑΒΟΥ
ΛΕΟΜΙΔΗΝΑΚΑΒΟΥ
ΛΥΚΟΜΑΧΟΝΑΚΙΡΡΠΟΥ
ΛΥΚΑΔΗΡΗΙΣΤΟΜΑΧΟΥ
ΓΑΜΑΡΙΟΝΑΚΙΡΡΠΟΥ
ΓΑΜΑΡΙΟΝΑΚΙΑΔΟΥ
ΛΥΚΟΜΑΧΟΝΑΒΟΜΑΧΟΥ
ΜΙΚΟΔΑΜΟΝΑΚΙΑΔΟΥ

ΒΜΟΣΥΜΟΙ

ΛΕΟΒΙΣΤΙΡΡΟΥ
ΛΕΟΔΑΜΑΧΟΥ
ΜΙΚΟΜΑΧΟΝΑΜΑΡΙΟΥ
ΓΑΜΦΙΛΟΝΑΚΑΜΑΡΙΟΥ
ΛΥΚΟΜΑΧΟΝΑΚΕΥΓΟΥ
ΛΥΚΕΥΓΟΝΑΚΑΜΑΡΙΟΥ
ΒΙΣΤΟΜΕΜΗΝΑΚΙΡΡΠΟΥ
ΓΑΜΑΡΙΟΝΑΚΙΡΡΠΟΥ
ΛΥΚΕΥΓΟΝΑΚΑΜΑΧΟΥ
ΦΙΛΟΚΛΗΝΑΚΑΒΟΥ

ΜΟΜΟΦΙΛΑΚΕΣ

ΛΕΟΜΙΔΗΝΑΜΑΡΙΟΥ
ΛΥΚΑΔΗΡΗΝΑΚΑΜΑΧΟΥ
ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ



ΑΝΙΟΚΡΑΤΗΡ
ΜΑΧΑΜΑΔΗΝΑΚΑΜΑΡΙΟΥ

ΛΟΧΑΓΟΙ

ΦΙΛΑΔΗΛΦΟΝΑΚΑΜΑΡΙΟΥ
ΑΡΙΣΤΟΒΟΥΝΑΚΑΜΑΡΙΟΥ
ΓΑΜΑΡΙΟΝΑΚΑΝΒΟΥ
ΔΑΜΟΝΑΚΟΝΑΚΑΜΑΡΙΟΥ
ΔΑΜΟΦΙΛΟΝΑΚΑΜΑΡΙΟΥ
ΒΙΣΤΑΜΑΔΗΡΑΧΟΥ

ΜΟΟΡΑΓΟΙ

ΒΙΣΤΙΡΡΟΝΑΚΑΜΑΡΙΟΥ
ΛΥΚΟΜΑΧΟΝΑΚΑΝΒΟΥ
ΠΟΛΕΜΑΧΟΝΑΚΑΜΑΡΙΟΥ
ΓΑΜΑΡΙΟΝΑΚΑΜΑΡΙΟΥ
ΛΕΟΑΚΑΝΒΟΥ
ΛΕΟΔΑΜΑΡΙΟΥ

ΙΓΓΑΡΡΕΤΑΙ

ΛΥΚΟΜΑΧΟΝΑΒΟΜΑΧΟΥ
ΦΙΛΟΔΑΜΟΝΑΜΑΡΙΟΥ

ΓΑΜΑΡΙΟΥ

ΟΝΑΥΤΟΜΘ ΟΕΜΙΧΝΑΡΙΝΣΚΝΙΤΟΣΘΕΛΛΗΣ

ΓΕΡΟΝΤΕΣ ΒΑΣΙΛΕΣ ΒΕΙΔΙΑΙΟΙ

ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΣ ΔΑΜΑΡΙΟΥ
 ΠΟΛΥΔΩΡΟΣ ΘΕΟΓΟΜΠΟΥ
 ΓΛΕΙΣΤΑΡΧΟΣ ΑΡΙΣΤΟ...
 ΔΑΜΡΙΟΣ ΛΑΜΧΟΥ
 ΚΛΕΟΔΑΜΟΣ ΔΑΜΡΙΟΥ
 ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣ ΚΕΟΜΕΝΩ
 ΓΛΕΙΣΤΑΡΧΟΣ ΚΕΟΜΕΝΩ
 ΜΧΑΝΙΔΑΣ ΛΑΜΧΟΥ
 ΚΛΕΟΔΑΜΡΙΟΥ
 ΠΟΛΥΔΑΡΟΣ ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΥ
 ΠΟΛΥΔΩΡΟΣ ΚΕΟΔΑΟΥ
 ΜΧΑΝΙΔΑΣ ΔΑΜΑΡΙΟΥ
 ΘΕΟΓΟΜΠΟΣ ΔΑΜΑΡΙΟΥ
 ΒΡΑΣΙΔΑΣ ΚΕΟΛΑΟΥ
 ΧΑΡΙΛΑΟΣ ΚΕΟΔΑΜΟΥ
 ΚΕΟΔΑΜΟΣ ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΥ
 ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΥ
 ΦΙΛΟΜΑΧΟΣ ΔΥΚΕΟΡΓΟΥ
 ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΣ ΧΑΡΙΛΑΟΥ
 ΠΛΑΤΩΝ ΕΥΔΑΜΙΔΟΥ
 ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΚΕΟΛΑΟΥ
 ΧΑΡΙΛΑΟΣ ΔΥΚΕΟΡΓΟΥ
 ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΣ ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΥ
 ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΥ
 ΚΛΕΟΔΑΜΟΣ ΔΥΚΕΟΡΓΟΥ
 ΚΛΕΟΛΕΝΗΣ ΜΑΧΑΝΙΔΟΥ
 ΚΛΕΟΔΑΜΟΣ ΔΑΜΑΡΙΟΥ
 ΛΥΚΕΟΡΙΟΣ ΛΑΜΑΧΟΥ
 ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣ ΔΥΚΕΟΡΓΟΥ

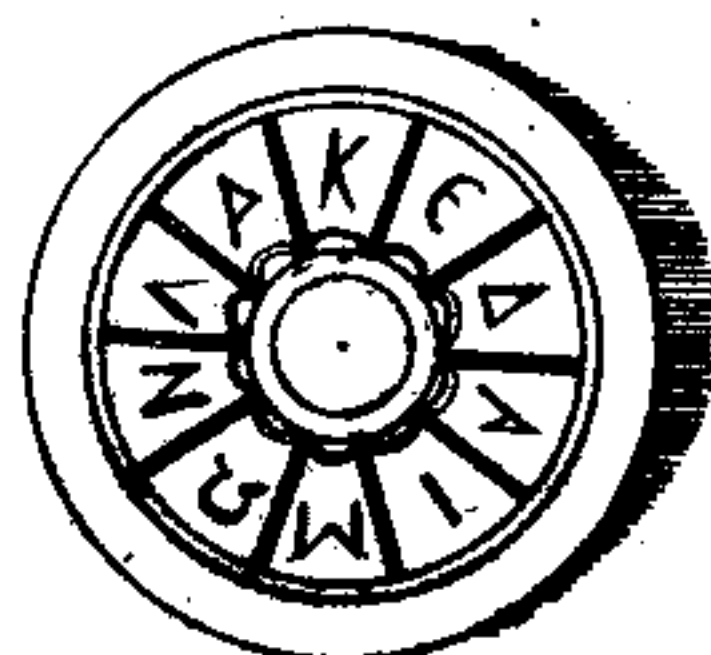
ΕΦΟΡΟΙ

ΒΡΑΣΙΔΑΣ ΔΥΚΕΟΡΓΟΥ
 ΔΑΜΟΦΙΛΟΣ ΔΑΜΟΦΙΛΟΥ
 ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΚΕΟΜΕΝΩ
 ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΣ ΔΑΜΟΦΙΛΟΥ
 ΜΝΕΜΩΝ ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΥ

ΘΕΟΓΟΜΠΟΣ
 ΝΙΚΑΝΔΡΟΥ
 ΑΛΚΑΜΕΝΗΣ
 ΤΑΛΕΚΛΟΥ

ΓΥΝΑΙΚΕΙΟΙ

ΑΛΚΑΜΗΡ ΔΑΜΟΦΙΛΟΥ
 ΑΛΚΑΜΗΡ ΔΑΜΑΡΙΟΥ
 ΤΑΛΕΚΛΟΣ ΑΡΚΤΙΠΠΟΥ
 ΠΟΛΥΔΩΡΟΣ ΤΑΛΕΚΛΟΥ



ΑΝΙΟΚΑΤΗΡ
 ΝΙΚΑΝΔΗΡ ΝΙΚΑΝΔΡΟΥ

ΛΟΧΑΓΟΙ

ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΣ ΚΕΟΔΑΜΟΥ
 ΠΛΑΤΩΝ ΧΑΡΙΛΑΟΥ
 ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣ ΛΑΜΑΧΟΥ
 ΧΑΡΙΛΑΟΣ ΠΛΑΤΩΝΟΣ
 ΔΑΜΟΦΙΛΟΣ ΑΛΚΑΝΔΡΟΥ
 ΔΑΜΑΡΙΟΣ ΚΕΟΛΑΟΥ

ΜΩΡΑΝΟΙ

ΤΑΛΕΚΛΟΣ ΠΛΑΤΩΝΟΣ
 ΔΑΜΑΡΙΟΣ ΑΡΙΣΤΙΠΠΟΥ
 ΛΥΚΕΟΡΓΟΣ ΑΡΙΣΤΙΠΠΟΥ
 ΒΡΑΣΙΔΑΣ ΧΑΡΙΛΑΟΥ
 ΧΑΡΙΛΑΟΣ ΕΥΔΑΜΕΝΟΥ
 ΕΥΦΡΩΝ ΕΦΟΝΙΔΟΥ

ΒΕΙΔΙΑΙΟΙ

ΔΑΜΑΡΙΟΣ ΑΡΙΣΤΑΝΔΡΟΥ
 ΚΕΟΒΟΥΛΟΣ ΛΑΜΑΧΟΥ
 ΕΦΡΩΝ ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΥ
 ΕΥΒΟΥΛΟΣ ΔΑΜΡΙΟΥ

ΑΡΜΟΣΤΗΡΕΣ

ΚΑΛΛΙΚΛΗΣ ΔΥΚΕΟΡΓΟΥ
 ΔΑΜΡΙΟΣ ΒΕΟΦΙΛΟΥ
 ΛΕΟΤΥΧΗΣ ΔΥΣΑΝΔΡΟΥ
 ΔΥΚΕΟΡΓΟΣ ΚΑΛΛΙΚΛΗΣ
 ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣ ΚΕΟΛΑΟΥ
 ΚΕΟΔΑΜΟΣ ΑΡΚΤΑΝΔΡΟΥ

ΑΡΜΟΣΥΝΟΙ

ΑΛΚΑΝΔΗΡ ΑΡΙΣΤΙΠΠΟΥ
 ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟΣ ΚΕΟΔΑΜΟΥ
 ΔΑΜΟΝΑΚΟΣ ΔΑΜΟΝΑΚΟΥ
 ΔΑΜΑΡΙΟΣ ΔΑΜΟΝΑΚΟΥ
 ΦΙΛΑΝΔΗΡ ΔΑΜΟΦΙΛΟΥ

ΕΜΓΕΛΟΟΡΟΙ

ΔΑΜΑΡΙΟΣ ΑΡΙΣΤΑΝΔΡΟΥ
 ΔΑΜΑΣΙΓΓΟΣ ΚΕΟΔΑΜΟΥ
 ΚΕΟΛΑΟΣ ΔΑΜΑΡΙΟΥ
 ΑΡΙΣΤΙΠΠΟΣ ΑΛΚΑΝΔΡΟΥ
 ΕΥΒΟΥΛΟΣ ΛΑΜΧΟΥ

ΒΟΥΛΓΟΡ

ΦΙΛΟΔΑΜΟΣ ΦΙΛΟΔΑΜΟΥ

ΓΡΑΜΜΑΤΕΥΣ

ΕΥΦΡΩΝ ΕΦΟΝΙΔΟΥ



ΤΑΛΑΚ ΛΟΣΤΟ
 ΑΡΚΕΛΑΟ ΤΟ ΑΛΕΣ
 ΙΚΑΟΤΟΔΟΑΥΣΣΟ
 ΤΟΚΑΒΟΤΑΣΤΟ
 ΕΧΕΣΒΑΤΟ
 ΒΑΛΟΣ



Κ

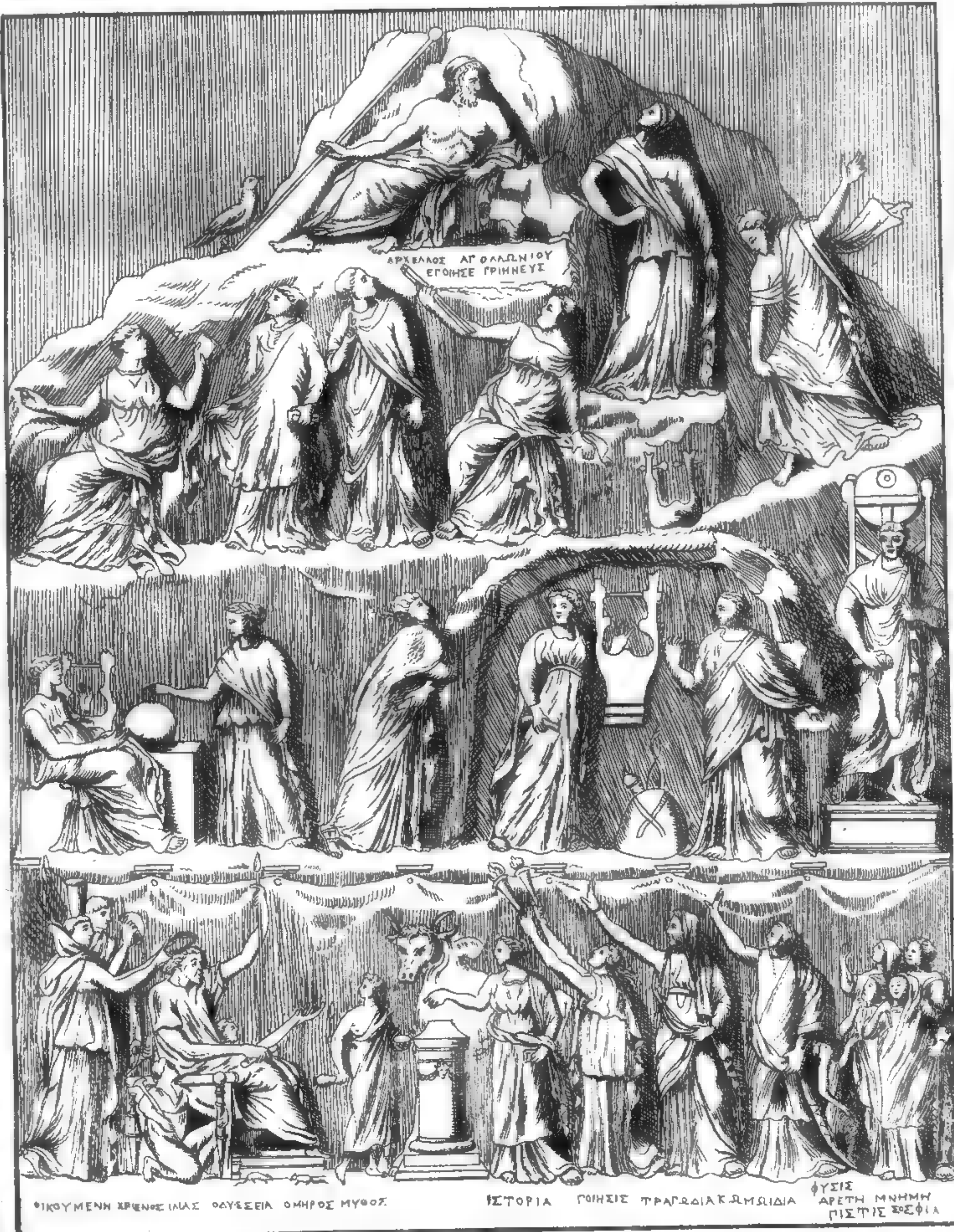
ΔΛΑΙ

ΙΚΕΤΕΡΚΕΡΑΤΕΕΣ,

1. ΟΥΔΟΓΑΝΟΤ ΙΑΑΝΟΪ ΙΑΪ ΖΞΑΞΤΑΜ
2. ΝΟΪ ΚΑΙ ΕΤ ΜΑΤΕΡΟΝ
3. ΑΚΑΚΑΛΙΪΑΚΡΑΤΟΝ ΜΑΤΕΡ Δ
4. ΑΑΝΟΪ ΝΟΔΝΖΟ ΑΓΟΔΞΑ
5. ΑΞΞΤΑΜ ΖΟΞΖΔΙΔ ΞΞΝΟΜΝΑ
6. ΔΙΙΙ ΛΝΑΘΟ ΛΔΪΟΝ ΚΟΝΔΑ
7. ΖΑΞ ΑΪΝΜΑ ΑΞΞΜΑΔΟΔ
8. ΙΛΕΟΪ ΜΑΤΕΡ ΙΙΙΙ ΛΝΑΘΟ . . ΪΟΝ
9. ΑΑΝΟΪ
10. ΙΙΔΔΔ ΑΞΞΤΑΜ ΑΖΔΑ ΑΖ
11. ΙΔΪΪ ΙΔΪΟΝ ΚΑΙ Γ . . ΟΕΕ ΔΕΑΪΤΟΝ
12. ΙΑΑΝΟΪ
13. ΞΤΑΜ ΝΟΔΑΛΔΑ ΑΞΞΜΑΔΟΔ
14. ΞΑ ΔΙΙ ΚΑΛΙΪΤΟ ΘΕΟΓΟΜΓΟΥ ΚΟΝΔΑ
15. Γ ΑΞΞΤΑΜ ΝΟΜΑΔΞΧΔΑ ΑΞ
16. ΚΛΙΟ ΑΡΙΟΝΟΪ ΚΟΝΔΑ
17. ΔΔΔ ΑΞΞΤΑΜ ΥΟΤ ΖΔΔΔΑ ΞΞΟΔΙΔΔΑ
18. ΔΚΑΚΑΛΛΙΪ ΘΕΟΚΛΕΟΪ ΚΟΝΔΑ
19. ΑΞΞΤΑΜ ΖΟΝΟΙΑΞΤΖΑ ΑΖΖΔΝΟΜΑΔ
20. ΔΔΔΔΓ ΙΙΙΙ ΑΝΑΤΟ ΑΡΙΪΤΟΒΟΥΛΟΥ ΚΟΥΡΑ
21. ΙΙΓΔΔΔΔ ΑΞΞΤΑΜ ΥΟΔΟΔΝΔΟΠ . . ΙΟΘΧ
22. ΓΡΟΚΑΙΪ ΓΟΛΝΜΕΪΤΟΡΟΪ ΚΟΥΡΑ
23. ΙΙΔΔΔ ΑΞΞΤΑΜ ΝΟΧΔΑΜΞΔΟΠ ΑΙΖΑ
24. ΓΟΛΝΔΟΡΑ

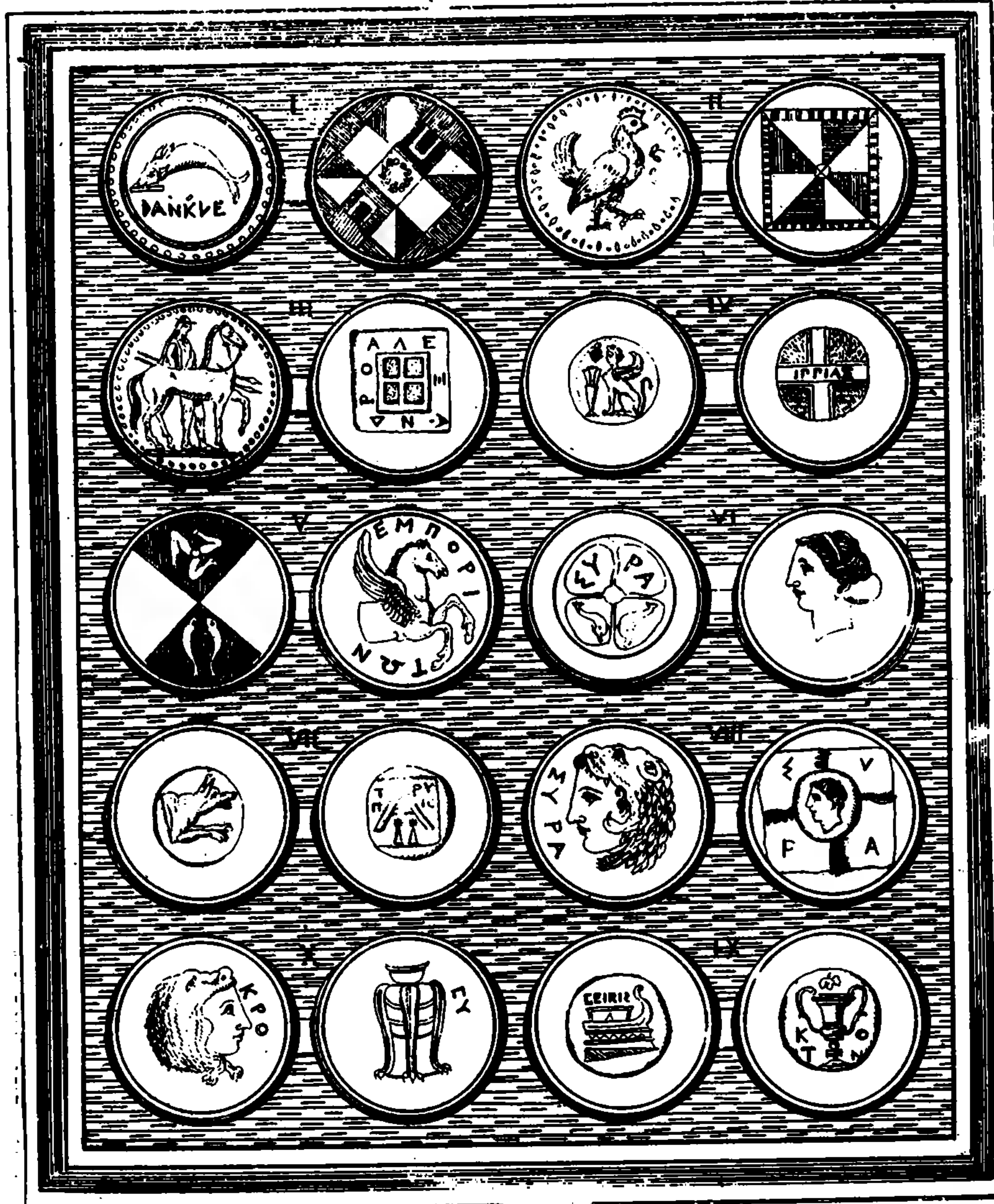
1. ... Ι Ε Α Δ Μ Α Δ Τ Δ Ι Δ Μ Ε Θ Μ
 2. Τ Ε Ε Ρ Ε Ε Α Λ Ι Γ Α Κ Η ... Τ Δ Κ Α Λ Ι Μ Α Κ Δ
 3. Δ Α Δ Μ Ι Δ Α Δ Τ Δ Ι Α Δ Τ Μ Δ Ε Ε Τ Α Μ
 4. Μ Α Τ Ε Ε Ρ Κ Κ Α Δ Δ Ε Δ Ι Η Τ Δ Κ Α Δ Δ Ε Δ Δ
 5. Ρ Α Ε Δ Δ Τ Α Μ Δ Μ Δ Μ Α Δ Κ Δ Ε Ε Τ Α Μ
 6. Η Ε Δ Μ Α Τ Ε Ε Ρ Ν Ε Α Μ Δ Μ Δ Μ Α Τ Δ
 7. Μ Α Δ Δ Μ Δ Δ Δ Μ Δ Ε Ε Τ Α Μ Δ Ε Ε Τ Α Μ
 8. Τ Δ Α Α Ι Η Ε Τ Α Ν Δ Ε Ρ Α Τ Δ Α Α Ι Η Ε Τ Δ Μ Α Κ Δ Μ
 9. Δ Α Μ Τ Ε Ζ Ι Α Δ Δ Τ Δ Ι Α Δ Α Μ Α Δ Ε Ε Τ Α
 10. Μ Α Τ Ε Ε Ρ Κ Ε Α Γ Α Ι Α Τ Ο Κ Α Λ Ι Κ Ε Α Α Τ Δ
 11. Δ Α Δ Μ Ι Δ Α Δ Τ Δ Α Μ Δ Μ Δ Μ Α Δ Μ Δ Δ Δ Δ
 12. Κ Ο Α Δ Λ Α Μ Δ Μ Ο Ν Α Τ Ο Η Ε Κ Ε Ρ Α Δ Μ Α Τ Ε Ε Ρ Κ
 13. Δ Δ Ε Ε Τ Α Μ Δ Δ Ε Τ Ε Ζ Δ Τ Ζ Ι Μ Α Δ Δ
 14. Η Ε Κ Δ Λ Α Τ Δ Η Ε Κ Ι Λ Δ Μ Α Τ Ε Ε Ρ Α Ν Ε
 15. Δ Δ Ε Ε Τ Α Μ Δ Δ Δ Δ Ι Δ Δ Τ Δ Α Μ Δ Μ Ε Κ Ε Ζ
 16. Ρ Ε Η Δ Ρ Ι Η Τ Δ Α Γ Κ Ι Δ Α Μ Δ Μ Α Τ Ε Ε Ρ Α
 17. Δ Δ Ε Ε Τ Α Μ Δ Ε Μ Δ Ε Ζ Ο Τ Α Ν Ε Μ Δ Ε Τ
 18. Γ Δ Δ Ρ Κ Η Τ Δ Ρ Ι Η Α Ν Δ Δ Δ Μ Α Τ Ε Ε Ρ Α Κ Δ
 19. Ν Δ Κ Ν Δ Δ Δ Μ Α Τ Ζ Ι Α Δ Ν Ο Τ Α Ι Δ Ε Ν Δ Δ Τ
 20. Α Δ Κ Μ Ε Λ Α Ν Ι Γ Γ Α Τ Ο Ν Μ Ν Α Δ Ν Δ Η
 21. Ν Ο Χ Α Μ Ο Τ Ζ Ι Δ Δ Ν Ο Τ Ζ Ι Μ Α Δ Δ Δ Δ Δ Δ Κ
 22. Κ Ο Α Δ Κ Μ Ε Λ Α Ν Ι Γ Γ Α Τ Ο Ν Μ Ε Λ Α Ν Ι Γ Γ Ο Ν Κ Ο Α Δ Κ
 23. Δ Δ Δ Δ Ν Ο Α Δ Μ Δ Ζ Ι Η Ν Ο Τ Δ Ζ Ε Π Α Δ Μ
 24. Μ Ε Λ Α Ν Ι Γ Γ Α Τ Ο Ν Ρ Ι Η Α Ν Δ Ρ Δ Υ Κ Ο Α Δ
 25. Δ Δ Δ Δ Υ Δ Π Π Ι Δ Δ Ε Μ Υ Ο Τ Α Τ Ζ Α Κ Ι Ζ Ε Δ Ε Μ
 26. Α Γ Α Ι Α Τ Ο Ν Λ Υ Ζ Ι Τ Ρ Α Τ Δ Ν Κ Ο Α Δ Κ Α



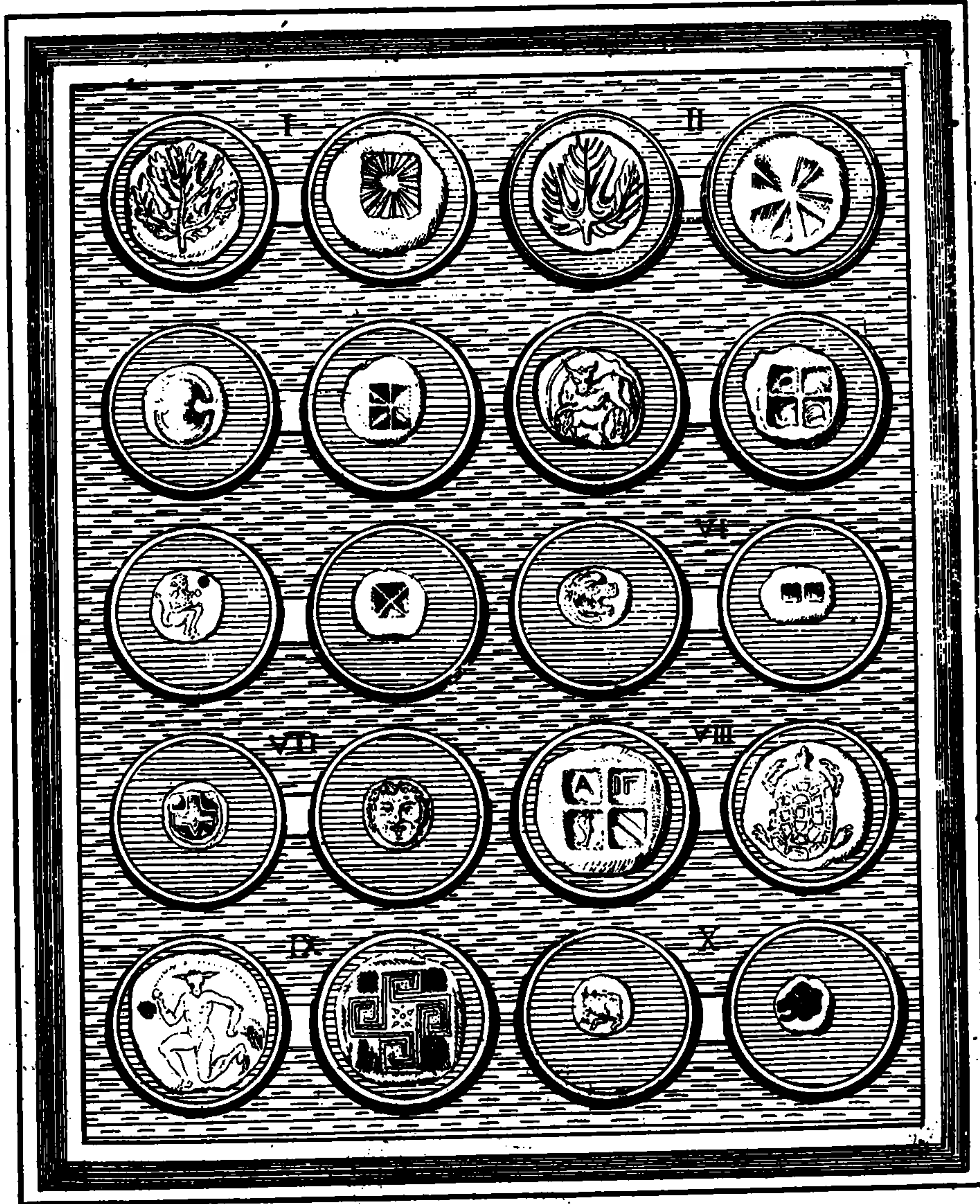




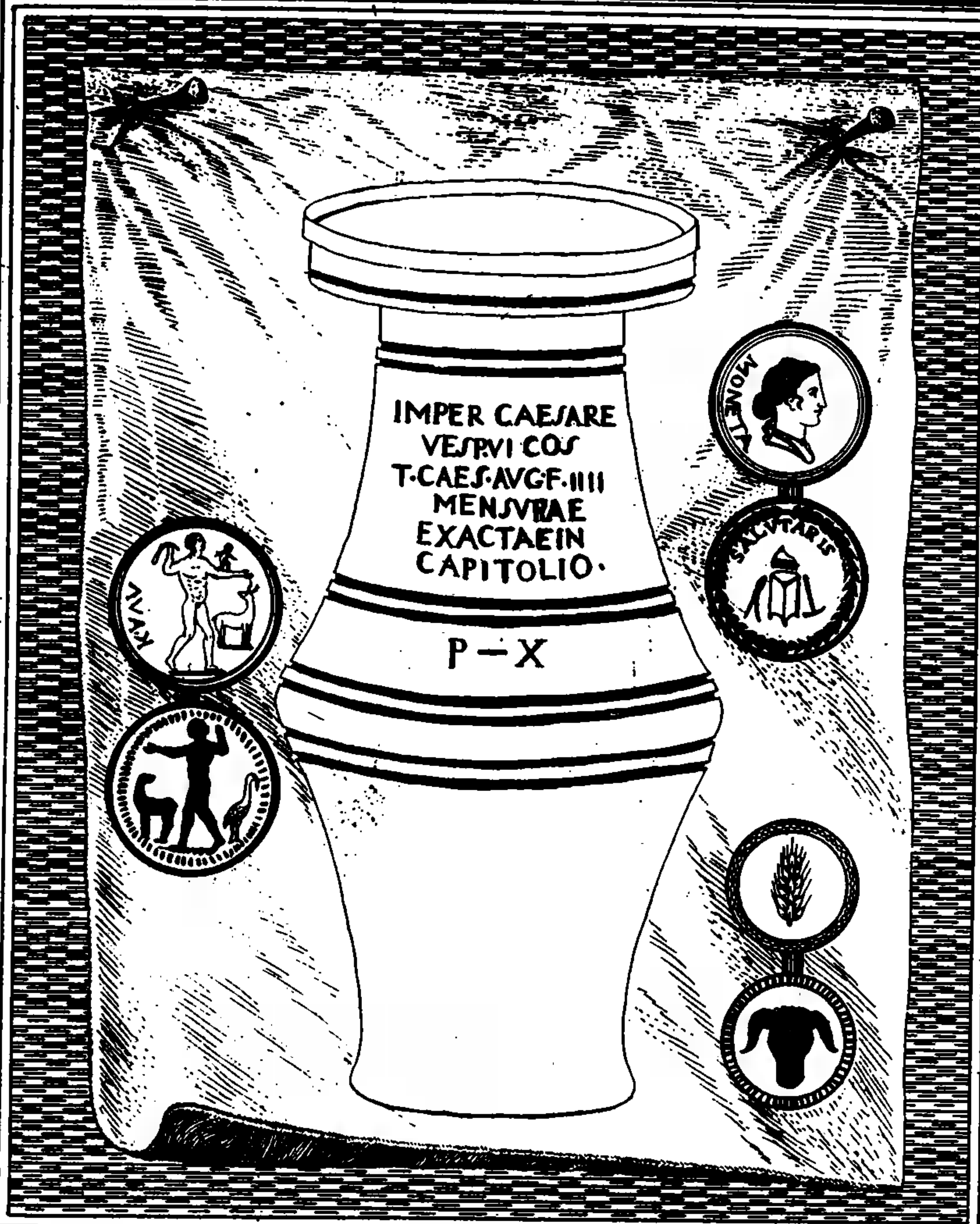












E R R A T A.

ACCABLÉ de chagrins, de soucis & d'inquiétudes, l'Auteur de cet ouvrage, en le faisant imprimer, a rencontré des obstacles de toute part ; les difficultés sembloient se multiplier à chaque pas qu'il faisoit, & les désagrémens se succédoient les uns aux autres : son application à méditer, à écrire, à rédiger ses pensées, suspendant l'effet de tant de peines, les lui faisoit oublier ; il s'oublioit lui même. Cependant, cette agitation de l'esprit détournant quelquefois son attention, a malheureusement influé sur la correction de son livre, il est la cause de quantité de fautes qu'il supplie le public de lui pardonner. Quelques-unes de ces fautes s'étendant sur les citations des Planches sont les plus importantes ; on va les marquer ici, & l'on prie le lecteur, quand il se trouvera arrêté, de vouloir bien recourir à ces corrections.

Page 79, au lieu de ces paroles de la note 122, & dans la cinquieme médaille de la vignette de ce Chapitre, lisez Planche XIX. N° 20.

Page 134, au lieu de ces paroles dans la note 233, voyez la Planche XIV. lisez voyez la Planche XIII.

Page 175. Notes 51 & 52, au lieu de Planche XIV. lisez Planche XV.

Pages 181 & 184 & 187, & dans toute la suite de cette note, au lieu de Planche XIV. lisez toujours Planche XV.

Page 262, au lieu des mots de ce Chapitre, lisez du Chapitre IV.

Page 285, Note 135, au lieu des paroles Planche XIII. N° 21. lisez Planche IX. N° 3.

Page 285, Note 136, au lieu de Planche XIII. lisez Planche XV. N° 21.

Page 287, au lieu de Planche XIII. N° 22. lisez Planche XV. N° 22.

N. B. La Planche citée N° 8 dans le texte, est numérotée VIII. A. & VIII. B. & la Planche XV. B. est marquée XV. B. XVI.

On pourroit attribuer ici beaucoup d'incorrections, au défaut de connoissance des imprimeurs dans les langues dans lesquelles ils imprimoient : mais il est une erreur que l'Auteur doit s'attribuer à lui même, c'est le nom de *Julia Aquilia Severa* répété dans les pages 136 & 139 du second Volume, à la place de celui de *Julia Domna*, femme de *Septime Severe*. Cette faute vient si bien de l'ignorance de l'Auteur, qu'il ne s'en seroit peut-être pas apperçu, si l'on n'eut eu la bonté de la lui faire observer : chacun peut la lui reprocher ; quelques-uns la regarderont comme une faute énorme, mais les gens d'esprit la lui pardonneront, en ce qu'elle porte plus sur le mot que sur le fond des choses à propos desquelles ce nom est cité.

S U P P L É M E N T A U X R E C H E R C H E S

SUR L'ORIGINE, L'ESPRIT ET LES PROGRÈS
DES ARTS DE LA GRÈCE;
SUR LEUR CONNEXION AVEC LES ARTS ET LA RELIGION
DES PLUS ANCIENS PEUPLES CONNUS;
*SUR LES MONUMENS ANTIQUES DE L'INDE, DE LA PERSE, DU
RESTE DE L'ASIE, DE L'EUROPE ET DE L'ÉGYPTE.*

Contenant des Observations nouvelles, sur l'Origine des Idées employées dans les anciens Emblèmes religieux ; sur les Raisons qui les firent choisir ; sur les suites du Déluge universel ; sur les Origines des Scythes, des Chinois & des Indiens ; sur la Religion primitive de ces peuples ; sur celle des anciens Perses, &c. &c.



A L O N D R E S,
Chez B. APPLEYARD, LIBRAIRE, *Queen Ann Street West*
& *Wimpole Street*, CAVENDISH SQUARE.

M.DCC.LXXXV.

A V A N T - P R O P O S.

EN commençant ces Recherches sur l'Origine & l'Esprit des Arts, j'eus particulièrement en vue ceux des Grecs : c'est dans les beaux ouvrages qui nous restent d'eux, qu'on peut observer les moyens dont ils se servirent pour les avancer : qu'on peut voir leur progrès successifs, & reconnoître la main du génie qui les perfectionna. Il falloit, dans ces recherches, s'arrêter d'abord aux plus anciens monumens. Ceux-ci furent moins destinés à représenter les objets, qu'à rappeler le souvenir des choses dont on vouloit conserver la mémoire. La connoissance de ces monumens doit servir à développer les idées sur lesquelles on en dirigea les formes, l'ordre, ou les proportions.

Ces idées tenant à celles de la Théologie des tems où furent faits les plus anciennes monumens religieux, leurs formes, par leur liaison avec l'objet qui les fit choisir, s'expliquent au moyen de ces mêmes idées. La connoissance de ces liaisons, peut donc seule nous donner celle des choses exprimées dans les antiquités de cette espece, & nous apprendre, avec l'intention de ceux qui les érigerent, la langue dans laquelle
ils

ils parlerent aux yeux des hommes avec lesquels ils vé-
curent.

Des masses informes de rochers, exprimerent d'abord l'un des attributs de la Divinité. Des formes plus recherchées fervirent ensuite à marquer quelques-autres de ses attributs : on employa dans la suite des figures prises dans la nature des êtres, dont les especes sont déterminées par des formes invariables ; mais soit qu'on se servit du bois, de la pierre, ou de toute autre matiere, pour exprimer par des formes arbitraires, les idées que la Théologie vouloit donner des actes de la puissance divine, ou de ses attributs ; soit qu'on lui cherchât des emblèmes dans les êtres capables d'un mouvement propre à leur nature, ou dans celle des êtres à la fois capables d'action & de sentiment ; soit enfin, que par la réunion de ces deux manieres d'exprimer, on remplaçat les anciens emblèmes faits de pierres figurées, suivant quelque méthode de convention, par d'autres pierres, auxquelles on donna la figure & l'action des êtres capables de mouvement & de sentiment ; le même Esprit qui fit rechercher les premières formes, qui dirigea l'ordre & les proportions de ces premiers emblèmes, domina dans le choix des formes & l'arrangement de tous les autres. Les Arts commencerent, quand la matiere incapable d'action, arrachée pour ainsi dire à son état d'inertie, employée à représenter des êtres capables de mouvement & de sensibilité, prit la figure ou l'apparence de ces derniers. L'Esprit de ces Arts existoit avant eux : il se mani-
festoit

feftoit déjà, dans les formes arbitraires par lesquelles ils repréfenterent d'abord les idées Théologiques. La langue, dont il fe fervoit, manquoit de précision, mais elle étoit intelligible : plus cultivée dans la fuite, devenue plus abondante, rendue plus harmonieufe, elle ne cefla cependant pas d'être la même, & fut toujours celle des Arts.

L'Origine des Arts peut être connue, leur Efprit peut fe développer, fans qu'il foit néceffaire de connoître les Origines des idées qui les firent inventer, ni les fources d'où vinrent ces idées. Il fuffit de favoir que celles-ci exifterent : car leur existence a du précéder celle de tous les emblèmes poffibles, comme la caufe précède toujours l'effet qu'elle produit. Il n'étoit pas de mon fujet de remonter jufqu'aux principes des idées de la Théologie, ni d'en rechercher les premières traces. Je devois les examiner dans les monumens les plus anciens, fans aller au-delà de leurs commencemens. C'étoit affez de montrer les motifs pour lesquels on les fit, de rendre raifon de leurs formes, & de remonter par leur moyen, aux peuples qui furent les premiers à les employer. En reconnoiffant les plus anciens emblèmes, en faifant voir leurs connexions avec les idées qu'ils devoient repréfenter, leur propagation en différens pays, & les voyes par lesquels ils y furent transportés, nous avons dit ce qu'ils fignifierent : mais nous ne nous fommes pas étendus fur les raifons qui les firent choifir, ni fur les fources dont ils fortirent. Nous penfions, en rempliffant notre objet, avoir dit fuffifamment
pour

pour conduire nos lecteurs à ces découvertes. Elles dépendent de ce que nous avons exposé en différens endroits de notre ouvrage, sur la maniere dont se formerent les anciens emblèmes : plusieurs personnes nous ayant demandé ces raisons, nous allons réunir, dans ce supplément, les idées sur lesquelles nous les croyons fondées.

Les Anciens établirent quelques-uns de leurs emblèmes sur des analogies de formes : telles furent ceux de la Pyramide, de l'Obélisque, &c. d'autres furent pris de quelque rapport de convenance entre les choses, dans lesquelles on confidéroit des propriétés connues, & les objets dont les formes ne pouvoient se rendre par des figures qui leur ressemblassent ; tel fut entr'autres l'emblème de la Foudre. Il s'agissoit, dans ces deux cas, de représenter des êtres physiques : mais pour exprimer beaucoup de sujets, purement intellectuels, dont l'existence assurée ne donnoit cependant aucune forme analogue par laquelle on put la représenter, on se servit des analogies de mots & de formes combinées l'une avec l'autre. Ces dernières, en cette occasion, furent employées, non parce qu'elles représentoient des sujets métaphysiques impossibles à représenter, mais parce que les noms par lesquels on désignoit les êtres connus sous ces formes, désignoient aussi ceux dont on cherchoit à rappeler l'idée. On verra, dans ce supplément, que les emblèmes employés à représenter Dieu, l'Etre Générateur du monde, l'Esprit qui vivifia la matiere, l'Ame & la Vie, furent composés, ou plutôt choisis sur de tels principes.

Cette

Cette maniere de s'exprimer exista, comme on le fera voir, dans la langue primitive des hommes. Elle fut celle de l'écriture la plus ancienne, & les Hiéroglyphes de tous les nations en furent une suite naturelle.

En faisant connoître les peuples, qui seuls purent transporter ces anciens emblèmes par toute la terre, nous n'avons parlé d'eux que sous le nom de Scythes. Arrêtés par la tradition conservée sur le commencement de leur histoire, & sur la figure emblématique donnée à la mere de tous les peuples de ce nom, nous n'avons pas dû porter nos recherches plus loin : car c'est là que commencent les monumens & les traditions historiques, conservées par les Grecs & les Romains. Ainsi nous n'avons pu déterminer, ni la véritable origine de cette grande famille des Scythes, à laquelle tiennent presque toutes les autres, ni la doctrine dont elle emprunta les idées, sur lesquelles furent fondés les emblèmes en usage chez elle, avant de l'être par-tout ailleurs. On trouvera, dans ce supplément, des recherches sur ces objets intéressans à connoître, en ce qu'ils nous montrent l'origine des institutions religieuses de beaucoup de peuples de l'Asie & de l'Europe.

De tous les événemens historiques, le plus mémorable, le plus connu, le plus généralement attesté, c'est le Déluge universel. Le souvenir s'en étoit conservé chez tous les anciens peuples de l'Orient. Les Egyptiens, les Phéniciens, les Chaldéens, les Assyriens, les Perses, en gardoient la tradition.

Elle

Elle exista de tous tems chez les Indiens, chez les Chinois & chez les Scythes : elle semble s'être étendue comme le Déluge même. La conservation de cette ancienne tradition, est un titre capable de montrer l'antiquité des peuples chez lesquels elle se trouve : tous les autres sont nouveaux par rapport à eux. Elle ne s'est pas répandue dans l'Europe, parce que l'Europe ne fut peuplée que long-tems après l'Asie. Ce que disoient les livres de toutes les anciennes nations, au sujet de ce grand événement, est confirmé par ceux de Moyse. De toutes les histoires, la sienne est celle où l'on trouve les détails les plus circonstanciés, les plus simples, & sans doute les plus vrais, sur ce qui précéda & suivit le tems de cette effrayante calamité.

Quelque soit le terme éloigné, auquel les Egyptiens, les Chaldéens, les Indiens & les autres peuples de l'Asie, ont porté la date de leur Origine, ils n'ont cependant jamais prétendu la faire remonter avant le Déluge universel. Leurs histoires supposent toutes que cette époque fut antérieure à elles. Là commence en effet le renouvellement de la terre, le renouvellement des peuples, celui de toutes leurs institutions, de tous leurs arts, de toutes leurs sciences. Deux connoissances feroient très-importantes à l'histoire ; l'une feroit celle de la date précise de cette grande révolution ; l'autre, celle de l'endroit d'abord habité par la seule famille échappée à la destruction de toutes les autres. L'Ecriture Sainte ne nous apprend pas cette date précise. Elle ne détermine

détermine pas le pays où s'arrêta l'arche : mais en nous marquant le nom des monts sur lesquels elle se fixa, elle nous laisse les moyens de connoître les lieux, où ces premiers hommes commencèrent à s'établir.

Le Génie du Chevalier Walter Raleigh lui fit découvrir l'erreur dans laquelle on est tombé en plaçant dans l'Arménie les monts Ararat de l'Ecriture, & la faiblesse de autorités sur lesquelles est fondée cette opinion. La diversité des sentimens, à ce sujet, montre assez leur incertitude. Cependant elle devient encore plus manifeste, par leur opposition au texte qu'ils contredisent : d'accord avec lui sur des noms, qui peut-être n'existoient pas en Arménie au tems de Moïse, ces sentimens détournent ce qu'il assure ailleurs. Car l'Ararat de l'Arménie, situé au Septentrion des plaines de Senaar, n'est assurément pas l'endroit d'où purent venir par l'Orient les peuples qui s'y rassemblèrent, comme le dit expressément l'Historien sacré. Frappé de ces raisons, le Chevalier Raleigh reconnoît ces monts dans ceux, qui, placés à l'Orient de la Babylonie, forment la partie du Caucase, qui s'étend jusqu'à l'Imaus des anciens. En suivant les traces de ce grand homme, en nous servant des découvertes inconnues à son tems, en nous attachant à la lettre du texte qui doit nous guider, nous avons tenté de déterminer, par des moyens nouveaux, ce point important de l'histoire ancienne.

Si nos conjectures, à cet égard, sont suffisamment fondées, on verra, avec les lieux où se fixa l'Arche & ceux où s'arrêta

la famille quelle contenoit, sortir d'elle les fondateurs des plus anciens peuples. De telles recherches conduisent à l'origine des Chinois & des Indiens ; & par les conséquences naturelles qui en font la suite, à celle des anciens emblèmes. On y fera connoître l'étonnant accord de ces principes, avec ceux des livres les plus respectables ; enfin, on indiquera les moyens par lesquels se répandit, dans tout l'Orient, l'opinion de l'existence d'un Père invisible dont le Fils créa le monde, & dont l'Esprit vivifia les germes des choses.

Les réflexions que je venois de faire, en lisant le livre très-intéressant écrit par Mr. Dutens, sur l'Origine des Découvertes attribuées aux modernes, m'avoient donné beaucoup d'idées, dont quelques unes se sont répandues dans ce supplément, quand l'occasion s'est présentée de l'écrire. Infatigables de louange, ambitieux de toute espèce de gloire, peu jaloux sur les moyens de s'en procurer, les Grecs prétendirent avoir anciennement dompté par tout ; les conquêtes de leurs héros n'eurent point de bornes ; les Dieux naquirent chez eux ; les arts les plus nécessaires, les institutions les plus sages, les loix mêmes étoient comme eux indigènes à leur pays : cependant ils me semblent avoir été par rapport aux anciens peuples de l'Asie, ce que nous sommes par rapport à eux : & comme les modernes croient à présent avoir fait des découvertes, dont l'origine se trouve dans les livres des Grecs, ceux-ci s'attribuerent autrefois des connoissances, dont ils étoient redevables aux anciens livres & aux traditions

tions de l'Asie. Ces connoissances arrivées jusqu'à nous, par le moyen de la Grèce, appartiennent à des tems antérieurs à celui où ce pays fut éclairé des lumières de la Philosophie. Quelques Philosophes reconnurent ces Origines étrangères à leur pays, mais aucun d'eux ne vit le principe duquel il paroît qu'elles sont émanées. Les recherches faites ici nous rapprocheront de ce principe.

La manière dont on a fait l'extrait des premiers volumes de cet ouvrage, dans le journal intitulé *le New Review*, nous ayant mis dans la nécessité de montrer combien il est différent de celui dont on prétend avoir rendu compte, a véritablement donné lieu à ce supplément. En écrivant des observations que nous n'avions pas employées, nous avons reconnu l'utilité dont elles pouvoient être. On les trouvera répandues dans cet Appel au Lecteur, particulièrement depuis la page 27. Ceux qui ne se fonderont pas sur des réflexions faites sur le journal en question, pourront lire ces recherches à part : les unes tiennent à l'histoire du livre, les autres, bien plus importantes, tenant aux recherches mêmes qu'il contient, deviennent pour elles une augmentation considérable.

Dans le tems que nous nous occupions de cet écrit, Mr. Boughton Rouse, à qui ces recherches ont déjà tant d'obligations, a bien voulu nous confier encore un dessin très-curieux qu'il a rapporté de l'Inde. Ce dessin, probablement copié d'après une peinture religieuse des Indous, est une es-
pece de *Table* sacrée, faite à peu près dans les mêmes vues
que

que les *Tables* Iliques des Egyptiens. Celle-ci représente, la Cataracte sacrée du Gange, suivant les traditions de la secte de Vichenou. Et comme elle peut répandre beaucoup de lumière, sur ce qui a été dit dans les premiers volumes de ce livre, au sujet de la Théologie des peuples de l'Inde, nous la publions, avec des réflexions propres à la lier à ce qui la précède. On trouve aussi des morceaux très intéressants des livres sacrés Indous : nous en sommes encore redevables à la personne dont nous tenons la table que ces écrits servent à expliquer. Enfin, nous donnons aussi quelques observations sur la Théologie des Perses, sur leur Mythras, & les monumens qui le représentent. Toutes ces matières différentes, enchainées l'une à l'autre par des principes qui leur sont communs, font de ces morceaux épars en apparence, un tout, dans lequel il entre peut-être autant de choses, que dans beaucoup de volumes beaucoup plus considérables.

Nous avons été contrains de répéter ici quelques-uns des planches déjà publiées dans les autres volumes. Il nous a semblé que cela pouvant être commode pour ceux mêmes qui ont le commencement de cet ouvrage, devenoit nécessaire à ceux qui ne l'ayant pas voudroient lire celui-ci. Sur quoi il est bon d'observer, qu'à cause des renvois des volumes précédens, nous nous sommes cru dans l'obligation de conserver l'ordre suivi dans les planches qu'ils contiennent, mais nous les avons fait précéder par celles qui leur manquent.

A P P E L

A P P E L A U X L E C T E U R S .

MONSIEUR Henry Maty, dont toute l'Europe connoit les feuilles périodiques, les beaux talens & le génie singulier, venant de publier un extrait de cet ouvrage, pour répondre à l'honneur qu'il a bien voulu lui faire, son auteur croit devoir joindre cet extrait au livre qui en est l'objet. Le public mis à portée de comparer l'original à la copie, pourra juger plus aisément de la ressemblance de l'un à l'autre.

En liant cette critique aux deux volumes qui l'ont faite écrire, l'auteur pense qu'elle les fera examiner de plus près ; elle aidera peut-être à les faire lire : car bien que Mr. Maty *n'y voye absolument rien qui satisfasse son esprit*, (1) il ne laisse cependant pas de les recommander, comme bien dignes d'être lus, par ceux qui s'amuse à ces sortes d'études. (2) On croiroit d'abord voir une sorte de contradiction, entre le conseil donné ici & le sentiment produit par la lecture de cet ouvrage sur l'auteur de ce conseil ; mais je prie ceux qui penseroient ainsi, de vouloir bien suspendre leur jugement : tout intéressé que je serois à l'approuver, ne pouvant avec justice être de leur avis, je dois leur montrer que l'esprit de Mr. Maty a dû n'être pas satisfait de la lecture qu'il a faite de mon ouvrage, & que néanmoins, il a pu & dû en recommander la lecture à d'autres. Ses feuilles nous font voir qu'il ne voit pas comme le reste des hommes, & ce qui est au dessous de lui, peut fort bien convenir à ceux qui ne l'égalent pas à beaucoup près. Il ne peut agir sans raison, & je crois pouvoir démontrer, qu'il m'importe tout au moins autant qu'à lui, de prouver qu'il a, je ne dis pas ses raisons, mais toutes les raisons possibles de me critiquer, de me blâmer, peut-être même de me plaisanter avec cette légèreté, qui cependant n'a pas été du goût de tout le monde. Voici son extrait.

(1) NEW REVIEW. January 1785. p. 68.— *At least I see nothing in Mr. D's book, that at all satisfies my mind.* L'auteur n'ose se flatter que cet appel, tout satisfaisant qu'il est, puisse en rien satisfaire l'esprit de Mr. Maty.

(2) Idem. *I recommend it as well worthy to be read by persons delighting in these studies.* L'Avis me semble bon ; je l'ai suivi & ne m'en suis pas mal trouvé. Mais j'en ai trouvé moins bon l'extrait de Mr. H. Maty.

Extrait du *New Review for Januari 1785.*

Art. III. p. 17. &c. &c.

Recherches sur l'Origine & les Progrès des Arts de la Grèce ; sur leur Connexion avec les Arts & la Religion des plus anciens peuples connus ; sur les Monumens Antiques de l'Inde, de la Perse, du nord de l'Asie, de l'Europe & de l'Egypte. 2 Vol. 4to. avec 74 planches. 3 guinées. Appleyard.

On trouvera le texte de cet extrait, après la traduction qu'on en donne ici.

Comme je desirerois toujours de mettre le juré qui doit décider de la réputation des savans, en état de juger de tout le procès, autant que des jurés peuvent le faire, je vais exposer à mes lecteurs l'hypothèse de Mr. d'Hancarville & quelques unes de ses preuves, en aussi peu de mots que je pourrai.

Mr. Maty semble n'avoir pas satisfait à son gré le desir très-louable qu'il annonce à ses lecteurs ; car il les avertit, (3) qu'ils ne peuvent juger du livre dont il s'agit, sur le compte qu'il leur en rend, dans lequel il y a, dit-il, quelques inexactitudes, qu'il ne regarde cependant pas comme essentielles. Il nous donnera la permission de faire observer ici quelques-unes de ces inexactitudes, pour mettre les jurés en état de décider si on les a informés, comme on leur promet de le faire.

Mr. d'Hancarville commence par une apologie, de ce que ses recherches se portent d'abord sur les médailles, au lieu de considérer l'art du dessin, qui dut nécessairement exister avant le tems où l'on mit des types sur les monnoies. La raison assignée par notre auteur pour avoir quitté l'ordre naturel, c'est que nous trouvons sur les médailles les figures des pierres, que les anciens adorerent originairement comme les emblèmes des Dieux. On y trouve pareillement des anciens temples de différentes formes. Quoique ces temples n'existent plus en Grèce, quoiqu'en effet les historiens de la Grèce n'en aient jamais parlé comme y en ayant vus, ils sont cependant semblables à ceux qu'on trouve encore à présent en Asie, en Suède, en Danemark en Allemagne, en Pologne, & l'on sait qu'autrefois il en existoit en Espagne, en Italie, dans le Gaules, & même dans les parties intérieures de l'Afrique.

(3) Idem. All this, however, obliges me to add, that as the book cannot be judged of, from my account, in which, moreover there are some inaccuracies, though I think no essential ones.

L'auteur

L'auteur allégué d'autres raisons du parti qu'il a pris ; on peut les voir dans sa préface page 5. Ce n'est pas parce qu'on a trouvé les figures des plus anciens simulacres sur les médailles, qu'il a commencé par elles ses recherches sur les Arts. Les Pierres représentées sur ces médailles, étant les plus anciens emblèmes connus, on s'en est servi pour remonter à l'origine des premières représentations des Dieux. On voit encore de ces anciennes pierres dans presque toutes les parties de notre continent, mais on ne voit des plus anciens temples où elles étoient placées, qu'en quelques endroits de l'Europe. *Stonehenge* est l'un des plus fameux. On m'a assuré qu'en France il y a quelque restes d'édifices semblables. Chardin vit dans la Médie, des grands ronds ou cercles formés de pierres de taille, qu'on dit avoir été apportées par les Géans : " Ce qui cause, dit il, plus d'admiration en " considérant ces pierres, c'est qu'il y en a de si grosses que huit hommes " auroient peine à les remuer, & qu'on n'apperçoit point qu'elles ayent " pu être tirées que des montagnes voisines, qui sont à six lieues." *Voyag. de Paris à Hispaban. T. I. p. 267.* Mr. Maty me faisant dire qu'il subsiste encore à présent de ces temples en *Afrique, en Suède, en Danemark, en Allemagne & en Pologne*, supprime les isles de l'Angleterre. C'est cependant le seul pays où j'en ai pu voir : jamais je n'ai pu assurer qu'il en existât en Suède, en Allemagne, ou en Pologne. Les habitans de ces pays, sur la foi de cet extrait, pourroient m'imputer d'avoir avancé un fait dont aucun auteur n'a parlé, & dont personne n'a connoissance. Mais je prie le lecteur d'observer, que Mr. Maty a confondu ce que j'ai assuré des Pierres Sacrées, qui se trouvent dans tous ces pays, avec ce que j'ai avancé des temples, que j'ai dit se trouver seulement en quelques endroits de l'Europe. Voyez la Préface, page vii.

Mr. d'H. continue à rendre compte de son système, ou plutôt de ce qu'il appelle modestement ses conjectures ; si je les entens bien, elles répondent aux vues suivantes.

Les anciens ayant originairement employé des pierres pour représenter leurs Dieux, leur chercherent dans les tems suivans des symboles plus expressifs : tels furent le Feu représenté par la forme pyramidale sous laquelle s'élève sa flamme, les rayons de la lumière ou le symbole du soleil, représentés par des figures obéliscales—& une plante aquatique du genre du tamaris, laquelle représenta l'être suprême, comme l'esprit qui dans le commencement des choses incuba sur les eaux. Dans la suite des tems on se servit des animaux : dans cette classe, le Bœuf & le Serpent, qui représenterent le Créateur du monde matériel & l'Auteur de la vie de tous les êtres sensibles, furent les plus anciens ; ces deux furent les plus durables & ceux qui se répandirent en plus d'endroits. Je crois que le lecteur ne trouvera pas cette phrase intelligible, s'il

n'y fait entrer le mot d'emblèmes que Mr. Maty a supprimé, je ne fais pour-quoi. On les découvre dans tous les pays où se trouvent les anciennes pierres sacrées. On en trouve encore dans ces parties de l'Asie où le Mahométisme ne s'est pas établi; Nous les voyons représentés sur un grand nombre de médailles; sur beaucoup de marbres & de monumens de l'Italie, de l'Egypte, de la Syrie de l'Inde, du Japon, de la Chine, de la Perse, de la Tartarie, de la Scandinavie & dans tous les pays autrefois habités par les Celtes. Le Serpent d'airain fut, chez les Israélites, le symbole de la vie, & l'une des têtes des Chérubins paroît avoir eu la forme de celle du Bœuf.

Les choses demeurèrent ainsi, jusqu'à ce que de nouvelles superstitions faisant adopter des figures nouvelles, la Divinité commença à être représentée sous la forme humaine: mais alors même on procéda suivant les premières idées originales, & l'ancien emblème fut en quelque façon confondu dans le nouveau. Ainsi dans quelques monumens nous voyons le Bœuf commençant à prendre la tête humaine, mais conservant encore les cornes, les oreilles & le corps de cet animal: en d'autres, où il a la tête & le corps de l'homme, il conserve les cornes, les oreilles, les cuisses velues & les jambes du Bœuf. En quelques bronzes, nous le voyons avec les oreilles, la queue, les pieds de l'animal unies au corps, à la tête & aux jambes de l'homme. Quelques statues, entièrement délivrées de l'animal emblématique, en gardent encore le caractère de tête, avec les cornes & le fanon, qui du menton lui pend sur le sternum. Ce qui fit la différence entre les Grecs & les autres nations de la terre, c'est que les Grecs ajoutèrent la beauté à leurs idées de la Divinité; de là vint que leur sculpture, & leur sculpture seule, arriva à cette élévation à laquelle nous sommes témoins qu'elles parvint.

Tous mes lecteurs sont priés d'être témoins du déplaisir que j'ai de me voir ainsi travesti: jamais je n'eus l'impertinence d'affirmer, que ce qui fit la différence entre les Grecs & les autres peuples de la terre, c'est que les Grecs ajoutèrent la beauté à leurs idées de la Divinité: c'est Mr. Maty, qui dit cela. Quant à moi, j'ai avancé dans la page xxii. de la préface, que la Sculpture des Grecs fut restée au point, où elle s'arrêta dans l'Egypte & dans l'Asie, si le génie des Grecs n'eût imaginé de comprendre la beauté dans le nombre des Attributs ou des Qualités des Dieux. Il ne s'agit ici que de la différence entre les Arts des nations, & non de la différence entre les nations mêmes. Ce furent la liberté, les bonnes loix, les lumières de l'esprit, & la politesse qui en est la suite, qui distinguèrent les Grecs de tous les autres peuples, avilis par la servitude, dégradés par la mollesse, ou restés barbares par une conséquence de leur mauvais gouvernemens.

J'ai montré dans cette préface, que les plus anciennes pierres exprimerent par leur Grandeur l'Immensité des Dieux. Des monts, comme le Casius & le Carmel, rendirent cette même idée. Les formes de tous les emblèmes
des

des tems suivans, furent choisies pour exprimer différens attributs de la Divinité, & l'Esprit qui fit rechercher ces formes, continua d'être celui de l'Art, dans tous les tems où il eut à exprimer des figures Divines. De cette suite de choses nait une des divisions de mon ouvrage : par elle nous pouvons reconnoître l'*Origine, l'Esprit & les Progrès des Arts de la Grèce*. Cet *Esprit* s'étant dans tous les tems plié aux vues de la Religion, en exprima les dogmes : la *Connexion des Arts & de la Théologie* fait la seconde division de ce même ouvrage. Les Anciens emblèmes, transportés sur toute l'ancien continent, par-tout admis sous les mêmes acceptions, nous découvrant *une même Religion, une même Origine* commune à tous les peuples, nous font remonter à la source de l'une, & aux commencemens des autres : cela forme la troisieme division de cet ouvrage. Relatives à ces trois choses, toutes les recherches répandues dans le premier volume, se lient plus ou moins avec elles, suivant la nature des sujets. Mr. Maty ne parle en aucun endroit des vues analogues à ce troisieme rapport ; il ne dit rien, ou presque rien, de ce qui regarde la relation entre les religions des différens peuples, des détails où l'on est entré à cet égard, & de la *comparaison* qu'on a faite de leurs monumens & de leurs traditions ; tout cela dispaeroit sous sa plume : il n'a pas voulu reconnoître la liaison de trois choses intimement enchainées l'une à l'autre ; cette liaison fait cependant tout l'ordre de ce livre. On n'a pas prétendu rendre cet ordre bien sensible, parce qu'on n'a voulu fonder ni un hypothese, ni établir un systême. Cependant, Mr. Maty prétend que l'auteur a voulu faire un systême ; mais celui-ci dit expressément *page xvii. de la préface, nous ne prétendons pas inventer un nouveau systême, mais exposer ce qui fut anciennement ; ce n'est pas nous, mais les monumens mêmes qu'il faut écouter*. Il suit effectivement cette méthode de consulter les monumens : par-tout il a cherché à constater les raisons de leurs formes, & leur rapports avec les notions qu'en donnent les Religions des peuples auxquels ils appartinrent. Par eux on lie les anciennes traditions avec les antiquités des peuples. Si le lecteur lit cette préface, après avoir lû l'extrait de Mr. Maty, il verra qu'on ne lui a parlé dans cet extrait que d'une très-médiocre partie, & sans doute de la partie la moins importante des vues qu'elle contient.

Sur cette supposition qu'on a voulu faire systême, Mr. Maty s'est appliqué à le chercher par-tout : & comme il ne l'a trouvé nulle part, il en a fait un. C'est ce systême curieux qu'il présente à ses lecteurs, & qu'il attribue à l'auteur. Il dit.

LIVRE I. CHAP. I. *Des Formes & de l'Origine des plus anciennes Monoies Grecques.*

L A plus ancienne forme des monoies Grecques fut, suivant Plutarque (in Lysandro) la forme obélifcale. Ces monoies obélifcales représentent une fleche ou Bélemnite, communément appelée pierre de tonnerre, dont on fit des flèches dans les premiers tems. C'est pourquoi ces formes sont l'image manifeste de la force dont le tonnerre est une des plus grandes expressions.

L'auteur de cet ouvrage n'a pas avancé que les monoies obélifcales, eussent jamais représenté une Fleche ou Bélemnite; car c'est autre chose d'avoir eu la forme de fleches, ou d'avoir été faites dans l'intention de représenter des fleches. Ce n'est pas aussi parce que la forme obélifcale des plus anciennes monoies ressembloit à celle des fleches, qu'elle devint le symbole du tonnerre, mais parce que les pierres de cette forme appelés *Bélemnites* passaient pour être produites par la foudre. Enfin l'auteur n'a jamais conclu de ces idées incohérentes, que les *Fleches* ou *Bélemnites* fussent l'image manifeste de la force, dont le tonnerre est une des plus grandes expressions; la dernière partie de cette phrase est inintelligible, l'autre est absolument fautive; & pour se convaincre que tout ce discours est de l'invention de Mr. Maty, il n'y a qu'à lire les cinq premières pages de l'ouvrage; on y trouvera des choses toutes différentes de celles qu'il dit en avoir extraites.

Mr. Maty fait dire à l'auteur, qu'on entoura les formes données à la foudre, de feuilles de *Tamara*, pour montrer que le tonnerre est créé dans la région des nues, qui s'élèvent des eaux, au voisinage desquelles croit le *Tamara*. Cependant l'auteur n'a pas dit que le *Tamara* croit auprès des eaux: en donnant à cette plante le nom d'aquatique, en la classant dans le genre du *Nymphæa*, il marque par-là qu'elle croit dans les eaux mêmes: l'expression de Mr. Maty étant un erreur en botanique, en feroit une relativement à l'explication du symbole pris de cette plante; car c'est uniquement par ce qu'elle croit dans les eaux, qu'on la prit pour les représenter. C'est parce qu'elle est encore la plus belle de toutes les plantes aquatiques, qu'on l'employa pour être le symbole & comme le trône de la Divinité.

L'auteur fait voir par les monumens, que les Japonais & les Tartares, qui descendent des Scythes, représentent encore leurs Dieux sur la fleur du *Tamara*, comme le font aussi les Indiens, & comme le firent anciennement, les Egyptiens; mais ce n'est pas, comme le dit Mr. Maty, pour confirmer ce qu'on a dit de la feuille du *Tamara* dont la représentation de la foudre est entourée, que l'on a cité le candélabre de marbre de la collection de Mr. C. Townley; on le cite pour montrer que le Feu placé dans ce monument

numement intéressant sur la feuille du Tamarà, y représente le *Feu sacré* ré-véré par les Perses, comme l'emblème de la Divinité. Ce marbre, d'ou-vrage Romain, prouve que les Romains, comme tous les anciens peuples de l'Asie & de la Grèce, représenterent le *Feu sacré*, sur une plante aqua-tique. C'est ici, page 6 & 7 du premier chapitre, que l'auteur commence à faire voir une liaison marquée entre les Arts & la Théologie des anciens peuples de l'Asie, de l'Europe & de l'Egypte. Au lieu de marquer cette connexion constamment développée dans le cours de cet ouvrage, dont elle lie toutes les parties, le *Réviseur* s'est contenté de dire.

En confirmation de cela, il paroît que le Tamara entoure le Feu sacré sur un can-délabre de la collection de Mr. Townley, & qu'il est certain qu'il fut un des em-blèmes de la Divinité, parmi les Egyptiens, les Perses, les Tartares & les Ja-ponais.

Mr. Maty supprime ici les Grecs, l'auteur ne les a pas oubliés comme on peut le voir page 7. Pourquoi cette suppression, dans un passage où il est absolument nécessaire de nommer les Grecs, puisque c'est de l'Origine de leurs Emblèmes, de l'Esprit de leur Art, de la Liaison de leur Théo-logie avec celle des plus anciens peuples connus, dont il s'agit principale-ment dans cet ouvrage ? C'est ainsi qu'en faisant dire à l'auteur ce qu'il n'a pas dit, en ne lui faisant pas dire ce qu'il a dit, en supprimant les rapports qui constituent l'ordre de son livre & qui en reglent toute la marche, Mr. Maty parvient à faire un ouvrage qui ne fera plus celui de l'auteur, mais celui de Mr. Maty : fidèle à sa méthode de tout confondre, de dénatura-liser tout, de représenter tout de travers, ce commencement, comme on va le faire voir, peut faire juger de tout le reste de son extrait.

Les Obélisques qui représentent les rayons du soleil, se trouvent sur une grande quantité de médailles publiées par l'auteur ; quelques traces de l'Obélisque même restent sur les médailles de Sybaris & de Catane.

On peut voir, pages 9, 10 & 11. les raisons pour lesquelles les obélisques représenterent les rayons du soleil, & les motifs qui firent placer sur les médailles, les représentations des oboles. Ces raisons & ces motifs sont tirés de l'Esprit de l'Art, ainsi que toutes les explications des formes dont il est parlé dans tout le cours de cet ouvrage. C'en est la partie la plus usuelle, celle qui sert à expliquer les monumens antiques, à faire con-noître l'intention qui les fit exécuter ; l'auteur a promis, dans son titre & dans sa préface, de développer cette partie si importante, de laquelle il est à remarquer que Mr. Maty n'a pas dit un seul mot dans tout son ex-trait : par cette manière d'arranger les choses, le livre semble ne pas ré-pondre à l'objet qu'il annonce, l'auteur semble manquer à ce qu'il a promis, & le *Réviseur* manque aux engagements qu'il a pris, d'informer les jurés de manière à juger tout le procès.

Quelque

Quelques oboles furent découvertes près de Léontium au commencement de ce siècle, avec les mots *υιη Διος Αθηνιος υιηη*. M. D. pense qu'elles ont été faites à l'occasion de la victoire remportée sur les Athéniens : ces Oboles se trouvent encore en Arabie, en Perse, dans le Japon & dans la Chine : c'est pourquoi les Chinois étant descendus des Scythes, suivant Mr. de Buffon, il est probable que l'invention du monoyage vient originairement des Scythes, qui la communiquèrent aux peuples de l'Asie.

Les monnoies Obolaires trouvées en Sicile, ressemblerent par leur forme, non seulement à quelques-unes de celles des Arabes, mais encore à quelques-unes de celles des Japonais & des Chinois, regardés par Mr. de Buffon, comme un même peuple avec les Tartares : ce n'est cependant pas sur l'opinion de cet auteur, si justement célèbre, qu'on s'est fondé pour dire que le monoyage vint originairement des Scythes. Cette conclusion tirée de la descendance des Chinois seroit ridicule ; car les Chinois peuvent très-bien être descendus des Scythes, sans que cela donne aucune probabilité que l'invention du monoyage soit originaire de la Scythie, comme on le fait dire à l'auteur ; il s'est contenté de faire observer, page 22. qu'on a découvert de nos jours chez les Chinois, le complément du système musical qu'eurent autrefois les Grecs : & que comme les Chinois & les Japonais employent encore à présent la fleur du Tamara, pour représenter le siège de la Divinité, nous trouvons encore dans les formes des monnoies Japonaises, Chinoises & Arabes, des raisons de croire que, malgré la distance qui sépare de la Grèce, la Chine le Japon & l'Arabie, le monoyage eut cependant des formes pareilles dans tous ces pays. On voit ici une Connexion qui rapproche les monumens des Arts de ces peuples si éloignés les uns des autres : deux traditions anciennes parlent du monoyage des Scythes : ces traditions reçoivent une force qu'elles n'auroient pas d'elles mêmes, par la ressemblance des formes des monnoies conservées en Asie avec celles des anciennes monnoies Grecques. Mais c'est parce que des historiens d'un très-grand poids nous apprennent que les Scythes s'étendirent anciennement jusqu'aux confins de l'Egypte & de l'Arabie, où ils fondèrent la ville de Nyse, & que d'une autre part ils occuperent tous les pays intermédiaires entre l'Egypte & l'Océan Oriental, sur les bords duquel la Chine est située, c'est enfin de ce qu'ils tirèrent de l'Asie des tributs, qui ne pouvoient se payer qu'avec des monnoies, & de ce qu'on a trouvé des monnoies semblables dans la Chine le Japon & l'Arabie, que l'on déduit que les formes de ces monnoies vinrent des Scythes : elles existèrent chez eux bien avant de passer dans la Grèce. Ces notices expliquent ce qui est dit dans les livres de Job & de Moïse, des anciennes monnoies employées au tems de Job, & d'Abraham. Car on voit que le Kesitah, dont il est parlé dans les livres sacrés, porte encore en Egypte le même nom, & qu'il répond à l'obole des Grecs. Voyez la page 29, & la note 82, tout cela est bien différent de ce que le Réviseur fait déduire de l'opinion de Mr. Buffon sur l'origine des Chinois.]

Les preuves de ce que le monoyage vint des Scythes, peuvent dit le Réviseur s'appuyer des témoignages de l'Histoire. Car Hygin dit qu'Indus découvrit l'Argent en Scythie, & qu'Erichthonius en introduisit l'usage dans l'Attique; mais par un passage de Julius Pollux (*Onomastic. lib. ix. cap. 6.*) il est évident qu'il entend parler du monoyage: il est donc probable qu'Erichthonius vint en Scythie, durant les dix années pendant lesquelles Amphyction usurpa sur lui le trône d'Athènes—Lucain parle aussi, (*Parf. vi. 402.*) de l'invention du monoyage, par Ithonus fils d'Amphyction: ce prince paroît ne l'avoir introduite qu'en Thessalie, mais il peut l'avoir apportée de Scythie, car il étoit tuteur de Deucalion qui étoit Scythe.

Le Réviseur fait dire ici à l'auteur que le Scythe Deucalion fut sous la tutelle d'Ithonus; c'est une absurdité historique, d'autant plus remarquable, qu'Amphyction pere d'Ithonus étoit fils de Deucalion, dont le petit fils ne peut par conséquent avoir été le Tuteur. Que doivent juger d'un livre ainsi représenté, ceux qui n'en liront que l'extrait? Mais aussi que doivent juger du Réviseur ceux qui liront dans le livre page 24, qu'Ithonus fut non le Tuteur, *Guardian*, mais le petit fils de Deucalion.

Le résultat de ceci, c'est qu'Erichthonius, qui régna 1463, avant J. C, reçut des Scythes la forme Obélifcale des monnoies, & qu'il y fit graver des lettres; qu'Ithonus vers le même tems introduisit le monoyage en Thessalie, & que vers l'an 1363 avant J. C, Janus fit imprimer des figures sur les monnoies?

Ce qu'on appelle ici le résultat de ce chapitre, est seulement le rapprochement de quelques époques. Il est donné pour tel page 34. mais le résultat de l'extrait de Mr. Maty, c'est qu'il n'expose que les choses les moins intéressantes de ce chapitre. C'est qu'ayant parlé tout au plus de la cinquième partie des notices qu'il contient, il n'a pas saisi les vues de l'ouvrage qu'il a morcelé plutôt qu'analysé.

CHAP. II. *Antiquité des Arts de l'Asie, leurs Connexions avec les Arts de la Grèce; des Monnoies de Janus.* Mr. d'H. suppose que les Arts furent transportés dans toute l'Asie par les Scythes, au tems de la conquête mentionnée par (Diodore de Sicile. *lib. ii. & Justin. lib. ii. sect. iii.*) alors ils bâtirent la Nyse des Oxidraques, comme le borne de leur empire vers l'est, 1500 ans avant la conquête des Assyriens. A cette occasion l'auteur entre dans une longue discussion sur le Bassareus ou robe des Bacchanales, &c. portée par les Bacchants.

Mr. d'H. ne suppose nulle part que les Scythes porterent les Arts dans toute l'Asie, que conquit leur armée dans l'espace de quinze années. Cette histoire conservée par Trogue Pompée, est confirmée par la tradition des Indiens rapportée par Diodore: ils mettoient Bacchus à la tête de cette expédition; c'est la plus ancienne dont la mémoire se soit conservée. Et comme elle fut manifestement antérieure au tems du Bacchus de Thèbes, auquel les Grecs ne laisserent pas de l'attribuer, c'est aux Indiens plutôt qu'à eux qu'il faut s'en rapporter. On voit dans l'Inde un Bacchus, qui précéda

précéda de beaucoup de siècles celui de la Grèce. Les Oxidraques se prétendoient descendus de ce conquérant. Il bâtit dans leur pays la ville de Nyse, où son culte étoit célébré, comme dans celle de l'Arabie : on ne fait pas une longue discussion sur ces Nyfes, & tout ce qu'on en dit est renfermé en douze lignes. p. 38, 39 & 40. où il est encore parlé d'autres matieres. On montre en peu de mots, par le moyen de la *Bassara* donnée chez les Grecs, non aux *Bacchants* comme le dit Mr. Maty, mais au Bacchus Indien, que cette longue robe étoit celle des habitans de la Bactriane. Venus de cette province, les Scythes porterent le culte de Bacchus dans toute l'Asie dont il firent la conquête. Ce culte est le *Scythisme*.

Le tems de la conquête des Scythes, montre celui où les monnoies furent en usage parmi eux. L'Astronomie fut dès-lors connue dans l'Asie : des observations faites peu après cette époque, nous y montrent l'état des Sciences ; la grande antiquité de ses Arts est confirmée par les monumens dont il est fait mention dans les histoires sacrées & profanes. Dès le tems de Moïse les Israélites graverent sur les Pierres dures, & firent la statue du Veau d'or. Cet emblème, révééré par les Arabes sous le nom d'Urotal, étoit celui de Bacchus : il existe encore dans l'Inde sous les noms de *Baswa* & de *Darmadévé*. Et comme les Indiens ont des figures composées de plusieurs têtes, de plusieurs corps, de différentes natures, les Grecs en eurent de semblables, & n'en eurent guere d'autres jusqu'au tems de Dédale. De même que les Chinois donnerent à Fohi leur fondateur des jambes de Serpent, ainsi les Grecs donnerent la même figure à leurs Titans, & les Scythes représentoient aussi la mere du Prince dont ils prirent le nom, sous une forme pareille. Ces faits montrent de nouvelles *Connexions* entre les peuples & les Arts de la Grèce, & les peuples & les Arts de l'Asie, où s'est toujours conservé l'*Esprit* de ces anciennes représentations.

On conserve encore en Asie des monnoies de forme quadrilatere comme on y conserve des monnoies de forme Obéliscale. Les premieres ressemblent aux *Tesseræ* des Latins, appelées *Symboles* chez les Grecs. Le nom en resta chez eux, quand on cessa d'y faire usage de cette sorte de monnoies, mais la chose qu'il exprimoit est restée chez les Tartares. On trouve sur ces monnoies Tartares, des emblèmes analogues à ceux des médailles Grecques frappées à Délos, où des Scythes Hyperboréens apporterent les Dieux révéérés dans cette Isle. Ces médailles marquent le culte du Soleil Nocturne, du Soleil Diurne ou, de Bacchus & d'Apollon, dont on réveloit expressément les noms dans le secret des mysteres. Nous tenons ce fait d'un passage très-détaillé qui se trouve dans Macrobe. Le Lion étoit le symbole du dernier de ces Dieux, le Bœuf fut le symbole de l'autre. Toutes ces liaisons nécessaires sont supprimées par Mr. Maty : le second
de

de ces anciens emblèmes Scythiques s'étant conservé dans le Japon, c'est là où il faut en chercher l'explication.

Nous avons l'extrait suivant tiré de l'Atlas du Japon. On y admire aussi le temple du Bœuf, cet animal est fait d'or massif. Il a une bosse sur le dos, son col est entouré d'un colier d'or garni de pierres. Il attaque de ses cornes un Œuf, sur lequel il appuie le pied de devant, ceux de derrière sont enfoncés dans un amas de pierres, de terre & d'eau mêlées ensemble, sous lequel & sous l'Œuf il y a beaucoup d'eau conservée dans un bassin, qui a pour base un autel quarré, chargé de caractères Japonais.

Dans cet extrait du Réviseur, la description de cet emblème n'est préparée par rien, elle n'est suivie de rien ; c'est une pièce hors d'œuvre, un monument du caprice des Japonais, il semble n'avoir rien à faire avec l'ouvrage dans lequel on en parle ; mais si vous lisez cet ouvrage, page 60, vous y trouverez ceci. Suivant la Cosmogonie du Japon, "avant la Création, le monde étoit renfermé dans un Œuf d'une immense grandeur. Orphée représentoit ainsi le Cahos ; éternel, sans bornes, non engendré. De son sein toutes choses furent produites : il n'étoit ni les ténèbres, ni la lumière, ni l'humide, ni le sec, ni le chaud, ni le froid, mais tout cela sous la forme d'un Œuf immense. L'écale de cet Œuf étoit de bronze. Les Japonais disent "que le monde nageoit avec lui sur la surface des eaux. "L'action de la lune en ayant entamé la "superficie, la terre & les pierres se formerent de ses éclats réunis, sur "lesquels l'Œuf s'arrêta. Le Bœuf l'ayant rencontré dans cette situation, "le heurta si violemment qu'il en rompit la coque, dont le monde sortit. "Cependant le souffle de l'haleine du Bœuf échauffé d'un si grand travail, "ayant pénétré à travers une courge, appelée Pou en langue Japonaise, il "en naquit le premier homme qu'on nomma Pourang."

"Le Bœuf, dans cette Cosmogonie, est l'agent de la création : il existe "avant elle, il est l'être, ou plutôt le Symbole de l'être premier né, comme le "Protogonos des Grecs. Par un effet de son action, le monde matériel sort de "l'enveloppe du Cahos, de laquelle le souffle de son haleine fait naître les "êtres doués de sentiment & d'intelligence. Tout est tiré de l'Œuf, consacré "par les Grecs dans les Orgies de Bacchus, comme étant, dit Plutarque, le "type ou l'exemple de ce qui engendre & contient tout. Il y avoit donc "une liaison secrète, entre les fêtes où cet Œuf étoit consacré, la chose dont "il étoit le symbole, le tems de la nuit où on les célébroit, & le Dieu en "l'honneur de qui elles étoient instituées. L'Œuf du Cahos, partagé en deux, "est représenté sur une médaille de Syracuse, dont le revers porte l'em- "preinte d'un Bœuf, très-fidèlement représenté dans la même action, & dans "une attitude absolument semblable à celle où il est dans le temple du Bœuf "à Méaco *. Et comme celui-ci est, non seulement posé dans l'eau, mais

* Voyez la Planche VIII. B. No. 1. & comparez l'action de la figure du Bœuf de cette médaille, avec celle du Bœuf révéral à Méaco.

“ encore sur un bassin, dont la forme prise de la plante du Tamara est le
 “ symbole de cet élément, ainsi le Bœuf, de la médaille Syracusaine, est
 “ posé entre deux Dauphins, qu’on fait être aussi les symboles des eaux.
 “ Plus de six cents médailles, de différentes villes Grecques, portent l’em-
 “ preinte de ce même emblème, & le Bœuf y garde constamment la même
 “ figure, sous laquelle il se voit au Japon. L’intention de ceux qui compose-
 “ rent cette figure, l’objet qu’ils se proposèrent en la formant, enfin le sens
 “ Cosmogonique qu’elle eut primitivement, sont très bien connus des Ja-
 “ ponais : ces mêmes choses furent, sans doute, également bien connues de
 “ ceux qui les donnerent aux Grecs, mais dans la suite, les changemens
 “ arrivés dans leur Théologie, les leur firent totalement oublier. Athenée
 “ nous dit que Bacchus étoit représenté à Cyzique, sous la forme d’un
 “ Taureau ; & Plutarque assure, que la plupart de Grecs le représentoient
 “ sous la même forme ; cet auteur nous apprend ailleurs, qu’en Elide,
 “ les femmes chantoient un Hymne, dans lequel elles invitoient Bacchus à
 “ venir accompagné des Graces avec son pied de Bœuf, dans son temple saint qui
 “ étoit dans la mer. Cette circonstance, marquée dans le monument du
 “ Japon, par les eaux dans lesquelles on a placé le Bœuf, l’est aussi
 “ dans les médailles Grecques, par les Dauphins dont il est environné.
 “ Les Hymnes attribués à Orphée donnent à Bacchus le titre d’*Agrios*,
 “ qui signifie *sauvage, féroce*, & marque l’espèce du Bœuf désignée par
 “ le mot *Urus*, représentée par le Bœuf du Japon, & caractérisée par l’atti-
 “ tude & l’action de celui des médailles de Syracuse. Quoique cette figure,
 “ quoique l’œuf consacré dans les Orgies de Bacchus, quoique la qualité
 “ de *Pantodynaste*, ou *Régisseur de toutes choses*, que les Grecs lui donnoient,
 “ eussent dû leur rappeler le souvenir de la signification de cet emblème,
 “ qu’ils employoient journellement, le sens en étoit tellement perdu pour
 “ eux, qu’aucun de leurs auteurs n’a pu nous le développer. On en
 “ retrouve l’interprétation à l’autre extrémité de notre globe, chez des
 “ peuples descendus des Scythes, qui avec son explication, ont encore
 “ conservé le type original de cette figure symbolique, faite pour expri-
 “ mer les idées de la plus ancienne nation de la terre, au sujet de la Créa-
 “ tion de notre monde.
 “ Ce fut à ce Bœuf, premier symbole de l’*Acte de la Création*, que l’on sub-
 “ stitua dans la suite le Bacchus. Ce fantôme mythologique prit la place
 “ du *Générateur de tout*, ou de l’emblème fait pour en exprimer le *Pouvoir*.
 “ Voilà pourquoi, dans ce changement d’idées, l’*Œuf* resta dans les fêtes de
 “ Bacchus, pourquoi les danses désordonnées des Bacchantes furent em-
 “ ployées dans ces fêtes, dont le désordre représentoit celui des choses con-
 “ tenues dans la confusion du Cahos. Les Orgies se célébroient pendant
 “ la nuit, parce que le monde avoit été tiré des ténèbres de la nuit, par
 “ le *Pouvoir Générateur*, à l’emblème duquel on substitua le Dieu à qui
 “ ces

“ ces fêtes étoient consacrées. Le même motif fit donner à Bacchus, le
 “ titre de *Nocturne* ou *Nyctelius* : les deux lettres N.K. tirées de ce mot, & liées
 “ l’une à l’autre sur le revers de la médaille de Syracuse, sont placées sur
 “ le dos du Bœuf, pour caractériser encore l’emblème du Dieu, dont la puis-
 “ sance tira l’univers des ténèbres où il étoit plongé, & qu’on révéra dans
 “ la suite sous le nom de Bacchus.”

On peut voir à présent ce que signifie ce Bœuf révéra dans le Japon, la raison pour laquelle on en a parlé & l’analogie qu’il a avec les monumens de Grecs. Mr. Maty ayant supprimé les moyens qui font connoître cette analogie continue ainsi.

Mr. d’H. nous donne la figure de ce temple du Bœuf, & prétend, avec quelque apparence de vérité, qu’il est exactement représenté dans la même attitude, sur plus de 600 médailles des villes de la Grèce.

L’auteur ne fait ce que c’est que la figure de ce temple du Bœuf, qu’on dit pourtant qu’il a donnée, ni ce que veut dire un temple dans la même attitude qu’il est sur les médailles Grecques. Il est vrai qu’à la Planche VIII. B. Tom. 1^{re} il a fait représenter ce Bœuf des Japonais avec deux médailles Grecques, au revers desquelles il y a un Bœuf, si manifestement dans la même attitude, que chacun peut voir s’il n’est pas assuré que l’une est celle de l’autre, & s’il n’est pas étrange d’entendre le Réviseur dire qu’on prétend avec quelque apparence de vérité faire cette comparaison. Cette réticence, en laissant douter de la vérité du fait, répand sur le discours de l’auteur une incertitude, qui doit avec raison mettre le lecteur en défiance. Il peut à présent se convaincre par lui-même. Mr. Maty ajoute.

Ce Bœuf fut ensuite changé en Bacchus, il sembleroit que c’est l’auteur qui avance cela : mais on observera parce qu’il a été dit ci-dessus que les Grecs eux mêmes nous assurent ce fait : suivant Plutarque la plupart d’entr’eux adoroit de son tems Bacchus sous la forme du Bœuf ; il nous rapporte des hymnes de son culte confirmé par Athenée, & par beaucoup d’épithètes données à ce Dieu dans les auteurs Grecs & Latins.

On nous rappelle ici, dit le Réviseur, le Bœuf révéra par les Cimbres, l’Urotaï des Arabes, le Baswa & le Dermadévé des Indiens.

On ne rappelle pas ici, mais on compare les monumens des différentes nations. Par-tout on trouve la même forme, le même culte : on recherche dans ce chapitre ce qu’il fut chez les Indiens, on y montre la parfaite analogie de leur théologie avec celle des Grecs, la ressemblance de leurs monumens, & de leurs méthodes de représenter les idées religieuses. On fait voir enfin,

Que ce Bœuf emblème de Bacchus qui étoit le Dieu de la Vie, fut aussi celui du Dieu qui présidoit à la Mort ; c’est la raison pour laquelle on le trouve si fréquemment représenté sur les monumens funéraires, par exemple sur les vases d’Hamilton.

Les lecteurs instruits de cette manière, n'entendront sûrement pas ce que le Réviseur a voulu dire ; mais si on lit l'ouvrage original, on n'y trouvera pas que Bacchus est souvent représenté sur les monumens funéraires des Grecs & des Romains, mais seulement que rien n'est plus commun que d'y voir les attributs de ce Dieu, & que souvent on le voit lui même représenté sur les vases en terre, qui tous ont été déposés dans les tombeaux.

On voit communément sur ces vases le Dieu des jardins uni avec Bacchus : ils étoient conjointement révéérés à Athènes ; on les revere de même dans l'Inde, sous les noms de Chiven & de Lingham, comme cela est évident par les figures de la fameuse pagode d'Eléphanta, dont une est rapportée ici : les mêmes figures, avec des attributs presque semblables, se voyent dans un tableau des Tartares Zongores, qui est dans le voyage de l'Abbé Chappe en Sibérie. Nous trouvons dans l'Inde que Brouma est le seul Dieu représenté sur la feuille du Nelumbo ou Tamara, & comme c'étoit le Symbole de la Dèification chez les Scythes, il est évident que ce furent eux qui l'introduisirent dans l'Inde.—On trouve dans la Tartarie anciennement habitée par les Scythes, des idoles qui ressemblent à celles de l'Inde anciennement dominée par les Scythes.

Cet étrange extrait, où tout ce que dit l'auteur est altéré, semble avoir été fait pour rendre ridicule son ouvrage : il prie le lecteur de lire depuis la page 73 jusqu'à la page 136, de juger, si de cent choses absolument neuves, rapportées dans son livre, Mr. Maty en a extrait une seule ; enfin on le prie encore de vouloir bien observer la manière dont il rapporte celles qu'on vient de lire ici. La plume me tombe des mains, & je n'ai pas le courage de reléver tant d'inepties, leur extravagance les assure contre toute critique, il faut les oublier & non y répondre.

CHAP. III. Conséquences des observations précédentes par rapport aux Arts & au Culte des anciens peuples de l'Europe ; *la première partie de ce chapitre, dit le Réviseur, est plutôt faite pour renforcer ce qui précède, que pour en suivre les conséquences.* Cependant, dès la page 144 de ce chapitre, l'auteur tire des observations qu'il vient de faire, les conséquences desquelles résultent la découverte & la marche de la Sculpture & de la Théologie des anciens peuples. Il cherche le pays où furent trouvés les premiers emblèmes ; il en fait l'histoire, & montre comment, par le moyen de ses colonies, ces emblèmes furent transportés par toute la terre. Cette première partie est employée à rechercher les origines des nations : son intime liaison avec la précédente a fait croire au Réviseur que son objet étoit de fortifier ce qui la précède. Au reste voici ce qu'il en dit, bien plus aisé à rapporter qu'il ne l'est de marquer ce qu'il n'en dit pas. C'est pourquoi le nombre de ses omissions surpassant encore celui des choses nécessaires dont il n'a rendu aucun compte, dans les chapitres précédens, je n'entreprendrai pas de les rappeler ici, & me contenterai de le traduire.

M. D'H. après avoir établi que le culte du Bœuf fut connu en Perse sous le nom de Mithras ;

Mithras ; en Egypte sous ceux de Mnévis & d'Apis, à la Chine sous un nom qui exprime le Bœuf cornu, nous dit que ce même symbole, tel qu'il est dans le temple du Bœuf, se voit sur des très-curieuses médailles des Marles & des Amarles, dont le pays située entre la Médie & la mer Caspienne fut conquis par les Scythes dans leur passage—Les Marles & les Amarles étoient les voisins des Géléens, dont le nom se trouve chez les Géléens de la Sicile, avec le même symbole ; c'est-à-dire avec le Bœuf à tête humaine & l'œuf sur leurs médailles. Ce n'est pas tout, les Vandales & les Vendes, qui vivent, dit ici l'exacte Mr. Maty, près de la Baltique, eurent aussi des Idoles humaines à pieds de bœuf—après nous avoir fait ressouvenir que les Scythes portoient des figures de Serpents pour enseignes, notre auteur nous apprend que le culte en est commun en Asie.

Vous avez Mr. Maty changé tout le sens d'un auteur que vous appelés le vôtre, & que vous vous appropriés au point de lui faire dire du tems présent, ce qu'il ne dit que du tems passé. Ne diroit on pas, à vous entendre que les Vandales & les Vendes habitent maintenant près de la Baltique, & par la maniere incorrecte dont vous vous exprimez, ne laissez vous pas toujours douter si de telles fautes sont de l'auteur ou du Réviseur : vous ajoutez,

Que le serpent se trouve à Abury, par-tout le Nord & dans les Isles de la mer Orientale. M. D'H. nous donne beaucoup de savantes illustrations, mais outre quelles sont trop détaillées, trop peu liées & intelligibles sans les planches, le texte est si embarrassé par des notes scientifiques, qu'il est impossible de le suivre. Tout ce qu'on peut faire c'est de souhaiter qu'il eut pu donner moins d'étendue à sa matiere, & y répandre un peu plus ordre.

A l'égard de cette critique, Mr. Maty nous apprend ailleurs que sur une seconde lecture il seroit tenté de se rétracter, au moins à l'égard de ce chapitre sur ce qu'il dit de la Tautologie & de l'Ordre. S'il y a de l'ordre, comme Mr. Maty est tenté de l'avouer, les illustrations n'y sont pas trop peu liées, & ne peuvent être par conséquent inintelligibles, même sans les planches. Il est vrai que les notes sont très-longues, mais il s'agit de voir si elles sont utiles, si elles sont intéressantes, si elles ne sont pas nécessaires au plan de l'auteur, & si le titre de son livre n'exige pas qu'il se livre à ces recherches. Mr. Maty voudroit que l'auteur

N'eut pas eu recours pour quelques unes de ses preuves à des autorités fort douteuses ; aux expressions mises au hazard dans les hymnes d'Orphée ; à l'inscription vraiment suspecte de Saïs, & aux traditions de l'Inde sur l'antiquité du monde.

A cette critique raisonnable, & raisonablement écrite, l'auteur répond, que les Hymnes d'Orphée citées dans Aristote, dans Platon & quantité d'auteurs anciens, sont assurément très-anciennes, puis qu'on les attribue à Onomacrite contemporain de Pisistrate : Joseph Scaliger, qui les a traduites, & le très-savant Mr. Thomas Gesner qui les a publiées de nouveau,

veau, avec un très-docte commentaire, en cherchant à expliquer les titres données à Bacchus dans ces Hymnes, n'ont eu garde d'en regarder les expressions comme employées au hasard ; mais ce qui prouve bien mieux que tous les discours, qu'effectivement ces expressions ne sont pas hasardées, c'est que l'on montre dans cet ouvrage par des monumens évidens, qui même existent en Angleterre, que les titres de *mâle* & *femelle* donnés par exemple à Bacchus, qu'on appeloit chez les Romains *Liber* & *Libera*, sont représentés par des figures de la collection de Mr. C. Townley, où Bacchus paroît sous les formes des deux sexes, & même par une statue singulière, dans laquelle le titre de *Mysès* donné à ce Dieu, est exprimé par les formes de l'homme réunies avec celle de la femme, dont la tête a les traits. Quant à l'inscription de Saïs, c'est Plutarque qui la rapporte, dans un ouvrage où il traite expressément d'Isis dont il est parlé dans cette inscription : pour ce qui est de la tradition des Indiens sur l'antiquité du monde, l'auteur qui n'a pu découvrir ce passage dans son livre, pense n'avoir pas usé de cette tradition comme d'un opinion à suivre, ou à recevoir sur l'autorité des Indiens. Pour ce qui est des complimens que Mr. Maty veut bien faire à M. D. H, en finissant l'extrait de ce chapitre, celui-ci l'en remercie, & croit ne devoir pas les traduire : il observera seulement que Mr. Maty remarque que cet auteur ne lui semble pas fort exact dans ses connoissances du Grec : cela peut être, car effectivement il souhaiteroit en savoir d'avantage, non seulement sur cet article, mais encore sur tout autre : aussi ne se donne-t-il pas pour un savant, mais pour un homme qui fait des recherches pour s'instruire.

L'extrait du quatrième chapitre, par lequel finit le premier volume de cet ouvrage, étant fait comme l'extrait de ceux qui le précèdent, pour toute observation on se contente de renvoyer le lecteur au texte de Mr. Maty & au livre même. Mais on ne peut s'empêcher de faire quelques remarques, sur la manière dont le Réviseur termine cet article. Il dit

Mr. D'H. conclut ce chapitre, en faisant une seconde fois le tour du monde, pour y trouver les Pierres emblématiques, que conséquemment il nous montre dans chaque coin de la terre.

Ainsi finit le premier volume.

Comme le lecteur pourroit bien ne pas entendre toute la finesse de la plaisanterie renfermée ici, il convient de la lui faire sentir. Par-tout, dans l'ancien continent, on trouve des traces du culte rendu aux emblèmes du Bœuf, du Serpent, & à ces grandes Pierres emblématiques dont il est ici parlé : c'est après avoir reconnu ce fait dans le corps de l'ouvrage, qu'on l'a avancé dans la préface, où il n'est qu'une assertion dont il falloit prouver la vérité ; je demande à Mr. Maty, comment il étoit possible d'exposer cette vérité, sans montrer d'abord tous les endroits de notre continent où se trouvent les traces

traces des emblèmes du Bœuf, ensuite tous ceux où l'on rencontre les preuves de l'existence de l'emblème du Serpent & des grandes Pierres emblématiques. C'est à ces preuves nécessaires à l'ouvrage, que Mr. Maty cherche à donner du ridicule, en disant que l'auteur fait une seconde fois le tour du monde pour les trouver, & qu'il les trouve par-tout. Oui Mr. Maty il les trouve par-tout : cela prouve qu'il a été attentif à les chercher, & que vous ne devriez pas plaisanter d'une chose très-sérieuse, car elle constate un fait inconnu jusqu'à présent, un fait également intéressant à l'histoire des Religions, à l'histoire Civile & à l'histoire des Arts. Mais puisqu'il s'agit ici d'un livre de recherches, sans porter cette fois les miennes autour du monde, comme le dit si élégamment Mr. Maty, si je les employois à développer comment il fait ses extraits, sûrement il ne feroit pas content de mes découvertes. Au lieu de cela il me permettra de lui donner quelques avis. Le public aimant à s'amuser, paye volontiers la dépense d'un journal, dans lequel l'auteur trouve le moyen de jeter du ridicule sur les livres dont il fait l'extrait : si le ridicule donné à l'ouvrage peut s'étendre jusques sur l'auteur, le plaisir en devient plus grand & le journal ne s'en vend que mieux. Le talent de donner ces ridicules suppose du goût ; un jugement peu profond, mais assez droit ; un esprit léger, un style agréable, & cette sorte de méchanceté, qui par son analogie avec celle des autres est presque assurée de plaire à ceux qui en sont pourvus. Vous ne l'avez pas Monsieur cette méchanceté ; mon cœur se refuse à la chercher dans le vôtre, & je vous félicite sincèrement de n'avoir pas cette affligeante qualité. D'un autre côté, avec beaucoup d'esprit, vous manquez de cette légèreté que vous recherchez ; de là vient que les ridicules que vous imaginez, répandre sur les autres, n'atteignent pas toujours à leur but, & que quelquefois ils se répandent sur vous même. Cela ne marque pas trop ce jugement peu profond, mais droit, nécessaire à la bonne plaisanterie, & ce goût sans lequel elle ne peut jamais rien valoir. Quittez donc ce ton, il n'est pas fait pour vous, ou vous n'êtes pas fait pour lui : il vaut mieux avoir un bon esprit que d'être un bel esprit ; vous pourriez acquérir l'un, si vous n'aspiriez pas à être l'autre ; & puisque vous aimez à citer des vers de comédie, souvenez vous de celui-ci.

L'esprit qu'on veut avoir, gâte l'esprit qu'on a.

Mes avis sont salutaires, mes remontrances sont honêtes, mais si vous continuez à me plaisanter, souvenez vous Monsieur que vous me forcerez à me servir des mêmes armes que vous employez contre moi, *ed io anche son pittore*. Ma mémoire peut me fournir autant de vers de comédie qu'il en sera nécessaire pour me défendre.

LIVRE II. CHAP. I. *Dé la manière, dont se sont conservées les anciennes médailles.* Mr. le Réviseur, sans dire que son auteur montre par toute la

terre des tombeaux de la même forme ; qu'il en existe à la Chine, dans la Tartarie, de tous semblables à ceux qui existent en Angleterre ; que les effets déposés dans ces tombeaux sont par-tout les mêmes ; qu'ils montrent la conformité des notions des peuples du Nord sur l'enfer, avec les notions qu'en eurent les Grecs. Sans montrer, que la conformité de ces notions & de ces rits funebres, se joint à celle des emblèmes répandus par-tout pour faire voir que par-tout il exista, dans des siècles très-éloignés de nous, une religion commune à tous les peuples, se contente de dire que Mr. d'H. pense que la parfaite conservation de la plus grande partie des médailles, vient de ce qu'elles ont été déposées dans les tombeaux ; & de ce fait, qui ne découvre qu'une vérité triviale, dont l'auteur ne parle qu'en passant, Mr. Maty dit qu'il prend occasion de nous transporter dans un autre voyage autour du monde, pour nous montrer la conformité des anciennes nations du Nord avec les Grecs, sur la doctrine de l'enfer. Et Mr. Maty, en répétant la plaisanterie qui lui plaît tant, s'est dit à lui même comme le Sosie de Moliere.

Où mon esprit prend-il toutes ces gentilleses ?

Je ne fais comme il arrive que son esprit prend querelle avec bien des gens de lettres, qui ont fait des voyages utiles au tour du monde. Celles qu'il a eu avec l'un des plus célèbres de ces voyageurs, l'indispose contre moi qui en fais aussi : mais qu'il me le pardonne, cela ne le dérangera pas de sa place ; nos voyages se font dans les livres ; tandis que ceux de Mr. le Chevalier Banks en ont produit de très-utiles.—Mr. Maty dit-ici,

L'auteur prend cette occasion d'expliquer les dessins, qu'il nous donne du Vase du Chevalier Guillaume Hamilton. Après avoir évidemment montré que l'histoire représentée sur ce vase n'est pas celle de Philippe ; comme on le supposoit, il soutient que ce doit être l'histoire d'Alceste, & celle de Castor & Pollux.

Jamais, jamais, jamais l'auteur n'a rien écrit de semblable, à ce qu'on lui fait dire ici. En lisant l'explication de ce vase, à commencer au bas de la page 146 du second volume, on verra qu'il croit reconnoître, dans la figure qui en fait le fond, celle d'Orphée qui institua les mystères des Dieux infernaux. Que dans le sujet représenté sur le corps de ce même vase, consacré dans un tombeau, il croit reconnoître le bois de Proserpine, dont il est parlé dans Homere. Qu'il y observe la figure de Pluton, dans l'action de juger Orphée, au moment où ayant violé la loi qui lui étoit imposée, il vient de perdre Eurydice son épouse, retenue dans les enfers par la puissance des Dieux. Le Serpent qui causa sa mort est près d'elle, & l'amour qui guidoit les pas d'Orphée semble l'abandonner. Il paroît à l'auteur, que l'une des figures représentée ensuite est celle de l'un des Dioscures ; que la suivante est celle d'Alceste, & la dernière celle de Tyro, qu'Homere appelle la plus célèbre des femmes. Tout cela est accompagné des preuves sur lesquels on s'appuye, ce qui rend nécessairement

ment le discours plus long qu'il ne l'est ici, mais n'empêche pas que dans un sujet si simple à exposer, Mr. Maty n'ait fait dire à l'auteur ce qu'il ne dit pas, n'ait supprimé de son explication les seules choses qu'il dit, & n'ait représenté dans ce peu qu'il rapporte de cette explication, un sens tout contraire à celui de l'ouvrage qu'il mutile ainsi.

Dans un tableau qu'on admire au Vatican, dans un bas-relief qui est à St. Pierre, Raphael & l'Algardi ont représenté l'entrevue du Pape avec Atila : tous deux ont placé dans leur composition les Apôtres St. Pierre & St. Paul : dans une peinture qui représente la Bataille des Romains contre les Latins, près du Lac Régille, Pierre Pérugin a représenté Castor & Pollux, qu'on disoit y avoir assistés. Et c'est parce qu'on disoit aussi qu'ils assistèrent à l'expédition des Argonautes, qu'il est parlé d'eux dans les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes. Un voyageur qui eut promis au public de lui rendre compte du tableau de Raphael, du bas-relief de l'Algardi, ou de la peinture de Pierre Pérugin, acquitteroit il sa parole s'il disoit que les deux premiers représentent l'histoire de St. Pierre & St. Paul, & que le dernier est fait pour représenter l'histoire de Castor & de Pollux ? Et si un Réviseur, après s'être engagé à rendre compte des Argonautiques d'Apollonius, venoit assurer que l'auteur prétendit y faire l'histoire de Castor & de Pollux, le public ne feroit il pas en droit de croire, que le Voyageur & le Réviseur se sont moqués de lui ; qu'ils se sont joués de la vérité en prêtant à Raphael à l'Algardi, à Pierre Pérugin, & au livre d'Apollonius des ridicules idées qui dégradent leur compositions ? Ce même public trouvera que c'est le cas où je me trouve avec le Réviseur, & lira, s'il le peut le reste de son extrait, composé dans le même goût que tout ce qui précède. Je vais à la conclusion.

Mr. Maty dit. *Telles sont quelques idées de Mr. d'H, au moins autant que j'ai été capable de les extraire de ses livres, avec beaucoup de peine.* En effet il en a fallu beaucoup, pour défigurer ainsi les idées de l'auteur ; pour en représenter la marche de la manière dont on l'a représentée, pour en ôter tout ce qu'il y a de bon, & n'y représenter que le squelette des choses les moins importantes. Les idées distillées à cet Alambic ayant changé de nature, ne ressemblant pas plus à celles de l'auteur, que l'extrait d'une plante, noyé dans un fluide étranger, ne ressemble à la plante même. Ainsi Mr. Maty a tort de dire que ce sont les idées de Mr. d'H, & Mr. d'H. a raison de dire que ce sont les idées de Mr. Maty.

Comme Medailliste, Mr. Maty se confesse lui même entièrement incapable de juger du mérite de ces idées ; elles sont dit-il certainement ingénieuses & plausibles, appuyées de beaucoup de science : d'autres d'étermineront combien cette science est solide. J'ai déjà dit, que je n'ai aucune prétension au titre de savant. Mon objet dans cet ouvrage, n'a été que de voir ce qu'il y a dans les monumens, de com-

parer ce que je voyois avec ce qu'en ont dit les auteurs anciens ; de rechercher dans les uns l'explication des autres ; de tirer de ces recherches des conséquences qui concilient les histoires des différens peuples, de rendre compte de l'Analogie qui se trouve entre leurs idées Théologiques, & des différences remarquables par lesquelles elles se distinguent ; de faire sentir l'influence de ces idées sur les Arts, d'en suivre les changemens, d'en expliquer les méthodes ; je ne fais pas ici le personnage de Docteur, mais seulement celui de Rechercheur. J'écris, non ce qu'ont vû les autres, mais ce que j'ai vû moi même ; & je n'ai pas vu ce que voit Mr. Maty, ni, sur-tout, mon ouvrage dans son extrait.

Comme Réviseur Mr. Maty eut souhaité dans cet ouvrage moins de *Tautologie*, c'est-à-dire de répétitions ; voilà ce qui s'appelle une critique honête, & faite honêtement, à laquelle il convient de répondre.

Quand à une chose connue, on en compare deux autres, pour savoir si elles sont égales ou semblables entr'elles, il faut nécessairement répéter deux fois le nom de l'objet auquel on les compare ; & si l'on en comparoit un plus grand nombre, cet objet entrant nécessairement dans chacune de ces comparaisons, il devroit nécessairement y être rappelé. Ainsi l'auteur de cet ouvrage, ayant souvent à comparer les idées & les monumens de la plus ancienne Théologie, avec les idées & les monumens de la Théologie des Grecs, des Indiens, des Japonais & d'autres peuples, il lui a fallu répéter le terme de la comparaison avec lequel les idées & les monumens de ces derniers sont relatifs. Ce sont ces répétitions dont parle Mr. Maty, mais dans le supplément qu'il a donné à cette partie de son extrait, il avoue qu'ayant relu l'ouvrage, il *seroit tenté de révoquer ce qu'il a dit de la Tautologie & de l'Ordre, au moins par rapport au 3^e chapitre**. Cependant sa lecture n'a rien changé dans les choses ; il a seulement vû que ce qu'il avoit pris pour des répétitions & pour du désordre, n'étoit que dans sa manière de voir ; & quand il n'a plus eu la jaunisse, les objets ne lui ont plus semblé si jaunes, parce qu'ils lui ont semblé ce qu'ils sont. Il a mis du désordre dans sa façon de lire, & il a trouvé du désordre dans l'ouvrage qu'il lisoit. Il en a ôté les connexions, & par conséquent la clarté. Il prétend y voir un mélange de choses vieilles & connues avec les choses nouvelles ; c'est sa jaunisse qui est la cause de cela ; elle lui fait souhaiter un moindre torrent d'érudition, c'est encore la jaunisse qui l'empêche de voir l'objet sous sa couleur propre ; car l'érudition ou les citations sont nécessaires dans un ouvrage de la nature de celui-ci, & la qualité de Réviseur ne change rien à la nature de l'ouvrage qu'il revoit. Voici ce qu'il dit.

* Yet I own I am inclined to recall *much* of what I said of tautology, and want of order, *as far as relates to the third chapter.*

Comme

Comme Réviseur je dois confesser que j'eusse désiré dans cet ouvrage moins de mélange de vieilles choses connues avec des choses nouvelles, & un moindre torrent d'érudition. Mais peut-être, ajoute-t-il, cela étoit inséparable du sujet, & je dois, si cela est, être reconnoissant de ce que le livre, qui je pense eut pu être comprimé dans un demi volume, n'a pas été alongé jusqu'à quatre. Quatre étoient trop ; deux suffisoient ; les matières se fussent étouffées, si elles eussent été comprimées, comme Mr. Maty pense, & dit élégamment qu'elles pouvoient l'être. Le demi volume résultant de cette compression, eut été bon à jeter au feu ; mais il eut été de beaucoup trop-long, malgré la compression, s'il eut ressemblé à celui que Mr. Maty prétend avoir extrait, & qu'il peut se vanter d'avoir fait. En cet état, il ne me plaît pas plus qu'à lui, & mon esprit comme le sien n'en est en rien satisfait. Il est donc évident que Mr. Maty a eu raison de ne rien trouver de satisfaisant dans cet ouvrage ; mais aussi, il faut convenir que ce n'est pas celui de l'auteur, & qu'il appartient tout entier à Mr. Maty. C'est ce que j'avois à démontrer.

Ce Réviseur va fournir quelques Corollaires assez amusans à cette démonstration très-sérieuse. Après avoir exposé son sentiment sur la compression de l'ouvrage, & fait ses remerciemens sur ce qu'il n'est pas étendu dans quatre volumes, Mr. Maty ordinairement très-sérieux, me fait ici la grace de s'égayer à mes dépens. Je ne savois pas être si plaisant, mais cependant je me félicite d'avoir fait rire Mr. Maty. Il ajoute très-joliment à la phrase précédente, si cela est, je rends grace à Mr. d'H.* d'avoir sitôt passé au Déluge, & pour aider l'esprit du lecteur, pour lui faire comprendre le bon mot de Mr. Maty, Mr. Maty l'avertit que c'en est un par une note très-ingénieuse où il lui dit, Voyez l'admirable comédie des Plaideurs de Racine. Cet avertissement, spirituel au possible, ressemble assez pourtant au coup de poing que le Brighella du Théâtre Italien donne à Harlequin en lui disant, Eh gros butor observe donc que je viens de dire un bon mot.* Ris. Le spectateur rit en effet, mais c'est de l'esprit de Brighella. Pour moi je suis ce butor d'Harlequin, je n'y vois pas de quoi rire.

Les jurés de Mr. Maty auront peine à comprendre, comment pour les instruire de manière à juger tout le procès, autant que des jurés peuvent juger, on les renvoie à la comédie des Plaideurs, dans laquelle je puis les assurer, qu'il n'existe rien de ce que je dis dans mon livre ; mais comme on ne leur dit pas une syllable de la note qui a occasionné cette excellente plaisanterie, je me trouve dans la nécessité de leur en parler.

Le lecteur, qu'on doit toujours respecter, trouvera qu'à la page 346 du second volume du livre dont Mr. Maty lui donne l'extrait, il est parlé

* La vivacité d'esprit de Mr. Maty, l'a sans doute empêché de s'apercevoir que le verbe avoir est employé dans cette phrase au lieu du verbe être. Il ne se pique d'être correct qu'en Grec.

d'un Déluge particulier à quelques endroits de la terre, & partant très-différent du Déluge universel. Des traces bien remarquables de cette inondation, existent dans l'Europe, & l'on trouve en Asie des vestiges de la cause qui le produisit. Gibraltar, si glorieusement défendu de nos jours par les Anglais, est assis comme on fait sur une roche très-spacieuse & très-élevée. On trouve à des hauteurs très-grandes de la mer, des amas prodigieux d'ossements, dans la substance même de ce Rocher, dont la matière doit avoir été apportée après que les os qu'elle recouvre y furent déposés.

Mr. de Schoenborn actuellement chargé des affaires de Danemarck à la Cour de Londres, autrefois Consul à Alger, m'a dit que la côte de Barbarie opposée à Gibraltar, est formée d'*Ostracites*, dont les bancs s'étendent jusques dans le désert, à l'extrémité duquel s'élèvent des monts, qui furent autrefois les rivages de la mer. C'est dans ces monts qu'une personne très-instruite, assure qu'on trouve des amas d'ossements pareils à ceux de la montagne de Gibraltar. Des dépôts semblables existent dans la mer Adriatique, & dans la Méditerranée; à près de 500 lieues du détroit.

On peut voir dans le *Musæum Britannique*, des blocs de pierre composés de ces ossements apportés de Gibraltar. Milord Bute a placé dans le même endroit des masses encore plus grandes d'ossements du même genre, tirés des îles de la mer Adriatique. Ce seigneur très-curieux, très-instruit, très-éclairé, étant en Italie, y a noblement fait de grandes dépenses, pour constater la réalité de l'existence de cette découverte extraordinaire. On ne la connoissoit alors que par le récit de Mr. Vitellian Donati; une observation si intéressante à l'histoire naturelle alloit se perdre dans l'oubli, faute d'être suffisamment décrite; nous en devons la description aux encouragemens donnés à Mr. l'Abbé Fortis.

J'ai vu dans plusieurs collections de l'Italie un assez grand nombre de ces pierres singulières. On y reconnoit des Os humains de toutes especes, de toutes formes, de toutes grandeurs: ils appartinrent à des hommes de tout âge, de toute proportions, de tous sexes; inégalement entassés, jetés comme au hazard les uns sur les autres, confusément mêlés avec des ossements d'animaux terrestres, sauvages ou domestique. La matière qui les réunit ne renferme jamais des dépouilles d'animaux aquatiques. Cela m'a fait penser que ces derniers se conserverent dans les eaux qui firent périr les autres. Le désordre dans lequel furent rassemblés les restes des premiers, la désunion des parties de leurs squelettes, qu'on ne trouve pas réunies ensemble, la pâte maintenant réduite en pierre autrefois molle & humide, dans laquelle ils sont épars, le mélange dans lequel se confondent les ossements d'animaux de différens genres, de nature & d'âges différens, nous font voir que les vagues, en les séparant des corps auxquels ils tenoient, en les amoncelant sans distinction, en les posant en cent façons diverses, les charierent long-tems

long-tems avec les matieres pierceuses dont ils sont entourés. Des os portés dans l'Adriatique, appartenoient peut-être à des corps, dont quelques parties sont restées dans l'isle de Chypre, tandis que d'autres peuvent avoir été emportées, vers le détroit de Gibraltar.

Au tems où vécut à Rome Flaminius Vacca, on découvrit sur le mont Quirinal une voute antique de 100 palme de longueur, sur 30 d'élévation & 66 de largeur. Des milliers de corps humains, dont on trouva les squelettes entiers, arrangés les uns sur les autres jusqu'au sommet de cette voute funebre, remplissoient en entier tout l'espace qu'elle recouvroit. Mr. le Baron de Tott a vu dans la Crimée des cavernes encore remplies d'ossements humains : on reconnoit dans ces tristes dépôts la main homicide de la Tyrannie, les précautions prises pour cacher des crimes atroces, & la barbare prudence du despotisme. Il n'en est pas ainsi des amas d'ossements répandus en tant de lieux ; une force bien supérieure à celle de tous les hommes réunis, les rassembla dans les endroits où ils sont, les dispersa comme ils le sont, détruisit dans une même occasion les hommes & les animaux dont ils sont les restes. Des chaines de rochers, des rivages très-étendus, des montagnes fort élevées, des isles près-qu'entieres en sont remplies, & pour ainsi dire formées. Accumulés par une puissance dont l'action embrassa toute la longueur de la Méditerranée, conservés malgré le pouvoir destructif des siècles, changés en pierres par le travail de la nature, ces ossements devenus des rochers, s'étendent à des distance étonnantes ; se montrent en quantité de pays, forment des contrées entieres : la grandeur des isles de la Grande Bretagne n'égalerait pas à beaucoup près celle de ces contrées, si elles étoient réunies ; & le nombre des hommes & des animaux qui l'habitent aujourd'hui, ne feroit peut-être pas la quatrième partie de celui des hommes & des animaux, dont les débris, épars en mille endroits, servent pour ainsi dire de fondemens à de vastes pays.

Des expériences répétées en Danemarck & en Suede, montrent que la Mer du Nord se retire vers le Midi ; dans l'espace d'un siècle elle s'abaisse d'environ 4 pieds 6 pouces. L'Adriatique s'est depuis long-tems éloignée du port de Ravenne ; chaque jour elle se retire de ceux de Rimini, de Pésaro, &c. mais elle semble se jeter sur la côte opposée. Cependant, comme elle n'acquiert pas d'un côté ce qu'elle perd de l'autre, elle semble essuyer une diminution insensible. La même chose s'observe dans la Méditerranée ; cette Mer n'a pas autant gagné sur le terrain de l'Afrique qu'elle paroît en avoir abandonné sur les côtes de l'Europe ; l'ancienne Paestum est aujourd'hui assez distante de son port, Ostie est maintenant dans les terres, Bréjus est déjà loin du rivage actuel, Aigues-Mortes en est plus distant encore ; elle se retire par une marche sourde, dont il faut du tems pour s'appercevoir. Cette lente opération de la nature, cette tardive progression des

des eaux, ne peut produire des accidens bien dévastateurs : ce ne sont pas des révolutions, mais des changemens qu'elle occasionne. Il n'en fut pas ainsi de la cause qui bouleversa les lieux où se trouvent les grands Amas d'ossements dont nous avons parlé, & ceux d'où elle les enleva. Semblable, mais supérieure encore à celle qui porta les eaux de la Mer, sur la contrée maintenant couverte par le Mordek, où à celle qui de nos jours renversa Callao, détruisit tous ses édifices, noya tous ses habitans à l'exception de sept personnes, changea le cours des eaux & la face des terres voisines, cette cause proportionnelle à ses effets, dut être instantanée, dut être immense, & laisser après elle l'empreinte ineffaçable de son activité.

Nous voyons cependant qu'elle ne porta la destruction que dans la Méditerranée & les pays adjacens ; en vain on chercheroit ailleurs ces immenses amas d'ossements de toute sorte, il n'en existe que dans le voisinage du lit de cette Mer ou dans son bassin. C'est là seulement qu'on peut en rencontrer ; c'est donc dans l'espace où elle s'étend que naquirent, que vécurerent, que s'agitèrent les hommes & les animaux, dont ces ossements faisoient partie. Et comme la Sibérie & le Nord du Canada renferment encore sous leurs terres glaciées, les débris de ces races d'Eléphans, autrefois nourris dans ces climats, si différens de ce qu'ils sont aujourd'hui. Ainsi les races de ces hommes, de ces animaux dont les restes subsistent encore entre l'Europe & l'Afrique, se nourrirent, se propagèrent, cherchèrent les plaisirs, la gloire, la chimère qu'on appelle bonheur, dans ces terrains maintenant recouverts par les ondes de la Méditerranée.

Quelle étonnante, quelle affreuse révolution dans le cours ordinaire des choses, quelle force étrange put produire ces événemens singuliers ? Ensevelir dans un commun tombeau des peuples entiers, répandre l'inévitable mort sur des millions de créatures, détruire d'immenses provinces, & donner en un moment une forme nouvelle, une existence différente à des territoires, dont l'espace n'est pas inférieure à celle d'un tiers de l'Europe ? Qu'arriva-t-il à l'époque de ces changemens, dans ces contrées dont les mers communiquent à présent à ces terres submergées ? Quel ordre nouveau de choses s'introduisit dans leur voisinage ? Quels vestiges sont restés du souvenir d'un fait si mémorable dans les traditions des peuples ? Quel fut enfin l'état des Arts & des Lettres au tems où vécurerent ces hommes, dont l'état, les infortunes & l'histoire seroient si curieuses à connoître ?

Ces questions, également importantes & nouvelles, auxquelles j'eusse souhaité de trouver des réponses écrites par une plume plus capable que la mienne, sont l'objet de mes recherches dans la note 215 du chapitre 2. du second volume de cet ouvrage. Ces recherches, m'ont coûté beaucoup de peines, ont demandé beaucoup de méditation, & ce n'est pas sans y mettre un grand travail que je les ai écrites ; j'espérois qu'elles intéresseroient les dans s'ensés, & pour dire le vrai, j'ai été récompensé de mes soins par l'approbation

l'approbation de plusieurs personnes, dont je respecte infiniment l'opinion : mon cœur a éprouvé le plaisir qui le touche le plus, celui d'en procurer à quelqu'un. Je ne m'attendois pas à me voir rendre ridicule au sujet de ce morceau, à devenir l'objet d'un bon mot de Mr. Maty. Ses lecteurs ignore-roient que ces recherches ont été faites, si Racine n'eut pas mis une très-bonne plaisanterie dans une comédie ; cette plaisanterie est elle aussi bonne dans l'extrait de Mr. Maty ? y est elle à sa place ? Je supplie le Public de lire & de juger ; & je prie ses lecteurs de décider si Mr. Maty qui ne dit pas un mot de cette note, *les informe comme il leur annonce qu'il desire le faire.*

Scaron a travesti l'Eneïde, comme Mr. Maty a travesti mon livre dans ses extraits, cela n'a pas empêché qu'on ne lut Virgile : tous les gens de goût ont regardé, regardent, & regarderont toujours l'ouvrage de Scaron, comme une bouffonnerie que le bon sens défend d'imiter.

Νήπιοι οὐδ' ἴσασιν ὅσω πλέον ἥμισυ πάντες.

Imprudents. Ils ignorent de combien la moitié vaut mieux que le tout.

Si au lieu de s'amuser à citer des vers de Comédie, Mr. Maty eut fait un peu plus d'attention à ce vers d'Hésiode, il n'eut pas ajouté à son extrait singulier un supplément encore plus extraordinaire ; on le trouve à la page 67 de son *Review*. En voici la très-fidèle traduction.

*** *Ayant appris que plusieurs personnes, dont l'opinion, en ces matieres, est d'un plus grand poids que la mienne, relisoient pour la troisieme ou quatrieme fois le livre de Mr. d'Hancarville, & en faisoient de grands éloges, cela m'a engagé à le parcourir de nouveau, depuis l'impression de ma révision à son sujet. Quoique je pense encore l'ordre, &c. &c. loin d'être heureux, & je trouve plus en plus de raisons de n'être pas satisfait de sa critique sur le Grec.*

Je ne fais si le lecteur, qui n'entendrait pas le Grec, ne croiroit pas que cette dernière phrase de Mr. Maty est écrite en cette langue, car en vérité elle n'est pas plus intelligible en Anglais qu'en Français. Ce Jargon ne ressemble en rien à la langue d'Adisson & des bons auteurs ; j'y trouve les mêmes mots qu'ils employent, mais c'est un langage bien différent, & Mr. le Réviseur est l'infiniment difficile à traduire. Cependant cela n'ôte rien au mérite de ses jugemens, & je prie le lecteur d'admirer avec moi la dignité avec laquelle il les rend. D'abord, il renferme entre deux *Parentheses* les noms tous seuls des choses qu'il condamne. Ces *Parentheses* tiennent ici lieu de l'enclos, *rails*, dans lequel on place les criminels dont on examine le procès. Alors le juge prend l'opinion des jurés, mais le Réviseur en cette occasion, jugeant de sa pleine autorité, ne se donne pas la peine de leur exposer le fait en entier. Voici la manière dont il décide entre ses *Parentheses*.

D

Quoique

Quoique je pense encore l'ordre &c. loin d'être heureux & je trouve de plus en plus de raisons de n'être pas satisfait de sa critique Grecque. (Oupis & Apia les mêmes mots—*Δυναμὶς* aux Romains i. 16. pour vertu de Dieu—*δυναμις* Grec, pour un port—*θεος* Dieu, de Tho, un Bœuf—la merveilleuse note sur Eve, Vol. I. p. 206.—Les racines du mot Hercule supposées étrangères à la langue Grecque—des fautes grossières d'impression dans beaucoup de citations Grecques—traduction d'Isis. p. 334. Vol. I.) Ici finit la seconde Parenthèse de Mr. Maty ; ensuite, après sentence rendue, comme on le vient de voir, il avoue cependant, dit il, qu'il est incliné à rappeler beaucoup de ce qu'il a avancé des répétitions, & du manque d'ordre, aussi loin que cela, ou cette grace, peut s'étendre sur le troisième chapitre.

Avant de passer condamnation, je supplie les jurés d'observer que le *Re-viewer*, ne leur ayant pas fait voir les pièces essentielles au procès, ils ne peuvent juger, autant que des jurés peuvent juger, sur l'exposition trop laconique de tant de choses renfermées, en si peu de paroles, entre les Parenthèses de Mr. Maty. J'aurai tout maintenant l'honneur de les convaincre, qu'à l'exception des fautes grossières d'impression dans les citations Grecques, que l'on reproche avec toute la justice possible à l'imprimeur de ce mauvais livre, il n'est pas un seul des autres crimes attribués ici à l'auteur, qui ne soit fondé sur une méprise de Mr. Maty. Lui-même, & les jurés vont voir, que malgré toutes ses lumières, il n'est pas tout-à-fait infallible.

Dans, cet *Auto de fé*, l'Inquisiteur condamne comme une *Hérésie*, le sentiment de l'auteur, sur le mot d'Oupis, qu'il dit scandaleusement être le même mot qu'Apia. Ces deux paroles également étrangères à la langue Grecque, ne tombent pas sous la classe des critiques Grecques dont Mr. l'Inquisiteur n'est pas satisfait ; & comme il n'entend pas assez bien les langues Phrygiennes & Scythiques, auxquelles appartiennent ces mots, avant de décider s'ils sont ou ne sont pas les mêmes, il paroîtroit avoir du suspendre son jugement, autant qu'un Inquisiteur peut le suspendre. L'auteur qui dans ces deux langues confesse humblement n'en savoir guère plus que son juge, le prie de considérer que le nom *Zeus pater* des Grecs, produisit chez les Latins le mot *Jupiter*, prononcé maintenant *Giove* par les habitans du Latium. Il y a bien autant d'éloignement de *Giove* à *Zeus pater*, que d'Oupis à Apia. Cependant le premier de ces quatre noms vient assurément du second : la même chose peut se prouver d'Oupis & d'Apia ; je mettrai ces preuves, trop longues à rapporter ici, sous les yeux des jurés dans le troisième volume. En attendant la sentence est de nature à obtenir un répit, *to be respited*.

Si Mr. Maty est de plus en plus mécontent, s'il condamne l'auteur de mon livre pour avoir traduit *Δυναμὶς* *Virtus Dei*, il doit condamner en même tems les Etienne, ces imprimeurs si exactes, ces critiques si savans, à qui nous

nous devons le Trésor de la langue Grecque & la version de la Bible ; car ils ont traduit *Δυνάμις Virtus Dei*. Ils disent, *Virtus enim Dei est in salutem omni credenti*. C'est le passage que j'ai cité, & le très-docte Mathieu Gesner, dans son Trésor de la langue Latine, où l'on trouve une mine d'érudition, fait correspondre le mot *Virtus* au mot *Δυνάμις*. Mr. Maty peut il en justice condamner un écolier, pour avoir suivi le sentiment de ses maîtres ?

Arrien, qualifié par les Grecs mêmes du titre de nouveau Xénophon, naquit à Nicomédie, où l'on parloit Grec. Il gouverna le Cappadoce, où l'on parloit Grec. Nous avons parmi ses ouvrages, un voyage autour des côtes du Pont Euxin, dont il visita tous les ports. Sa relation est adressée à l'Empereur Adrien. Ce prince écrivit en Grec un poëme sur Alexandre : comme il fit dans la même langue quantité de livres dont aucun ne s'est conservé, & quelques Epigrammes Grecques qui existent encore, il entendoit probablement cette langue dans laquelle il écrivoit ; ainsi il dut entendre dans le *Périple* d'Arrien le mot *λῦμος*, sous l'acception d'un *Port* ou d'un *Havre* ; cet Amiral de la flotte Romaine, l'emploie toujours en ce sens. Pourquoi donc Mr. Maty est il mécontent de ce que j'interprete le Grec comme l'Empereur Adrien l'interprétoit ? De ce que je m'en rapporte à un navigateur, né dans la Grèce, sur un terme de marine qu'il ne pouvoit ignorer ? De ce qu'enfin j'entens ce mot comme tout le monde l'entend ? Et pourquoi Mr. Maty est il le seul qui ne veut pas l'entendre comme tout le monde !

Θεός Dieu, dit succinctement Mr. Maty, de *Tho un Bœuf*. C'est le nom de l'emblème par lequel on représenta le pouvoir créateur de Dieu. Parmi les racines dont le docte Frédéric Leisner montre qu'on peut tirer celles du mot *Θεός*, il admet le mot *Θῶ* : c'est dit-il la même chose que le mot *ποιῶ*, faire. Ce dernier est employé dans le texte Grec pour exprimer l'action de créer de l'homme ; & comme le mot *Tho* signifioit aussi un *Bœuf*, cette double signification put engager à faire choisir le *Bœuf* pour représenter la puissance qui fit le Monde, en le tirant de l'Œuf du Chaos. Ainsi le mot *Psyché* signifiant à-la-fois l'Ame & le Papillon, le Papillon devint le symbole de l'Ame. Le mot *Mendès* exprimant, suivant Strabon, un *Bouc* & *Pan* qui signifie tout, le *Bouc* devint le symbole de *Pan* ou de l'Etre principe de tout. Le mot *Heve*, par lequel on exprimoit la Vie & le Serpent, fit prendre ce reptile pour le symbole de la Vie. Il servit à représenter les fondateurs des nations, dont ils étoient regardés comme les Peres. Heve fut ainsi appelée parce qu'elle étoit la mere des tous les vivans, son nom traduit *Ζωή*, dans la version des Septantes, exprimoit cette qualité. Les formes emblématiques exprimoient de même des qualités. C'étoient des signes choisis pour rappeler à l'esprit au moyen de la vue, ce que les épithètes du discours rappellent à l'esprit par le moyen de l'ouïe.

Le lecteur est prié de considérer, que l'Etymologie ne se fonde pas ici

sur le sens ou la prononciation seule du mot, mais sur l'accord du sens exprimé par les mots, avec les formes très-assurément employées à représenter la chose analogue à la signification de ces mêmes mots. Cette analogie ne fut pas cherchée dans la nature de l'objet représenté & celle de la figure qui le représentoit, mais dans la signification des mots qui exprimoient en même tems l'une & l'autre.

Cette maniere d'exprimer par des figures relatives à l'expression du discours, est encore en usage dans l'Orient. La Bible en fourniroit de fréquens exemples. Il est aussi dit dans l'Evangile de St. Mathieu, *Et parce que tu es Pierre, j'édifierai mon église sur cette pierre.* Le rapport est ici fondé sur la seule ressemblance du mot, par lequel le nom de *Pierre* a quelque relation avec le terme employé à signifier une *pierre* & l'usage qu'on fait de la *pierre* dans les édifices. Le nom des Hévéens ou *des vivans* en Syriaque, répondoit au mot Serpent; & le Serpent d'airain est le symbole de J. C. *l'emblème de la vie pour ceux qui le regardent des yeux de la foi*, comme le dit St. Jean. C'est sur cette théorie, que se fondent les recherches exposées dans la note étonnante dont parle Mr. Maty.

Les Scythes furent particulièrement attachés à cette maniere emblématique d'exprimer les idées, comme on peut le voir dans plusieurs endroits d'Hérodote. Mais puisqu'Hérodote se présente, je m'en servirai pour faire ressouvenir Mr. Maty, que cet auteur parle d'un Hercule pere de Scythès dont les Scythes prirent le nom. Ce nom d'Hercule exista donc en Scythie bien avant l'existence de la langue Grecque, puisque les Scythes, descendus de cet Hercule, furent toujours regardés comme plus anciens que les Egyptiens mêmes, ainsi que le dit Trogue Pompée. N'est il donc pas ridicule de chercher dans les racines de la langue Grecque, les racines d'un nom étranger à cette langue, & de les prendre, comme l'ont fait Platon & Phurnutus, dans les actions de l'Hercule de Thèbes, qui fut le dernier des quarante Hercules dont parloit Varron. Pourquoi donc Mr. Maty me reproche-t-il d'avoir dit une chose dont la vérité est reconnue de tous les bons critiques? S'il veut savoir l'origine de ce nom, qu'il lise la belle Histoire des Celtes de Mr. Pelloutier; en relisant pour répondre à Mr. Maty, la note que j'ai faite sur les mots *Tho-Theut*, je m'apperçois, que contre mon intention, j'ai oublié de dire combien je suis redevable sur bien des choses avancées dans cette note, aux ingénieuses idées de Mr. Pelloutier, auxquelles j'ai associé les miennes, qui sûrement ne valent pas celles de ce savant.

Mais pourquoi Mr. Maty n'est il pas satisfait de la traduction du mot *éris*. p. 334. Vol. I. & pourquoi ne rapporte-t-il ni cette méchante traduction, ni ses raisons d'en être mécontent? C'est qu'en rapportant cette traduction qu'il rejete, on verroit qu'il a tort de la rejeter : elle se trouve dans la

note

note cy jointe *, elle est du fameux Eilhard Lubin, professeur en Poësie & en Grec à Rostock. C'est lui qui a traduit les sept livres de l'Anthologie Grecque. En résumant ici tous les reproches que me fait Mr. Maty, on trouvera qu'il les a fait, sans le savoir, à Robert Etienne, à Mr. Gesner, à Arrien, à Mr. Leisner, à Eilhard Lubin. Il n'y a pas une seule des sentences qu'il rend contre moi, qui n'attaque l'opinion des gens les plus savans dans la critique Grecque, ou celle des gens les plus instruits dans la critique de l'histoire ancienne. Au sujet de les sentences il en révoque une dans son supplément, où il dit.

Je desirerois maintenant avoir donné davantage de ce 3^e chapitre, & particulièrement d'avoir parlé de la très-ingénieuse découverte, de la migration du Pan ou de l'Etre suprême, dont les Idoles, avec le caractère des Scythes, se trouvent en Scythie à la Chine, dans le Japon, dans les ruines d'Herculanum, sur une table conservée dans le Musæum Britannique & ailleurs. Pourquoi, même dans cette énumération, n'avoir pas fait entrer les Grecs, puisqu'il s'agit toujours dans ce livre des connexions des Arts, de la Théologie de la Grèce, avec les Arts & la Théologie des anciens peuples? Pourquoi avoir omis de cette même énumération, les Indiens, les Egyptiens, & les Romains? Mr. Maty semble avoir la mission de délier sur la terre, mais ce qu'il y délie ne le fera heureusement pas dans le ciel. Et je ne fais pourquoi il regrette d'avoir omis cette découverte qu'il veut bien appeller ingénieuse; elle n'est assurément pas à beaucoup près si intéressante, que cent autres dont il n'a dit mot. Celle-ci n'est qu'une conséquence, une suite des découvertes qui la précèdent, elle est due à la comparaison des monumens, & a l'ordre mis dans ces monumens par l'auteur; cet ordre l'a conduit à l'observation dont il s'agit ici. Son mérite, s'il y en a dans tout ceci, c'est de s'être laissé guider par les choses mêmes dont il faisoit la recherche. Vous ajoutez Mr. Maty!

Pour ce qui est de la graduelle introduction du Bœuf, du Serpent & de Bacchus—les preuves en sont trop minutieuses (quand même à chaque pas le terrain ne manqueroit pas sous les pieds) pour être aisément analysées. Il ne devoit pas s'agir ici d'analyser aisément mais de bien analyser. Mr. Maty n'a pas promis de faire à son aise un extrait, mais faire un bon extrait. Dire que le terrain manque à

* Antholog. Græc. Eilhard. Lubini. lib. iv. Epig. 74.

Αὐτὸς ἐπεὶ σύργγι μελίσσεται ἐνκελάδῳ Παν,
Τυρὸν ἰεὺς ζευκτῶν χεῖλ' ὑπὲρ κοιλάμων.

*Ipse cum fistula canit dulci sonante Pan,
Udum mittens cera compactas labium super fistulas.*

chaque

chaque pas sous ses pieds, c'est assurer que les preuves apportées sur ces choses sont sans fondemens. Il faut mettre le lecteur à portée d'en juger.

L'auteur a dit qu'on employa l'emblème du Bœuf pour représenter l'acte de la Puissance Divine, quand elle créa le monde, ou le Pouvoir Créateur, regardé comme un des principaux attributs de Dieu. Il a prouvé cela par un monument, & à-la-fois par une tradition attachée à ce monument, par le seul peuple du monde chez lequel existe encore cet emblème du Bœuf, sous la forme précise qu'on lui voit dans un très-grand nombre de médailles, de pierres gravées & même de bas-reliefs antiques. Il a rapporté les paroles, par lesquelles Plutarque, dit aux Grecs que la plupart d'entre eux adorent Bacchus sous la forme du Bœuf; il leur cite un Hymne, dans laquelle les femmes de l'Elide invitoient ce Dieu à venir dans son temple des eaux avec son pieds de Bœuf; enfin il a fait voir sur les médailles des Eléens, le Bacchus avec la forme de Bœuf sous laquelle l'invoquoient ces peuples, & sur le Dauphin symbole des eaux dans lesquelles étoit son temple. Athenée assure qu'à Cyzique on adoroit Bacchus sous la figure du Bœuf, & l'on a fait voir ce Bœuf sur les monnoies de Cyzique. Il existe à présent dans les ruines de Persépolis des figures de Bœufs à tête humaine, elles ont le modius sur la tête: on a montré des figures semblables sur les médailles des Marles & des Amarles peuples voisins de la Perse & du pays des Géons. La forme, le caractère, tous les traits du visage de ce Bœuf s'observent en Sicile sur les monnoies de Géla. Cette forme est celle de l'Hébon des Campaniens, & cet Hébon comme l'assure Macrobie, est le Bacchus, représenté sur tant de médailles de Naples & de la Campanie. J'ai produit des monumens authentiques, avec ce Bœuf à tête humaine, passant par tous les degrés possibles pour arriver à la forme humaine, sans aucun mélange de l'animal symbolique, d'où l'on a vu les raisons pour lesquelles Bacchus est appelé, *Bovigene*, *Tauriforme*, ou *Cornu*, dans tant d'auteurs Grecs & Latins, dont ceci développe le sens. Ce sont ces preuves, & bien d'autres avec elles, que rejette Mr. Maty.

On a montré, au sujet de l'emblème du Serpent, les mêmes choses qu'on a fait voir au sujet de l'emblème du Bœuf. Celui-ci attaque l'Œuf du monde dans le monument Japonais, l'autre entoure cet Œuf représenté sur les monnoies Phéniciennes & sur celles de l'Isle de Chios. Les Egyptiens le mettoient dans la gueule même du Serpent, & on les plaçoit tous deux dans les Cystes mystiques de Bacchus. On voit sur les médailles de Cyzique où Bacchus fut révééré sous la forme du Bœuf, les deux Serpens autour des flambeaux des Orgies de ce même Dieu. Envain on a fait deux fois le tour du monde, comme le dit Mr. Maty, pour lui chercher des preuves d'un fait devenu très-assuré, ces voyages n'ont servi de rien. Il faut cependant

dant avouer qu'on avoit négligé de parcourir quelques endroits de l'Angleterre. Une personne très-informée, très-curieuse, très-capable de juger, même dans ces matieres, quoi qu'elle soit occupée de choses bien plus importantes, m'assure avoir lu un ancien Hymne au Serpent, découverte en Angleterre : j'espère donner dans la suite de mon ouvrage ce morceau singulier ; d'autant plus intéressant, qu'anciennement les femmes des Amnites qui habitoient la côte Occidentale de la Bretagne, alloient dans les isles voisines, célébrer les fêtes nocturnes de Bacchus. Elles étoient, dit " Denys Périégètes, couronnées de lierre. Les Bacchantes de la Thrace " n'acclamoient pas ce Dieu par des clameurs si marquées : c'étoient ces Bacchantes auxquelles, suivant Plutarque, Olympias mere d'Alexandre se joignoit. Elle trainoit avec elle des serpens apprivoisés. Ces reptiles, sortant du lierre & des cystes où on les tenoit, entouroient les Tyrses & servoient de courones, aux assistans : c'étoient à des serpens pareils auxquels on adressoit des Hymnes dans les isles de l'Angleterre ; & dans les fêtes qu'on y célébroit, le mot *Evan*, qui est le nom du Serpent même, étoit fréquemment répété. Ces mêmes fêtes étoient célébrées dans l'Inde près du Gange, & Denys Périégète nous apprend qu'on y répétoit de même le mot *Evan*. C'est dans ces pays que se trouvoit le mont *Méros* consacré à Bacchus ; on le nomme aujourd'hui *Mérou*, & *Nyse* qui en étoit voisine, porte encore à présent le nom de *Nisadabur*, qui selon le fameux Bayer signifie la ville de *Nyse*, comme *Mélia-pur*, *Visa-pur* signifient les villes de *Mélia* & de *Visa*. Il existe donc dans l'Inde comme dans l'Angleterre des traces bien marquées de Culte de Bacchus & du Serpent. Ce symbole se voit encore dans les mains du *Bacchus Mysès* ou du *Brouma*, représenté sous les formes mêlées des deux sexes dans la pagode d'Eléphanta.

Ces preuves combinées des auteurs & des monumens de toute espece, tirées des Hymnes de tous les pays, par lesquelles on montre l'introduction graduelle du Bœuf, du Serpent & de Bacchus, sont celles que Mr. Maty laisse entendre n'être pas fondées, ou trop difficiles à se laisser analyser ; mais c'est la difficulté d'analyser suivant sa méthode trop prompte, qui fait chanceler chacun de ses pas ; ce sont ses jambes qui ne sont pas fermes, il prend cela pour un tremblement de terre. Semblable à ces gens qui d'un bateau dans lequel ils sont assis, jugent que ce sont les rivages qui marchent, & croient que le bateau ne marche pas, parce qu'ils ne changent pas de place dans le bateau. Je passe à présent aux articles les plus intéressans à développer. Mr. Maty continue,

A l'égard de l'Œuf qui représente la naissance du monde & à la doctrine d'une ancienne croyance dans un Pere invisible, lequel engendra un fils, son grand pouvoir, ou sa vertu, ou sa parole, qui d'abord regardé comme un être métaphysique fut ensuite personifié & devint le premier principe ; outre qu'il en a déjà été dit quelque
chose

chose au commencement de l'Article ; les preuves en sont si minutieuses, &c. On ne fait ce que veut dire Mr. Maty par cette dernière phrase, car il ne détermine aucun article, & l'on n'en voit aucun où il ait parlé de ces matières. Au lieu de répéter ici les preuves qu'on a données ailleurs, on en va chercher dont il lui sera difficile de rejeter les fondemens ; car on les prendra dans la Sainte Ecriture, que chacun connoit, & dans les monumens dont l'authenticité est reconnue de tout le monde. Mais en attendant, que je lui parle d'un autre Déluge, qui le fera plaifanter comme celui dont il s'est ~~agi~~ ci-dessus, il faut d'abord l'entretenir du Déluge Général, dont les livres de Moïse nous donnent le détails.

Le Déluge Universel, bien plus terrible encore dans ses effets que celui de la Méditerranée, paroît cependant n'avoir pas laissé des marques si reconnoissables des désastres effroyables dont il fut la cause. Répandu par-tout, par-tout il porta l'épouvante, la désolation & la mort. Il s'étendit dans toutes les parties de la terre, il en détruisit tous les habitans, il en fit périr tous les animaux, à l'exception de ceux qui se réfugièrent dans l'Arche avec la famille de Noé. Toute-fois, il ne rassembla dans aucun endroit connu, ces étonans amas d'ossements épars en tant de lieux, dans les Isles, sur les Rivages, & sans doute au fond de la Mer qui maintenant sépare l'Europe de l'Afrique.

L'éloignement où nous sommes des tems où arriva le Déluge Universel, en a sans doute effacé les traces, il en couvre les vestiges, il en a renversé les monumens, ou le cache à nos recherches : mais cela même nous montre combien est grand cet éloignement, dont nos chronologies sont insuffisantes à déterminer l'Epoque. Et comme aux yeux de la Providence il importe peu que les hommes soient instruits en ces matières, les livres sacrés ne leur fournissent pas tous les moyens nécessaires pour les éclaircir. Néanmoins, le souvenir de ce grand événement s'est gravée bien plus profondément dans la mémoire des nations, que celui de toute autre inondation, dont le genre humain ait été affligé. En nous conservant les détails de ce qui précéda & suivit le Déluge, la Genèse nous apprend que *ses eaux couvrirent tous les monts qui sont sous la voûte des cieux. Elles s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des plus hautes montagnes, & le vingtième jour du septième mois, l'Arche s'arrêta sur les monts Ararat, avec les restes & les réparateurs du genre humain. Cependant les eaux s'écouloient. Elles décrourent continuellement jusqu'au dixième mois. Ce fut dans le premier jour de ce même mois que parurent les sommets des montagnes. Il falloit donc que les monts Ararat, fussent bien élevés au-dessus des cimes des autres montagnes, puisque celles-ci ne parurent que plusieurs mois après celui où l'arche s'arrêta sur les sommets de l'Ararat ; les eaux qui décrourent sans cesse pendant tout cet espace de tems, durent s'abaisser par un mouvement assez lent, quoique continu.*

Le Texte Sacré, en déterminant très précisément le nom des monts sur lesquels l'Arche s'engrava, ne détermine pas de même le pays où ces monts étoient situés. Comme l'Arménie fut anciennement appelée *Ararat*, comme l'une de ses montagnes porte encore ce nom, cela fit croire qu'elle étoit celle sur laquelle Noé s'étoit arrêté. Béroſe, au tems des Ptolémée Philadelphie, ſemble avoir accredité ce ſentiment, ſuivi plus de trois ſiècles après par Flavius Joſeph. Cet hiftorien ne citant pas d'autorité plus ancienne que celle de Béroſe, il eſt évident que cette opinion eſt trop moderne, pour affurer un fait, affurément auſſi peu connu du tems de cet écrivain qu'il l'eſt du nôtre. Néanmoins, cette opinion eſt maintenant répandue dans preſque tout l'Orient, & la plupart des commentateurs de la Bible ſemble l'avoir adoptée. Mais quand elle ſeroit encore plus ancienne & plus répandue, elle n'en ſeroit pas moins déſtituée de fondement, puisqu'elle ne s'accorde pas avec le texte qui ne peut ſe tromper. Le fameux Chevalier Raleigh entreprit inutilement de la réfuter : l'habitude, dont le reſpect pour les anciennes fables ſ'accroît avec le tems, a conſervé celle-ci. On peut voir, dans *l'hiſtoire du Monde*, les raiſons qu'eut ce grand homme, pour déterminer la poſition de l'*Ararat* ſur les montagnes du Caucaſe voiſines de l'Inde. Par cette poſition, il ſatisſait au paſſage de la Genèſe, qui fait venir de l'Orient les deſcendans de Noé dans les plaines de Sennaar, au ſeptentrion deſquelles eſt ſitué l'*Ararat* de l'Arménie. Il détruit des raiſons frivoles pour ſ'accomoder à des vérités conſtantes, ſon Génie les lui eut ſans doute dévoilées toutes entières, ſi la Géographie & l'Histoire naturelle euſſent donné à ſon ſiècle, les lumières qu'elles donnent au nôtre.

Si le Caucaſe, dans ſa partie indiquée par le Chevalier Raleigh, répond aux vues de l'hiſtoire ſacrée, en ce qu'il eſt à l'Orient de la Babylonie, il en diffère d'un autre côté, en ce qu'étant moins élevé que d'autres montagnes, l'Arche n'eut pu ſ'y arrêter, avant que les plus hautes cimes des monts, plus exhaucés encore que celles du Caucaſe, fuſſent découvertes par les eaux. On ſait maintenant, que la Tartarie Orientale eſt une vaſte Région, dont la prodigieuſe élévation tient de la nature des montagnes, & qui par la vaſte étendue de ſon ſommet tient (comme l'Angleterre) à celle des pays de plaines. La hauteur de cette Région, à cent lieues ſeulement de Pékin, étant déjà de trois mille pas géométriques au-deſſus du niveau des mers de la Chine, (*Du Halde. T. IV.*) égale celle que Mr. Bouguer donne au Pic de Ténériffe. Des Phyſiciens ayant porté d'un autre côté des baromètres dans le pays des Mongales, ont trouvé que le mercure y deſcendoit auſſi bas, qu'il le fait ſur les plus hautes cimes des Alpes : (*N. C. Acad. Scient. Petropol. T. VI.*) Ratiſ Duiller leur donne 2213 toiſes ou 2655 pas géométriques de hauteur. Ces deux meſures priſes à des éléva-

tions différentes, en se confirmant l'une l'autre, justifient en même tems ce que disoient les Scythes du pays dont ils tiroient leur origine, & qu'ils affuroient être beaucoup plus élevé que toutes les autres terres (*Just. II. Porro Scythiam adeo editiorem omnibus terris esse, ut, &c.*) Quelqu'étonnante que soit l'élévation de cette partie de la Tartarie, dans les lieux où elle a été mesurée, elle est encore fort inférieure à celle d'où descendent les sources de l'Orka & du Sélinga. Cette dernière surpasse assurément la hauteur du Chimborazo, car elle n'est que de 644 toises au-dessus du point trouvé par le Pere Verbiest. Et le faite de cette prodigieuse convexité de l'Asie est la plus grande hauteur connue. L'Ararat de l'Arménie, le Caucase, les Alpes, disparoissent devant elle : cependant, par delà les sources de l'Orka, il existe des habitations connues. Des terrains de moitié moins élevés, sous des latitudes plus voisines de l'équateur, sont couverts de neiges éternelles, inaccessibles aux hommes, inhabités par les oiseaux & les poissons mêmes. Mais par une qualité propre à ces contrées singulieres en tout, ses rivières poissonneuses arrosent aujourd'hui des plaines fleuries, fertiles & peuplées.

Ce fut sur les hauteurs qui surmontent encore ces terres élevées, que l'Arche put s'arrêter. De là seulement, elle put voir les eaux du Déluge décroître, s'écouler, & découvrir quelques mois après les pointes des montagnes. Cette contrée, dont l'étendue surpasse au moins quatrefois celle de la France, ayant été la dernière submergée, fut aussi la première que les eaux abandonnerent : les plantes y souffrirent moins que par-tout ailleurs, ainsi ce fut là seulement que put se conserver l'Olivier, dont la branche encore verdoyante fut apportée par la colombe à Noé. Et puisque c'est là seulement que Noé put aussitôt commencer à cultiver la terre & à planter la vigne, qui croît par-tout où l'olivier fructifie, & souffre encore moins du froid que lui ; puisque cette partie de l'Asie, dont la longitude est Orientale par rapport à celle des plaines de Sennaar, est la seule du monde entier, dans laquelle on trouve réunis tous les caractères donnés par les livres sacrés au mont Ararat, elle est donc la seule où l'on doive chercher la position inconnue de ces monts.

Je ne pense pas qu'on trouvât maintenant des vignes ou des oliviers, sur ces terres exposées par leur élévation à de très-grands froids. Mais il dut assurément y en exister autrefois. Les dépouilles des races d'Eléphants découvertes par Mr. Pallas, dans les parties mêmes les plus septentrionales de la grande Tartarie, (*Voy. T. I. p. 317. 339, & 400, &c.*) où se multiplient autrefois ces animaux, nous assurent que sous des latitudes encore plus hautes que celle du pays dont nous parlons, l'olivier & par conséquent la vigne ont du subsister avec eux. On trouve en Angleterre de ces restes d'Eléphants, mais on y découvre aussi des écorces de différentes
fortes

fortes de Palmier, renfermées dans les charbons de terre du Lancashire. Les especes de ces arbres & de ces animaux, auxquelles le même degré de chaleur est à-peu-près nécessaire, durent exister les unes avec les autres dans cette isle où elles ne subsistent plus. Elles n'existent pas davantage en Sibérie, où s'est conservée la tradition que ce pays jouissoit d'une plus grande chaleur avant le Déluge. (*Recueil. de Voy. au Nord. Isbrants Ides. T. VIII. p. 48.*) On découvre des Eléphants dans le terrain de la Toscane où l'Olivier est encore très-abondant. La chaleur convenable à son tempérament, n'étant pas suffisante au tempérament de l'Eléphant, cet arbre a pu se conserver avec la vigne, sous un climat, où la diminution de la chaleur a éteint la famille de cet animal. Ainsi dans les terrains les plus élevés de la Tartarie Orientale, l'Olivier dut croître avec la Vigne, sous une latitude bien plus voisine de l'équateur que celle où l'on est assuré que subsisterent les Eléphants. L'induction tirée de l'Ecriture Sainte, sur l'ancienne existence de l'Olivier & de la Vigne dans ces climats refroidis, est la plus ancienne preuve historique du refroidissement de la terre, dont l'histoire naturelle nous produit tant de témoins.

Quand descendus des hauteurs de l'Ararat, les fils de Noé s'avancerent vers l'Euphrate & la Babylonie, ils suivirent la même route que prirent toujours les Scythes, lorsqu'ils se porterent dans l'Asie, & marcherent de l'Orient pour arriver dans les plaines de Sennaar, comme le dit l'historien sacré.

Les Tartares du Karasm, habitent les rivages de la Mer Caspienne, & les bords fertiles de l'Amu ou de l'Oxus, dont la source descend du pied des terres élevées sur lesquelles vivent à présent les Tartares Kalkas. Tous ces peuples ont une Généalogie, qui par *Tatar & Mogul* remonte à *Turk* dont *Japhet* fut le pere. Ainsi, il prétendent être descendus de la famille transportée par l'Arche, dans ce même pays qu'habitent encore à présent les Kalkas & les restes des Zongores. Tous deux sont une branche des Mongales; ils viennent de ces Scythes dont le pays, suivant eux, avoit le premier de tous été découvert, quand les eaux se retirèrent; le premier desséché, & le premier à produire des animaux. (*Et quanto prior quæque pars terrarum ficcata sit, tanto prius Animalia generare cepisse.*) La vérité de cette ancienne tradition, constatée par l'histoire naturelle, & confirmée par l'histoire de Moïse; nous sert encore à prouver ce que nous avons dit du pays où s'arrêta l'Arche; elle montre en même tems, que la mémoire du Déluge s'étoit conservée chez le peuple le plus ancien qu'on puisse trouver, & qui a le plus constamment habité la terre dont il est originaire: car bientôt on verra que l'Ecriture reconnoit ces peuples pour les descendans de Japhet, dont ils assurent être descendus.

La postérité de Sem & celle de Cham fils de Japhet, passa dans la Chaldée

dée & dans les pays depuis habités par les Cananéens, les Phéniciens & les Egyptiens. Japhet leur cadet resta possesseur des terres de l'héritage paternel dont s'éloignèrent les aînés. On voit ici l'origine de cet ancien usage qui donne l'héritage au cadet. Il est deux fois parlé dans Hérodote, de cette coutume *pratiquée par les Scythes*. (*Hérod. lib. iv. 6 & 10.*) Elle fut transportée en Angleterre, où elle est connue sous le nom de Bourgs Anglais, *Borough English*. Et si dans la Genèse, Japhet est appelé *le plus grand*, (*Μεῖζων*.) relativement à Sem, ce n'est pas comme son *Ainé*, mais comme celui dont la postérité devoit s'étendre incomparablement plus que celle de Sem. (*Gen. ix. cap. xxvii.*) Si sa famille est encore nommée la première parmi les générations des enfans de Noé, c'est qu'elle fut la première établie, & qu'elle se fixa dans les lieux mêmes, au voisinage desquels l'Arche s'arrêta.

Ces terres exhaussées au-dessus de toutes celles de l'Asie, où Noé aborda avec ses fils Sem, Cham, Japhet & leurs femmes, renferment une immense vallée, contenue entre deux longues chaînes de montagnes, dont l'une s'étend jusqu'au mont *Altai*. Des recherches faites de nos jours par Mr. Danville, nous apprennent que l'une de ces chaînes de montagnes est celle qu'on appelle le rempart de *Gog* & de *Magog*, très-fameux dans l'Orient. (*Mem. de l'Acad. T. XXXI. p. 210.*) Ces noms, donnés au Scythes dans la Bible, sont ceux de deux tribus d'un même peuple, dont Magog fils de Japhet fut le pere. Ils habitoient donc le même pays dont les Scythes affueroient être originaires. De leur terrain, disoient-ils, les fleuves descendoient dans le *Palus Mæotide* ensuite dans la *Mer du Pont* & celle de l'*Egypte*. (*Justin. lib. ii.*) Ce fait supposant la jonction de la Mer Caspienne au *Palus Mæotide* & à la *Mer du Pont*, comme les observations de Mr. Pallas prouvent qu'elle dut exister autrefois, nous montre la prodigieuse antiquité de cette tradition. Et comme les observations faites par les modernes dans le pays des Mongales, constatent la vérité de l'affertion des Scythes sur l'extrême élévation de leur pays, les découvertes de Mr. Danville, courent avec ces observations & celles de l'Histoire des tems les plus reculés, à confirmer l'identité des lieux où l'Arche se fixa, quand les eaux du Déluge commencerent à se retirer : elles déterminent en même tems l'endroit le premier habité par les hommes, après la retraite des eaux. Tout contribue à nous faire reconnoître dans ces mêmes lieux, l'habitation de l'un des petis fils de Noé, & les Livres Sacrés s'accordent avec ce que disoient les Scythes de leur ancienneté, bien antérieure à celle des Egyptiens. Ils pouvoient à juste titre se vanter d'être les plus anciens peuples de la terre. C'est donc chez eux qu'il faut chercher les origines de toutes les antiquités. Leur pays est peut-être le plus important à connoître, & leurs monumens sont les plus curieux à développer.

La Mere des Scythes étoit femme de Japhet. D'elle sortirent ces peuples qui se porterent dans l'Inde, dans la Chine, dans le Japon : ils s'étendirent dans tout le Nord de l'Asie & dans celui de l'Europe. Sous le nom de Celtes, ils en occuperent toute la partie Occidentale, & sous celui de Pélasgues, ensuite de Grecs & d'Hellènes, ils en remplirent tout le Midi. C'est parce que la femme de Japhet fut Mere de cette branche principale du genre humain, comme avant elle Heve l'avoit été de tous les hommes, que suivant l'exemple d'Adam même, dont ils descendoient, les Scythes donnerent à cette même femme un nom qui exprimoit la Mere des hommes ; le mot *Echidne*, *Vipere* ou *Vivos pariens*, est la traduction Grecque du mot *Heve*. Le sens de ce mot est exprimé, ainsi que nous l'avons dit, par la figure symbolique du Serpent, dans lequel on disoit que se terminoit le corps de la Mere des Scythes. Par cet emblème très-singulier, comme par l'expression qui y donna lieu, on trouve encore une preuve de la prodigieuse antiquité de ces peuples. Ils s'exprimoient au tems où ils commencerent à employer cet emblème, comme Adam parloit au commencement du monde.

Le Scythès des Grecs, qui défigurèrent tous les noms étrangers à leur langue, est évidemment le Magog de l'Ecriture. Son nom bien peu changé, s'est conservé dans celui des *Moguls* ou *Mongales* ou *Mogols*. Ces peuples dont les Eluths ou Calmoucks Zongores, les Kalkas, & les Targutes sont des tribus, occupoient encore dans ce siècle les pays de Magog dont ils tirent leur origine. Avec leur dénomination, & le pays où ces Mogols se sont toujours maintenus, ils ont conservé les anciens emblèmes du *Bœuf*, du *Serpent*, à la vérité un peu altérés ainsi que leur nom, mais reconnoissables comme lui, dans les changemens mêmes qu'ils ont essuyés.

Ces emblèmes des Scythes, répandus sur toute la terre, montrent qu'ils la parcoururent toute entière ; qu'ils se *disperferent* de tous côtés, comme il est marqué, par l'expression du texte Hébreu, que le fera la postérité de Japhet : c'est l'exécution de la prière prophétique de son pere, qui demande à Dieu de le rendre *Grand* ou de l'étendre sur la terre. (Πλατύναι ὁ Θεὸς τῷ Ἰάφεθ.) Les Mages, ou les Sages du peuple de Magog, porterent dans la Médie, la Perse & la Chaldée, le culte du *Feu*, cet ancien emblème de l'être qui fit *tout*, du *Par* représenté dans la suite par le Bouc, & par cette figure Scythique, dans laquelle se reconnoit encore la forme & les traits de la physionomie des Calmoucks ou des Mogols. Elle semble avoir encore moins changé que leur nom, leurs coutumes & leurs mœurs primitives. C'est cette figure qu'on trouve dans les monumens des anciens Egyptiens, des anciens Grecs, des anciens Romains ; & qui après avoir été portée très-anciennement chez les Chinois, les

les Indiens & les Japonais, s'y conserve encore, malgré les changemens arrivés dans le moral & le physique de ces peuples.

Les descendans de Japhet, les peuples de Magog, appelés Scythes & ensuite Tartares, remontoient par Noé, jusqu'au premier homme. Leur généalogie, aussi importante pour eux que pour les descendans de Sem, en partie perdue pour les anciens Scythes, de qui néanmoins elle fut connue pendant très long-tems, s'est toujours conservée chez les Hébreux. La Religion révélée, consacra chez ces derniers les livres ou les traditions que perdirent les autres.

Dès le tems de Moïse, on écrivoit sur les pierres dures & sur les métaux. Ces pratiques supposent un long usage de l'écriture : sans compter le livre de Job, Moïse même semble nous apprendre qu'il en exista d'autres bien avant lui. Il dit en effet au commencement du V^e chapitre de la Genèse, *Ceci est le livre de la Génération d'Adam*. Cet écrit ne contenant que des faits ne suppose pas la révélation : mais la révélation, en confirmant la vérité de ces faits, rendit plus authentiques les traditions ou le livre qui les contenoit, avant que Moïse ne les insérât dans les siens.

Le premier verset de ce chapitre, annonce qu'il est le *Livre de la Génération d'Adam, dans le jour où Dieu créa l'homme, où il le créa à sa ressemblance*. Cette répétition poétique, ressemble à celle des anciens chants, dans lesquels avant la découverte de l'écriture, on conservoit la mémoire des faits les plus célèbres & les traditions de la Cosmogonie. Le verset où se trouve cette répétition est détaché du premier chapitre de la Genèse, dans lequel on expose la Génération du Ciel de la Terre, & des Choses : celle d'Adam en est le complément où la suite. Ces écrits respectables paroissent antérieurs au Déluge même. Ils contiennent la Théologie & l'Histoire des premiers hommes : ils sont, sans aucun doute, avec la grande période de 600 ans attribuée aux tems encore antérieurs à Noé, les premiers, les plus nobles, les plus sublimes monumens de toute l'antiquité. La conservation de cette période suppose l'invention de l'écriture & l'usage des livres : quand les anciens écrits des Chinois & des Egyptiens existoient encore, quand on seroit assuré de l'existence des Vedams des Indiens, & de l'authenticité du Zend Avesta des anciens Perses, on ne pourroit les comparer aux premiers chapitres de la Genèse. Les traditions contenues dans ce livre durent être aussi connues de tous les descendans de Noé : aucun autre histoire ne put jamais être si intéressante pour tout le genre humain & si digne d'être conservée.

Long-tems après Noé, il n'exista qu'un même langage ; les peuples n'eurent qu'une même manière de s'exprimer. (*Gen. xi. 1.*) Etant de même Origine, ils eurent tous une même Religion : ce fut celle des Patriarches

triarches jusqu'à Moïse. Cette religion s'altéra vers l'époque de la dispersion des peuples & de la multiplication des langues. Les livres originaux ne furent plus entendus de même, & la Théologie dut effuyer de grands changemens, par une suite nécessaire des causes qui la firent interpréter différemment. Cette primitive Théologie se trouve dans la Genèse. Et si ce que nous déduisons des livres sacrés à cette égard, avoit besoin de confirmation, rien ne seroit plus capable d'en servir, que les idées sur lesquelles se fonderent les Théologies des plus anciens peuples connus, & les formes employées dans les représentations de leurs Dieux pour exprimer ces idées. L'examen de quelques monumens de cette espèce, encore en usage chez les Tartares, qui descendent des Mogols, & des anciens Scythes ou peuples de Magog, ainsi que l'inspection de quelques monumens de l'Inde & de l'ancienne Grèce, nous montreront la source d'où vinrent les idées qu'ils représentent. Il faut les comparer ici avec celles du livre le plus ancien de tous. Cette comparaison fera voir que ce livre doit nécessairement avoir été connu des ancêtres de tous ces peuples. Ils en abusèrent, ils en défigurèrent les vérités, mais l'abus même qu'ils en firent, montre la connoissance qu'ils en eurent, & les fables par lesquelles ils les défigurèrent, ne les couvrent pas assez, pour empêcher un œil attentif d'en reconnoître l'origine.

Dieu est représenté dans la Genèse comme le Créateur du Monde & de l'Homme. Pour conserver l'Homme, il lui ordonne de multiplier sur la terre ; il le condamne ensuite à la destruction, & à retourner dans la poussière dont il est formé. Il le soumet à cette loi générale, par laquelle opérant sans cesse sur les êtres créés, la nature détruit ceux qu'elle a faits & refait ceux qu'elle a détruit. Les trois actes par lesquels l'Etre principe de tout *Crée, Conserve & Détruit*, furent représentés par un *Triangle*. Cette figure symbolique marqua par ses côtés les attributs de la puissance Divine ; & par l'union de ces mêmes côtés, celle de trois pouvoirs réunis en un même être. Ce triangle se voit dans une peinture religieuse de ces Scythes, maintenant appelés Zongores, qui jusqu'en 1757 habiterent le pays de Magog dont ils descendent. On peut le voir, sous la figure en petit du Dieu, qui chez ces peuples est supposé présider à la vie & à la mort. (T. I. Pl. XXVII.) Ces mêmes Zongores ont aussi des figures *Tricéphales* ou à trois têtes, par lesquelles ils représentent les trois attributs de Dieu. Ces idées auxquelles on attache celles de la Force ou de la Vertu, de la Providence ou de la Sagesse, enfin de la Justice & de l'Œconomie Divine, sont les fondemens de la Théologie des Indiens. Ils les expriment par une figure *Tricéphale* dont le nom *Trimourti*, *trois fois puissant*, ou *très puissant*, marque la réunion des trois puissances inhérentes à l'essence de l'Etre Créateur. Ces trois puissances furent exprimées chez les Grecs par quelques figures.

figures de Jupiter, dans lesquelles l'attribut de Pluton se voit à côté de ce Dieu, représenté assis & tenant le trident de Neptune. Il en existe une de cette espece chez Milord Lansdown; il y en a une autre dans la collection de Mr. Charles Townley; cette même Théologie, d'abord exprimée dans la Grèce par la forme *Tricéphale*, le fut ensuite par les trois yeux donnés au Jupiter appelé *Triocule*, qu'on disoit gouverner les trois parties dont le monde est composé, (*Pausan. lib. ii. cap. xxiv.*) ou réunir les trois puissances ensuite attribuées à trois dieux. On voit ici la marche de cette Théologie, la manière dont elle dénatura les idées, & la source d'où ces idées passèrent aux Scythes, aux Indiens & aux Grecs.

Suivant la Genèse, l'Esprit de Dieu fut *transporté* ou *incuba* sur les eaux, le même mot employé dans le texte, est susceptible de ces deux interprétations. La première est celle des Septante; l'autre, adoptée par St. Jérôme, venoit de St. Basile qui la tenoit d'un Syrien. Les Indiens, suivant Mégasthenes cité dans Strabon, (*Lib. xv. p. 713. B.*) regardoient l'Eau comme le principe du Monde, & dans l'*Irrou-Cou-Pedam*, il est dit qu'*au commencement il n'existoit que Dieu & l'Eau*. Les Chaldéens avoient à peu près la même doctrine, c'étoit celle des Phéniciens & de toutes les anciennes *Cosmogonies*. Ce fut parce que l'Esprit de Dieu avoit été transporté sur les eaux, qu'on choisit la plante aquatique du *Tamara* pour porter la Divinité. Dans la peinture des Zongores, citée ci-dessus, sur le *Triangle* qui exprime les trois puissances, on peut voir le *Tamara* qui porte le Dieu de la Vie & de la Mort. Le Brouma des Indiens est aussi représenté sur cette même plante; ainsi que l'Isis des Egyptiens dans un marbre du Capitole, &c. &c.

L'Esprit, dans la *S^{te}* Ecriture, est Dieu même. Il communique aux eaux, regardées comme un élément passif, la chaleur qui les rend fécondes, comme l'Œuf est fécondé par la chaleur de l'incubation. Ce Feu première cause de la fécondité, devint le Symbole de l'Etre principe de tout, du Pan: On choisit parmi les animaux, l'Animal le plus fécondant, le Bouc, pour représenter Pan, le plus ancien des Dieux Egyptiens (*Hérodote. lib. ii. 145.*) on alluma dans l'Elide un Feu perpétuel devant son autel. Ce Feu fut représenté sur le *Tamara*; on le voit dans les figures de l'Inde entre les mains de Brouma; (*Voyag. de Sonnerat. T. I. Pl. XXXI.*) les Scythes, le regardent comme le principe du Monde, (*Justin. II. Sive ignis qui & mundum genuit*) & les Zongores, descendus d'eux, environnent de flammes les figures de leurs Dieux. Dieu même, dans l'Ecriture est un feu consumant, sa gloire paroît comme un feu sur le Mont Sinaï.

De l'idée d'*Incubation*, ou de l'Esprit de Dieu *Incubant* sur les eaux, vint celle de l'Œuf, dans lequel les germes des choses & le monde avec eux étoient contenus. Encore à présent les Indiens assurent que cet Œuf comprenoit

comprenoit le Ciel, la Terre & l'Abîme ; (*Abrah. Roger. p. 181.*) les quatorze mondes sont, disent-ils, compris dans l'Œuf. Les Orphites s'abstenoient de manger des Œufs en mémoire de celui du Cahos. On en voit dans la gueule du Kneph des Egyptiens. Il est entouré du Serpent dans les médailles Phéniciennes & dans celles des Grecs. On l'a vu dans le monument des Japonais, qui descendent des Scythes, (*Voyez la Pl. VIII. N° B.*) comme dans la main du Trimourti des Indiens. L'origine de cet emblème, si généralement répandu, est d'autant plus manifeste, qu'elle doit venir d'une Cosmogonie commune. La source s'en trouve évidemment dans le livre & les traditions connues à tous les Chefs des familles, desquels descendirent tous ces peuples.

Comme le Créateur incuba les Eaux par son *Esprit*, par sa *Parole*, il fit la lumière, & donna les formes à la matière qui compose le monde. L'*Esprit* est représenté dans l'Inde par un Oiseau, dont l'aile devint le symbole du *Vent*, du *Souffle*, appelé *Pneuma*. Cet Oiseau, c'est la *Colombe*, dont le nom chez les Arabes indique la *Chaleur*. Il fut choisi dans le genre de ceux dont le penchant, ou la chaleur naturelle, se porte plus volontiers à l'*Incubation*. Il est dans la Pagode d'Eléphanta (*Planche XII.*) sur une figure, dont la forme semble être la section de l'Œuf ; & les ornemens autour de cette forme, peuvent marquer les eaux incubés par l'*Esprit*, dont la *Colombe* devint l'emblème. Les *Ælohim*, dont le nom se traduit au pluriel, sont ici près de l'*Esprit*, comme il est dit dans le texte, *Spiritus Ælohim*. Les Indiens en ont fait les Anges. Cet *Esprit* devint le *Mibir* des Perses & l'*Amour* des Grecs : dans la Théogonie d'Hésiode il est contemporain du Cahos. Toutes ces idées sont évidemment puisées dans une Théologie, dont l'intention mal interprétée, donna lieu aux fables mythologiques, dans lesquelles sont manifestement envelopés les principes dont elles sont venues.

La *Parole* de Dieu, après que son *Esprit* eut incubé les eaux, fit toutes les choses qui composent le Monde matériel : elle donna la *Vie* à tous les êtres qu'elle doua du *Sentiment*. L'Animal dont le nom exprimoit l'action de faire, fut pris, comme on l'a dit, pour l'emblème de la *Parole* qui fit le monde. C'est le *Tho*, ou le Bœuf sauvage. On le représenta dans l'action d'attaquer l'Œuf ; de détruire le Cahos représenté par cet Œuf ; d'en faire sortir les formes des choses qui furent faites par la *Parole*, par le *Verbe*, (*Joh. i. Omnia per ipsum facta sunt.*) appelé dans Platon le *Verbe Divin*. (*de Legib. iv. Λόγος Θεότατος.*) Les Indiens donnoient à Dieu le nom de *Verbe*. (*Orig. Philos. p. 59. Ἀλλά ἐστὶν αὐτοῖς ὁ Θεὸς λόγος.*) Clément d'Alexandrie dit expressément que cette Doctrine vint des Barbares. (*Stromat. v. p. 534.*) Suivant ce savant docteur, ces Barbares exprimerent les idées philosophiques par des *Symboles* ; il cite pour exemple les Scythes, (*Stromat. v. p. 567.*)

p. 567.) & nous trouvons chez les Japonais descendus de ces Scythes, l'ancien *Symbole* par lequel ils représenterent, la *Vertu*, le *Pouvoir* ou la *Parole* de Dieu. Cet emblème de l'Etre par lequel le Monde fut tiré du Cahos, existe, ainsi qu'on l'a fait voir, chez les Zongores, & dans le *Darmadévé* de l'Inde, où dans la suite on l'a représenté comme ailleurs sous la forme humaine. Cela fit dire aux anciens Brachmanes, que la *Parole*, ou *Dieu*, s'envelopoit dans un corps. (*Orig. Philos. p. 59. Τὸν δὲ τὸν λόγον, ὃν θεὸν ἀνθρώποις, σωματικὸν εἶναι.*)

Le Pouvoir qui donna la vie à l'homme & aux animaux, représenté par tous les peuples sous l'emblème du Serpent, se voit fréquemment dans l'Inde. Brouma, appelé le fils de Dieu, à qui Vichenou son pere ordonne de développer toutes les vies qu'il a dans son sein, (*Voyage de Sonnerat, T. I. p. 286.*) paroît, dans la Pagode d'Eléphanta, appuyé sur la tête du *Bœuf*; il tient en main le *Serpent*. Ce furent les deux anciens symboles de la *Parole Divine*. Elle est personifiée sous la figure à la fois mâle & femelle de Brouma. (*Pl. X.*) Si l'on étoit étonné de ces emblèmes, je prierois de considérer, que de l'aveu même de J. C qui est le *Verbe*, le *Serpent* d'airain fut désigné comme l'emblème du salut qu'il apportoit aux hommes. (*Joh. iii.*) Vers l'an 187 de notre Ere, une secte de Chrétiens abusant de ce passage, adora le *Serpent* & fut appelée *Ophite*. Enfin l'Agneau est encore chez nous le symbole du fils de Dieu.

Dieu fit l'homme à son image, suivant sa ressemblance: (*Gen. i. 27. Καὶ ἐποίησεν ὁ Θεὸς τὸν ἄνθρωπον, κατ' εἰκόνα Θεοῦ ἐποίησεν αὐτόν ἄρσεν καὶ θῆλυ ἐποίησεν αὐτούς.*) Il le fit à l'image de Dieu, & il les fit mâle & femelle. Le sens de ce passage, mal entendu sans doute, donna lieu de croire que l'homme avoit été créé *Androgynie*. Béroste, cité par Eusebe, (*Chron. lib. i. A. p. 6.*) dit. " Quand tout n'étoit encore qu'eau & ténèbres, il y eut des hommes " avec un corps à deux têtes, l'une d'homme l'autre de femme, & avec " les parties, qui caractérisent l'une & l'autre." Platon adoptant cette idée, (*in Sympos.*) prétend que l'homme fut formé double. C'est l'origine de ces Hermaphrodites, si souvent répétés dans les monumens de la Grèce & dans ceux de l'Orient.

De ce que le premier homme, fait à la ressemblance de Dieu, fut regardé comme ayant été créé mâle & femelle; on imagina que la ressemblance devant exactement représenter la chose copiée d'après elle, la figure de Dieu, à laquelle ressembloit celle de l'homme, devoit comme elle, réunir les deux sexes. Cela fit employer le *Bœuf* & la *Vache* dans le symbole par lequel on représentoit le *Pouvoir Générateur*. Ce que nous montrent, à cet égard, les médailles de Dyrrachium, où la *Vache* allaitant son veau se voit avec les attributs de Bacchus, de même qu'ils se voyent sur le *Bœuf* des médailles de Thurium, n'est pas moins remarquable dans le respect qu'ont encore au-
jourd'hui

jourd'hui les Guebres & les Indiens pour les *Vaches*, comme pour les *Bœufs*.

Une fausse induction, pareille à la précédente, fondée sur ce que l'homme est fait à l'image de Dieu, fit représenter Dieu, d'abord par des Bœufs à tête humaine, ensuite par des figures de forme humaine ou *Anthropomorphes*. Ce même passage de la Genèse, dès le second siècle de notre Ere, fit croire Dieu Corporel. les Montanistes, les Phrygiens, & Tertullien ensuite adoptèrent cette erreur, encore renouvelée deux siècles après eux par Audée, qui fut le chef des *Anthropomorphites*. Et comme on avoit donné les deux sexes au symbole du Bœuf, on les donna aux figures humaines qui le remplacèrent. Telles sont celles du Brouma représenté dans l'Inde sous l'Esprit qui incube les eaux. (Pl. XII. Vol. I.) Cet être double est sous la section de l'Œuf, pour montrer qu'il tira le monde de celui du Cahos ; il a près de lui l'Être principe de tout, dont il est le fils, suivant le Candom. Cet être est ici représenté par la figure *Tricéphale* qui montre les trois pouvoirs, dont le *Fils* est censé être l'un, & l'*Esprit* être l'autre.

On voit encore le Brouma, sur un bas-relief de la Pagode d'Eléphanta, avec les deux sexes réunis dans sa figure, (Voyez ici la Planche X.) comme dans celle du Bacchus Grec qui peut se voir dans la collection de Mr. C. Townley. La *Nangilma* des Zongores, réunit deux têtes d'hommes à une troisième placée sur un corps de femme. Et dans un dessin nouvellement apporté de l'Inde en Angleterre, où on le grave par ordre de l'Académie pour le publier ensuite, la principale des trois figures dont est composé le Trimourti est celle d'une femme. Ainsi voilà la *Triunité* Indienne représentée à l'image, & suivant la ressemblance du premier homme, qu'une interprétation mal conçue fit regarder comme mâle & femelle. Pour montrer dans cette même figure l'Être tout-puissant, on a mis sur sa tête la Pyramide symbole du Feu ; c'étoit celui de cet être, regardé comme le tout, le principe universel, le pere des choses. C'est de lui dont Platon, cité par Numenius, disoit qu'il étoit plus puissant & plus ancien que le Créateur de ce monde, (Num. cit. in Euseb. Ὁ ἀνθρῶποι, ὃν τοπάζετε ὑμεῖς νοῦν, οὐκ ἐστὶ πρῶτος, ἀλλὰ ἕτερος πρὸ τούτου νοῦς πρεσβύτερος καὶ θειότερος.) Ces idées Théologiques passées dans la Philosophie des Grecs, bien différentes de celles de leurs Mythologues, leur vinrent des peuples qu'ils appeloient barbares. Ces barbares, suivant Aristote & Sotion, (Lart. in Præm.) " étoient les " Mages des Perses, les Prêtres de la Babylonie & de la Chaldée, les Gym- " nosophistes de l'Inde, les Druides des Celtes ou des Gaulois, & ceux qu'on " nommoit Symnotheiens." Ces derniers étoient Scythes : comme tous les autres, il tirèrent ces idées, ou des anciens livres renfermés dans ceux de Moïse, ou des anciennes traditions qu'il recueillit, & qui furent celles des premiers peuples.

On trouve par-tout dans l'Asie, l'ancienne croyance d'un Pere invifible, & celle d'un Fils qui fut fa vertu, fon pouvoir, fon verbe. On voit comment cet être métaphyfique, dans la fuite révééré par les Indiens fous le nom de Brouma, & par les Grecs fous celui de Bacchus, le fut d'abord chez les Scythes fous celui de Tho, & fous les formes du Serpent & du Bœuf. Fo-hi porta chez les Chinois la premiere de ces formes ; & comme la Mere des Scythes, il fut représenté avec le corps moitié Serpent. On représenta, dit-on, *Xin-nûm* fon fucceffeur avec une tête de Bœuf. (*Kempf. lib. ii.*) C'est l'autre emblème des Scythes : & de même que dans l'ancien Ménologe confervé dans la Bibliothèque Vaticane, St. Chryftophe eft représenté avec une tête de Chien, pour montrer qu'il étoit de *Cynopolis*, où l'on adoroit l'Anubis à tête de Chien ; ainfi *Xin-nûm* fut représenté avec la tête du Bœuf, pour montrer que fon pays étoit celui où l'on adoroit l'Etre Générateur du Monde fous la forme de cet emblème. Les Chinois mettent avant Fo-hi une Dynaftie, dont le commencement remonte à *Puôn-kù* : fon nom fignifie l'Ancien de la Barque. (*Réfl. fur l'Orig. des Anc. Peup. T. II. p. 437.*) Cette Dynaftie paroît compofée des générations depuis Japhet jufqu'à Fo-hi, depuis le Déluge jufqu'au tems où la Chine fut peuplée. Elle pourroit fervir à déterminer les époques de ces deux événemens, dont le fecond eft remarquable par l'introduction de l'Aftonomie chez les Chinois. Mais au lieu de fuivre cette idée, je me contenterai d'observer ici, qu'on trouve à la Chine, c'est-à-dire à l'Orient des Monts où s'arrêta l'Arche, des traces du féjour de Japhet ; on en trouve également à l'Occident de ces montagnes, dans celles des peuples de Gog & de Magog ; & dans la Généalogie des Tartares publiée par Abulgazi, Khan du Karafm. Cette tradition existe auffi dans l'Inde ; c'est-à-dire au Midi de la Tartarie Orientale & de ces pays élevés dont nous avons parlé. Selon les Indiens, “ Sattiavarti ou Sattiaviraden, averti par Vichenou, que “ bientôt il y auroit un Déluge univerfel, fe retira fur une montagne. “ Peu après les eaux du ciel & des fleuves couvrirent les monts les plus “ élevés. Tous les êtres animés furent détruits. Sattiavari entra avec “ quelques-uns de fes pénitens dans une Barque qui fe présenta. Vichenou “ avoit mis dans cette barque huit cent quarante millions d'Ames & de Semences d'êtres. Sattiavari conduit par ce Dieu transformé en poiffon, “ attendit que les eaux qui couvroient la face de la terre fuflent écoulées.” (*I^e Lett. du P. Bouch. à Mr. Huet.*)

Je ne ferai pas à mes lecteurs le tort de prévenir leurs réflexions, fur ce qu'ils viennent de lire. Je ne leur dirai pas que dans les Pagodes des Indiens, on voit les représentations d'un homme & d'une femme, quelquefois nues, quelquefois vêtues, aux deux côtés d'un arbre chargé de fruits : “ Dieu, fuivant ces peuples, forma l'homme de la terre encore récente. Il le “ mit

“ mit dans le jardin *Chorkam*, où parmi les autres arbres il y en avoit un, dont le fruit eut communiqué l’immortalité, s’il eut été permis d’en manger.” Je ne leur dirai pas qu’on a dans l’Inde une tradition sur l’état dégradé de l’homme ; mais je dois leur faire observer l’opinion de Platon à ce sujet : “ notre nature, dit-il, fut dès sa naissance, corompue dans son chef,” (*Plato Timæ. Ἐν τῇ κεφαλῇ διεφθαρμένην περὶ τὴν γένεσιν.*) & Mr. Dutens observe très judicieusement, l’impossibilité de concevoir ce que Platon eut entendu par ce *Chef*, s’il n’eut voulu parler du premier homme. Cette idée de Platon, manifestement prise de la Genèse, dans un tems, au moins antérieur de soixante années à celle où les Septante la traduisirent pour la première fois en Grec, venoit très-assurément de l’Asie, où nous ferons voir ailleurs qu’elle étoit connue par d’autres peuples que les Grecs.

Si l’on disoit ces choses à des Chinois, ou à des Indiens enthousiastes de leurs préjugés religieux ; attachées qu’ils seroient aux fables rejetées par les plus sages d’entr’eux, l’enthousiasme, qui leur fait croire ces fables, les rendroit sourds à toute explication sur la manière dont elles se sont introduites dans leur pays. Envain on leur proposeroit de leur montrer le livre, dont les principes altérés aujourd’hui, mutilés, pervertis par de vaines imaginations, sont néanmoins ceux de leur primitive religion.

Ce qu’on ne pourroit faire entendre à des gens sans réflexion, pourroit être compris par des gens de bon sens. Il s’en trouve par-tout. Deux hommes de cette classe conviennent aisément à rejeter les fables, dont l’absurdité frappe leurs Bonzes & leurs Bramins mêmes. L’un est un Chinois, l’autre est un Indien, tous deux consentent à entendre un Européen venu dans le port du Surate pour s’instruire. Il a lu le *livre des Recherches*. Vous avez leur dit-il deux très-anciens emblèmes, dont le sens obscurci par des légendes, dont vous sentez le ridicule, est maintenant inconnu à Peking & à Bénarès. L’un est le *Lù*, l’*Adyfféchen* ou le *Serpent* ; l’autre est le *Bauf Cornu*, ou le *Darmadévé*. Le premier, suivant vos traditions & vos monumens, fut autrefois dans la Chine & dans l’Inde, le symbole de l’Être qui créa l’homme & les animaux : le second y fut l’emblème de ce même Être, qui créa le monde matériel. Vos traditions ont pu s’altérer ; l’intérêt particulier, l’ignorance de ceux qui les écrivirent, le tems enfin qui change tout, ont pu concourir à les changer. Vos monumens n’ont pas été assujétis à ces changemens ; le tems les a respectés. Il eut pu les détruire, les dégrader, mais il n’étoit pas en son pouvoir de leur donner d’autres formes. Ils ont encore celles qu’ils reçurent du ciseau des vos plus anciens Artistes, & ces formes vous expriment les idées des siècles reculés où on les employa. Il faut donc expliquer vos traditions par ces monumens, & vous en rapporter à des formes incapables de vous tromper, plutôt qu’à
des

des discours capables de vous entraîner dans les erreurs de ceux qui les ont écrits. De ces discours, ce qui s'accorde avec les monumens est vrai, ce qui ne se justifie pas par les formes anciennes, a été ajouté à la Doctrine qui dirigea celles-ci.

Vos anciens emblèmes personifiés dans l'Inde, y sont devenus le Brouma, le Vichenou & le Chiven. C'est la source de ces fables dont l'inconsistance vous est connue. Vos ancêtres eurent un **Théologie**, dont l'objet fut d'établir le culte d'un Dieu Créateur. Ses **Attributs** furent représentés par les symboles primitifs du Bœuf & du Serpent, auxquels ils ne rendirent qu'un culte indirect. Contens de ces explications, dont on leur donne les raisons, le Chinois & l'Indien les adoptent sans difficulté. On leur propose ensuite de leur montrer d'où leur vint ~~cette~~ **Doctrine**, & de leur faire voir le livre dont elle est tirée. Mais, disent-ils, les Chinois & les Indiens sont incontestablement les plus anciens peuples de toute la terre. Aucun livre ne précéda les leurs : ceux dont vous nous parlez n'en peuvent être que les copies, s'ils disent les mêmes choses ; & les nôtres ne peuvent nous tromper, car ils sont aussi anciens que nous mêmes. Il faudra donc leur montrer qu'il y eut des peuples antérieurs à eux. L'orgueil, la prévention nationale s'opposeront à la vérité ; il n'y aura pas moyen de persuader le bon sens de cet Indien & de ce Chinois.

Un autre Chinois & un autre Indien, au bon sens des premiers, joignent un esprit cultivé par l'étude. Ils ont oui parler de nos histoires ; ils ont fréquenté des Européens dont les voyages avoient pour objet, non le commerce, mais la connoissance des hommes & des choses. Ayant entendu la conversation précédente, ils ont saisi ce qui a frappé le bon sens des premiers ; leur esprit plus éclairé, plus capable de se prêter à la raison, les rend curieux d'entendre ce que les autres n'ont pas permis de leur dire. On leur ouvre le livre d'où sont tirées les *origines* des choses qui existent chez eux ; on le leur explique suivant la méthode du livre des *recherches sur les Arts* &c ; ils comparent ce qu'ils lisent & ce qu'on leur dit, avec leurs monumens : plus ils les considèrent, plus ils sont frappés des rapports de ces choses entr'elles, & convaincus des vérités qu'on leur expose.

L'Indien réfléchissant sur ce qu'il voit, sur ce qu'il a lu, sur ce qu'on vient de lui dire, reconnoît que toujours contents de leur climat, satisfaits d'y vivre, attachés à leur fertile contrée, jamais ses compatriotes ne songerent à s'en éloigner ; jamais ils ne s'étendirent dans l'Asie : ils ne purent donc y avoir pris ou porté cette Doctrine, dont l'ancienneté l'étonne à présent. D'une autre part, les Hébreux dépositaires du livre dans lequel se trouve cette Doctrine, ne formoient pas encore un corps de peuple, quand les Indiens reçurent les emblèmes du Bœuf & du Serpent. L'Adoration de tout emblème ayant été proscrite chez les Israélites, dans le tems même

où s'établit leur législation, ils ne purent les communiquer à l'Inde, où d'ailleurs ils ne vinrent en aucun tems. Par qui donc ces emblèmes furent ils apportés aux Chinois & aux Indiens ? Cette question est raisonnable. Il faut, pour y répondre, remonter à l'origine de l'histoire des peuples qu'elle embrasse ; il faut montrer qu'il en existe un troisième qui dut connoître, comme les Hébreux, cette ancienne Théologie, & qui par ses relations & son voisinage de l'Inde & de la Chine, put leur communiquer ses emblèmes religieux : il faut enfin que les raisons qu'on apporte, sans contredire les livres des Hébreux, soient confirmées par ceux des anciens Indiens & des Chinois d'aprèsent.

L'Européen ouvrant de nouveau la Bible, y fait observer au Chinois, qu'il y eut un premier homme formé du *Limon Adamah*, ou de la terre. Ce mot exprimant la manière dont fut créé le premier homme, en devint le nom. Il fut appelé *Adam*. Sa femme ayant donné la *Vie* au genre humain fut nommée *Heve* ou la *Vie*. Leur postérité, presque éteinte par les eaux, répandues même sur les plus hautes montagnes, se conserva par le moyen de quatre personnes échappées avec leurs femmes, à cette inondation générale. Sauvés dans une Arche ou Vaisseau, cette famille s'arrêta dans les terres qui s'élèvent toujours depuis la province de *Xenfi*, jusqu'aux sources du *Sélinga* & de l'*Orka*. L'Arc-en-Ciel fut alors choisi par Dieu, pour être la marque de l'assurance qu'il donnoit aux hommes, de ne plus les punir par un Déluge universel. Japhet, un des fils de Noé, descendu de l'Arche, après la retraite des eaux, eut de sa femme un fils appelé *Magog*. Celui-ci fut le père des peuples de son nom ou des Scythes, qu'on appeloit aussi *Sacques* : sa mère, regardée comme celle de cette branche du genre humain renouvelé, fut représentée par la figure emblématique du Serpent associée à la fiente ; cette figure est celle de *Fo-hi*. Il porta dans la Chine les symboles du Serpent ou du *Li* & celui du *Beuf* ; ces symboles y existent encore, ainsi que chez les Tartares. Le nom présent de ces peuples est nouveau, mais leur race très-ancienne, remonte à *Magog* même, dans la famille duquel se conservèrent les mêmes traditions, qui sont renfermées dans le livre des Juifs, où l'on trouve le commencement de son histoire. Du tems de *Magog*, on devoit avoir connoissance de la période de 600 ans, employée suivant *Joseph*, par des hommes qui vécurent avec Noé & ses fils avant le Déluge. Les calculs qu'elle suppose, les observations qui doivent en avoir précédé la détermination, dont l'exactitude est reconnue par les plus sçavans Astronomes, nous assurent que l'Ecriture fut en usage dès le tems où cette période fut fixée. L'Astronomie, cette science qui dépend de tant d'autres, avoit dès-lors fait de très-grands progrès. Vos annales Chinoises assurent que *Fo-bi* porta

porta l'Astronomie dans la Chine, avec les caractères de votre Ecriture. D'où eut-il pu les tirer, sinon du peuple qui les avoit avant lui ? C'est donc de ce peuple que vous les tenés ; & le livre d'où vous tirés l'origine de vos symboles religieux, sert encore à vous montrer la voye par laquelle il vous furent apportés, avec l'origine de vos sciences, de vos lettres, & celle de votre nation même, ou du moins celle de Fo-hi, que vous en regardez comme le fondateur.

Après quelques momens de réflexion le Chinois, dit, c'est en effet dans la province de *Xenfi*, que vint s'établir Fo-hi notre premier Empereur. Il y reste encore de ces grandes pierres mobiles, consacrées de son tems au culte religieux. Avec l'usage de ces pierres il apporta chez nous les emblèmes du Serpent & du Bœuf. Kin-Num l'un de ses successeurs peut être venu du même pays, & tous deux peuvent avoir été représentés par des figures relatives à leur origine comme à leur manière d'être. Suivant nos annales, la mere de Fo-hi le conçut dans un moment où elle étoit environnée de l'Arc-en-Ciel : par cette manière de s'exprimer on désigna la femme dont il descendoit, & vos livres sacrés nous rendent compte de cette expression dont le sens est inconnu de nous. La figure symbolique de Fo-hi, par sa ressemblance avec celle de sa mere, fait reconnoître celle-ci, dans l'épouse de l'homme sorti de l'Arche, qui fut le pere des Scythes & des Chinois. Et comme cette femme fut regardée comme la première, relativement à leur race & à la nôtre, nous regardames son époux comme le premier homme : nous l'appelons pour cette raison *Puôn-kù* ou l'ancien du *Vaisseau*.

Avec l'Astronomie, Fo-hi apporta dans la Chine les *Caractères* qu'on y emploie encore. Leur nombre s'est augmenté, avec celui des idées que chacun d'eux représente aux yeux de ceux qui les connoissent, mais on en avoit beaucoup moins au tems de Fo-hi. Le Caractère, au moyen duquel nous représentons le nom de *Puôn-kù* est du nombre de ces derniers ; il se compose de deux élémens ; l'un représente l'idée comprise dans le mot *Ancien*, l'autre marque le *Vaisseau* ou l'Arche dont sortit celui qu'on désigne par là ; (*) le premier élément exprime son état, marque le *Chef*,
le

古 盤

(*) Voici ces deux caractères Chinois 古 盤. Le premier exprimé, ou plutôt représente l'idée d'*Ancien*. C'est un signe de convention dont il ne nous est pas facile de connoître le principe. On reconnoît aisément dans le second caractère, la forme d'un navire, de construction Chinoise, avec toutes ses voiles. Il faut que la navigation ait été connue au tems où ce caractère fut inventé. C'est peut-être, avec la tra-
dition

le plus *Ancien* de sa branche ; le second représentant une maniere d'être relative à cet ancien, marque la situation où il s'est trouvé. Le nom correspondant à ce Caractere, a du faire oublier celui de Japhet, conservé dans vos livres. C'est ainsi que le nom d'Heve, par lequel on désigna la maniere d'être de la mere du genre humain, fit oublier son premier nom *Ischab*, qui d'abord exprimoit la maniere dont elle avoit été formée de la côte de l'homme appelé *Isch*. Ces noms symboliques, furent pris des mots employées pour exprimer les idées qui y répondent, dans la premiere langue du monde. Les Caracteres de notre écriture correspondent à cette ancienne façon de s'exprimer. C'est celle des premiers emblèmes communs aux Scythes & à nous. Notre langue *monosyllabique*, ressemble assurément à la plus ancienne langue, & notre écriture à la premiere de toutes celles qu'on employa. En substituant des lignes aux figures emblématiques, faites pour représenter des idées, nous avons simplifié les moyens, mais les principes sont les mêmes. Notre descendance, par Japhet, du peuple de Magog ou des Scythes, est encore confirmée, en ce que nous sommes actuellement de tous les nations, celle dont la Langue & l'Écriture ressemblent plus que toutes autres à celle de nos premiers ancêtres. Cependant, vos savans de l'Europe assurent que notre Yao, sous lequel arriva un Déluge, dont la mémoire s'est conservée dans nos annales, fut le Noé de vos livres sacrés, le pere de Japhet, & suivant eux, Fo-hi doit avoir existé avant Noé même, & par conséquent avant le Déluge universel.

L'Européen satisfait à cette objection. Votre Fo-hi, repondit-il au Chinois, est de beaucoup postérieur à Puôn-kù, ou à l'*ancien* de l'*Arche*, dont le nom désigne chez vous celui que l'*Arche* sauva. La tradition du Déluge s'est donc évidemment conservée dans ce nom & plus encore dans le caractère qui y est attaché. Suivant vos livres, cet événement arriva bien des siècles avant Fo-hi, & par conséquent avant Yao, mis par vos annales à l'an 2294 avant Pîm-ti, dont le tems répond exactement à l'ere vulgaire

dition de l'Arche de Noé, le plus ancien monument de l'existence d'un Art devenu si nécessaire. L'usage des barques & des voiles suppose des connoissances, moins difficiles à acquérir, que ne l'étoient celles des Chinois vers le tems de Fo-hi. Il introduisit dit-on l'Astronomie dans la Chine. Cette science existoit bien avant lui ; & dans la suite, sous le regne d'*Yao* l'une de ses successeurs, on fit un reglement sur la maniere de déterminer les jours des *solslices*. Ce reglement existe encore dans le *Chou-king*, qui est un des plus anciens livres des Chinois. Au reste, les caracteres par lesquels est exprimé le nom de Puôn-kù, son tirées de la table d'Hohamge. Ils viennent des annales même des Chinois, qui sont parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi de France ; je les ai fait copier d'après cette table publiée par Mr. Fourmont l'ainé.

des Européens. Ce Déluge d'Yao, semblable par ses causes à celui de la Méditerranée, ne lui ressembla pas dans ses effets. Il fut produit par la descente des eaux ramassées dans les montagnes de la Tartarie Orientale, au dessous des hauteurs où l'*Arche* s'arrêta. Ces eaux formoient une Mer comme celle de l'Euxin : des côtes élevées en contiennent les eaux pendant long-tems ; mais ainsi que les Mers de l'Asie Occidentale s'ouvrirent un chemin pour descendre dans la Méditerranée, où elles furent d'abord contenues par les hauteurs qui fermoient le détroit de Gibraltar ; ainsi les Mers de l'Asie Orientale, après s'être ouvert un chemin à travers les côtes qui les soutenoient, descendirent sur la Chine. N'y trouvant aucun obstacle qui les arrêtat, elles s'écoulerent dans les Mers plus basses que le plan du pays qu'elles inonderent : l'extrême élévation du terrain dont elle descendoient, prouvée par les expériences faites de nos jours par les Chinois mêmes, obligeant ces eaux à précipiter leur cours, ne leur permit ni de s'arrêter, ni de s'élever à de grandes hauteurs. Les hommes purent se réfugier dans les lieux les plus exhaussés, & cette inondation passagère, peut-être aussi grande que celle de la Méditerranée, n'a cependant pas du laisser à la Chine des monumens de désolation, pareils à ceux que conserve encore cette Mer. Le cours de votre histoire n'en fut pas arrêté ; vos Empereurs s'y succèdent sans interruption, parce que cette calamité momentanée ne détruisit pas tous les peuples. Elle ne fut donc pas de la nature de celle que les Européens appellent le Déluge universel. Ainsi rien ne vous empêche de reconnoître par votre histoire, comme par vos monumens, l'homme & le peuple dont vous descendez, dont vous tirez vos emblèmes religieux, dont l'origine, ainsi que la vôtre, se trouve conservée dans les anciens livres dont je vous parle. Le Chinois convint que ces livres étoient encore plus anciens que les siens ; qu'on y trouvoit l'explication de ce qui manque à ceux de son pays, & le principe même de l'ancienne religion de ce grand Empire.

L'Européen s'adressant alors à l'Indien, lui dit. Il y a dans l'Inde, ainsi qu'à la Chine, une figure qu'on y appelle *Niniso* : elle est chez vous celle de Vichenou. Les traits de la physionomie de cette figure, également différens de ceux des Chinois & des Indiens, montrent qu'elle est étrangère aux uns & aux autres. Toutes les figures de vos Pagodes d'Ambola & d'Eléphanta, ayant une ressemblance très-marquée à celle des Indiens d'aujourd'hui, ont indubitablement été faites dans un tems où les habitans de l'Inde ressembloient à ceux d'aujourd'hui. Il n'en est pas ainsi des figures sculptées dans la Pagode de Canara. Je ne les ai pas vues, mais un voyageur Anglais, homme très-sensé, a fait sur elles des observations que j'ai lues avec plaisir. Etant entré dans cette ancienne Pagode, il resta frappé de la différence du caractère des figures qu'il y vit, avec le caractère de la race

race présente des Indiens : “ les hommes, dit-il, au tems où furent faites
 “ ces sculptures, étoient plus robustes. Leurs muscles plus exercés les font
 “ paroître bien plus forts, qu’on ne l’est aujourd’hui dans l’Inde.” La diffé-
 rence des mœurs d’une nation amolie par les délices de son climat, pour-
 roit avoir produit ces changemens ; “ mais on observe dans leur visage
 “ large & plein, dans leur nez applati, dans leur levres dont celle du
 “ dessous est d’une épaisseur remarquable, enfin dans l’ensemble de leur
 “ visage, des traits qui leur donnent un air morne & sombre, bien diffé-
 “ rent de l’air spirituel & animé qui caractérise les habitans de l’Indostan.”
 Tous ces caractères sont ceux de l’ancienne figure qui se conserve encore
 dans l’Inde, à laquelle ses traits sont devenus étrangers. Le modèle pour-
 roit en avoir été apporté d’ailleurs : mais les bas-reliefs de la Pagode de
 Canara taillés dans le rocher même, n’en ont jamais été détachés. Ils ont
 été faits dans l’endroit où ils sont, & comme l’ouvrage en est immense, il
 suppose l’industrie de plusieurs siècles, * les efforts d’une nation entière
 constamment employé à ce travail ; enfin les arts d’un peuple qui s’est re-
 présenté lui-même, & qui dans des tems très-éloignés habita cette contrée.
 On reconnoît dans ses traits, ceux que les Tartares tiennent des Scythes
 leurs ancêtres. La grande antiquité de ces monumens, montre que leur
 physionomie ne s’est pas changé dans la Tartarie : mais elle fait voir aussi
 les grands changemens qu’elle a soufferts dans l’Inde, depuis que devenus
Indo-Scythes, leurs descendans, avec des mœurs tout opposées à celles de
 leurs ancêtres, y prirent une manière de vivre toute différente de celle de
 leur pays.

Vous avez donc, ajouta l’Européen, dans ces anciens monumens, des
 témoins & des preuves assurées d’un établissement des Scythes dans
 l’Inde, vers une époque assurément antérieure à celles où furent faits tous les
 autres monumens de votre nation. Les Scythes y exécutèrent ces grandes
 entreprises, dont la hardiesse incroyable vous étonne, au point que vous
 croyez devoir les attribuer aux Dieux mêmes & aux Génies. (*Sonnerat*.
T. I. p. 218.) Elles portent effectivement l’empreinte du Génie ; mais c’est
 de celui de cette nation, dans le pays de laquelle on trouve les premières
 découvertes de l’Astronomie, & l’origine des savantes méthodes de calcul,
 dont vous vous servez à présent, sans en connoître les principes. (*Voy. l’Hist.*

“ * Voici ce que dit Mr. Sonnerat, en parlant de cavernes du genre de celle dont
 “ il s’agit ici. (*Voy. aux Ind. lib. iii. p. 218.*) Les Pyramides tant vantées de l’Egypte
 “ sont de bien foibles monumens auprès des Pagodes de *Salcette* & d’*Illoura* ; les figures,
 “ les bas-reliefs & les milliers de colonnes qui les ornent, creusés au ciseau dans le
 “ même rocher, indiquent au moins mille années d’un travail consécutif, & les
 “ dégradations du tems en désignent au moins trois mille d’existence.”

de l'*Astron. Anc.*) C'est de cette nation seule, dont le pere remonte au tems du Déluge, que vous pouvez avoir reçu la période de 600 ans : car ayant été connue avant le Déluge même, elle ne put se conserver que par le moyen de la seule famille qui en échappa. Vous tenez d'elle votre Philosophie ; elle vous apporta les plus anciennes loix dont parlent vos histoires, & vous donna les Arts. Les ouvrages de ces Arts, en vous conservant les traits de la figure de ces peuples, si différente de la vôtre, font connoître avec les mains qui les firent, la famille dont vous êtes descendus, & combien votre climat à influé sur l'esprit comme sur le corps de sa posterité.

Vos anciens Brachmanes, desquels vos Brames croient être les successeurs, disoient il y a plus de deux mille ans, qu'au tems où l'Inde n'avoit pas encore de villes, *Dionysius* venu de l'Occident ayant pénétré jusqu'au mont *Mérou*, y bâtit *Nyse* dont le nom existe encore. Il vous donna des loix, il enseigna la justice, il établit chez vous le culte des Dieux. (*Diodor. Sicul. Biblioth. lib. ii. p. 151.*) Ce culte le premier de tous ceux de l'Inde, est assurément celui dont les emblèmes sont les plus anciens. Le législateur de qui vous le reçutes portoit le nom du Dieu révéré dans la *Nyse* de la haute Scythie : il étoit, suivant l'usage de son pays, le prêtre de ce Dieu, & le chef des peuples qui l'adoroient. Après avoir porté leurs armes, jusqu'aux confins de l'Égypte, ils vinrent de l'Occident s'établir sur les rives du Gange. Ce sont ces Scythes, dont les traits qui se maintinrent long-tems chez vous, se reconnoissent encore dans vos plus anciens temples. Ils donnerent aux Chinois les emblèmes du Bœuf & du Serpent. Mais quelques siècles encore avant celui où *Fo-hi* s'établit chez eux, ce même culte fut apporté dans l'Inde, plus de 1500 ans avant l'établissement de l'Empire des Assyriens par *Ninus*. Il vous vint comme aux Chinois par le moyen des descendans de *Magog* & de la famille de *Japhet*. C'est la raison pour laquelle on trouve dans les livres, où se sont conservés les titres de cette ancienne famille, l'Origine des idées sur lesquelles furent établis les emblèmes de votre ancien culte. Du mot *Bromios* par lequel on exprimoit le bruit de la flamme, qui étoit un des symboles du Dieu de *Nyse*, paroît s'être formé le nom de *Brouma*, donné à votre premier législateur, parce qu'il fut le prêtre & l'instituteur de son culte. La reconnaissance indiscrete des peuples en fit un Dieu après sa mort ; (*Diod. ub. supr.*) & comme il arriva dans beaucoup d'autres pays, la superstition, qui marche toujours avec le bandeau sur les yeux, substitua progressivement son culte à celui du Dieu, dont il avoit été le ministre, & qu'il avoit fait adorer dans l'Inde. C'est à la date de ce changement que commencent vos fables, & la religion en partie fondée sur elles.

Une ancienne tradition, dit l'Indien, paroît s'opposer à ce que vous venez d'avancer. “ A *Nysadabur*, ville peu distante du mont *Mérou*, il naquit,
“ dit-on,

dit-on, un géant appelé *Maidashuren*. Il avoit des cornes de Taureau ;
 “ il se nourissoit de la chair des animaux, de celle des vaches mêmes, &
 “ s’enyvroit ordinairement de vin. Il fit la guerre aux Dieux. Dans
 “ son cortège, y avoit huit Pudans, de la race des *Kobaler* ou pasteurs.
 “ Enfin il se faisoit trainer dans un char atelé de huit Lions, de Léo-
 “ pards, de Tigres ou d’Eléphants : on ajoute que des femmes guerrières
 “ le suivoient avec des *Tyrses*, des tambours & des cymbales.” (*Hist. Baëtri. Bayer. sub. init.*) Ce géant est manifestement le *Dionysius* dont parlent les histoires sur lesquelles vous vous fondez : mais suivant nos traditions présentes, il naquit à *Nysadabur*, & loin d’établir un culte chez nous, il y fit la guerre à nos Dieux.

Cette tradition, répondit l’Européen, loin de détruire les faits avancés par vos anciens Brachmanes, sur la foi des Histoires dont ils étoient les dépositaires, prouve au contraire la Vérité des sources desquelles les Grecs ont tiré ces faits. Car s’il n’y eut pas eu dans l’Inde un personnage, tel qu’ils représentent leur Bacchus ; si les fêtes célébrées en son honneur, n’eussent pas été pareilles à celles qu’ils célébroient eux-mêmes, la tradition de tant de choses ressemblantes entr’elles, avec les noms de villes & des montagnes mêmes, ne pourroit s’être conservée dans l’Inde où ces choses n’auroient jamais existées, car l’une d’elles suppose nécessairement les autres ; & puisque cette tradition nouvelle garantit la vérité de l’ancienne tradition, dont parloient les Indiens il y a deux mille ans. C’est à vous à choisir celle qui vous paroît mériter plus de croyance ; où l’histoire rapportée par les Brachmanes sur leurs antiquités, dont ils conservoient les mémoires qui n’existent plus, où la fable rapportée par vos Brames, dans laquelle il est aisé de reconnoître des faits que différens motifs ont fait altérer.

Après la Déification de *Brouma*, les partisans du culte qu’il avoit lui même établi continuèrent à le maintenir. Le sien ne prévalut qu’à la longue. Alors les ennemis de ce nouveau culte, dans le dessein de le décrier, prétendirent qu’il étoit contraire à celui des Dieux, & que le suivre c’étoit leur faire la guerre. Voilà comment vos traditions anciennes représenterent *Brouma* comme l’ami des Dieux, tandis que les plus nouvelles en font l’ennemi de ces mêmes Dieux. Ayant été déifié à Nyse ou *Nysadabur*, celles-ci dirent qu’il y naquit. On lui donna des cornes de taureau, parce que comme prêtre du Dieu de Nyse, représenté par le taureau, il en portoit le nom & les attributs. Quand dans la suite le culte de *Brouma* fut attaqué par les sectateurs de *Chiven* & par ceux de *Vichenou*, qui l’ont enfin presque entièrement détruit, ils assurèrent qu’il mangeoit de la chair des animaux & même de la vache, c’étoit un moyen de le rendre très-odieux aux Indiens, chez qui les *Parias* seuls osent en manger, ce qui rend leur

leur Caste en horreur parmi eux. On voit, avec les tems de la progression de ces imputations, les raisons qui les firent employer. Elles nous assurent que le géant *Maidasburen* est le même que *Brouma*, & celui-ci est assurément le même que le *Bacchus* des Grecs, dont le char étoit aussi attelé de Tigres, de Lions, de Panteres & d'Eléphants ; ils étoient tous deux accompagnés de femmes guerrières, reconnoissables aux Tyrses, au tambours & aux Cymbales, qu'elles employoient dans les cérémonies religieuses. Les *Dévédaffi* ou *Bayaderes*, exécutent encore dans vos fêtes sacrées, les danses pratiquées par les Bacchantes des Grecs. Celles-ci sont représentées dans les mêmes attitudes que vos *Bayaderes*, & avec les mêmes instrumens de musique dont elles se servent, sur les peintures & les bas-reliefs où se voyent les Orgies de Bacchus. Et jusqu'au nom des *Cobalers*, qui accompagnoient *Maidasburen* se trouve encore dans la Grèce. Les désordres de leurs Orgies, qui représentoient d'abord celui des élémens avant la naissance du monde, occasionnerent ceux des ministres qui les célébroient, & ces désordres furent attribuées au Dieu substitué au culte primitif.

Cette tradition, ramenée aux événemens qui y donnerent lieu, montre donc l'existence du culte Scythique dans l'Inde, car elle en décrit les fêtes. Ce furent celles de tous les peuples. Les Hébreux mangerent, burent & danserent nus devant le veau d'or. Les habitans de l'ancienne Bretagne, (dont la puissance est maintenant si étendue dans l'Inde, quoique leur pays en soit si éloigné) avoient, il y a deux mille ans, des fêtes entièrement semblables aux vôtres. Leurs femmes y employoient les mêmes cérémonies, les mêmes clameurs, & sans doute les mêmes excès reprochés aux fêtes célébrées alors sur les bords du Gange. On voit encore dans leurs isles des pierres mobiles, des pierres arrangées par trois, comme celles qui se sont conservées à la Chine dans les provinces de Xensi & de Fokien. On y eut autrefois les emblèmes du Bœuf & du Serpent, comme on les a maintenant à la Chine & dans l'Inde : ces emblèmes existèrent par-tout ailleurs comme ils existent à présent chez vous ; par-tout ils remontent à la même origine, dont je vous ai fait voir la source dans les livres conservés par la famille de Sem ; livres, dont les traditions furent assurément connues de la famille de Japhet frere de Sem, puisqu'elle les a communiquées à tant de pays, dans lesquels elle s'est étendue & qu'elle a remplis en divers tems.

L'Indien & le Chinois ne purent s'empêcher de reconnoître les liaisons de ces choses entr'elles. L'authenticité & la vénérable antiquité de nos livres sacrés leur parut démontrée par les monumens de tous les peuples. La Doctrine de l'Européen dirent-ils, n'est pas une hypothese, car une hypothese est fondée sur des *suppositions*, & cette doctrine ne suppose rien ; elle
admet

admet des *données*, & les prend dans les monumens existans, dans les traditions, dans les mémoires de tous les peuples de la terre. L'assemblage des unes, & l'explication des autres, sont les titres sur lesquels elle établit l'histoire d'une Théologie, dont celles de tous les peuples ne sont que des abus. Cette Doctrine intéresse tous les Théologiens de la terre : elle intéresse également tous les Voyageurs qui sont curieux de connoître le culte des pays qu'ils parcourent : elle intéresse les Philosophes, puisqu'elle leur montre les sources de la Philosophie : elle importe encore plus aux Historiens, puisqu'avec les Origines des peuples, elle leur montre souvent les principes, sur lesquels sont fondés des usages & des coutumes singulieres. Les Curieux de monumens Antiques, doivent être contents des connexions que cette Doctrine nous découvre entre les Antiquités de tout l'ancien continent : enfin les Amateurs des Arts doivent être satisfaits d'en voir rechercher les commencemens, les modifications, d'en voir tracer la marche, d'en voir développer le langage, & de pouvoir suivre l'esprit des formes qu'ils emploierent chez tous les peuples, & dans tous les tems. Le livre, ajouta l'Indien, où vous nous dites que sont renfermées ces recherches mérite bien d'être lu.

Le Chinois fut du même avis que l'Indien. Et malgré les ridicules donnés à ce livre par Mr. Maty, ils est sans doute du sentiment de tous deux ; car après ce qu'il a dit précédemment, il me fait la grace d'ajouter. *Quoi qu'il en soit, de ce que je viens d'écrire, je suis obligé de dire, qu'on ne peut juger de ce livre sur le compte que j'en rends, & dans lequel il y a quelques inexactitudes, que cependant je ne crois pas essentielles, & je le recommande comme bien digne d'être lu par ceux qui s'amusent de ces sortes d'études.* Le lecteur en se rappelant la promesse de Mr. Maty, & le dessein où il étoit de le mettre à portée de juger, sera sans doute surpris de lui entendre dire ici, qu'il ne pourra juger sur le compte rendu par lui, dont il avoue lui même l'inexactitude. Mais le Public doit être encore bien plus étonné de lui entendre conseiller la lecture de ce livre, dans lequel tout a le malheur de lui déplaire. On croiroit que je veux donner des ridicules à Mr. Maty, en le faisant parler ainsi. Pour me justifier de ce soupçon, je prie le lecteur de vouloir bien lire le texte Anglais, fidèlement imprimé d'après le *Review*, & il avouera que rien n'est plus original que le *Review*, sinon pourtant l'esprit de celui qui l'a composé. S'il accuse ce livre de manquer d'ordre & de clarté, c'est, comme on l'a vu, parce qu'ayant oté l'un, l'autre a du nécessairement s'obscurcir. Mais s'il le recommande c'est parce qu'il y a trouvé assez de choses intéressantes pour ne pouvoir s'empêcher d'en conseiller la lecture. Je prouve ici, ce qu'en commençant cet écrit j'ai promis de prouver, c'est que Mr. Maty a pu & du recommander la lecture du même livre, qu'il a du & pu justement critiquer, blamer, & même à toute rigueur plaisanter ; semblable à cet

Artiste,.

Artiste, dont parle Pline, il ne peut voir, sans éclater de rire, la figure grotesque qu'il s'est avisé de faire.

Mr. Maty, dit encore, *suivant ma pauvre opinion* (my poor opinion) *les faits résultans de la comparaison des monumens antiques sont, dans cet ouvrage, tout ce qui peut souffrir une exacte recherche.* Si l'auteur est assez heureux pour avoir atteint ce but, il a rempli ses promesses. Car il dit dans sans sa préface, page xvii. " Ce n'est pas nous, mais les monumens mêmes qu'il faut écouter, ils ne peuvent nous tromper. Notre emploi est de les entendre, d'écrire leurs discours, de les rapprocher, enfin de les montrer dans l'ordre où il doivent être vus pour se faire comprendre à tout le monde ; & pour développer, avec l'Esprit dans lequel ils ont été faits, l'intention de ceux dont ils sont les ouvrages. Si cet ordre est celui des choses, s'il est celui de la vérité, les Antiquités Religieuses de tous les peuples doivent s'expliquer les unes par les autres."

Vous dites ensuite Mr. Maty, *mais comment la ressemblance existe entre les monumens, c'est ce qui sera toujours un mystere.* Le public doit juger si le mystere est développé, non par moi, mais par la nature même des choses. Dans son ardeur de juger, Mr. Maty non content de juger pour le présent juge encore pour l'avenir. On voit qu'il a bien étudié l'excellente comédie des Plaideurs de Racine.

Il vous jugera tous les uns après les autres.

— — — — Et veut bon gré malgré,
Ne se coucher qu'en robe & qu'en bonnet carré.

Il est ici ce Devin qui *connoissoit, & les choses présentes, & les choses futures, & les choses passées.* De tout cela ce qu'il connoit le mieux, c'est ce qu'il dit, *enfin je ne vois rien du tout dans le livre de Mr. d'H. qui satisfasse mon Esprit.* Nous avons démontré plus haut que la chose doit être ainsi, & nous sommes entièrement d'accord sur cet article.

Monsieur Maty, finit par dire ; *comme toutes ces matieres seront probablement savamment discutées dans les journaux de Gottingen, où il y a des personnes qui ont tourné leurs recherches sur les origines des nations, je ne manquerai pas de rendre compte de ce qu'ils disent.* Il eut été bien mieux d'attendre leur opinion. Je connois l'Esprit de ces Savans. Je fais qu'ils mettent autant d'attention à s'informer eux mêmes, que Mr. Maty met de promptitude à décider : je fais qu'ils ne prétendent pas, comme Mr. Maty, suppléer par l'esprit, aux connoissances qu'on n'acquiert que par l'étude & par la méditation. Je n'ignore pas qu'ils savent, qu'à la Science, il faut unir le Génie qui anime la matiere : lui seul, en se mêlant dans chaque partie d'un tout, donne du mouvement à la masse dont il est composé, & la tire de l'inertie dont elle ne

ne peut sortir sans lui. Il faut ce Génie pour le reconnoître dans l'ouvrage des autres ; il faut n'être pas choqué de quelques taches, où quantité de choses éclatent de manière à les faire oublier ; il faut s'éclairer avant de prétendre éclairer le public : et c'est parce que ces Savans de Gottingen sont éclairés, que j'ai grande confiance en leurs lumières. Assuré qu'ils ne plaisanteront pas sur des matières aussi sérieuses ; dans la confiance ou je suis de l'indulgence de la postérité ; j'attens avec Pope le grand précepteur des choses, la Mort. Et comme on voit, je ne me tiens pas pour tout-à-fait bien enterré par Mr. Maty, puisque je me crois encore vivant.

A

NEW REVIEW ; for January, 1785.

PART. III.

Recherches sur l'Origine l'Esprit et les Progrès des Arts de la Grèce ; sur leurs Connexions avec les Arts et la Religion des plus anciens Peuples connus ; sur les Monumens Antiques de l'Inde, de la Perse, du nord de l'Asie, de l'Europe et de l'Egypte. 2 vol. 4to. with 74 plates, 3 g. Appleby.

“ AS it is always my wish to make the jury, who is to decide upon the
 “ reputation of learned men, judges of the whole process, as much
 “ as juries can be, I will state Mr. D'Ancarville's hypothesis and a few of
 “ his proofs, in as few words as I can, to my readers.
 “ Mr. D'Ancarville begins by an apology for commencing his curious
 “ enquiries by medals, instead of considering the art of design, which
 “ must necessarily have existed previously to the exhibition of types
 “ upon coins. The reason our author assigns for departing from the na-
 “ tural order is, that we find upon medals the figures of the *stones* which
 “ the antients originally worshipped as emblems of the gods, and likewise
 “ ancient temples of various forms, which though no longer to be met
 “ with in Greece, nor indeed ever mentioned as having been seen there by
 “ historians, are similar to those which are to be met with now in Asia,
 “ Sweden, Denmark, Germany, and Poland, and which are known to have
 “ existed in Spain, Italy, Gaul, and even the internal parts of Africa.
 H “ Mr.

“ Mr. D. then proceeds to give an account of his system, or rather, as he modestly calls them, his conjectures, These, if I understand them right, are nearly to the following purpose.

“ The antients having originally used stones to represent their gods, in process of time proceeded to symbols more expressive. Such were—fire, represented by the pyramidal form in which fire rises—the rays of light or symbol of the sun, represented by an obeliscal figure—and an aquatic plant of the Tamara kind, which represented the Supreme Being, as the spirit, who, at the beginning of things, brooded upon the waters.

“ In process of time they came to animals. In this class the ox, and the serpent, which represented the Creator of the material world, and the Author of the life of all sensible beings, were the oldest; these two remained the longest and spread the widest. They are discovered in all the countries where the stones are found, and are still found in those parts of Asia, in which Mahometanism has not made its way. We find them on a great number of medals, and on great numbers of marbles and monuments of Italy, Egypt, Syria, India, Japan, China, Persia, Tartary, Scandinavia, and all the countries formerly inhabited by the Celtes.—Amongst the Israelites the serpent of brass was the emblem of life, and one of the heads of the cherubims seems to have been the head of an ox.

“ And so things remained for a time, till new superstitions adopted new forms, and the godhead began to be worshipped under the human figure, but even then they still proceeded upon the same original ideas, and the old emblem was in some measure preserved in the new. Thus, in some monuments, we see the ox beginning to take the human head, but still preserving the horns, ears, and bodies of the animal. On others again, he has the head and body of the man, but preserves the horns, ears, shaggy thighs, and legs of the ox. In some bronzes we see him with the ears, tail, and legs of the animal, joined to the body, head, and legs of the human figure. Some statues, which are entirely freed from the emblematic animal, still preserve the character in the head with the horns, and dewlap, which hangs down from the chin to the sternum.—What made the difference between the Greeks, and all the other nations of the earth, was, that the Greeks added beauty to their idea of the divinity. Hence their sculpture, and their sculpture alone, came to the height which we are the witnesses it has reached.

“ This being Mr. D's opinion, what he proposes in the two volumes before us is to strengthen it, by enquiring into the means employed by the arts; the reasons of the forms it made use of to express the idea of the primitive theology preserved in the mysteries of Greece, and that of the mythology, which became the religion of the nations; the origin of
“ this

“ this spirit; its relations to the different countries where it was intro-
 “ duced, and its influence on the monuments of different nations, particu-
 “ larly those of Greece.

“ Book I. Chap. I. *On the form and origin of the most ancient Greek Coins.*
 “ The most ancient form of the Greek coins, was, according to *Plutarch*,
 “ (in *Lyfandro*) the obeliscal. These obeliscal coins represent a *javelin* or
 “ *belemnite*, commonly called the thunder-stone, of which javelins were
 “ formerly made. They are, therefore, evidently an image of strength,
 “ of which thunder is one of the greatest expressions, and they are sur-
 “ rounded by a *tamara* leaf, to signify that thunder is created in the region
 “ of clouds raised from water, near which the *tamara* grows. As a con-
 “ firmation of this, it appears that the *tamara* leaf surrounds the sacred
 “ fire on a candelabre, which is at Mr. Townley’s, and it is certain that
 “ it was one of the emblems of the divinity amongst the *Ægyptians*,
 “ *Persians*, *Indians*, *Tartars* and *Japanese*. Obelisks, which represent
 “ the rays of the sun, are found with varieties on several medals, which
 “ the author gives us—Some signs of the obelus itself remain on the coins
 “ of *Sybaris*, and *Catania*,—some obeli were found near *Leontium* the
 “ beginning of this century, with the words *νικη Διος* and *Αθηνιος νικη*. Mr.
 “ D. thinks these were struck in memory of the victory over the *Athenians*.
 “ —These obeli are also found in *Arabia*, *Persia*, *Japan*, and *China*:
 “ and, therefore, as the *Chinese* are descended from the *Scythians*, accord-
 “ ing to Mr. Buffon; it is probable that the invention of coinage was
 “ originally *Scythian*, and that the *Scythians* communicated it to the
 “ Eastern nations. Nor, says Mr. D. is this evidence from ancient monu-
 “ ments unsupported by historical testimony, for *Hyginus* says, that *Indus*
 “ first discovered *silver* in *Scythia*, and that *Erichthonius* introduced it at
 “ *Athens*, but from a passage in *Julius Pollux* (*Onomasticon* lib. ix. c. 6.)
 “ it is evident, that when *Hyginus* says *silver*, he must mean the coinage.
 “ It is probable, therefore, that *Erichthonius* went into *Scythia*, during
 “ the ten years of *Amphyction*’s usurpation of the throne of *Athens*—*Lucan*
 “ too (*Pharsalia* vi. 402.) mentions the invention of coinage by *Ithonus*
 “ or *Ionus*, the son of *Amphyction*, and it is true that he did introduce it
 “ into *Thessaly* only; but he must have had it from *Scythia*, as he was
 “ the guardian of *Deucalion*, who was a *Scythian*.—The result is, that
 “ *Erichthonius*, who reigned 1463, A. C. received the obeliscal form from
 “ the *Scythians*, and engraved letters upon coins, that *Ithonus*, much about
 “ the same time introduced coinage into *Thessaly*, and, that about 1363,
 “ A. C. *Janus* introduced the impression of figures.

“ Chap. II. *Antiquities of the Arts of Asia, their Connection with the Arts*
 “ *of Greece.* Of the Coins of *Janus*—Mr. D. supposes the arts to have been
 “ carried all over *Asia* by the *Scythians*, in the conquest mentioned (*Diod.*

“ Sic. lib. 2. et Justin lib. ii. sec. 3) when they built Nyssa of the Oxydrachi
 “ as the bounds of their conquests towards the east, fifteen hundred years
 “ prior to the Assyrian conquest. Upon this occasion the author enters
 “ into a long disquisition about the two Nyssas; the bassareus or long
 “ bacchanalian gown, &c. worn by the bacchants, &c. &c.

“ We have then the following extract from Alt. Jap. 274 ‘There is also
 “ to be admired the ox temple, which beast is made of massy gold, with a
 “ great knob on his back, and a golden collar about his neck, embossed
 “ with precious stones; butting his horns against an agg, whereon he
 “ stands with his fore feet; his hindmost resting on stone and earth mixed
 “ together, under which and the egg appears much water kept in a hollow
 “ stone, which hath for its basis a square altar, whose foot is engraved
 “ with many Japan characters—this ox temple Mr. D. gives us the figure
 “ of, and he contends, it should seem with some semblance of truth, that
 “ the ox, in the *very same* attitude, is to be met with upon upwards of
 “ six hundred medals of Greek cities. Tis ox was afterwards changed
 “ into the bacchus.—We are then reminded of the ox worshipped by the
 “ Cimbrians; the *urotal* of the Arabs, and the bosman and darmadeve of
 “ the Indians.—As this ox or bacchus was the god of life, he was also the
 “ god of death, and this is the reason why we find him so frequently repre-
 “ sented on sepulchral monuments; for instance, on the Hamilton vases—
 “ On these vases you commonly see the god of the gardens joined with
 “ the bacchus. So they *were* worshipped at Athens, and so they *are* wor-
 “ shipped in India, under the names of the Chiven and Lingham, as is evident
 “ from the figures in the famous pagoda of Elephants near Bombay, one
 “ of which figures our author gives us. The same figures, with attributes
 “ nearly the same, appear on a painting of the *Zongar Tartars*, which is
 “ in L’Abbé Chappé’s voyage into Siberia. In India we find Bruma the
 “ only god who is represented with the flower of the nelumba or tamara,
 “ and as this was the symbol of the deification with the Scythians, it is
 “ plain that they must have introduced it.—In the parts of Tartary, for-
 “ merly inhabited by the Scythians, we meet with idols which resemble
 “ those found in India, which was conquered by the Scythians.

“ Chap. III. *Consequences of the foregoing Observations, with respect to the*
 “ *Arts, and the worship of the old Inhabitants of Europe.* The first part of
 “ this chapter is rather corroborative of what went before, than an investi-
 “ gation of consequences.—Mr. D. after stating the worship of the ox in
 “ Persia under the name of Mithras, in *Ægypt* under the name of Mnevis
 “ and Apis, and in China under a name which means the horned ox; tells
 “ us that the same symbols ~~as those~~ before-mentioned as having been
 “ found in the ox-temple, are to be with on some very curious medals
 “ of the Marli and Amarli, a people lying betwixt Media and the Caspian
 “ sea,

“ sea, who were conquered by the Scythians in their passage.—The Marli
 “ and Amarli were neighbours to the *Gelæ*, whose name takes, the *Gelæ* of
 “ Sicily, have the same symbol, viz. the ox with the human head, and
 “ the egg, on their coins.—Nor is this all, the Vandals or Vendes, who
 “ live near the Baltick, have also human idols with the feet of an ox.—
 “ After reminding us that the Scythian ensigns had serpents upon them,
 “ our author informs us that this worship is common over Asia; that
 “ the serpent is to be met with at Abury, all over the north, and in
 “ the islands of the eastern sea. Mr. D. goes into a great variety of
 “ learned illustration; but besides that much of it is minute, uncon-
 “ nected, and unintelligible without the plates, the text is so jumbled
 “ with scientific notes, that it is impossible to follow him through it.

“ All that can be done is to wish that he had, if possible, com-
 “ pressed his matter, and given it a little more order, and that he
 “ had not had recourse, for some of his proofs, to such very doubtful
 “ authorities, as casual expressions in the Orphic hymns, the very sus-
 “ picious inscription on the statue of Isis at Sais, and the Indian tradition
 “ about the antiquity of the world. To Mr. D’s genius and taste,
 “ however, as well as to his great acquaintance with the fine arts,
 “ and his general (I hardly dare say accurate Greek) learning, every
 “ man in this country will do willing justice.

“ Chap. IV. *On the Forms of some Asiatic Coins, and on those of the older*
 “ *Greek Coins.* Ox and lion the symbols of the sun, very old emblems,
 “ and still found on the Persian and Indian coins, with the rays of
 “ the sun in the obeliscal form—Tunquin in China with some variations
 “ —but at Japan under the original form—on Greek coins—Tartarian
 “ coins of the name of Tesseræ. These have the old or quadrilateral
 “ form, and Mr. D. gives several instances of customs still preserved
 “ in the Indian coinage, which recall to mind the beginning of the arts
 “ in Greece, as well as the reasons why the Greeks adopted such
 “ forms. The Indians and Japanese could not take from the Greeks,
 “ as they had no communication with them. The quadrilateral form,
 “ which is to be seen on the medals of Magna Græcia, Sicily, the
 “ islands, the colonies of Asia Minor, and in Thrace, is also to be
 “ found at Japan.—After some account of the varieties of shape visible
 “ in the ancient coins; the writer proceeds to speak of the serpent, which
 “ is the *Agathos Daimon* of the Phœnicians, and is found—in the Indian
 “ money called Cheda,*—on a medal of Dyonisiopolis,—coming out
 “ of the tamara leaf in the paintings of Macha Alla, a Scythian god,
 “ worshipped by the Zongore Tartars (See Chappe’s voyage into Siberia,

* Of the Quidia people

“ plate 18.)—on the medals of Cyzicum—in the remains of Persepolis—
 “ on the temple of Belus at Babylon (Diod. Sic. lib. ii. c. 9.) on the medals
 “ of Cos, Delphos &c. &c. The serpent which represents the agathos
 “ daimon on the Greek medals is in the same attitude, and has his tailed
 “ curled just like the serpent on the Indian money cheda, where also he
 “ has the tamara leaf. On a beautiful monument in the British Museum
 “ (given by Wortley Montague) we have both the worship of the ser-
 “ pent, and that of Isis and Osiris, whose heads, taken from those of the
 “ ox and cow, come out of one human body. The caps of the Ethiopian
 “ and Ægyptian priests were also surrounded by serpents. This worship,
 “ as well as that of the cow, subsists to this day at Juuda in Africa (*Hist.*
 “ *Gen. des Voyages.* t. i. p. 302.)—Mr. D. concludes this chapter with an-
 “ other tour round the world to find out emblematical stones, which he
 “ accordingly shews us in every corner of it.

“ Thus ends the first volume.

“ Book the Second, Chap. I. *Of the Manner in which the ancient Medals*
 “ *have been preserved.* Mr. D. thinks that the ancients never made any
 “ collections of medals as we do; but that those which have been found
 “ were found in sepulchres, where they were deposited by the friends of
 “ the deceased, to enable him to pay Charon for his passage, and make
 “ presents to the other gods of the infernal regions. This explains, Mr. D.
 “ thinks, the perfect preservation in which they are for the most part
 “ found. Mr. D. takes occasion from hence, to carry us another voyage
 “ round the world, in order to shew the conformity of the northern na-
 “ tions and Greeks, with respect to the doctrine of hell.

“ The author here takes occasion to explain the drawings, (which he
 “ gives us) on Sir W. Hamilton's vase; after shewing evidently that the
 “ history upon it, is not the history of Philip as has been commonly sup-
 “ posed, he contends that it must be the history of Alcestis, and of Castor
 “ and Pollux.

“ This chapter ends with an account of several sepulchres, of which
 “ the author gives us drawings, Most of these, however, are, I believe, to
 “ be found in other places, and have, it seems to me, but little reference
 “ to Mr. D'A's subject.

“ Chap. II. *Of the use to be made of the form of Letters in ascertaining the*
 “ *age of Monuments—Errors which may arise from this source.* This chapter,
 “ which contains upwards of two hundred pages, and much more notes
 “ than text, is intended to overturn several opinions about the age of mo-
 “ numents advanced by Spanheim, Spon, Montfaucon, Corfini, and Winc-
 “ kelman, but it is impossible to give any just idea of the argument in
 “ a work of this kind. The author takes up L'Abbé Barthelemi's differ-
 “ tation on the Amyclean inscription, and makes some farther observations

“ on

“ on it. He also gives explanations of several medals, and endeavours to
 “ prove, from the agreement of the letters on medals supposed to have
 “ Etruscan characters, with those on the oldest Greek inscriptions, that
 “ the ancient Greek and the Etruscan letters are the same. Mr. D. asserts
 “ that the medal of Zancle without the hollow, is three hundred and
 “ sixty-four years prior to the æra in which it is placed. In a note he
 “ collects all the objections that have been made to the inscriptions col-
 “ lected by Mr. Fourmont, and endeavours to confute them.

“ Chap. III. *Commencement of the striking of coins in Greece, their uses*
 “ *with regard to the Arts*—Money first struck by Phidon of Argos, who,
 “ according to Mr. D. was the eleventh descendant of Hercules, and
 “ cotemporary with Lycurgus.

“ In this chapter Mr. D’Ancarville gives us the history of the coinage
 “ for one hundred and sixty-three years, viz. from about one hundred and
 “ nineteen years before the first Olympiad to the eleventh. During this
 “ period the learned author tells us it underwent five considerable changes
 “ of about thirty-two years each. In the first thirty two years, the medals
 “ were struck with a hollow divided into eight partitions; the next thirty-
 “ two had a square divided into four parts; then the square was orna-
 “ mented with legends and inscriptions; then there was only two or one
 “ cavity, with an impression in relievo, and finally, they made money
 “ with incused figures on the reverse, and a deep square without any par-
 “ tition, to which they soon after added heads. The author exemplifies
 “ his assertions by a great variety of coins taken from different cities. He
 “ is also very full and entertaining in his accounts of the several curious
 “ monuments, some scarce, some unheard of except by this kind of evi-
 “ dence, to be found on the ancient coins.

“ Such are some of Mr. D’s thoughts, at least as far as I have been able,
 “ with uncommon pains, to extract them from his books. As a medallist,
 “ I confess myself entirely incapable of judging what degree of merit are
 “ to be given to them. Ingenious and plausible they certainly are, and
 “ supported by a considerable share of learning, how far it is all solid
 “ others will determine. As a reviewer, I must confess I could have
 “ wished for less tautology, more order, more clearness, less mixture of
 “ old and known things with the new, and a smaller torrent of erudition.
 “ But perhaps this was inseparable from the subject, and I ought to be
 “ thankful that the book which, I think, might have been compressed
 “ into half a volume, was not lengthened out into four. Si cela est je rends
 “ graces à Mr. D’Ancarville d’avoir passé si vite au deluge*.

* See Racine’s admirable comedy of the Plaideurs.

“ There are seventy-four plates, containing medals, inscriptions, sepulchres, the Hamilton vase, the apotheosis of Homer, &c. &c. Of these the engravings are but moderate, nor do I see any great reason there was for republishing the Amyclæan and other inscriptions.

“ * * Having heard that many persons, whose opinions of these matters will weigh much more than mine, were reading Mr. D’Ancarville’s book for the third and fourth time, and were loud in its praise; I have been led to look it over again since my review of it has been printed. Though I still think the order, &c. far from happy, and find more reason to be dissatisfied with the Greek criticisms (Oupis and Apia, the same words—*Αὐραῖς* in Romans i. 16. for God’s virtues—*Λιμνος* Greek for a haven—*θεος* God, from Tho, an ox—the portentous note on Eve, vol. I. p. 206—the roots of the word Hercules supposed to be foreign to the Greek tongue,—Gross false prints in most of the Greek quoted—The translation of *1815*, p. 334, vol. I.); yet I own I am inclined to recall *much* of what I said of tautology, and want of order, as far as relates to the third chapter. I could now too wish that I had given more of that chapter, particularly the very ingenious discovery of the migration of the *Pan*, or supreme being, idols of whom, with the Scythian character of face are found in Scythia, at China, at Japan, in Herculaneum, on an Isiac table in the British Museum, and in other places. As to Mr. D’s history of the gradual introduction of the ox, serpent, and Bacchus—the egg, which represents the birth of the world, and the doctrine of an *ancient* belief in the *invisible* father, who engendered a son, his great *power*, or *virtue*, or *word*, at first a metaphysical being, but afterwards personified, and considered as the *first principle*; besides that something is said of it at the beginning of the article, the proofs are too minute, (even had not the ground shaken under me at every step as it did) to be easily analyzed.

“ All this, however, obliges me to add, that as the book *cannot* be judged of, from my account, in which, moreover there are some inaccuracies, though I think no essential ones; I recommend it as well worthy to be read, by persons delighting in these studies. At the same time it is my *poor* opinion, that the facts resulting from the comparison of the ancient monuments with each other, are all that will stand accurate enquiry; but that, how the resemblances came to exist, will always remain a mystery;—at least I see nothing in Mr. D’s book, that at all satisfies my mind.—However, as this matter will probably be discussed in a masterly way, by the Gottingen reviewers, some of whom have turned their minds much to enquiries into the origin of nations; I shall not fail to give the earliest account of what they say.—It is necessary to add that there will be more volumes of this work.”

R E C H E R C H E S.

R E C H E R C H E S

Sur la table du Gange, apportée de l'Inde par Mr. Boughton Rouse ; sur les fables sacrées relatives à ce fleuve, & aux trois principales Divinités des Indiens.

MÉGASTHENES, qui voyagea dans l'Inde environ trois siècles avant notre Ere, affuroit qu'on ne devoit pas s'en rapporter aux anciennes traditions admises de son tems sur ce pays. Les Indiens, suivant cet auteur, n'avoient jamais envoyé d'armée hors de chez eux : jamais ils n'avoient été conquis que par celles de Bacchus, d'Hercule & d'Alexandre. (1) Eratosthenes regardoit, avec raison, ces conquêtes de Bacchus & d'Hercule, comme des fables incroyables. (2) Ce ne fut donc qu'après le tems où vécut Alexandre, qu'on put avoir en Europe, des connoissances moins incertaines, sur ce qui regardoit les peuples de l'Inde. Ceux qui accompagnèrent ce prince dans son expédition en Asie, ayant écrit des relations très-contradictoires & très-dif-

(1) Strab. *Geograph. lib. xv. p. 686. D.*

(2) Idem. *p. 687. B.*

férentes, sur les choses mêmes dont ils avoient été témoins, (3) que doit on penser, dit Strabon, de celles dont ils ont parlé sur le rapport d'autrui ?

Cependant, plusieurs siècles avant le règne d'Alexandre, quelques Grecs voyagerent dans l'Inde : ils pénétrèrent jusqu'à *Nysadabur* & au mont *Mérou*, situés à peu de distance des bords du Gange. Le culte établi dans ce pays, ressembloit en tout à celui de Bacchus. Le nom de *Brouma*, très-analogue à celui de *Bromius*, donné à ce Dieu, les cérémonies pratiquées dans les fêtes des habitans de *Nysadabur*, la dénomination même de cette ancienne ville, & celle du mont *Mérou*, leur persuadant que le Dieu de *Nyse*, né de la *cuisse* de Jupiter, étoit celui qu'on y révéroit ; ils le reconnurent pour le fondateur de la *Nyse* de l'Inde. “ Les plus sçavans des Indiens assuroient effectivement, que le
“ fondateur de cette ville y vint de l'Occident à la tête une
“ grande armée ; qu'il occupa le mont *Mérou* ; qu'il trouva
“ les Indiens encore dispersés dans les campagnes ; qu'il les
“ réunit dans des villes ; et qu'avec l'Agriculture, il leur ap-
“ prit la manière de cultiver la vigne. Il institua chez eux
“ le culte de Dieu, enfin il leur donna des loix & leur
“ érigea des tribunaux de justice.” (4) Également frappés de ces récits & des choses qu'ils avoient sous les yeux, les Grecs ne douterent pas que ce Conquérant, ce Législateur,

(3) Strabon. *Geograph. lib. xv. p. 685. C.*

(4) Diod. Sicul. *Biblioth. lib. ii. p. 151. N° 38.*

cet Instituteur de la religion de l'Inde, à laquelle il étoit étranger, y étant venu de l'Occident dans lequel la Grèce est située relativement à l'Inde, ne fut le Bacchus né chez eux. En cette occasion, leur vanité ne fut peut-être pas ce qui contribua le plus à les jeter dans un erreur, dont Eratosthenes ne les fit pas revenir.

Ces anciennes traditions étoient assurément très-fondées : car Diodore de Sicile les rapportoit d'après le témoignage “ des plus savans Indiens, de ceux qui étoient, dit-il, les plus “ instruits des antiquités de leurs histoires.” Cet auteur entend par là les *Brachmanes* de cette caste qu'on appeloit *Germanes*, *Hilobes* ou *Montagnards*. Ces mêmes traditions existent à présent dans l'Inde, comme elles y existèrent au tems où elles furent communiquées à des Grecs, bien mieux informés que Mégasthenes, qu'Onésicrite & peut-être qu'Eratosthenes même. Je ne fais si on ne pourroit pas les attribuer à Pythagore, car il eut occasion de converser avec les mêmes philosophes de qui venoient ces histoires.

“ Les Indiens reconnoissent encore Brouma pour le pre-
“ mier Législateur de leur pays : il les tira de la vie sauvage
“ pour leur apprendre les arts, les sciences, & l'agriculture.”
(5) Et comme les Brachmanes affuroient que pour ces mêmes
raisons leur premier Législateur fut déifié après sa mort ; les
Bramès disent aujourd'hui que les mêmes motifs firent déifier

(5) Voyage de Sonnerat. T. I. p. 155.

Brouma. Suivant eux, il écrivit les quatre livres des *Védams*. C'est la raison pour laquelle ils le représentent dans l'action d'écrire ces livres, (6) qu'on fait être le fondement de leur culte religieux. Et comme on le voit ici, leurs monumens, ainsi que leurs histoires, s'accordent à confirmer le récit de Diodore de Sicile, fait il y a plus de deux mille ans d'après celui de leurs anciens Brachmanes, & à montrer que Brouma fut l'instituteur de leur religion.

En comparant la tradition des *Brames* modernes, avec celle des anciens Philosophes de l'Inde, on ne peut manquer d'être surpris de l'étonnante exactitude de Diodore à rapporter les discours de ces derniers : & l'on voit combien de confiance mérite cet auteur, dans tout reste de ce qu'il dit sur ce même sujet ; puisqu'il l'a manifestement puisé dans la même source. Les Indiens ne disent pas maintenant que Brouma conquît leur pays, comme le disoient les anciens Brachmanes, mais il avouent tacitement ce fait important : car en reconnoissant que Brouma les tira de la vie sauvage ; qu'il leur enseigna les sciences ; qu'il leur apprit les arts ; qu'enfin il leur donna leurs plus anciens livres, & par conséquent l'écriture ; c'est avouer qu'avant lui, aucune de ces choses n'existoit chez eux. Cela même suppose qu'elles y furent apportées d'un pays où elles existoient, & que Brouma étoit étranger à celui où il les apporta. Il fallut bien qu'il y vint avec une armée, puisque c'étoit le seul moyen par lequel il put faire les grandes

(6) Voyage de Sonnerat. T. I. p. 155.

choses qu'il exécuta pendant un regne de cinquante deux ans. Suivant Strabon, " les marchands qui de son tems s'em-
 " barquoient sur le Nil, pour aller dans l'Inde par le golphe
 " Arabique, passoient rarement jusqu'au Gange. Ceux qui
 " y parvenoient étoient des gens sans lettres, peu propres à
 " s'occuper de l'histoire des lieux où ils abordoient." (7)
 Cette judicieuse observation peut malheureusement s'étendre
 sur tous les tems postérieurs à Strabon. En effet, ce n'est guere
 que depuis le commencement de ce siecle, qu'on a commencé
 à chercher des connoissances solides sur l'histoire, les mœurs,
 & la religion des habitans de l'Inde. Cependant, Arthémi-
 dore, semble avoir connu le cours du Gange à peu-près
 comme on le connoit maintenant. " Ce fleuve, disoit-il,
 " en sortant des monts Emodes prend sa direction vers l'Oc-
 " cident. Parvenu à la ville de *Gange*, il coule vers l'Orient
 " jusqu'à *Polibothra* & ses embouchures." (8) Arrien parle
 d'un port situé vers les bouches de ce fleuve, dont il portoit
 le nom. Nous voyons par cet auteur, qui vécut près d'un
 siecle avant celui de la navigation du Pont Euxin, (9) que
 vers le commencement de notre Ere, on tiroit de cette côte
 de l'Inde des mouffelines très-belles, comme le sont celles
 qu'on en apporte aujourd'hui, & l'on y employoit une monnoie
 d'or appelée *Kelitis*. (10)

(7) Strabon. *Geograph. lib. xv. p. 686. B.*

(8) Strabon. *in eod. libr. p. 719. B.*

(9) Salmas. *in sol. p. 1186. i. c. d.*

(10) Arrian. *Peripl. Mar. Erythr. p. 177.*

Les sources du Gange ne sont pas connues. Un mémoire écrit dans l'Inde, par un gentilhomme Allemand très-instruit, (11) estime qu'il est impossible de découvrir ces sources. " Car, dit-il, aucune route frayée ne peut y conduire : des
 " précipices profonds, des abîmes très-vastes, se joignent à
 " l'excessive élévation des montagnes, dont les sommets sont
 " couverts de neiges & de glaçons qui ne fondent jamais,
 " pour détourner les plus hardis d'entreprendre ce voy-
 " age, & les empêcher d'aller plus loin que la Cataracte.
 " On voit cette Cataracte, marquée sur la *Table Indi-*
 " *enne.*" *Planche I. Δ. Δ.*

Les Grecs se tromperent, en croyant reconnoître dans l'Inde, le culte de leur Jupiter *Ombrius* ou *Pluvial* : (12) mais ils ne se tromperent pas en disant qu'on y adoroit les Génies du pays & le Gange. Les Indiens réverent encore ce fleuve, & lui donnent le sexe & le nom féminin *Gang* ou *Ganga*. (13) Les Brames prétendent " que deux gouttes
 " d'eau étant tombées, près du *Paradis*, des yeux de l'*Être*
 " *suprême*, auquel ils donnent le nom de *Bechund*, elles
 " s'écoulerent dans le lac *Mansaroare*, dont les eaux vont

(11) On peut voir cy après ce mémoire, écrit en Latin.

(12) Strab. *Geograph. lib. xv. p. 718. B.* Λέγεται δὲ καὶ ταῦτα παρὰ τῶν συγγραφέων, ὅτι σέβονται μὲν τὸν Ὀμβριον Δία οἱ Ἰνδοί, καὶ τὸν Γάγγην ποταμὸν, καὶ τοῖς ἐγγυφίς δαίμονας. *Hæc etiam a scriptoribus dicuntur, ab Indis Jovem Pluvialem, et Gangem flumen, et indigetes Genios coli.*

(13) *Mém. sup. cit.* Ganges quem Indi Gang aut Ganga appellant, feminamque existimant esse non marem; magno per totam Indiam honore colitur.

“ se rendre, dans le bras principal du *Gange*.” (14) Le *Phison*, nommé le premier parmi les fleuves du *Paradis terrestre*, est pris pour le *Gange* par Flavius Joseph, par St. Epiphane, St. Augustin & St. Jérôme. Ces auteurs n'eurent assurément aucune connoissance de cette fable Indienne, qui cependant met dans le *Paradis* le lac qu'on peut regarder comme une des sources du *Gange*. Ainsi, l'on trouve encore dans cette fable de l'Inde des motifs de croire que très anciennement, on y eut des traditions fort semblables à celles des livres de Moïse, & qu'elles s'y sont changées au point qu'on le voit, par celle dont on vient de parler.

Les Indiens donnent au *Gange* le titre de *Brahma-putar* ou fils de Brouma : (16) *il sort immédiatement*, disent-ils, *des pieds de ce Dieu*. (17) Cette fable, substituée à celle qui faisoit plus anciennement sortir les eaux de ce fleuve des

(14) *Idem.* Tradunt Gymnosophistæ duas guttas ex oculis supremi Numinis, quod vernaculi Bhagban dicitur, decidisse, ac prope Paradisum, Bhécund nomine, fluere, cœpisse, inde in lacum Mansaroarem illapsas esse.—“ Ce Lac très-vaste, suivant le “ mémoire dont on tire cette notice, sort des montagnes du Thibet, parcourt “ le pays d'Aschain, & se rend dans le plus gros bras du *Gange* au-dessous “ d'Ascham.”——Le *Paradis* qu'on y appelle *Bhécund*, est celui auquel on donne aussi le nom de *Chorkam*, & dans lequel existoit un arbre dont le fruit eut donné l'immortalité, s'il eut été permis d'en manger.

(15) Genes. cap. i. v. 11 & 12.

(16) Mém. sup. cit. *Brahma putar, id est filius, Brahmæ, fluvius aquarum mole maximus superstizioso ab incolis cultu adoratur.*

(17) Voyage aux Ind. Orient. par Mr. Sonnerat. T. I. p. 277.

yeux de l'Etre suprême, nous montre comment les Indiens attribuerent à celui qu'ils reconnoissoient pour leur législateur & pour un homme déifié les actes, & successive-ment les titres que d'abord ils avoient attribués à Dieu même. On voit ici la double origine de la vénération qu'ils ont pour le Gange.

Les Brachmanes devinrent les prêtres de l'Inde, les successeurs de Brouma & les dépositaires des *Védams* ou livres sacrés qu'il avoit écrit. Le culte d'un Etre tout-puissant, éternel, immatériel, unique, étoit enseigné dans ces livres. En déifiant l'auteur d'un tel culte, on ne prétendit assurément pas l'égaliser à l'Etre suprême, mais seulement l'honorer comme le ministre, l'envoyé ou l'apôtre du Dieu dont il avoit établi la religion. Pour représenter ces titres, on admit sa tête parmi celles de la figure *Tricéphale*, au moyen de laquelle on représentoit la triple puissance Divine. (18) Cela le fit confondre par le peuple avec l'Etre *Créateur*. L'habitude, la superstition, le tems seul purent faire admettre une telle confusion dans les idées. Mais ce fut parce qu'après la mort de Brouma on le mit dans un rang au-dessus de celui des hommes ordinaires, qu'on n'employa pas pour le représenter, la figure emblématique, qui, chez les Scythes, exprimoit les fondateurs des peuples. Les Grecs & les

(18) Voyez cette figure telle qu'elle est dans la Pagode de l'Isle Eléphantra, où elle a été copiée par Mr. Niebuhr. *Voy. en Arab. T. II. Tab. V.*

Chinois prirent d'eux cet usage, que les Scythes établis dans l'Inde eussent vraisemblablement suivi, s'ils n'eussent voulu représenter, plutôt la qualité de Saint, que celle de Législateur ou de Fondateur, dans les figures de Brouma.

Quand Chiven & Vichenou furent déifiés dans l'Inde, comme Brouma l'avoit été bien avant eux, on plaça leurs têtes, ainsi qu'on avoit placé la sienne, sur le corps de la figure *Tricéphale* de Dieu, dont ils semblerent alors partager la puissance suprême ; ou parurent au moins en être les ministres. Et de même que Brouma fut censé possesseur du pouvoir de *Créer* ; Chiven fut mis en possession de celui de *Détruire*, & l'on attribua celui de *Conserver* à Vichenou.

Dans les tems antérieurs à Chiven, Brouma étant le seul personnage déifié par les Indiens, confondu qu'il fut avec l'*Etre-Créateur*, la superstition populaire qui lui en attribuoit le pouvoir, lui en donna le titre : le symbole du Bœuf, fait pour exprimer ce titre, devint alors celui de Brouma. (19) Lorsque Chiven & Vichenou furent aussi déifiés, l'Inde se trouva partagée en trois especes d'ordres religieux, formés par les Brachmanes attachés à l'ancien culte, & par les Bramees attachés à celui de Chiven ou à celui de Vichenou. Chacun de ces ordres voulant élever son Dieu au-dessus de autres, la jalousie contre le plus ancien, réunit les partisans des deux plus nouveaux : ceux de Chiven & de Vichenou détruisi-

(19) Voilà pourquoi dans la Pagode d'Eléphanta Brouma est représenté appuyé sur la tête de Bœuf. Voyez ici *Planche X*.

rent tellement les Brachmanes & le culte de Brouma, qu'à-présent il n'existe rien des premiers, & que l'autre n'a pas même un temple dans l'Inde. (20) Cependant sa mémoire y est conservée par la vanité des Brame qui prétendent descendre de lui, & lui rendent encore des honneurs.

Après la destruction du culte & des partisans de Brouma, ceux de Chiven & de Vichenou donnerent chacun à leur Dieu les prérogatives, dont le premier avoit joui durant si long-tems. Le Bœuf devint l'attribut de Chiven ; on lui donna le titre de *Créateur*, que d'un autre côté on donne également à Vichenou. Chiven conserva cependant le titre de *Ruder* qu'avoit eu Brouma : il exprime le *Régisseur* de toutes choses. (21) Ce titre de Dieu, tiré des *Védams*, passa successivement de l'Être *Générateur* des choses, à Brouma & à ceux qui en prirent la place. Il est aisé de se convaincre de ce fait, par le caractère donné à *Ruder* dans l'*Atherbun-Bede*. Ce livre tenu pour canonique, fait partie d'un ancien commentaire des *Védams*, dont l'existence actuelle passe pour douteuse. La piece qu'on va rapporter ici est copiée de ce commentaire ; & comme elle ne fait mention ni de Brouma, ni de Vichenou, ni de Chiven, elle paroît avoir été faite avant le tems où ce dernier porta le titre de *Ruder*, peut-être même avant celui de Brouma. Ce pourroit être un

(20) Voyage de Sonnerat. T. I. p. 152. Note A.

(21) Ce titre répond à celui de *Pantodynaste*, ou Chef de toutes des Dynasties, donné à Bacchus par les Grecs, comme on l'a dit ailleurs.

de ces morceaux de l'ancienne Théologie qu'il apporta dans l'Inde.

“ Les Anges s'étant rassemblés dans le Ciel devant RUDER,
 “ se prosternerent & lui demanderent, ô RUDER qu'es tu ?
 “ RUDER répondit, s'il existoit aucun autre, je me décrirais
 “ moi-même par comparaison. Je fus toujours, je suis tou-
 “ jours, je serai toujours. Il n'y a pas d'autre à qui je puisse
 “ vous dire que je ressemble. Dans ce moi-même est l'es-
 “ sence intérieure & la substance extérieure de toutes choses.
 “ Je suis la cause primitive de tout. Toutes les choses qui
 “ existent à l'Orient, ou à l'Occident, ou au Septentrion, ou
 “ au Midi, au-dessus ou au-dessous, c'est moi. Je suis tout.
 “ Je suis mâle & femelle. (22) Je suis les trois feux visibles,
 “ & le feu du soleil. (23) Je suis plus ancien que tout. (24)

(22) On voit ici comment les deux natures étant regardées comme inhérentes à celle du *Ruder*, Brouma à qui l'on donna ce titre avec celui de *Créateur*, prit aussi les formes des deux sexes. On les lui voit dans la figure double qui le représente dans la Pagode d'Eléphanta. (*Voyez la Pl. XII.*) Ce-ci montre encore pourquoi il fut représenté réunissant aussi les deux sexes, ainsi que cela s'observe dans un autre bas-relief de la même Pagode. (*Voyez la Pl. X.*)

(23) Par les trois feux *Ruder* entend l'Ether, le Feu matériel qui étoit son symbole, & celui qui éclaire dans la nuit : c'est le *Soleil nocturne*, représenté dans la Pagode d'Eléphanta par la figure qui tient le rideau dont il cache la lumière du Soleil mise à côté de sa tête. (*Voyez la Planche XI. N° 2.*) *Ruder* est enfin le *Soleil diurne*, représenté par l'auréole de cette figure à quatre bras, ainsi que par celui qu'on voit sur le corps du Bœuf emblème du *Soleil nocturne*, dans la même planche N° 1. Tous ces feux sont célébrés dans les Hymnes d'Orphée.

(24) *Ruder* a dit qu'il étoit la cause primitive de tout. Il est aussi le plus ancien de tout. C'est évidemment le *Principe* des êtres, le *Pere* de toutes les choses, l'Etre primitif. En lui sont concentrés les trois êtres divins & les trois puissances.

“ Je suis le Roi des Rois. Mes attributs sont transcendants.
 “ Je suis la Vérité ; je suis l'Esprit de la création ; (25) je
 “ suis le Créateur. Je suis la connoissance des quatre *BEDES* ;
 “ (26) Je suis tout-puissant ; je suis pureté. Je suis le pre-
 “ mier, le milieu & la fin. (27) Je suis la *lumière*, & c'est
 “ pour cela que *j'existe* ; afin que quiconque me connoit
 “ puisse connoître tous les *Anges*, & tous les *Livres*, & toutes
 “ leurs *Ordonances*. (28) Et quiconque connoit le savoir des
 “ *Bedes*, peut connoître tout ce qui regarde les *Vaches*, &
 “ les *Brames*, & les *Sacrifices* : (29) de là il aura les *Devoirs*
 “ de

(25) Ruder est la *Vérité*, il est l'*Esprit de la Création* ; c'est l'*Etre qui incube les eaux*, celui qui est représenté par la *Colombe* Planche XII. Il n'est qu'un avec l'*Etre primitif* ; il est uni avec lui dans le *Trimourti* ; enfin il est le *Créateur*, celui qui fit le monde par sa parole. Il est l'une des trois figures rassemblée avec les deux précédentes, & c'est à-la-fois lui qu'on voit sous la double forme employée dans ce bas-relief. Pour l'expliquer, je me suis servi de ces passages de l'*Atherbun-Bede*. C'est-à-dire que j'ai expliqué un ancien monument de la Théologie des Indiens, par un de leurs anciens livres de Théologie. On peut observer que dans ces bas-reliefs, les *Anges* sont en présence de la *Colombe* ou de l'*Esprit* en attitude de respect, pareille à celle dans laquelle ils sont décrits par ce passage de l'*Atherbun-Bede*.

(26) Ces quatre *Bedes* sont les quatre livres du *Védam*. RUDER, en disant qu'il est la connoissance des *Bedes*, reconnoit les avoir donnés aux hommes par le ministère de Brouma.

(27) On s'apperçoit assez que toutes ces qualités ne pouvant convenir ni à Brouma, ni à Chiven, ni à Vichenou, si elles leur ont été données, c'est parce qu'on leur attribua les titres propres à l'*Etre Suprême* dans un culte auquel on substitua le leur.

(28) On donnera ailleurs l'explication de ce passage remarquable.

(29) Le savoir des *Bedes* fait connoître tout ce qui regarde les *Vaches*, &
 les

“ *de la Vie, il entendra la Vérité, & ses Actions seront vertueuses.* Et à ceux qui pratiqueront la vertu, je donnerai l’abondance & la tranquillité.”

“ RUDER ayant prononcé ces mots devant les Anges, s’abforba dans sa propre splendeur.”

On a dans l’Inde un très-ancien Hymne fait à l’honneur de *Ruder*. Cette pièce semble encore antérieure à tous les Dieux présens des Indous. Et comme l’ancienne figure Scythique dont on a parlé, & qui s’est toujours maintenue parmi celles des Dieux nouveaux de l’Inde, cet Hymne paroît tenir à la même origine, & s’être conservée par les mêmes moyens. On y trouve toutes les qualités données à l’Etre Créateur du Monde, dont le pouvoir absolu conserve & détruit tous les êtres émanés de lui. On y voit les formules d’invocation employées dans un très-ancien culte. Tout s’y ressent des idées d’un peuple guerrier; tel fut celui dont les armes portèrent dans l’Inde les premières notions religieuses. Ici *Ruder* ne paroît armé qu’à la manière des Scythes : on ne parle que de son arc, de son carquois, de ses flèches & de son épée : il n’a aucune de ces armes terribles, que les sectateurs de *Chiven* & de *Vichenou*

les *Brames* & les *Sacrifices*, c’est-à-dire les symboles de la religion, les devoirs de ses prêtres & les rites prescrits par les livres sacrés. Ce passage seul suffiroit à montrer que l’on trouve dans ce morceau un fragment très-remarquable de Théologie donnée par *Brouma*. On voit, que comme *Numa*, il prétendit avoir reçu de Dieu même les loix qu’il publia, & les livres qui les contenoient,

donnent

donnent à leurs Dieux. Cette priere, étrangere au culte de ces derniers, dut néanmoins se conserver quand il s'introduisit, parce qu'elle restoit attachée au nom de *Ruder* donné successivement à *Brœuma*, à *Vichenou* & à *Chiven*. Elle tient au dogme primitif qui n'a jamais changé, malgré les révolutions arrivées dans la religion : c'est à mon gré une des plus anciennes prieres qui existe, & c'est peut-être la plus capable de faire connoître la primitive Théologie des Indiens.

Dara-Shekoo, fils de *Shah-Jehan* Empereur de l'Indostan, traduisit le morceau qui précède sur *Ruder*, avec cet ancien Hymne qui lui est adressé. L'original de ce dernier, tiré du *Judger-Bede*, est en langue *Shanscrite* ; la version de ce Prince en langue Persane, mise en anglais par Mr. C. W. Boughton Rouse, est celle dont on donne ici la traduction.

Hymne adressé à l'Etre Créateur, à *Ruder*.

“ O RUDER, je te révere dans ta majesté & dans ta
 “ colere : je révere tes fleches, qui portent la destruction ; &
 “ ton arc & ton carquois, & tes bras, qui sont les donneurs
 “ (30) de la victoire. Regarde vers moi avec cet air de
 “ bénignité, doux comme la face de la Lune, par lequel
 “ tu donnes la joie, & tu effaces tous les péchés.

(30) Le lecteur peut s'appercevoir par l'emploi de ce mot *donneur*, qu'on a eu moins d'égard à la langue dans laquelle on publie ce morceau singulier, qu'à celle dont on le traduit, & qu'on a cherché autant qu'il est possible de conserver l'expression originale.

“ O TOI,

“ O Toi, qui es le protecteur des hautes montagnes ;
 “ ô toi, qui envoies les nuages & la pluie, défends moi avec
 “ tes flèches redoutables ! soit que je sois en action ou en
 “ repos, garantis moi de ta colere. Je t'offre juste & digne
 “ louange. O toi, qui es le Seigneur des puissantes mon-
 “ tagnes, dissipe les peines de tout les especes d'hommes ; fais
 “ les joyeux & défends les du mal : accorde que je puisse
 “ rester assuré sous ta tutele & ta protection. Tu es le grand
 “ médecin des médecins ; guéris toi mes infirmités ; écarte
 “ mes vicieuses & malveillantes inclinations, qui me condui-
 “ sent dans la route du mal.

“ JE TE RÉVERE dans le *Soleil* qui est *ton image*, quand
 “ il disperse cent mille rayons *vivifiants* sur l'univers : (31)
 “ quand au méridien de sa splendeur il répand la joie ; (32)
 “ non moins à son lever qu'à son coucher, sa conte-

(31) “ Les anciens peuples de l'Inde adoroient le Soleil & la Lune, ou le
 “ *Soleil nocturne*. Ce culte même subsiste encore chez quelques Indiens, qui,
 “ toujours éloignés des autres hommes ont vécu dans les montagnes & dans
 “ les bois.” — (*Sonnerat. T. I. p. 196.*) Le Bœuf & la Vache étoient aussi
 les emblèmes de ce culte ; ou plutôt, pour me servir de l'expression de cet
 hymne, ces animaux étoient, ainsi que le Soleil & la Lune, les *Images* du
 Dieu Créateur de l'Univers. C'est encore ce que montrent les monumens des
 Indiens dont on a parlé ci-dessus.

(32) Cette expression semble faite pour un climat moins chaud que celui
 de l'Inde, où le Soleil dans son Midi est insupportable : on n'y peut dire qu'à lors
 il répand la joie. Cet hymne est l'ouvrage d'un autres pays que celui où on
 l'emploie ; d'un pays, où la chaleur du Midi est aussi agréable & aussi
 recherchée, qu'elle est fatigante & à éviter dans l'Indostan.

“ nance.

“ nance flamboyante marque ta colere. Détourne ta
 “ colere de moi. Je révere celui qui est la source de la joie
 “ des créatures vivantes: dont la nature est exempte de
 “ déclin, & ne connoit pas l'accroissement de l'âge.—A lui,
 “ & à tout ce qui sort de lui je dois révérence & honeur.

“ O RUDER, tends ton arc pour me défendre de mes
 “ ennemis ouverts & cachés. Tire tes flèches de ton carquois
 “ pour les détruire. Quand tu auras détruit mes ennemis
 “ & détendu ton arc, & oté la pointe de tes flèches, & que
 “ tu feras réjouir, alors accorde moi d'être pareillement
 “ réjouir. Mais ton arc n'est pas ressemblant aux autres arcs,
 “ & tes flèches ne sont pas semblables aux autres flèches.
 “ Tu n'as pas besoin de tendre ton arc, ni d'aiguiser les
 “ pointes de tes flèches; il ne te faut pas d'épée pareille
 “ aux autres épées pour accomplir tes intentions. O toi,
 “ qui peux remplir tes desirs, dont aucun ennemi ne peut
 “ déconcerter les desseins, garde & protege moi de tous
 “ côtés, & chasse mes ennemis loin de moi.

“ O RUDER, ton bras ressemble à l'or brillant. Tu es le
 “ seigneur de toutes armées. Toutes les causes des choses
 “ ont leur origine en toi. Tu es la cause des causes. Tu es
 “ l'espace. *La Verdure des champs est la tienne. Tu es le*
 “ *Seigneur de tous les animaux, & des oiseaux, & autres cré-*
 “ *atures vivantes.* Tu es le Guide. Toute lumiere qui
 “ brille, est ta lumiere; tu entres dans tout; tu soutiens tout.
 “ Tu es le Seigneur des montagnes enflammées. Tu es
 “ la

“ la source de toute richesse. Tu es le destructeur de l’ignorance. Tu es le *Gouverneur* du monde & le *Directeur* de tout. (33)

“ *RUDER*, le pouvoir de ton bras est en chaque lieu. Tu es celui qui épouvante tout pour avertir, & ne frappe personne. Tu as déployé les champs & les a garnis de plantes. Rouge est la couleur de ta majesté. Tu fis l’univers. Tu es le Seigneur des eaux & des terres arides. Tu es le Seigneur des richesses & des gains. Tu donnes l’efficacité aux remèdes: Tu es le grand bruit. Aucun objet n’est si évident & manifeste que toi. Il n’y a pas de place, excepté celle où tu es. (34) Tu es le Seigneur de toute force.

“ O *RUDER*, Seigneur de patience, je te révere, Seigneur de la victoire, Seigneur de tous les conquérans. Tu comprends toute l’étendue de l’espace; Tu es le Seigneur du carquois; ton carquois est rempli de flèches. Tu es le Juge de l’injustice & des punitions corporelles. Tu es un puissant crocodile & le Seigneur de tous les crocodiles. (35)
“ Tu

(33) Toutes ces expressions, sans en excepter une seule, se trouvent dans les Hymnes attribués à Orphée. Je ne les répéterai pas ici, les ayant citées ailleurs.

(34) On compare ici Dieu au *Bruit* qui ne se voit pas, mais dont l’existence n’est pas moins manifeste, que l’est celle de tous les objets visibles. Rien n’existe où Dieu n’est pas, car il n’y a pas de place excepté où il est. Ces idées me semblent nobles, grandes & sublimes.

(35) De tous les animaux aquatiques le Crocodile est le plus vorace & le plus

“ Tu es toujours en mouvement. Tu es en tous lieux
 “ & tu preserves tout. Tu fais la garde pendant la nuit.
 “ Tu détruis les oppresseurs. Tu es le Seigneur de l'épée.
 “ *Tu fais écouler les générations.* Tu es dans chaque forme
 “ de la nature. Tu es le Seigneur de tous les ordres, de
 “ toutes les distinctions d'hommes, soit élevées, soit basses :
 “ toutes les tribus sont en toi, même les moindres & les
 “ plus dégradées. Tu es plus petit que tout ce qui est le
 “ plus petit ; tu es plus grand que tout ce qui est le plus grand.
 “ Tu es le guerrier, & le cavalier & l'archer ; & tu es le fa-
 “ bricateur des armes. Tu es le conducteur des grandes
 “ armées. Tu es le chasseur, & tu conserves les chiens. Tu
 “ es le Créateur de tous les mondes : tu es RUDER, dont le
 “ pouvoir porte tous les mondes dans l'anéantissement.
 “ (36) Tu es le Destructeur de toutes choses. Tu tiens le

plus destructif. Il me paroît représenter ici la force du Temps qui détruit tout. *Ruder est un puissant Crocodile*, c'est à dire qu'il est le maître du Temps à qui rien ne peut résister. *Il est le Seigneur de tous les Crocodiles* parce que toute destruction s'opère par sa volonté. C'est comme si l'on disoit qu'il est le Seigneur de tous les Temps. C'est peut-être sur cette idée qu'est fondé l'emblème d'Isis, placée sur deux Crocodiles dans la table Isiaque du *Musæum Britannique* : on a pu vouloir exprimer par là que la nature, représentée par Isis, est soumise au temps qui opère continuellement sur elle. Et la figure de Pan sous laquelle on l'a mise, représente le Dieu qui préside à tout, & même aux temps, figuré par les deux Crocodiles sur lesquels il domine. J'aimerois mieux cette explication que celle que j'ai donnée ailleurs à ce sujet.

(36) Ce passage explique encore celui dont il est fait mention dans la note précédente.

“ coup

“ coup de la mort en ton pouvoir spécial. Tu formas l’uni-
 “ vers & ne fus pas fatigué. Je te révere dans ta petitesse,
 “ je te révere dans ta magnitude. Tu es plus jeune que
 “ tout ; tu es l’origine de tout ; tu fus antérieur à toutes
 “ choses. Tu te meus avec lenteur, & tu te meus avec ra-
 “ pidité. Tu expédies les événemens & tu les retardes.
 “ *Tu es les eaux bruyantes ; tu es les ondes de la mer ; tu es*
 “ *le ruisseau coulant ; tu es les Isles de l’Océan. Tu es le plus*
 “ *ancien des années.* Tu es plus jeune que l’enfant nouveau
 “ né : *Tu es le commencement le milieu & la fin de tout.* (37)
 “ *Tu peux créer la ressemblance de tout ce qui te plaît.*
 “ Tu

(37) Des vers attribués à Orphée, & regardés comme indubitablement de lui par Mr. Gesner, (*Orph. Fragm. p. 368.*) renferment exactement la doctrine de l’*Atherbun-Bede*.

Ζεὺς πρῶτος γένητο Ζεὺς ὕστατος ἀρχικέραυνος,
 Ζεὺς κεφαλή, Ζεὺς μέσσα Διὸς δ’ ἐκ πάντων τέτυκται.
 Ζεὺς ἄρσην γένητο Ζεὺς ἄμβροτος ἔπλετο νύμφη.
 Ζεὺς πυθμὴν γαίης τε καὶ οὐρανοῦ ἀσερόεντος.
 Ζεὺς πνοὴ πάντων. Ζεὺς ἀκαμάτης πυρὸς ὁρμή.
 Ζεὺς πόντι ρίζα, Ζεὺς ἥλιος ἠδὲ σελήνη.
 Ζεὺς βασιλεὺς, Ζεὺς αὐτὸς ἀπάντων ἀρχιγένεθλος.

Apulée rapporte ces vers, en transposant seulement le troisieme. Je vais donner ici la traduction qui se trouve dans son livre ; parce que s’attachant plus au sens qu’à la lettre, elle se rapproche par là même encore davantage de l’Hymne Indien ; & l’on peut mieux voir que le fond des idées est le même, dans la Théologie Orphique & dans celle de l’Inde : car si l’on met à la place du nom de Jupiter celui de Ruder, on aura presque les mêmes paroles qui se trouvent dans le *Judger-Bede* & l’*Atherbun-Bede*.

“ Tu es le punisseur & tu es le préserveur. Tu rends la
 “ moisson fertile. Tu es digne de louange & d’honneur.
 “ O PUNISSEUR de ceux qui s’écartent de la voye, ô
 “ Seigneur de la vie, ô le plus pur des êtres, n’épouvante
 “ pas tes créatures, ne les frappe pas, ne les détruis pas : ne
 “ permets pas même, que par toi, un seul d’entr’eux souffre
 “ des peines. O toi qui donne la force au foible, & les re-
 “ medes aux malades, accorde moi ton aide, afin que je
 “ puisse jouir de la santé & de la vie. O RUDER tourne mon
 “ entendement vers toi, car tu es le Seigneur du pouvoir.
 “ Je te supplie de garder toutes les créatures qui m’apparti-
 “ ennent, soit hommes ou animaux, en repos & en tran-
 “ quillité. Préserve tous les habitans de cette ville ; ne les
 “ afflige pas par des maladies ; donne leur, ô RUDER, la
 “ santé ; écarte les maladies loin d’eux. Nous venons tous

Primus cunctorum est, et Jupiter ultimus idem.

Jupiter et Caput et Medium est, sunt ex Jove cuncta.

Jupiter et Mas est, estque idem Nympha perennis

Jupiter est Terræ basis, et stellantis Olympi.

Spiritus est cunctis validusque, est Jupiter ignis.

Jupiter est Pelagi radix : est Lunaque Solque,

Cunctorum Rex est, princepsque, et Originis auctor.

Il n’est presque pas un passage de ces deux morceaux de la Théologie Indienne, dont on ne puisse trouver les idées dans les hymnes adressés à Pan, à Bacchus, au Soleil & à la Lune, par Onomacrite sous le nom d’Orphée. Rien, peut-être, n’est plus capable de montrer la grande antiquité de ces hymnes. Quelques très-habiles critiques croient qu’ils ont été retouchés, mais ils les regardent comme bien plus anciens encore que le siècle d’Onomacrite.

“ devant

“ devant toi, en te suppliant : accorde nous tous les biens
“ que nos peres ont demandez pour nous, quand ils désire-
“ rent de nous donner l'existence. Vieillards & jeunes en-
“ fans, & enfans qui ne sont par encore nés, tous s'unissent
“ en sacrifice & priere envers toi. O toi qui es toujours
“ jeune & puissant, toi source de joye, répands tes graces
“ sur nous. O toi, à qui rien ne manque, qui es digne d'a-
“ doration, je te révere. O toi qui employe ton bras pour
“ ma sureté, qui as des milliers de milliers de traits, disperse
“ mes ennemis, & détruis les : car tu es, ô RUDER, au-
“ dessus de chaque partie de la nature. Exerce pour ma pro-
“ tection tes pouvoirs, qui sont sur toute la terre ; qui se
“ montrent dans les plaines, *dans la végétation des arbres,*
“ *dans les différentes especes de créatures vivantes, dans les*
“ *eaux,* & dans la nourriture pourvue pour le besoin de la vie.
“ Toi qui détruis tout ce qui prend de la nourriture, &
“ boit des eaux ; toi qui es parmi les gardiens des routes
“ publiques, & dans les lieux d'adoration ; dans tout, tu es
“ le RUDER infini. En chacun d'eux je t'implore pour me
“ protéger, & pour défarmer mes ennemis. J'offre mes re-
“ spects à tous ces titres, & à tous les autres différens pou-
“ voirs & attributs non comptés ici. Je les offre dix fois
“ vers l'Orient, dix fois vers le Midi, dix fois vers l'Occi-
“ dent, dix fois vers le Septentrion, & dix fois je me
“ courbe devant tes pouvoirs terrestres, & j'invoque leur aide,
“ afin de jouir de la santé & de voir la destruction de mes
“ ennemis.

“ ennemis. Dix fois vers l’Orient, dix fois vers le Midi,
 “ dix fois vers l’Occident, dix fois vers le Septentrion, & dix
 “ fois les yeux élevés vers le ciel, je me courbe devant tes
 “ pouvoirs aériens & celestes, dont les flèches font le vent &
 “ la pluie : je les invoque à mon aide, afin de jouir de la
 “ santé, & de voir la destruction de mes ennemis. Chacun
 “ d’eux, c’est RUDER ; dont je révere le pouvoir infini :
 “ RUDER dont la plénitude est dans tout. Tout ce qui a
 “ été, c’est lui. Tout ce qui est, c’est lui. Tout ce qui sera
 “ c’est lui.”

Toutes les idées de la partie doxologique de cet hymne Indien, se trouvent dans les anciens hymnes des Grecs ; on les reconnoit aussi dans leurs monumens. Il est dit ici à Ruder, *tu es chaque forme de la nature*. La figure en bronze rapportée *Planche XVI.* réunit les formes de l’homme à celles des plantes. Celles-ci naissent des muscles son visage & de sa poitrine : ses cheveux ont le caractère du poil des boucs ; ses oreilles sont dentelées comme des nageoires de poisson ; deux dauphins sortent de ses tempes ; des serres de crabe en forme de croissant, s’élèvent sur sa tête, & comme ce crustacé étoit le symbole de la Lune, on est assuré que c’est la forme de cet astre qu’on a voulu exprimer par cette figure. L’Artiste a donc cherché, autant qu’il lui étoit possible, de représenter *celui qui est dans chaque forme de la nature ; — celui qui est la verdure des champs ; celui qui est le seigneur de tous les animaux ; — de toutes les créatures vivantes.*

vivantes. On apperçoit ici celui que l'hymne Indien appelle le *Créateur de tous les mondes* ; l'Etre qui dit dans la *Judger-Bede*, *dans le moi même est l'essence intérieure & la substance extérieure de toutes choses. Je suis la cause primitive de tout.* — JE SUIS TOUT. C'est le PAN. Et quand j'ai dit, (38) “ que les feuilles, les dauphins, les serres “ de Crâbe, & les poils de bouc, sortant du corps de cette “ figure, en tirant leur origine, étant produites par elle, “ montrent qu'elle doit représenter l'Etre qui produisit les “ Plantes, les Animaux qui vivent sur la terre, les Poissons “ qui habitent les eaux, enfin l'Etre Générateur ;—quand “ j'ai ajouté que cette figure mystique représente l'Etre pri- “ mitif, le principe de tout, & à-la-fois l'Etre secondaire, au “ moyen duquel il engendra le monde & tous les êtres, “ comme on le dévoiloit dans la *Cosmogonie* enseignée dans “ les mystères ; quand enfin j'ai avancé que cette doctrine in- “ connue à la mythologie Grecque, venoit des Scythes ;” les preuves de ce fait, déduites des monumens & des traditions de l'ancienne Grèce, sont ici confirmées par les expressions de l'ancienne Théologie des Indiens. Leur doctrine, venue des Scythes, expliquant en entier toutes les parties d'une figure religieuse des Grecs, montre assurément que ce bronze singulier fut composée sur des idées toutes semblables.

(38) Voyez la page 374. du Vol. I. Ce beau monument est conservé parmi les bronzes qui appartiennent à Mr. Roger Wilbraham.

à celles de l'hymne Indien. Les formes de la sculpture de ce morceau, conformes en tout aux termes du discours employé dans ce cantique, font reconnoître dans le monument Grec, l'Etre que la poésie Indienne appelle Ruder, & que la poésie Grecque appeloit Pan. Il n'y a que les noms de changés. Cet hymne & ce monument ayant été faits dans les mêmes vues, appartiennent à une même Théologie, dont l'origine des Grecs & celle des Indiens s'accordent à nous montrer la source dans la haute Scythie.—Il est encore dit dans le même Hymne, *Tu es les eaux bruyantes ; tu es les ondes de la mer ; tu es le ruisseau coulant ; tu es les Isles de l'Océan.*—Ces qualités, en apparence impossibles à rendre par la sculpture, sont cependant très exactement rendues, par un *Terme*, conservé dans le *Musæum* du Vatican. On peut en voir ici la gravure Planche XVII. Du sommet de la tête de cette figure sortent des cheveux, qui se répandent sur ses côtés, & prennent sensiblement la forme des eaux qui descendent avec bruit de quelque hauteur escarpée. Ces eaux vont se joindre *aux ondes de la mer*, celles-ci font la barbe de la figure, dont elles paroissent sortir, & pour caractériser la mer on y a placé deux Dauphins qui semblent nager. Du nez, comme d'une source, partent d'eux ruisseaux qui vont se joindre à la mer : ce sont les *eaux coulantes*. Enfin sous les muscles de la poitrine, on a mis les vagues de l'Océan ; elles sont sculptées tout au tour de ce terme, comme je l'ai observé

observé dans un dessin fait à Rome d'après l'original. (39) En isolant ce buste, en le renfermant dans les eaux de la mer, il rend le sens du titre donné au Ruder, *tú es les Isles de l'Océan*. Les sourcils de cette figure, découpés comme des feuilles, montrent son pouvoir manifeste sur la végétation des plantes ; la vigne naissante sur sa tête, & les cornes qui en sortent, ne laissent pas douter que ce ne soit le Bacchus appelé *Corniger* par les Grecs : c'est l'Etre remplacé par Brouma chez les Indiens, celui enfin auquel l'hymne précédent est adressé, sous le nom de Ruder.

Ruder, qualifié dans l'*Atherbun-Bede*, des titres d'*Esprit de la Création & de Créateur*, est aussi appelé dans l'hymne du *Judger-Bede*, le pouvoir qui porte tous les mondes dans l'anéantissement, le destructeur de toutes choses. On peut voir, Planche XVIII, une figure qui réunit à l'attribut propre à marquer ces qualités, la plupart de ceux de la figure précédente. Celle-ci a les oreilles de bouc ; c'est le PAN, celui qui dit de lui même *JE SUIS TOUT*. Il tient d'une main le serpent, symbole du pouvoir Créateur qui donna la vie aux êtres ; la tête de mort qu'il a sur lui marque le destructeur de toutes choses. De son corps sortent les eaux bruyantes ; il est celles de la mer, marquée par un ancre & par un gouvernail : il est les eaux coulantes, exprimées par celles qui s'écoulent du

(39) On a oublié cette circonstance très-remarquable, en gravant le dessin de cette figure, Pl. XVI. mais je l'ai observée depuis dans un autre dessin fait à Rome par Mr. Nollkens.

vase mis sous sa main. Le rocher dans lequel il est placé marque les *isles de l'Océan*. Cette seule figure réunit presque tous les titres donnés au Ruder par les Indiens. Il doit, sans doute, paroître étonnant de trouver dans la Grèce des monumens impossibles à expliquer par sa mythologie, mais qui s'expliquent par l'ancienne Théologie des Indiens : on trouve le sens de ces mêmes monumens dans les hymnes Orphiques, & c'est celui qu'on leur donnoit dans les mystères, où se conservoit l'ancienne Théologie.

Comme toutes les eaux, suivant la Théologie des anciens Indiens, étoient sorties de *Ruder* ou de l'*Etre Créateur*, de là vint qu'on imagina de faire sortir les eaux du Gange des yeux de Dieu même. Cette idée paroît un abus du sens des livres sacrés où il est dit, qu'au commencement les eaux existèrent avec la terre informe & les ténébres, & que Dieu créa la terre & le ciel : on a conclu de là, que la terre & les eaux sortoient de lui, comme tous les êtres dont il est parlé dans l'hymne Indien. Quand dans la suite Brouma fut substitué à Ruder, dont il prit le titre, la Gange passa pour être sorti du pied de ce nouveau Dieu : sans doute à cause du mot *Padda*, qui dans la langue *Shanscrite* signifie le *pied*, & qui fut le nom primitif de ce fleuve. On voit ici, comme par-tout ailleurs, l'emblème tiré du double sens du mot qui fut l'origine de cette fable.

Lorsque les sectateurs de Chiven & de Vichenou, détruisirent sans retour ceux de Brouma, & renversèrent son culte,

les

les titres de ce dernier étant passés à ceux-ci, les Chivapatis, ou disciples de Chiven, lui ayant donné le titre de Ruder, le Gange fut censé sortir de lui, comme on le voit par le Candon. (40) Les Vichenoupatis prétendirent de leur côté qu'il devoit son origine à Vichenou. (41) Leur opinion est suivie dans la Table Indienne dont on donne ici l'explication. Voici la fable absurde rapportée dans le *Bagavadam* à ce sujet. (42) “ Le pénitent Baguiraden—somma la déesse “ *Genga* de se rendre sur la terre. Elle répondit qu'il falloit “ la permission de Brouma : d'après cette réponse, il fit une “ rigoureuse pénitence en l'honneur de ce Dieu. Celui-ci “ répondit qu'il ne pouvoit verser cette eau qu'aux pieds “ de Vichenou ;—Vichenou dit qu'il falloit l'intervention “ de Chiven ;—Chiven parut & accorda la demande ; *Genga* “ reçut l'ordre de suivre le char de Baguiraden, & de lui “ rendre le service qu'il demandoit.—Il appaisa le pénitent Sannon,” qui avoit détourné les eaux, de peur qu'elles n'inondassent son jardin, & le Gange reparut.—“ Suivant ce livre, cela fit donner au Gange les noms de *Sannounadi*, de *Baguiradi* & de *Vichénoubadi*.”

(40) Le *Candon* est un des dix *Pouranons*, ou livres consacrés à la louange de Chiven.

(41) Cette tradition est celle du *Bagavadam*, l'un des quatre *Pouranons* consacrés à louer Vichenou : deux seulement de ces livres sont en faveur de Brouma ; les deux autres, car il y en a vingt, sont écrits, l'un à la louange du Soleil, l'autre à celle du Feu.

(42) Voyage de Mr. Sonnerat. T. I. p. 276.

On voit dans cette table, sous la lettre A, *Baguiraden* demandant l'eau du Gange à la déesse *Genga* ou *Ganga*, représentée par le fleuve même. Ce même *Baguiraden* se voit encore, A A, devant *Mahadeus* ou *Chiven*, dont le consentement fut accordé, à sa prière, pour faire sortir les eaux. Au sommet de la *Cataracte* de laquelle descend le Gange, & qui est appelée *Gangotri*, (43) *Nared* ou *Sannon* B, portant deux de ces vases dans lesquels les Indiens viennent de très loin chercher l'eau sacrée du Gange, est assis près de *Vichenou*, du pied duquel sort le fleuve.

Une tradition rapporte qu'ayant entendu le son de la cithare il se mit à danser en rond, & que ce fut après cette danse que le fleuve parut. *Mahadis* ou *Mahadeus*, c'est le même que *Chiven*, paroît ici dansant: sa figure D, est celle d'une femme; parce que comme *Ruder*, dont il porte le titre, il est mâle & femelle. Quelquefois on le représente réunissant à la fois les deux sexes, comme on peut voir ici *Planche II*, où la moitié de sa figure est celle d'une femme, l'autre est celle d'un homme, on l'appelle *Arta-Narissoura*. On représente aussi séparément les deux sexes de ce Dieu, alors il est appelé *Parachiven* & *Parasati*. Ces mêmes formes, données autrefois à *Brouma*, sont répétées dans les figures du *Bacchus* des Grecs, & dans les titres que lui donnent les hymnes *Orphiques*.

(43) On prétend qu'on ne peut aller au de-là de cette cataracte; le mémoire imprimé ci après la met à peu près, vers le 33^e degré de latitude boréale & le 73^e degré de longitude du méridien de Paris.

Près de la figure précédente, on voit Brouma E. C'est le premier législateur de l'Inde. Ses quatre têtes marquent les quatre *Védams*, ou livres de la loi qu'il composa. La Planche III le représente dans l'action d'écrire ces livres sur des *Olles* ou feuilles de palmier, qui sont encore en usage dans l'Inde. Brouma tient un chapelet, symbole du cours de l'année à laquelle préside le Soleil, qui est l'*image* ou le symbole du Créateur, ainsi qu'il est dit dans l'hymne du *Judger-Bede* rapporté ci-dessus. Comme fils de l'Etre suprême, qu'on représentait par le *feu*, Brouma tient en main la *flamme*, souvent mise dans la main de Bacchus dans les monumens Grecs. Enfin, Brouma est ici sur la feuille du *Tamara* à la manière des Scythes, conservée chez leurs descendants, mais qui ne semble employée dans l'Inde que sous les seules figures de ce Dieu. On paroît avoir voulu montrer anciennement par-là, que seul des législateurs de ce pays, il y vint de la Scythie. On doit observer que cette même feuille se voit sur les têtes du *Trimourti*, des Anges, (44) & de toutes les figures du culte antérieur à celui de Brouma; mais elle ne se trouve sur aucune de celles des tems suivans.

Les matieres contenues dans les *Védams*, me semblent spécifiées dans l'*Atherbun-Bede* qui en est un extrait. Ruder y dit, *je suis la LUMIERE & c'est pour cela que j'existe, afin*

(44.) Voyez ici les Planches X. & XII.

que quiconque me connoit puisse aussi connoître les *Anges*. La connoissance de Dieu & des *Anges*, qui assisterent à la Création, comme cela est exprimé dans les monumens Indiens, faisoit la matiere du premier de ces livres. Des trois autres, l'un contenoit les *Rites* du culte ; l'autre renfermoit les *Ordonances* sur la science des augures & celle de la divination ; enfin, le quatrieme comprenoit les *Reglemens* sur l'usage des armes, avec les principes de l'astrologie, & ceux de la science secrete des fortilèges. Dans ces quatre *Bedes* ou livres sacrés, étoit le *savoir de tout ce qui regarde les Vaches, & les Bramines, & les sacrifices, & les Devoirs de la Vie*. Par ce qui regarde les *Vaches*, on entend l'histoire de la *Cosmogonie* dont elles étoient un des emblèmes, au tems où Brouma institua le culte de l'Inde. Ce qui regarde les *Bramines & les sacrifices* faisoit le sujet du second livre : enfin les derniers contenoient, avec les choses dont on a parlé, les *Loix* ou les *Devoirs de la Vie*.

Les idées de cette ancienne Théologie sur *Dieu*, sur les *Anges*, qui assisterent à la Création, sur la *Parole* par laquelle elle s'opéra, sur l'*Esprit*, sur le *Paradis* situé vers les sources du Gange, sur le *Jardin de délices* où fut un arbre, dont le fruit défendu eut donné l'immortalité, sur la tradition de l'*Arche* sauvée d'un Déluge, dans lequel périrent tous les êtres vivans, & dont les eaux surpassèrent les montagnes les plus élevées, comparées avec les monumens encore subsistans, dans lesquels ces idées furent très anciennement représentées, semblent

semblent assurer que le premier livre des *Védams*, duquel elles furent tirées, contenoient des traditions en tout semblables à celles du premier livre du Pentateuque. Brouma, en les communiquant aux Indiens, plus de 2000 ans avant l'historien sacré, doit les avoir reçues de la famille de Japhet dont il descendoit, comme Moïse les reçut de la famille de Sem, qui remontoit à la même origine, & qui les puïsa dans la même tradition.

Après cela, il doit sembler moins étonnant de voir les Israélites descendans de Sem, se précipiter au tems de Moïse dans un Idolatrie, dont le symbole se trouve chez les Indiens descendans de Japhet : car ce symbole, attaché pour ainsi dire à leurs plus anciennes traditions, desquelles on avoit perverti l'usage, fut transporté dans l'Inde, bien avant que les Israélites n'élevassent un Veau d'or aux pieds du mont Sinaï, dans le désert de Paran. Les derniers ont conservé ces traditions dans toute leur pureté, tandis que les autres les ont altérées, en même tems qu'ils ont perverti le sens de leurs anciens emblèmes. La destruction de tous ces emblèmes, ordonnée par les livres de Moïse, fut une des causes qui contribua à faire conserver ceux-ci. Au lieu que leur corruption dans l'Inde, occasionna d'abord celle du sens des *Védams*, & fut dans la suite cause de leur destruction. Celle-ci fut une conséquence des commentaires qu'on en fit, pour expliquer une religion devenue contraire aux Dogmes de ses livres fondamentaux : & si ces livres des *Védams* existent encore, ce
dont

dont on a lieu de douter, c'est la raison pour laquelle on ne les montre pas. Cette raison fait répondre à ceux qui s'en informent, qu'on les tient renfermés dans un caveau à *Bénarés*. Leur découverte, seroit la plus importante acquisition à faire dans l'Inde : elle confirmeroit vraisemblablement la prodigieuse antiquité de nos livres sacrés. La conquête de Bénarés en seroit une pour l'histoire de nos connoissances, & pour celle du genre humain, si avec ces mêmes livres, elle pouvoit nous procurer celle de l'écriture & de la langue dans laquelle ils furent écrits.

Brouma est encore représenté par la figure EE, qui se voit à l'autre rive du Gange. Il en reçoit les eaux dans un vase, & paroît montrer par là qu'il fut le premier à sanctifier ces eaux, regardées par les Indiens comme un des moyens les plus nécessaires à leur salut. On peut observer dans le geste de cette figure de Brouma, qu'il semble parler d'une part, en même tems qu'il agit de l'autre : son action est celle d'une personne occupée à exhorter, à recommander, à persuader. Peut-être a-t-on voulu marquer par elle, la publication de ses livres, de son culte & de ses loix.

La figure DD. représente encore *Mahadis*, *Mahadeüs* ou *Chiven*, sous la forme d'une femme. Sa tête est entourée d'une auréole. On lui voit un troisieme oeil au milieu du front. C'est le symbole de l'Etre qui voit tout. Il a donné lieu à la fable rapportée dans le *Candon* sur l'origine du Gange, occasionnée par la sueur de ce Dieu, quand *Parvadi* lui

lui mit la main sur les yeux. (45) Cette figure est un grand rocher, à la sommité duquel tombent de très-haut les eaux de la *Cataracte* du Gange, qui réjaillissent ensuite dans une autre direction. Sept personnes, appelées les *Sapt-Rikidefts*, viennent en chœur, chaque septième jour de la semaine, recevoir sur leurs têtes les eaux du fleuve sacré qui se répandent en vapeurs, comme celles de la cascade près de Narni. C'est un espece de baptême très-ancien chez le Indiens, & chez beaucoup d'autres peuples.

En remontant dans la table à la lettre F, on voit un édifice dans lequel sont pratiquées deux chapelles. L'une est celle de *Parbati* ou *Parvadi*, la femme ou plutôt la partie femelle de Chiven, comme l'*Apia* des Scythes étoit celle de leur *Papæus* : à leur imitation, les Indiens donnent le nom de *Mere* à *Parvadi*. Dans le sanctuaire voisin, *Ganescho*, ou *Pol-léar* est représenté avec la tête d'Eléphant. Il est le symbole de la sagesse divine ; on le consulte dans toutes les entreprises, & particulièrement sur les mariages. La maison attenante à ces deux chapelles est celle des Brame de Chiven. Leur couvent s'appelle *Scheu-log*, ou *Logement remarquable* : les montagnes où il est placé se nomment *Glaciales* & *Pluviales* : la vénération des Indiens pour elles, fit croire aux Grecs qu'ils y adoroient leur Jupiter *Ombrius* ou *Pluvial*, & les Génies du lieu ainsi que le Gange. (46)

(45) Voyage de Mr. Sonnerat. T. I. p. 254.

(46) Strab. *supr. cit.* Note 12.

Le *Beschan-log*, ou *Logement de Vichenou*, est représenté G. Là demeurent les Vichenoupatis ou Brames partisans de Vichenou. Leurs montagnes, autrefois abondantes en métaux précieux, les font encore appeler les *Monts d'Or*. *Latschmis*, ou *Latchimi* femme de *Vichenou*, y préside dans une chapelle, près de laquelle on voit *Zé & Beze*. *Latchimi* est regardée comme la *mere du monde* : c'est la déesse des richesses ; sa beauté est parfaite, elle est aussi la mere de *Beze* ou *Manmadin* Dieu de l'Amour. *Zé* ou *Boumidévi*, dont le nom signifie la mere du *Bœuf*, est l'autre femme de Vichenou : elle préside à la *terre*.

On voit ensuite sur les *Monts Rouges* le *Brem-log H* ; c'est sans doute l'ancienne demeure occupée par les Brames de la secte de Brouma, puisqu'on assure qu'elle n'existe plus. Cela me sembleroit prouver que le dessin, dont celui-ci est la copie, doit lui même, avoir été copié d'après un autre, fait au tems où le culte de Brouma subsistoit encore. *Gaitris & Sarfatis*, ou *Sarassuadi*, paroissent dans la chapelle de ce couvent. Cette dernière est à la fois la femme de Brouma & la déesse des sciences. Sous le nom de *Gaitris*, elle préside à l'harmonie. Ces titres semblent avoir été choisis pour marquer les connoissances & la police, dont les Indiens étoient redevables à leur premier législateur : *Sanoc-Sanandam*, le cadet de ses fils, est ici dans la chapelle consacrée à sa famille. C'est peut-être celui qui succéda dans le royaume où son pere habitoit : car, suivant Diodore, ses fils en hériterent après lui, & le

& le conserverent durant plusieurs générations. En ce cas, on trouveroit encore dans les premiers tems de l'Inde l'usage de cette loi Scythique, en vertu de laquelle l'héritage tomboit dans la possession du cadet.

La ville d'*Hordéar* est représentée à l'extrémité du pays marqué I. dans table. Au dehors de cette ville, assise près des bords du Gange, est l'*Arki-Pérind* ou l'*Escalier du Seigneur*, construit comme la *Scala Santa* qui se voit à Rome près de St. Jean de Latran. L'usage en est aussi presque semblable ; car les Pénitens, qui viennent de tous côtés pour se baigner dans le fleuve sacré, descendent & remontent avec beaucoup de dévotion les degrés de cet édifice, dont le nom seul inspire du respect, & marque la sainteté du lieu. Les cercles K. K. K, & les rochers dont ils sont interrompus, indiquent un gouffre dans lequel le Gange se précipite, & les précautions employées pour instruire les étrangers des risques qu'ils courroient, en se baignant dans cet endroit.

En remontant vers la source du fleuve, on trouve ensuite la ville de *Sirinagarem* L. Elle est en partie construite sur les montagnes voisines, mais elle s'étend jusqu'à la rive du Gange M. C'est comme *Hordéar* & *Cachi*, un de ces endroits où l'on se fait transporter dans les grandes maladies : car on regarde comme un grand bonheur de pouvoir y mourir. Les Indiens disent que pour être sauvé, il faut naître à Tirvalour, voir Chalembrou en mourant, penser à Tyrounmaley, enfin

expirer à Cachi ou Sirinagarem. Quelques-uns de ces endroits sont très-célèbres par la réputation, la grandeur & la richesse de leurs Pagodes ; les autres ne le sont que par leur voisinage d'un fleuve, dont les eaux, si elles ne rendent pas toujours la santé, ne manquent pas de procurer le salut pour l'autre monde. Ces villes subsistent, comme quelques-unes de l'Europe, par le moyen de la dévotion des peuples. Voici ce qu'on rapporte de ces superstitions. (47) “ Ceux qui meurent
 “ sur les bords du Gange, en buvant de ses eaux salutaires,
 “ sont dispensés de la tâche pénible de revenir au monde & d'y
 “ reprendre une nouvelle existence ; aussi dès qu'un Indien est
 “ condamné par les médecins, on s'empresse de le porter
 “ sur les bords du Gange : ses parens l'y font boire à plusieurs
 “ reprises. Ils délayent même de la vase, qu'ils lui mettent
 “ dans la bouche & quelquefois le malheureux expire gorgé
 “ de cette eau bourbeuse. Souvent on le plonge tout entier
 “ dans ce fleuve qui devient son tombeau. Ceux à qui
 “ l'éloignement ne permet pas de s'y rendre, ont toujours
 “ chez eux de cette eau précieuse, qu'on leur fait boire
 “ dans leur agonie. Après qu'ils ont été brûlés, on a soin
 “ de ramasser tous les os épargnés par les flammes, & ces
 “ tristes restes sont conservés religieusement, jusqu'à ce qu'il
 “ se présente une occasion favorable de les faire jeter dans
 “ le Gange.” Il est étonnant de voir, combien le peuple

(47) Voyage de Mr. Sonnerat. T. I. p. 271.

s'accoutume aisément au mal que lui font ces pratiques superstitieuses, & combien il a de difficulté de se prêter au bien qu'on voudroit lui faire.

La Pagode de *Bavani* femme de Jagrenat, se voit, N, dans la partie haute de *Sirinagarem*. C'est là où vécut le Géant *Vanajouren*, célèbre par sa piété & par l'institution du *Lingam*. Ceci porteroit à le prendre pour le Géant *Maidaschuren*, dont on a parlé ailleurs : (48) mais les fables des Indiens en défigurant tous les noms, ayant aussi défiguré toutes leurs anciennes histoires, ne permettent plus d'en voir distinctement les liaisons. Telle est la fable du *Candon* faite en l'honneur de Chiven : il y est dit, que ne pouvant se former une idée de ce Dieu, *Vanajouren* choisit la forme du *Lingam* pour le représenter.

“ Il ne mangeoit qu'après avoir fait ses prières à mille
 “ *Lingams*, qu'il façonnait lui même tous les jours avec de
 “ la terre, & qu'il jetoit ensuite dans le Gange, sur les bords
 “ duquel il faisoit pénitence. Les Indiens prétendent qu'ils
 “ s'y sont pétrifiés. Et comme on y trouve quelquefois des
 “ pierres qui ont cette forme, ils croient que ce sont des
 “ *Lingams* de *Vanajouren*. Celui qui en trouve un le place

(48) Voyez page 54, le récit de Mr. Bayer au sujet du Géant *Maidaschuren*, qui est le même que le *Brouma* primitif des Indiens, & le *Bacchus* des Grecs. On prétend qu'il institua le *Lingam* où le *Priape* : ce fut, comme on fait, un des symboles principaux de Bacchus, ainsi qu'il le fut de l'Etre Générateur & de Brouma. Ce symbole est devenu le premier de tous ceux de Chiven.

“ fur un piédeftal, mais il n'a de vertu qu'après que le
 “ Brame à forcé ce Dieu à s'y incorporer par de certaines
 “ prieres.” (49)

Un Brame à genoux paroît ici en action de prier. Le feu représenté fur la tête des figures de Chiven, à qui l'on donne le titre de *Parachati*, comme on peut le voir *Planche IV*, eft placé dans cette Pagode fur le fomet du *Lingam* : on a posé celui-ci fur un piédeftal, fuivant la coutume ; et le Brame, par fes prieres fecrettes, femble travailler à l'incarnation de Chiven, defcendu fous la forme d'une flamme fur le *Lingam*. On ne le voit pas ordinairement avec le *Croissant*, fur lequel eft porté celui du temple de *Bavani*. Ce fymbole fut par-tout employé pour exprimer la *Lune*, appelée par les Cariens le Dieu *Lunus*, & par les Grecs le *Soleil nocturne* ou *Bacchus*. Comme les Indiens, ces derniers repréfenterent auffi leur *Priape* fur un *Croissant*. Il en existe un de cette efpece dans le *Musæum Britannique*, où je l'ai fait observer à plusieurs perfonnes intelligentes. Il eft d'autant plus remarquable, qu'on y voit encore fur le *Priape* la tête du Bœuf, où le fymbole de l'Etre Générateur, qui eft maintenant l'attribut de Chiven. Ainfi l'on peut observer dans ces mêmes emblèmes des formes en tout femblables, comme des pratiques & des idées communes à la Théologie des Indiens & des Grecs. Ni les uns ni les au-

(49) Voyage de Mr. Sonnerat. T. I. p. 176.

tres n'attachèrent jamais aucune idée d'obscénité à ces sortes de représentations : elles furent au contraire, et sont encore des objets de dévotion. Regardées comme les symboles de la puissance qui reproduit le genre humain, on les consacre au Dieu supposé dépositaire de cette puissance. Voilà pourquoi le *Lingam* est si fréquemment représenté sur les obélisques & les voutes des Pagodes de la côte de Coromandel & d'Orixá. C'étoit ainsi qu'on suspendoit les figures naturelles de Priape, dans les temples consacrés par les Romains à *Bacchus Liber* & à *Libera*. (50)

Cet ancien usage faisant regarder comme des emblèmes sacrés & des figures respectables, les parties destinées dans les deux sexes à la reproduction de leur espèce, on représenta dans les temples toutes les manières dont elle peuvent être employées. Le dérèglement de l'imagination, se joignant à

(50) Comme on plaçoit l'organe actif de l'un des sexes dans le temple de *Liber*, on plaçoit l'organe de l'autre sexe dans le temple de *Libera*. Il y en a un de cette espèce dans la Pagode de Djesgueseri près de Poniser : (*Anquet. Disc. Prelim. T. I. p. 389.*) à côté de ce même endroit on voit un autre *Lingam* vis-à-vis du Bœuf. Il est ainsi posé chez les Indiens, pour les mêmes raisons qui le firent mettre sous la tête de cet animal par les Grecs, comme cela se voit dans le bronze du *Musæum Britannique*, & dans celui de Mr. C. Townley, dont on a parlé ailleurs. Mr. Anquetil rapporte qu'il vit à Tirvikarey un *Lingam*, sur lequel les jeunes Bramines perdent leur virginité. Cette étrange cérémonie également pratiquée chez les Grecs, est représentée sur plusieurs de leurs pierres gravées. On voit quelque chose de semblable sur le sarcophage en marbre du Palais Farnese. Une femme Satyre y rend à Priape cette sorte d'hommage, que les Bramines Indiennes rendent au *Lingam* de Tirvikarey.

celui

celui de la superstition, produisit alors les représentations les plus étranges : on placa dans les sanctuaires des figures qu'on n'eut osé conserver chez soi. La dévotion, couvrant du voile de la modestie les objets qu'elle permettoit de contempler, sembla justifier tous les moyens par lesquels le plaisir peut conduire au but principal de la nature. Nous avons un exemple de ce fait dans un bas-relief arrivé depuis peu de tems en Angleterre, où il a été apporté de la Pagode d'Eléphanta. Cette Pagode, comme on l'a fait voir, fut assurément dédiée à l'Etre Générateur : c'est en cette qualité qu'on lui a consacré le monument, dont le bas-relief duquel il s'agit ici n'est qu'une partie, au moyen de laquelle on peut juger de la composition de tout le reste. J'ai vu plusieurs fois ce morceau bizarre, dont le relief très-relevé est presque de trois quarts. (51) On ne peut rien imaginer de plus luxurieux, de plus effréné, que l'action de ses figures : dans cette composition, le libertinage d'un sexe paye les plaisirs qu'il reçoit, par ceux qu'il donne à l'autre, & les échange à mesure & à poids égal. Rien ne peut exprimer ces idées ; il faut les voir représentées pour concevoir ce qu'on veut dire en les décrivant. Cependant toutes singulieres qu'elles nous pa-

(51) Ce bas-relief singulier est, au moment que j'écris, dans une des chambres de l'Académie des Antiquaires. Il appartient à Mr. T. Aftle, qui a fait un recueil très-curieux de pieces originales, relatives à l'histoire moderne, à celle de l'écriture des différens tems, ainsi que des différens peuples, & d'autres choses également importantes par leur choix comme par leur nombre.

roissent,

roissent, elles ont autrefois été représentées de même en Europe, car elles ressembloient à beaucoup de choses du même genre, qu'on fait avoir été déposées dans les temples, & généralement dans presque tous les monumens consacrés à Bacchus. On en voit jusques sur des trépieds employés à son culte ; sur des sculptures destinées à l'ornement des tombeaux, & sur une très-grande quantité de pierres gravées. C'est un des motifs qui fit donner par Horace, le titre d'*Inverecundus* ou *sans pudeur* à ce Dieu, dont la liqueur permettoit de tout dire, les temples de tout voir, & les fêtes de tout faire.

Ces représentations obscènes, qui offensoient toutes les loix de la décence, jointes aux désordres des danses & des cérémonies nocturnes, en usage dans l'Italie, dans la Grèce & dans l'Inde en l'honneur du même Dieu, occasionant par-tout les mêmes désordres qui firent abolir les Bacchanales par les Romains, leur usage à cessé depuis long-tems chez les Indiens. Cependant, ils conservent encore le souvenir de leur existence, dans les désordres qu'ils attribuent aux compagnons de *Maidaschuren*. Les reproches faits aux Juives de s'être livrées à des boucs, la prostitution des femmes de Mendès au bouc de ce nom, nous apprennent assez jusqu'où peut se porter le dévouement de la superstition. Dès le premier siècle l'Eglise, on vit les Nicolaïtes renouveler les débauches des Orgies dans des assemblées Chrétiennes : & vers l'an 130 de notre Ere, Prodicus exigea la nu-

dité des sexes pendant les prières, ce qui conduisit à des débauches peu différentes de celles dont on vient de parler. Tant il est vrai que des principes les meilleurs, on peut tirer les conséquences les plus absurdes, & que l'imagination échauffée par un zèle mal entendu, est capable d'enfanter les égaremens les plus étranges !

La table du Gange met sur les bords de ce fleuve une chapelle P, consacrée à *Mahadeus* ou *Chiven*. Il y est représenté par l'emblème de la *Pyramide* : c'est celui du *Feu*, qu'on a déjà vu sur la tête de ce Dieu dans sa figure, *Planche IV*. La sommité de cette Pyramide est surmontée par le *Tau*, fait pour exprimer le *Lingam*, comme il l'exprimoit chez les Egyptiens, les Perses, les Grecs & les Romains. On peut observer ici la réunion de deux emblèmes : l'un fut celui du *Premier Principe*, l'autre celui du *Principe secondaire* : maintenant ils sont tous deux attribués à Shiven, de même qu'autrefois ils le furent à Brouma, dont on introduisit les noms avec celui de Vichenou, à la place de ceux qui spécifioient les trois pouvoirs de l'Etre suprême, dans les anciennes formules de prières & d'instruction. Cette pratique conservant l'apparence de l'ancien culte, le dégrada pour élever le nouveau. C'est aujourd'hui la cause de l'embaras où sont les Indiens, quand il s'agit de l'expliquer, & de la difficulté qu'ont les Européens à les comprendre, quand ils parlent de leurs dogmes. On est toujours dans l'étonnement de leur entendre déclarer hautement l'unité
• d'un

d'un Dieu, & de leur en voir révéler un si grand nombre.

Ce qui se manifeste dans l'emploi des anciens symboles, attribués aux Dieux modernes de l'Inde, occasionne de fréquentes méprises dans les explications des figures conservées dans les Pagodes de Canara, d'Eléphanta & d'autres endroits de cette sorte ; car au lieu d'en interpréter, comme on le fait, les monumens par la religion actuelle de l'Inde, c'est au contraire celle-ci qu'il faudroit développer par la religion plus ancienne : comme si le Christianisme étoit perdu, il ne faudroit pas en rechercher les principes dans la légende dorée, mais il conviendrait d'expliquer celle-ci par les principes de la religion, qu'on suppose avoir produit les événemens qu'elle rapporte ; sans quoi les Saints de ces légendes paroitraient au-dessus de Dieu même.

Ce qu'on vient de dire du mélange des anciens emblèmes, & de la confusion dans laquelle ils jettent la religion moderne des Indiens, s'observe également dans les extraits de leurs anciens livres : quelques morceaux en sont employés dans les commentaires, mais on les a conformés à la liturgie présente de l'Inde. Les noms de Brouma, de Vichenou & de Chiven, inférés dans le *Judger-Bede*, rendent ces morceaux moins purs, que ne le sont ceux de l'*Atherbun-Bede* & de l'*Hymne* rapportés ci-dessus. Ils peuvent cependant être, comme eux, tirés des *Védams*. Leur mélange n'empêche pas d'y reconnoître au moins quelque chose des expressions originales.

ginales. Voici quelque partie d'un discours adressé à *Pirjapet*, (52) par ses disciples. Celui-ci, qui est un Philosophe de la secte de Vichenou, conclut par ces mots une instruction, dans laquelle il leur apprend la manière de parvenir à la connoissance de Dieu. “ L'homme vertueux, dit-il, “ qui entendant & pratiquant ces choses, a dévoué tout son “ esprit à la contemplation de l'Etre tout-puissant; délivré “ qu'il fera des attributs de l'humanité, qui remplissent le “ corps & le tiennent en sujétion, s'absorbera lui même “ dans l'Ame universelle.”

“ Les disciples ayant reçu cette instruction de *Pirjapet*, “ rendirent hommage à sa sagesse supérieure & lui proposè- “ rent encore cette question. Lequel faut-il estimer le plus “ grand & le plus honorable, de tout ce que tu nous as décrit : “ est-ce le feu, le vent, le soleil, le tems, la vie, l'aliment, ou “ Brouma, ou Vichenou, ou Mahadeus ? (53) Apprends nous “ lequel de tous ceux-ci est le plus digne de notre méditation. “ *Pirjapet* répondit, tout ce que vous venez de particulariser

(52) Ce mot, dit-on, signifie en Indien assemblage des élémens, directeur, faculté des *éléments*. Mais c'est peut-être accidentalement qu'il se prête à cette explication : car il est manifeste que c'est celui d'un des instituteurs des Indiens. Et c'est peut-être de lui dont venoit la doctrine dont on le fait parler.

(53) Ces trois noms sont mis à la place de ceux du *Pouvoir Créateur*, du *Pouvoir Conservateur* & du *Pouvoir Destructeur* du monde : non parce qu'ils eurent cette signification dans la langue des anciens Indiens ; mais parce que l'on substitua le culte des trois personnes de ce nom, à celui des trois pouvoirs ou attributs donnés à Dieu dans un culte précédent.

“ n'est

“ n'est rien que le grand Créateur lui même, qui est tout-
“ puissant, éternel, immatériel. Considere ces êtres comme
“ faisant partie de son essence : quiconque médite sur
“ quelques-uns d'eux, comme séparé de Vichenou le tout-
“ puissant, comprendra la délicieuse récompense de ses
“ bonnes œuvres dans les deux mondes. Etant avancé dans
“ la science Divine, il sera par leur pouvoir conduit jusqu'au
“ Créateur. Ceux qui pareillement méditeront sur eux
“ tous, comme membres constitutans de Vichenou, seront
“ grandement exaltés. Après la dissolution générale, ils
“ seront réunis à cet esprit qui anime chaque partie de la
“ matiere.

“ Pirjapet continua à réciter une priere, qui avoit été
“ adressée au Créateur, par une personne éminente en sa-
“ gesse & en piété, selon la teneur suivante : Toi Seigneur
“ es Brouma ; tu es Vichenou ; tu es Mahadeus. Tu es le
“ directeur des Elémens ; tu es le Feu ; tu es le Vent. Tu
“ es l'armée des Anges. Tu es RUDER le Roi du Pa-
“ radis. Tu es la *Lune*. Tu es l'*Aliment*. Tu es Zum
“ l'Ange de la *Mort*. Tu es la terre. Tu es tout. Tu es
“ Occus, l'énergie plastique. Tu es sans manquement. Tu
“ es l'agent universel. O Seigneur du monde, je te révere.
“ O ame du monde, tu es le grand moteur de tout. O de-
“ structeur du monde, O toi qui te délecte dans le bon des
“ choses du monde ; tout ce que nous voyons, tout ce qui
“ est caché à notre lumiere est ton ouvrage. Telle est ta na-
“ ture

“ ture ô esprit de félicité ! Tu es caché dans la retraite du
 “ secret ; tu es au delà de l’atteinte de l’imagination ; tu
 “ es trop-élevé pour la perception des sens ; tu n’as pas de
 “ commencement, tu n’as pas de fin. Tel que tu es, je te
 “ révére.”

Tous ces titres de l’Etre suprême, attribués à Vichenou comme ils le sont aussi à Shiven, font par-là même reconnoître combien ils leur sont étrangers. Il en est ainsi des emblèmes ou attributs de tous tems attachés à ces titres, & qui passèrent avec eux à ces nouveaux Dieux. Dès-lors ils perdirent la plus grande partie du sens qu’ils étoient destinés à exprimer. Le *Bœuf* & le *Serpent* ne marquerent plus l’acte de la puissance, par lequel l’Etre Générateur créa le monde & donna la vie aux êtres animés ; car l’une & l’autre de ces choses furent représentées, par les Dieux mêmes auxquels ces attributs restèrent attachés. Dans la prière qu’on vient de lire, Vichenou passe pour l’*Ange de la mort*, parce qu’il est supposé être dépositaire de ce pouvoir *destructif*, dont l’action fatale à l’individu, mais nécessaire à l’ordre général, est fondée sur la nature même des êtres organisés. Il est l’*Aliment* ou le *Conservateur* de tout, car rien ne peut se conserver sans la nutrition. Il est la *Lune*, représentée par la *Vache*, ou la partie femelle de l’Etre Créateur, & c’est par-là que cet emblème lui est attribué dans la table Indienne.

Vichenou, dans cette table, répand les eaux du Gange ; il
 , en

en est le principe, mais c'est par le moyen de la *Vache* qu'il les distribue. Le nom de cet animal, est donné au rocher dont on voit sortir ce fleuve pour prendre un cours réglé. On appelle cet endroit *Gow-Muki*, la *Bouche de la Vache*. Il est ici marqué N, & les eaux du fleuve paroissent sortir de la Bouche de cet animal. Le Cyrus ou le Cur, qui descend dans la Mer Caspienne, sort aussi d'un rocher auquel on a donné la forme d'une tête de *Bœuf*, de laquelle il prend son cours. Et comme sur quelques médailles de *Dyrrachium* au-dessus de la vache qui allaite son veau, on voit, ou le gouvernail ou la proue d'un vaisseau, qui sont les symboles des eaux, ainsi l'on voit ici le même emblème employé dans le même sens par les Indiens. C'étoit originairement celui du Dieu qui tira le monde du sein des eaux, sur lesquelles il flottoit dans la nuit du Cahos ; du Dieu qu'on représentoit également par les symboles du Bœuf & de la Vache, & qui dans tous les tems fut censé présider à toute la nature humide. Les sources des rivières furent supposées sortir de lui, comme on l'a vû, & par les hymnes, & par les monumens cités ci-dessus. C'est lui qui est les *eaux bruyantes*, qui est les *ondes de la mer*, qui est le *ruisseau coulant*, c'est enfin lui qu'on voit ici représenté par la *Vache*.

Ceci nous fait connoître l'origine du titre *Tauriforme*, donné à beaucoup de fleuves qu'on représentoit, ou avec des têtes ou avec des cornes de Bœuf. Ce titre vint de ce que le même Être fut originairement regardé chez les Grecs,

ainsi

ainfi que chez les Indiens, comme celui qui préfidoit à toutes les eaux dont les fleuves font formés. Bacchus, fubftitué à cet Etre, dont il garda les titres & les attributs, avoit en cette qualité un temple au milieu du Rhin. On en voit encore les reftes, près d'un endroit appelé *Baccara*. La pofition finguliere de fon temple, femble avoir été choifie pour montrer la domination que lui attribue Plutarque fur toute la nature humide : & comme on peut l'observer, cette pofition rappelle les idées exprimées par les figures de Bacchus, dont toutes les parties donnent naiffance aux eaux, & celles que font naitre les têtes de Bœuf & de Vache, defquelles fortent les eaux du Cyrus & du Gange. Je finirai cette explication de la table Indienne, en observant que le baffin octogone O, y marque un autre goufre, formé par la rapidité du fleuve qui descend du rocher représenté ici par la Vache, dont il porte le nom.

R E C H E R C H E S

Sur les Antiquités de Persépolis ; sur la Religion des anciens Perses avant le tems du premier Zoroastre ; sur les Monumens de Mithras, &c.

L'Empire des Scythes sur toute l'Asie dura quinze cens années. Des tributs modiques, imposés, plutôt comme une reconnoissance de leur droit, qu'à titre de conquête, (1) tenoient les peuples de ces vastes contrées dans une dépendance peu onéreuse pour eux. Dès le tems où les Scythes se portèrent dans l'Inde, il s'y forma une monarchie dont Brouma devint le Législateur & le Chef : différens peuples de l'Asie formerent des états semblables, dont les Princes restèrent tributaires des Scythes. Caïumarrath, le plus ancien Roi de la Perse, vécut près de douze cens ans avant Ninus, dont la bravoure affranchit l'Asie de tous

(1) Justin. lib. ii. cap. iii. *Asiam perdomitam Vectigalem fecere, modico tributo, magis in titulum imperii, quam victoriæ præmium imposito.*

tributs. (2) Ainsi, les premiers Rois de Perse & ceux de la Babylonie, avant le regne de Ninus, payerent à la Scythie ces tributs, par lesquels ils en reconnoissoient la supériorité ; & c'est encore dans les usages des Scythes, qu'on peut trouver les premiers exemples du Droit Féodal.

Djemfchid ou Giamschid, cinquieme successeur de Caiumarrath, (3) vécut, selon Mirkhond, cent douze ans après lui. “ Ayant fait construire la ville d'Estekhar, appelée “ Persépolis par les Grecs, ce prince y fit son entrée le jour “ même que le soleil entroit dans le signe du Bélier. Ce jour “ remarquable, auquel on donna le nom de *Neuruz* ou de “ nouveau jour, parce qu'il étoit le premier du printems, “ devint le commencement de l'année Persane.” (4) Djemfchid, à cette occasion, rectifia le Calendrier, en instituant la période de l'intercalation, à laquelle on donna son nom : elle distingua l'année Civile de l'année Religieuse, (5) dont le commencement fut marqué par la principale fête ; c'étoit celle du *Neuruz*. Ces institutions relatives à la Religion, montrent que suivant la coutume des Scythes, le Sacerdoce fut d'abord réuni chez les Perses avec la Royauté. Cet

(2) Idem. *His igitur Asia per mille quingentos annos Vectigalis fuit. Pendendi tributum finem Ninus rex Assyriorum imposuit.*

(3) D'Herbelot compte Giamschid ou Djemfchid, pour le quatrieme Roi de la Dynastie des Pischdadiens, mais nous avons suivi la liste de Mirkhond qui en compte cinq.

(4) Biblioth. Orient. au mot *Giamschid*. p. 367.

(5) Hyde. Relig. Vet. Pers. cap. xiv. p. 182.

ancien usage paroît avoir été changé, quand le *Magisme*, ou la Religion de Zoroastre, s'introduisit en Perse.

Le commencement de la période de Djemschid, remonte vers l'an 3209 avant J. C. & s'accorde avec la Chronologie sur le siècle où elle met le règne de ce Prince. (6) L'histoire du Ciel concourt ici avec l'histoire Civile, pour confirmer cette époque, non moins importante à celle des Arts qu'à celle de l'Astronomie, à laquelle on en est redevable.

Dès la première fête du *Neuruz*, on offrit à Djemschid deux pièces d'or nouvellement fabriquées. D'anciennes monnoies Persanes, portent à leur face l'empreinte d'une tête de *Bélier*, & sur leurs revers la figure de cet animal en action de se reposer sur le terrain. (7) Cet emblème pourroit représenter la fondation de la capitale des peuples, qui dans la suite ont frappé ces monnoies. La tête du *Bélier* semble y montrer la circonstance astronomique, ou le tems dans lequel eût lieu cet événement. Ces sortes de monnoies paroissent répondre encore à l'usage d'en offrir, au renouvellement de chaque année, à tous les successeurs de Djemschid.

La présentation de deux pièces d'or nouvellement fabriquées, 3209 ans avant notre Ere, en confirmant ce que nous avons dit ailleurs de la grande antiquité des monnoies en Asie, nous montre aussi combien les arts y étoient avancés

(6) Bailly. Hist. de l'Astron. Anc. p. 354 & 355.

(7) Cette médaille est tirée du Recueil des Peuples & Villes. T. III. Planche CXXII. N° 1.

à cette époque. On attribue encore à Djemschid l'usage des cachets pour sceller les écritures. (8) La pratique de la gravure, sans laquelle on ne pouvoit faire des cachets, suppose l'art d'exécuter des figures de relief & la sculpture, dont la partie mécanique, moins compliquée que celle de la gravure, dût être connue bien avant elle. Le double emploi des monnoies & des cachets, dès le tems de la fondation de Persépolis, prouve qu'alors même on eut pu exécuter la plupart des ouvrages de sculpture restés dans les environs & les ruines de cette ancienne ville.

Ainsi que la date de la fondation de Persépolis, celle du tems où vécut l'ancien Zoroastre, est maintenant déterminée par le moyen de l'Astronomie. Le Mage Giamasb, né dans la ville de Balkh, (9) fixe cette date à l'année de la grande conjonction des planetes. Ce phénomène observé à la Chine 2450 ans avant notre Ere, (10) place l'époque de Zoroastre à l'an 759 après le commencement de la période de Djemschid. (11) La durée de la branche des Pischdadiens, dont ce prince étoit le chef, est confondue dans les histoires Orientales avec celle de son regne, comme l'a remarqué Mr. Anquetil. Féridoun, le second des Rois suc-

cesseurs

(8) Biblioth. Orient. p. 368. *Giamschid.*

(9) Biblioth. Orient. p. 367. Le livre de Giamasb, *sur les grandes conjonctions des Planetes*, fut traduit en Arabe l'an 1220 de notre Ere. Ce Mage appelle toujours Zoroastre *Notre Prophete.*

(10) Hist. de l'Astron. Anc. p. 349.

(11) Biblioth. Orient. p. 920. d'Herbelot observe " que plusieurs auteurs
" anciens

ceffeurs de cette branche, regnoit sur la Perse, quand Zoroastre y réforma la religion. Ce législateur abolit toutes les figures, tous les emblèmes en usage pour représenter la Divinité ou ses Attributs, & ne conserva que ceux du Feu naturel & du Soleil, dont les Scythes & les Perses s'étoient de tous tems servis avec ces anciens emblèmes.

En réformant ces figures symboliques, dont la superstition avoit fait des Dieux, Zoroastre semble avoir voulu rappeler les idées du culte primitif, au sens qu'il eut pour les inventeurs mêmes de ces emblèmes. Il tenta de faire chez les Perses, ce que Moïse exécuta dans la suite avec plus de succès chez les Israélites. Ce dernier coupa les racines de toute idolatrie, en défendant toute sorte de représentation, & même tout emblème de la Divinité : au lieu qu'en conservant ceux du Feu & du Soleil, Zoroastre devint le fondateur d'un culte incertain dans son objet, dont l'esprit du peuple pouvoit abuser. Ce culte ne laisse cependant pas de s'être conservé jusqu'à nos jours, chez les restes épars des anciens Perses.

“ anciens & modernes parmi les Orientaux, veuillent que Zoroastre n'ait été que
“ le *Réformateur*, & non pas l'inventeur du Magisme. En effet nous avons dans
“ les histoires des plus anciens Rois de Perse, que le culte du feu avoit com-
“ mencé dès le tems de Caïumarrath, premier fondateur de cette première &
“ grande monarchie, que les Persans disent être la monarchie de Perse,” &c.
Ce culte du Feu est encore plus ancien que Caïumarrath. C'étoit, comme on l'a vu, le premier emblème des Scythes, ou du moins celui qui donna lieu aux pierres de forme Conique & Pyramidale. Le Feu allumé sur des autels, est d'une institution aussi ancienne que les premières idées religieuses.

Depuis

Depuis l'introduction du culte de Zoroastre, les Perses ne construisirent aucun temple ; ils n'éleverent aucun autel ; & loin d'ériger ou des figures ou des symboles pour honorer les Dieux, ils regarderent comme insensé l'usage de les représenter qu'avoient les autres nations. (12) Il est donc très-certain, qu'aucun temple, aucune figure, aucun emblème religieux ne peut avoir été élevé dans la Perse après le tems de Zoroastre. Ainsi, l'ancien bas-relief de *Nakski-Rustâm*, où se voit un Perse invoquant à genoux le *Mihir* ou l'*Esprit*, représenté par une figure ailée, doit nécessairement avoir été sculpté avant le tems où la doctrine des Mages prévalut dans la Perse. (*Voyez ici ce bas-relief Planche XV.*) Le Feu, & le disque du Soleil devenus, à cette époque, les seules em-

(12) Herodot. Hist. lib. i. cap. cxxxi. p. 56. Ἀγάλματα μὲν καὶ θηοὺς καὶ βωμοὺς οὐκ ἐν νόμῳ ποιευμένους ἰδρύεσθαι, ἀλλὰ καὶ τοῖσι ποιεῦσι μωρίην ἐπιφέρουσι. *Neque statuas, neque templa, neque aras extruere consuetudo est, quinimo hoc facientibus insanie tribuere. Vide & Strab. lib. xv. p. 732.* En comparant les discours de ces deux auteurs qui ont écrit à cinq cens ans l'un de l'autre, on voit que rien n'étoit changé dans la religion des Perses pendant cet espace de tems. Depuis-lors, c'est-à-dire près de 2300 ans après Hérodote, il y a encore très peu de changemens dans cette religion conservée chez les Parfis. Il y eut cependant des sectes de Mages qui s'éloignerent des pratiques de Zoroastre. Tels furent ceux de la Cappadoce, dont parle Strabon. Par une pratique tout opposée à celle des Perses, qui suivant cet auteur n'érigeoient ni statues, ni autels, ces derniers avoient des temples, ouverts à la vérité, mais dans le milieu desquels ils élevoient un autel, & portoient en procession la statue d'Omanes. Ce culte étoit celui des anciens Perses avant le tems de Zoroastre, & quoiqu'il eut ses Mages, il étoit cependant très-différent du Magisme ; nous en parlerons ailleurs.

blèmes de la Religion, étant représentés dans ce monument, avec la tête du Bœuf sur un autel, & avec une figure encore plus révérée que le Feu sacré, tiennent évidemment à une Théologie différente de celle qu'on suivit en Perse depuis le regne de Fériidoun. Tous les bas-reliefs, dans lesquels on voit une figure plus agée que celle du *Mihir*, soutenue en l'air sur une sorte de croix, avec le Feu ordinairement placé au dessous d'elle, sont également étrangers à la religion de Zoroastre. Et le Feu dans ces monumens, ne représente assurément pas celui des Mages, mais l'ancien emblème de la Divinité réveré dans la Perse dès le tems de Caïumarrath son premier Roi. Cette époque précéda de près de neuf siècles, celui où le Magisme eut fait regarder comme une témérité sacrilege, l'idée de représenter l'Etre divin par des figures pareilles à celles de tous les anciens monumens de *Nakschi-Rustâm*, & de quelques uns de ceux de *Tschil-Minâr* ou de ses environs. Nous donnerons toujours dans la suite le nom de Persépolis à cet endroit, parce qu'il est plus généralement connu en Europe sous cette dénomination.

La Conservation des anciennes figures religieuses qui existent encore dans la Perse, montre que les Mages, ne détruisirent pas toutes celles du culte qu'ils abolirent. Mais ils empêchèrent assurément d'en ériger dans les tems suivans. Xerxès, par leur conseils, incendia les temples de la Grèce ;

Grèce; (13) mais ces mêmes Mages semblent avoir laissé au tems, le soin de détruire ceux de leur pays, où peut-être il en existoit très peu. On en voit encore un près de Chiras; les figures en sont du même style que celles des bas-reliefs de Persépolis. Il y a près du même endroit où se trouvent ces ruines, des figures sculptées dans le massif d'une montagne. Les Persans donnent à ce lieu le nom de *But-Cané*. C'est-à-dire maison ou temple d'Idoles. (14) On ne trouve rien de pareil du culte des Mages, car ils n'érigerent aucun monument de cette espèce, & l'on cessa d'en élever vers le tems où furent faits ceux de Persépolis. Leur extrême solidité, la grandeur de leur masse & la nature de leur construction, les ont défendus contre les efforts du tems & contre ceux de la superstition, contre le feu même; leur grande antiquité les rendant à la fin respectables, les Perses les conserverent en détestant le culte auquel ils appartinrent, comme les Romains conservent les temples & les statues des

(13) Cicero de Legib. lib. ii. *Non sequor Magos Persarum, quibus auctoribus Xerxes inflammasse templa Græciæ dicitur, quod parietibus includerent Deos, quibus omnia debent esse patëntia et libera, quorumque hic Mundus omnis templum esset ac Domus.*

(14) Voyages de Chardin. T. II. p. 202. Cet auteur, p. 211, parle encore de ruines antiques appelées *Kabné-Guebron*, c'est-à-dire habitation des Idolâtres. Celles-ci sont près du bourg de *Taduan*: mais quoiqu'il y existe quelques sculptures, elles paroissent être des tems où les Grecs dominèrent sur la Perse. C'est pourquoi je ne les compare pas avec les monumens qui appartiennent sûrement aux plus anciens habitans de ce pays.

Dieux,

Dieux, qu'ils méprisent aujourd'hui, mais qu'ils adoreraient autrefois.

Tout ce qui reste maintenant de la magnificence si vantée des anciens Perses, consiste dans les ruines de *But-Cané*, distantes de 16 lieues de celles de Persépolis, & dans les monumens de *Nakschi-Rustam* situés à deux ou trois lieues de ces dernières ; celles-ci sont assurément les plus considérables & les plus importantes de toutes à connoître ; car leur connoissance donne toute celle qu'on peut acquérir sur les antiquités de ces peuples.

Le Chevalier Chardin fit dessiner les ruines de *Tschil-Minâr* ou *Persépolis* par deux artistes, & en deux tems différens ; la dernière fois en 1674. Corneille le Bruyn dessina ces mêmes ruines en 1704. Enfin elles furent de nouveau dessinées par Mr. Nieburh dont le public connoît la scrupuleuse exactitude, en tout ce qu'il rapporte de ses divers voyages. Cet auteur assure que les critiques de Corneille le Bruyn, sur les dessins publiés par Kæmpfer & par Chardin, ont pour objet de couvrir les fautes dont on peut accuser les siens, dont ces fautes, dit-il, rendent méconnoissables quelques parties. (15) Cependant le Bruyn entendant mieux le dessin, semble avoir aussi mieux conservé qu'aucun autre le caractère des figures & des objets dont il s'est occupé. Mais comme il n'avoit aucune notion sur les antiquités, & sur la

(15) Voyage en Arabie par C. Nieburh. T. II. p. 122. Note A.

religion des anciens Perses, ne sachant pas les choses qu'il étoit important de reconnoître & d'examiner avec attention, il n'a pu les voir, comme il eut fallu pour les bien représenter. Pour juger des choses d'après ses dessins, il est nécessaire de corriger ce qu'il a négligé de détailler, par les observations faites depuis lui par Mr. Nieburh, & par celles du Chevalier Chardin. Ce dernier semble plus exact & plus éclairé dans ses recherches, plus judicieux dans ses remarques, plus au fait des matieres dont il s'occupe ; son esprit étoit bien plus capable de juger, parce qu'il étoit bien plus modeste, & bien moins décisif que celui de Corneille le Bruyn.

Après trois voyages successivement faits à Persépolis, dont il avoit pour ainsi dire examiné toutes les pierres, le Chevalier Chardin resta toujours persuadé, qu'il voyoit par-tout dans ces vastes ruines les débris d'un temple immense, de construction entièrement différente de celle des Egyptiens, des Grecs & des Romains. “ La chose, dit-il, la plus incompréhensible, c'est comment ces bâtimens, que nous avons appelés des chambres étoient couverts ; car on ne voit aucun reste dans toutes les ruines soit de voûte soit de toit, & l'on pourroit raisonnablement douter s'il y en a jamais eu, & si ces petits édifices en nombre presque infinis n'étoient pas découverts, comme le Chœur du Temple.” (16) En voyant les choses comme elles sont, on a du voir comme cet auteur ; mais ceux qui ont voulu trouver

(16) Voyages de Chardin. T. II. p. 161.

dans ces ruines les restes du palais des Rois de Perse, ont du supposer & soutenir qu'il étoit couvert, sans quoi on n'eut pu l'habiter.

Diodore de Sicile nous a laissé quelques détails sur le palais de Persépolis, brûlé par Alexandre le Grand, trois siècles avant celui où il écrivoit. On pouvoit certainement alors avoir des connoissances très-précises sur la situation de cet édifice, sur sa forme, sur ce qui le distinguoit de tous les autres ; car ces détails existoient dans les livres écrits au tems d'Alexandre, par des gens qui purent voir Persépolis avant & après sa destruction. Cet auteur, sans doute d'après ces autorités, nous dit que le palais de Persépolis étoit entouré de trois enceintes, les murs de la première avoient 16 cou-dées d'élévation, & ceux de la dernière, qui étoit quarrée, en avoient 60. “ Vers la partie Orientale de cette enceinte “ étoit le *Mont Royal* distant de quatre *Plethres*,” (17) ou 400 pieds. Sur ce mont étoient les sépultures des Rois. On voit encore à l'Orient des ruines de Persépolis, sur la montagne appelée *Rachmed*, des monumens que leur voisinage de ces ruines a fait prendre pour des tombeaux. Mais leur proximité même devoit faire rejeter une telle idée ; car loin d'en d'être distant de 400 pieds, comme le Mont Royal l'étoit du palais des Rois de Perse, le Mont où se voyent les

(17) Diod. Sicul. Biblioth. lib. xvii. p. 215. Ἐν δὲ τῷ πρὸς ἀνατολὰς μέρει τῆς ἁκρᾶς τέτταρα πλέθρα διεσκηὸς ὅρος ἐστὶ τὸ καλούμενον βασιλικόν. In Orientali arcis plaga mons est quatuor inde plethris distans, quem regium vocant.

prétendus tombeaux de ces princes, est attenant aux murs mêmes de l'ancien édifice ; quelques unes de leurs parties, comme celle qui est marquée L sur le plan de Mr. Nieburh, (*Voyez ici la Planche V.*) n'en est pas même éloignée de 25 pas géométriques. Comme on ne voit ici aucune trace des enceintes dont il est parlé dans Diodore ; comme il nous dit expressément que le Feu réduisit en cendres tout ce palais, (18) il est assuré qu'il dut être dans une position différente de celle où se voyent les ruines de Persépolis ; & le *Mont Rachmed* n'est assurément pas celui qu'on appeloit le *Mont Royal*.

Quant aux monumens taillés dans les rochers du *Mont Rachmed*, leurs bas-reliefs représentant des symboles d'une religion différente de celle de tous des Rois de Perse successeurs de Féridoun, & la religion de ces Rois défendant d'en ériger de semblables, il est certain qu'ils ne peuvent être les tombeaux d'aucun d'eux.

La construction des bâtimens dont nous voyons les ruines à Persépolis, est de la plus extrême solidité ; par-tout on y a mis en œuvre des blocs d'un marbre très-dur & d'une incroyable grandeur : nulle part on n'employa plus de précautions pour

(18) Idem. p. 216. Αὕτη δὲ μετὰ τὸν βασιλέα πρώτη τὴν δαῖδα καίωμένην ἤκόντισεν εἰς τὰ βασιλεία. Καὶ τῶν ἄλλων τ'αὐτὰ πράξαντων, ταχὺ πᾶς ὁ περὶ τὰ βασιλεία τόπος κατεφλέχθη, διὰ τὸ μέγεθος τῆς φλογός. *Illa vero, Thais, a rege prima faculam ardentem Regiæ injicit. Cæteris exemplum imitantibus, celeriter totus circumquaque locus, vi flammarum in cinerem confedit.*

affurer la durée d'un édifice ; & si l'on eut prétendu recouvrir ceux-ci, fans doute on eut préféré des voutes à toute autre espece de toiture. Cependant il n'existe aucune trace capable de faire soupçonner que ces bâtimens ayent été couverts. Cette maniere de construction est donc toute contraire à celle dont on s'étoit servi dans le palais de Persépolis. “ Presque tout, dit Quint-Curse, y étoit en bois de Cedre, “ & dans le moment où l'on y mit le Feu l'incendie se répandit de toute part.” (19) La ville même en fut consumée. Si dans la suite il exista une autre ville du même nom, elle fut bâtie des débris de la première. Les matériaux de celle-ci furent tellement dispersés, qu'environ 400 ans après sa destruction, (20) “ les habitans mêmes du pays “ croyoient, plutôt qu'ils ne savoient, que l'ancienne Persépolis étoit située à XX stades de l'Araxe ; & sans la position de ce fleuve, on n'en eut pas même reconnu un seul vestige.” (21) Les immenses ruines encore existantes, ayant certainement existé au tems où Quint-Curse écrivit ce qu'on vient de lire ici, les habitans de leur voisinage n'y

(19) Q. Curtius, lib. v. p. 98. *Multa Cedro ædificata erat Regia: quæ celeriter igne concepto, late fudit incendium.*

(20) Q. Curse, suivant Vossius, étant très-avancé en âge, écrivit son histoire, pour le plutard sous le regne de Vespasien. Avant l'an 79 de notre Ere : 409 ans après la destruction de Persépolis, arrivée l'an 331 avant J. C.

(21) Q. Curtius. *ub. supra.* *Hujus Vestigium non inveniretur, nisi Araxes amnis ostenderet. Haud procul mœnibus fluxerat; inde fuisse xx stadiis distantem credunt magis quam sciunt accolæ.*

reconnoissoient

reconnoissoient certainement pas celles du palais ni de la ville de Persépolis, sans quoi ils n'eussent pas été embarrassés de les chercher, & ils n'eussent eu aucune incertitude sur leur position. Il faut donc que les édifices pris aujourd'hui pour les ruines de Persépolis, en aient été au moins à quelque distance : ils semblent avoir été dans un lieu solitaire, comme celui où *Stone-henge* est placé, & comme ceux où étoient les bois sacrés dans lesquels on révéroit les Dieux, avant qu'on n'élevât des temples en leur honneur.

Il ne se trouve dans les ruines des anciens édifices de Persépolis, aucune pierre calcinée par le Feu ; aucun voyageur ne dit y avoir reconnu des marques d'incendie. Il a même toujours été impossible de les brûler, car jamais on n'a pu mettre le feu à des bâtimens entièrement construits en marbre. Chardin a donc grande raison de douter que jamais ces édifices aient été recouverts. Et si dans la partie marquée G sur le plan, ainsi que sur l'élévation de cette ville, (*Voyez Planches V & VI.*) Mr. Nieburh a cru remarquer des trous, où des gonds ont été attachés pour suspendre des portes & des fenêtres, c'est qu'autrefois les Arabes y établirent une Mosquée, (22) dont l'enceinte quoique découverte étoit fermée par des portes, comme celle qui se voit à Malthe.

L'entablement dont sont décorées les portes des édifices de Persépolis, regne, non seulement sur leurs ouvertures, mais

(22) Voyez d'Herbelot au mot *Esfekbar*, p. 305.

encore sur leurs côtés extérieurs, comme cela peut se voir *Planche VII. A. B. C.* Ainsi jamais ces portes n'ont été liées aux parties qui en sont voisines. Elles sont ordinairement isolées & détachées des murs où se trouvent des espèces de fenêtres : on entroit par tous les côtés comme par la baie de ces portes ; ainsi elles formoient une sorte de portiques singuliers, ouverts de toute part, & sans autre abri contre la pluie & le soleil que l'épaisseur de ces fabriques mêmes, qui est souvent de six à sept pieds. Les fenêtres semblent avoir été aussi inutiles que les portes à des endroits également à jour de toute part. Et si dans quelques endroits on a pratiquée des réduits de six ou sept pieds de grandeur, ce fut peut-être pour servir de retraite à ceux à qui étoit confiée la garde de ces lieux, où tout paroît contredire les usages employés ailleurs.

Ces anciens édifices sont du genre de celui dont les restes subsistent encore dans la Médie, où il passe pour être l'ouvrage des *Kaous* ou des *Géants* : (23) ce dernier est formé de pierres énormes, arrangées sur un plan circulaire, comme le sont celles de *Stone-henge* dans la province de Wiltshire en Angleterre. Tous deux diffèrent moins par leur distribution des édifices de Persépolis, qui sont sur un plan quadrilatère, qu'ils ne leur ressemblerent, en ce que comme eux ils furent ouverts de toute part & sans aucune espèce de couverture.

(23) Voyages de Chardin. T. I. p. 305.

L'Art employé dans les uns, la ~~somptuosité~~ **somptuosité** de leurs marbres, la richesse de leurs sculptures, la variété de leurs inscriptions, contrastant avec la rudesse & la simplicité des autres, annoncent l'ouvrage d'un tems moins ancien, que ceux où l'on éleva ces monumens de *Stone-henge* & de la *Médie*. La majestueuse uniformité de ces derniers, tenant à la nuit des siècles dans laquelle exista le berceau des Arts, a sous cet aspect quelque chose de plus vénérable & de plus imposant, que tout le luxe dont l'orgueil décora ces grands édifices, par lesquels les peuples crurent immortaliser leur nom, & que le tems entraîne avec eux dans l'oubli commun, auquel toutes les choses humaines sont condamnées.

Les bâtimens de Persépolis n'ayant pas été construits pour être habités, ne peuvent être le palais construit vers le tems de Cambyse, (24) qu'Alexandre détruisit environ trois siècle après.

(24) Diodor. Sicul. Biblioth. lib. i. p. 55. Οτε δὴ φασὶ τοὺς Πέρσας μετενεγκόντας τὴν εὐπορίαν ταύτην εἰς τὴν Ἀσίαν, καὶ τεχνίτας ἐξ Αἰγύπτου παραλαβόντας, κατασκευάσαι τὰ περιβόητα βασιλῆα τὰ τε ἐν Περσεπόλει, καὶ τὰ ἐν Σούσοις καὶ τὰ ἐν Μῆδιαι.
 “ On dit qu'alors, c'est-à-dire au tems où Cambyse dépouilla des temples de
 “ Thèbes en Egypte, les Perses en transporterent non seulement un grand
 “ nombre d'ornemens, mais encore des Artistes au moyen desquels ils con-
 “ struisirent les palais fameux de Persépolis, de Suze & ceux de la Médie.”

On voit par ce récit, que le Palais Royal de Persépolis n'existoit pas avant le tems où Cambyse conquit l'Egypte, 524 ans avant notre Ere, 194 ans avant sa destruction par les Macédoniens. Ce palais étoit à peine commencé quand ce prince mourut, car il ne retourna jamais en Perse. Il devoit y manquer des Artistes, puisqu'on fut obligé d'en transporter d'Egypte. La religion de Zoroastre, suivie par les Perses du tems de Cambyse, dont le successeur fut

après. Cela suffiroit seul à les faire reconnoître pour des temples, si les ornemens qui s'y sont conservés n'attestoient encore

fut un Mage, ne permettant ni de construire des temples, ni d'élever des statues, la Perse & la Médie ne pouvoient avoir que des architectes peu expérimentés & devoient manquer de sculpteurs. Ainsi l'on n'eut pu y construire les grands édifices, ou y faire les grands ouvrages de sculpture, dont les restes existent encore à Persépolis. Si les uns ou les autres eussent été dirigés par des artistes Egyptiens, on y reconnoitroit le style & la maniere de ces peuples. Cependant rien n'est plus opposé à leurs pratiques : jamais ils n'éleverent des colonnes isolées, comme le sont celles de Persépolis ; jamais ils ne contruisirent des temples à jour & sans couvert ; par-tout ils firent des édifices couverts & sans fenêtres, tout est ouvert, tout est fenêtre dans ceux de Persépolis ; on n'y trouve pas un seul obélisque, une seule forme pyramidale, toutes les sculptures y sont en relief, au lieu d'être en creux suivant la maniere Egyptienne. On n'y voit que le couronnement de quelques portes, qu'on peut comparer à des membres semblables de l'architecture Egyptienne, mais cette maniere pouvoit être commune à ces peuples sans que l'un la tint de l'autre. Enfin, ce qu'on a pris jusqu'à présent pour des Sphinx est, comme on va le voir, toute autre chose. Leurs figures au lieu d'être couchées, ainsi que celles des Sphinx de l'Egypte, sont au contraire en pied ; on en voit une avec des ailes, que n'eurent jamais ces sortes de compositions chez les Egyptiens. Tout montre que ces ouvrages, bien antérieurs au siècle de Cambyse sont d'un tems après lequel les Arts se perdirent en Perse, au point qu'il fallut y faire passer des Egyptiens, pour y construire des palais. Cette indigence d'Artistes, étoit une suite nécessaire de l'influence des dogmes de Zoroastre, sur les arts de la partie de l'Asie où ils furent admis. On n'eut plus occasion d'y faire ni statues, ni temples publics ; & si dans la suite le Perses'eurent des monnoies bien frappées, c'est que les Lydiens & les Grecs perfectionnerent celles qu'eurent ces peuples à des époques bien antérieures au monoyage de ces derniers, mais que les Perses n'eussent pu exécuter comme elles le furent dans les tems suivans. C'est ainsi qu'à présent on ne pourroit faire en Grèce des monnoies comparables à celles qu'on y eut autrefois. Quand on parle du monoyage, de la sculpture

R

encore mieux ce fait important. De près de 1300 figures, comptées dans ces ruines par Corneille le Bruyn, il n'en est aucune qui ne soit relative à la religion & aux cérémonies d'un culte bien antérieur au tems de Cyrus, & au commencement de la monarchie dont il fut le fondateur.

A l'entrée des ruines de Persépolis, (25) on rencontre d'abord deux figures colossales d'animaux : ces figures, de marbre noir, ont été ruinées à coups de marteau. Le zèle seul put armer les mains qui les ont détruites, car il fallut y employer un travail considérable : de tels efforts semblent avoir été faits, dans un tems antérieur à celui où les Arabes s'emparèrent de la Perse, & vraisemblablement quand on voulut détourner l'attention des anciens objets d'un culte auquel les peuples étoient accoutumés. Chardin, après avoir examiné ces figures, crût ne pouvoir en déterminer l'espece. Néanmoins le dessin qu'il en a publié les fait aisément reconnoître pour des bœufs : la destruction de leurs cornes ôte

ture & de l'architecture des Perses, il faut distinguer les tems les plus anciens de leur première monarchie, des tems plus modernes à commencer depuis Cyrus ; car alors ils furent dépourvus des connoissances qu'ils eurent à des siècles plus reculés. C'est ainsi que l'Égypte & la Grèce sont aujourd'hui dans la plus parfaite ignorance des Arts qu'elles firent fleurir autrefois, & s'il leur falloit exécuter quelqu'édifice ou quelque ouvrage considérable de peinture ou de sculpture, il faudroit nécessairement y appeler des Artistes étrangers.

(25) Voyez dans la Planche V. la position de ces deux figures, elles sont sur le côté & sur la face des deux grands murs A. dont on peut voir l'élévation Planche VI. A. On les peut voir dans les Voyages de Chardin. T. II. Planche LVI. elles représentent deux Bœufs.

beaucoup

beaucoup à leur caractère, mais leurs pieds, dont le sabot est fendu, & les proportions de leur corps, laissent peu de doute sur la nature de l'animal qu'on a voulu représenter, & sur l'intention de ces Bœufs symboliques.

Deux autres figures, de même grandeur que les précédentes, se voyent à l'extrémité opposée du portique où elles sont placées. (26) Les unes ainsi que les autres ont 18 pieds de long sur environ 15 de hauteur, y compris celle de la plinthe sur laquelle elles sont élevées. Les jambes de ces dernières sont entièrement semblables. Mr. Nieburh en les dessinant, observa que la forme de leurs pieds se divise en deux parties, & l'on ne peut y méconnoître ceux du bœuf. Cependant le col & l'arrière de ces animaux ne se ressemblent pas, & si la figure A paroît avoir la croupe du Bœuf, la figure B, me semble avoir celle du Lion fréquemment représenté dans ces ruines : elle en a aussi l'encolure, comme on peut le voir en lui comparant le profil C, pris d'un monument voisin de l'endroit où est celui que nous lui comparons. On peut donc être assuré que le devant de la tête qui manque à présent à cette figure, fut autrefois un muse de Lion, & qu'elle étoit composée des parties propres à cet animal, & de celles du Bœuf. Les unes appartenoient à l'emblème du Soleil *Diurne*, les autres à l'emblème du Soleil *Nocturne*. Ce dernier représentoit l'Être Créateur & Régisseur de tout, dont le Soleil *Diurne* étoit

(26) Voyez ici la Planché IX. A & B. ces figures sont copiées d'après la gravure publiée par Coenelle le Bruyn.

l'image. (27) L'ardeur & la force du *Lion* semblant propres à exprimer la chaleur & la puissance du Soleil, il en devint le symbole. L'alliance des parties de cet emblème avec celles du *Bœuf*, par lequel on représentoit la puissance de l'Etre Créateur du monde, pourroit encore avoir été le symbole du pouvoir qui opère la destruction.

Corneille le Bruyn ayant négligé de copier le devant de la tête de la figure A, *Planche IX*, Mr. Niebuh, y a reconnu la barbe & tous les traits du visage humain : le nez, qu'il a suppléé dans son dessin, en est, dit-il, la seule partie détruite. (28) Cette figure est reconnoissable à ses ailes, à sa barbe, à sa

(27) Les Indiens, comme les Perses qui descendent des anciens Perses, regardent encore le Soleil comme *Image de Dieu*. On peut se rappeler ce qui en est dit dans l'hymne à Ruder rapporté ci-dessus.

(28) Voyage de Niebuh, T. II. p. 102. On a pareillement voulu " Emporter la tête de ce Sphinx de la Perse, mais on n'a guere pu en endomager " que le nez qu'on lui a remis dans *Planche XX*. donnée par cet auteur." Je l'eusse faite graver ici, si les figures de Corneille le Bruyn, malgré leur inexactitude sur des points essentiels, ne m'eussent semblées plus propres à rappeler l'idée du caractère original de la sculpture. Tous ces auteurs en donnant le nom de Sphinx à ces figures, ignoroient que le corps du Lion entroit nécessairement dans la composition de la figure du Sphinx. Corneille le Bruyn ne put imaginer qu'on eut mis une tête humaine sur un corps de Bœuf, comme celui qu'il avoit sous les yeux, & sur cela il ne voulut pas, s'en rapporter à eux. Ce qu'il dit sur ce sujet est à lire pour son extrême singularité ; rien ne montre mieux combien il ignoroit les choses, dont cependant il parloit avec beaucoup de hardiesse. " Les figures," dit-il, p. 288, " qu'on trouve " dans les deux premiers portiques, ressemblent assez à un cheval par devant " & par derriere, hors qu'elles ont à peu-près la tête d'un singe : à la vérité " la

la coëffure, pour être le même emblème représenté sur la médaille D du cabinet de Mr. Hunter. On en voit une autre semblable sur une très-ancienne gravure en cachet, acquise par Mr. Nieburh à Bassora, près du golfe Persique. (29) L'*Astérisque* & le *Croissant*, gravés avec le bœuf à tête humaine, sont les symboles du Dieu également représenté sur cette pierre, sur la médaille dont on vient de parler,

“ la queue ne ressemble guères à celle d’un cheval, mais on pourroit attribuer
“ cela aux ornemens qui y sont attachés, & qui étoient fort en usage chez
“ les anciens Perses. ~~On les nomme Sphinx à cause qu’ils ressemblent aux singes,~~
“ & comme les anciens donnoient aussi ce nom de Sphinx à un certain oiseau,
“ les Grecs, & apparemment les Perses leur ont donné des ailes.” Quelques
“ naturalistes prétendent qu’il représente pareillement la forme du *volatil* &
“ *du fixe.*” Il doit avoir été prodigieusement difficile de réunir autant d’absurdités en aussi peu de lignes. A travers tant de choses étranges, on entrevoit cependant que ce Bruyn vit dans les traits des figures dont il parle, une ensemble qui le lui fit comparer au visage d’un singe, qui effectivement a beaucoup d’analogie à celui de l’homme, quand le nez est ôté à ce dernier, & plus encore à celui du Lion, que l’une de ces deux têtes représentoit autrefois.

(29) Ce cachet en Agathe, *Voyez Pl. IX, G*, est certainement de la plus haute antiquité. Il fut par rapport au Bœuf à tête humaine de Persépolis, ce qu’étoient les figures des Dieux qu’on portoit en bague chez les Grecs, & qu’on copioit d’après celles des temples. Mr. Nieburh, *T. II. p. 102*, parle d’un autre cachet de même forme, qu’il a trouvé à Alep. La gravure de ce dernier représente un Lion, avec d’anciens caractères écrits autour de la figure, comme la légende d’une monnaie. Ces lettres très-différentes de celles des inscriptions de Persépolis, sont postérieurs au tems des Parthes; & l’Agathe sur laquelle elles sont gravées est d’un tems très-moderne par rapport à la précédente. Le Lion y représente l’emblème de la monarchie Persane. On le voit, dit Chardin *T. II. p. 151*, dans les enseignes, sur les monnoies de cuivre, & en mille endroits. La forme du cachet où se voit le Lion est

bien

parler, & sur le bas-relief du temple de Persépolis. Le *Croissant* caractérise le Soleil *Nocturne*, le *Bacchus* ou l'*Hébon* des Campaniens, (30) représenté par le Bœuf à tête humaine sur tant de monumens Grecs. Il est sous cette même forme avec l'*Astérisque*, sur quelques médailles de Naples (31) & d'Atella. (32) Ce Dieu fut révééré par les Scythes, les Grecs & tant d'autres peuples, sous les doubles figures du *Bœuf* & de la *Vache*, dont les têtes sont réunies, dans le monument de *Nakski-Rustâm*, représenté *Planche XV*. Ces mêmes emblèmes placés à l'entrée de Persépolis, y sont ceux du culte auquel ses édifices furent anciennement consacrés. Le *Zend-Avesta* reproche aux Indiens l'adoration du Bœuf. (33) Ce livre, attribué à Zoroastre, fut la loi suprême des Perses : on peut-être assuré qu'il ne toléra pas chez eux les emblèmes d'un culte qu'il réprouvoit chez les Indiens. En le proscrivant, comme la loi de Moïse le proscrivit chez les Juifs, celle de Zoroastre fit abandonner les temples qui lui étoient con-

bien plus ancienne que sa gravure, mais le symbole de cet animal remonte à la plus haute antiquité. Il s'est toujours conservé dans la Perse, tandis que l'emblème du Bœuf y fut totalement oublié depuis le siècle de Zoroastre ; & la pierre de Mr. Nieburh me paroît être des tems mêmes de la famille de Djemshid. C'est à mon gré la plus ancienne gravure connue. Toutes celles des autres nations sont nouvelles en comparaison.

(30) Macrob. *Saturn.* lib. i. p. 141.

(31) *Miscellan. Numismatic.* Magnan. T. I. Tab. XXVIII. N° 27.

(32) Goltz. *Magna Græcia.* Tab. XX. N° 5.

(33) *Zend-Avesta.* T. II. p. 211. Voyez la *Note* 1.

sacrés; mutiler, au moins, les principaux simulacres, & les réduire à l'état où nous les voyons à présent.

L'espace marqué BCDE, *Planches V & VI*, sur le plan & sur l'élévation du temple de Persépolis, paroît en avoir été la principale partie. Des quarantes colonnes qui en existoient encore, quand les Arabes lui donnerent le nom de *Tscil-Minâr*, il n'en reste maintenant que dix-neuf, & les fragmens d'un très-grand nombre d'autres, qu'on croit avoir été au nombre de cent-huit. Les figures posées sur ces colonnes ne permirent pas d'y asseoir des voutes, ou d'y poser une toiture. Il me semble reconnoître, dans cette disposition, le dessein de conserver l'idée de ces bois, dans l'obscurité desquels les hommes révérèrent très anciennement la Divinité. Ils n'eussent osé entreprendre d'en renfermer la grandeur dans des murailles; (34) de cet usage vint pour les anciens arbres ce respect, qui s'est toujours conservé dans la Perse. (35)

(34) En comparant les passages d'Hérodote & de Cicéron, cités dans les *Notes* 12 & 13, avec ce que dit Tacite des usages des Germains, on verra que les idées de ces peuples, au sujet des temples étoient parfaitement d'accord avec celles des anciens Perses. *Tacit. de Morib. German. cap. 9. Ceterum nec cohibere parietibus Deos, neque in ullam humani oris speciem assimilare, ex magnitudine cœlestium arbitrantur. Lucos et nemora consecrant, Deorum que nominibus appellant.*

(35) Voyages de Chardin. T. II. p. 201. " Il y a par toute la Perse de ces
" vieux arbres révéres superstitieusement par le peuple, qui les appelle *Dracht-*
" *fafels* c'est-à-dire *arbres excellens*, on les voit tous lardés de clous, pour y
" attacher des piéces d'habillemens par vœu, ou d'autres enseignes." Cet usage subsista long tems chez les Grecs & les Romains.

Les

Les colonnes de ce bâtiment singulier, supportent encore des figures d'animaux, dont les corps unis par leurs milieux, ne laissent voir que leurs parties antérieures : tels sont ceux, qu'on voit sur la médaille A, rapportée ici *Planche VII*; deux devants de figure de Bœuf y sont réunis par le corps de cet animal. Des figures toutes semblables, & d'autres de même composition, avec des devants de Lion ou de Cheval, qui étoient aussi les emblèmes des deux Soleils (36) représentoient sur ces colonnes les symboles de l'Etre *Générateur*, dont le Soleil étoit l'image : son temple se reconnoit ici par ses emblèmes, répétés sous différentes formes dans toutes les parties de ces ruines.

L'existence de ce temple & celle des symboles religieux, dont il est encore rempli, constatent des usages, non seulement différens, mais entièrement opposés à ceux du culte des Mages. Ce culte se maintint constamment en Perse, depuis qu'il y fut établi, jusqu'au VII^e. siècle de notre Ere. Ainsi, ces anciens édifices, dans lesquels on trouve des monumens évidens d'une religion différente de celle de Zoroastre, doivent avoir été construits, avant le tems où ce législateur défendit l'usage des temples & des statues. Celles qu'on y voit furent donc faites, dans l'espace des 759

(36) Voyez ici, *Planche VII*, les médailles B. & C. des chevaux y sont représentés, l'un avec l'*Astérisque* symbole du Soleil *Diurne*, l'autre avec l'*Astérisque* & le *Croissant*, qui sont à-la-fois les symboles des deux soleils, auxquels l'emblème du cheval étoit également consacré.

ans écoulés entre le regne de Djemschid & celui de Férédoun, sous lequel parut Zoroastre. Ces grands monumens furent l'ouvrage de cette branche de la dynastie des Pischdadiens, qui porta le nom de Djemschid. On leur donne encore à présent dans le pays le nom de *Tacht-Djemschid*, ou résidence de Djemschid; & l'on est persuadé que ce prince en jeta les fondemens. (37) Le nom de *Tschil-Minâr* que porte ce lieu depuis plus de mille ans, n'a pu faire oublier cette tradition. Elle semble tenir à l'origine des édifices qu'on y voit, & nous avons montré, par l'état des arts au tems de Djemschid même, qu'alors on eut pu exécuter en Perse les monumens, dont on lui attribue la fondation.

Il existe des figures de Bœuf à tête humaine, sur un très-grand nombre de médailles Grecques, sur beaucoup de pierres gravées, & nous en avons quelques unes en bronze de médiocre grandeur, mais on n'en connoit aucune en marbre. Le temple de Persépolis est le seul endroit où il s'en trouve encore une. Elle constate la prodigieuse antiquité de cette figure symbolique; car celle-ci doit être antérieure à toutes les statues les plus anciennes qu'on fit en Grèce, puisqu'elle dut être faite au moins 600 ans avant le regne d'Inachus, le plus ancien de ses Rois. Nous voyons d'où les Grecs prirent, avec cet emblème, la théologie à laquelle il appartenait & l'art de le représenter. Ils tinrent

(37) Voyage de Nieburh. T. II. p. 99.

tout cela, ou des Perses, ou des peuples de qui les Perses l'avoient reçu.

Les figures emblématiques, par lesquelles le Soleil *Nocturne* & le Soleil *Diurne*, furent représentés dans le temple de Persépolis, sont tournées vers les montagnes situées à l'Orient, mais les figures des deux Bœufs par lesquels est représenté le Soleil *Nocturne*, sont placées vers l'*Occident*. Les pilastrs A & Æ, *Planches V & VI*, dans lesquels sont prises ces figures singulieres, dont le corps est de bas-relief & le devant est entier & en faillie, sont divisés par un intervalle, dans lequel s'élevoient quatre colonnes. Le chemin qui conduisoit à la partie du temple où est la colonade, dont on a parlé, passoit entre ces colonnes & les pilastrs ou plutôt les murs dont elles sont précédées. Cet arrangement ne se voit dans aucun autre temple ; mais dans celui-ci, tout est différent de ce qui s'observe ailleurs, tout se ressent d'un culte, dont les usages ne ressembloient pas à ceux de toutes les religions connues ; tout y porte l'empreinte d'un antiquité plus grande encore que celle des Egyptiens & des Grecs.

La partie du temple, où est la colonade B.C.D.E. *Planches V & VI*, s'éleve sur une terrasse revêtue d'un mur de marbre noir, maintenant haut de huit pieds, mais qui le fut d'avantage autrefois. On y monte par quatre grands escaliers. Tout ce mur, dans une étendue de 70 pas géométriques, est couvert de plusieurs rangées de figures : c'est
un

un immense bas-relief, qui occupe un espace de 350 pieds. On y a représenté une procession, dans laquelle je crois reconnoître celle qui se faisoit à l'occasion de la fête du *Neuruz*, ou de la nouvelle année. On continue à célébrer en Perse, cette fête instituée par Djemschid, dont l'endroit où nous en voyons la représentation porte encore le nom. Les six jours de sa durée, marquoient les six intervalles de la Création; (38) dans le dernier desquels l'homme & la femme furent tirés de l'œuf du Cahos où le monde étoit renfermé, suivant la Cosmogonie des anciens Perses, avec les Dieux ou Génies qui devoient le gouverner. (39) Cette cérémonie se faisoit en l'honneur de l'Etre Créateur, auquel on a vu que ce temple étoit consacré.

Djemschid distingua les différens états de ses sujets par des habillemens différens, & les rangea tous sous trois classes principales. Il mit dans la première les prêtres & les militaires, la seconde renfermoit les agriculteurs, les artisans étoient dans la troisième. (40) Chacune de ces classes se divisoit sans doute en plusieurs autres. Elles étoient toutes admises chez les Rois le premier jour de la fête du *Neuruz*: les quatre suivans, destinés à recevoir les personnes les plus considérables de l'état, laissoient le prince en liberté de disposer du sixième. Au lever du cinquième jour, on lui apportoit les

(38) *Zend-Avesta*, T. III. p. 574.

(39) Plutarch. in Isid. & Osirid. p. 169 & 170.

(40) Hist. de Mirkhond. sect. v.

présens dont il a été parlé ; il donnoit ensuite un repas public, & disoit aux laboureurs. “ Nous sommes vos compagnons, le monde ne peut subsister sans l’agriculture, elle existe par vous : cultivez la terre pour le bien commun. “ Nous ne pouvons nous passer les uns des autres, vivons en “ freres.” (41) C’étoit enfin dans le sixieme jour, le plus solennel de tous ceux de cette fête, qu’on la terminoit par la procession, représentée sur les degrés du temple de Persépolis ; où sans doute elle alloit porter les vœux & les offrandes des peuples.

On a représenté sur chacun des trente degrés, par lesquels on arrive à ce temple, (42) autant de figures qui se suivent & paroissent y montrer. Elles sont vêtues de longues robes, & portent une lance & un carquois sur l’épaule : c’est, dans l’ordre des militaires, le premier rang, dont vraisemblablement Djemschid l’avoit composé. Les autres divisions répandues en différentes parties de ce bas-relief, sont reconnoissables à leurs armes. Après cette classe, vient celle des Agriculteurs ; le premier d’entr’eux est conduit par un prêtre : ceux qui le suivent portent des vases destinés à contenir des grains & des légumes. Ce sont les fruits de la terre, les produits de leurs travaux, ils les portent comme des offrandes aux Dieux. Deux figures qui viennent à leur suite

(41) Pocock in Abulpharag. p. 202 & 203.

(42) Voyez dans les Voyages de Chardin, T. II. la *Planche* LVIII, qui représente cette cérémonie.

tiennent des anneaux fermés par deux têtes de serpens tournées l'une vers l'autre. Ce sont les anneaux qu'on donnoit dans les jours de mariage, dont la célébration se faisoit chez les Perses, au commencement de l'équinoxe du printems, (43) & par conséquent pendant la fête du *Neuruz*. Le fixieme jour de cette fête, représentée ici, étoit un commémoration de Meschia & Meschiané, du premier homme & de la premiere femme qui sortirent de la terre, à la fin de la Création, & furent les premiers unis par les liens du mariage. (44)

Les serpens males & femelles, assemblés dans un même anneau, étant les symboles de la vie, en marquoient la propagation qui est l'objet du mariage. (45) Voilà pourquoi on employa ces sortes d'anneaux soit en bagues, soit en armilles ou bracelets. Il en existe encore un grand nombre:

(43) Strab. lib. xv. p. 733. Οἱ δὲ γάμοι κατὰ τὰς ἀρχαῖς τῆς ἐαρινῆς ἰσημερίας ἐπιτελοῦνται· παρέχεται δ' ἐπὶ τὸν θαλάμον προφασγὼν μῆλον, ἢ καμηλὸν μυελόν, ἄλλο δ' οὐδὲν τὴν ἡμέραν ἐκείνην. *Nuptiæ in initio verni equinoctii celebrantur: sponsus in thalamum venit, comesto prius malo, vel cameli medulla, præter id nihil eo die.* On voit dans cette procession un chameau, dont la moëlle pouvoit servir à l'usage dont il est ici parlé: car il paroît avoir été destiné à un sacrifice, & l'on avoit coutume de partager les victimes entre les prêtres, & ceux qui les offroient.

(44) Zend-Avesta, T. II. p. 253.

(45) Deux serpens se voyent dans les mains de l'Isis représentée sur la table Isiaque du *Musæum Britannique*. Cette Déesse étant l'emblème de la nature, comme les serpens sont les emblèmes de la vie, ceux-ci expriment dans cette composition, la vie que la nature accorde aux êtres doués de sentiment. Les femmes Indiennes, dans une cérémonie en l'honneur du *Lingam*, ou de l'organe de la génération, en portent la figure entre deux couleuvres. *Voyage de Mr. Sonnerat. T. I. p. 253.*

en or en argent & en bronze, car les Romains en firent un grand usage ; & je crois que ce sont des armilles de cette sorte, qu'on a voulu représenter sur le bas-relief de Persépolis. Les figures qui les portent sont suivies d'un char vuide : c'est celui du Soleil, son arrivée dans le signe du *Bélier* donnant lieu à la fête représentée ici, est marquée par ce char, comme par le cheval qui vient ensuite. Les Perses, qui lui consacroient des chevaux, en conduisoient toujours un dans leurs armées, & l'appeloient le cheval du Soleil (46). Les Artisans paroissent ensuite dans cette procession, on les y reconnoit aux étoffes qu'ils ont fabriquées, & qu'ils portent dans leurs mains pour les déposer dans le temple. Ils précèdent la classe des pasteurs ; ceux-ci se distinguent par les peaux, dont est faite une partie de leurs vêtements, & qui peuvent désigner celles des troupeaux dont ils se revêtoient.

Toutes les autres figures de ce grand monument étant composées dans les mêmes vues que les précédentes, représentant toutes les différentes divisions du peuple, & les diverses professions des hommes qui marchent dans cette procession ; il seroit aisé de les expliquer toutes ; mais il suffit ici d'avoir montré l'objet de leur composition. J'observerai

(46) Q. Curtius, lib. iii. p. 9. *Curram deinde Jovi sacratum albentes vehebant equi. Hos eximia magnitudinis equus, quem solis appellabant sequebatur.* Comme il est assuré que les Perses n'adorerent jamais le Jupiter des Grecs, & qu'ils appeloient de ce nom tout l'étendue du Ciel, il paroît que ce prétendu char de Jupiter, étoit celui, du Soleil même ; Justin dit aussi que les Chevaux lui étoient consacrés, *Et equos eidem Deo sacratos ferunt.* lib. i. p. 13.

seulement que les animaux conduits dans cette cérémonie, paroissent avoir été destinés pour les sacrifices. Quant aux arbres de la forme des Cyprés, qui d'intervalle à autre séparent les figures employées ici, ils doivent représenter une longue avenue d'arbres qui conduisoit au temple : car il ne put en croître d'aucune espèce sur le rocher aplani où il est construit. Cela semble confirmer l'opinion, de ceux qui croiroient que ce temple a toujours été dans un lieu solitaire, comme ceux où se voyent les édifices du même genre, qui subsistent encore en Médie & en Angleterre.

Une inscription en langue & en caractères maintenant inconnus, accompagne ces bas-reliefs ; auxquels elle avoit sans doute quelque rapport : près d'elle, on voit deux figures, dont l'une représente un Lion dans l'action de dévorer un animal, que Chardin a pris pour un *Bœuf*, Nieburh pour une Licorne, & Corneille le Bruyn pour un Cheval : c'en est un en effet, mais il porte une corne de Bœuf. (47) Cette partie, manifestement étrangère à la nature de l'animal auquel on l'a donnée, fait voir qu'il ne s'agit ici, ni d'un combat ni d'une chasse de Lion, mais d'une composition emblématique, dont le sens doit s'expliquer, par les caractères de l'emblème qui y est employé.

Le Lion est connu pour être le symbole du Soleil *Diurne*, le Bœuf, dont ce cheval a la corne, fut celui du Soleil

(47) Voyez la représentation de ce groupe *Planche VII. Figure D.*

Nocturne. Cét animal qui étoit également le fymbole de deux Soleils, eft en cette occafion caractérisé par la corne étrangere à fa nature, pour celui du Soleil *Nocturne*. (48) Et par cette compofition, dans laquelle l'une des figures fymboliques du Soleil eft représentée dans l'action de dévorer l'autre, on a voulu représenter, le moment dans lequel le Soleil *Diurne* prévalant fur le Soleil *Nocturne*, les nuits font raccourcies, & pour ainfi dire dévorées par la longueur des jours, comme l'un de ces animaux fymboliques eft dévoré par l'autre. Le tems dans lequel arrive ce phénomène, eft à-la-fois celui de l'Equinoxe du printems & de la fête représentée avec cet emblème, vraisemblablement employé dans ce bas-relief, pour marquer la circonfiance aftronomique dans laquelle cette fête arrivoit. Ces même figures fymboliques fe voyent auffi fur des médailles Grecques. (49) Elles y marquent les fêtes instituées

(48) Voyez les figures citées dans la *Note* 37.

(49) Voyez ici la *Planche* VII. N^o E. Dans cette médaille d'Achante en Macédoine, le *Lion* eft représenté dans l'action de dévorer le *Bœuf*, & pour ne laiffer aucun doute que celui-ci ne représente le Soleil *Nocturne*, on a mis fous lui le poiffon qui détermine toujours cet emblème, comme celui de Bacchus ou du Soleil de nuit; ainfi qu'on l'a prouvé par les monumens & par les témoignages uniformes des anciens. On voit, fur les médailles de différens peuples de la Grèce tous les emblèmes de Bacchus détruits par le Lion. Le Serpent fymbole de ce Dieu, comme étant l'auteur de la Vie; le Lapin, par lequel on indiquoit en lui celui qui préside aux enfers, ou dans les lieux fouterreins; le fanglier emblème des forêts, enfin le Cerf qui étoit l'attribut de la nuit, de la Lune, paroiffent dévorés par des Lions fur les médailles de Vélicia & d'Achante.

pour

pour le renouvellement de l'année. C'étoit le triomphe ou la *Résurrection* du Soleil Diurne ou du Lion. On la célébroit par des réjouissances, le lendemain du jour où l'on avoit pleuré sa mort, dans les fêtes d'Osiris, de Thamus & d'Adonis. Le tombeau de Bacchus étoit à Delphes sous la statue d'Apollon. Cet emblème & ces cérémonies singulières, exprimoient les mêmes idées qu'on rendit par les figures symboliques, dont nous venons de donner l'explication.

De même que l'ascendant du Soleil *Diurne* au tems de l'Equinoxe du printems, fut représenté par la mort de l'emblème du Soleil *Nocturne*, ainsi l'ascendant de ce dernier au tems de l'Equinoxe d'automne, après lequel la longueur des nuits augmente, tandis que celle des jours diminue, fut représenté par la mort du Lion ou des autres symboles du Soleil *Diurne*. Des figures sont représentées dans les monumens de Persépolis, en action d'enfoncer un poignard dans le corps d'un Lion, d'un Gryphon, ou d'un Cheval, qui sont également les emblèmes du même Soleil. (50) Ces figures ne représentent assurément ni des prêtres ni des héros, comme on l'a dit, mais le Soleil *Nocturne*, car elles ont le caractère de tête & le bonnet qu'on lui voit sur l'*Hébon* ailé des médailles & des pierres gravées. Le poignard qu'elles portent est celui de *Mithras*, qui étoit le même que ce Soleil ou Bacchus. C'est celui qu'on lui voit sur les monumens Mithriaques, il en est parlé

(50) Voyez ici les figures A. B. C. de la *Planche XIV.*

dans le Zend-Avesta. (51) Et comme on trouve dans ce temple deux emblèmes, qui marquent les fêtes des Equinoxes, d'autres compositions du même genre y furent sans doute employées à marquer les fêtes célébrées à l'occasion des Solstices ; & se trouveront dans le grand nombre de figures qu'on n'a pas copiées, parce qu'on n'a pas sçu jusqu'à présent qu'elles étoient les plus importantes à dessiner.

Les figures expliquées ci-dessus, se voyent dans l'édifice marque G sur le plan & sur l'élévation, *Planches V & VI*. Cet édifice est au midi de celui où l'on ne voit que des colonnes ; & comme celui-ci fut spécialement consacré aux fêtes du Soleil *Diurne*, ainsi que le montre le bas-relief placé sur ses degrés, l'autre semble, vû les emblèmes qu'on y trouve, avoir été plus spécialement consacré aux fêtes du Soleil *Nocturne*. Mais puisque tous les édifices de ce temple se réduisent à quatre principaux, dont les autres moins considérables n'étoient que des accessoires, on pourroit conjecturer, que les deux derniers furent destinés à célébrer des fêtes relatives à l'arrivée du Soleil dans les deux points des Solstices.

On trouve des inscriptions dans toutes les parties de ce temple : elles sont ordinairement placées dans des endroits

(51) Zend-Avesta. *Vendidad Sadé*. VIII^e Cardé. T. I. p. 134. Il est dit “ je fais izeschné (c'est-à-dire je rends un culte de respects) au poignard & à la massue (qui sont les armes de Mithra & de Behram.) ” C'est le poignard qui ne se laisse pas dont il est parlé dans les *Ieschts-Sadés* IV^e. Cardé, & dans l'*Ieschti Farvardin* XXVIII^e Cardé.

ménagés exprès entre les figures : les habillemens mêmes de celles-ci, sont quelquefois chargés de plusieurs lignes d'écriture ; l'une d'elles en porte jusqu'à sept. Ces inscriptions doivent avoir été relatives aux cérémonies du culte représenté par les figures qu'elles accompagnent ; elles en expliqueroient la nature, si l'on pouvoit les entendre ; & celles-ci, bien dessinées, pourroient vraisemblablement contribuer à l'intelligence de la langue & des caractères répandus dans ces édifices. Chardin y a remarqué des restes de dorure dans quelques lettres : le fond noir des marbres sur lesquels elles sont gravées, exigeoit qu'on cherchat quelque moyen pour les rendre plus lisibles. La dorure, employée à cet effet, est encore une preuve du grand avancement des Arts, au tems où ces temples furent construits. Les caractères, alors en usage, ne ressembloient presque en rien, à ceux des médailles frappées sous les Rois de Perse successeurs de Cyrus. Aucune d'elles ne remonte avant le tems de Darius Hystaspès. Ainsi, les lettres, comme la langue de ces anciennes inscriptions, doivent être celles dans lesquelles furent écrits les livres du premier Zoroastre. L'oubli des unes dut contribuer à la perte des autres, dont assurément il reste peu de choses, dans ceux qu'on attribue au second Zoroastre. Et je crois qu'il y auroit moyen de distinguer ce qui appartient au premier. Mr. Nieburh nous a fait observer trois sortes d'alphabets différens, dans les inscriptions de Persépolis. (52) Ces variations montrent que les édifices

(52) Voyage de Nieburh, T. II. p. 130.

où se trouvent ces inscriptions, ne furent pas construits dans un même tems. Mais les changemens qu'elles indiquent doivent avoir été faits durant les 759 ans qui précéderent le siècle de Zoroastre, & suivirent celui de Djemschid.

Les figures répandues par-tout sur les degrés, sur les murs, sur les jambages des portes & des fenêtres de ces temples, représentent les cérémonies pratiquées dans les différentes fêtes du culte des anciens Perses. Parmi ces figures il y en a une très-fréquemment répétée, & qui ~~par-là même~~ semble avoir été la principale de toutes celles qu'on y a représentées : sa stature est constamment beaucoup plus grande que celles de toutes les autres dont elle est accompagnée. Son vêtement ressemblant à celui des prêtres, & les honneurs qu'ils lui rendent, l'ont fait prendre pour leur chef ; mais elle est assurément celle du Dieu même au culte duquel ces prêtres étoient attachés. S'ils paroissent vêtus comme lui, c'est parce qu'avec les noms mêmes des Dieux, leurs prêtres en prenoient les habillemens & souvent les attributs. (53) Cela dut être ainsi chez les Perses ; car la comparaison de leurs monumens fait voir que cette figure représenta chez eux le même Etre, dont le Bœuf à tête humaine fut l'emblème, & dont le Soleil devint l'image, parce qu'il semble être le moyen dont la Divinité se sert pour régir la nature & maintenir l'ordre des saisons.

(53) Il a été parlé ailleurs de ces usages, communs aux Grecs & aux Egyptiens, & qui leur vinrent probablement des Scythes.

Sur un pilastre du temple, représenté *Planche XIII*, on voit une figure assise ; une autre derrière elle, semble la servir ; toutes deux sont élevées sur une espèce d'arche ou de coffre, dont les côtés représentent deux rangs de figures posées les unes sur la tête des autres. Deux rangées d'animaux, aussi représentés sur la figure assise, font reconnoître en elle l'Etre qui préside à toutes les générations des Créatures animées. La supériorité de sa stature montre ici celle de son essence. Ces deux choses sont encore plus particulièrement exprimées par l'alliance de cette figure, avec l'emblème mystérieux de l'*Esprit*, du *Mihir* ou de l'*Amour*, représenté sur elle dans ce bas-relief, & dans un fort grand nombre d'autres. Car on ne peut la méconnoître, en la comparant avec celle qui entre dans cette figure symbolique.

Une figure du genre de la précédente, peut servir à développer l'intention de toutes ces sortes de compositions ; on la voit *Planche XIX*. Elle est sur un bas-relief pareil à celui de la *Planche XV* ; tous deux sont sculptés dans les rochers de *Nakski-Rustam*. Leur forme étant la même que celle de deux autres monumens taillés dans la montagne située à l'Orient du temple de Persépolis, leur ressemblance nous assure qu'ils eurent une même destination.

A l'exception du bas-relief de la *Planche XV*, dont l'Architecture peut faire connoître celle de tous les autres, on observe généralement dans ceux-ci la forme d'un *Arche*, ou *Coffre* de pierre A.B.C.D, pareille à celle des tombeaux : &
comme

comme ceux des Grecs, souvent ils sont cantonnés par des têtes d'animaux symboliques, (*Voyez la Planche XIX.*) La figure E placée sur ce tombeau, ressemble dans tous ses traits & par son habillement à celle, dont la forme *Mystique* F, s'élève au-dessus d'elle. C'est cependant la même qu'on a représentée assise sur le pilastre de Persépolis. Son alliance avec le symbole de l'*Esprit* ou de l'*Amour*, montre assez qu'elle ne représente pas un prêtre, comme on l'a cru jusqu'à présent, mais qu'elle est un des emblèmes du Dieu révééré dans ces temples. Toutes ses figures ressemblent par le caractère de leur visage & par leur coëfure, aux Bœufs ailés & à tête humaine, qui sont empreints sur les médailles : d'où l'on voit que les ailes de ces derniers, sont celles du *Mihir* ou de l'*Amour*, dont la forme *mystérieuse*, réunie à la forme humaine dans la figure F, exprime la même chose que le Bœuf ailé à tête d'homme, qu'on voit à l'entrée du temple de Persépolis, ainsi que sur les médailles & la pierre gravée dont il a été parlé à son occasion.

Ces deux emblèmes marquent l'union de l'Etre *Générateur* du monde, avec l'*Esprit* dont il se sert pour produire les *Générations*. C'étoit le Soleil *Nocturne* distingué, dans ce bas-relief, du Soleil *Diurne*, par l'*Astérisque* G qui est le symbole de ce dernier. Il tient en main le serpent symbole de la *Vie*, dont il est l'auteur ; ce même serpent lui sert de ceinture dans la figure *mystique* F. La pomme de Pin, mise sur l'autel H, y tient lieu de la *flamme* ou du
Feu.

Feu. C'étoit le symbole de l'Etre *Primitif*, de l'Etre *Principe* des Générations, dont l'Etre *Secondaire*, représenté par l'emblème du *Bœuf*, par celui du Bœuf à tête humaine, ou par la figure qui se voit ici, étoit regardé comme l'*Agent* ; & l'*Esprit*, l'*Amour* ou le *Mihir* comme le *Moyen Actif*. Les figures élevées les unes sur les autres, sous ces trois emblèmes de la Création, expriment les générations qui en résulterent. Cette composition rend exactement les mêmes idées que celle de la *Planche XV.* (54) L'Etre *Générateur*, représenté dans l'une par une figure humaine, l'est dans l'autre par la tête de *Bœuf* posée sur un autel. L'Etre *Principe* de tout, dont la pomme de Pin mise sur un autel étoit le symbole, est représenté dans la *Planche XV*, par la flamme également placée sur l'autel ; enfin l'*Esprit*, désigné par l'alliance mystérieuse de son symbole avec celui de l'Etre *Générateur*, est représenté dans la seconde de ces compositions par la figure d'un enfant ailé : ces trois emblèmes, faits pour représenter les trois êtres, dans lesquels la Théologie Persane disoit que l'Etre *Primitif* se multiplia trois fois lui même, (55) sont supportés

(54) Voyez l'explication de cette Planche, dans la partie de la note imprimée page 190, du 1^{er} Vol. de cet ouvrage.

(55) La Théologie des Mages, en abolissant tous les emblèmes, à l'exception du Feu & du Soleil ; conserva cependant une partie de la Religion des temps précédens. Djemschid avoit adoré le Feu *Farpa* : c'étoit l'emblème de l'Etre *Primitif*, qui se voit sur tous ces monumens. Dans la suite, Zoroastre consacra un *Pyrée* à ce même Feu, sur le mont *Karezom* près de *Kasbin*. (*Zend-Avesta. T. I. p. 46.*) Ormuzd, appelé Oromaze par les Grecs, tenoit
chez.

portés par des figures constamment arrangées de la même façon dans tous les monumens, pour rendre les mêmes idées. La différence entre ceux que nous venons de comparer, consiste principalement, en ce que dans le premier on voit l'*Arche* ou le *Tombeau*, qui n'étant pas dans le second, ne peut-être relatif à la figure de l'Amour qui domine dans ce bas-relief, mais doit avoir un rapport marqué avec la figure de l'Etre *Générateur* ou du Soleil *Nocturne*, deux fois répétée dans le bas-relief de l'a

L'*Arche* ou coffre mystérieux, sur lequel on a présenté la figure de l'Etre *Générateur*, dont le Soleil *Nocturne* étoit l'emblème, ressemble à ces caisses de pierre ou d'autres matières, par lesquels on représentoit les tombeaux d'Osiris, de Thamus ou d'Adonis. Elle marque sa *résurrection*, par laquelle on exprimoit l'arrivée du Soleil *Nocturne* au point de l'Equinoxe d'automne, où les nuits commencent à s'ag-

chez les Mages la place qu'avoit tenue avant lui l'Etre *primitif* des Scythes & des Perses: & comme il est représenté dans leurs monumens, par les trois figures qui exprimoient chez eux le système de la Création, opérée par l'Etre Suprême, au moyen de la *Parole* & par l'intervention de l'*Esprit*. Cela fit dire aux Mages qu'*Oromaze se tripla, & que pour placer les Etoiles*, il s'éloigna autant du Soleil que cet astre est éloigné de la terre. Ce morceau singulier de la Cosmogonie des anciens Perses, qui resta dans celle de Zoroastre, ne s'est pas conservé dans les livres des Parfes, mais il se trouve dans un compte fort exact que Plutarque rend de la Théologie des Mages, dans son traité d'Isis & d'Osiris, p. 370. Εἰς ὃ μὲν Ὀρομάζης τρις ἑαυτὸν αὐξήσας, ἀπέστησε τοῦ ἡλίου τοσούτον ὅσον ὁ ἥλιος τῆς γῆς ἀφέστηκε, καὶ τὸν οὐρανὸν ἀστροῖς ἐκόσμησεν. Deinde Oromazen sese triplicasse, et a sole tanto intervallo removisse, quanto a terra sol abest, ac cælum stellis decorasse.

grandir,

grandir, comme elles commencent à diminuer à l'Equinoxe de printems, où l'on célébroit *sa Mort*, car on le supposoit entré dans la tombeau dont il sortoit fix moins après. Les anciens représenterent un phénomène de la nature, comme les modernes représentent un phénomène dans l'ordre de la Grace, par la mort & la résurrection du fils de Dieu. Ceux-ci le peignent s'élevant du tombeau où il fut renfermé pendant trois jours, les autres peignoient le Soleil sur le tombeau, où ils feignoient qu'il fut renfermé durant plusieurs mois : si ces anciens peuples pouvoient entendre parler de nos lamentations du vendredi saint, des sépulcres représentés dans nos temples, des cérémonies funebres dont on les accompagne, des réjouissances qui suivent ce jour de deuil dans lequel on éteint la lumière, qu'on rallume ensuite le jour suivant, il croiroient reconnoître leur culte, dans celui que des motifs bien différens engagent à employer des rites semblables aux leurs.

De ce qu'un Arche, ou Coffre pareil à tous ceux dont on vient de parler, est représenté sur un pilastre du temple de Persépolis, dans lequel il n'existe assurément pas de tombeau, on doit conclure que la forme de cet Arche & les figures employées avec lui, ne furent jamais destinées à décorer des frontispices de chambres sépulcrales. Cependant les bas-reliefs où se voyent ces sortes de compositions, ont fait regarder comme des tombeaux, les antres auxquels ils servent de décoration. Cette opinion a paru confirmée par

la découverte de plusieurs caisses de pierre renfermées dans ces antres, où l'on trouve encore des niches très-ressemblantes à celles qu'on pratiquoit dans les anciens tombeaux. Pour apprécier cette opinion, il faut connoître l'usage de toutes ces choses, dans le culte des peuples dont ces monumens font les ouvrages.

La figure mystérieuse F, *Planche XIX*, par laquelle on exprimoit l'union de l'*Esprit* avec l'*Etre Générateur*, représente ce dernier avec le corps entouré d'un serpent. Il en tient encore un autre dont le corps se replie sur lui même en forme de cercle. C'est l'emblème de l'année, à laquelle présidoit le Soleil *Nocturne*. Le nombre des jours qui la composoient étoit exprimé par la valeur numérique des lettres du mot *Mithras*. (56) Ce fut peut-être la raison pour laquelle les Perses donnerent ce nom au Soleil. Sa qualité d'*Etre Générateur du monde* & de *Pere des hommes*, lui fit consacrer des antres dont la voute, comme le dit Porphyre, d'après un auteur plus ancien que lui, sembloit représenter la

(56) D. Hyeron. in *Amos*. cap. iii. *Basilides omnipotentem Deum portentoso nomine appellat Abraxas, et eundem secundum græcas litteras et annui cursus numerum, dicit in circulo contineri quem Ethnici sub eodem numero litterarum vocant MITHRAM.* Ce nom n'exprimant en Grec que le nombre 360, & celui des jours de l'année étant de 365, exprimé par les lettres du mot *Abraxas*. Il me semble que par le mot *Ethnici*, on entend les Perses, à la langue desquels appartenait le mot *Mithras*, & c'étoit dans les caractères de cette langue que les lettres dont ce nom est composé pouvoient exprimer le nombre 365. On ne le peut trouver en Grec, qu'en changeant avec Kircher le mot *Mythras* en celui de *Meithras*, ou en donnant à ses lettres une valeur différente de celle qu'elles ont toujours, comme la fait Macarius, dans son livre sur les *Abraxas*, p. 11.

figure

figure du monde, (57) parce qu'elle représentoit celle de l'intérieur de l'œuf du Cahos dans lequel le monde fut renfermé. Cette idée semble avoir donné lieu à l'ancien usage de creuser des antres dans les montagnes, pour y servir de temples. Tels sont ceux de Canara, d'Illoura & d'Eléphanta. Les Scythes eurent encore cet usage qui semble aussi ancien qu'eux. Ils adorèrent la Divinité dans des antres sacrés, bien avant les Perses & le tems de Zoroastre : & quand on imagina de considérer comme une espèce de *mort* du Soleil *Nocturne*, le tems où cet astre parvient à l'Equinoxe du printemps, on déposa des tombeaux dans les cavernes consacrées à Mithras ; on ferma ces cavernes avec beaucoup de soin ; mais l'on représenta sa *résurrection* sur le devant des mêmes antres, dans lesquels nous trouvons encore ces choses, dans l'ordre dont on vient de parler.

Le Soleil *Nocturne* commençant à renaître, ou les nuits à croître, après le Solstice d'été, quand le Soleil commence à perdre une partie de sa force, cela fit dire que Mithras naquît de la semence de cet astre, (58) & qu'il sortit de la

(57) Porphy. de *Nymph. Antro.* p. 253, 254. Πρώτα μὲν αἰς ἔφη Εὐβελος, Ζωροάστρε αὐτοφυὲς σπήλαιον ἐν τοῖς πλησίον ἔρσει της Περσίδος ἀνθηρὸν καὶ πηγὰς ἔχον ἀνιερῶσαντος, εἰς τιμὴν τοῦ παντῶν ποιητοῦ καὶ πατρὸς Μίθρα, εἰκόνα φέροντος αὐτῷ τοῦ σπηλαίου τοῦ κόσμου ὃ ὁ Μίθρας ἐδημιούργησε. *Auctore Eubulo Zoroastres primus omnium in montibus Persidis vicinis antrum nativum, floridum, fontibusque irriguum, in honorem Creatoris omnium que Patris Mithrae consecravit, ita ut conditi a Mithra mundi figuram ei repræsentaret.*

(58) Hyeron. lib. i. adv. Jovin. *Narrant et gentilium fabula, Mithram et Erichtonium vel in lapide vel in terra, de solo æstu libidinis esse generatos.*

pierre. (59) Cette expression faisoit allusion à l'ancre ou au tombeau dont il étoit supposé sortir & sur lequel il est représenté, dans presque tous les bas-reliefs des façades des temples ou cavernes de *Nakski-Rustâm*, & dans celles qui sont voisines des ruines de *Persépolis*.

Mr. Bryant a très bien reconnu dans ces monumens des anciens Perses, les temples de Mithras *Petræus* (60) & a détruit par d'excellentes raisons l'opinion, qui, sur de vaines apparences, les fit prendre pour les tombeaux des Rois. (61) Les caisses de pierre trouvées dans les uns, parurent trop étroites à Chardin, vû l'usage auquel on les suppose destinées : quant aux caisses découvertes dans les autres à *Nakski-Rustâm*, Mr. Hercule cité par Nieburh, leur a trouvé quatre pieds de haut, sur huit de large & neuf de long, ce qui ne ressemble guere aux proportions des tombeaux. Ceux qu'on montroit à Saïs & aux Rochers de Pyles en Egypte, où l'on disoit qu'Osiris étoit enseveli, & les cercueils de Thamus ou d'Adonis que faisoient chaque année les habitans de Biblos & d'Athenes, avoient la forme exacte des autres tombeaux, dont ils n'étoient cependant que des représenta-

(59) Justin. Mart. *Dial. adv. Tryph.* p. 268. *Quando illi qui Mithræ initia tradunt, e petra natum esse memorant.*

(60) J'ai grand plaisir à me rencontrer avec ce savant & ingénieux auteur, dont le livre sur l'ancienne Mythologie est rempli de grandes vues, de quantités d'idées également neuves & intéressantes, & où l'on trouve des réflexions très-approfondies sur la plupart des sujets les plus importants de l'antiquité.

(61) *New System of ancient Mythology.* T. II. p. 223, 224, 225, &c.

tions. Tels sont ceux dont il s'agit ici; quoiqu'ils n'aient pas même la figure qu'ils devroient avoir, ce qui les a fait prendre par des gens très-habiles pour des cuves à contenir de l'eau.

Tous les Dieux, pour lesquels on employoit des tombeaux semblables à ceux qu'on voit représentés sur les anciens temples des Perses, étoient le même qu'ils appeloient *Mithras*, (62) & que les Grecs appeloient *Bacchus*. Ce Dieu, dans un monument très-curieux, (63) est représenté sortant d'un rocher & à-la-fois d'un tombeau, ou caisse de pierre pareille à toutes celles dont on vient de parler. Pour marquer sa *résurrection*, qu'on supposoit arriver vers le tems de l'Equinoxe d'automne, où se font les *Vendanges*, *Bacchus* ou *Mithras* paroît dans l'action de cueillir un raisin sur le rocher dont il est prêt à sortir. Deux figures en habit Scythique, tiennent près de lui des flambeaux; le renversement de l'un est le signe de la *mort* du Dieu encore à moitié retenu

(62) Martian. Capell. Hymn. de Nupt. Philolog.

Solem te Latium vocitat, — — —

— — — — —

Vel quia dissolvis nocturna admissa Lyæum;

Te Serapim, Nilus; Memphis veneratur Osirim.

Diffona sacra Mithram; — — —

— — — — *et Biblus Adonis.*

Sic vario cunctus te nomine convocat orbis.

(63) Voyez ici *Planche XX*. Ce monument est copié d'après Monfaucon. *Antiq. Expl. T. I. p. 2. Planche CCXVIII*. Il existe à Rome dans la galerie Justiniani.

dans

dans le tombeau ; l'autre figure, par le flambeau qu'elle élève, marque la *résurrection* du Dieu, qui déjà sort à moitié de ce même tombeau. L'arc le carquois & le flèche sont ici les attributs du Soleil : mais l'épée ou le poignard est celui de Mithras, dont cette figure de Bacchus à la *thiars*, & à qui seul convient la formule dont le mot *Namâ*, écrit à côté de lui est le commencement, & de laquelle on parlera ci-après.

Les Antres de Mithras sont représentés sur un grand nombre de bas-reliefs antiques. Dans celui de la *Planche XXI*, ce Dieu, regardé comme le *Créateur* & le *Père de toutes choses*, (64) est représenté sur le Taureau, qui étoit en même tems le symbole de l'acte de la Création & de l'Etre Créateur. Celui-ci plonge un poignard dans le col de l'animal emblématique, dont la queue se termine en deux *Epis* de bled. Un chien s'approche & va laper le sang de sa playe, pour montrer que le Dieu dont ce taureau est l'emblème, est l'auteur de la conservation de toutes les créatures animées, qui tirent de lui leur nourriture, & à-la-fois de la végétation qui la fournit à la plupart d'entr'eux. Le *Serpent* ici placé, est le symbole de l'Etre qui préside à la Vie ; & le *Corbeau*, auquel les Perses, encore à présent, abandonnent les corps des morts, y marque le même Etre qui préside encore à la mort. Les *Epis* sortans de la queue du Taureau Mithriaque, indiquent le tems de l'Equinoxe du printemps, où la végétation commence à se développer. Les deux flam-

(64) Voyez la Note 57.

beaux élevés que portent les deux figures Scythiques, marquent l'égalité de la vie ou de la durée des deux Soleils. Cependant l'ascendant que va prendre le jour sur la nuit, est exprimé par le char du Soleil parvenu au faite de la caverne qui *représente du monde*, tandis que le char de la Lune commence à descendre : tous deux sont précédés d'une figure destinée à indiquer l'étoile, dont le lever précède les nuits & les jours. Enfin les arbres placés au sommet de l'ancre de Mithras, marquent par leurs feuilles le renouvellement de la verdure avec celui du printemps.

Dans quelques monumens de cette espèce, le Crâbe & le Scorpion pressent quelque fois de leurs pinces les testicules du Taureau Mithriaque ; c'est l'indication des saisons où la végétation commence à se ralentir & à s'arrêter, vers le tems de l'arrivée du Soleil dans les signes du *Cancer* & du *Scorpion*. Les figures qui représentent ces signes, marquent les causes qui retardent l'action des semences & de la nature, à laquelle préside le Dieu dont ce Taureau est l'emblème. Dans un groupe en marbre de la collection de Mr. C. Townley, Mithras est suivant l'usage représenté sur le Taureau ; le sang de la playe qu'il lui a faite, se change en trois épis de bled. Le Dieu dont cet animal est l'emblème, est comme on l'a dit plusieurs fois le même que le *Ruder* des Indiens : celui-ci dit de lui même, *je suis l'essence intérieure & la substance extérieure de toutes choses*. (65) Cette idée ex-

(65) Voyez le passage de l'Atherbun-Bede des Indiens rapporté ci-devant page.

primée par la figure du Bacchus *Lafius*, représentée *Planche XVI*. l'est également par le Taureau Mithriaque, *l'essence intérieure de toutes choses* paroît exister en lui, puisque la *substance extérieure des plantes* produites de son sang, se manifeste dans les épis qui sortent de sa queue ou de sa playe.

Selon l'*Atherbun-Bede* des Indiens, Ruder est un Dieu mâle & femelle ; (66) Bacchus eut chez les Grecs les mêmes qualités : (67) & comme Mithras étoit le même que ce Dieu, il fut aussi représenté par des figures des deux sexes. Il paroît sous la figure d'un jeune homme avec des ailes, dans un monument rapporté par Hyde ; (68) & sous celle d'une jeune fille également avec des ailes dans beaucoup de marbres & de pierres antiques. On peut voir ici une figure de ce genre, *Planche XX. N° 2*. Ainsi que le Mithras de forme humaine, elle est placée dans un antre & sur un taureau. L'égalité des deux Soleils dans l'Equinoxe d'automne, me semble marquée ici par les flambeaux également renversés, & par les têtes faites pour représenter ces deux astres, mais posées sur un même plan.

Beaucoup de ces statues de Mithras à figure de femme, se sont conservées jusqu'à nous : aucune de toutes celles que j'ai vues, ne plonge l'épée dans le corps du taureau, & jamais la queue de cet animal symbolique ne se termine en

(66) Voyez le passage cité dans la note précédente.

(67) Orph. Hymn.

(68) Hist. Relig. Vet. Persar. *Tab. I. p. 111.*

épis. Cela me fait croire qu'elles représentent toutes les tems des Solstices, où la végétation ne se manifeste pas comme au Printems, ou celui de l'Equinoxe, d'automne dans lequel la végétation est nulle. Il y a dans la collection de Mr. C. Townley, deux très-belles figures de Mithras femelle. Un Vase en marbre, de forme ovalaire, reconnoissable par ses bas-reliefs pour un de ceux qui furent consacrés à Bacchus, est posé entre ces deux figures qui lui tournent le dos. Cette disposition est imitée de celle qu'on a donnée à des figures semblables, sur quelques frizes antiques conservées à Rome. Ces vases consacrés à Bacchus, interposés entre les taureaux Mithriaques, expriment encore l'Equinoxe d'automne, ou le tems de sa résurrection, dont l'éloignement est égal des deux Solstices, représentés par les Mithras ailés à figure de femme. Quelques autres frizes antiques, représentent aussi des Mithras femelles avec des ailes entre des candélabres, sur lesquels le Feu est allumé : ces figures sont à genoux & semblent lui offrir des guirlandes de feuillage ; elles marquent, par leur action, la supériorité de l'Etre *Primitif*, représenté par le feu, sur l'Etre *secondaire* ou le Mithras, dont elles sont les emblèmes. Cette supériorité est indiquée de même dans les monumens Persans, où la figure de Mithras de forme humaine, est représentée devant l'autel sur lequel s'élève la flamme, ou la pomme de Pin qui en tient lieu, comme cela peut se voir *Planche XIX.* figure E.

Le mot NAMA, ordinairement écrit au-dessus de la playe

du taureau Mithriaque, avec le nom SEBESIO, comme on le voit *Planché XXI*, se trouve sans lui, près du Bacchus Mithras, de la *Planché XX. N° 1.* Ce nom paroît supplée dans ce monument par la figure même du Dieu, auquel on donnoit le titre des SEBEDIVS ou SABAZIVS, qui paroît être le même que celui de SEBEZIVS, & semble exprimer la *force* ou la *puissance*. Ainsi la formule NAMA SEBESIO doit être une acclamation qui signifie *Gloire* au Dieu puissant, au Dieu fort, & même au Dieu des armées. Cette acclamation se lie avec le titre d'INVICTO SOLI, donné à Mithras dans la plupart des inscriptions érigées en son honneur. Bien que les idées du *Zend-Avesta*, aux sujet de Mithras, soient différentes de celles de la Théologie Persane antérieure à Zoroastre, elles ne laissent pas de le regarder comme le Génie qui peut donner la Victoire, s'il est invoqué comme il doit l'être. (69) Dans cette ancienne Théologie, la formule NAMA SEBESIO peut avoir été employée à cette invocation, ou pour en obtenir la fertilité des terres, dont les livres sacrés des Parses regardent aussi Mithras comme le dispensateur.

Une pierre très-singulière publiée par Maffei, & qu'on voit ici, *Planché XXII*, représente Mithras dans l'action de blesser le Bœuf symbolique ; un Dauphin placé près de lui, montre sa domination sur les eaux : celle qu'il est supposé avoir sur la terre, est marquée par la tortue mise à côté de

(69) *Zend-Avesta. Iesché de Mithra, T. II. p. 205, &c.*

lui: cet animal fut le symbole du Péloponèse appelé *Apia* ou la *terre*, d'un nom qui signifie *mere*, parce que la terre étoit regardée comme la mere de tout. C'étoit l'emblème de la partie femelle du *Papæus* des Scythes, & celui de ce Dieu, qui fut le même que le Mithras des Perles & le Bacchus des Grecs. Une tête de mort, posée sur une branche de palmier, est ici le symbole du Dieu qui préside à la *Génération* des plantes & à la *mort*; on a voulu montrer qu'il est encore l'auteur de la *Génération* & de la *Vie* des êtres animés, par l'indécence action de la figure Scythique posée devant lui: car au lieu du flambeau, dont la flamme élevée a coutume de représenter la *Vie*, cette figure élève l'organe par lequel elle se propage, & lui donne l'action dont elle est l'effet. La gravure ne permet pas de reconnoître quel est le symbole que tient l'autre figure Scythique. Mais la figure du *Tau* posée sur celle de Mithras, est l'emblème abrégé du *Phallus*, du *Priape*, ou du *Mihir*, consacré chez les Perles & les Assyriens, comme le dit Ptolémée le Géographe. (70) C'est des Phéniciens, dont le pays faisoit partie de l'Assyrie, que les Egyptiens prirent la figure du *Tau*, comme ils en prirent celle du *Cneph*. Les Sidoniens, l'employèrent en forme de *Croix*. Ainsi qu'on le voit par leurs médailles; la partie supérieure de cette Croix ou celle qui en fait la tête, marque l'alliance de l'Etre *Générateur* avec le *Mihir*, comme on le voit dans les monu-

(70) Ptolem. lib. i.

mens Persans, où quand le Mihir est représenté seul il a la forme du *Tau*, & où il prend celle d'une *Croix* quand il est allié avec la figure du Mithras. Enfin les têtes d'Apollon, de Diane ; le *Disque* du Soleil & le *Croissant* de la Lune ; les sept étoiles représentées sur cette pierre, avec l'Aigle, le Corbeau, la Flèche, la Foudre, le Caducée, le Harpen, qui sont les attributs de différentes divinités, montrent que Mithras est lui-même tous ces Dieux, ou que ceux-ci ne sont que ses attributs Déifiés ; qu'il est enfin le Créateur & l'Auteur de toutes choses comme le disoit Eubulus cité ci-dessus. Au tems de Xénophon, les Perses donnoient encore à Mithras le titre de *Grand Dieu* ; (71) & malgré la Théologie de Zoroastre, ils le regardoient comme le premier de tous. (72) Cyrus juroit par lui, (73) ainsi que les Arabes & les Cimbres juroient par Urotalt ou par le Bœuf qui étoit son symbole. (74)

Mithras, dont on a vû la mort & la résurrection célébrées par des cérémonies pareilles à celles du culte d'Osiris, étoit le même Dieu que révèrent les Grecs sous le nom de Bacchus, & les Indiens sous celui de Ruder ; & comme pour exprimer sa puissance Génératrice, ces peuples donnerent à Ruder, à Mithras & à Bacchus les formes des deux sexes. (75)

Ainsi

(71) Xenoph. de Exped. lib. i. 'Ο μέγιστος Θεός.

(72) Hesych. Μίθρης ὁ πρῶτος ἐν Πέρσῃς Θεός.

(73) Xenoph. Œconom. p. 484.

(74) Herodot. lib. iii. cap. viii. p. 164. & Plutarch. in Mario.

(75) On a vu que les Perses eurent, comme les autres peuples, l'emblème
du

Ainsi les Egyptiens donnerent les mêmes formes à leur Isis. Quoiqu'ils l'appelaient la *Mere du Monde*, ils ne laissoient pas de lui attribuer les deux natures, (76) Comme l'assure Plutarque : Osiris étoit donc la partie mâle du Dieu, dont Isis étoit la partie femelle : c'est ainsi que *Libera*, ou la partie

du Bœuf & celui de la Vache. Ces emblèmes personnifiés dans les figures de Mithras, furent représentés par les deux sexes de la figure humaine. Ainsi le Mithras femelle étoit la *Libera* des Latins, que Varron dit encore avoir été la même Déesse que Vénus : (*Augustin. de civit. VI.*) à laquelle on consacroit le *Mullos* ou l'organe passif de la Génération. Quand Bérose, cité par Clément d'Alexandrie, (*in Protrept. p. 43.*) assure qu'Artaxerxes fils de Darius & pere d'Ochus, introduisit l'usage de représenter la *Vénus Anaitis*, cela veut dire que le premier des Rois de Perse, il fit des Mithras à figure de femme. Le Règne de ce prince commença 465 ans avant notre Ere : c'est la date du tems où l'on fit les premières figures de cette espece. C'est la raison pour laquelle on n'en trouve aucune dans les ruines de Persépolis. Quant à ce que dit Agathias, sur la foi de Bérose, d'Athenocles & de Symmachus, qui avoient écrit d'anciennes histoires des Medes & des Assyriens, où ils assuroient que les Perses révérerent Jupiter *Bélus*, Hercule *Sandis*, Vénus *Anaitis*, & d'autres Dieux sous différens noms; cela montre qu'on confondit les attributs de Mithras, & d'Oromase, avec ceux des Dieux des Assyriens & des Medes; & confirme ce que nous avons dit que tout ces peuples eurent un Théologie commune, ou du moins un Culte dont le fond avoit originairement été le même; ce qui faisoit aisément confondre les Dieux des uns avec ceux des autres; ainsi les Medes & les Assyriens crurent voir le culte en usage chez eux dans celui des Perses, comme les Grecs & les Latins crurent voir le leur dans celui des Indiens & des Celtes. Ces méprises ont répandu sur les antiquités de tous ces peuples un faux jour, que ces recherches me semblent corriger, en faisant voir quelle en fut la cause, & les erreurs qu'elle a produites.

(76) Plutarch. *in Isid. ἐξ Οσίριδ.* Διὰ τὴν μητέρα τὴν σελήνην τοῦ κόσμου καλοῦσι, καὶ φύσιν ἔχειν ἀρσενόθηλην οἴονται. *Ideo et Lunam mundi matrem appellant, et naturam ex utroque mixtam sexu ei assignant.*

feminine

feminine de Bacchus, étoit la même que Vénus, (77) & que sous le nom d'*Anaitis*, cette Déesse représentée avec des ailes exprimoit le sexe féminin de Mithras. On donna de même des ailes à Isis, comme cela se voit par la table Isiaque & par quantité de monumens Egyptiens. Ces ailes, chez les Perses, furent également données au Bœuf emblème de ces Dieux, & au signe appelé *Cercopitheque*, qui fut l'un des symboles d'Isis.

Deux marbres très-singuliers de la Collection de Mr. C. Townley, peuvent servir à montrer la correspondance de ces idées Théologiques communes aux Peuples de l'Asie, aux Grecs & aux Egyptiens. Je crois que ces marbres appartinrent autrefois à deux petites chapelles consacrées à Isis à Osiris : beaucoup de ces sortes de chapelles sont représentées dans les peintures antiques ; & dans le petit temple d'Isis conservé à Pompeia, il y en a un dont les frizes sont à hauteur de l'œil. Comme les fragmens dont je parle semblent avoir servi à des frizes pareilles, ils sont travaillés avec le même soin qu'on eut pu mettre à des camais. L'ouvrage en est Grec. On a ménagé dans le lit de l'albâtre, dont furent faites ces frizes, des *Cercopitheques* d'une très-belle couleur jaune, pour imiter la dorure, dont les Egyptiens avoient coutume de recouvrir ces sortes de figures. (78) Celles-ci

(77) Augustin. *de Civit. Dei. lib. vi. cap. ix.* *Liberam, quam etiam Venerunt putant.*

(78) Juv. Sat. xv. *Effigies sacri nitent aurea Cercopitheci.*

sont renfermées entre des lignes d'Hieroglyphes parmi lesquels on observe quelques caracteres analogues à ceux des plus anciens tems de la Grèce & de la Perse.

Un *Disque*, avec un cercle dans son milieu, comme celui que dans les monumens Persans on voit d'ordinaire avec le Mihir, (79) est ici le symbole d'Osiris ou du Soleil. Il est placé devant le *Cercopitheque*, emblème d'Isis ou de la Lune, dont le cours semble régler le sexe de cet animal, (80) ce qui le lui fit consacrer : & comme Isis étoit la même qu'Osiris, ou l'Etre Générateur de tout, on a mis sur sa tête un voile, de la forme de celui qui se voit ordinairement sur celle de Priape, & on lui a donné les ailes du Mihir, de l'Esprit ou de l'Amour, regardé comme le Priape des Perses, ou comme l'Etre par lequel se propagent les générations. C'est ce voile mystérieux d'Isis, dont parloit l'inscription du temple de Saïs. (81) Nul mortel ne l'avoit levé, parce que les voyes par lesquelles la nature se reproduit, inconnues à tous les hommes, restent cachées sous le voile. Isis étant la même que la *Lune*, où l'emblème féminin du *Soleil Nocturne*, appelé *Lunus* par quelques peuples & Bacchus par les Grecs, elle est ici représentée avec le Tyrse renversé. Ce Tyrse, comme on l'a dit ailleurs, tenoit la place du flambeau, dont la flamme élevée étoit le symbole de la *lumiere* & de la *Vie*, & dont la flamme renversée étoit celui de la *nuit* & de

(79) Voyez ici les *Planches* XV. & XXII.

(80) Horus. Apollo. *Hieroglyph.* XI. XII. & XIII.

(81) Plutarch. *in Isid. & Osirid.*

la *mort*. Dans ce monument, l'emblème d'Isis, qui comme Hécate présidoit à la *Mort*, & qui comme *Mere du monde* présidoit à la *Vie*, a sur la tête, un Hiéroglyphe qui représente le Serpent rampant qui exprime la vie.

Un autre Cercopitheque très-jeune est à côté du précédent. Le voile de Priape est aussi sur sa tête : mais il a les ailes déployées, comme celle du Mihir, de l'Amour ou de l'Esprit : cette figure qui en tient la place dans l'ancienne théologie des Egyptiens, est celle d'Horus : il est à côté d'Isis sa mere, devant laquelle on le voit dans molesnumens Egyptiens. Quand cette ancienne Théologie se changea, Horus passa pour être la température de l'Air, qui enveloppe, alimente & conserve tout, (82) en cela il retint encore quelque chose de ce qu'il fut d'abord, & l'on y reconnoit le *Pneuma*, ou l'Etre dépositaire de la Puissance *Conservatrice* du monde, qui opere la propogation des especes. Pan, le plus ancien des Dieux de l'Egypte, formoit avec Osiris & Horus les trois emblèmes de la *Puissance Divine* ; & si l'un fut regardé comme le Principe de toute les choses, les autres furent regardés comme les moyens par lesquels il agit dans l'acte de la Création, & par lesquels il conserve les êtres créés.

L'autre fragment représente un Cercopitheque assis ; celui-ci est sans ailes. La flute à plusieurs tuyaux, posée sur

(82) Plutarch. in *Isid. & Osirid.*

la terre à côté de lui, montre que le Dieu dont cet instrument fut l'attribut étoit la terre, le monde, la substance de tout, le Pan; & que celui dont le Cercopitheque est ici l'emblème est le fils de ce Dieu. Aussi tient-il le Tyrse élevé, qui caractérise le Soleil *Diurne* ou le jour qu'il *produit*; enfin le fils de *Tyr* ou de Pan, comme on l'a dit ailleurs. Cet emblème de l'Etre *Générateur*, a devant lui la Vigne qu'Osiris planta, (83) elle est entournée du Lierre, appelé *Chénosiris*, ou plante d'Osiris par les Egyptiens. (84) Ainsi l'on ne peut douter que ce ne soit ce Dieu que représente encore le *Cercopitheque*.

Dans la même collection où sont ces monumens singuliers,

(83) Plutarch. in *Isid. & Osirid.*

(84) Les Basilidiens, dans le commencement du second siècle de l'Eglise, établirent une doctrine secrète, pour cacher les erreurs dont ils remplirent la religion: pour cela ils chercherent des emblèmes dans le culte des Perses, & dans ceux des Grecs & des Egyptiens. Mithras, Bacchus, Osiris, autrefois regardés comme l'Etre *Générateur*, fournirent les principaux symboles, du Verbe éternel, par qui tout avoit été engendré. On peut voir ici *Planche XXI. N° 3.* un de leur *Abraxas*, dans lequel Osiris ou l'Etre *Générateur* a sur la tête le symbole du monde qu'il est supposé avoir engendré, & près de lui l'Astérisque & le Croissant, pour montrer qu'il est également les deux Soleils, il tient le fouet comme Régisseur du Monde; & montre par le geste de sa main qu'il le créa par sa parole. Il est porté sur le Lotus symbole des eaux, & près de lui on voit la hupe symbole de leur incubation; elle fut pour cette raison fréquemment représentée sur la tête d'Isis, dans l'attitude d'Incuber. Enfin le Cercopitheque, avec l'attribut indécant de Priape, tient lieu, dans cette pierre, de l'Horus représenté avec le voile de ce Dieu, dans les monumens dont on vient de parler. Ses ailes y sont employées, comme on les voit toujours au Mihir, & à la plupart des Priapes ailés dont il nous reste un si grand nombre.

il y a une petite statue du même marbre qu'eux. Les extrémités en sont détruites; mais le jet de sa draperie, la forme de sa poitrine, qui est celle de l'homme, tandis que ses hanches élevées font reconnoître les formes d'un autre sexe, nous affurent que cette figure fut faite pour représenter les deux sexes du Bacchus *Myzes*, de l'Osiris, ou du Soleil. Cette figure porte un collier auquel est rattaché un Scarabée, dans lequel on observe des restes de dorure. Ils caractérisent l'espece de Scarabée remarquable par *les rayons qu'il semble répandre*, comme le dit Horapollon. Ces rayons rejaillissent de la cuirasse dorée dont ses ailes sont recouvertes : il fut le symbole du Soleil, & par conséquent celui de Bacchus, d'Osiris & de Mithras.

Le dernier de ces Dieux, étant regardé comme l'Etre *Générateur* ou le *Créateur* du monde, le Scarabée, dont le corps a d'ailleurs la forme de l'Œuf, par lequel on exprimoit l'état du monde au tems du Cahos dont le tira l'Etre Créateur, en devint l'emblème. Des traces du culte de cet insecte se sont conservées dans l'Isle de Madagascar & vers, le cap de Bonne-Espérance. St. Ambroise a plusieurs fois comparé Jesus Christ, ou le *Verbe Divin* au Scarabée. Cette étrange comparaison, devoit sans doute être familière aux anciens, sans quoi on n'en eut pas compris l'analogie; elle étoit assurément fondée, sur ce qu'anciennement cet insecte fut regardé comme l'emblème de l'Etre par lequel *toutes choses* avoient été faites. En plusieurs endroits de l'Europe, il porte encore le nom de

Mouche

Mouche ou *Cheval de notre Seigneur*. Les Basilidiens frappés de trouver dans l'ancienne Théologie des Perses, des Egyptiens & des Grecs, des idées religieuses semblables à celles des Saintes écritures, employèrent pour exprimer celles-ci les emblèmes dont ces peuples s'étoient servis pour exprimer les autres. Une pierre gravée, dont le dessin se voit ici *Planche XXI. N° 2*, représente l'Etre *principe de tout*, le Grand Dieu, que Basilides d'Alexandrie appeloit *Abraxas*, (85) par le Serpent symbole de la vie ; le corps de ce reptile réplié sur lui même, marquoit la Vie éternelle de cet Etre. Le Scarabée entouré par ce Serpent, dont la forme rappelle l'idée de l'Œuf, dont on disoit que sortit le monde, représente ici le Verbe *par lequel tout fut fait*. Sa tête éclante de rayons, marque le *Soleil de Justice*, & l'Esprit ou le *Noun*, est figuré par le *Tou* ou *Tau* représenté sur le dos du Scarabée. Ce symbole, commun aux Perses, aux Egyptiens & aux Grecs, fut, comme l'a dit ailleurs, celui de l'Esprit vivifiant, & de l'organe au moyen duquel les générations se perpétuent.

Les conséquences de ces recherches, en découvrant les rapports de la primitive Théologie avec celle des différens peuples de l'antiquité, expliqueroient tous les emblèmes Egyptiens, comme elles expliquent tous ceux des Indiens & des anciens Perses ; & de même que les *Abraxas* nous font

(85) Tertul. de *Præscript advers. Hæretic. Postea Basilides Hæreticus erupit: hic esse dicit summum Deum nomine Abraxam, a quo Mentem creatam, quam Græce νοῦν appellat. Inde Verbum, ex illo Providentia, ex Providentia virtutem & sapientiam, &c.*

connoître le mélange absurde que firent les Basilidiens de la doctrine religieuse de ces peuples, avec celle du Christianisme, ces emblèmes nous font voir le mélange fait par les anciennes nations, de la doctrine primitive du Scythisme avec leurs Religions. Cet ordre de choses, nous ramene aux anciens livres, dont nous avons vû que les Scythes tirèrent les idées qu'ils communiquèrent aux Chinois & aux Indiens ; il confirme ce que nous avons dit de la maniere dont ces Livres respectables, conservés pendant long-tems dans la famille du pere des Scythes, se défigurèrent ensuite en se répandant par-tout, & produisirent les Mythologies de toutes les nations.

Au tems de l'Etablissement du Magisme en Perse, l'emblème du Bœuf & celui de l'Esprit ou du Mihir, cessèrent d'être ceux du culte public. Cependant ces deux mêmes emblèmes, représentés sans doute sur les types des plus anciennes monnoies de la Perse, se conserverent dans celles de tous les tems suivans : (86) car quoique le Zend-Avesta, ne parle pas du Mihir, quoiqu'il fasse mention du culte du Bœuf, comme d'un objet de reproche pour les Indiens qui le conservoient. On voit néanmoins les symboles de culte des tems de Gjemschid, sur une médaille Persane représentée *Pl. XXI. N° 1.* Le *Mihir*, tel qu'il existe sur les bas-reliefs

(86) C'est ainsi que les Types des monnoies Romains se conserverent assez long-tems sur les monnoies des Empereurs Chrétiens. Ils continuerent pendant plusieurs siècles à prendre les titres de grands pontifes. Quoiqu'ils eussent quité le culte dont ce grand pontificat supposoit qu'ils étoient les chefs.

de Persépolis, (87) paroît à la face de cette médaille, au dessus du Bœuf, symbole de Mithras ou de l'Etre *Générateur*; sur la figure humaine duquel on observe ce même symbole dans tant de monumens. C'est encore lui qu'on voit au revers de la même médaille, sous la forme d'une Colombe qui descend du Ciel; (88) il est ainsi représenté dans plusieurs autres médailles Persanes. Ses ailes sont déployées, ainsi que celles de l'Horus Cercopitheque, dont il a été parlé ci-dessus, & de plusieurs Priapes Grecs & Romains. Le Bœuf est ici le même emblème dont la représentation se trouve à l'entrée de Persépolis, & pour marquer qu'il est celui de l'Etre *Générateur*, on a mis pris de lui le *Disque* qu'on observe ordinairement dans les figures mystiques du Mihir. Ce Disque est surmonté de la Croix qui représente l'*Union* de l'Etre *Générateur* avec l'Esprit. C'est le même symbole qu'on voit *Planche XIX figure F*, représenté d'une manière plus simple & plus expéditive. Chardin a remarqué, avec étonnement,

(87) Voyez la *Planche XV.* du premier volume de cet ouvrage N° 8. & les voyages de Chardin, de le Bruyn, de Nieburh, où l'on trouve cet emblème souvent répété sur les monumens du temple de Persépolis.

(88) Cette médaille est tiré du Recueil de celles des peuples & villes, qui l'attribue à Crotone; mais les caractères dont elle est accompagnée, les emblèmes qu'elle porte & sa fabrique, ne laissent pas douter qu'elle ne soit Persane. La colombe mise la face de cette médaille est représentée dans un sens contraire, relativement à celui où est posé le Bœuf qui est au revers: on l'a fait graver ici dans le sens où l'on peut la voir sur la médaille originale. Je crois me ressouvenir de l'avoir vue plusieurs fois représentée sur les médailles Persanes du cabinet de Mr. Hunter.

des Croix semblables au centre des boucliers de plusieurs figures Persanes. (89) Mais il ne put en donner les raisons, elles ont été inconnues jusqu'à présent.

Les bas-reliefs, les Pierres gravées, les médailles, des anciens Perses d'accord avec les témoignages des anciens auteurs, font reconnoître dans Mithras l'Etre Créateur, le Pere des choses qui existent, enfin le Générateur du monde. Ces idées contredisent toutes celles de la religion de Zoroastre, car elle donnoit tous ces titres à Ormuz ou Ormaze né de la lumière, dont il fit tout ce qui est bon, ainsi qu'Arimaze ou Akriman né des ténébres, étoit l'auteur de tout ce qui est mal en ce monde, (90) Mithras étoit un être médiateur entre ces deux principes de toutes choses. (91) Cette doctrine s'est conservée dans les livres des Parfes ; mais au lieu d'être le Créateur de toutes choses, Mithras n'est dans cette Théologie que le premier des Izeds ou Génies du second ordre. (92) Il accompagne le Soleil, mais n'est pas le Soleil même : (93) il n'est pas non plus le Dieu qui donna

(89) Voyez dans les voyages de Chardin, T. II. *Planche LXII.* Le rang de figures placées à gauche sous la figure principale. C'est encore une chose remarquable que les boucliers, au centre desquels on voit ces Croix, ont la forme des ceux des Béotiens : lisez aussi ce qu'en dit Chardin, *page 160.*

(90) Zend-Avesta, T. II. *Buon-Dchesch*, p. 334, &c. *Ieschts-Sadés*, T. II. p. 148. *Nanm-Sadés*, T. I. p. 25.

(91) Plutarch. in *Isid. & Osirid.* Voyez dans l'*Ieschts-Sadés* les titres données à Mithra.

(92) Zend-Avesta. *Ieschts-Sadés*, *Néash du Soleil*, T. II. p. 11.

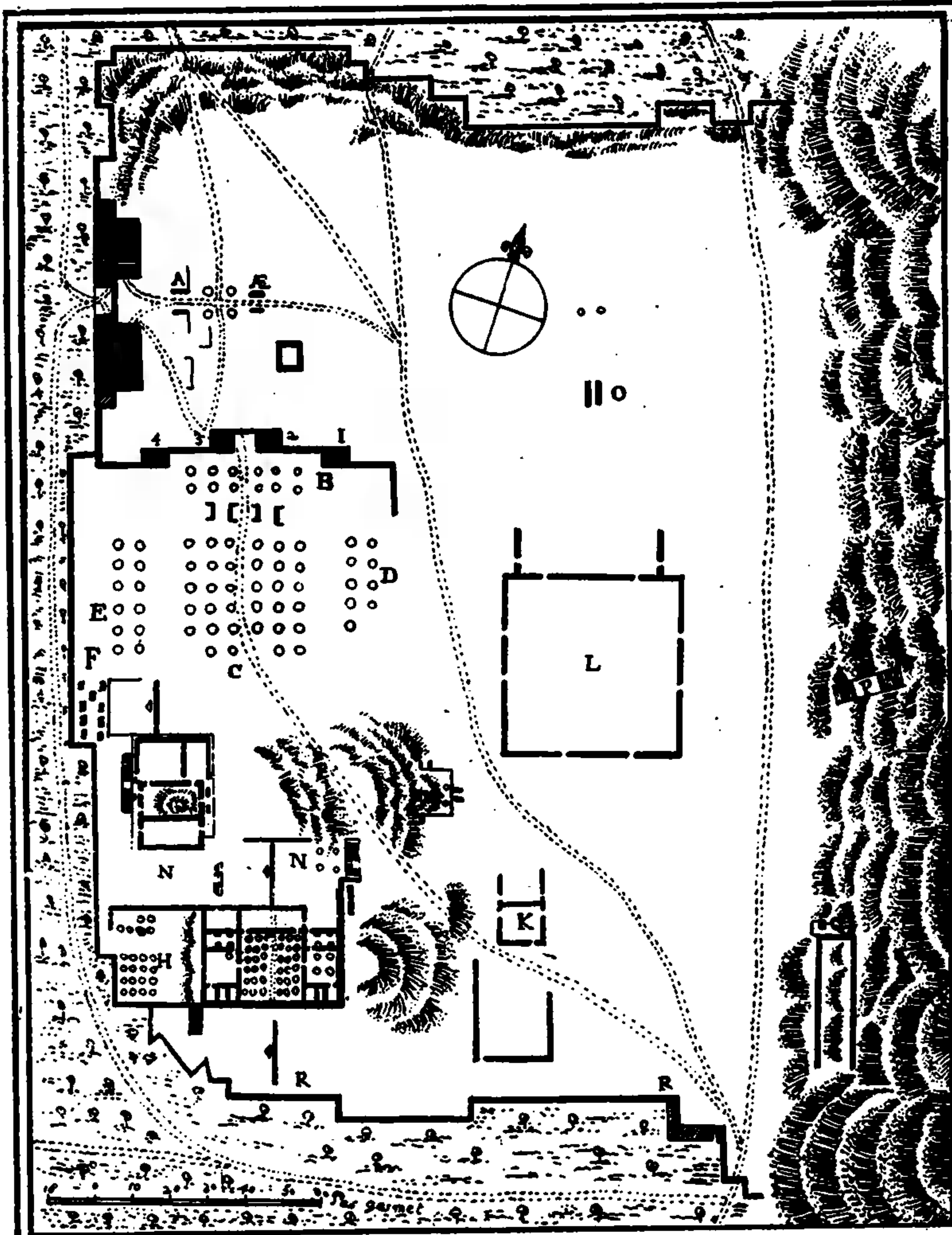
(93) Idem. p. 28.

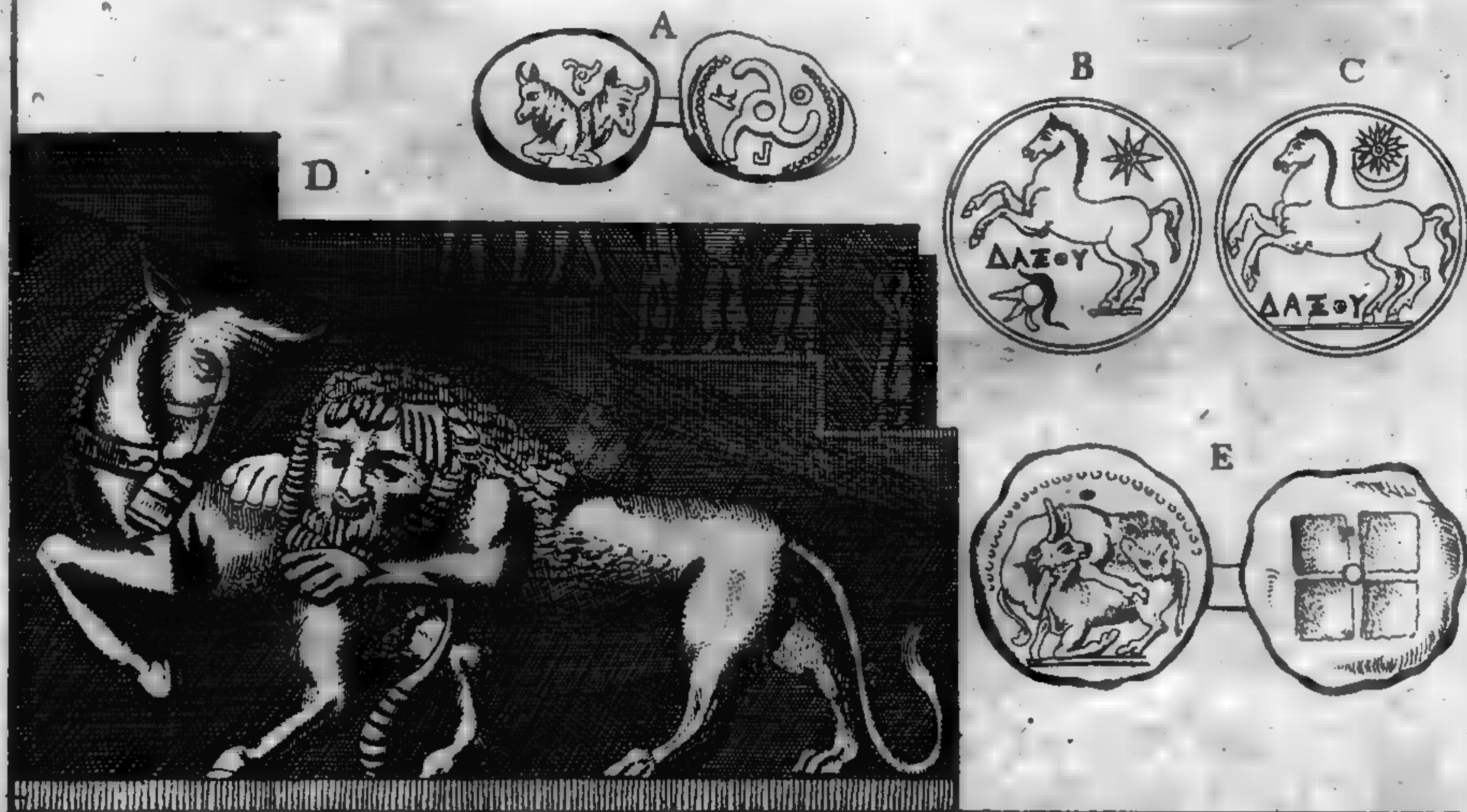
les eaux, mais il préside à leur cours, (94) & répand toutes sortes de biens sur les hommes. Les Emblèmes dont on vient de parler tiennent à un culte bien différent de celui des Mages. C'est celui des Scythes & des tems de la Perse antérieurs à Zoroastre. Conservé par quelques peuples de l'Asie, le culte de Mithras passa dans l'Italie au tems de Pompée : après avoir fleuri dans Rome vers le siècle de Trajan & des Antonins, il y fut aboli vers l'an 378 de notre Ere. On voit par cet exposé, comment les monumens Mithriaques faits par les Romains, s'expliquent par ceux de Persépolis, & ne peuvent s'expliquer par le Zend-Avesta qu'on nous a donné. Ce en quoi les derniers s'accordent avec ces livres, est ce qui est resté de l'ancienne religion de Gjemschid & des Perses dans celle de Zoroastre. Ce en quoi ils en diffèrent, est ce que ce législateur changea dans le culte qui existoit avant lui.

(94) Zend-Avesta.

F I N I S.





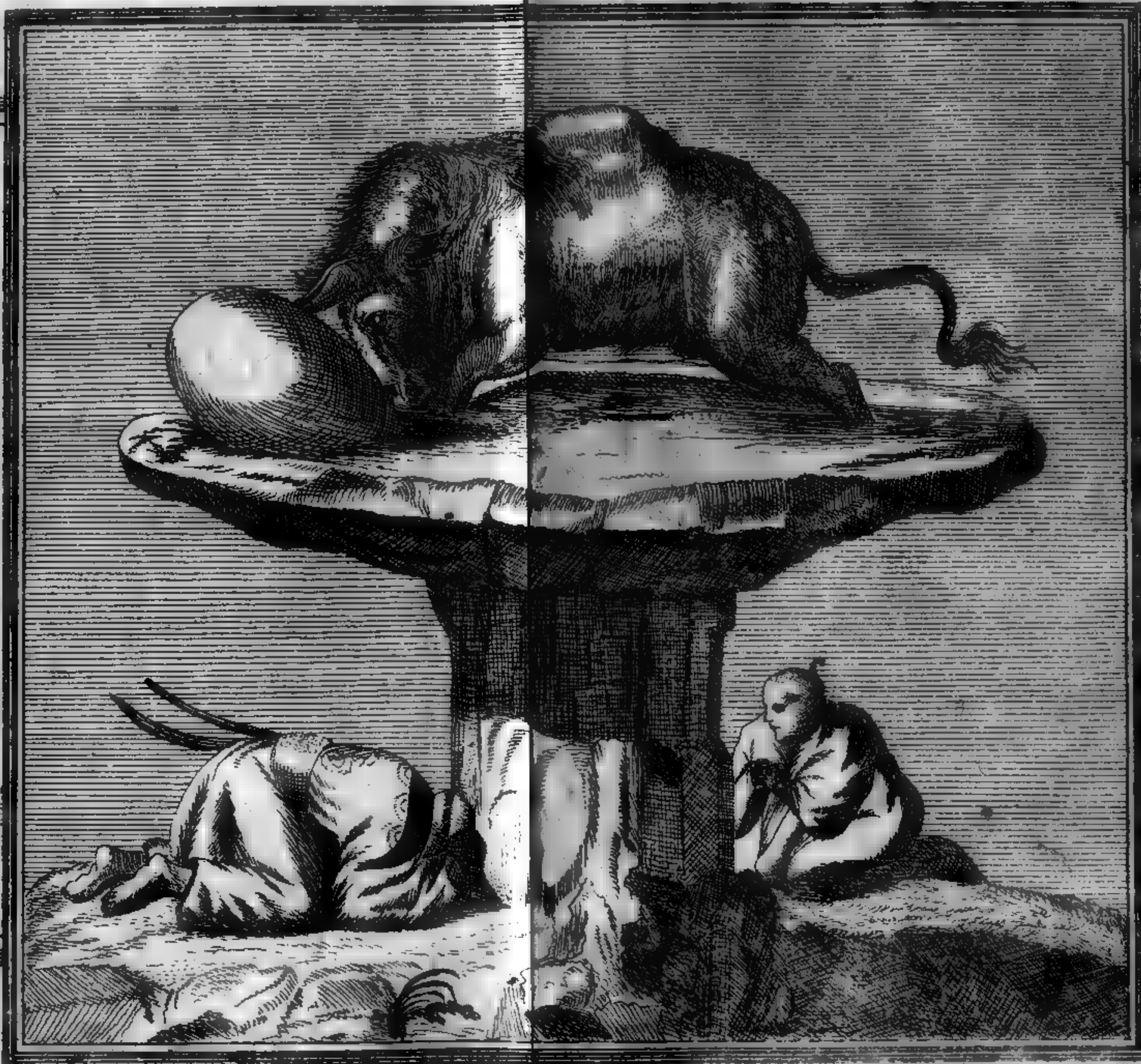


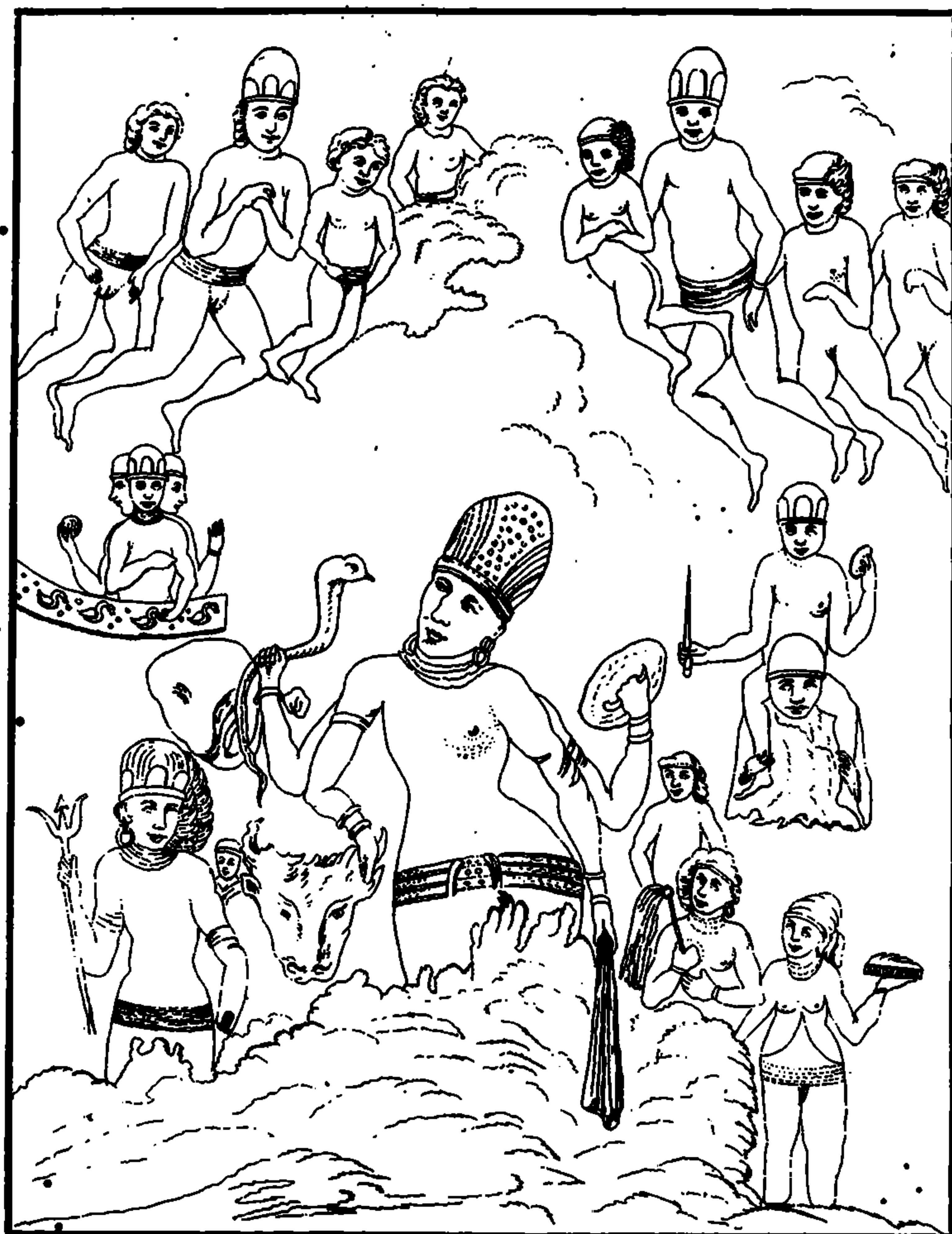
PL. VIII A

II

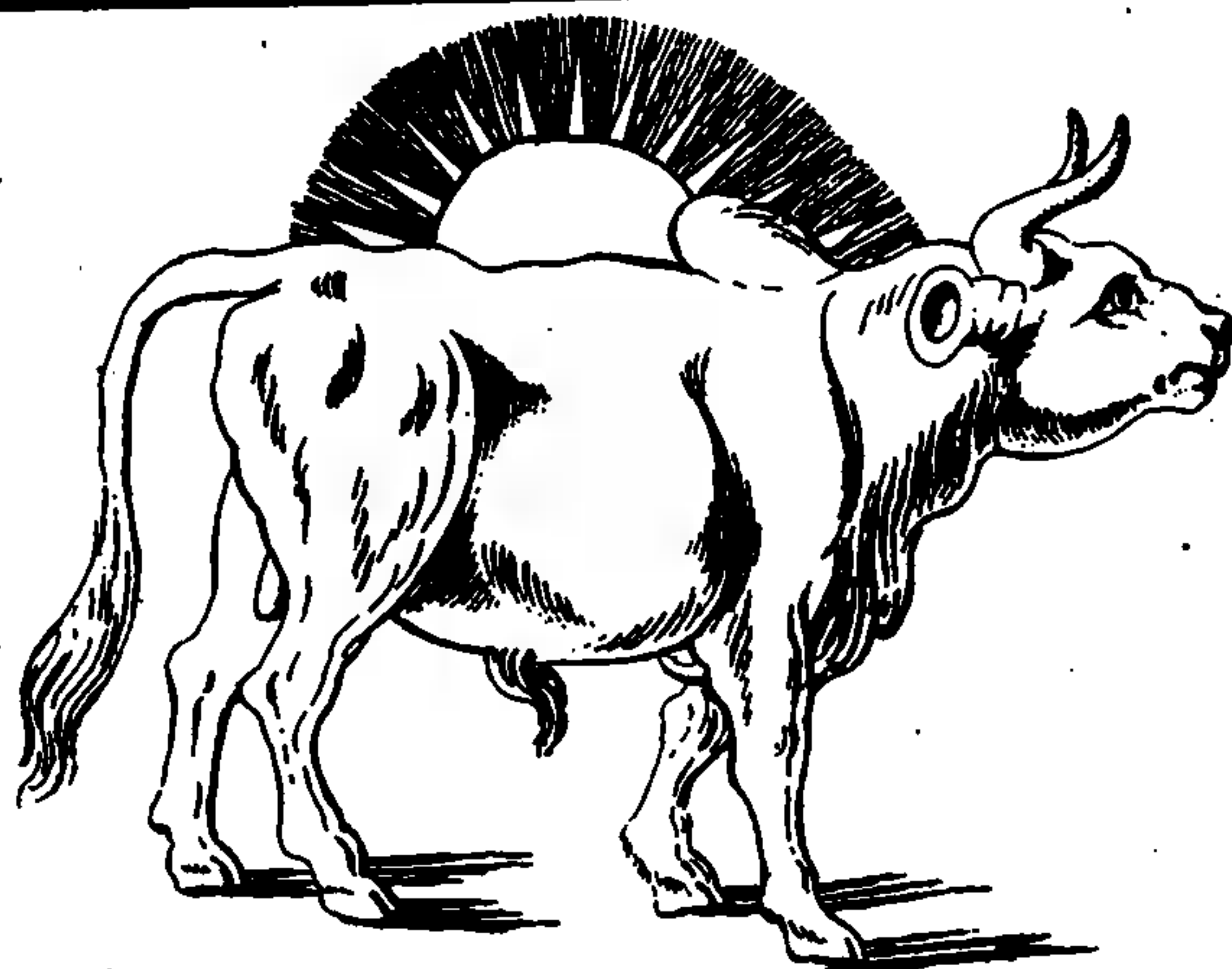


I



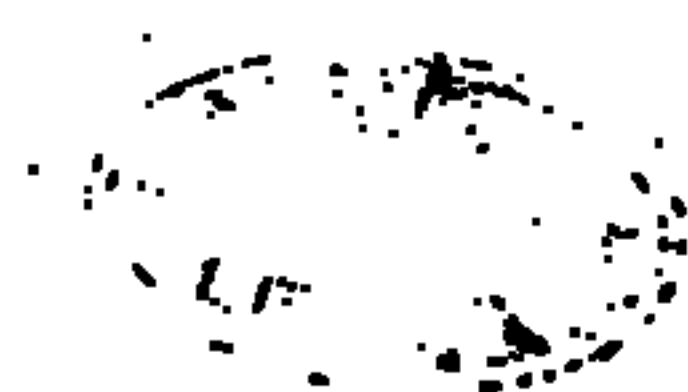


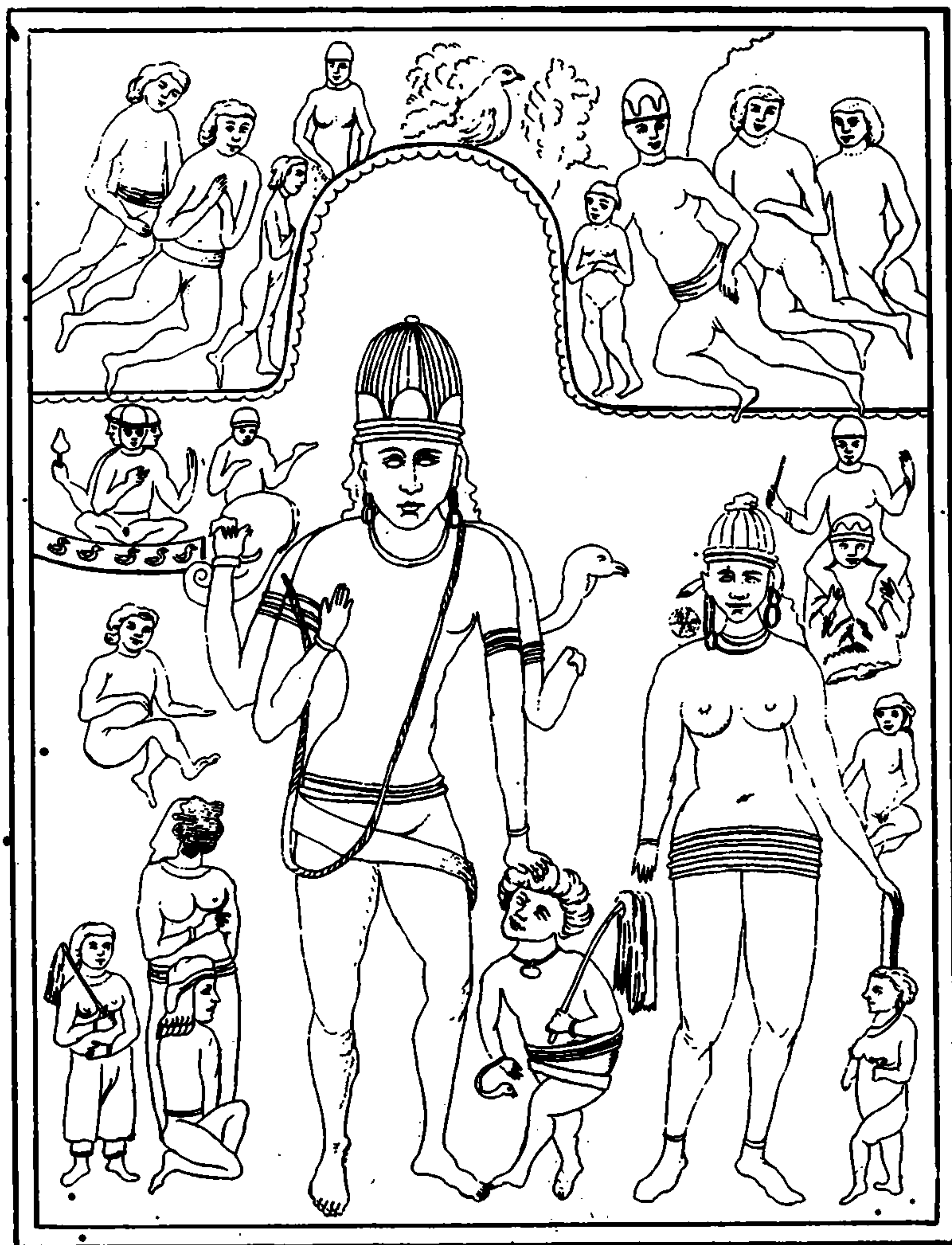
I.

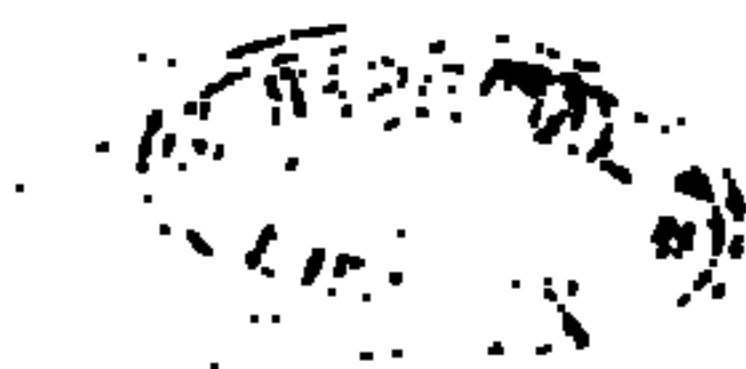


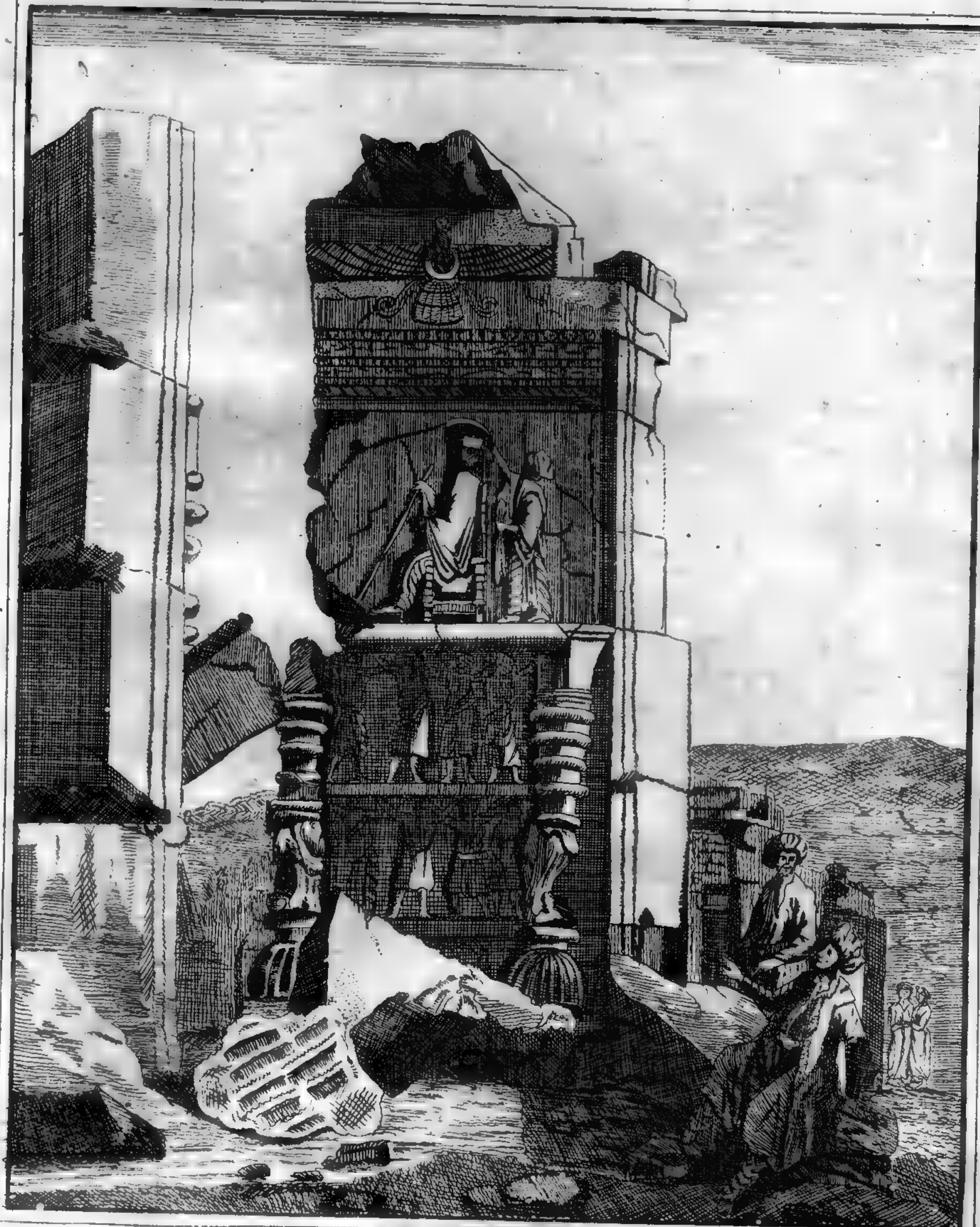
II

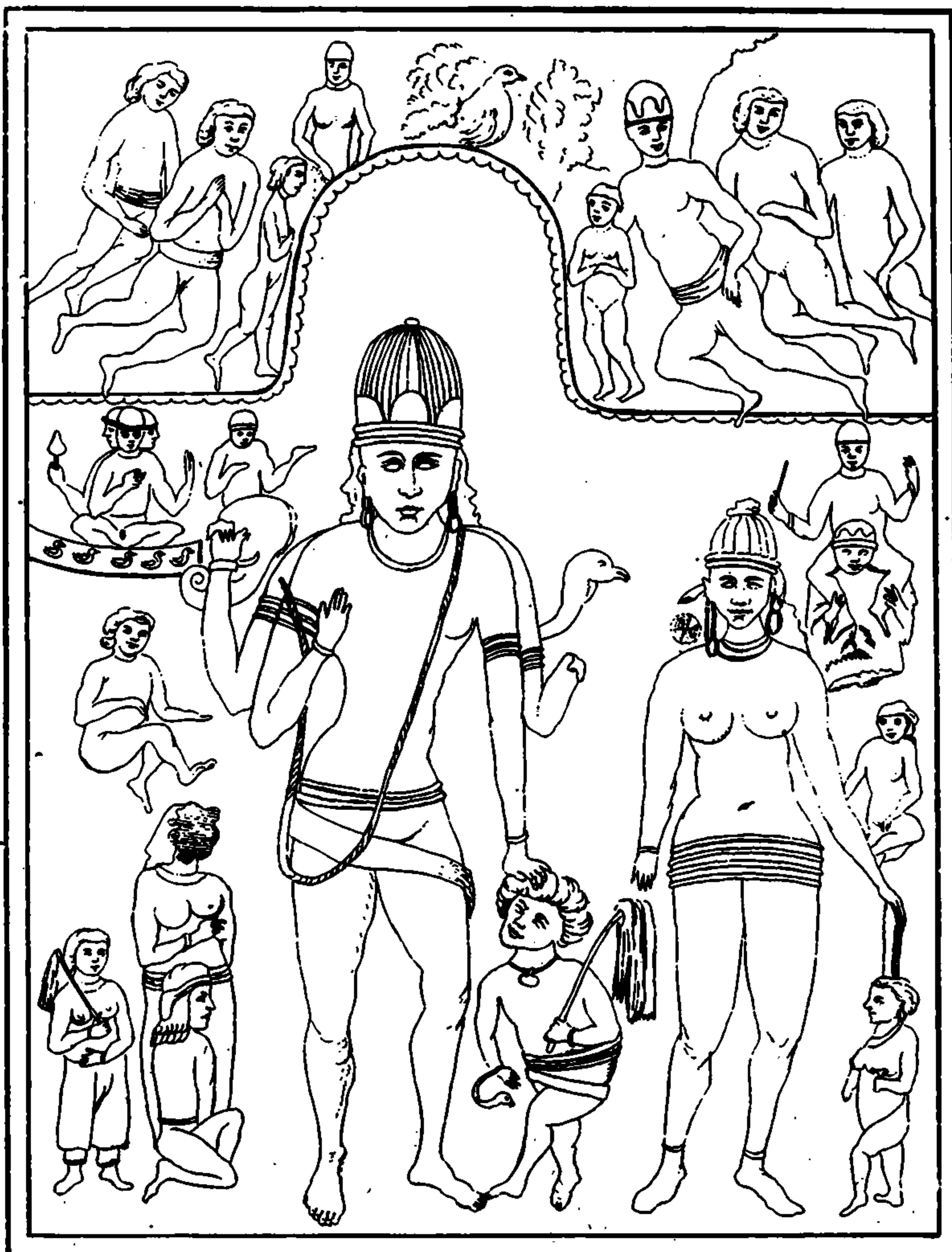


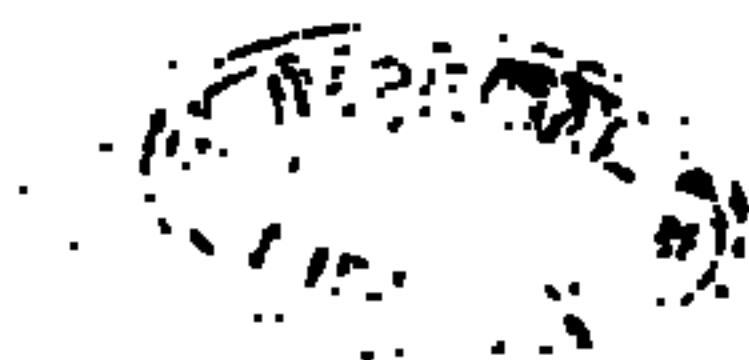












A



B



C



